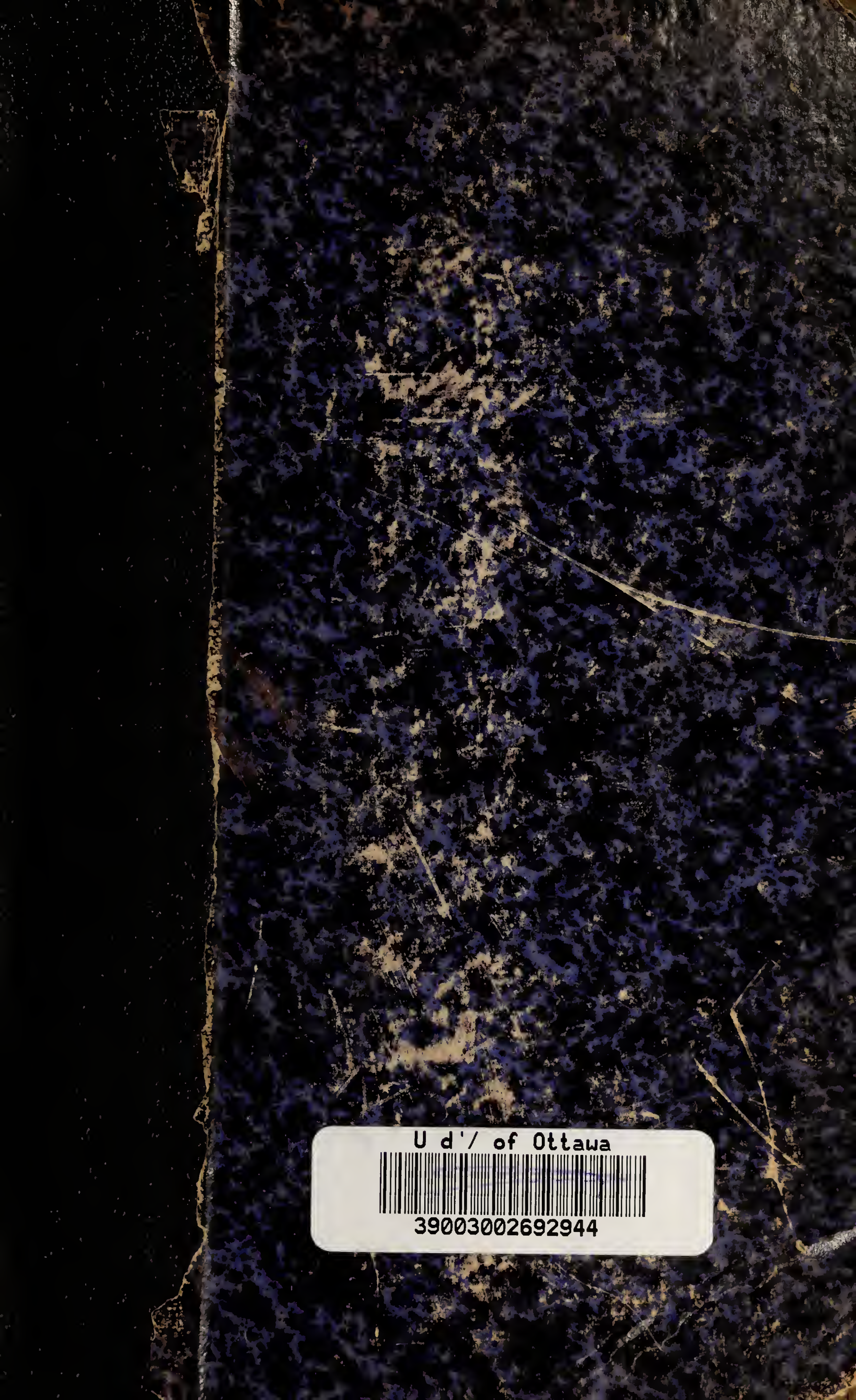

U d'/ of Ottawa
39003002692944

J.-F. BOISSONADE

CRITIQUE LITTÉRAIRE

SOUS LE PREMIER EMPIRE

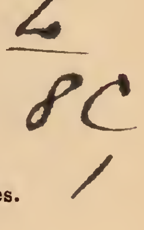
PUBLIÉE

PAR F. COLINCAMP
Professeur à la Faculté des lettres de Douai

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR M. BOISSONADE

PAR M. NAUDET
de l'Institut.



TOME PREMIER

**Critique grecque.—Critique latine.—Curiosités philologiques.
Biographies.**

> Cachez votre science, et que votre style soit composé d'expressions choisies dans le langage de tous. (ARISTOTE, *Rhét.*, III, 2.)



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

1863

A Monsieur

ÉDOUARD BERTIN

TÉMOIGNAGE DE GRATITUDE

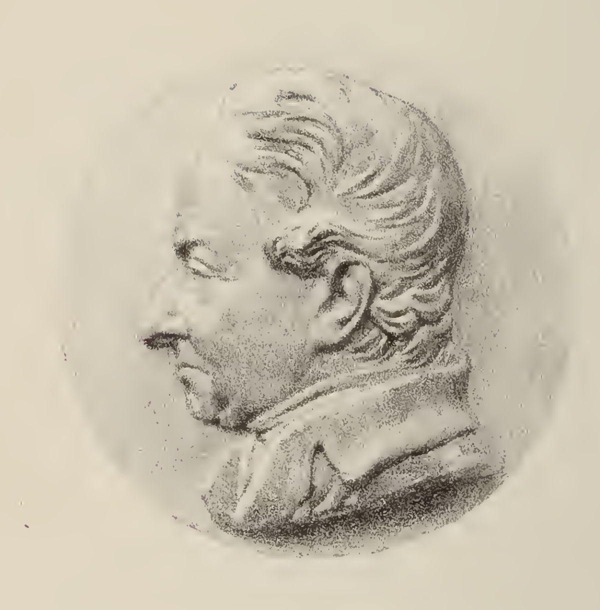
POUR LES SERVICES RENDUS A MON PÈRE
AU DÉBUT DE SA CARRIÈRE

PAR MM.

BERTIN l'aîné et BERTIN DE VEAUX

G. BOISSONADE.


UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENS



Imp Lerne .ier r. de Seine, Paris — J D d'apres David d'Angers

J. F. BOISSONADE

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Le public sourit toujours quand un éditeur prétend lui démontrer qu'il a eu les meilleures raisons du monde pour faire paraître tel ou tel ouvrage. Cela ne nous empêchera pas de lui soumettre les nôtres. Nous tenons, un peu pour nous-même, et beaucoup pour la mémoire de M. Boissonade, à ce que nos lecteurs se rendent compte des motifs qui nous ont décidé à entreprendre cette publication posthume, et cela si tardivement que ce sera par là peut-être qu'elle donnera prise tout d'abord à la censure.

Sans doute, si M. Boissonade eût lui-même édité, il y a vingt ans, les deux volumes qu'on va lire, ils eussent été bien meilleurs de tout point, et plus dignes du public choisi auquel ils s'adressent. Mais malgré les instances obligeantes et réitérées de M. Villemain, jamais le laborieux helléniste n'a pu prendre sur lui de laisser là ses chers livres grecs, fût-ce dans l'intérêt de sa renommée littéraire : il se serait cru un déserteur des lettres clas-

siques, s'il eût recherché pour lui-même cette publicité qu'il n'ambitionnait que pour les écrits des anciens.

Après sa mort, M. Philippe Lebas, son ancien élève et son collègue à l'Institut, s'était spontanément chargé de cette révision : il y aurait apporté ce soin, cette compétence et aussi cette piété qui animent l'excellente notice qu'il avait déjà consacrée à son vieil ami, à son ancien maître ; mais à peine a-t-il eu le temps de mettre la main à l'œuvre : la mort l'a interrompu. Nouveau retard pour cette publication. Et cependant elle était attendue, réclamée depuis longtemps, par tous ceux qui avaient connu M. Boissonade, c'est-à-dire par ses collègues de l'Université et de l'Institut, par ses anciens auditeurs (et après un professorat de quarante-trois ans le nombre en était grand !), enfin par beaucoup de lecteurs des *Débats* qui avaient gardé de ses articles un très-vif et très-agréable souvenir : ces pages qui avaient instruit et charmé leurs jeunes années, leur semblaient plus intéressantes, à mesure qu'ils avançaient dans la maturité.

C'est ainsi qu'il s'était formé une sorte de tradition vivante sur l'atticisme de ces morceaux que peu de personnes seulement avaient eu le privilége de relire, car la collection complète des *Débats* est rare. De loin en loin, une citation bien choisie en était-elle détachée, elle ne manquait jamais de faire le meilleur effet, soit dans les livres, soit dans les chaires les plus entourées. MM. Patin, Egger, feu Labitte et bien d'autres, ont ainsi excité la curiosité des plus sérieux amis de la littérature ancienne, et, parmi ces derniers, on se plaignait bien souvent de ne pouvoir pas lire, plus au complet, ces morceaux français de M. Boissonade dont on disait tant de bien, et que si peu de personnes cependant connaissaient.

C'est pour satisfaire à ce désir que nous donnons aujourd'hui les Articles qu'on va lire : nous voudrions bien qu'ils ne diminuassent en rien la bonne opinion qu'on en a toujours eue, du vivant de leur auteur, et nous n'hésitons pas à affirmer que s'ils ne répondaient pas entièrement à ce qu'on attendait d'un tel nom, c'est nous qui serions seul coupable, c'est nous qui aurions mal choisi, c'est à nous qu'on devrait s'en prendre, car nous avons en quelque sorte forcé la main aux fils de M. Boissonade : il nous a fallu violenter les scrupules que la piété filiale leur suggérait, pour qu'ils consentissent à ce que l'œuvre commencée par M. Lebas fût reprise et menée à fin.

C'est peut-être une grande témérité à nous, je devrais dire une grande naïveté, alors que les esprits appartiennent à tant de préoccupations si peu littéraires, d'espérer qu'il restera encore du loisir et de la curiosité pour des idées auxquelles nos pères et nos grands-pères ont fait si bon accueil, il y a de cela un demi-siècle. Il va sans dire pourtant que ceux qui liront ces deux volumes ne doivent pas s'attendre à y retrouver la vivacité des questions qui passionnent les esprits : il n'y est parlé, nous le disons d'avance, que de littérature et de critique, et d'un ton qui n'est pas celui du temps présent.

Il nous a semblé que là même serait, aux yeux des lecteurs, l'originalité de cette publication. Elle ne ressemblera pas aux livres d'aujourd'hui. Sans doute ces derniers sont souvent bons et très-bons, nous le reconnaissons de grand cœur, mais ils le sont d'une autre façon. En critique, il y a plus d'un chemin pour arriver à la vérité : à côté de la grande route, il y a bien aussi certains sentiers assez riants et que suivent volontiers les gens

d'esprit : le tout, pour eux, c'est de ne pas s'y égarer et nous avec eux. Il nous semble que le plus souvent M. Boissonade, en les prenant, est arrivé au but, et c'est pour cela que nous avons cru devoir réimprimer les meilleures pages de cette critique un peu discursive, un peu buissonnière, qu'on nous passe le mot, mais toujours instructive et lumineuse.

Comme plus loin nous reviendrons sur ces mérites, on nous permettra de nous en tenir ici à cette justification sommaire.

Il est temps de dire le plan et la méthode que nous avons suivis dans notre travail d'éditeur.

M. Boissonade a laissé plus de trois cents morceaux imprimés ou manuscrits, et nous ne parlons pas ici de ceux qui ont été insérés dans la *Biographie universelle*. Réimprimer le tout, ou même la plus grande partie, c'eût été abuser du goût des lecteurs pour les choses classiques; c'eût été aussi manquer au profond respect que notre bien cher maître professa toute sa vie pour le public. Aussi avons-nous été sévère pour lui, comme il l'eût été lui-même.

Tous les articles consacrés à des livres d'un intérêt secondaire ou trop spécial, tous ceux d'où il ne se dégage aucune idée générale sur l'antiquité, ou aucun précepte de goût littéraire ont été rejetés. Seulement quelquefois cela vaudra au lecteur des articles un peu plus sévères de fond et de forme. Peut-être même les gens du monde trouveront-ils qu'à l'excellent français de ces diverses études il se mêle un peu trop de latin, voire même de grec, mais nous n'en rougissons pas; car le moyen de publier deux volumes d'un écrivain qui a été l'un des premiers hellénistes de notre siècle, sans que l'étude

préférée ne se montre souvent, et même ne fasse de temps en temps invasion?

Ce que nous voudrions, c'est qu'il restât à nos lecteurs, arrivés au terme de ces deux volumes, une idée assez nette de l'état où étaient les lettres savantes en France, au sortir de la Révolution et pendant les dix ou quinze premières années de ce siècle. Cette histoire littéraire est écrite *à bâtons rompus,* si l'on veut : bien des chapitres y manquent; mais les grandes lignes y sont. Pour ceux qui aiment à comparer, ce sera une étude instructive et curieuse de voir ce qu'a été la critique entre La Harpe et ces glorieux maîtres qui, sous la Restauration et depuis, ont reçu le flambeau sacré, l'ont passé à d'autres mains, et le reprendraient au besoin s'il avait l'air de pâlir. Notre publication, n'ajoutât-elle qu'un chapitre à l'histoire de la tradition littéraire en France, aurait encore sa raison d'être.

A cette vue générale et première se rattachent nécessairement et l'ordre et la distribution de nos matières.

On trouvera donc rangés dans le premier volume, sous le titre de CRITIQUE GRECQUE et de CRITIQUE LATINE, tous les morceaux relatifs aux auteurs qui ont écrit dans les deux langues classiques. Les grecs y tiennent plus de place que les latins. On n'en sera pas surpris. M. Boissonade, par une pente naturelle de son goût, préférait l'élégance originale des premiers à la gravité savante des seconds. Nous avons repris presque tout ce qu'il a écrit sur les Grecs.

C'est là aussi qu'on lira, dans un Appendice, des *Notices biographiques* sur quelques hellénistes modernes qu'il pouvait louer mieux que tout autre, tels que Bast et Sainte-Croix, Villoison et Larcher. Nous y avons joint

plusieurs articles tirés de la *Biographie universelle,* tant sur des philologues déjà plus anciens, comme Holstenius et Brunck, que sur quelques écrivains grecs, tels que Lucien et Isocrate. Ces derniers morceaux sont, faute d'espace, en moins grand nombre que nous n'aurions voulu; mais il nous a semblé qu'ils étaient d'un accès plus facile à la curiosité des lecteurs, dans la collection de Michaud, que les autres qui se trouvent perdus dans des Recueils périodiques aujourd'hui difficiles à consulter.

On s'attendrait à trouver dans le même tome Ier les Morceaux inédits sur Platon, Lysias, Lycurgue, Plutarque et autres; mais le désir de leur faire une plus large place nous a dès l'abord décidé à les placer au tome IIe. Puis quand, plus tard, l'attrait des morceaux qui composent ce second volume nous a, à son tour, entraîné, il nous a fallu forcément restreindre ces morceaux intéressants : aussi comptons-nous en faire l'objet d'un petit volume séparé [1].

Nous le disons bien vite, il ne faut pas chercher une suite rigoureusement systématique, ni même chronologique, dans la disposition de ces divers morceaux : le premier volume conserve, un peu plus que nous ne l'aurions voulu, la trace du caprice qui faisait traiter au critique, tantôt un sujet, tantôt un autre. Nous-même, nous sommes quelquefois revenu tardivement à un morceau que, d'abord, nous avions négligé. C'est ainsi que Thucydide ne vient qu'après Ménandre et Callimaque.

Qu'on ne l'oublie pas, ce que nous avons voulu mettre

[1] Ce volume contiendrait les traductions inédites des *Phéniciennes* d'Euripide, du *Prométhée* d'Eschyle, de l'*Antigone* et de l'*Électre* de Sophocle et des plus belles odes de Pindare. Il pourrait faire suite à la jolie collection in-32 des *poëtes grecs* de M. Boissonade.

en lumière surtout, ç'a été *le journaliste d'autrefois.* C'est aussi parce que M. Boissonade, dans ces deux volumes, est, avant tout, un journaliste, que nous n'avons pas craint d'en égayer un peu le sérieux par certaines *Curiosités philologiques* qui n'ont rien de classique, ainsi qu'on le verra en lisant notamment l'article sur les *Jeux de mots des anciens;* car, hélas! ils faisaient des calembours comme de simples mortels.

Au tome second ont été réservés les morceaux de littérature étrangère et française : M. Boissonade savait à fond presque toutes les langues modernes, il était même au courant des grands problèmes de la linguistique orientale, ainsi que le prouvent ses articles sur les travaux de M. de Sacy et d'Étienne Quatremère; seulement, il n'a fait en Orient que de rares excursions; la littérature anglaise était l'objet de ses préférences, comme journaliste; le compte rendu des *Romans* était un des délassements favoris de cette plume livrée d'ordinaire à de plus graves recherches, et faisait, non sans originalité, concurrence à M. Suard et à M. de Feletz.

Dans la littérature française, comme lorsqu'il s'agissait des anciens, M. Boissonade s'occupait plus volontiers des écrivains du second ordre que des grands classiques. Ceux-là, disait-il, n'ont pas besoin qu'on parle d'eux : ils gagnent leur cause sans avocat; aussi, sauf quelques pages sur La Fontaine et sur Fénelon, ne trouvera-t-on, en général, que des études sur des livres un peu dédaignés maintenant, mais qui, il y a cinquante ans, ne l'étaient pas du tout, puisqu'on en donnait des éditions nouvelles. En général, les extraits de M. Boissonade, sur les auteurs dramatiques du XVIII[e] siècle, lui furent suggérés à l'occasion des éditions stéréotypes de MM. Didot.

Mais ce ne sera peut-être pas la partie la moins intéressante de notre recueil que celle où nous donnons des extraits, des *spécimens*, pour ainsi dire, de ses éditions de Fénelon et de Voltaire, de Bertin et de Parny. On aimera à voir comment M. Boissonade voulait qu'on traitât les modernes. Ses préfaces renouvellent souvent sa profession de foi à cet égard. Mais quoique les études littéraires lui réussissent si bien, notre critique revenait toujours à son naturel, à sa pente, c'est-à-dire à la philologie, à la lexicologie et à la grammaire : nous nous sommes trouvé en présence d'un grand nombre d'articles où il jugeait des dictionnaires et des grammaires complétement oubliés de la génération présente.

Là, encore, nous avons courageusement sacrifié quantité de morceaux charmants, et n'avons gardé que quelques-uns des meilleurs, quelques-uns de ceux où brillent des idées qui, aujourd'hui même, ont encore besoin d'être remises en vigueur ou appliquées énergiquement.

L'Appendice qui termine le second volume contient un choix de lettres de M. Boissonade : elles sont toutes inédites à l'exception de quatre. Nous y avons joint un extrait de ses *Éphémérides* qui déjà ont fourni à M. Naudet plus d'une jolie citation. Cette partie achèvera de faire aimer M. Boissonade, en le montrant sous son jour le plus naturel et le plus aimable.

Un mot maintenant sur les notes ; elles sont de deux espèces : il y a celles de M. Boissonade, au bas desquelles on reverra l'Ω de l'auteur [1]. Celles-là, nous les recom-

[1] Cette désignation des notes de M. Boissonade, par l'Ω, n'a été adoptée qu'à partir de la page 146 du tome Ier. Toutes les notes et citations non signées de l'*Editeur* sont également de M. Boissonade.

mandons aux lecteurs. Quant aux autres, elles sont de nous, et nous sommes loin d'en avoir une aussi bonne opinion : destinées à faciliter quelques rapprochements, ou à éclaircir quelques allusions devenues obscures, puissent-elles ne pas surcharger, d'une façon fâcheuse, l'œuvre du maître ! Nous ne les avons pas destinées aux savants : nous redoutons même un peu pour elles leur regard curieux. En les écrivant, nous n'avons songé qu'à ces lecteurs, lettrés assurément, mais qui, pour ainsi dire, amis honoraires de l'antiquité, ont besoin qu'on seconde un peu leur mémoire.

Dans ces notes, nous avons souvent cité, et loué presque toujours, des noms et des œuvres de l'Université contemporaine ; mais pouvions-nous, devions-nous même, résister au plaisir de signaler cette tradition de science et de goût pour laquelle notre auteur a écrit les morceaux qui nous occupaient ? N'était-ce pas en même temps suivre notre aimable modèle qui, plein de réserve et de précautions dans le blâme, était si libéral et si franc dans l'éloge ?

Dans tous les livres d'autrefois, il y avait une dernière page qui n'était indifférente ni aux écrivains, ni aux lecteurs : c'était l'*errata*, cette dernière caresse de l'auteur à son œuvre, cette dernière marque de respect pour le public. Le bon La Fontaine, lui-même, beaucoup moins insouciant qu'on ne croit sur la destinée de ses livres, révisait lui-même l'*errata* du second recueil de ses fables, et recommandait de le consulter scrupuleusement, ainsi qu'on le voit par l'Avertissement qui est en tête du VI[e] livre. Dans les publications de M. Boissonade, les *addenda* et *corrigenda* sont toujours assez longs, et quelquefois ce n'est pas le chapitre le

moins piquant du livre. Un recueil comme celui-ci était, plus qu'un autre, exposé à des fautes ou à des omissions. Ainsi, ces anciens numéros du *Journal de l'Empire* étaient criblés de fautes d'impression qui défiguraient aussi bien la parole de M. Boissonade que les citations dont il l'étayait. Ajoutons qu'il a fallu faire transcrire bon nombre de ces articles cités dans la très-complète liste qu'en a dressée M. Lebas. Tout cela peut mériter quelque indulgence, surtout à un éditeur qui n'a pas à sa disposition ces ressources si sûres et si promptes qu'offrent les bibliothèques de Paris, et plus encore l'érudition obligeante des bibliothécaires, quand ce sont les Daremberg, les Barbier, les Miller, les Magnin (de regrettable mémoire), et ceux qui leur ressemblent [1].

Qu'on ajoute encore l'embarras de gens qui avaient à choisir entre bien des morceaux qu'il semblait trop rigoureux d'exclure, et l'on ne sera pas étonné que ce travail nous ait demandé près de deux années.

En disant *nous*, je n'emploie pas une formule de modestie : nous étions réellement *deux*. Sans le concours si éclairé et si infatigable de M. Boissonade fils, certainement ce petit monument que j'ai voulu élever à un aimable et ingénieux maître serait encore plus défectueux qu'il ne l'est, ou plutôt j'aurais été obligé d'y renoncer ; car, dans une petite ville de province, il faut plus que du zèle pour mener à terme une publication dans le genre

[1] Si M. Minart, conseiller à la Cour impériale de Douai, ne nous eût prêté obligeamment sa collection du *Journal des Débats*, nous aurions été souvent dans un bien grand embarras, et notre publication en eût éprouvé de nouveaux retards : je n'ose pas l'en remercier comme je le voudrais (sa modestie ne me le permettrait pas), mais ce n'est pas une raison pour que je taise ce service rendu de si bonne grâce.

de celle-ci. C'est M. G. Boissonade qui a revu les épreuves; c'est lui qui m'a souvent suggéré de choisir tel morceau qui devait réussir près de telle classe de lecteurs, de rejeter tel autre : s'il y a quelque note de moi qui vienne bien à propos, c'est à lui que j'en suis redevable.

C'est lui, notamment, qui a bien voulu, pour les articles Grammaire et Dictionnaires, dépouiller les nombreuses pages disséminées dans le *Journal de l'Empire;* c'est lui qui en a extrait une foule d'observations utiles et agréables et les a si bien reliées entre elles qu'elles sont devenues certainement les notes les plus curieuses de notre publication.

Pendant deux années, j'ai eu le plaisir de recevoir, presque chaque jour, une lettre, quelquefois deux, de M. Boissonade, relativement à notre chère publication. Dirai-je que, dans mon correspondant, j'ai maintes fois retrouvé l'esprit à la fois agréable et solide de son père, et toujours cette inépuisable complaisance, cette douceur de commerce que donnent l'amour et l'étude des lettres, à telles enseignes que les anciens les nommaient du beau nom d'*humanités,* sans doute parce qu'elles rapprochent les cœurs et les esprits? Que M. Boissonade fils soit le très-remercié de ces bons instants que je lui dois. Mon travail m'en est devenu plus doux encore, et il en a sans doute été amélioré : son utile collaboration m'a éclairci bien des détails qui, sans elle, seraient restés obscurs à mes regards d'éditeur. Puisse le concours de cette piété filiale porter bonheur à nos deux volumes !

A vrai dire, j'y compte un peu : le nom de M. Boissonade nous ralliera bien des sympathies; jusqu'à présent tout le monde semble m'encourager : M. Egger a été

assez bon, quand il y avait partage entre M. Boissonade fils et moi, pour nous prêter le secours de ce tact parfait qui, chez lui, est autre chose encore qu'une qualité littéraire.

Enfin, M. E. Renan, un véritable attique aussi, avec une obligeance qui ne surprendra personne, a consenti à revoir les morceaux relatifs à la littérature orientale. Il a fait plus : il y a joint quelques notes qui doubleront la valeur de ces morceaux. M. Boissonade annoté par M. Renan ! N'y a-t-il pas là pour les érudits un intérêt auquel il n'est besoin de rien ajouter ?

En énumérant toutes les dettes de gratitude que j'ai si volontiers contractées à l'occasion de cette publication, je dois bien aussi remercier l'habile directeur de la *Bibliothèque académique*. On sait depuis longtemps que lorsqu'il s'agit de servir la cause des lettres et celle du goût, cet éditeur ne recule devant aucun sacrifice. Cette publication en sera une nouvelle preuve. C'est M. Didier qui s'est chargé, à ses périls et risques, de cette réimpression. Dans notre réserve, nous n'osions d'abord donner qu'un seul volume ; M. Didier a levé nos scrupules, pour que M. Boissonade journaliste devînt le pendant, le complément de M. Boissonade helléniste.

En vérité, un pareil dévouement aux lettres sérieuses mérite sa récompense. Nous espérons que le public s'en chargera.

F. COLINCAMP.

Douai, février 1863.

M. BOISSONADE

ET

L'ATTICISME DANS L'ÉRUDITION[1]

> Par *Atticisme,* nous n'entendons pas seulement la délicatesse du langage des Athéniens, mais leur manière délicate de penser, et leur manière fine et enjouée de railler.
>
> (L. Racine, *Traité de la poésie dramatique*, ch. v.)

La belle notice de M. Naudet que nous reproduisons, une intéressante biographie écrite par M. Philippe Lebas[2], d'excellents articles de MM. Nisard[3] et Egger[4] semblent au premier abord avoir épuisé tout ce que l'on peut dire du docte helléniste dont ces deux volumes vont rajeunir sans doute la célébrité[5].

Parler après de pareilles voix, c'est s'exposer à faire croire qu'on a plus d'assurance que de tact; cette considération eût sans doute suffi pour nous déterminer au silence, si nous n'avions consulté que les intérêts de notre amour-propre. Mais,

[1] Ce travail a paru, en partie, dans le *Journal général de l'Instruction publique*, mais il a été remanié, de fond en comble, après l'étude plus complète que nous avons nécessairement faite de M. Boissonade, en procurant les deux volumes qu'on lit aujourd'hui.

[2] Elle a paru, pour la première fois, dans la *Revue de l'Instruction publique* du 17 septembre 1857; elle a été réimprimée en tête du *Catalogue* de la bibliothèque de M. Boissonade. (Duprat, 1859.)

[3] Voy. la *Patrie* du 14 septembre 1857 et les *Études d'histoire et de littérature* de M. Nisard, p. 194.

[4] Voy. le *Journal des Débats* du 8 octobre 1857 et le tome Ier des *Mémoires de littérature ancienne* de M. Egger.

[5] Nous ne devons pas omettre un substantiel article de M. de Saulcy dans le *Courrier de Paris* du 24 septembre 1857, et un autre de M. Fr. Beslay (Hôte) dans le *Moniteur* du 8 novembre 1857.

dans toute cette publication nous n'avons pensé qu'aux lettres et à notre devoir, c'est-à-dire à notre cordial respect pour la mémoire de celui que nous éditons. Nous espérons que nos lecteurs le reconnaîtront et, pour notre récompense, se garderont de faire entre nos devanciers et nous des comparaisons qui seraient véritablement inclémentes à notre égard : ils penseront que si nous venons les entretenir encore de M. Boissonade et de son attique érudition, c'est que la présente publication met en lumière un côté resté peu connu de son talent d'écrivain et ainsi justifie cette nouvelle étude.

M. Naudet a surtout fait connaître le savant professeur, M. Lebas, l'éditeur infatigable; tous deux aussi l'homme excellent. Pour nous, c'est le critique, c'est le journaliste que nous voulons étudier. On ne sera pas surpris d'ailleurs si, plus d'une fois, nous nous rencontrons avec ceux qui nous ont précédé; alors ce sera tout profit pour nous, pour le public, et surtout pour M. Boissonade.

Malebranche a dit quelque part qu'on ne commente guère les ouvrages des hommes « *tout court* et sans accompagnement d'épithètes. » Ce précepte nous servira de sauf-conduit, tant pour nos annotations dans ces deux volumes que pour la présente étude.

M. Boissonade, avant d'être un grave helléniste, avant d'annoter en latin des livres grecs destinés à l'Europe savante, avant d'être ce professeur que l'Allemagne pouvait nous envier, a été journaliste: il a écrit des *Variétés littéraires* et même des *Feuilletons !*

Le journal était alors moins vaste qu'aujourd'hui, les rédacteurs s'y casaient tant bien que mal; mais comme, en ces temps primitifs, l'annonce ne leur enlevait pas le quart de leur domaine, et que le roman-feuilleton était encore à naître, c'était la quatrième page qui appartenait aux articles littéraires. Quant à la Chronique parisienne, cette autre succursale du roman, on n'y pensait pas non plus en 1800. Les livres nouveaux, les événements de la république des lettres, voilà donc ce qui, au commencement de ce siècle, suffisait à la curiosité du public et aux besoins des imaginations. Là où nous lisons aujourd'hui quelque aimable récit de P. Stahl ou d'Amédée Achard, nous eussions lu, entre 1802 et 1814, des études sur les poëtes grecs, sur les historiens latins, ou bien de piquantes observations sur notre langue, à propos d'une Grammaire nouvelle ou d'un Dictionnaire. Cela ne veut pas dire que nous soyons plus frivoles que ces lecteurs consciencieux ;

mais nous sommes peut-être un peu blasés. En définitive, le public n'a jamais tort : il est un peu comme les malades dont on dit qu'ils savent bien ce qui leur est bon, et peut-être qu'aujourd'hui un roman vaut mieux pour les lecteurs, et surtout pour les lectrices, qu'il y a cinquante ans un morceau de littérature attique signé de cet humble *oméga* derrière lequel s'abritait la modestie de M. Boissonade [1]. Il avait pris la dernière lettre de l'alphabet grec espérant s'assurer l'incognito près du grand nombre des lecteurs, mais il n'y parvint pas.

Du reste, ce n'est pas aux *Débats* que notre savant commença sa carrière de journaliste. Son premier article, qui n'a pas trop l'air d'une dissertation, quoique ce soit une lettre au citoyen Millin et qu'il y soit question du *spécimen* d'une nouvelle édition d'Aristænète, par M. Bast, remonte à l'année 1798; il parut dans le *Magasin encyclopédique*, sorte de recueil qui aidait à attendre le *Journal des savants*.

Le débutant, qui venait de quitter les affaires étrangères, resta jusqu'en 1802 le collaborateur de Millin. En six années, à peine le jeune écrivain donna-t-il une quinzaine d'articles, et quelques-uns sont fort courts. Les détails nous manquent sur toute cette phase de sa jeunesse. Les deux biographes n'en disent presque rien, mais nous devinons aisément ce qui remplit ces années qui précèdent l'entrée aux *Débats* : c'est alors que doivent se placer les séances prolongées aux bibliothèques; c'est le temps des écrivains grecs lus, relus et commentés, la plume à la main; c'est le temps des manuscrits copiés et collationnés; c'est le temps des aspirations à la science universelle, et, au lendemain de l'*Encyclopédie*, ce n'était pas trop surprenant; c'est le temps des deux mémoires académiques *Sur les moyens de ranimer en France le goût des lettres grecques*, mémoires dont on doit la connaissance aux investigations de M. Naudet; c'est aussi l'heure des jeunes et fécondes amitiés. C'est alors que M. Boissonade connut Bast et, par lui, fut initié à la philologie allemande, à son esprit et à ses procédés. C'est à ce temps aussi que commence sa liaison avec M. Bertin de Vaux. Celui-ci ne possédait pas encore les *Débats*; mais il avait déjà ce caractère qui lui donna tant d'ascendant sur tous ceux qui le connurent; il avait déjà ce dévouement aux lettres qui est héréditaire dans sa famille, et qui devait être la grande tradition de son journal. Peut-être les conseils de M. Bertin engagèrent-ils notre jeune savant, pendant ces dures

[1] Les premiers articles étaient signés *B*.

années de vaillante pauvreté, à demander à sa plume un utile et honorable complément à son mince budget. Peut-être fut-ce par son entremise amicale que parvinrent à Millin les premiers articles insérés au *Magasin encyclopédique*.

Pour moi, je croirais volontiers que M. Bertin eut plus d'une fois la bonne fortune de soutenir le courage de son timide et modeste ami. Il y a eu, entre M. Boissonade et M. Bertin, outre le lien de sympathie et d'estime mutuelle, celui de services rendus avec délicatesse et de façon à ce que la fierté aisément susceptible de M. Boissonade n'eût pas à s'en effaroucher. Cela se voit au ton de gratitude presque exaltée du jeune helléniste, dédiant en 1806 son *Philostrate* à M. Bertin de Vaux : *litterarum amantissimo et in rebus meis non lœtis prœsidio meo semper prœsenti.* Les deux hommes qui ont tout droit sur son cœur et sur son esprit ont chacun leur part dans cette dédicace ; car, en regard de celle à M. Bertin de Vaux, il y en a une autre non moins affectueuse à son ami Bast qui, séduit par la franche et solide critique de M. Boissonade, lui avait dédié en 1805 sa *Lettre critique* sur Antoninus Liberalis, Parthenius et Aristænète. C'est au sortir de ces six ou sept années qu'avaient remplies le travail et l'étude libre, faite en vue d'elle-même, indépendamment de ses résultats ultérieurs, qu'il aborda la critique militante, le journalisme.

Dès ses premiers articles des *Débats*, il est déjà lui-même, il a trouvé sa voie. Il a toute l'indépendance de son goût, tout le courage de son érudition.

De ces premières pages, nous avons pu reprendre des études, déjà presque magistrales, sur Juvénal, sur Pétrone, sur Arrien, et de fines et gracieuses pages sur l'*Éloge d'Hélène*, ce joli pastiche isocratique de Paul Courier.

En 1802, l'antiquité était peu en faveur. On ne la connaissait pas, ou, ce qui est pis, on la connaissait mal. Ceux qui étaient nés après 1780 savaient à peine le latin, presque tous ignoraient le grec.

Au milieu des agitations politiques de 1789, suivies bientôt des terreurs révolutionnaires, la jeunesse avait eu peu de loisirs pour lire les anciens. Quant à la littérature grecque, sauf quelques vieillards, le public ne la connaissait guère que d'après les jugements trop déclamatoires et souvent erronés de La Harpe[1]. Les vrais érudits grecs, les Sainte-Croix, les Larcher, les Villoison, les Clavier, appartenaient au passé :

[1] Voir notamment, au tome Ier, les articles III, V, XI.

d'ailleurs ils ne travaillaient que pour l'Institut, et ce qu'ils y disaient n'allait pas jusqu'à ces lettrés dont l'ensemble forme le vrai public des journaux. Disons le mot, le grec n'était plus populaire. En veut-on la preuve? M. Boissonade, vers 1800, voulut organiser un cours particulier, où il convoquait tous les amis de la littérature grecque; presque personne ne répondit à son appel. Et cependant, quel devait être un enseignement comme celui de M. Boissonade, dans la verve de ses vingt ans, dans le feu de cet enthousiasme qui l'avait fait renoncer à l'administration et à ses promesses si brillantes, dans un pays et dans un moment où tout était à réorganiser! M. Ambroise-Firmin Didot, qui était un des assidus élèves particuliers de M. Boissonade, saurait bien que nous dire de la valeur de ces leçons qui lui ont donné l'amour des lettres grecques[1], qui ont laissé des traces si vivantes chez lui et qui, peut-être, nous ont valu, outre une excellente traduction de *Thucydide*, qui jusqu'à présent est restée la meilleure de toutes, cette bibliothèque gréco-latine qui fera voir à nos descendants que le XIXe siècle n'a rien à envier au XVIe : que, lui aussi, il a ses Estienne et ses grands philologues.

Pour moi, je ne doute pas que ce ne soit à ces précieuses leçons que nous devons cette réimpression du *Thesaurus* d'Henri Estienne qui fera tant d'honneur à notre pays, aussi longtemps que la littérature grecque aura des amis sérieux dans le monde érudit. C'est à elles encore que nous serons redevables de cette édition de l'*Anthologie* qui nous manquait, d'autant plus que l'Allemagne elle-même en est encore réduite à celle de Jacobs.

Cependant la tradition classique et littéraire, qui avait disparu avec tant d'autres grandeurs du passé, fut une des premières choses que le nouveau journal s'attacha tout d'abord à relever dans notre pays. On peut dire qu'il se dévoua aux lettres anciennes. Les classiques d'Athènes et de Rome y prennent autant de place que ceux de notre pays, et plus que la littérature du jour. Mais aussi le but fut atteint : les esprits ne résistèrent pas à cette pression continue; le goût français revint à ses

[1] Il nous écrivait tout récemment : « Je me vois encore, il y « a maintenant soixante ans, me rendant tous les matins chez « M. Boissonade, rue Hauteville, pour recevoir ses précieuses « leçons, et le priant d'inscrire sur mon *Lucien* et sur mon *Homère* « des notes de sa main. Je les ai perdues, hélas! et je les « regrette : elles témoignaient de la sympathie entre nous, en fait « de goûts et de principes littéraires! »

meilleures habitudes d'autrefois. En fait de littérature ancienne, La Harpe était bien et dûment convaincu d'ignorance : l'antiquité véritable dégoûtait le public de cette antiquité factice que la fin du XVIIIe siècle avait accueillie si volontiers. Par un instinct vraiment politique, M. Bertin et ses amis, avaient deviné de quelle importance il était que, chez un peuple de vive imagination comme nous, on eût sur l'antiquité des idées saines et justes, pour qu'elle ne fût plus, comme dans la Révolution, un thème banal aux déclamateurs.

Toute la rédaction s'était mise à l'œuvre pour amener ce grand résultat.

M. Boissonade fut un de ceux qui travaillèrent le plus efficacement à cette renaissance du vrai savoir. En faisant œuvre de saine et forte littérature, il préparait l'avénement de cette presse philosophique dont M. Saint-Marc Girardin a si bien décrit le rôle et le caractère en parlant d'Hippolyte Rigault.

Mais, pour ne rien exagérer, nous ne voulons voir dans M. Boissonade qu'un journaliste épris de littérature, de bon langage et de bon sens. Il n'avait certainement nulle arrière-pensée politique quand il donnait aux *Débats* ces excellents articles que nous réimprimons. On peut dire qu'il servit d'autant mieux la pensée politique des fondateurs du journal, qu'il croyait ne servir que la cause de la vérité littéraire. Il ne se reconnaîtrait nullement dans un portrait qui ferait de lui autre chose qu'un critique, qu'un philologue, qu'un érudit, et, pour tout dire, un véritable attique.

Il y a bien des manières d'être attique : on l'est par ce qu'on dit ; on l'est aussi par ce qu'on ne dit pas. L'atticisme n'est peut-être qu'une bonne attitude de l'esprit quand il reste maître de lui, quand il se gouverne et se tient sur la réserve. Peut-être qu'un érudit est attique quand il instruit sans professer, quand il démontre, en ayant l'air de chercher avec nous, quand il se proportionne à notre ignorance, quand il ne nous écrase pas de son savoir, quand, au lieu d'une leçon, nous entendons la causerie d'un homme fin et judicieux qui nous entretient de choses qui valent la peine d'être sues.

A coup sûr, il est plus facile de dire quand une page manque d'atticisme que de montrer pourquoi elle est attique. Dans les œuvres sérieuses, l'atticisme consiste peut-être aussi à rendre générales les idées particulières, à les mettre dans tout leur jour et à faire croire au lecteur qu'il a tout l'esprit que vous avez eu pour lui et à son intention. Chez nous ne savoir une chose que pour soi, c'est ne pas la savoir. Enfin, il faut que notre

science ait je ne sais quoi de simple et de familier qui prouve que nous ne sommes ni des charlatans ni des pédants. L'agrément sans la science ne vaut pas grand'chose, mais la science sans cet agrément ne vaut rien du tout.

Notre pays est le seul peut-être où il soit interdit, même aux professeurs, d'être ennuyeux. Quant aux journalistes, cela serait plus mortel encore pour eux que tous les avertissements du monde, car il n'y a jamais d'amnistie pour ceux qui nous ennuient. Le pédantisme et l'ennui sont les antipodes de l'atticisme; le vaste espace qui s'étend entre ces deux points extrêmes est peuplé par la multitude de ceux qui parlent pour ne dire presque rien, oubliant de laisser l'aiguillon; on y trouve aussi ceux qui confondent la violence avec l'éloquence, et prennent les gros mots pour de bonnes raisons.

M. Boissonade n'a jamais eu rien de commun ni avec les uns ni avec les autres, et c'est pour cela, sans doute, qu'il a été l'un des journalistes les plus utiles au public que la presse littéraire ait comptés depuis le commencement de ce siècle. Je n'hésite pas à le mettre à côté de M. de Feletz, c'est-à-dire fort au-dessus de Geoffroy pour l'importance des services qu'il a rendus au goût français, entre 1802 et 1814. Geoffroy avait raison, mais brutalement, ce qui donnait un avantage réel à ceux de ses adversaires qui savaient mettre les formes et l'urbanité de leur côté. La critique, entre les pesantes mains de Geoffroy, était une sorte de pugilat, bon à réjouir la galerie plutôt qu'à l'édifier, et qui devait mettre fort peu en crédit les humanités et les belles-lettres parmi les gens du monde [1].

[1] Voici ce que j'extrais du 1er volume des *Causeries du lundi* (article sur M. de Feletz et la critique littéraire sous l'Empire) : « Geoffroy savait l'antiquité ; il la savait sans finesse, *sans mol-* « *lesse*, et, en fait d'atticisme, il aurait eu à prendre leçon de son « jeune collaborateur, M. Boissonade, si l'atticisme s'apprenait! » —M. Et. Delécluze, dans ses *Souvenirs de soixante années* (Paris, Michel Lévy, 1862), parle d'un dîner donné par Bertin de Vaux, aux principaux rédacteurs du *Journal de l'Empire*, vers 1809. Voici ce qu'il dit de M. Boissonade (p. 79) :

« Pour tout ce qui avait trait à la haute littérature grecque, « c'était le domaine de Boissonade, jeune encore à l'époque « de ce dîner et qui, bien que très-savant helléniste, joignait « aux habitudes d'une politesse exquise, celle d'un élégant, d'un « *beau* de ce temps. Le goût d'Etienne (M. Delécluze) pour la « littérature grecque, et la connaissance de la statuaire antique « que ses études d'artiste lui avaient fait acquérir, devinrent

Au sortir de la Révolution, à ces hommes lassés de violences et de déclamations, il fallait montrer tout doucement que les lettres sont une source d'apaisement, que l'ordre dans les esprits est utile à l'ordre public, que tous les deux se tiennent et s'enchaînent, parce que la licence des idées aboutit ordinairement à celle des actes; il fallait prouver que le bon goût en littérature n'est qu'une des formes du bon sens, et qu'il y a une solidarité plus étroite qu'on ne pense entre l'esprit d'une société et son état politique. Une pareille démonstration se fait petit à petit, sans dogmatisme, sans pédantisme, et surtout sans brutalité. L'urbanité et l'atticisme doivent être les premières qualités de ceux qui se font les missionnaires de ces principes. Personne, plus que M. Boissonade, n'a eu caractère, lors de cette renaissance du pays aux lettres, pour le ramener aux idées dont nous parlons; personne, en ce sens, n'a été plus attique, plus mesuré, plus constamment littéraire que lui, même quand il avait l'air de ne faire que de la grammaire ou de l'érudition pure.

J'ai les deux cent cinquante et quelques articles dont se compose le bagage de M. Boissonade comme journaliste, je les ai relus, et je n'ai pas éprouvé une minute de fatigue; car rien de ce qui convertit la lecture en plaisir n'y manque, ni la variété, ni l'intérêt, ni la brièveté, ni surtout le bien dire.

La critique, au commencement du siècle, ne dédaignait presque aucun livre : il semblait que sa mission fût de tenir ses lecteurs au courant de tout ce qui s'imprimait en France ou à l'étranger. M. Boissonade, dans le *Journal de l'Empire*, a mainte fois parlé des livres étrangers : un jour il analyse les poëmes de Monti sur les victoires de l'empereur après la campagne d'Ulm, et il profite de l'occasion pour dire des choses excellentes sur ou plutôt contre le merveilleux appliqué à des sujets modernes. (Voir tome II, p. 138.) Un autre jour, il apprécie une traduction des fables de La Fontaine en anglais (V. t. II, p. 52) et, chemin faisant, il donne une charmante leçon de littérature comparée; ou bien c'est une traduction des lettres choisies de madame de Sévigné (V. t. II, p. 59), et là il trouve moyen de nous expliquer une vieille locution qui se rencontre plus d'une fois dans les

« ce jour-là l'objet d'une intéressante conversation entre Boissonade et lui, entretien que le jeune peintre désirait bien de « voir renouveler, mais que la retraite subite du savant loin du « monde ne rendit plus possible. »

lettres du XVIIe siècle, qui vit encore au temps de Voltaire, et qu'aujourd'hui presque personne n'entendrait sans commentaire, c'est celle-ci : *Être dans la gloire de Niquée.* M. Boissonade se rappelle que Niquée est un personnage de l'*Amadis des Gaules*; de là, une litanie de citations charmantes et mille fois plus intéressantes pour le lecteur que l'œuvre plus ou moins secondaire du traducteur anglais.

Boileau, qui voulait qu'en écrivant l'on variât sans cesse ses discours, eût été content de M. Boissonade. Jamais journaliste n'a mieux su échapper à la monotonie, cet écueil de quiconque parle et écrit beaucoup : ses sujets sont souvent les mêmes, mais la diversité est sa devise. Il rajeunit les vieilles idées qui sont capables d'être rajeunies; il éclaire les théories nouvelles, par des rapprochements inattendus avec les anciennes. Au besoin, quand son sujet l'importune, il le laisse là, et dit au lecteur une de ces choses de l'antiquité qu'il contait si bien, parce qu'il les savait encore mieux. Dans un numéro, où il venait de parler d'un *Répertoire bibliographique universel*, matière inféconde et petite, précisément parce qu'elle était trop vaste, que fait-il? il fausse compagnie au *Répertoire*, et se met à raconter la bonne fortune d'un philologue, c'est-à-dire la restitution du commentaire de Simplicius sur le *de Cœlo* d'Aristote (V. t. II, p. 479). Une autre fois, ne trouvant rien à dire d'une grammaire d'un certain Fournier, il saisit l'occasion d'un chapitre des *Homonymes*, pour faire un charmant article sur les *Jeux de mots chez les anciens* (V. t. Ier, p. 389).

Ce qui contribue encore à la variété de ces articles, c'est que M. Boissonade savait à fond presque toutes les langues vivantes : l'anglais surtout lui était familier. Il aimait, comme M. de Feletz, à rendre compte des romans écrits en cette langue. Ce faible pour la littérature romanesque dura toute sa vie. Le catalogue de sa bibliothèque en ferait foi au besoin. Dans ses *Éphémérides* qu'a fait connaître M. Naudet, il note chaque jour ses lectures et il y a toujours un roman à côté d'un attique. (V. t. II, APPENDICE, *Éphémérides*.)

Aujourd'hui que l'étude des littératures étrangères est poussée si loin, je ne crois pas qu'il y ait un seul littérateur plus au fait de l'Angleterre que ne l'était M. Boissonade il y a cinquante ans. N'est-ce pas une chose fort curieuse de le voir, à la date de 1812, revenir à trois reprises différentes sur une Revue anglaise intitulée : *The monthly Repertory of English litterature* (V. t. II, p. 112), faire l'éloge des journaux anglais

qui se bornent à informer le public, à le tenir au courant, et qui, *avec moins d'esprit et moins d'idées que les nôtres*, dit-il, *instruisent beaucoup mieux, parce qu'ils analysent les livres et les font connaître.*

M. Boissonade devait d'autant plus goûter cette méthode, que, en mainte circonstance, c'était celle qu'il suivait; mais il était fils du XVIIIe siècle : c'est dire que toujours avec lui la critique conservait ses droits. Seulement elle était autrement large, autrement libérale chez lui que chez ses maîtres ou que chez ses contemporains. Son goût est beaucoup moins timoré que celui de son entourage du *Journal de l'Empire* : c'est son style seulement qui est modeste et scrupuleusement classique.

M. Boissonade s'intéresse même au hollandais : en 1808, il analyse *Rose et Damète*, roman pastoral du poëte Loosjes (V. t. II, p. 128); il se plaint qu'il y ait *beaucoup de hasard dans le succès qu'ont eu chez nous les littératures étrangères ;* il réclame curiosité et même sympathie pour le russe, pour l'espagnol et pour le portugais. Le portugais lui était aussi familier que l'anglais : la *Bibliographie universelle* est remplie d'études excellentes de lui sur les poëtes portugais. Il a donné aussi une traduction élégante et fidèle d'un des plus jolis poëmes de la littérature portugaise, le *Goupillon* (V. t. II, p. 150). Ailleurs (*Ibid.*, p. 145), il défend l'originalité de notre Lesage contre les prétentions des savants espagnols qui soutenaient que notre *Diable boiteux* n'était que la copie d'un de leurs livres. Mais comme le public donnait plus d'attention aux ouvrages anglais qu'à ceux des autres peuples étrangers, c'est surtout à leur occasion qu'éclate ce que j'oserai appeler le cosmopolitisme littéraire de M. Boissonade. Tout ce qui vaut la peine d'être lu chez nos voisins, il l'a lu. Avant que personne s'avisât d'étudier l'homme politique en Milton, je lis dans M. Boissonade un excellent travail sur l'indépendance du poëte anglais, et j'y trouve presque tout ce qu'il importe de savoir sur cette intéressante question. A propos de Goldsmith et de son *Village abandonné* (V. t. II, p. 67), il montre excellemment pourquoi chez nous la poésie recule devant ces saillies de naturel où triomphe la poésie anglaise. Ailleurs, la question ossianique est traitée avec une admirable lucidité (V. t. II, p. 39); tous les arguments qui s'y rattachent sont discutés et pesés; dès 1810, les lecteurs de M. Boissonade peuvent se former une opinion sur ce curieux débat, et, à la fin de son second article, le journaliste leur dit

avec une candeur qui me touche autant que son talent : *Avant de finir, je dois à mes lecteurs un aveu, c'est qu'une belle dissertation de M. Malcolm-Laing m'a fourni toute mon érudition anglaise.*

Cette bonne foi qui prouve au lecteur qu'on le respecte et qu'on se respecte soi-même était une de ses habitudes. Ainsi, dans un article, en rendant compte de je ne sais plus quel médiocre éloge de Gutenberg, il a cru pouvoir se permettre une intéressante digression sur les cartes à jouer, il termine en disant : « Je dois tout ce que je viens d'écrire sur l'origine des « cartes aux recherches de Bullet, et surtout à un petit ou- « vrage de l'abbé Rive, dont la rareté est extrême et qui a « pour titre : *Notice de deux manuscrits de la Bibliothèque de* « *M. de La Vallière.* » Le modeste et loyal journaliste se croit obligé de nommer ses sources, par le motif même qui eût engagé un écrivain moins sincère à les céler.

Mais la bonne foi était si naturelle chez lui que, en vérité, c'est le louer médiocrement que de la faire remarquer. J'aime mieux revenir à cette diversité qu'il a su répandre dans ses nombreux articles, et montrer qu'elle venait de lui, qu'elle a été sa création, son originalité, et qu'il l'a eue en dépit de ses sujets : je n'ai pas besoin de quitter la littérature anglaise. C'est en lisant ses études anglaises que l'on verra qu'il a été l'un des premiers qui aient mêlé la biographie à la critique. Ainsi, à propos de l'*École de la médisance*, il dit brièvement tout ce qu'il était bon de savoir, en 1809, sur la vie de Sheridan (V. t. II, p. 34); tout cela était de bonne et piquante innovation. Mais c'est surtout quand il parle des romancières anglaises, qu'il aime à donner des détails : il semble qu'il se dise : « Tant vaut la femme, tant vaut le roman. » De là ces curieuses notices sur miss Inchbald, mistress Anne Radcliffe, miss Owenson, miss Burney.

On sent que les romans étaient pour sa raison un délassement et un attrait. Il y revient volontiers, mais il y cherche autre chose que le plaisir, il y cherche cette connaissance de soi-même que Jouffroy y cherchait aussi, quand il disait que toute la psychologie était dans les grands romanciers et dans les poëtes comiques. M. Boissonade (avons-nous besoin de l'affirmer?) n'avait pas le goût étroit de ces rhéteurs aux yeux desquels un roman ou un drame n'est moral que si, au dénoûment, le vice est puni et la vertu récompensée. Il avait pourtant, sur l'influence de ce genre de compositions, les scrupules qu'avaient pu avoir les Fénelon et les Rollin, mais dont n'avait

pas, par malheur, hérité la critique du XVIIIe siècle. Ainsi, dans un article sur le *Moine* de Lewis, il place des réflexions que feront bien de méditer tous les pères de famille (V. t. II, p. 83).

Je sais un gré infini à M. Boissonade de cette page. Elle me prouve d'abord que son grand goût n'eût pas été hostile à certains romans modernes, à Walter Scott, par exemple; mais ce qui me va au cœur, c'est cette interdiction absolue des romans à la jeunesse. Ce n'est pas le XVIIIe siècle qui s'en fût avisé! On dirait que cette époque ne s'est pas souciée du jeune âge, tant il est en peu question chez les critiques proprement dits, tant ses mœurs inquiètent peu les beaux esprits de ce temps, ou plutôt ceux qui les jugent!

Il semble que le goût de Boissonade, par son étendue, soit en avance de vingt ans sur ses contemporains. Il devine ce que feront beaucoup plus tard les princes de la critique. Ainsi, à propos de l'*Homme sensible* de Mackensie, après s'être livré à de piquantes considérations sur ce qu'il appelle la méthode shandéenne (V. t. II, p. 76), le critique résume en perfection l'esprit de ce contrôle historique que M. Villemain, quelques années plus tard, allait appliquer avec un si vif éclat aux œuvres de l'imagination.

Jamais homme ne prit tant au sérieux que M. Boissonade le ministère délicat de la critique : c'était pour lui un véritable sacerdoce. La camaraderie, l'esprit de coterie, les exigences du monde, ne pouvaient rien sur l'inflexibilité de son jugement : il aimait ses amis et les amis de ses amis; mille traits de sa vie et plusieurs de ses lettres montrent comme il était toujours prêt à les servir de ses conseils et de son temps; mais il n'allait pas jusqu'à dire de leurs écrits plus de bien qu'il n'en pensait. Nul plus que lui n'a pratiqué et vérifié le vieil adage cicéronien : *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* J'en trouve une preuve bien vive dans un article où il est question d'une traduction en vers latins des *Hymnes* de Callimaque le Cyrénéen, par Petit-Radel. Il paraît que le docteur était fort lié avec une partie de la rédaction du *Journal de l'Empire*; mais sa traduction n'en valait pas mieux pour cela. Néanmoins il comptait sur les éloges de M. Boissonade (V. t. Ier, p. 90), et celui-ci s'était résigné à parler de l'inélégante interprétation, à peu près comme Alceste à louer le début du sonnet d'Oronte.

Qu'on lise ce morceau : jamais la bonne foi n'alla plus loin. M. Boissonade parle en homme qui n'aurait eu, ni de

près, ni de loin, aucune relation avec son justiciable. La seule concession qu'il fit pour cet auteur pressant, ce fut, comme cela se faisait à Port-Royal, et comme il n'y manqua jamais chaque fois qu'il avait à juger un écrivain haut placé, n'eût-il que des éloges à lui accorder, ce fut de ne le nommer que par ses initiales.

M. Petit-Radel, qui était à ce qu'il paraît homme d'esprit, ne fut pas si pressé d'avoir un second article de M. Boissonade pour sa traduction de Longus; il l'eut cependant, mais le critique n'y parla que du fameux passage retrouvé par P. Courier : il en montra le prix, ne dit pas un mot de la tache d'encre, ni des vers de M. Petit-Radel. Celui-ci comprit ce silence de l'homme de goût; il lui en sut gré, et ils devinrent les meilleurs amis du monde, à telles enseignes qu'en 1825 M. Boissonade dédiait ses lyriques grecs au savant conservateur de la bibliothèque Mazarine, devenu son collègue à l'Institut.

La même chose arriva encore à notre cher critique, mais cette fois avec un écrivain autrement distingué que M. Petit-Radel. Oméga avait été sévère, voire même un peu piquant à l'égard d'un jeune homme qui débutait par une traduction, et qui avait montré peut-être un peu trop d'esprit et dans sa préface et dans ses notes, bon défaut sans doute, mais dont il ne faut pas que la jeunesse abuse. Le critique avait fait ce qu'il faut faire quand on parle aux gens d'esprit : il n'avait pas pris sa grosse voix, il avait grondé un peu, raillé doucement. Mais celui à qui il s'adressait était une intelligence éminente, autant qu'un noble cœur. Il a pris noblement sa revanche, car c'est à lui que nous devons la Notice qu'on va lire dans ce volume; en un mot, c'est M. Naudet, l'ingénieux traducteur de Plaute, l'éloquent auteur de tant de mémoires qui resteront.

Il est piquant de constater qu'en 1858, à cinquante ans de distance, ce soit précisément lui qui ait fait l'éloge de M. Boissonade en termes si chaleureux et souvent tout imprégnés d'émotion, lui, M. Naudet qui, en 1807, avait vu malmener, en termes assez vifs, dans le *Journal de l'Empire*, son premier livre, sa traduction de la *Guerre des esclaves*, de Scrofani. Cela prouve que la confraternité n'est pas un vain mot pour les vrais savants; cela prouve que M. Naudet a été, de tout temps, un des meilleurs entre les gens d'esprit. Je ne sais s'il a retouché sa traduction de Scrofani, mais il a profité des conseils de son critique. Il est devenu, lui aussi, un des princes de l'érudition, un des modèles de l'atticisme. Je n'en voudrais

pour preuve que sa Notice dont je ne reproduirai ici que les deux dernières lignes. L'auteur de cette intéressante biographie vient de citer tous ceux qui se sont bien trouvés d'avoir fait appel à l'exacte et fine érudition de M. Boissonade, il ajoute : « *Parmi tant de grands noms, je n'ose me nommer*; cependant « je ne dois pas taire que ma traduction de Plaute a été revue « en épreuves et souvent corrigée par cet excellent maître. »

On me pardonnera, j'espère, d'avoir donné ce petit document. N'est-il pas aussi honorable pour M. Naudet que pour celui qui a mérité et inspiré de si bons sentiments? et n'ajoute-t-il pas un nouveau prix à la parole du secrétaire de l'Académie? Au reste M. Boissonade, même quand il était le plus sévère, était encore plein de paroles encourageantes et bienveillantes. Lui-même allait souvent au-devant des excuses que pouvait alléguer l'auteur : ou bien c'est la matière qui était difficile, ou bien il y avait telle ou telle circonstance atténuante qui plaidait en faveur du coupable : sa main légère ne blessait jamais; il indiquait, il ne frappait pas. Il n'y a qu'un défaut, j'allais dire qu'un vice qui le trouve impitoyable et qui l'indigne, c'est le charlatanisme, la réclame. Il ne les comprend, ni chez les auteurs, ni même chez les libraires, et il leur fait une guerre sans trêve ni merci. Et je n'en suis pas surpris, quand je vois avec quelle véritable candeur ce savant se fait sa part et déclare parfois une ignorance dont les lecteurs ne se douteraient pas, s'il ne prenait la peine de nous en avertir. On a déjà eu deux exemples de cette modestie, à propos de la question ossianique et des cartes à jouer. On en trouvera un troisième dans un article consacré aux *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte*, par Étienne Quatremère (V. t. II, p. 175). Il n'en écrit pas moins un des articles les plus substantiels et les plus agréables qu'aient jamais lus les lecteurs des *Débats*, et le meilleur, à coup sûr, qu'ait inspiré à la critique le docte Quatremère, avant l'éloge que lui a consacré M. Renan dans sa première leçon, la seule, hélas! qu'il ait pu faire, en prenant possession de la chaire de l'éminent orientaliste.

Nous signalerons, en note, bien d'autres preuves de cette modestie.

L'autorité de M. Boissonade devint bientôt considérable. Plusieurs notes que des lecteurs firent insérer dans le *Journal de l'Empire*, et dans lesquelles on lui demandait, soit des éclaircissements, soit des conseils, prouvent de reste que ses articles obtenaient dans le monde lettré une attention qui ne s'accorde pas à tous les écrivains (V. t. II, p. 459).

Mais comme il la méritait! comme il savait féconder ses sujets par d'ingénieux rapprochements! Chez lui, l'agrément pur devient bientôt solide : ainsi, à propos d'un livre sur les *Jeux de l'enfance* (V. t. Ier, p. 382), ou bien dans une causerie sur quelques *Ouvrages singuliers* des anciens (*Ibid.*, p. 367), il ouvre l'écrin de ses souvenirs, il a l'air de se borner à montrer une collection de singularités; le lecteur croit être simplement dans un cabinet d'antiques tapissé de spirituelles citations, et il est tout surpris, au sortir de cette piquante conversation, de savoir mille choses qu'il ne lui déplaît pas d'avoir apprises, et qui resteront chez lui, non-seulement comme d'agréables souvenirs, mais aussi à l'état de notions justes et saines, car M. Boissonade sait tout ce dont se compose la vie antique : la médecine, la religion, l'agronomie; que ne sait-il pas? Il a dû s'imposer mille efforts pour ne pas être débordé par cette science universelle. Il s'en sert, elle le sert; mais il n'en devient jamais l'esclave, même dans les articles de pure érudition. Chez lui, l'esprit ajoute à la science et la science à l'esprit. Ai-je besoin d'ajouter qu'il n'a jamais le mauvais goût d'abuser de son érudition? Chaque fois qu'elle lui est nécessaire, il la trouve, en use sobrement, puis passe à autre chose.

Mais en parlant ainsi, ce n'est pas seulement le journaliste que je juge, c'est aussi le critique, l'éditeur. Qu'on me permette donc de prouver que cette mesure, qui s'appelle l'agrément dans les choses de pure littérature, fait aussi le prix des travaux d'érudition.

Ce me sera une occasion toute naturelle d'entretenir les gens du monde de livres qu'ils ne pratiquent guère, et avec lesquels je voudrais bien les réconcilier; car enfin l'érudition tempérée par la littérature peut devenir aussi attrayante que la littérature même. Un helléniste, pour être distingué, doit avoir de l'esprit, et beaucoup.

Nous ne demandons pas qu'on lui fasse l'accueil que trouvait Vadius dans le cercle de Philaminte, ni que les dames l'embrassent *pour l'amour du grec*, mais nous souhaiterions qu'on ne répétât pas si souvent : A quoi sert le grec? A quoi un helléniste est-il bon dans notre société laborieuse?

Notre réponse est que plus il y aura d'hellénistes chez nous, plus aussi les élégances de notre propre langue nous deviendront familières.

Les Grecs seuls ont su tout ce qui peut se cacher de finesses et de profondes intentions dans cette parole qui a été donnée à l'homme pour exprimer ou *pour dissimuler* sa pensée. Les

autres peuples ont bégayé ou déclamé, les Grecs seuls ont su parler. Ce n'est que dans la patrie des orateurs et des rhéteurs qu'on a su en perfection ce qu'est la beauté de la parole. Le véritable helléniste, selon moi, a un sens de plus que les autres hommes : il retrouve le titre de ces monnaies un peu effacées aujourd'hui, mais qui dans l'origine ont été frappées pour un peuple artiste.

Mais, ne nous y trompons pas, on peut savoir tous les mots du vocabulaire grec, sans savoir le grec.

Savoir le grec, c'est se rendre compte d'un mot dans toute son étendue, avec toutes ses nuances ; c'est savoir ce qu'il était à son origine, ce qu'il est devenu de siècle en siècle; c'est suivre cette parole ailée, cette fille de l'homme et des dieux qui a vécu ici-bas une vie tout idéale, jusqu'au moment où les barbares en ont fait ce que les Turcs ont fait des beaux marbres du Parthénon qui leur ont servi à faire des obus ou des mortiers. Savoir le grec, c'est comprendre, à l'aide des mots, cette merveilleuse civilisation où le beau passait avant l'utile, où l'utile était forcé d'être beau. Savoir le grec, c'est être le plus savant des artistes.

Remarquerai-je que cette délicatesse exquise qui décompose les mots d'une langue, donne des scrupules infinis à ceux qui en sont doués et les rend plus religieux, quand eux-mêmes ils écrivent la langue de leur pays. Qui a été plus timoré, chez nous, que M. Boissonade, si ce n'est Paul Courier? Il redoutait ces excès que Boileau lui-même a permis aux poëtes, mais la langue pour lui a toujours été sacrée. Ce zèle qu'il mettait à retrouver ou à conserver les expressions des anciens, il voulait qu'on l'appliquât à conserver la vraie langue française. Mais j'aurai occasion de revenir plus loin sur ce mérite singulier de M. Boissonade. En ce moment, ce que j'ai à cœur de démontrer, c'est que ces qualités qu'il avait si heureusement déployées comme journaliste, cette candeur, cette bonne foi avec soi-même qui donne la parfaite mesure dans le style, nous les retrouvons chez l'helléniste ; elles sont l'âme de sa critique corrective comme elles avaient été l'âme de sa critique littéraire. Je prendrai son premier et son dernier ouvrage, son *Philostrate* et ses *Allégories* de Tzetzès. Là encore on va retrouver cet atticisme qui a donné tant de prix à la parole du journaliste.

Ce qu'il veut, dit-il, dans sa préface de *Philostrate*, c'est faire de la critique corrective comme on en fait en Angleterre et en Allemagne; c'est aussi noter les expressions que le rhéteur a empruntées à d'autres. De cette façon. l'histoire de la

langue s'éclaire : on voit ce que, à travers les âges, deviennent les mots et, par suite, les idées.

Il reviendra sur ce principe dans l'avertissement de son *Syntipas* : « Ea editio utilis multum ac grata futura est iis qui « græcæ linguæ per ætatum periodos historiam persequi stu- « dent : quippe quæ eo orationis genere conscripta sit, quod, « quum vergat ad barbariem, indolem prorsus peculiarem « suamque et mixtum ex purioribus recentioribusque formulis « colorem exhibeat[1]. »

Il est moins sévère pour la diction savante de Philostrate, ce professeur de beau langage qui enseignait l'atticisme dans le palais des princes syriens, et qui amusait les princesses en leur racontant sur Apollonius de Tyane ces contes si merveilleux qui ont scandalisé les hagiographes, lesquels ont crié à la parodie quand il n'y avait peut-être que contrefaçon littéraire plus ou moins maladroite.

Mais malgré son beau langage et son atticisme laborieusement retrouvé, Philostrate ne causera pas à M. Boissonade les éblouissements auxquels les éditeurs ne se dérobent, en général, que quand ce sont de vrais hellénistes bien supérieurs à l'écrivain qu'ils illustrent.

Voici la fine préface qu'y joignait le jeune savant. Notre français un peu lourd en tuera, je le crains bien, les grâces légères et délicates, mais le fond y est, et nous demandons au lecteur s'il est possible d'être moins dupe de son auteur que ne l'est M. Boissonade.

« Le lecteur attendait peut-être ici quelque grosse disser- « tation où j'aurais cherché quelle a été la pensée de Philos- « trate quand il a ramassé tous ces mensonges qui sont le fond « de ses *Héroïques*. Mais comment dire ce que j'ignore ? A-t-il « eu des autorités ? s'en est-il inspiré ? S'il en a eu, nous ne les « avons plus aujourd'hui. D'ailleurs on devine tout ce qu'a pu « se permettre un rhéteur, un déclamateur, un sophiste. Pour « cette catégorie d'écrivains, il y a licence pleine et entière de « tout oser. » Est-ce que Dion Chrysostôme ou plutôt Hozostôme, s'il faut s'en rapporter au jeu de mots d'un mauvais « plaisant, pauvre grammairien (*lepidulo cuidam grammati-*

[1] « Cette édition ne sera utile et agréable qu'à ceux qui veulent suivre à travers les siècles l'histoire de la langue grecque : la langue de ce romancier tourne à la barbarie; mais elle garde cependant un cachet particulier qui est bien à elle et où se mêlent, à des formes plus pures, des mots modernes qui altèrent sa couleur. »

« *castro*) n'a pas nié que Troie eût été prise, et cela pour aller « à l'encontre de toutes les traditions, pour avoir le plaisir « de contredire Homère? Comme lui, Philostrate s'est diverti, « et ce grand Palamède, le héros des sophistes, après avoir « fait son chemin au milieu des déclamations de l'école et « être devenu l'idéal de toute vertu, a été l'objet de son pané- « gyrique. L'exemple de Dion a égaré plus d'un savant. Il ne « faudrait pas que Philostrate arrivât au même résultat. Si « c'est de parti pris et pour favoriser Ulysse, qu'Homère s'est « permis de mentir plus d'une fois, vice trop bas, selon nous, « pour une si haute intelligence, est-ce que Philostrate, lui « aussi, ne ment pas? Est-ce qu'il peut savoir les choses « troyennes mieux qu'Homère qui a presque vécu de leur « temps? Ce sophiste ne mérite-t-il pas qu'on lui lance à la « tête ce vers du plus ingénieux de nos poëtes défendant « Homère :

Il ment, mais il sait plaire; il ment, mais en grand homme :
Sottement vous avez menti.

(VOLTAIRE, *Apol. de la Fable.*)

Nous ne détacherons qu'une notule du *Philostrate* (p. 62), pour en donner une idée à ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas ce genre de littérature, et qui sont convaincus *a priori* que des notes relatives à des mots grecs, et écrites en latin, sont forcément ennuyeuses.

M. Boissonade rencontre la locution ἀριθμοῦ ἕνεκα (*pour faire nombre*); il saisit cette occasion de fixer le sens d'un passage de Stace (*Théb.*, III, 160), où se trouve une expression analogue (*numeranda funera*); il démontre qu'il est inutile de lire *miseranda* ou *miserosa* : *funera horum juvenum fuerunt* NUMERANDA, *id est ingloria et numerum explentia tantummodo.* Alors un autre passage de Stace lui revient à la mémoire :

Pulverulenta prius calcandaque flumina.........

« Je ne défendrai pas cette épithète, dit-il, mais elle me rappelle la dixième lettre de madame de Villars, qui raconte ainsi une promenade dans la rivière du Mançanarès :

« Au pied de la lettre : *la poussière commence à y être si* « *grande*, qu'elle incommode déjà beaucoup. Il y a de petits « filets d'eau, par-ci par-là, mais pas assez pour arroser les « sables menus qui s'élèvent sous les pieds des chevaux.... « Ce n'est donc pas pour vous dire une mauvaise plaisanterie, « mais cette chose extraordinaire... qu'on ne peut se pro-

« mener dans une rivière *parce qu'il y a de la poudre!* »

Je ne veux pas abuser du plaisir de citer, mais je ne crains pas d'affirmer que les notes de M. Boissonade sont toujours instructives et piquantes. C'est là peut-être qu'il a le plus déployé cette érudition fine et choisie dont il avait le secret. Au lieu de ces points d'admiration, chers aux savants ordinaires, ce sont des réflexions neuves et quelquefois d'une ironie tout attique. Ainsi, je prends au hasard le Théocrite, et je vois (p. 244, 2e édit.) cette note que je n'hésite pas à présenter aux lecteurs comme un spécimen de cette agréable et judicieuse érudition :

Il s'agit du mot ὦ ξένε. Voici ce que dit M. Boissonade :

« Ceux qui ont rendu en français ὦ ξένε par *étranger*, et « par *hospes* en latin, ont commis une petite erreur. On appe- « lait ξένος tout homme dont on ne disait pas, ou dont on ne « savait pas le nom : » Suit une liste de passages dans lesquels ξένε a véritablement ce sens. M. Boissonade continue :

« Cela me remet en mémoire le passage où Cicéron raconte « (*Brutus*, XLVI) que Théophraste demandant un jour à une « vieille femme combien elle vendait je ne sais plus quoi, « celle-ci, après lui avoir répondu, aurait ajouté : *Hospes, non* « *pote minoris — étranger, je ne puis donner à meilleur marché*; « et le philosophe aurait eu quelque peine, en voyant qu'il « ne pouvait se débarrasser de son air étranger, quoiqu'il vécût « à Athènes et qu'il parlât fort bien. Je ne doute pas que ce « mot ξένε dont la vieille femme se servait n'ait eu dans sa « bouche le sens de *mon cher*, mon ami, tandis que Théo- « phraste lui donnait le sens qui l'affligeait. Je sais bien que « Quintilien ajoute (VIII, I) que cette vieille femme, qui avait « appelé Théophraste *étranger*, aurait affirmé au philosophe « qu'elle ne s'était aperçue qu'il n'était pas d'Athènes, que « parce qu'il parlait avec trop d'atticisme pour un Athé- « nien. Voilà un détail que l'on peut bien rejeter en se rap- « pelant que des contes comme celui-ci gagnent toujours quel- « que chose en route, et ne manquent jamais de s'enrichir de « quelque nouvel appendice. On ne me fera jamais croire « qu'une vieille femme, exerçant un petit commerce dans sa « pauvre échoppe, ait eu les oreilles si fines que cela, et ait su « si bien reconnaître de prime abord le *faux atticisme*. »

Nous donnons au tome II d'autres exemples de cette aimable érudition, appliquée aux œuvres de Fénelon, de Bertin et de Parny. (V. t. II, p. 248, p. 347 et s. et 360 à 364.)

M. Boissonade était l'ennemi juré, en histoire aussi bien

qu'en morale, de tout ce qui ressemblait à un mensonge. Il excellait à démasquer les suppositions, ou, si l'on veut, les supercheries littéraires.

Son Mémoire sur les lettres inédites attribuées à Diogène le Cynique, sa Notice contre la prétendue authenticité des lettres de Cratès le Cynique, sont des monuments de sagacité et de clairvoyance critique.

On lui a reproché de s'être laissé prendre une fois à une véritable contrefaçon littéraire, à propos des vers que Balzac fit longtemps passer pour des vers de Turnus. Mais nous avons eu la satisfaction de reconnaître (V. t. I[er], p. 320 et suiv.), qu'on s'était mépris sur sa pensée et qu'il avait voulu prouver l'existence même de Turnus, contestée par Fuss, bien plus qu'il n'avait voulu établir l'authenticité des trente vers en litige.

Il n'était ni trop audacieux, ni trop timide dans ses corrections. Il avait le don, et, si je ne craignais d'être un peu trivial, je dirais le *flair* de la vraie leçon ; il le devait à sa parfaite connaissance de la grécité. D'ailleurs il devinait d'autant plus juste qu'il n'avait, ainsi qu'on l'a vu dans la préface du *Philostrate*, nul engouement sur son auteur, encore moins sur son commentaire, parce que, à l'un comme à l'autre, il préférait les intérêts de la belle langue en vue de laquelle il travaillait. Nous avons ses aveux sur ce point dans la préface de son *Planude*. Écoutons-le encore, ce passage sera en quelque sorte la clef même de sa méthode :

« Des critiques bien plus savants que moi, en éditant des « grammairiens modernes, se montrent on ne peut plus ti- « morés. Ils n'oseraient pas s'écarter un seul instant de la let- « tre du manuscrit, et l'imprimerie complaisante reproduit « ainsi les plus sottes hallucinations qu'on puisse attribuer au « passé. J'admire le grand esprit des antiquaires, je le res- « pecte, mais je ne les imiterai pas, ne voulant me moquer « ni de mon travail ni du public. Si c'était un vieux manu- « scrit de quelque demi-dieu des lettres qui sortît des ténèbres, « oh ! il aurait raison, celui qui ne toucherait qu'avec un saint « respect à ces pages consacrées par la double religion et « d'un grand nom et d'un lointain reculé ; il aurait raison d'é- « carter de ce monument vénérable une critique corrective. « Mais quand il s'agit de Planude ou de tel autre écrivain de « cette catégorie, je ne vois pas pourquoi un éditeur repro- « duirait les fautes d'un ignorant copiste ; pourquoi, négligeant « l'intérêt de son auteur, il accorderait à ce transcripteur ma- « ladroit un honneur qu'il ne mérite pas, et qu'il n'obtient

« qu'au détriment des acheteurs qui espéraient trouver un « fruit et qui n'ont qu'une coquille indigeste. »

Ainsi M. Boissonade avait tout respect pour la lettre, quand il avait affaire aux classiques; alors il changeait le moins possible la leçon qu'il avait sous les yeux, même quand elle était plus que douteuse. Mais il avait moins de scrupules s'il s'agissait d'un écrivain subalterne, de ceux qu'il appelait βαρβαρόφωνοι, alors qu'il éditait une de ces œuvres à peine littéraires qu'il tirait volontiers de la poudre des bibliothèques. Et il ne regrettait pas son temps, parce que, disait-il, dans cette même préface de *Planude* : « A la lumière de ces corrections, on pouvait « éclairer de nombreux passages d'écrivains défigurés de la « même façon par l'ignorance des copistes. » Ainsi Planude lui a servi à corriger le texte d'Ovide en plus d'un endroit. Les mauvais écrivains ne lui sont qu'un prétexte pour voir plus clair soit dans les bons, soit dans l'histoire intérieure de la langue grecque.

Qu'on lise la préface du Nicetas Eugenianus (V. t. I[er], p. 158), et on verra que ce besoin d'approfondir la connaissance de la langue, en suivant les mots jusqu'au moment où ils vont s'engloutir dans la barbarie du moyen âge, était le principe, j'allais dire l'originalité de sa critique corrective. Selon lui, il fallait publier avec d'autant plus de soin les auteurs des bas temps qu'une seule édition, sans plus, était suffisante pour gens de cette espèce. Il fallait donc qu'elle fût définitive, et cela non pas dans l'intérêt des mauvais auteurs, mais dans l'intérêt supérieur de la grécité et de la philologie classique.

Qu'on me pardonne d'insister sur ce point; tout à l'heure je reviendrai au journaliste et au critique; j'aurai alors le droit d'être bref; car les gens du monde n'ont pas besoin de moi, ni de personne, pour savoir ce qu'ils devront penser des deux volumes que nous leur soumettons. Au contraire, ils me sauront peut-être gré d'avoir le courage de leur montrer au vif ce que c'est qu'un helléniste, un philologue, un éditeur de ces livres anciens qu'ils ne lisent jamais en dehors du collége, surtout quand il ne s'agit pas des rois de la littérature classique.

En quoi donc consiste ce mérite de notre auteur auquel la philologie étrangère rend si volontiers justice et pour lequel notre pays a lui-même tant d'estime sur la foi d'autrui? Ce mérite, à mon sens, c'est d'avoir, comme l'ingénieux auteur du *Voyage d'Anacharsis*, comme le spirituel abbé Arnaud, comme tant de membres de l'ancienne Académie des inscriptions, mené de front le sens littéraire et une érudition grec-

que très-positive et très-vaste. A la suite de la Révolution, il semblait que ces deux qualités, si longtemps réunies chez les hellénistes français, avaient un peu fait divorce. Ni Villoison, ni Larcher, ni Vauvilliers, ni Clavier, ne brillaient par l'élégance de leur méthode. Sainte-Croix lui-même, le plus littéraire assurément de tous, avait l'érudition un peu indigeste. Et l'indulgent M. Boissonade a pu dire de lui : « Santo-Crucius, in investigando curiosior et eruditior quam in disponendo et componendo accuratior et diligentior (*Herodiani Partitiones*, p. 287, note 1). En un mot, leur science plaisait aux curieux bien plus qu'aux gens d'esprit. Il semble, au contraire, que celle de M. Boissonade se soit adressée aux uns aussi bien qu'aux autres, et que ceux-là aient dû surtout s'intéresser à ses travaux, qui aimaient encore plus les belles-lettres que les savantes élucubrations dont elles peuvent devenir l'occasion ou le prétexte. Mais à la science d'un Allemand, notre helléniste a joint la piquante finesse de l'esprit français. Il a été le plus littéraire des savants; c'est cela qui a été sa véritale originalité comme helléniste; c'est cela qui rend les notes et les préfaces de ses éditions si piquantes. Nous voudrions bien que notre étude en donnât l'idée. Nous ne l'espérons pas beaucoup. Sans doute tout ce qui a une certaine teinture des lettres en France a ouï dire et répète de confiance que M. Boissonade a été un des grands philologues français de notre temps; mais il est infiniment petit, le nombre de ceux qui ont un avis motivé sur lui, et qui ont le droit d'en avoir un. Même parmi les doctes, beaucoup se bornent à paraphraser les jugements de Letronne, de Raoul-Rochette ou de M. Hase qu'ils ont lus dans le *Journal des Savants*; quant à lire les livres qui méritaient les éloges de ces voix si compétentes, bien peu s'en avisaient, excepté les hellénistes de profession et les candidats à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Boissonade était très-connu; mais il n'était guère lu, au moins en tant qu'helléniste. Dans l'Université même, sauf l'édition de Babrius qu'il a procurée, et dont il fut un peu parlé dans le temps, je ne crois pas qu'on connaisse beaucoup l'œuvre volumineuse et variée du laborieux et spirituel érudit.

Il y a bien à cela une circonstance atténuante qui justifie le public de ne pas s'être montré plus curieux pour les œuvres de l'ingénieux philologue. C'est qu'il n'a écrit ses plus charmants, ses plus attiques morceaux d'érudition, ses commentaires les plus élégants qu'à l'occasion des écrivains les plus parfaitement inconnus de la littérature grecque. Tout le monde,

dans une certaine sphère, connaît son *Babrius* ou bien sa petite *Collection de poëtes grecs;* mais qui est-ce qui s'intéresse à *Æneas de Gaza*, à *Michael Psellus*, au rhéteur *Tiberius*, à *Choricius de Gaza*, à *Pachymère*, à *Tzetzès*, à *Nicetas Eugenianus*, à *Theophylacte Simocatta* et à tant d'autres écrivains qu'il a découverts et édités avec un esprit digne de s'employer bien plus utilement.

Ce zèle obstiné pour les écrivains de décadence, auxquels il consacra son atticisme pendant presque toute sa vie, impatientait et scandalisait ses amis, qui auraient voulu qu'il en finît avec tous ces prolétaires de la langue grecque et qu'il abordât les classiques et les auteurs de haute volée. Il leur répond catégoriquement dans la préface du *Nicetas Eugenianus* : « Vous vous trompez, leur dit-il, je fais ce que tout le monde « devrait faire, je ne m'abuse pas sur moi-même; si j'ai choisi « un si petit champ à défricher, c'est que mes ressources ne « sont pas grandes, *ingeniolum tenue*. Personne n'est plus « sévère que moi à mes babioles. Les auteurs chez qui le style « et la langue sont admirables, je les aime, je les lis, je les relis « avec enthousiasme, je tâche d'entrer dans le sanctuaire de « leur pensée et d'en concevoir toutes les beautés; mais je ne « les éditerai jamais, parce que je ne me crois pas assez de « pénétration ni assez de science pour suffire à une telle entre« prise. Les critiques les plus farouches qui censureraient mes « erreurs, s'il s'agissait d'une édition de Démosthène, d'Ho« mère ou de Thucydide, seront plus indulgents pour des « fautes dont un Diogène ou un Cratès, un Marinus ou un « Nicetas sont les seules victimes. » Puis il développe à ravir ce texte à l'usage de tous ces curieux délicats qu'on nomme des hellénistes, et que j'appellerais volontiers des atticistes. Ce thème n'est pas nouveau. Levesque qui l'a mis en circulation ne l'avait pas inventé; M. Boissonade ni Paul Courier, qui l'ont repris chacun à leur façon, leur ont donné une nouvelle valeur. Tous les gens d'esprit qui voudront buissonner dans les cantons les plus ignorés de l'antiquité se feront fort des mêmes raisons, et nous répéterons, comme M. Boissonade dans ses cours et dans ses livres, que « Rien n'est « à négliger dans la littérature grecque, et les ouvrages écrits « dans les âges inférieurs ne sont pas inutiles à l'étude des « auteurs de la haute antiquité... »

D'ailleurs, je serai sincère et j'avouerai que quand je viens de lire une de ces élégantes préfaces que M. Boissonade écrivait dans un latin si attrayant, quand j'ai lu les *notules* qu'il ré-

digeait avec tant d'esprit, je suis moins irrité contre les écrivains de la décadence, car je vois qu'ils ne sont pas si funestes au bon goût qu'on le répète sur tous les tons; je vois qu'un mauvais livre peut suggérer un excellent commentaire, et je ne suis pas trop éloigné de croire dès lors que la fin justifie les moyens.

Je ne puis résister au plaisir de citer encore : seulement, pour cela, je suis forcé de traduire, c'est-à-dire d'éteindre l'éclat de tous ces jolis tours qui donnent à la latinité de M. Boissonade une physionomie si piquante.

Je prends la préface de sa dernière publication, c'est une des plus courtes, et la fine bonhomie de M. Boissonade s'y montre dans son vrai jour. En même temps, son caractère s'y révèle tout entier.

« Mon édition des *Allégories* de l'*Iliade* de Tzetzès avançait ;
« l'imprimeur m'avait apporté le XXIVe livre, quand je fus
« informé par Em. Miller, le plus savant et le plus poli des
« hommes, que des *Anecdota græca* de Matranga venaient
« de paraître à Rome, et qu'entre bien d'autres morceaux se
« trouvaient les *Allégories* de Tzetzès, non-seulement celles
« de l'*Iliade*, mais aussi celles de l'*Odyssée*.

« L'idée de grossir mon volume avec ces richesses venues
« de Rome, et de donner sans beaucoup de peine à mes sa-
« vants lecteurs une nouvelle récension de Tzetzès, cette idée
« ne m'est pas venue une minute, même en rêve. C'est une
« injustice criante que cette usurpation du travail d'autrui;
« c'est un vol à main armée : et Dieu sait si cela est loin de
« mon caractère, à moi qui ne vis plus que dans les lettres, et
« qui chaque jour trouve en elles des leçons de savoir-vivre!
« (*Immane quantum talia a mea discrepant indole vix viventis,*
« *nisi viverem in litteris, illisque cum assidue utentis, tum*
« *humaniter.*)

« A une pareille édition, les lecteurs équitables infligeraient
« le nom déshonorant de contrefaçon, παρατυπώσεως. Peut-
« être aussi ferait-elle tort et préjudice à un savant et labo-
« rieux érudit qui se livre aux mêmes études que moi. J'a-
« jouterai, ce qui est vrai sans être vraisemblable, c'est que
« des *Allégories* de Tzetzès de Matranga, je n'ai rien lu, excepté
« la fin de l'*Iliade*. Me rappelant l'immense ennui que j'avais
« dévoré en transcrivant et en illustrant ce poétastre, je me
« gardai bien de remuer encore ces marais fétides de Cama-
« rine, ἀνίκητος γὰρ ἀμείνων (le mieux est de n'y pas toucher),
« pour parler comme le proverbe.

« Ainsi donc, Matranga m'a devancé : grand bien lui fasse ! « Dans cette chasse aux manuscrits inédits, les uns sont plus « heureux que les autres. Il m'est arrivé plus souvent qu'à « mon tour de n'être pas des plus heureux. Mais je ne me « plains pas ; jamais je ne me suis plaint de voir que la fortune « me jouait quelqu'un de ses tours ; je ne me suis pas plaint « non plus d'un étranger qui, il y a de cela trente ans, était « venu me faire visite avec une parfaite politesse. En causant « chacun de nos occupations, comme cela se fait, je lui parlai « d'un écrivain grec encore inédit dont j'avais commencé à « copier le manuscrit pour en donner une édition ; lui-même « m'avait entretenu de ses affaires, de ses projets ; mais tout à « coup mon traître me quitte, court à la Bibliothèque, copie « plus vite que moi ce manuscrit que je disais presque mien « à cause de mon commerce prolongé avec lui, et son édition « devança la mienne. Franchement, est-ce bien ? ou plutôt « n'est-ce pas très-mal ? car, enfin, je lui eusse fait don de « ma copie, s'il m'eût prévenu de ses intentions. Vit-il encore « aujourd'hui ? Est-il allé rejoindre ceux qui ne sont plus ? « C'est ce que j'ignore : mais s'il vit, comme je l'espère ; si, « selon mes vœux, ses jours s'écoulent joyeux et prospères, « il sera bien surpris en lisant ces lignes : Νεμέσεως συνεργούσης, Némésis aidant, il se reconnaîtra malgré lui, et ce « ne sera pas sans pudeur ni sans remords[1].

« Aux *Allégories* de Tzetzès, à cause de la ressemblance du « sujet, j'ai joint celles de Psellus sur Tantale, sur le Sphinx « et sur Circé. Elles avaient été publiées par Conrad Gessner « à la suite d'Héraclide du Pont ; Jacobs, qui devait illustrer « les parties homériques de Tzetzès, ne les avait pas trouvées « en Allemagne, si riche pourtant en livres. J'en ai ajouté « une quatrième qui n'a pas encore été éditée : c'est celle « sur l'*Antre des nymphes*. J'allais en donner une cinquième « sur la *Chaîne d'or*, mais j'ai été pris d'un mal subit à l'œil « gauche qui m'a empêché de lire et de transcrire ce manuscrit « cruellement raturé et gâté.

« La rareté et la nouveauté des *Allégories* de Psellus, ce que « j'ai répandu dans les notes de matière critique et d'observations variées, seront comme la planche de salut de mon

[1] Un ingénieux et loyal érudit croit que le coupable est feu M. Bachmann qui, dans ses *Anecdota græca* (*Lipsiæ*, 1828, in-8°), publia des opuscules de Planude dont il existe une belle copie de la main même de M. Boissonade.

« volume, et l'empêcheront de faire naufrage. Mais une fois « abordé au rivage, qui l'accueillera, qui l'ouvrira, qui le « lira? Notre pays semble toucher à un de ces moments où les « belles-lettres n'ont plus qu'à mourir, et l'érudition surtout, « à un de ces moments où l'homme bien élevé et né pour « les douceurs de la civilisation peut croire que tout va lui « manquer. Ah! que Dieu nous préserve d'une pareille « catastrophe!

Paris, juillet 1851.

M. Boissonade put vivre assez pour voir les événements donner un heureux démenti à ses sombres pronostics; mais cette préface est curieuse en ce qu'elle le montre aussi aimable, aussi paisible quand il ne s'agit que de lui, qu'inquiet et plein d'appréhensions pour l'avenir de ces belles-lettres qu'il aimait tant. Pour le ton, pour la grâce doucement souriante, cette préface ne diffère pas essentiellement de celle de l'*Aristœnète :* seulement son *Tzetzès* n'est dédié à personne, c'est le seul de ses livres qui n'ait pas paru avec une dédicace adressée à quelque nom cher aux lettres. *Aristœnète* était dédié à M. Villemain; *Nicetas*, à Silvestre de Sacy l'orientaliste et à Jacobi Morelli, avec cet aimable souvenir de Pindare : « Ἀρχομένους ἔργου πρόσωπον χρὴ θέμεν τηλαυγές : Quand on commence une œuvre d'art, le frontispice qu'on y met doit briller au loin. »

Maintenant je voudrais donner une idée de ces notes qui se lisent avec tant de plaisir, pour peu qu'on ait le goût des choses littéraires. Les *notules* de M. Boissonade sont d'une notoriété classique dans l'Université et dans le monde lettré. Elles font autorité partout où on les cite. Celles de ses poëtes grecs sont les plus connues; mais elles sont les plus courtes; le savant a eu peur de grossir les volumes et nous y perdons. J'ouvre au hasard le *Nicetas Eugenianus :* à la page 107, à propos de la particule ὡς prise dans un sens optatif, le commentateur remarque que les poëtes latins ont donné à *sic* la même signification, l'employant dans certains cas où il semble que l'écrivain suit le fil de sa pensée secrète, bien plus que celui de ses paroles; et voici ce qu'il ajoute : « *Nostri scriptores suum* AINSI *quandoque latino more usurpant.* Passeratius :

Rossignol, roi des bois, vous, tourtre solitaire,
Donnez commun secours à un commun affaire;
Plus heureux j'en serai; plus heureux vous serez.
Ainsi les trébuchets, les gluaus et les rets
Des traîtres oiseleurs ne vous puissent mal faire.

« Et Racinius in *Esthera,* III, III :

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger :
Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière !
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis,
Le bruit de ta valeur te servir de barrière !

« Voilà un tour, ajoute-t-il, dont je ne suis pas sûr que tout « le monde entende bien le sens. »

Molière, Shakespeare, Quinault, Racan, Racine et bien d'autres seraient fort surpris de figurer dans les notes du savant commentateur; mais le lecteur est bien heureux de les rencontrer; ils sont comme le sel qui donne une nouvelle saveur à l'érudition; ils sont comme des gens de connaissance qu'on rencontre dans une société où il n'y aurait que des étrangers parlant une autre langue.

Depuis son premier ouvrage jusqu'à son dernier, M. Boissonade a été fidèle à cette exégèse ingénieusement discursive et polyglotte. Je parlais tout à l'heure de son texte des paraphrases que Psellus a données des *Allégories homériques*. La première paraphrase relative à Tantale commence par ces mots : « Cette fois encore vous nous ramenez aux portes de la poésie d'où nous sortions à peine pour passer dans le vestibule de la philosophie, φιλόσοφον αὔλειον. » Après avoir remarqué que φιλόσοφον signifie *philosophique* et non pas *philosophe*, il montre que cette extension du mot *philosophe* est fréquente en grec, en latin et en français. Voici en grec (Athénée I, 2) : « Γαληνὸς ὃς τοσαῦτα ἐνδέδωκε συγγράμματα φιλόσοφα τε καὶ ἰατρικά. » En latin, Pacuvius a écrit : « Ego odi homines ignava opera, PHILOSOPHA *sententia*. Enfin, en français, Molière a dit dans le *Misanthrope* :

Mon phlegme est *philosophe* autant que votre bile...

et dans un autre vers de la même scène :

Ce chagrin *philosophe* est un peu trop sauvage. »

Ce rapprochement des mots de différentes langues était un des charmes et un des principes les plus féconds de son système philologique. Il répétait dans son cours qu'en littérature la comparaison des locutions parallèles dont plusieurs critiques remplissent leurs notes n'était dédaignée que par ceux qui n'en comprennent ni le but ni l'usage, et qui ne voient là que le luxe inutile d'une vaine érudition. C'est pourtant, nous disait-il, un des meilleurs moyens d'arriver à l'explication et au rétablissement des passages difficiles ou corrompus. Seule-

ment, pour la pratiquer avec succès, il fallait ce qu'il appelait la connaissance *intérieure* de la langue, et on peut être très-savant sans aller jusque-là ; c'est le privilége des hellénistes les plus distingués. Et encore, parmi ceux-ci, tous ne sont pas également aptes à faire ces délicates comparaisons ; il faut de l'imagination sans doute, mais il n'en faut pas trop. Les Allemands pèchent précisément par là. M. Cousin, dans un bel article du *Journal des savants* de 1820, où il rend compte de l'*Eunape* de M. Boissonade, n'hésite pas à mettre celui-ci au-dessus de Wyttembach lui-même, qui pourtant, en qualité de Hollandais, n'avait, pour ainsi dire, que les qualités de l'école allemande sans en avoir les défauts. Ce que l'illustre et savant philosophe loue chez l'éditeur français, c'est la mesure dans l'audace des corrections, c'est la finesse dans les vues, c'est la science parfaite et complète du génie des langues anciennes : C'est enfin, dit-il, que chez lui « le grammairien surveille sans cesse l'helléniste. »

Quelquefois, surtout vers la fin de sa carrière, les analogies grammaticales mettaient M. Boissonade sur la voie de très-curieux et très-piquants parallèles littéraires. Voici une note, non plus latine, mais presque toute française, que j'extrais de son commentaire sur la paraphrase de Psellus expliquant l'allégorie de Tantale. C'est à propos de la belle expression de φόϐῳ κυμαίνεται (p. 345, ligne 6), et on lit dans sa note, moitié latine, moitié française, que Pindare avait créé cette locution le jour où il avait dit :

ὃς πόθῳ μὴ κυμαίνεται

« Un jour, poursuit-il, j'expliquais ce passage de Pindare, à « mon cours, devant un jeune homme qui ne savait pas beau- « coup de grec, mais qui était poëte aussi Il paraît que j'étais « submergé d'admiration, θαύματι κυμαινόμενος, car il se « répandit en critiques : « Est-ce croyable? est-ce possible? « mais c'est cent fois pire que H... Au lieu de galimathias, je « dirai désormais galipindare, comme Voltaire disait galitho- « mas,...si pourtant vous le permettez. » A quoi je répliquai : « Vraiment non, je ne le permets pas. Il faut faire la part des « idiomes. Dans les lyriques anglais et allemands que vous « entendez bien, que de hardiesses qui doivent étonner votre « timidité, contrarier vos idées de goût, de bon goût, comme « nous l'appelons ; mais n'abusez pas du bon goût. Il ne doit « pas être exclusif. Le spirituel Chamfort disait de Suard, « homme de goût si onc il en fut, mais trop sévère, trop dif-

« ficile à contenter. *Le goût de M. Suard, c'est du dégoût.*
« Ταῦτα πεπαίσθω ἡμῖν, καὶ ἴσως ἱκανῶς ἔχει, *ut ait Plato.*
« C'est ainsi que nous nous amusions, et peut-être cela suffit-
« il, comme dit Platon. »

En parlant de cette dernière publication de Tzetzès, je n'abuserai pas du plaisir de citer, et j'y ai quelque mérite : car aux pages 398, 399, 400, 401, il y a une de ces notes sur les ricochets, qui, à elle seule, vaut mieux, littérairement parlant, que toutes les *Chiliades*. La Fontaine, Montaigne, Delille, M. Reissemberg, Shakespeare, Pope, ajoutent successivement de nouveaux grains au chapelet des citations. M. Boissonade les relie par un fil d'or, et cela nous vaut trois ou quatre pages exquises.

Je ne sais si je m'abuse, mais cette jolie note perdue au bas d'un obscur écrivain, qu'on ne connaîtrait point si M. Boissonade n'avait pris la peine de l'illustrer de son ingénieuse érudition, cette jolie note, dis-je, qu'on ne s'attendait guère à trouver, cause à l'esprit une vraie surprise : c'est un sourire sur des lèvres sérieuses, c'est un mot gracieux qui sort d'une bouche austère. M. Boissonade n'est pas avare de ces agréables digressions ; il sait qu'en érudition il en est un peu comme en poésie : le but auquel on arrive est infiniment moins intéressant pour nous que les chemins par lesquels nous y arrivons ; il sait cela, et il prend ses aises, non-seulement avec ses lecteurs, mais aussi avec les auteurs même qu'il commente. Son goût toujours juste lui sert à n'être pas dupe ni des mauvais écrivains, ni, ce qui est plus méritoire, de la peine qu'il prend pour les rendre lisibles.

Aussi voit-on qu'il ne lui en coûte pas beaucoup de déclarer que Nicétas n'est qu'un *poétastre* encore plus détestable qu'Eumathius, et qui semble avoir écrit en tatare et non en grec ; mais il veut suivre dans toutes ses phases la décadence de cette langue grecque qui, même à son déclin, a encore plus d'une beauté faite pour ravir les connaisseurs. En les expliquant, il pense au lexique de la langue grecque, il entrevoit peut-être dans un lointain avenir cette réimpression du *Thesaurus* que M. Didot allait bientôt commencer, et à laquelle il a donné, à lui tout seul, plus de 15,000 notes. Cette perspective de retrouver la vie de mots qui ont vécu, qui ont été des idées, lui sourit ; elle soutient sa verve, il sait qu'un bon dictionnaire sera la clef de cette immortelle langue morte, et il en prépare laborieusement les matériaux.

Tâche pleine de labeurs ! Nous ne comprenons guère, nous

autres qui n'avons qu'à profiter des travaux de tant d'habiles maîtres, nous ne comprenons guère de pareils dévouements. Nous nous étonnons qu'un homme de la valeur de M. Boissonade se soit renfermé dans ce modeste rôle de lexicographe. Un helléniste, aux yeux du vulgaire, et même de beaucoup de lettrés, c'est un homme qui a lu tous les Grecs, qui les juge de haut, et surtout qui disserte à leur propos avec plus ou moins d'élégance. Sans doute M. Boissonade les avait lus plus soigneusement que personne, mais il ne les jugeait que quand il y était forcé, et il ne dissertait jamais; seulement, il les comprenait et nous les faisait comprendre. Il a eu foi au grec; cette foi, il l'a répandue autour de lui, dans l'Université et parmi les lettrés : on n'a pas été convaincu jusqu'à lire les morts inconnus qu'il ressuscitait, mais on a lu les classiques, ce qui était plus utile pour la majorité des lecteurs. Grâce aux travaux de M. Boissonade, les textes de ces maîtres qu'on lisait étaient devenus meilleurs; car on eût dit que c'est en lisant les écrivains de la décadence qu'il avait appris comment avaient dû parler les écrivains classiques. En somme, il a pris toute la peine, tout le labeur pour lui, et nous n'avons eu dans l'Université qu'à récolter les fruits de la moisson qu'il avait cultivée avec tant de soin. La philologie a ouvert le chemin à l'esprit littéraire; cela arrive souvent : on a lu avec plus de plaisir ce qu'on entendait mieux, et l'érudition a servi les intérêts du goût.

Mais M. Boissonade a été professeur; son enseignement a eu un succès sérieux parmi les connaisseurs et près d'un public d'élite. Dans sa chaire, il n'a jamais étudié que les grands écrivains, que les maîtres de l'art grec : par là encore il a servi la cause de la littérature grecque lors de la naissance de l'Université et dans toute la suite de ses progrès et de ses diverses fortunes. C'est comme professeur que nous allons l'envisager maintenant.

M. Boissonade était bien plus connu comme professeur que comme philologue. De bonne heure il était arrivé à une sorte de popularité de bon aloi dans l'Université. Tous les professeurs de lycée ou de Faculté d'un certain âge, qui savent bien le grec, l'ont écouté et ont pris, auprès de sa chaire, la méthode grâce à laquelle eux-mêmes aujourd'hui peuvent donner un enseignement solide.

Il leur apprenait la méthode qui vaut mieux que toute la science du monde, puisque sans elle la science n'est plus qu'un fatras indigeste.

Rien n'était donné au hasard dans cet enseignement substantiel et nourri : il y avait beaucoup de vues de détail, mais toujours un principe, une idée d'ensemble, les dominaient, les reliaient et y portaient une lumineuse unité.

M. Boissonade n'avait pas peur des idées générales ; les travaux de l'Allemagne, ses hypothèses qui étonnaient son bon sens, lui suggéraient des morceaux d'une critique aussi élevée qu'instructive : seulement, chez lui, la critique et l'explication des textes marchaient de front, étaient fondues l'une dans l'autre ; jamais, durant sa longue carrière, il ne les a séparées, comme cela se fait dans plusieurs cours depuis quelques années. A la fin de sa vie, il pratiquait encore la même méthode. Il ne prétendait pas que la nouvelle ne pût être féconde en bons résultats, mais il gardait la sienne.

Il tenait beaucoup à voir dans son auditoire les élèves de l'École normale qui étaient, en quelque sorte, les enfants de la maison ; il sentait que la tradition devait se perpétuer par eux : c'est pour eux qu'était surtout cette méthode exégétique qui, disait-il, dans son extrême modestie, « convenait seule à « un pauvre grammairien tel que lui. » En réalité, les futurs agrégés apprirent de lui à rendre la grammaire attrayante et la littérature plus profitable à leurs jeunes auditeurs. On sait qu'il conservait soigneusement les listes annuelles de ses auditeurs, et qu'il suivait d'un regard ami à travers toutes les phases de leur carrière ceux avec lesquels il avait été une fois en communication d'idées du haut de sa chaire.

Mais j'emploie là une expression bien ambitieuse, et qui eût fait, à coup sûr, sourire M. Boissonade. Son docte enseignement ressemblait à une conversation très-nourrie et très-élégante ; mais, simplement assis à une table entouré de quelques auditeurs studieux, il ne songeait qu'à les instruire : il s'interdisait soigneusement tous ces morceaux d'apparat que la jeunesse préfère quelquefois à une critique sérieuse et profonde, ou à des commentaires d'autant plus difficiles qu'il faut, en général, renouveler, rajeunir des idées anciennes, et leur donner une physionomie piquante et moderne sans altérer leur vérité, sans défigurer leur esprit.

J'ai dit que le dogme se mêlait chez M. Boissonade à l'interprétation : cependant il avait aussi des leçons exclusivement consacrées à l'histoire littéraire ou à la critique proprement dite. Nous donnons au tome II plusieurs études qui ne sont autre chose que des leçons d'ouverture. (V. Morceaux inédits.)

Il est évident pour nous, en relisant tous ces morceaux, que pendant longtemps la critique classique, en fait de littérature grecque, a vécu sur les idées que répandait avec tant d'abondance l'ingénieux et docte maître. Il y avait toujours quelque chose à emporter de ses cours; tantôt c'étaient des résultats philologiques, tantôt c'était quelque beau passage de Pindare ou d'Eschyle qui avait été approfondi et traduit en perfection : de temps en temps enfin, c'étaient de grandes et sages vues critiques sur tel ou tel écrivain classique.

Il paraît que pendant longtemps les candidats à l'agrégation qui suivaient les cours de M. Boissonade le prièrent de leur élucider les obscurités de Pindare. De ses papiers on extrairait une traduction à peu près complète du grand lyrique thébain. Il a également traduit les *Phéniciennes* d'Euripide, le *Prométhée* d'Eschyle, quelques-uns des hymnes de Callimaque, et le vingt-troisième livre de l'*Iliade*.

Les traductions de M. Boissonade échappent à la médiocrité ordinaire de ces travaux. Il n'y a qu'un helléniste consommé qui ait pu traduire, comme il le fait, maints passages sur lesquels il n'y a plus à revenir. Dirai-je que l'écrivain familiarisé avec toutes les délicatesses ou toutes les audaces de nos classiques s'y retrouve souvent? (V. t. II, nº XCIII, la IVe *Pythique*.)

Parfois M. Boissonade, par respect pour les auteurs qu'il traduit, a l'air de se permettre des néologismes, et quelquefois, en lisant son *Pindare*, on serait tenté de le soupçonner d'avoir sacrifié au romantisme. Il ne sacrifiait qu'à la fidélité.

Sur la couverture de plusieurs des morceaux de Pindare, on lit un jugement sommaire qui nous donne l'opinion de cet arbitre des élégances grecques sur ces pièces que nous avons tant de peine à comprendre en France, et auxquelles nous croyons déjà beaucoup accorder en leur accordant notre estime. M. Boissonade lui-même, à ce qu'il paraît, faisait des réserves nombreuses, car souvent je vois qu'il note les pensées saillantes; il indique le vers où elles se trouvent, l'idée générale qui domine le poëte; puis vient un jugement sommaire qu'il développait sans doute de vive voix. Ainsi, à la deuxième *Pythique*, je lis ceci : « Épisode d'Ixion, « assez beau, v. 69-100; une pensée à la fin. » N'était-ce pas dire qu'il n'en trouvait pas au commencement, au moins qui fussent à l'usage de son jeune public? Pour la troisième, le professeur se montre d'une admiration bien plus explicite : « Belle jusqu'à la dernière strophe; au commencement,

« insister sur le bel épisode d'Esculape. » La quatrième *Pythique* est qualifiée d'un seul mot : « Magnifique ! Voir concurrem-« ment *Argonautica*, du v. 1 au v. 466. » — Les autres *Pythiques* sont jugées plus sévèrement; ainsi la sixième est trouvée « obscure, peu intéressante » : chacune a son épithète qui nous fait connaître l'opinion du savant interprète, mais d'un mot, sans aucun de ces développements littéraires qu'il réservait à son enseignement oral.

Je tiens à constater nettement que M. Boissonade écrivait ses leçons les plus importantes et les plus délicates, celles où il jugeait définitivement les grands écrivains et leurs œuvres. Avait-il tort? Je n'hésite point à dire que non, n'en déplaise aux partisans de l'improvisation. Les bonnes leçons ne s'improvisent pas plus que les bons livres : rien ne s'improvise en matière d'enseignement, et je conçois qu'un artiste comme M. Boissonade, qu'un savant plein de scrupules et qui voulait que chaque mot représentât une idée, ait cru devoir écrire tous les morceaux qui devaient laisser trace dans la mémoire et dans l'esprit des auditeurs.

Au reste, M. Boissonade marchait dans sa liberté et dans son indépendance : son public avait trop de bon sens pour apporter la moindre entrave à cette parole qui, préparée ou improvisée, disait toujours de si excellentes choses. C'était justice. Quand le public condamne à l'éloquence un professeur qui a une spécialité déterminée, il lui donne la tentation de faire autre chose que son cours, et rien, après tout, ne pouvait être plus intéressant pour les bons esprits qu'une leçon de M. Boissonade, même quand il se bornait à traduire vingt ou vingt-cinq vers de Pindare ou d'Eschyle. En matière de traduction, il avait des principes très-arrêtés : il avait rompu avec les fausses élégances des traducteurs du XVIIIe siècle; mais aussi son goût toujours sûr reculait devant la fidélité souvent un peu obscure des traducteurs de notre temps.

Je ne crains pas d'affirmer que, parmi les nombreuses traductions de Pindare que notre temps aura vues naître, si celle de M. Boissonade est jamais publiée, ce sera sans contredit l'œuvre qui donnera l'idée la plus complète du grand lyrique grec, et en même temps celle où le génie de notre langue aura été le plus scrupuleusement respecté.

Il nous a semblé opportun de faire voir comment avec du grec, lorsqu'on a d'ailleurs du goût, de l'esprit et du tact, *l'on ne peut gâter rien* chez nous, dussions-nous, cette fois

seulement, être de l'avis de M. Trissotin. Ces qualités précieuses de méthode, de mesure, cette grâce et cette finesse que nous avons notées chez l'helléniste et chez le professeur, M. Boissonade les tenait d'une heureuse nature, développée par le travail. Mais est-ce qu'on nous accusera de paradoxe si nous disons que la pratique du journalisme fut sans doute pour quelque chose dans la perfection rare à laquelle nous voyons que ces dons parvinrent chez lui? Nous ne prétendons pas instituer de parallèle entre le publiciste et le professeur : mais, pour l'un comme pour l'autre, il s'agit de vulgariser des idées ou des faits, et de leur donner toute la lumière, toute la portée dont ils sont susceptibles. A ce compte, peut-être, serait-il exact de dire que le journalisme est un enseignement pour lequel il n'y a pas besoin de monter en chaire, et où l'on s'adresse à un auditoire plus nombreux, et aussi prompt à rebuter que n'importe quel public, assis sur des bancs, devant n'importe quel professeur.

M. Boissonade, professeur et érudit, n'avait, pour ainsi dire, qu'à continuer l'excellente méthode à laquelle il avait dû s'habituer comme journaliste. Cette méthode, c'était d'abord de soutenir l'attention par la variété des idées. Ce mérite, qui saute aux yeux d'abord, est beaucoup plus rare qu'on ne le suppose. On peut, avec les sujets les plus divers, rester toujours le même, être monotone. En traitant des sujets presque toujours graves et sérieux, M. Boissonade a eu l'art d'échapper à ce défaut.

Les articles d'érudition se succèdent chez lui sans se ressembler; ils sont nombreux pourtant. Mais son bon sens va droit au cœur de chaque livre ou de chaque question. S'aperçoit-il, dans un ouvrage moderne, qu'il n'y a ni bien ni mal à en dire, alors il vivifie ce sujet mort-né par des rapprochements inattendus. Ainsi, ayant à parler d'un *Tableau des révolutions de l'Europe*, de Koch, il résume de la façon la plus lucide le travail de Conrad Mannert sur la carte de Peutinger, en donne la substance et les résultats, répandant des notions qui certes étaient plus instructives pour ses lecteurs que les généralités un peu creuses qu'aurait pu lui suggérer l'ouvrage de Koch[1].

Mais M. Boissonade connaissait trop bien le public et lui-même pour accepter souvent des sujets aussi sévères que celui dont je viens de parler. Il savait bien que c'était dans les

[1] Nous n'avons pu trouver place pour ce morceau.

matières de philologie ou de littérature qu'il excellait. Aussi comme il a dû, malgré sa modestie, être content des pages qu'il a consacrées aux Mélanges de critique et de philologie de son ami Chardon de la Rochette! (V. t. I, n° xxx.) C'est le modèle du genre : les gens du monde ont envie de lire le livre, après l'analyse de M. Boissonade. D'ailleurs il stimulait habilement leur patriotisme en leur apprenant que ce savant ne trouvait pas d'éditeur en France pour son *Anthologie*, tandis que deux ou trois Universités anglaises offraient de publier ce travail à leurs frais.

On lut donc les *Mélanges de critique et de philologie* sur l'autorité de M. Boissonade; mais le zèle du public n'alla pas jusqu'à rivaliser avec la munificence anglaise. Félicitons-nous à l'idée que maintenant on n'a plus besoin de faire de pareils appels au public. M. Boissonade en a fait l'expérience pendant sa vie, quand M. Yéméniz, le célèbre philhellène de Lyon, faisait spontanément les frais d'impression de son *Pachymère*, et quand, plus tard, M. le duc de Luynes offrait de faire ceux de son *Lysias* interrompu par sa mort. Son *Anthologie* enfin attend un meilleur sort, grâce au dévouement de MM. Didot aux lettres grecques et à leur ancien maître.

Mais il y a chez notre savant une sorte d'articles qui me touche encore plus que ces excellentes pages où il popularisait les recherches des érudits et des philologues, c'est quand, cédant à une sorte d'inspiration helléniste et d'homme de goût, il se met à commenter et à traduire quelque fragment exquis de l'antiquité. M. Boissonade, pour amener doucement le public vers les lettres grecques, lui en faisait respirer l'arome dans un bouquet charmant.

Ses extraits des poëtes anciens étaient présentés avec tant de bonheur qu'ils devaient attirer et attiraient mille nouveaux amis à la poésie grecque. Ici c'est une ode de Sapho qu'il fait connaître (V. t. I, p. 28); là c'est un assez long fragment de Ménandre (*Ib.* p. 102); ailleurs c'est le bel hymne d'Aristote à la Vertu (*Ib.* 72). Dans un article de 1812 (*Ib.* p. 120), il parle de ce Babrius qu'il devait éditer trente ans plus tard, et il y met une verve ingénieuse qui frappe encore à cinquante ans de distance. Ce qu'il dit d'ailleurs de ce fabuliste est encore tout ce que nous en savons aujourd'hui; car, ainsi que le remarque ingénieusement M. Egger (*Mémoires*, 1862, n° xxi), « si les œuvres sont mieux connues, l'auteur ne l'est pas davantage. »

Un de ses chefs d'œuvre en ce genre, c'est un petit mor-

ceau où, à l'occasion d'un passage de Berquin (V. t. I, p. 34), il traduit le fameux morceau de Simonide sur Danaé, se met à nous parler du poëte, fait passer sous nos yeux ses fragments les plus intéressants. Après avoir lu ce morceau, ce sera un vrai plaisir pour nos lecteurs de le comparer avec les considérations si ingénieuses et si vraies que M. Villemain consacre à Simonide dans ses *Essais sur le génie de Pindare*.

L'ignorance de La Harpe, en matière d'antiquité, excitait l'ironie de ce critique, en général, si bienveillant. A tout propos M. Boissonade le réfute, et il y a d'autant moins de scrupule que La Harpe est une autorité plus puissante. Je signale en passant un morceau intitulé : *D'Orphée, à l'occasion d'un passage du Cours de La Harpe* (*Ib.*, p. 16). En changeant le nom de l'écrivain grec, il aurait pu intituler ainsi vingt de ses articles. J'en cite encore un où je lis cet en-tête (*Ib.* p. 67) : *Sur un passage où La Harpe dit qu'Aristote ne fut ni poëte ni orateur.* C'est bien un de ses plus charmants. Il y a je ne sais quoi de léger et de jeune dans cette érudition, qui certainement la préservera de vieillir, et la maintiendra en crédit parmi les gens de goût.

Chemin faisant, il trouvait aussi moyen de tenir ses lecteurs au courant des grands travaux de l'érudition allemande qu'il suivait avec sympathie et qu'il jugeait avec liberté. C'est ainsi que nous avons des articles de fonds sur l'*Histoire littéraire de la Grèce*, d'après Matthiæ, sur le *siècle des Ptolémées*, d'après Heyne, sur le *Catalogue d'Alexandrie*, d'après Runkhen (V. art. I, XX et LXXXVIII).

M. Boissonade, pour préférer les Grecs, n'exclut pas les Latins. Il a sur Virgile et Horace, sur Juvénal, sur le mimographe P. Syrus (t. I, p. 275 et suiv.), des pages qui méritaient d'être reproduites, même après tous les travaux où l'Allemagne découvre l'antiquité en la renouvelant et la rajeunissant [1].

[1] Il ne faudrait pas comparer ces comptes rendus si concis, (celui de la traduction des *Églogues* de Virgile, par exemple), aux belles études de M. Sainte-Beuve sur Virgile ; d'abord, parce que M. Boissonade se proposait de parler du traducteur de Virgile, et non pas du poëte latin, et puis, il faut bien le reconnaître, si l'histoire de la littérature ancienne est aujourd'hui un besoin des esprits cultivés et formés, il n'en était pas de même en 1806. Le public du *Journal de l'Empire* n'était pas mûr alors pour ces critiques approfondies.

M. Boissonade est un de ceux qui ont préparé à l'érudition moderne des lecteurs capables de suivre, avec profit et plaisir, les Naudet, les Leclerc, les Nisard, les Patin, les Sainte-Beuve.

Aujourd'hui, nous avons besoin d'y réfléchir un peu, pour comprendre toute la valeur du service que M. Boissonade rendait à l'esprit public, en nous donnant d'élégantes et fidèles analyses de ces livres anciens qu'on ne se serait pas avisé de lire sans cela; parce qu'on était tout entier aux passions ou aux intérêts du moment; parce qu'on sortait d'une Révolution qui avait rompu violemment avec toutes les traditions du passé, et qu'on ne croyait plus qu'à l'avenir; parce qu'enfin le nouveau régime encourageait plus les sciences que les lettres: celles-ci finissant infailliblement par ramener ceux qui les cultivent à des principes libéraux.

J'entends dire que la critique de M. Boissonade manquait un peu de profondeur. Mais, plus profonde, eût-elle été à la portée du public médiocrement instruit de 1810 ou de 1812? D'ailleurs, on a exagéré ce reproche. M. Boissonade montre les beautés de la littérature ancienne, il donne des indications, et il compte sur le bon sens du lecteur pour faire le reste. Il ne s'agit pas pour lui de chercher *le fin des fins*. Il lui suffit de donner aux gens du monde l'envie d'aller vers ces livres anciens dont ils ont toujours quelque peur, si peu qu'ils aient été au collége. Pour cela, il faut faire autrement que ceux qui les ont endormis. Il faut tenir l'auditeur éveillé, il faut qu'après avoir lu son critique, il ait envie d'en savoir plus qu'on ne lui en a dit. C'est à quoi excelle M. Boissonade, avec sa parole mesurée, concise et toujours pleine de sens.

Qu'on relise son article sur le fameux *fragment de Longus* retrouvé par Courier (V. nº XVI) : il ne touche pas au fait en

les Villemain, les Gérusez, les Paradol, et tant d'autres maîtres d'une science à la fois aimable et profonde.

Au commencement du siècle, le public était encore dans l'état de cet enfant devant qui, selon l'expression du poëte, on vient de placer le breuvage bienfaisant, mais un peu amer, de la science, *absinthia tetra*. La tâche de M. Boissonade et de ses collaborateurs, c'était de mettre du miel au fond de la coupe, sans altérer la saveur salutaire du contenu. Cette ancienne critique, qui consistait à prendre deux ou trois citations saillantes d'un livre, à y rattacher quelques jugements précis et sommaires, cette critique, dis-je, n'est pas aussi facile qu'elle semble au premier abord. Elle suppose, chez celui qui l'exerce, un goût très-sûr et très-décidé, et aujourd'hui nombre d'écrivains trouveraient plus commode de refaire certains ouvrages que de dire nettement ce qu'ils préfèrent et pourquoi ils le préfèrent. A coup sûr, l'ancienne critique était instructive, et elle était plus utile aux auteurs et au public que la critique historique, quand elle n'est pas appliquée par de savantes plumes.

lui-même, il est trop prudent pour cela, mais il cite et juge la traduction de l'officier d'artillerie, et il s'y prend de manière à donner à tout le monde envie de lire l'ouvrage entier. Il avait déjà, dans un article précédent, apprécié avec une grande finesse cet *Eloge d'Hélène* où Courier avait *isocratisé* à sa façon ; cet ingénieux pastiche ne pouvait être jugé d'une façon plus aimable et plus attique en même temps. Aussi est-ce de ce moment que date l'amitié de Courier pour M. Boissonade.

On conçoit aisément que ces deux dilettantes en fin langage se soient compris. Tous deux savaient le grec et le français de la même manière, en érudits et en artistes. M. Boissonade a fait sur notre vieux langage, à propos du *Glossaire de la langue romane* de Roquefort, des observations excellentes (V. n° LXXV). En linguistique, il était plus redoutable que Charles Nodier dont il a parfaitement apprécié le *Dictionnaire des onomatopées* (V. n° LXXXVII-IV) ; seulement, il était un peu moins puriste que Courier, et les mots modernes lui faisaient beaucoup moins peur qu'au pamphlétaire qui reniait la langue du dernier siècle comme entachée de jargon. Qu'aurait-il dit de notre langue du XIXe siècle !

Une des matières que semblait préférer M. Boissonade, c'était le compte rendu des Dictionnaires et des Grammaires. Je ne sais combien de ses articles roulent sur ce sujet. Il ne le jugeait pas au-dessous de sa science ni de son goût. En effet, la langue, violemment déchirée par la Révolution, était presque à refaire ; le passé semblait lui manquer ; il fallait l'avertir de ses richesses qu'elle avait oubliées. En attendant que les gens de goût parlassent, les grammairiens s'étaient mis à l'œuvre ; il pleuvait des livres élémentaires sur la langue. M. Boissonade les lisait tous ; il comprenait l'importance de ces questions de syntaxe et de lexicologie. En voyant avec quel bonheur il se tirait toujours de cette tâche sévère et délicate de conservateur de la langue qu'il semblait avoir assumée dans le *Journal de l'Empire*, je ne suis pas surpris que M. Bertin lui ait demandé un *Dictionnaire littéraire et raisonné* comme celui de Johnson. Si les circonstances eussent été meilleures, ce Dictionnaire dont nous n'avons que les premiers feuillets eût été achevé ; grâce à la prodigieuse mémoire de M. Boissonade, chaque mot était accompagné des citations qui auraient fixé son sens, si toutefois quelque chose pouvait empêcher les langues de changer, aussi bien que l'homme qui les fait à son image et qui lui-même ne les parle qu'un jour.

Nous en avons extrait plusieurs citations (V. t. II, articles *Grammaire* et *Dictionnaires*) : espérons que M. Didot qui, mieux que personne, connaît la valeur de ces matériaux laborieusement amassés pendant près de vingt ans, nous fournira le moyen d'attendre l'œuvre des savants rédacteurs du *Dictionnaire historique* de la langue française.

M. Boissonade, sans doute à cause de son polyglottisme, attribuait à l'usage une importance beaucoup moindre que ne fait Vaugelas; le XVIIIe siècle et son esprit analytique l'avaient fortement touché, et il croyait que notre langue était plutôt la conquête des hommes de génie que l'œuvre collective de la multitude. Aussi prenait-il fort au sérieux tous les livres plus ou moins systématiques qui étaient relatifs à la langue.

Lui-même, quand il écrivait, il la traitait avec un respect jaloux. Qu'on juge de ses scrupules par le trait suivant : dans un article excellent sur l'*Isocrate* de Coray, il s'excuse d'être un peu en retard avec cet ouvrage : « Toute sorte d'empêche-« ments, dit-il, sont survenus; j'allais enfin commencer de « faire cet extrait tant différé. » Ici vient un renvoi, où nous lisons ce qui suit : « J'écris avec sécurité *commencer* DE *faire*, « bien qu'un de nos premiers savants condamne cette locution « comme un genévisme, et prétende que *commencer* ne doit se « construire qu'avec *à*. Voici quelques passages de nos meil-« leurs écrivains qui prouvent le contraire. » Suit une série d'exemples empruntés à Racine, à Quinault, à Fléchier et à J. J. Rousseau (V. t. I, p. 78).

Ce ne sera pas le fruit le moins réel qu'il y aura à tirer de notre recueil, que de voir le scrupule de M. Boissonade en matière de langage; quelques personnes en souriront peut-être; pour moi, j'estime que celui qui surveille ainsi sa parole, montre plus de respect pour le public, que celui qui oublie que la forme tient de si près à la pensée. Tant qu'une idée peut être mieux rendue, elle ne l'est pas assez bien; telle était la théorie de M. Boissonade, il la formule lui-même quelque part (*Ibid.*, p. 387) : « *En toute matière, la correction et la* « *pureté du langage doivent être recherchées.* » On verra jusqu'à quel point sa pratique était conforme à cette maxime.

Si, pour le langage, M. Boissonade était moins exclusif que Courier, en littérature son goût était plus large aussi et, que l'on me passe le mot, plus libéral. Il ne parlait pas volontiers des grands classiques français, il en usait avec eux comme avec les grecs : il les aimait, les lisait, les admirait; mais sa sympathie intime était pour ceux du second ordre, c'est pour

eux qu'il réservait ses soins et ses observations les plus fines : il les jugeait et les analysait avec verve et bonheur (Voir au tome II, l'article LXXIX, sur le *Théâtre du second ordre*).

En cela, du reste, il obéissait à une modestie devenue proverbiale. Ne se croyant pas en état de rien dire de nouveau sur Corneille, Racine et Molière, il étudiait Quinault, Lamotte, La Chaussée; et, chose remarquable, jamais l'intégrité de son goût ne fut entamée par le contact de ces esprits secondaires auxquels il se dévouait. Il resta toujours assez supérieur à ses travaux de prédilection pour sauvegarder l'indépendance de son jugement, et préférer ce qui était vraiment beau à ce qui n'était qu'agréable ou joli.

M. Boissonade, bien longtemps avant le fameux rapport de M. Cousin sur les *Pensées* de Pascal, avait demandé qu'on traitât le texte des auteurs français avec autant de respect que celui des anciens. Voici à ce propos un passage caractéristique que je détache d'une étude sur Gentil Bernard qui parut dans le *Journal de l'Empire* du 10 décembre 1811 (V. t. II, p. 311).

Il s'agit d'une inscription de Gentil Bernard faite pour un boudoir, ainsi publiée dans une édition stéréotypée :

> Habitons ce petit espace
> Assez grand pour tous nos souhaits :
> Le bonheur *tient ici sa place*
> Et ce dieu n'en change jamais.

« Je n'entends pas trop le troisième vers, dit M. Boissonade.
« Est-ce bien là la main de Bernard? Je lis dans d'autres
« éditions :

> « Le bonheur *tient si peu de place !*

« Cette leçon me paraît plus claire. Mais des deux, quelle
« est la véritable? Dans ces passages douteux, il faudrait une
« note; il faudrait que l'éditeur rapportât les variantes, les
« discutât avec un peu de critique, et montrât les raisons qu'il
« a eues de prendre une leçon de préférence à l'autre. *On*
« *devrait, ce me semble, appliquer un peu plus souvent aux*
« *éditions des livres modernes la méthode que suivent les phi-*
« *lologues, quand ils réimpriment les ouvrages de l'antiquité.* »

Et plus tard lui-même il se mettra à l'œuvre : les principes d'une critique corrective, éclairée, qui l'ont aidé à juger une nouvelle édition de Fénelon par le savant Adry (V. n° LXXVIII), il les appliquera en grand sur le même sujet. Le *Télémaque*, édité par lui (V. t. II, p. 251), restera comme l'un

de ces livres sur lesquels doivent se modeler désormais toutes les éditions à venir. Un peu plus tard, en 1824 et 1827, il donnera les deux précieuses éditions de Bertin et de Parny, rapprochées des anciens, leurs modèles; il avait même commencé un pareil travail sur André Chénier qu'il aimait passionnément [1].

Certes, c'est là un des côtés les plus neufs de la critique littéraire de M. Boissonade, en tant que journaliste. J'en pourrais montrer d'autres encore. Il ne me serait pas difficile, par exemple, de le faire voir fort en avance de son temps et de son entourage, dans une foule d'articles auxquels nous aimons mieux renvoyer le lecteur. Ainsi son jugement sur l'*Imitation* (V. t. II, nº LXXIV); ainsi ses réflexions sur l'état des âmes, en ces premières années du siècle, au sortir des grandes secousses de la Révolution, réflexions suggérées par un livre assez médiocre d'ailleurs de Ch. Nodier (V. t. II, nº LXXXIV), tout cela contrastait singulièrement avec le ton de la critique en faveur. Même aux *Débats*, excepté M. de Feletz, à ses meilleurs jours, personne n'avait autant que lui de ces lueurs qui semblent des anticipations de l'avenir et qui sont les bonnes fortunes de la critique exercée par des intelligences complètes.

Une chose encore frappera, sans doute, à la lecture des articles dont se compose la CRITIQUE FRANÇAISE : tout d'abord, personne ne semble plus l'élève du XVIIIe siècle, sur bien des points, que M. Boissonade, et cependant il n'a pas l'idolâtrie de cette grande époque dont il avait été si profondément touché. Ainsi, il réduit Voltaire *à huit ou dix volumes de prose, à trois ou quatre de vers.* Aujourd'hui, la grande critique, celle qui est désabusée du pseudo-voltairianisme, ferait-elle beaucoup plus? Je ne le crois pas, surtout quand je relis le discours de M. de Sacy à l'Académie française, ou bien les grands ouvrages de critique historique où l'œuvre de Voltaire est appréciée par les maîtres les plus compétents, par les Villemain, les Nisard, les Sainte-Beuve, les Saint-Marc-Girardin.

Si M. Boissonade est si rigoureux pour le maître, on pense

[1] M. Boissonade abandonna le projet d'éditer André Chénier, avec des rapprochements des anciens : il donna ses notes au regrettable Ch. Labitte; après la mort de ce dernier, M. Boissonade pria M. Sainte-Beuve d'en faire l'usage qu'il jugerait convenable. Ces notes ont récemment contribué à enrichir l'excellente édition du poëte-martyr, donnée par M. Becq de Fouquières (Paris, 1862), avec des annotations d'une grande valeur (Voy. t. II, APPENDICE, *Correspondance*, p. 602). (*Note de l'Editeur.*)

bien que l'entourage de Voltaire le laisse assez froid. Je ne serais pas surpris qu'au fond il en voulût un peu au XVIIIe siècle d'avoir été si indifférent à la belle antiquité. Je n'en voudrais pour preuve que la sévérité mêlée d'un peu d'humeur avec laquelle il juge le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*. (V. nº LXXX.) C'est la première fois qu'on osait dire, tout haut, chez nous ce qu'il faut penser de cette plaisanterie beaucoup trop longue, et assez peu attique, qu'on a longtemps goûtée dans notre pays, par une sorte de malice anticlassique : il est vrai qu'on ne la lit plus maintenant, ce qui est peut-être la réaction d'une justice trop sévère.

J'ai déjà gardé longtemps la parole; je n'ose plus entrer en de nouveaux détails pour faire voir comment la brièveté des articles de M. Boissonade ajoutait encore à leur prix : on m'accuserait d'avoir mal profité des leçons de mon savant maître. Je n'ose pas non plus montrer l'autorité du critique grandissant de jour en jour, à tel point que Chateaubriand lui-même, le génie orgueilleux par excellence, recourait au modeste critique, et lui soumettait ses œuvres. Voici ce qu'on lit dans les *Mémoires d'outre-tombe* :

« Au printemps de 1809, parurent les *Martyrs*. Le travail « était de conscience : j'avais consulté des critiques de goût et « de savoir, MM. de Fontanes, Bertin, Boissonade, et je m'é- « tais soumis à leurs raisons. Cent et cent fois j'avais fait, dé- « fait et refait la même page. »

Certes, voilà un jugement qui en dit plus long que des préfaces. Je n'y ajouterai qu'un mot, c'est que cette autorité, M. Boissonade la devait non-seulement au talent qu'il déployait dans ses articles, mais aussi au caractère si parfaitement modeste et si digne qui s'y révélait à chaque ligne, et à l'insu de leur auteur. On se sent pris de respect et de sympathie en écoutant cet homme qui a toujours raison, en si bons termes, et qui n'abuse jamais de ce rare privilége. Je ne fais pas ici allusion à certaines lettres très-honorables que M. Naudet a rapportées (V. p. LXVIII), par exemple, celle à M. Beuchot, en 1814, pour le détourner d'écrire un pamphlet contre je ne sais plus qui, ou le billet par lequel cet homme, si fidèle à toutes les bienséances, est obligé de rappeler à la politesse M. le vicomte de Chateaubriand; je n'ai pas non plus en vue la réponse adressée à l'éditeur du *Classical journal* et qu'on lira dans notre recueil (V. t. II, CORRESPONDANCE, p. 596); je laisse de côté tous ces détails qui appartiennent à la biographie et que MM. Naudet et Lebas ont si bien mis en lumière. Je dis sim-

plement que de ces pages pleines de science, de conscience, de bon sens, de mesure parfaite, il reste une impression bienfaisante : on aime celui qui les a écrites; on fait mieux, on aime un peu plus encore ces belles-lettres qui rendent si respectables ceux qui les pratiquent, comme les a pratiquées M. Boissonade, pour elles-mêmes et uniquement en vue des jouissances morales qui en sont les fruits les plus doux.

En travaillant à cette publication, j'ai pensé que ce qui a été salutaire à nos pères, il y a cinquante ans, ne serait pas tout à fait indifférent aux fils et aux petits-fils. C'est un nouvel ami que je présente aux gens d'esprit et pour qui je réclame la place honorable qu'on accorde à ceux qui gagnent les cœurs, en même temps que l'estime de ceux qui les accueillent. Je n'ai que cela à dire à ceux qui vont faire pour la première fois connaissance avec M. Boissonade; je serais surpris qu'ils pensassent autrement que moi, quand ils le connaîtront. Si pourtant je m'étais trompé, ce n'est que par une illusion pour laquelle le public ne devrait pas m'être trop sévère.

Il y a d'ailleurs tout une classe de lecteurs que j'ai eue particulièrement en vue, tandis que je réunissais les matériaux de ces deux volumes. C'est sur eux que je compte, je l'avoue, s'il faut qu'on me pardonne d'avoir voulu montrer qu'à côté de l'helléniste qui ne s'adressait qu'à l'Europe savante, il y avait encore chez M. Boissonade un écrivain français qui mérite de sortir de ces catacombes littéraires qu'on nomme *Collections*. Ce n'est pas des érudits seulement que j'ai voulu rapprocher le savant écrivain, j'appelle surtout vers lui les lecteurs profanes, simplement gens d'esprit et de goût, qui estiment, comme lui, que les lettres allégent le présent quand il est lourd, et qu'elles embellissent tout ce qui est bon ici-bas, le devoir, la liberté et le bonheur lui-même.

Je voudrais qu'on me pardonnât d'avoir, en quelque sorte, fait violence à cette modestie sincère qui allait au-devant de l'oubli, comme d'autres vont au-devant de la notoriété. Aussi me suis-je bien gardé de déterminer la place qui peut être assignée à notre savant critique dans la période qu'on appelle, avec un peu d'exagération, la *littérature impériale* : c'est le public qui classe les auteurs; nous avons voulu seulement lui fournir l'occasion de juger un littérateur qu'il ne connaissait pas par son côté le plus français et le plus aimable.

Au moment de faire paraître ces deux volumes, je me sens pris d'hésitation, non pas que je doute de leur valeur ; seule-

ment je me demande si toutes les bonnes raisons que j'ai données plus haut m'autorisaient à agir comme j'ai fait.

Une seule considération me rassure, c'est que je suis certain de n'avoir obéi qu'aux meilleures suggestions du cœur. Que ce soit donc mon excuse devant la mémoire du respectable écrivain, dont la pensée revient aujourd'hui au grand jour par mon fait, et se trouve ainsi exposée à tous les hasards de la publicité ; que ce soit aussi mon excuse près du lecteur. Qu'en considération du maître aimé, dont j'aurai voulu servir la mémoire, il soit indulgent à l'éditeur inhabile ou maladroit ; qu'il ne voie plus dès lors en lui que son zèle pour M. Boissonade, son dévouement profond aux modestes gloires de l'Université et de la presse savante, et qu'en faveur de tant de bonnes intentions, on lui pardonne toutes les fautes qu'on pourra trouver dans ces deux volumes, à commencer par la longue préface qu'on vient de lire.

F. Colincamp.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE M. BOISSONADE

PAR M. NAUDET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Lue dans la séance publique annuelle du 12 novembre 1858[1].

Quoique j'aie aujourd'hui un devoir facile et doux à remplir, je ne l'aborde pas cependant sans une sorte de réserve inquiète et de pudeur craintive. Il me faut rendre hommage à un homme d'un mérite éminent et reconnu de tous, mais d'une modestie presque farouche, et qui fuyait le bruit et

[1] Deux de mes savants confrères avaient déjà payé leur tribut de respectueuse affection à l'illustre mort, en 1857 : M. Le Bas, dans une *Notice biographique et littéraire;* M. Egger, dans un article nécrologique inséré au journal des *Débats*, le 8 octobre.

Les curieuses recherches du premier m'ont procuré beaucoup de lumières; tous les deux me créaient involontairement une difficulté. C'en est une très-grande, après qu'une chose a été bien faite deux fois, d'être obligé de la refaire une troisième, et autrement. Il m'eût été plus commode et plus sûr, pour bien remplir ma tâche, de fondre ensemble leurs deux écrits, L'usage ne le permettait pas; mais je n'ai pas dû les passer sous silence, et je ne peux pas les nommer sans éloge.

Depuis que cette notice est achevée et presque à la veille de la séance où elle devait être lue, deux sources nouvelles de renseignements aussi précieux qu'authentiques m'ont été offertes par les fils de M. Boissonade et par le gendre d'un de ses anciens amis. Elles fourniront des pièces justificatives et des suppléments à mon récit; M. Boissonade y parlera lui-même, et je prévois qu'ici, comme dans ses publications, l'intérêt des notes fera oublier le texte.

C'est d'abord un carnet, commencé en septembre 1814 et qu'il

l'éclat des honneurs avec autant de persévérance que d'autres mettent d'empressement à les chercher. Comment évoquer à la lumière de nos solennités, la mémoire d'un savant qui, par une disposition formelle de volonté dernière, ne permit pas même à ses confrères, qui l'avaient entouré pendant tant d'années de leur estime et de leur affection, de faire cortége à ses obsèques ? Comment prononcer, au milieu d'une brillante assemblée, l'éloge de celui qui défendit jusqu'à l'expression de la douleur sur sa tombe, au moment de la suprême séparation ?

appelait, par une imitation de Ménage, son *liber adoptivus* (livre que l'auteur compose de pensées dont il n'est que le père adoptif), dans lequel il enregistrait les témoignages d'estime rendus à ses ouvrages, à son savoir, à ses talents, en y mêlant toutefois, comme remède contre les séductions de l'amour-propre, les critiques des médisants. Il est vrai que les éléments du remède ne pouvaient pas être ramassés à forte dose, quelque soin qu'il prît à les recueillir, et ils venaient de gens qui ne savaient pas leur donner une grande vertu. Je me figure même qu'il éprouvait une certaine satisfaction et qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire lorsqu'il transcrivait, non pas les jugements, mais les injures si maladroites du peu de détracteurs qu'il rencontra sur sa route.

Quoi qu'il en soit, je veux transcrire d'abord la préface de ce livre singulier, en exemple de sa manière d'écrire en latin autant que comme profession de ses sentiments.

Septembre 1814.

« Menagius in *libro adoptivo* poematia collegit sibi a plurimis « viris doctis adscripta, et cum hunc librum inter *Miscellanea* « edidisset, pedantismi fuit et φιλαυτίας, a multis insimulatus, a « Bajuleto imprimis. Colligo quæ de me scripserunt honorifice viri « docti, non ut, Menagiano more, laudum fasciculum mearum « ipse urbi et orbi ostentem, sed ut tacitus fruar decoro illo et ho- « nesto laboris præmio, dulci illa judicum meorum adprobatione, « possimque me solari si quandoque G..... et similium hominum « ζῆλος mihi oblatret. Adscribam et quæ fuerunt adversus me lata « judicia, φιλαυτίας remedium. Habebit hæc synagoge non parvam « utilitatem, nam acrius excitabor ad laborem, ut quas vel merui, « vel dedit benignior amicorum et lectorum humanitas, laudes » non mihi damno et dedecori vertant. Novi me temere in memet « legem duram sancire ; nam sunt nonnulla de me supra modum « aut prædicata aut sperata : nitar tamen, ut potero, mihique « plaudam ipse, si ad mediocritatem quamdam probabilem perve- « nire queam. »

Tout à la fin du *liber adoptivus*, après un long intervalle de pages blanches, et comme caché en un coin secret, se trouve un autre petit trésor, la collection des *portraits*, εἰκόνες. Elle se compose de sentences, de descriptions de caractères copiés sans ordre systématique, selon qu'elles venaient dans ses lectures et

J'ai peur d'offenser l'objet de mon culte et de nos regrets par une piété indiscrète :

Facto pius et.... male gratus *eodem*.

Mais son nom demeure l'ornement de nos annales, la renommée de ses travaux est une partie de notre gloire. Il ne saurait nous envier le bonheur et l'orgueil de montrer son image au public qu'attire ici le goût des lettres et de la science, de même qu'autrefois, dans cette antiquité dont le commerce

qu'il croyait y saisir des traits de ressemblance avec sa nature, ses habitudes et son humeur : espèces de *confessions* où il ne s'épargne pas, et qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre. Outre que cette manière de se peindre soi-même, par allusion, est sujette à dépasser la mesure et à forcer la couleur, surtout quand la conscience du peintre penche à un excès de sévérité, il ne peut y avoir une égalité parfaite et une entière identité entre la figure dessinée d'avance et celle qu'on veut y assimiler. On voit d'ailleurs que trop souvent la comparaison s'est faite dans un moment de retour fâcheux sur soi-même et de bouderie ; car les solitaires n'en sont pas exempts, même les plus aimables ;

Nous saurons récuser l'injuste stratagème
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.

Mais, la part faite des saillies d'hypercritique contre ses imperfections et ses propres faiblesses, nous pourrons l'en croire quand il se rendra justice pour la noblesse et la loyauté de son caractère. Le mal qu'il dit de lui est une garantie de vérité pour le bien qu'il en dira. Si personne n'a montré plus de clairvoyance dans la pratique du γνῶθι σεαυτὸν (connais-toi toi-même), peu d'hommes auront eu plus de sincérité dans les révélations de l'oracle intérieur.

Je dois la seconde source de documents à l'obligeance de M. Barbier, bibliothécaire du Louvre : ce sont deux recueils de lettres antographes de M. Boissonade, une soixantaine adressées à M. Beuchot, et quatorze à M. Barbier (l'auteur du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*), écrites la plupart sur des papiers de toutes sortes et de toutes formes ; remarque à laquelle je n'aurais pas pensé s'il ne me l'avait dictée lui-même dans un article des *Portraits* *, car rien n'échappe, dans ce contrôle de conscience, à sa note censoriale, pas plus les petites manies que les observations plus graves. Si nous nous permettons d'en rire avec lui, c'est pour reconnaître et pour signaler une fois de plus la franchise de cette étude introspective, dans laquelle il ne s'aveugle jamais et ne se fait grâce de rien.

* « Tous deux ménagent tellement le papier qu'ils écrivent sur tous les petits morceaux blancs qu'il peuvent rencontrer, n'eussent-ils qu'un travers de doigt et un revers de libre. »

lui fut si cher, les nobles familles décoraient leurs fêtes des portraits de leurs ancêtres les plus illustres.

Jamais on ne fut plus attrayant de formes, de manières, d'esprit et de langage, que notre vénéré confrère : personne jamais ne se déroba davantage aux agréments du monde, auquel il s'était laissé entrevoir durant quelques années de sa jeunesse, et dont tous les efforts, même ceux de l'amitié, furent impuissants à le retenir, à le rappeler, une fois qu'il eut pris le parti de la retraite[1]. Il le prit sans misanthropie, sans

[1] Di benefecerunt inopis me quodque pusilli
Finxerunt animi, raro et perpauca loquentis.
(Hor., *Sat.*, I, iv, 17.)

Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession je ne suis point galant.
(Mol., *Ecole des Maris*, I, vi.)

Espèce d'ours, animal campagnard,
Sauvage aux champs, et frondeur à la ville. (Palissot, t. II, 204.)

« Né misanthrope.... un peu sauvage dans ses habitudes, il n'a jamais senti le besoin ni les douceurs de la société.
(*Ib.*, IV, 171.)

Nec visu facilis nec dictu affabilis ulli.
(Virg., *En.*, III, 621.)

« Vixit semper inculte atque horride; natura tristi ac recondita fuit; non ad solarium, non in campo, non in conviviis versatus est. » (Cic., *pro Quintio*, 18.)

« Il est si accoutumé à la chambre qu'il n'y a point de mitre pour laquelle il voulût changer son bonnet de nuit, qui est aussi le plus souvent son bonnet de jour. » (Balzac, *Entret.*, p. 135.)

Ma stoïque indifférence
Passa chez quelques gens souvent pour dureté.
C'est à cette férocité
Que je dois, tu le sais, le calme de ma vie. (Chaulieu, p 107.)

—Cette besace que Jupiter a mise à chacun de nous derrière le dos, M. Boissonade l'avait retournée pour lui par devant, et il l'enflait encore par l'exagération satirique de ses défauts réels ou imaginaires. Tous ses confrères et ses amis protesteraient contre ces malignes applications, qui accusent des préventions en sens contraire de l'amour-propre et des boutades d'une conscience difficile, plutôt que des jugements équitables et définitifs.

—Qui voudrait le reconnaître à ces traits :

. . . . . ζῶ δὲ Τίμωνος βίον
. . . . . ὀξύθυμον, ἀπρόσοδον,
ἀγέλαστον, ἀδιάλεκτον, ἰδιογνώμονα *.
(Phrynichus, Μονοτρόπῳ, *in Bekk. Anal.*, I, 344.)

* « Je mène la vie d'un Timon... violent, farouche, morose, n'ayant de conversations ni de communs sentiments avec personne. »

humeur, mais par une résolution d'autant plus invincible qu'elle lui parut naturelle et raisonnablement motivée, et dont on n'avait pas droit, après tout, de lui demander compte. Il crut devoir ce sacrifice aux siens et à lui-même, si ce fut, en effet, un sacrifice, et non une satisfaction.

La retraite, la solitude s'accordaient merveilleusement avec ses goûts d'activité libre et de studieuse et paisible obscurité; il semblait avoir pris pour loi la maxime du philosophe grec :

« Un homme qui s'abandonne à son humeur et à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts et se montre, au contraire, par ses mauvais endroits; qui est avare, qui est trop négligé dans ses ajustements, brusque dans ses réponses, incivil, froid et taciturne. » (LA BRUYÈRE, *Caractères.*)

Incredibilis imposque animi, inamabilis, inlepidus vivo.
(PLAUTE, *Bacch.*, IV, III, 3.)

Il n'a ri de sa vie; il est jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
(REGNARD, *Fol. amour.*, I, I.)

—Il semble se rapprocher davantage de la vérité dans ces autres *portraits* :

« Son naturel était bon et sincère, mais peu caressant; il ne s'avisait guère de ce qui pouvait faire plaisir aux autres; il n'était point attaché aux richesses, mais il ne savait point donner. Ainsi, avec un cœur noble et porté au bien, il ne paraissait ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnaissant des soins qu'on prenait pour lui. »
(FÉNELON, *Télém.*, XVI, *init.*)

« Les plaintes qui me cornent aux oreilles sont telles : il est oisif, froid aux offices d'amitié et de parenté et aux offices publics, trop particulier, trop dédaigneux. Les plus injurieux mêmes ne disent pas : « Pourquoi a-t-il prins? Pourquoi n'a-t-il payé? » Mais : « Pourquoi ne quitte-t-il? Pourquoi ne donne-t-il? »
(MONTAIGNE, *Essais*, t. I, p. 228.)

« Dans la société il paraissait timide; il n'y était qu'indifférent. Rarement l'entretien y fixait son attention. »
(MARMONTEL, *Mém.*, t. II, p. 174.)

Eo ego ingenio natus sum, amicitiam
Atque inimicitiam in fronte promptam gero. (ENNIUS, p. 192.)

Iracundior est paulo; minus aptus acutis
Naribus horum hominum. (HOR., *Sat.*, I, III, 29.)

« La meilleure compagnie me semble mauvaise, si j'y rencontre un important, un curieux, un médisant, un méchant, un perfide. »
(BERN. DE SAINT-PIERRE, *Etudes*, t. IV, p. 233.)

« Le fond de son caractère était une profonde indifférence pour la plupart des objets qui occupent les hommes quand ils sont les

« Cache ta vie[1], » et il cacha si bien la sienne que ses confrères, qui avaient pu jouir de ses entretiens pendant un demi-siècle, dans la familiarité de nos séances intérieures où il donnait l'exemple de l'assiduité, n'ont appris que depuis sa mort qu'il se nommait, non pas seulement Jean-François Boissonade, mais Boissonade de Fontarabie, qu'il était issu de souche ancienne et noble, qu'il comptait au nombre de ses aïeux des lettrés, de savants médecins qui avaient acquis notoriété à leur nom dès le xve siècle, un évêque de Bazas, dans le xviie, sous Louis XIV, et que son père, qui avait suivi la carrière des armes en bon gentilhomme, était mort, en 1779, gouverneur de Castel-Geloux.

M. Boissonade naquit en 1774, le 12 août, l'année même de la mort de Louis XV, dans les fêtes et les réjouissances de l'avénement d'un règne qui semblait se lever comme l'aurore d'une ère de prospérités inouïes, et qui devait être précipité si tôt dans des tempêtes et des catastrophes terribles, mais fécondes.

La mort prématurée de son père le laissa orphelin en bas âge : épreuve pleine de périls et de hasards, dans laquelle les natures faibles succombent ou se pervertissent, les natures d'élite se fortifient et mûrissent avant le temps. Son patrimoine fut dissipé par la négligence ou les malversations de ses tuteurs.

uns avec les autres, et une grande prédilection pour les choses dont on peut jouir tout seul, comme la lecture, la campagne, la rêverie... »

(La Harpe, *Lycée*, t. VII, p. 183, *de La Fontaine*.)

—Pour justifier son goût des romans, il transcrit :

Je l'avouerai, j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature :
Car je suis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines erreurs.

Philosophari nunquam didici, neque scio.
(Plaute, *Merc.*, II, 25.)

[1] Je ne veux rien de la faveur des cours;
Places, honneurs ne me font point envie.
Suivant l'adage : il faut cacher sa vie,
Je ne suis plus qu'un vieil ermite, un ours.
(Millevoye, VI, 324.)

—Voici ce qu'il écrivait un jour, dans ses *Éphémérides*, en revenant de l'Académie :

« M. Mérimée possède une pierre gravée représentant une tortue avec cette inscription : *Tecum habita*. Il me demandait de la traduire en grec ; j'ai tout de suite proposé : ἐν σαυτῷ οἴκει. Il avait déjà fait sa traduction : σοὶ συνοίκει. »

et il ne lui resta qu'un nom et un titre qui obligeaient en protégeant encore, mais que plus tard il y eut du courage à ne pas désavouer, et qui eut besoin d'une rare distinction personnelle pour être pardonné. On dirait que l'enfant ne tarda pas à comprendre que, privé de son guide et de son appui, il devenait comptable de son avenir envers lui-même, envers sa famille et son pays, et qu'il accepta en connaissance de cause cette responsabilité morale. C'est peut-être de là qu'il prit ce je ne sais quoi de ferme, de précis, d'arrêté, qui faisait la marque et l'originalité de son discours comme de son caractère, sans exclure l'aménité de l'un, la bienveillance de l'autre.

Le collége d'Harcourt fut pour ainsi dire son berceau. Sous une intelligente et grave discipline, sous des maîtres, gardiens et modèles des traditions universitaires, qui faisaient des lettres classiques une forte et large base à l'éducation de la jeunesse, sans brusquer le choix irrévocable de ses vocations diverses avant qu'elle pût se connaître, il fit des études plus utiles que variées, et il obtint des succès plus réels que brillants. Dès sa douzième année, son nom était inscrit sur la liste des accessits du concours général; il en eut un encore en 1788, un autre en 1790 ; c'était le sixième et dernier en version grecque. On a remarqué que le futur helléniste venait à un long intervalle après des lauréats qui, dans la suite, furent loin de le valoir : preuve que les triomphes de collége ne sont point un augure infaillible, si le travail ne se charge pas de le vérifier. On aurait tort toutefois de conclure de l'exemple, qu'il n'y a qu'à réussir médiocrement dans ces concours, ou même à n'y être pas nommé, pour devenir un jour un habile homme.

M. Boissonade termina ses cours, à la hâte, dans l'agitation et le bruit qui se faisaient autour du collége; mais la semence était tombée en bonne terre et ne pouvait manquer de fructifier. Son esprit heureusement doué, et dont la vigueur était réglée par la modération, lui donnait ouverture à toute chose, à la pratique des affaires, comme à la culture de la science, et il ne devait rencontrer dans tout ce qu'il entreprendrait d'autres impossibilités que celles qui arrêtent la fierté de l'homme d'honneur[1].

Par son origine, il tenait au régime qui finissait; il n'en con-

[1] Il fait lui-même l'aveu de son impuissance à solliciter dans cette dédicace de son *Aristænète* à M. Villemain :

Qui, dum potuit, res meas latentis
minimeque omnium salutatoris ultro ornavit, auxit, etc.

serva que la politesse et l'élégance. Les généreuses émotions au milieu desquelles grandit son adolescence, les séduisantes espérances de régénération sociale, l'enthousiasme de la liberté et de l'humanité qui animait l'éloquence des orateurs et des écrivains, l'attiraient aux idées nouvelles. Il sentit de bonne heure que, au lieu de garder rancune au changement qui lui enlevait des priviléges, il valait mieux retrouver sa fortune en soi-même et se créer une position qu'il posséderait par droit de mérite, et non par bénéfice d'héritage.

Il avait à peine dix-huit ans lorsqu'il fut attaché, en 1792, au ministère des relations extérieures. Il ne lui fallut pas

Et dans sa préface du premier volume des *Anecdota* : « *Consilium ceperunt* (Abel Rémusat et Saint-Martin) *postulare mihi qui ipse, semper meî negligentior, non postularem, etc.* »

« M. Thomas a mis entre les richesses et lui deux barrières qu'il ne franchira point : la fierté et l'indépendance. »

(Mme Necker, *Mél.*, t. III, p. 225.)

« Jamais pauvre particulier ne fut moins volontiers que moi à l'adoration de l'autorité et de la faveur. Il n'y a point au monde de cynique, si cynique, à qui je ne puisse disputer la qualité de mauvais courtisan. »

(Balzac, *Lettres à Conrart*, p. 67.)

« Je n'ai point de préjugés; je ne dépends de personne; je vis de peu; je n'aime rien et je dis tout ce que je pense. »

(Marmontel, t. III, p. 229.)

Avec quelques vertus, j'eus maint et maint défaut :
Glorieux, inquiet, impatient, colère...
..... Naturel et ne pouvant me taire
Des erreurs qui blessaient devant moi la raison,
J'ai toujours traité de chimère
Et les dignités et le rang. (Chaulieu, p. 105.)

Pour me faire admirer je ne fais point de ligue;
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue.....
Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui
Et tâche à m'élever aussi haut comme lui,
Sans hasarder ma peine à le faire descendre. (Corn., *Ép. à Ariste.*)

— Quand on a cette élévation d'âme, on sent, on soutient sa dignité; c'est une juste fierté, ce n'est point de l'orgueil. Nous le voyons dans cette correspondance :

Lettre à M. Beuchot, 20 novembre 1809.

« M. de Chateaubriand me demande un petit service que je lui rendrai, que je lui rends avec le plus grand plaisir. Assurez-le de tout mon zèle. J'aurai l'honneur de lui écrire bientôt. »

— Il paraît que sa facilité à rendre de petits services fit, à quelques mois de là, qu'on ne se gêna point avec lui, et qu'on se permit de lui en imposer, sans lui demander permission :

beaucoup de temps pour s'y faire apprécier, et lorsqu'en 1794 un décret de la Convention eut autorisé le Comité de salut public à retenir, par réquisition spéciale, pour le service de la nation, ceux que la noblesse de leur naissance mettait hors la loi et bannissait du pays, M. Boissonade fournit l'un des premiers exemples d'appliquer cette loi d'exception, loi sage autant que juste, double mérite que les lois d'exception n'ont pas toujours. Mais cette faveur si légitime ne lui profita guère : on le soupçonna d'avoir pris part à l'insurrection du 13 vendémiaire, et il perdit son emploi. Pourtant M. Boissonade n'était pas un conspirateur. Fut-il compromis par

Au même, 23 juillet 1810.

« Dites-moi donc un peu ce que c'est qu'un *Itinéraire* dont j'ai reçu deux épreuves, sans un seul petit mot de M. Le Normant (le libraire), ni de M. B., ni de l'auteur. Je les ai lues, corrigées, et renvoyées avec un billet d'une civilité un peu sèche. Il faut convenir que cette façon de disposer de moi, sans daigner s'informer si cela me convient, a quelque chose d'assez étrange. Ne pouvais-je pas espérer un peu plus de politesse de la part de M... et de M...? Quand il a été question des *Martyrs* et de M. Noël, ils ne m'ont pas traité si mal.—Tout ceci *entre nous*, au moins : *secreti loquimur !...* »

Au même, 25 juillet.

« Envoyez, n'envoyez pas ma lettre à M. de Chateaubriand; c'est tout comme il vous plaira. Mais est-ce que le libraire, en vous remettant ce billet, ne vous a rien dit?... Il croit apparemment que, parce je suis attaché à sa famille, je suis aussi attaché à son imprimerie... Il est bien capable de n'avoir rien compris à ma lettre, de n'avoir rien compris à ses dernières épreuves renvoyées sans réponse. »

Au même, 26 juillet.

« Le libraire s'est amendé, Monsieur; il m'écrit qu'une lettre où il me priait, de la part de M. de Chateaubriand, de revoir les épreuves de l'*Itinéraire*, s'est probablement égarée... N'importe, la politesse est faite, et je ne demande rien de plus de M. Le Normant; mais, de M. de Chateaubriand, il me faut une lettre, et je vous prie de le lui dire. Il ne me suffit pas que ce superbe écrivain me fasse demander un service : il faut qu'il le demande lui-même. Il a oublié de me remercier de la peine que je me suis donnée pour ses *Martyrs* : je ne me soucie pas de l'accoutumer avec moi à ces façons cavalières. Vous me trouverez bien formaliste, bien exigeant, bien pointilleux ; il faut l'être quelquefois. M. de Chateaubriand s'imagine apparemment que je suis fort heureux de parcourir le premier ses belles productions. Avec les auteurs de cette nature, qui sont vains, enflés, glorieux, qui ne mettent dans le commerce ni simplicité, ni abandon, ni bonté, on est bien forcé d'être soi-même roide et gourmé, comme ils le sont. »

quelques amitiés de famille ou de collége, qu'il aurait retrouvées dans ce qu'on appelait alors la jeunesse dorée, parce qu'elle affectait quelques habitudes de luxe et de parures, en opposition avec les sauvages rudesses à la terreur desquelles on venait d'échapper? ou bien s'était-il rencontré un citoyen plus zélé que lui pour le parti vainqueur et qui convoitait sa place? On se contenta de la lui ôter. Il ne réclama pas, persuadé qu'en de telles conjonctures le pouvoir qui destitue et s'abstient de poursuivre a épuisé la mesure de sa douceur.

Il n'avait pas renoncé tout à fait aux emplois de l'administration; mais le métier de solliciteur n'allait point à son tem-

—M. de Chateaubriand s'exécuta de bonne grâce, et de bonne grâce aussi M. Boissonade rendit les services demandés.

Au même, 8 août 1810.

« Il y a fort longtemps que mon humeur est passée : M. de Chateaubriand m'a écrit une lettre fort honnête et tout est arrangé à ma satisfaction; mais peut-être pas à la sienne, car je voudrais bien lui faire effacer une mauvaise ligne grecque qu'il honore du titre d'*inscription* et qu'il veut rétablir par des conjectures qui ne sont pas présentables. Je ne sais s'il entendra raison; je lui ai écrit là-dessus, et directement.

—On se montra cette fois reconnaissant :

« M. Boissonade s'est condamné, pour m'obliger, à la chose la plus ennuyeuse et la plus pénible qu'il y ait au monde ; il a revu les épreuves des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*. J'ai cédé à toutes ses observations dictées par le goût le plus délicat, par la critique la plus éclairée et la plus saine. Si j'ai admiré sa rare complaisance, il a pu connaître ma docilité. » (*Itinér.*, t. 1, p. 12.)

« M. Boissonade, à qui j'ai tant d'obligations, et dont j'ai mis la complaisance à de si grandes et de si longues épreuves... M. Boissonade, qui est destiné à nous consoler de la perte ou de la vieillesse de tant de savants illustres, a évidemment raison. » (*Itinér.*, t. III, p. 102.)

—Voici, en témoignage d'un sentiment encore meilleur, dans une circonstance plus importante, une autre lettre qui fut une bonne action. La beauté du langage y répond à la noblesse des pensées. Qui n'aurait aimé celui qui l'a écrite! Et comme toutes les duretés de ses *portraits* y sont démenties!

Lettre à M. Beuchot, juin 1814.

« Je reviens sur notre discussion. Pardonnez-moi cette opiniâtreté, Monsieur; elle n'a que vous pour objet, que votre intérêt, car, de ceux que vous nommez, aucun ne m'est assez particulièrement connu, pour qu'un autre motif me puisse animer que votre réputation et le sentiment de ce qui est juste. Je vous demande en grâce de renoncer à ce projet d'une lettre écrite par vous à vous-même, et aussi à une quatrième édition*. Laissez tout cela désormais aller ou finir, et ne vous en mêlez plus. Vous

* Il s'agissait d'un pamphlet intitulé : *Oraison funèbre de Bonaparte.*

pérament; il fallait qu'on lui épargnât les soins et surtout les humbles assiduités. Un ami s'en chargea. Toutefois l'occasion se fit attendre jusqu'à ce qu'un gouvernement né de la gloire des armes, restaurateur de la paix publique et du droit civil, et à qui il ne manqua pour consolider sa durée que de savoir se contenir, eût fait succéder à l'anarchie un ordre nouveau. On organisait alors les préfectures. Le ministre de l'intérieur était Lucien Bonaparte, ami de la liberté, ami des lettres, qui plus tard devait être le bienfaiteur délicat de la jeunesse de Béranger encore inconnu, dans un temps où lui-même, n'ayant pas voulu changer de sentiments et d'opinion

n'avez voulu que rire; mais, sans le vouloir, vous avez affligé.

« Ceux que vous nommez, que vous accusez, sur lesquels vous appelez le ridicule, ou peut-être quelque chose de plus sévère (car les révolutions, faciles et humaines à leur origine, sont quelquefois suivies de violentes réactions), ceux de qui *vous riez*, d'un rire bien amer et bien cruel, sont d'honnêtes gens, séduits d'abord par des illusions très-séduisantes, menés ensuite plus loin qu'il ne l'avaient pensé. Êtes-vous donc leur juge? Êtes-vous exempt de fautes, vous qui leur faites de si vifs reproches? Vous, partisan de la liberté illimitée de la presse, n'avez-vous pas accepté une place où vous serviez le gouvernement qui comprimait cette liberté? N'étiez-vous pas un des instruments de ce gouvernement dont les instruments vous sont si odieux *?

« Si les choses eussent duré, ne seriez-vous pas avancé? Une place plus élevée vous eût-elle trouvé bien fort? Obligé de parler publiquement, de louer publiquement, eussiez-vous refusé? Notre obscurité nous a préservés du danger: savons-nous ce que nous aurions fait, si les faveurs fussent tombées sur nous? Soyez indulgent pour les autres. Qui n'a pas, qui n'aura pas besoin d'indulgence pour soi-même? Et puis, songez au genre d'attaque que vous choisissez. C'est un pamphlet anonyme! Est-ce là une littérature digne de votre talent et de votre âme? Ces lettres *humaines* que vous cultivez avec zèle et succès doivent-elles être ainsi employées? N'ont-elles pas droit à plus de respect de la part d'un homme fait, comme vous l'êtes, pour apprécier ce qu'elles ont de grave et d'honorable? Cette brochure, voudriez-vous que votre fils l'eût faite?

« M. A[uguis] m'est devenu redoutable du jour où je l'ai entendu dire, en parlant de je ne sais quelle malice bien moins noire que la vôtre: « Cela lui fera bien de la peine! » Son sourire en disant cela était horrible. Voilà aussi ce que vous avez dû dire: « Cela « leur fera bien de la peine! » Et pourquoi faire de la peine à des gens dont aucun peut-être ne vous en a fait? Ce M. de Fontanes, si honnête et si aimable, ne vous a-t-il pas parlé avec une grâce charmante chez M. de Chateaubriand? Et vous mettez contre

* M. Beuchot, dans une lettre en réponse, disait: « Je n'ai pas été en contradiction avec mes principes en acceptant la rédaction du *Journal de la Librairie*. Ces fonctions ne gênaient en rien la presse.... Je n'aurais pas accepté une place de censeur... »

dans un changement de titres et de régime, subit la disgrâce et l'exil pour cette opiniâtreté peu commune. Le Mécène républicain, auquel M. Boissonade fut présenté par un intermédiaire lié d'affection avec l'un et l'autre, le fit, sans délai ni

lui un acharnement inconcevable! Faites-vous plaisir à M. de Chateaubriand votre ami?

« S'il y avait au moins une vengeance satisfaite, je vous blâmerais encore, mais enfin je vous comprendrais. Ici je ne vois que l'envie de rire que vous avouez, et l'envie de désoler que vous n'osez avouer. M. A[uguis] n'est peut-être pas aussi heureux qu'il mérite de l'être avec tant d'esprit et de talent : le malheur peut aigrir le caractère; plus heureux il serait, je le crois, plus humain et plus doux. Mais vous qui êtes heureux!—Lisez la réponse à l'infamie écrite par C. le T. contre M. de F[ontanes], vous y trouverez des explications plausibles de ces discours qui vous irritent. N'attachez pas votre nom, connu malgré l'anonyme, à de telles productions. De bonnes recherches bibliographiques, un article sur Darès que dix personnes sauront apprécier, valent mieux, font plus d'honneur qu'un pamphlet que dix mille lecteurs s'arrachent. Ne vous laissez pas toucher des éloges que vous donnent des gens malins, qui sont charmés pour leur haine qu'un autre fasse ce qu'ils ne feraient pas. M. Clavier vous louait; mais M. Clavier, homme dédaigneux, irritable, est content de la méchanceté : ne vous répondez pas qu'il soit content du méchant. Vous avez écrit pour la liberté de la presse ; M. Feuillet vous a fait une objection qui m'a paru très-véritable. La meilleure réponse à votre brochure sur la presse est votre brochure sur l'éloge. La presse doit être réprimée, puisqu'on peut en faire un tel emploi : il y a d'habiles chirurgiens qui guérissent les blessures, mais l'assassinat n'en est pas moins redoutable. Par amitié pour moi, renoncez à votre projet nouveau; moi, je vous écris par amitié pour vous, par ce seul motif. Réfléchissez; n'écoutez pas les amis qui vous conseillent, qui aiment à rire, et ne songent pas aux conséquences des choses; écoutez-vous vous-même et votre cœur qui est bon. »

—L'intérêt chez lui céda toujours aux conseils du devoir et à la délicatesse des sentiments :

Lettre à M. Beuchot, 20 juillet 1809.

« Je me suis comporté d'une façon bien ridicule : j'ai promis et dépromis. Les belles paroles, les beaux appointements, les belles espérances m'ensorcelaient d'abord; mais, en y pensant mieux, et en y pensant seul, j'ai vu qu'il était peu convenable de quitter brusquement des personnes qui m'ont comblé (l'expression n'est que juste) de bons offices de tout genre; et cela pour la seule raison que je trouve ailleurs plus d'avantages et un avancement littéraire plus brillant. Cela eût-il été bien? Je suis sûr que non. L'on a paru croire que les MM. Bertin m'avaient influencé. La vérité est qu'il y a trois mois que je ne les ai vus, et que je ne leur ai pas écrit un mot de tout ceci. »

remise, secrétaire général de préfecture. La Providence en ordonnait autrement. Lucien quitta le ministère quelques mois après. Le préfet, qui avait désiré la place de M. Boissonade pour une créature à lui et qui aurait sacrifié à cet arrangement tous les beaux esprits du monde, le fatigua tellement de tracasseries journalières qu'il donna sa démission : contretemps heureux, qui le rendait tout entier aux lettres et à lui-même. Cette fois, il dit adieu sans retour aux flots et aux vents qui lui avaient promis la fortune et ne lui avaient apporté que des naufrages. Il lui semblait qu'il rentrait dans ses foyers en reprenant possession de son domaine de l'antiquité ; car il avait déjà commencé à s'y établir et à le mettre en pleine exploitation pendant les loisirs que lui avait fait la Convention victorieuse et mourante. Il publia même, dès 1795, dans les *Soirées littéraires* de Coupé, une traduction en vers d'épigrammes choisies de Martial, qui ne devait pas plus fonder que compromettre une réputation de poëte, mais où se montrait le talent d'un écrivain correct et spirituel. Ce n'était qu'un amusement et non pas un ouvrage. Il sentait moins l'impatience de produire hâtivement que le besoin de s'enrichir lui-même pour donner aux autres, et de perfectionner les instruments de l'ouvrier avant de composer son œuvre. Le département des manuscrits de la grande Bibliothèque de Paris, vaste dépôt des acquisitions littéraires de plusieurs règnes et des munificences royales de Colbert, lui offrait des trésors inépuisables. Il y passait avec délices tout le temps que lui laissait le soin de gagner le pain de chaque jour, lisant, copiant les écrits des anciens qui avaient échappé aux recherches de ses prédécesseurs. Il commença d'y amasser une multitude de textes ignorés avant lui, sans lui stériles, éléments féconds des livres aussi doctes que nombreux qui marquèrent dans la suite presque toutes les années de sa laborieuse carrière.

C'était le temps où la création de l'Institut, un an après le 9 thermidor, venait, entre autres retours heureux, de signaler la réconciliation et l'alliance nouvelle de la liberté avec la modération et l'humanité, et de raviver dans la république naissante les souvenirs glorieux du passé. Les membres dispersés de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions y avaient été recueillis des premiers, et ils rapportaient, dans le temple qu'on commençait à réédifier, le feu sacré qu'ils avaient sauvé dans leur fuite pendant l'invasion barbare.

La classe de littérature et des beaux-arts proposa, dans sa

séance du 15 messidor an V (3 juillet 1797), un prix sur cette question : « Rechercher les moyens de donner parmi nous « une nouvelle activité à l'étude de la langue grecque et de « la langue latine. » Le sujet semblait avoir été choisi tout exprès pour M. Boissonade, mais le goût de M. Boissonade n'était pas celui de tout le monde alors; il pouvait passer pour une exception, même pour une singularité. Déjà, avant la Révolution, la frivolité de la poésie à la mode et les déclamations de la polémique et des romans avaient détourné les esprits bien loin des saines et sérieuses doctrines du XVIIe siècle, et ensuite, quand on essaya de ressusciter les républiques de Thucydide et de Tite-Live et les héros de Plutarque, on n'en devint pas plus classique pour cela. Les congrégations enseignantes abolies, les colléges de l'Université supprimés, lorsque l'ivresse des plaisirs, après la Terreur, et la frénésie de l'agiotage, dans le désordre des finances, faisaient tourner toutes les têtes, qu'était-ce pour la société française de ce temps-là que le grec et le latin? Un grimoire à faire peur aux enfants et à réjouir les pédants d'autrefois. Mais la proposition de l'Institut était d'autant mieux avisée et plus nécessaire qu'elle parut étrange et surannée à la majorité du public. Il est du devoir et de la dignité des grands corps conservateurs en tout ordre de choses de s'armer, quand il le faut, d'une hardiesse d'impopularité et d'une force de résistance.

Neuf Mémoires furent envoyés; les juges, voulant et espérant mieux, prorogèrent le concours jusqu'à l'an VII (1800). Il ne demeura cette fois que deux concurrents en présence. La mention honorable, après le prix, fut accordée à l'auteur qui avait pris pour devise ce conseil de Cicéron à son fils : « J'ai « toujours associé les lettres grecques et les lettres latines, pour « mon utilité, dans mes exercices de philosophie et d'éloquence; « vous ferez bien de m'imiter. » C'était le même qui avait emprunté précédemment d'une lettre d'Érasme une épigraphe qui pouvait se tourner en épigramme contre ses contemporains : *Litteras græcas attigisse hæresis erat.* De nos jours encore, il ne tiendrait pas à certaines orthodoxies ombrageuses que Cicéron avec Démosthène, Virgile avec Homère, ne fussent condamnés comme hérétiques.

J'ai eu l'insigne bonne fortune de retrouver dans nos archives les deux écrits, témoins précieux pour l'histoire morale du temps et pour la biographie de l'auteur : l'un, autographe, signé ainsi du caractère de son écriture, qui n'a pas changé dans l'espace de soixante ans; l'autre, de la main d'un

copiste, mais marqué de traits de ressemblance indubitables dans le fond, l'esprit et le plan de la composition. Quoique l'auteur du Mémoire mentionné n'ait voulu se faire connaître ni le jour de la solennité, ni après, il est facile et bien permis, je crois, aujourd'hui, sans violer le secret de l'anonyme, d'en soulever le voile, de montrer ici M. Boissonade et de le faire parler lui-même.

Il avait à peine vingt-trois ans, lorsqu'il risqua son premier essai. On le devinerait à la candeur de ses émotions et de son inexpérience, à l'élan de son enthousiasme pour les anciens, à son ardent désir d'apprendre. Après avoir démontré l'impuissance des traductions à nous mettre en présence de ces maîtres éternels de l'éloquence, de la poésie et du bon goût : « Apprenons donc, s'écrie-t-il, les langues anciennes, pour « puiser dans les sources tant de riches et utiles connaissances « que nous ne pouvons trouver ailleurs; apprenons-les, au « moins, jusqu'à ce que d'heureux interprètes, tels que de « nouveaux Prométhées, aient ravi le feu céleste dans ces sublimes compositions; et si jamais ce bonheur était donné à « notre littérature, il faudrait encore les apprendre pour leur « charme musical et leur aimable harmonie, pour le plaisir « de comparer, pour celui de savoir davantage et de multiplier « nos moyens de jouissance et de bonheur. » Et il ajoute dans une note : « Cette raison me paraît très-forte; il y a une sorte « de plaisir très-grand à étendre ses connaissances; il semble « qu'on devienne plus grand soi-même à mesure qu'on sait « plus. On a plus de moyens d'être heureux; au moins, on « multiplie autour de soi les moyens d'échapper aux afflictions « de la vie. C'est pour cela qu'il ne faut négliger aucune des « études qu'on a le temps de faire. Quelques personnes rient « de la botanique » (on voit qu'il aimait les arbres et les fleurs longtemps avant de devenir possesseur d'un jardin); « mais, « quand elle ne s'occuperait pas des propriétés des plantes, « quand les observations qu'elle recueille ne pourraient pas « amener quelque utile découverte, quand elle ne verrait dans « les plantes que leurs formes et leurs organes et le mécanisme « de leur construction, n'est-ce pas pour le promeneur solitaire et mélancolique une touchante distraction que cette « facile étude, dont les effets sur le cœur et sur l'imagination « sont plus doux qu'on ne saurait le dire?... Et puis, combien « il est utile de connaître ce dont on est environné ! Il faut « apprendre tout ce qu'on a le loisir et les moyens d'apprendre. »

On a vu poindre dans quelques-unes de ces paroles le ressentiment des infortunes récentes; il éclate plus ouvertement dans la péroraison : « L'amour de ces belles et nobles « lettres, à qui j'ai dû tant de moments tranquilles et doux, « au milieu des chagrins que j'ai éprouvés, et de qui j'attends « encore bien des consolations pour les jours de malheur et de « peines auxquels la fortune semble encore destiner ma vie, a « seul guidé ma plume. » Et, plus bas, on ne lit pas avec moins d'intérêt ces paroles, expression naïve de l'élévation et de la générosité de son âme : « Il me serait doux d'être couronné; « mais, comme l'idée d'avoir été utile me serait encore plus « douce que la récompense, j'applaudirai, dans toute la sincé- « rité de mon cœur, au triomphe d'un autre, consolé et content « par l'idée qu'il n'est plus heureux que moi que parce que « ses moyens ont été jugés plus utiles. »

Entre la première épreuve et la seconde, le temps a cicatrisé les blessures; l'écrivain a étendu ses conceptions et ses vues par la réflexion, il a pris un ton plus ferme et plus résolu. Et d'abord il se pose en adversaire des gens « qui deman- « dent par quelle bizarre sollicitude on cherche à rappeler à « la vie des langues mortes et inutiles; » il brave « ces imagina- « tions inquiètes qui croient voir dans la question proposée par « l'Institut un pas rétrograde vers des idées que la Révolution « a proscrites », et « ces têtes calculatrices qui pèsent tout à la « balance de l'intérêt pécuniaire. » Mais, dominé encore par les conditions d'un état social qui ne pouvait pas cependant être définitif et immuable, il s'arrête à des idées d'application immédiate, au lieu de s'élever aux théories et aux espérances d'une philosophie prospective, et, pour appuyer la preuve de l'utilité des langues anciennes sur des bases qu'on accepte, il se croit obligé de restreindre leur sphère à la mesure des mœurs du temps, dont il accuse involontairement les misères par les concessions qu'elles lui dictent : « Plus de « latin ni de grec pour la théologie, qui a cessé d'exister avec la « profession du sacerdoce; plus pour la jurisprudence, qui n'a « plus rien à faire du droit romain, ayant pour se conduire et « s'autoriser des codes nouveaux; plus pour les sciences ma- « thématiques et physiques ni pour la médecine, auxquelles « les langues modernes suffisent. » Que restait-il donc aux langues anciennes? les beaux-arts et la littérature. Pour lui, c'était assez.

Et quel secours pouvait offrir l'instruction publique au réformateur ? Il demande qu'on n'admette dans les chaires d'hu-

manités et de belles-lettres que des hommes qui aient justifié d'une connaissance plus qu'élémentaire des langues anciennes. Il voudrait que, pour suppléer aux écoles trop rares, les bibliothécaires dans les villes fissent des cours de grec et de latin et ne fussent nommés qu'à cette condition. Il voudrait aussi que l'Institut, dans l'élection de ses membres, tînt compte de ce genre de supériorité. Mais une idée singulière, et qui trahit plus que toute autre l'âge de l'auteur aussi bien que les imaginations de la politique spéculative de cette époque, c'était la proposition d'attacher aux tableaux et aux statues des inscriptions explicatives dans la langue des personnages représentés, avec traduction cependant, et de graver aussi sur les murs des édifices et des monuments les plus belles sentences de l'antiquité, toujours dans la langue originale, pour rappeler aux citoyens leurs devoirs, aux chefs de l'Etat les droits des citoyens. Heureux pays, que celui où gouvernants et gouvernés trouveraient dans cette épigraphie murale un assez grand attrait pour apprendre le grec et le latin !

Que nous sommes loin aujourd'hui des ruines que M. Boissonade voyait autour de lui ! et que nous devons être heureux de tout ce qui s'est fait depuis un demi-siècle pour les réparer ? Mais si l'état des choses est changé, observe-t-on un égal changement, un progrès pareil dans l'état des esprits? Cette maladie des *têtes calculatrices qui pèsent tout à la balance de l'intérêt pécuniaire* a-t-elle perdu de sa maligne influence en intensité, en étendue ? Ni les institutions, ni les établissements publics, ni, dans les vicissitudes des institutions elles-mêmes, la tradition et le zèle des maîtres habiles ne manquent à l'éducation de la jeunesse. Que manque-t-il aux disciples pour l'effet des leçons et pour la garantie de l'avenir ? La foi dans les jouissances de l'idéal, le culte désintéressé du beau, du bon et du vrai, l'amour de la science pour la science.

C'est par là que M. Boissonade, réduit à l'indigence par la tourmente révolutionnaire, au milieu des privations d'une vie dure et pénible, quelquefois sans la sécurité du lendemain, trouva en soi et dans la société des anciens, consolation et réconfort, et des moments de bonheur.

Son plan de vie était désormais arrêté ; il se vouait à l'enseignement par la parole dans le professorat, par la critique dans ses écrits. Déjà il avait formé le projet d'un cours privé de langue grecque, à la manière des *privat-docent* d'Allemagne. L'annonce était faite, le jour d'ouverture fixé, lorsque son ami était venu l'engager pour la seconde et dernière fois dans

une poursuite d'ambition. Patience! Qu'il se fasse connaître, les chaires publiques ne lui manqueront pas.

Dans l'intervalle des deux concours, il avait donné des articles de philologie au *Magasin encyclopédique* de Millin. Deux de ses débuts eurent des succès très-différents, quoique inspirés par le même esprit de sincère et loyal examen. L'un lui attira l'inimitié irréconciable d'un helléniste français, dont il devint plus tard le confrère en Académie ; ce qui montre que confrère et ami sont de ces noms ordinairement synonymes, qui souffrent quelquefois des acceptions très-diverses. L'autre article lui valut l'estime et l'affection d'un jeune savant étranger. M. Bast, conseiller de légation du grand-duc de Hesse-Darmstadt, fit paraître en 1796 un *spécimen* d'une nouvelle édition des *Lettres d'Aristœnète*, d'après un excellent manuscrit copié par lui-même à Vienne, pendant qu'il y résidait. M. Boissonade s'occupait de son côté d'une traduction du même auteur. Ses observations doctement motivées sur le *spécimen*, ses vues fines et judicieuses sur les travaux antérieurs et sur ce que le futur éditeur avait à faire après les autres et devait améliorer encore dans son propre ouvrage, inspirèrent à celui-ci le désir de connaître le savant qui l'avait si habilement critiqué. La conformité des âges, des études, et surtout des sentiments, les attacha l'un à l'autre d'une amitié intime avant de s'être jamais vus, plus forte depuis qu'ils purent se voir et converser ensemble, trop peu de temps à leur gré, pendant la paix de 1800, qui amena M. Bast à Paris, avec son ambassadeur. Ils ne cessèrent point ensuite de s'entretenir par des lettres fréquentes durant l'espace de onze ans, se faisant confidence de leurs projets, se prêtant de mutuels secours, aimant à proclamer le mérite l'un de l'autre [1].

[1] « Monsieur et cher ami, je compte parmi les plus grands avantages de mon séjour à Paris celui de vous connaître. Ce qui m'a engagé d'abord à vous rechercher, c'est la conformité de nos occupations littéraires, l'amour du grec, et je ne sais quel penchant qui nous a portés tous deux à travailler sur les *Lettres* d'Aristænète, que vous aviez autrefois le projet de traduire en français... Nous sommes devenus amis, et depuis longtemps je désirais donner un témoignage public des sentiments que je vous ai voués. »

(BAST, *Lettre critique à M. J.-Fr. Boissonade.*)

« Je finis cette lettre, qui n'est déjà que trop longue, en vous témoignant le désir que j'ai de voir bientôt paraître l'édition des *Héroïques* de Philostrate, dont vous vous occupez. Vos talents et votre érudition m'en font concevoir d'avance l'idée la plus avan-

Cette correspondance fut très-utile à M. Boissonade. Avant l'heureuse rencontre de M. Bast, les grands noms de Bentley, d'Hemsterhuys, de Valckenaer, de Wesseling, de Runhken (je ne nomme que les noms cités dans son *Mémoire* de 1797), d'autres encore, dont il avait étudié aussi les écrits, « inconnus, disait-il alors, à nos frivoles Français, » lui avaient inspiré une courageuse émulation, et il s'était fait un modèle idéal de l'érudit [1], comme Cicéron de l'orateur; non que, dans sa modestie, il se flattât d'en atteindre la perfection, mais il voulait par un continuel effort en approcher le plus possible. Sous les auspices de M. Bast, il pénétra plus avant dans la familiarité de la docte Allemagne, il s'y affermit dans ses habitudes d'immenses lectures, de minutieuses analyses, d'investigation infatigable des autorités et des sources, de philologie comparative et de rapprochements multipliés où les passages douteux s'éclairent les uns par les autres; mais il garda toujours son vol d'abeille attique, évitant de se charger d'un butin lourd et superflu, distillant goutte à goutte son miel doré, rien que l'essence limpide et parfumée de la véritable érudition.

tageuse. Cet ouvrage fera honneur à la France et vous méritera une place distinguée parmi les hellénistes. » (*Ibid.*, p. 232.)

[1] « Il est incontestable que ce genre de connaissances (mœurs, usages, etc., de l'antiquité) est indispensable à celui qui veut se distinguer dans cette partie de l'érudition qu'on appelle *Critique*, en général...

« La critique embrasse à la fois les ouvrages des poëtes, des orateurs, des historiens, des philosophes. Ils sont les sujets de ses jugements, de sa censure et de ses remarques. Or, peut-il y avoir un grand critique sans une grande érudition? Ne faut-il pas qu'il possède comme le voulait un ancien (Crates Maillotes, *apud* Sext. Empiric.) la science encyclopédique? Ne faut-il pas qu'il sache l'histoire, qu'il ait approfondi les systèmes philosophiques, qu'il soit géomètre? Entendra-t-il bien les poëtes et pourra-t-il les corriger s'il ignore l'astronomie? Platon et Aristote, s'il n'est pas métaphysicien? Comment pourra-t-il essayer de concilier Hérodote et Diodore, et de porter quelque jour dans leurs ténèbres chronologiques, s'il n'a pas les connaissances historiques les plus vastes et les plus profondes? Le champ de la critique est toujours ouvert. Les anciens ne sont pas encore imprimés tous correctement; quelques-uns même n'ont pas encore vu le jour et devraient être publiés. Le travail des critiques qui s'occupent de les revoir, d'en restituer les passages, d'en consulter et comparer les manuscrits, de les *éditer*, est à la fois utile à la littérature, car ils donnent une nouvelle vie à ces grands et divins auteurs, et honorable pour eux en qui il développe et suppose toujours une grande étendue de connaissances en tout genre. »

(*Mémoire du concours de* 1797.)

La mort prématurée de M. Bast brisa la liaison des deux amis. Combien elle fut sensible à M. Boissonade, on en peut juger par la notice nécrologique qu'il lui consacra et dont je ne citerai que la fin. « Je voudrais, dit-il, faire connaître son carac- « tère, dire combien son commerce était doux et sûr, parler « de l'aménité de son esprit et de son égalité (qualités si rares « dans les hommes voués aux études sérieuses), enfin montrer « par quelques traits combien son cœur était humain, affec- « tueux et sensible; mais je ne le puis maintenant. J'ai parlé « avec quelque détail de la science, des travaux et des talents « de M. Bast, parce que ce récit est naturellement froid et fait « au chagrin une sorte de distraction; mais il me serait impos- « sible aujourd'hui de m'étendre sur tant de qualités aimables « et bonnes qui le distinguaient et que j'ai si parfaitement con- « nues et observées de si près dans une intimité de onze années: « ce ressouvenir est encore trop vif et trop douloureux. »

Cette notice parut dans le *Journal de l'Empire*, le 17 novembre 1811. Il y avait dix ans que l'habile direction de ce journal l'avait enrôlé dans cette phalange de critiques distingués et d'hommes de talent qui soutenaient, avec les Chateaubriand et les Fontanes, la réaction morale et religieuse en faveur des croyances et des gloires du XVII[e] siècle contre les doctrines sceptiques et immodérément novatrices du XVIII[e], vaillante association, qui, sous le gouvernement ferme et amical, prudent et constant, de la dynastie des Bertin, continuée par l'ascendant de raison et de sympathie de leur successeur, s'est maintenue depuis soixante ans; qui a établi l'autorité de sa rédaction politique par la supériorité de sa rédaction littéraire, et avec laquelle tous les partis ont dû compter toujours, si ce n'est quand ils ne comptent plus avec personne.

M. Boissonade déploya, dans les deux cent cinquante articles qu'il signait de son humble *oméga*, toute l'abondance et la variété de ses connaissances, toute la distinction et la sagacité de son esprit. Littérature ancienne et littératures modernes, française et étrangères, critique de goût et critique grammaticale, histoire, bibliographie [1], et jusqu'aux sciences

[1] « Quand, comme vous, et moi votre admirateur et votre humble imitateur, on veut connaître les livres exactement, que de pauvretés il faut dévorer! »

(*Lettre à M. Barbier*, 9 octobre 1813.)

« J'ai toujours jugé fort inutile de charger la *Biographie universelle* d'un tas de dates de livres désormais inutiles, et que l'on prend sans vérification dans des *Catalogues* et des *Bibliothèques*. Les

naturelles, il s'emparait en maître de tous les sujets. Ses articles, il est vrai, comparés aux formes colossales des journaux de notre temps, n'étaient que des miniatures d'articles, mais traités avec le fini de la miniature, et sur un fond assez solide et assez large pour pouvoir remplir un plus grand cadre.

Sa carrière de journaliste ne se prolongea pas au delà des premiers mois de 1813, lorsqu'il eut été nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Quelques-uns de ses patrons lui conseillèrent d'y renoncer. En ce temps-là, l'érudition titrée observait le décorum circonspect et l'étiquette sévère de l'in-quarto, ou tout au moins de l'in-octavo de cinq cents pages, comme on dit que les vieux Romains manifestaient la gravité de leur caractère par leur attachement au spondaïsme dans leur poésie. Nos anciens auraient craint de voir un membre de la compagnie se commettre aux rapides entraînements des feuilles quotidiennes, *rapidis ludibria ventis.* Les journaux n'avaient pas encore atteint la hauteur et l'importance d'une tribune d'où l'on harangue chaque jour des millions d'auditeurs.

Ce divorce involontaire de part et d'autre, *invitus invitam*[1], profita au libraire-éditeur de la *Biographie universelle*

inutilités de ce genre qui sont dans mes articles s'y trouvent presque toujours par le zèle malentendu de M. P., qui estime beaucoup les noms de ville et les dates des années. Pour moi, je pense qu'il ne faut indiquer que les éditions qui ont quelque intérêt bibliographique ou littéraire et négliger les autres. »
(*Lettre à M. Barbier*, 13 janvier 1820.)

—Plus on lit sa correspondance, plus on admire la richesse, la promptitude, la sincérité de sa science bibliographique.

[1] M. de Saint-Victor, *Journal de l'Empire* du 8 décembre 1813 :

« Je ne répéterai point ici les détails de ce démêlé déjà racontés par un collaborateur que nous ne pourrons jamais assez regretter, M. Boissonade. Peut-être devrais-je aussi me rappeler qu'il a parlé de Longus... et réfléchir qu'il est bien difficile de traiter après lui un sujet quelconque de cette haute littérature, dont il a su approfondir les difficultés les plus épineuses, et dans lesquelles il a constamment montré cet accord si rare d'un vaste savoir, d'un jugement sûr et d'un goût délicat. »

—M. Raoul Rochette, *Journal des Débats* du 5 juillet 1814 :

« Ce n'est point aux lecteurs de ce journal que je pourrais apprendre que M. Boissonade est l'un de nos plus habiles critiques et de nos premiers philologues. Les articles dont il l'a si longtemps enrichi y ont sans doute laissé des souvenirs que je n'ai pas besoin de renouveler ici, et je me hâte de passer à d'autres

qui reçut le fruit des heures subcésives[1] de M. Boissonade : cent cinquante articles d'histoire, variés de ton, de forme, de coloris, comme les occupations et les destinées des personnages. Choisirai-je, en exemple, Brunck, les Burmann, Hemsterhuys, Van Lennep, Markland, d'Orville, appréciés avec le sens profond et la haute équité d'un de leurs pairs ? Citerai-je le naïf Longus, l'obscur Lycophron ? et cette Léontium qui séduisait les philosophes et philosophait avec leurs disciples ? et Lucien, le Voltaire du siècle des Antonins, revivant dans des portraits esquissés avec le crayon de Bayle et touchés avec le pinceau de Voltaire ?

Les dix années qui s'écoulèrent de 1803 à 1813 furent la crise fortunée de sa vie. L'*oméga* du *Journal de l'Empire* lui avait fait une nombreuse clientèle dans le public lettré en France[2]. L'édition de *Philostrate*, grâce à la libéralité de

objets pour éviter que ces souvenirs indiscrètement rappelés ne se transforment en regrets pour mes lecteurs. »

—M. Nodier, *Journal des Débats* du 26 juillet 1814 :

« Un de mes prédécesseurs au *Journal des Débats*, où il cachait sous la dernière lettre de l'alphabet grec un des premiers noms de notre littérature, avait accoutumé ses lecteurs à ces recherches de critique verbale que sa plume savait rendre aussi piquantes qu'instructives. »

[1] Je demande grâce pour ce mot. Si j'étais une autorité dans les lettres, je lui ferais donner droit de cité dans le dictionnaire français : il y manque ; il m'aurait manqué, du moins, pour exprimer ma pensée. Si j'avais dit : « heures superflues, heures de loisir, » ce n'était pas ce que je voulais dire. Toutes les parties du temps de M. Boissonade était homogènes, à savoir : des heures occupées ; seulement elles se pouvaient diviser en heures d'occupations principales et obligatoires, et en heures d'occupations extraordinaires et d'obligeance. La dérivation latine m'a seule satisfait ; autrement il me fallait écrire ce vilain mot : *les rognures* de son temps. J'ai emprunté aux Romains le seul équivalent tolérable qui fût à ma connaissance. Ils appelaient *subcesiva* toutes les parties d'une matière qui restaient après qu'on avait prélevé une portion à mettre en œuvre ou en service. Les restes d'une étoffe dont on a taillé un vêtement, les restes d'un papier dans lequel on a découpé une figure quelconque, sont des *subcesiva*. Quand les *agrimensores* romains avaient tracé le plan carré du territoire d'une colonie, on nommait *sùbcesiva* tous les terrains de forme irrégulière qui restaient en dehors des côtés du quadrilatère. M Boissonade dit élégamment dans le *prælogium* du t. III de ses *Anecdota : si horulas impertiverit subcesivas*. Je recommande le mot *subcésive* au comité de la langue française de l'an 1958.

[2] M. Barbier, *Bibliothèque d'un homme de goût*, t. V, p. 223 :

« Je ne dois pas oublier M. Boissonade, helléniste distingué,

M. Bertin de Vaux, vit le jour en 1806, brillante promesse, accueillie par l'Europe savante [1], et que devaient dépasser de bien loin tant de productions magistrales, couronnées par son chef-d'œuvre des *Anecdocta*. Que n'a-t-il achevé aussi ce *Dictionnaire universel de la langue française*, qu'il avait

qui a choisi l'Ω, c'est-à-dire la dernière lettre de la langue grecque qui lui est si familière. »

Sir Herbert Croft, *Horace éclairci par la ponctuation*, p. 108 :

« Cet article est d'un critique qui, pour le bonheur des lettres et du goût, continue à en insérer dans le *Journal de l'Empire*. La modestie l'a porté à choisir la dernière lettre de l'alphabet grec ; mais il n'en est pas moins un des savants les plus distingués en toute langue. »

M. de Bonald, *Gazette de France* du 30 juin 1810 :

« Je ne fais que proposer des doutes à M. Oméga : et je serais flatté qu'il voulût les dissiper. Je tiens son autorité tout à fait compétente pour tranquilliser les consciences timorées. »

[1] Ce livre procura dans le temps à M. Boissonade quelques échantillons d'antidotes contre l'amour-propre qu'il déposa soigneusement dans son *liber adoptivus* [voy. p. 29 et 30].

M. Tourlet, *Moniteur* du 16 janvier 1807 :

« Les notes occupent le tiers du volume, ce qui est beaucoup trop pour l'intérêt qu'elles présentent, car elles sont purement grammaticales. Il en est même un assez bon nombre qui ne peuvent convenir qu'à ceux qui ignorent complétement les idiotismes de la langue grecque... Presque toutes, en un mot, nous ont paru faibles et minutieuses. Ajoutons que la manière dont elles sont écrites n'a rien qui puisse prévenir l'ennui et le dégoût que fait naître la sécheresse du sujet. Un style constamment âpre et rocailleux fatigue l'oreille du lecteur et fait oublier tout le mérite de l'érudition. »

Iota, *Courrier de l'Europe* du 16 novembre 1807 :

« Je me contente de faire observer que, s'il faut s'élever contre l'usage, c'est contre l'usage des ignorants, des mauvais écrivains, et surtout des critiques qui, sans principes, sans réflexion, sans autorité, parlent d'un ton tranchant, décident de tout, et se croient de grands Grecs quand ils ont su placer au-dessous de leur article la dernière lettre de l'alphabet. »

—Il ajouta encore, en d'autres occasions, ces deux grains d'amertume :

M. A., *Gazette de France* des 2 et 8 août 1806 :

« M. Audran n'a point répondu à cet article [V. t. II, p. 158], apparemment parce qu'il n'y a vu que l'opinion sans conséquence d'un écrivain qui parle au hasard sur une matière où il s'avoue lui-même très-ignorant, etc. »

Le Philologue, t. II, p, 107 :

« Ceux des philologues qui se bornent à enfiler des notes. »

—Il a fait application à lui-même dans ses *Portraits* de cette pensée de Gibbon : « Un fond d'orgueil me rend beaucoup plus sensible aux critiques qu'aux éloges, » et de celle-ci, de Bernar-

commencé encore à la sollicitation de M. Bertin, et pour lequel il était si bien préparé ? Mais M. Bertin, trop impatient, d'autant plus impatient que l'habileté de l'exécution le charmait, découragea l'auteur par ses instances trop réitérées ; il ne réfléchissait pas qu'il n'y a que les Dictionnaires qu'on at-

din de Saint-Pierre : « Une seule épine me fait plus de mal que l'odeur de cent roses ne me fait de plaisir. »

—A vrai dire, de pareilles blessures pouvaient-elles l'atteindre douloureusement, couvert par les éloges et l'affection des Bast, des Wittembach, des Schæfer, des Van Lennep?

Voici les véritables expressions de l'opinion publique sur le *Philostrate :*

M. Schoell, *Répertoire de littérature ancienne*, p. 109 :

« Depuis 1709, aucun ouvrage de *Philostrate* n'avait été réimprimé jusqu'à l'édition que M. Boissonade donna des *Héroïques*... Il y a joint un commentaire rempli d'érudition, qui renferme sur la langue grecque et sur la critique beaucoup de choses neuves qui doivent intéresser les hellénistes. »

M. de Saint-Victor, *Journal de l'Empire* du 14 therm. an XIII :

« Cette *Lettre critique* de M. Bast est adressée à M. Boissonade, son ami et son émule dans la langue grecque; et certes, il était impossible de choisir pour juge de semblables travaux un homme plus capable de les apprécier et qui donne lui-même de plus grandes espérances. Jeune encore, M. Boissonade a déjà toute l'érudition d'un savant blanchi dans l'étude. Il joint à cette littérature presque universelle un jugement exquis, un goût sûr, un esprit laborieux, qui promettent à la science un critique du premier ordre. »

M. de Saint-Victor, *Journal de l'Empire* du 1er août 1807 :

« Le nom de M. Boissonade est depuis longtemps connu et estimé dans toute l'Europe savante. Quelques dissertations, quelques articles de critique répandus dans les journaux ont suffi pour produire ces heureux effets, parce qu'ils ont offert, ce qui se rencontre si rarement, la science profonde et l'excellent jugement. Les lumières qu'il a répandues, presque en se jouant, sur les diverses matières offertes à sa plume, faisaient vivement désirer qu'il formât le projet de quelque travail plus important... Le témoignage d'estime qu'il a reçu depuis, de M. Bast, l'un des plus savants hellénistes de l'Allemagne, n'a fait qu'augmenter cette opinion que l'on avait conçue de sa profonde connaissance de la langue grecque... C'est avec un grand plaisir que nous annonçons à tous les amateurs de la langue grecque que leur vœu vient d'être rempli, et que M. Boissonade, dans l'excellent travail qu'il publie (*Philostrate*), a dépassé leurs espérances ...»

Le même, *Ibid.*, 9 août 1807 :

« A ces richesses étrangères, l'habile éditeur joint toute l'abondance des siennes ; non-seulement il éclaircit les passages altérés ou mal entendus, mais encore il a soin de rétablir ces nuances légères et fugitives qui font l'élégance de la langue et que tant de critiques ont fait disparaître. Il s'exprime toujours dans un latin

tend qui soient bons. Il est vrai que les bons se font attendre quelquefois bien longtemps... témoin celui de M. Boissonade[1].

Une fois qu'il était connu, chaque année lui apporta un progrès nouveau de considération et de bien-être. A la création de l'Université impériale, on lui offrit une chaire de littérature grecque dans la ville de Gênes. Plus tard, il ne tint qu'à lui d'être recteur de l'académie de Strasbourg; mais l'administration, même universitaire, ne le tentait plus. Et comment pouvait-il, d'ailleurs, s'éloigner de son trésor des manuscrits de la Bibliothèque impériale?

Lorsqu'en 1809 M. de Fontanes inaugura la naissante Fa-

pur, simple, élégant, et se montre partout homme de goût, critique judicieux, savant profond... Nous savons qu'il préparait une édition des *Lettres* de Synésius, mais elle vient d'être interrompue par un travail plus grand encore dont le gouvernement l'a jugé digne d'être chargé... * »

M. La Servière, *Gazette de France* du 24 août 1806 :

« M. Boissonade discute (dans les notes sur les *Héroïques*), avec autant de sagacité que de goût, les raisons qui l'ont fait pencher pour telle correction plutôt que pour telle autre... Ces notes supposent chez celui qui les a écrites une connaissance approfondie du grec et une lecture immense... En lisant les savantes et judicieuses notes de M. Boissonade, que l'on peut compter parmi nos meilleurs hellénistes... »

M. Dacier, *Rapport historique* à l'Empereur, 1810, p. 24 :

« A une grande distance d'âge de M. Coray, mais non de mérite, nous placerons M. Boissonade. Son édition des *Héroïques* de Philostrate est enrichie de notes bien écrites en latin et qui prouvent qu'il n'a pas moins de goût que d'érudition et de critique. Il est à désirer qu'aucun obstacle n'arrête ce jeune érudit et ne l'empêche de poursuivre la carrière dans laquelle il a débuté avec tant de succès... M. Boissonade fait maintenant imprimer Eunapius, auteur plus intéressant que Philostrate, et il s'occupe, en même temps, de la traduction française de Dion **. C'est à lui que M. Bast a adressé sa *Lettre critique*.

[1] M. Valpy, *Classical Journal*, vol. X, p. 418 :

« We cannot quit this subject, without expressing a wish that professor Boissonade would be induced to publish his Dictionary. His deep and various learning, his patient skill in research, his accuracy of discrimination, and his elegance of taste, render him eminently qualified for so important work. »

* Il s'agit, sans doute, d'une traduction des classiques anciens, demandée par l'empereur Napoléon, pour lui servir de bibliothèque portative, dans ses campagnes militaires. M. Boissonade était l'un des traducteurs désignés. V. dans Barbier (*Dict. des Anonymes*, 2e édit., 1827, t. IV, p. x et suiv.) les curieux détails de ce projet qui, du reste, fut abandonné. (*Note de l'Editeur.*)

** M. Boissonade ne s'est pas occupé de Dion, il le déclare lui-même, ci-après, p. 217. (*Note de l'Editeur.*)

culté des lettres de Paris, il voulut l'appuyer tout d'abord de la recommandation de quelques vieilles renommées, jusqu'à ce qu'elle s'illustrât elle-même, et il inscrivit sur la liste des professeurs le traducteur d'Hérodote, M. Larcher, octogénaire. Ce n'était que l'ombre d'un grand nom ; il fallait une voix capable de remplir la chaire et d'en soutenir l'honneur : M. Boissonade fut nommé suppléant. Moins de quatre ans après, il entrait en possession, par légitime conquête, de la double succession de M. Larcher à la Faculté des lettres et à l'Institut. Dans la suite, en 1828, les suffrages réunis de l'Académie des inscriptions et du corps des professeurs l'appelèrent à la chaire de littérature grecque du Collége de France ; mais, n'approuvant point le monopole de la science chez les autres, il se fût reproché d'en donner l'exemple lui-même ; le ministre lui permit de se faire suppléer à la Faculté des lettres.

Les quarante-huit dernières années de sa vie furent consacrées tout entières à ses devoirs de professeur et à ses travaux d'éditeur classique. Jusqu'où aurait-il pu s'avancer dans la critique historique et dans l'archéologie ? ses deux *Mémoires* sur l'inscription d'Élis et sur celle d'Actium, ceux qu'il lut dans les séances particulières de l'Académie peu de temps après sa réception, l'instruction répandue dans ses livres et celle qui donnait tant d'intérêt à ses leçons, ont pu le faire pressentir ; mais il voulut se renfermer dans la critique verbale [1]. Son grand mérite est d'avoir cultivé avec une supériorité si marquée cette branche de la science de l'antiquité, l'une des plus humbles en apparence, mais qui exige au-

[1] M. Boissonade était d'une modestie extrême dans l'appréciation de ses facultés et de ses talents. Même avant la maturité de la réflexion, dès le temps de la jeunesse, les illusions de la vanité ne purent le surprendre :

« Ah ! Monsieur, combien je dois de remerciements aux rédacteurs du *Mercure !* Votre indulgence pour moi est excessive, elle vous avait aveuglé... Qui suis-je, bon Dieu ! pour être comparé aux Sirmond et aux Pétau? Ils furent de très-grands hommes dans le siècle d'or de l'érudition ; ils ne m'auraient pris que pour un très-faible écolier. Je vous dis cela avec vérité, les connaissant bien et me connaissant aussi parfaitement. Que j'aurais été triste si j'avais lu imprimée votre phrase entière ! Ces éloges outrés n'eussent fait que mieux sentir ma médiocrité... Surtout ne me comparez aux Sirmond que quand je l'aurai mérité, et je n'en suis pas encore là. » (*Lettre à M. Beuchot*, 28 mars 1809.)

—Ce n'était pas un faux semblant, un artifice, pour s'attirer des

tant de jugement et d'intelligence que de mémoire, l'une aussi des plus utiles et des plus importantes, puisqu'il lui appartient de préparer les instruments qui assurent la bonne direction et la fertilité de toutes les autres. Son choix fut déterminé peut-être au commencement par la nécessité des circonstances et par une sorte de dévouement. Il s'agissait de relever du discrédit où elles languissaient alors en France les études grecques et latines. Le succès couronna sa généreuse résolution.

Il fit pour ainsi dire deux parts de la littérature grecque : pour son enseignement oral, les maîtres de l'art, les chefs du chœur, Homère et Pindare, Platon et Démosthène, Aristophane et les tragiques; pour ses éditions (excepté les vingt-quatre volumes de la collection des poëtes), les rhéteurs, les grammairiens, les épistolographes des âges inférieurs, pauvres morts oubliés de la renommée, perdus dans la poussière des manuscrits ou de quelque livre obscur, qu'il se plaisait à exhumer, à ramener au jour, en les portant attachés à son commentaire, plutôt qu'il n'attachait son commentaire à leurs ouvrages. Ces auteurs lui fournissaient comme le canevas mince et grossièrement ourdi sur lequel une main savante applique une broderie de fils d'or et de soie aux mille nuances, faisant du tout ensemble une texture solide, une variété de figures qui serviront de modèle aux artistes; car je ne pense pas que, pour la seule valeur des textes, les libraires de Hollande, de Londres, de Leipzig, de Paris, eussent fait les frais de l'impression de tant d'auteurs sans nom. Je ne me figure pas que ce fut pour la nouveauté des déclamations de Pachymère que le premier exemplaire de l'édition de M. Boissonade

compliments. Les *Portraits* nous montrent sa pensée véritable; il est seul en présence de lui-même :

« L'explication de ce qu'on appelle ma modestie est dans ce vers de Plaute (*Amphitryon*, I, I, 30) :

Facit ille quod volgo haut solent, ut quid se sit dignum sciat.

« Pourquoi ne rien faire de plus important? Vous le pourriez; vous le devriez.

Arguor immerito; tenuis mihi campus aratur.
(OVID., *Trist.*, II, 327.)

De meis operibus :

« Alium in supervacaneis laboribus operosa sedulitas (tenet). »
(SENEC., *de Brev. vitæ.*)

« J'ai tiré de côté et d'autre tout ce que j'ai composé. »
(MÉNAGE, *in Ménag.*, t. II, p. 10.)

« Comme j'ai beaucoup, beaucoup trop écrit, j'ai fait bien des fautes : ceux qui écrivent peu, qui ont le temps de soigner

apporté dans Athènes était dépecé en feuilles par celui qui venait de le recevoir, pour satisfaire à l'impatience de ses amis demandant tous à la fois de le lire; « comme, dans un « cabinet de lecture, ajoute le narrateur, on se partage les « pages d'un journal, les jours de nouvelles importantes. » Il n'y avait si vile matière d'où il ne sût tirer de l'or, et, sous sa plume, la grammaire devenait spirituelle et piquante ; sa science avait du charme : c'était la forte substance de l'érudition allemande passée au crible du goût français.

M. Boissonade a beaucoup écrit en latin; des juges difficiles, en y regardant de très-près, non pas de l'œil, où pouvait être chez eux, sinon la poutre, au moins la paille, ont prétendu qu'il n'avait pas la pureté cicéronienne des Italiens du XVIe siècle. Il me semble que les Romains de tous les âges auraient fort goûté la grâce inaffectée, les allusions fines de son style, cet art de dire les choses comme sans le vouloir, ces réminiscences si naturelles et si à propos, qui n'ont pas un air d'emprunt, cette aisance et cette urbanité de langage d'un homme qui a toujours vécu en bon lieu et dans le meilleur commerce, et qu'à tout prendre sa diction avait une saveur de latinité qui les eût satisfaits.

En français, quoiqu'il n'ait pas composé d'original un seul

leurs moindres ouvrages, en font peu, et même n'en devraient pas faire. Je m'applique ce vers de l'*Œnomaus* d'Euripide (fragment) :

Ὁ πλεῖστα πράσσων πλεῖσθ' ἁμαρτάνει βροτῶν *.

—Mais voici ce que les juges compétents pensaient de son mérite :

Dr. Coray, *Pref. de Plutarque*, t. I, p. 54 :

Ὁ γάλλος Κλαυέριος, ὁ γάλλος Τυρότος (*sic*), ὁ γάλλος Βοισσονάδης, ὡς γνήσιοι κληρονόμοι τῆς ἑλληνικῆς σοφίας καὶ παιδεύσεως**.

Wyttembach, *Biblioth. critica*, p. 12, p. 104 :

« Boissonadii nomen adhuc non nisi semel a nobis memoratum est, in referendo titulo *Epistolæ criticæ* a Bastio ad illum scriptæ, et quas hic illi tribuit laudes, eas nos laudes per hunc libellum (Philostrati *Heroica*) re et facto comprobatas et in ejusdem studii eadem via eximium par sodalium agnovimus...Quare Philostratum maxime et hunc ejus librum elegerit editor ad quem tantas doctrinæ copias conferret, nil ipse dixit... Suum adhuc sospitatorem expectat Philostratus aliis operibus, cujus ex iis

* L'homme qui fait le plus de choses est celui qui fait le plus de fautes.
** Clavier, Thurot, Boissonade, dignes héritiers en France de la science et des lumières de la Grèce.

livre, et qu'il ait produit seulement des articles, des notices, des commentaires, les connaisseurs le mettent au rang des écrivains les plus châtiés, les plus polis, les plus élégants.

Tel qu'il était dans ses écrits, tel et plus prodigue de citations ingénieuses, plus libre dans l'exercice de sa sagacité à interpréter les textes et à les restituer, plus brillant d'éclairs imprévus, plus attrayant de sympathie, il se montra dans ses cours. Ceux qui assistèrent à ses premiers débuts ont vanté beaucoup sa séance d'ouverture, où la magie de son ingénieuse érudition tint pendant une heure l'auditoire suspendu à ses lèvres par l'explication des premiers mots d'un dialogue de Platon : Τὸν Ἴωνα χαίρειν, *Bonjour, Ion.* Mais ce sont là de ces spectacles et de ces fêtes qu'un jeune professeur offre à un public qu'il ne connaît pas encore et dont il n'est pas connu, pour donner la mesure des ressources dont il dispose et des prouesses qu'il peut faire. On met à un autre régime l'auditoire ami qu'on veut instruire et non pas amuser. De quelque don de plaire qu'il fût doué, il n'y sacrifia jamais la solidité de la méthode vraiment didactique, « celle de nos anciens, » disait-il modestement, « que je suis et que j'imite comme je puis. »

qui nunc sunt, si ipsi Philostrato maxime idonei optio daretur, Boissonadium profecto optaret. »

Wittembachius, *ad Phœdonem*, p. 113 :

« Postrema eruditissimus Boissonadius comparat cum simili dictione in Philostrati *Heroicis*. »

Van Lennep, *Animadv. ad Ovidii Epistolas*, p. 179 :

« Possis etiam cum Boissonadio meo distinguere...... »

Creuzer, *Præpar. ad Plotin.* p. 15 :

« J.-Fr. Boissonadii, viri clarissimi mihique amicissimi... »

F.-C. Matthiæ, *Præf. Fastorum Ovidii*, p. 5 :

« In cujus (Van Lennepii) gratiam, hortante cl. Boissonadio, Heroidum epistolas... ad has ipsas membranas jam pridem exegimus. »

Schæfer, *Præf. Gregorii Corinth.*, p. I :

« Quo tempore a Bastio inter amicos receptus sum, idem ille Fortunæ favor etiam Boissonadii, doctissimi galli, quem paucis abhinc annis nobilitatum edito Philostrato, mox novis laureis condecorabunt Eunapius, Marinus, Proclus, summam mihi benevolentiam conciliavit. Hujus benevolentiæ nunc quidem non potui fructum ferre jucundiorem quam quod vir egregius meis precibus hoc dedit, ut quæ ad Gregorium suos in usus notaverat, aucta variis codicum Parisinorum excerptis, mecum communicaret. Quo beneficio quantum me obstrinxerit, quamque bene de nova Gregorii editione meritus sit, gratissimo semper animo meminero ac profitebor. »

Son auditoire se divisait pour lui en deux classes : le public bénévole, les hôtes, ξένοι comme il les appelait [1], et, au-dessus, les élèves de l'École normale, à qui la volonté d'apprendre, autant que l'obéissance à la règle, rendait son cours obligatoire : c'étaient les fils de la maison. Leur absence d'un jour l'inquiétait ; il se félicitait de leur retour, leur assiduité lui semblait le *criterium* du succès de ses leçons [2]. Elèves de l'École normale, vous devez être fiers d'avoir pesé d'un tel poids dans les jugements d'un tel maître sur lui-même ! Vous vous efforcerez de l'imiter, de lui ressembler. C'est le plus bel honneur qu'on puisse rendre, selon le sentiment d'un grand homme, aux morts illustres dont on révère la mémoire.

M. Boissonade trouva dans la retraite des auxiliaires excellents pour se défendre au delà du terme ordinaire contre les approches de la vieillesse : la paix de l'âme avec l'exercice constant du corps et de l'esprit. C'était son opinion qu'il n'y a que les détresses de l'oisiveté et les fatigues du monde qui précipitent la décadence, et que le plaisir même se fait payer là, par trop de gênes, de servitudes et d'ennuis. Ne dirait-on pas que c'est pour lui que La Fontaine a écrit ces vers :

> L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
> Le sage y vit en paix et méprise le reste,
> Content de ses douceurs, errant parmi les bois.

Aussi, n'acceptant plus d'autres liens que ceux de la famille et du professorat, il ne consentit jamais à échanger sa chère

[1] Il les appelle aussi *exteri*, *externi*, dans les annotations des listes annuelles de ses auditeurs qu'il avait gardées soigneusement, et l'on y voit, par les notes inscrites à de longues distances de temps, qu'il ne perdait point de vue ceux qui avaient fréquenté ses cours, et qu'il les suivait dans leurs diverses fortunes.

[2] « A ma neuvième leçon, j'ai expliqué de l'*Antigone* dix-huit vers.

« Les élèves de l'École normale n'ont pas paru et ne viendront probablement plus. Ils ne m'auront pas trouvé assez fleuri, assez orateur.

« Nos anciens avaient la même méthode que moi ; je les imite, je les suis comme je peux. Les cours des universités étrangères ne se font pas autrement. Mais on veut des cours esthétiques, littéraires, éloquents !

« A ma dixième leçon, j'ai expliqué vingt vers d'*Antigone*. Les élèves de l'École normale étaient présents ; ils étaient allés à l'ouverture du cours de N... Mais ils ne me quitteront pas pour lui... » (*Ephémérides*, janv. 1852.)

liberté pour aucun intérêt de fortune ni pour les honneurs même de l'Académie qu'il affectionnait tant. La seconde fois qu'il fut désigné président, il fallut le nommer malgré lui [1]. Lorsque la mort du vénérable Daunou laissa vacante la place de secrétaire perpétuel, tous les regards se tournèrent sur lui et les suffrages vinrent le solliciter de toutes parts. Ses deux *Eloges* de Larcher et de Villoison, si bien écrits, si bien pensés, les qualités de son caractère, éprouvées par une habitude de tant d'années, nous faisaient voir en lui, avec le talent d'un digne interprète de l'Académie, une de ces autorités qui ne s'imposent point et au-devant desquelles tout s'empresse, un de ces centres d'attraction qui ramène autour de soi tous les dissentiments à transiger ensemble et à se réconcilier. L'amour de l'indépendance, mêlé d'une extrême défiance de soi-même [2], et non pas l'indifférence pour l'utilité commune, le retint dans sa solitude à l'abri des affaires [3]. Il

[1] Procès-verbal de la séance du 6 janvier 1830 :
« M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Boissonade qui exprime le désir de ne pas être nommé président, dans le cas où l'Académie songerait à lui conférer cette fonction *.
« Il est donné lecture des articles du règlement relatifs aux nominations qui doivent être faites dans la première séance de janvier.
« Conformément à ces articles, l'Académie nomme pour président, à la majorité des suffrages, M. Boissonade. »

[2] « Je suis allé aujourd'hui toucher à la trésorerie le premier semestre de mon 5 p. 100 de cette année, et l'on m'a averti que je n'avais pas touché le second semestre de l'année dernière. L'exactitude des employés a réparé mon oubli. Que penseront-ils d'une espèce de savant qui ne sait même pas administrer sa petite fortune ?»

(*Ephémér.*, avril 1851.)

« M. Ferdinand Denis m'a apporté un feuillet splendide d'un album sur lequel une des deux Brésiliennes qui suivent mon cours désire que j'écrive quelques lignes. Je le lui ai rendu avec ce qu'on me demandait et ma signature.
« Ne voilà-t-il pas un précieux κειμήλιον à emporter au Brésil ! »

(*Ibid.*, octobre 1851.)

[3] Ἀποβλέπων εἰς τὸν ἀγρὸν, εἰρήνης ἐρῶν,
Στυγῶν μὲν ἄστυ **.

(Aristoph., *Acharn.*, 32.)

. . . ruris cultu. . . . .
Omne ævum peragens, publica despiciens,

* M. Boissonade était vice-président de l'année précédente. Ce titre, dans les usages de l'Académie, est une désignation officielle pour la présidence.
** Les yeux tournés vers les champs, aimant la paix, ayant la ville en horreur.

partageait son temps entre sa bibliothèque et son jardin, aussi curieusement cultivés et enrichis l'un que l'autre [1].

Ipse *suo* vivens segregus arbitrio.
(Auson., *Parent.*, VIII.)

'Εν ἀγρῷ ζῶν, οὔτε πολυπραγμονῶν τι, οὔτε παραπράσσων *.
(Dio Cass., LXXVI, vii, *de Quintillio.*)

— La date du *portrait* suivant est à remarquer (juillet 1830) ; l'orage qui gronde assombrit la physionomie :

ὅμως καὶ ἐσυκοφάνθη
(quod an de me verum sit ignoro),
καὶ ἀνῃρέθη

(quod vix metuo, etsi incipientes jamque graves et graviora minantes turbæ nihil non ἀνέλπιστον καὶ ἀπώμοτον faciant **).
(D. Cass., *Ibid.*)

Ἄλλοις μὲν ὁμιλία παιδικῶν ἡδὺ, τοῖς δὲ ὡς πλεῖστα λούσασθαι, τοῖς δ' εἰς πλῆθος πιεῖν, τοὺς δ' ἵπποι καὶ κύνες ἐξέπληξαν· καὶ νὴ Δι' οἱ μὲν παιδιᾷ προσέχοντες ἀφεστᾶσι τῶν λόγων, οἱ δ' ἕτερ' ἄττα σπουδάζοντες· ἐμοὶ δὲ λόγοι πάσας προσηγορίας καὶ πάσας δυνάμεις ἔχουσι ***.
(Aristide, t. II, p. 577.)

Ἄλλῳ τόξον ἐν ἡδονῇ, τῷ δὲ ἵππος, τῷ δὲ τὰ παίδικά, ἐμοὶ δὲ βιβλία καὶ λόγοι ****.
(Æneas Soph., *Ep.* i.)

1 « Les livres ont toujours été la passion des honnêtes gens. M. le chancelier Séguier les aimait tant qu'il disait souvent que, si on voulait le corrompre, il n'y avait qu'à lui donner des livres.» (*Menagiana*, t. IV. p. 96. Voy. d'Alem., *Elog.*, t. II, p. 162.)

* Vivant à la campagne, n'intriguant point, ne se mêlant point d'affaires.

** « Cependant on l'accusa (pour ce qui est de moi j'ignore si cela est vrai) et il fut tué (ce que je ne craignis guère, quoique la foule grossissante et de plus en plus menaçante fût capable de tout acte extrême et maudissable). »

M. Boissonade fait ici allusion à un danger réel qu'il courut alors. Peu au courant de la gravité des événements qui se passaient à Paris, il était venu, le 29 juillet, de Nogent-sur-Marne, pour la séance publique de l'Académie dont il était président. La séance n'eut pas lieu, comme on le pense bien. Au retour, passant par Bercy, pour éviter le faubourg Saint-Antoine, alors en pleine insurrection, il fut entouré, apostrophé et fouillé. Une brochure qu'il venait de recevoir, ayant pour titre : *Où allons-nous? Que voulons-nous?* et d'où s'échappa une foule de billets de toutes couleurs, servant d'entrée à la séance publique, acheva de le compromettre. La foule devenait menaçante, les cris *à l'eau! à l'eau!* se faisaient déjà entendre; mais la fermeté et le calme de M. Boissonade lui firent bientôt quelques partisans qui protégèrent sa sortie de Paris. (*Note de l'Editeur.*)

*** Les uns se plaisent aux compagnies joyeuses, d'autres aux bains, d'autres aux festins splendides. Il y en a qui se passionnent pour les chiens et les chevaux, d'autres qui désertent l'étude pour les jeux ou pour toute autre occupation. Pour moi l'étude est pleine d'attraits tout-puissants.

**** L'un aime à tirer de l'arc, l'autre à monter à cheval; un troisième cherche les plaisirs. Ce qui me plaît à moi, c'est l'étude et les livres.

Jamais un seul jour sans la plume et les livres [1], jamais un seul jour sans la serpe et la bêche. Plus d'un de ses ouvrages témoigne de ses connaissances en horticulture, et son jardin voyait fleurir par ses soins toute une histoire vivante, tout un commentaire en nature de la botanique des anciens. Dans ses *Ephémérides*, confidences écrites pour lui-même et pour lui seul, on le surprend à se reprocher l'intempérance de ce qu'il appelle « sa manie jardinière. » C'était à l'occasion de la mort de M. Walckenaër, causée par un excès de fatigue [2]. Mais il n'en répétait pas avec moins de plaisir, encore deux ans après, ces vers de Ginguené :

> Je suis plus que jamais, en ma saison tardive,
> Amateur des jardins si ce n'est jardinier,
> Et toujours des leçons à prendre [3] !

et ceux-ci de Ducis :

> Que de fois un vieux pâtre, une Lise naïve,
> L'ont regardé de loin, dans leur joie attentive,
> Apprenti jardinier, armé de longs ciseaux,
> Tondre un mur de charmille, aplanir ses rameaux !

« Sauf le pâtre et la Lise naïve, ajoutait-il, qui heureusement

---

1 *Cur semper libros componam ?*
Scilicet est cupidus studiorum quisque suorum,
Tempus et adsueta ponere in arte juvat.
(Ovide, *Ex Ponto*, I, v, 35.)

Ne longum faciam, seu me tranquilla senectus
Exspectat, seu mors atris circumvolat alis,
Dives, inops, Romæ, seu fors ita jusserit, exsul,
Quisquis erit vitæ, scribam, color.
(Horace, *Sat.* II, i, 57.)

2 « La mort de Walckenaër m'est un nouvel avertissement; il avait quatre-vingts ans. Une fluxion de poitrine survenue à la suite de grandes fatigues corporelles l'a, dit-on, emporté.

« Que de fois ma manie jardinière me fait courir un pareil danger ! *Jam proximus ardet Ucalegon.* »
(*Ephémér.*, avril 1852.)

« Le billet funéraire de Delalain, qui a été mon condisciple au collége d'Harcourt, m'est arrivé ce matin. Il avait soixante-dix-huit ans : l'avertissement est formel.

« Il y en a un qui, s'il m'arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise ! compléterait pour moi *the three warnings* de mistress Thrale : c'est celui d'Hochet, mon vieux camarade d'Harcourt *. »
(*Ibid.*, juin 1852.)

3 « Il y a, dans les fables de Ginguené, un passage qui m'a tellement charmé que je le sais par cœur, et me le répète souvent :
Je suis plus que jamais, etc.
(*Ephémér.*, janvier 1854.)

* M. Hochet mourut un mois avant M. Boissonade qui n'en fut pas informé.

« pour moi ne pourraient pas me voir, car j'en serais trop « découragé. »

Il souriait en vrai sage à l'injure des ans [1], et même à la mort qu'il attendait

Sans la désirer ni la craindre,

répétant ces vers de Meynard « qui lui avaient toujours plu « infiniment », disait-il, « comme ceux de Martial dont ils « sont imités :

Summum nec metuas diem, nec optes ;

car la poésie se mêlait naturellement chez lui à la pensée du savant et du philosophe.

Une note de ses *Ephémérides* nous apprend qu'il était octogénaire lorsqu'il lui arriva, en allant au Collége de France, d'être renversé par un cabriolet qui passa sur lui et le laissa sain et sauf par miracle. Ne frémit-on pas à la pensée qu'en moins de deux ans le même accident a failli priver l'Institut de trois de ses plus belles lumières, M. Boissonade, M. Hase, M. Villemain ? Ce serait à demander le rétablissement de cette loi des Romains qui interdisait, après les premières heures de la matinée, toute circulation des voitures dans la ville. M. Boissonade ne fit pas tant de bruit : « Je suis allé « donner ma leçon, sans émotion, comme sans douleurs, « écrit-il. Cette profonde indifférence tient peut-être à ce que « je suis depuis longtemps dans mes années de grâce [2]. »

1 « Parcourant le *Plutus*, j'ai rencontré ce vers (1060) :

ἕνα γαρ γόμφιον μόνον φορεῖ *.

« J'ai expliqué autrefois cette comédie, vers 1817. Comme alors j'étais moins délabré, l'allusion était moins directe; mais aujourd'hui γόμφιον μόνον φορῶ ! Au reste, mes auditeurs ont toujours été d'une extrême politesse, et ils seraient plus embarrassés que moi : je rirais assurément de très-bon cœur. »

(*Ephémér.*, février 1852.)

— Il acceptait aussi pour sa perruque une plaisanterie de Martial, XII, 90 :

Quod lana caput alligas, Charine,
Non aures tibi, sed dolent capilli.

2 « Ce matin, en allant à mon cours, j'ai été renversé par un cabriolet. J'étais d'un calme complet, renversé sous le cheval,

* Il n'a qu'une molaire unique.

Un deuil cruel avait troublé, en 1844, le cours de cette tranquille existence : sa sœur mourut ; il bâtit sur la tombe une sépulture de famille, où il grava une épitaphe latine dont le sens était :

Sous cette pierre
qu'il a placée de son vivant, pour lui,
dans la soixante-dixième année de son âge,
J.-F. Boissonade, enseveli
auprès de sa sœur chérie,
jouira de la paix éternelle [1].

Ce rendez-vous donné à la mort sans ajournement à long terme, selon ce qu'il pouvait croire, n'altérait point sa sérénité. Elle vint à treize ans de là [2], sans maux et sans violence, comme le souffle d'un jour nouveau qui se lève éteint le flambeau après une longue veille, et ses derniers regards se reposèrent sur la compagne de sa vie, sur ses deux fils, qui porteront honorablement le nom dont il les a décorés.

Ses écrits si nombreux, précieux à tant de titres divers, qui font une partie nécessaire, un ornement remarqué des bibliothèques savantes, lui assurent une longue mémoire. Combien y ajouterait d'éclat, si elle était connue, la part qu'il a prise comme auxiliaire anonyme à de grandes entreprises littéraires [3] et à quelques ouvrages de plusieurs de ses correspon-

attendant qu'il me brisât sous ses pieds, ou qu'il me laissât le temps de me relever. Je suis allé donner ma leçon, etc. »
(*Ephémér.*, juin 1854.)

[1] JO. FR. BOISSONADE
PROF. LITT. GRÆCC. IN COLLEGIO FRANCIÆ
INSTITVTI SOCIVS
RECONDETVR
LOCO IN PERPETVVM CONCESSO DECRETO PRÆF.
SVB HOC LAPIDE QVEM SIBI POSVIT
VIVVS
M. MAIO A. M DCCC XLIV ÆTATIS LXX
NON PROCVL A DILECTA SORORE
PACE FRVITVRVS ÆTERNA.

[2] Le 8 septembre 1857.

[3] « J'ai envoyé à M. Didot la suite de mes notes sur le *Trésor grec* (n[os] 14376 à 14472) et la suite de mes observations sur sa *Nouvelle Biographie*. (*Ephémér.*, juin 1853.)
— M. Boissonade a continué jusqu'en 1855 d'enrichir (πλουτίζειν), selon l'expression de l'éditeur, le *Thesaurus linguæ græcæ*. Ses notes ont dépassé le nombre de *quinze mille*.

dants[1] ! Combien y en ajouteraient encore, s'ils avaient été publiés en temps utile, ses travaux sur l'*anthologie grecque* qui avaient devancé la célèbre édition de Fréd. Jacobs et qui lui prêteraient encore aujourd'hui de nouvelles

[1] M. Barbier, *Dict. des Anonymes*, *Préf.*, t. III, p. 6 :

« Je dois des remerciements du même genre à nombre d'amateurs qui m'adressent des éclaircissements sur différents articles de mon dictionnaire. Parmi ces personnes, je nommerai M. Boissonade, helléniste distingué. »

Lettre de M. Barbier à M. Boissonade, 27 janvier 1825 :

« L'intérêt que vous avez pris à la première édition de mon *Dictionnaire des ouvrages anonymes* me porte à croire que vous lirez avec quelque plaisir la seconde édition qui forme, pour ainsi dire, un ouvrage nouveau, et qui vous doit plusieurs de ses améliorations. C'est ce qui me détermine à vous en faire l'hommage, en vous priant de m'adresser les remarques critiques dont elle vous paraîtra encore susceptible. »

M. Noël, *Préface du Gradus*, p. 9 :

« Des savants distingués, une multitude de personnes, se sont empressés de m'adresser des observations... Je saisis cette occasion de leur payer un juste tribut de reconnaissance. Je me plais à nommer, entre autres, M. Boissonade, professeur suppléant de littérature grecque dans la Faculté des lettres de Paris. »

Achaintre, *Pref. Juvenalis*, p. 14 :

« Multa me præterea debere fateor duobus eruditis viris... Alter condiscipulus meus, inter græcæ linguæ peritos merito numerandus, cujus nunc, ipso jubente, nomen taceo, emendationes suas annotationesque sagacissimas ad me misit. »

M. Chardon de la Rochette, *Magasin encycl.*, oct. 1810 :

« Le second, qui n'a pas permis à M. Achaintre de le nommer, mais dont je dois trahir la modestie, est M. Boissonade, jeune critique qui a déjà pris sa place parmi ceux dont la république des lettres s'honore. Son premier ouvrage, qui a reçu un accueil distingué de la part des savants, nous promet un helléniste profond, et, si nous en croyons un bruit assez fondé, la langue française lui devra un monument digne d'elle et dont elle a si grand besoin. »

M. Thurot, *Mercure*, t. XLVI, 1811, p. 211 :

« Nommer M. Boissonade, c'est, en effet, donner une idée très-avantageuse des ressources que l'éditeur (M. Achaintre) a dû trouver dans l'érudition également sûre et variée de son ami. »

M. Peignot, *Répertoire bibliographique universel* (1812), p. 207 :

« Le savant M. Boissonade et M. Firmin Didot ont contribué à la perfection de cette belle édition de Juvénal.

M. Schœll, *Répertoire de litt. ancienne*, p. 207 :

« Quelques excellentes observations que M. Boissonade nous a communiquées sur Dicuil... »

Le même, *Hist. de la littérature grecque*, *préf.*, p. 25 :

« Je ne puis terminer cette préface sans parler des obligations que j'ai à l'un de nos savants les plus modestes et les plus distingués, M. Boissonade, membre de l'Institut. Quoique accablé de nombreux travaux, ce savant a bien voulu jeter un coup d'œil

clartés* ! Mais, quand même il n'aurait point laissé de livres, il pourrait, si la postérité comptait avec lui, dire quelles furent les cinquante années de son enseignement, combien de lettrés d'un goût délicat, de professeurs distingués, d'hellénistes

sur les épreuves de mon ouvrage et me communiquer ses utiles observations. Il m'a fait remarquer plusieurs erreurs ou inexactitudes que ses conseils m'ont mis à portée de faire disparaître. »

M. Rochette, *Hist. de l'établ. des Colonies grecques*, t. IV, p. 391 :

« Il y a ici une erreur que m'a fait remarquer M. Boissonade... Je saisis cette occasion d'exprimer à M. Boissonade ma reconnaissance pour la bonté avec laquelle il a bien voulu revoir cet ouvrage, et pour les remarques qu'il m'a communiquées dans le cours de l'impression. »

M. de Saint-Victor, *Préf. d'Anacréon*, p. 18 :

« Dans les endroits obscurs et difficiles, j'ai constamment trouvé l'utile et précieux secours de mon savant ami, M. Boissonade, et je ne puis m'empêcher de dire que son goût excellent n'a pas moins contribué que sa science profonde à rendre ma traduction aussi passable qu'il m'était possible de la faire. »

M. Valpy, *Classical Journal*, vol. X, nº 19, p. 208 :

« J.-F. Boissonade, as our subscribers will be glad te hear, has, with a very meritorious generosity and a most commendable zeal for the interests of greek litterature, transmitted to us a long list of words not inserted in H. Stephens' Thesaurus, with wich he has met in the course of his extensive and recondite reading. »

Schweighæuser, *Animadv. ad Athen.*, t. V, p. 604 :

« De quo cum nuperrime me admonuerit adolescens omni humaniori doctrina politissimus, magnum olim harum litterarum non ornamentum modo, sed et præsidium futurus, Boissonadius Parisiensis, cujus in Athenæum merita jam prædicavi. »

Ibid., t. VIII, p. 124 :

« Quod me, ut plurima alia, docuit eruditissimus amicissimusque Boissonadius. »

Ibid., p. 380 :

« In virorum doctorum numero qui ad emendandum illustrandumve Athenæum suas nobis symbolas benevole contulerunt... singulariter eminet eruditissimi nostrique amantissimi Joh.-Fr. Boissonadii Pariensis indefessa industria; qui incredibilem numerum observationum nobiscum communicavit, partim suo ex cultissimo ingenio ductarum, partim ex optimis quibusque libris qui nobis non in promptu fuerant, decerptarum. »

—M. Boissonade donna aussi des soins à la publication de l'*Essai sur les mystères d'Eleusis*, par Ouvaroff.

Voici à ce sujet comment s'exprime M. le baron S. de Sacy, dans l'Avertissement de l'édition de Paris (1816).

« Appelé, plutôt par la confiance et l'amitié de M. de Sainte-
« Croix que par la direction de mes études personnelles, à m'oc-

* Les vœux de M. Naudet seront réalisés : l'*Anthologie* de M. Boissonade est sous presse, grâce au dévouement de MM. Didot aux lettres grecques. (*Note de l'Editeur.*)

éminents sont sortis de son école, et, content de cette œuvre, répondre comme la matrone romaine : « Voilà ma parure, « voilà ma gloire! »

« cuper de ce sujet aussi obscur qu'il est intéressant, j'ai eu « recours pour l'exécution de mon projet aux lumières et à la « complaisance de M. Boissonade, dont le nom s'attache natu- « rellement à tout ce qui concerne la littérature grecque et la « critique des anciens monuments de cette littérature, et il a bien « voulu se charger de la vérification de quelques-uns des pas- « sages originaux et partager avec moi le soin de la révision des « épreuves. Je le prie d'en agréer mes remercîments, et je ne « doute point que M. Ouvaroff n'applaudisse à ma détermination « et ne partage ma reconnaissance. »

—Parmi tant de grands noms, je n'ose me nommer,

Cependant je ne dois pas taire que ma traduction de Plaute a été revue en épreuves et souvent corrigée par ce maître excellent.

LISTE

DES OUVRAGES DE M. BOISSONADE[1].

I

TRAVAUX ACADÉMIQUES.

Mémoire sur les *Lettres* attribuées à Diogène le Cynique, 1813 (*Notices et Extraits des manuscrits*, t. X, p. 122-298; 1818).

Notice sur les *Lettres* attribuées à Cratès le Cynique, 1814 (*Notices et Extraits*, t. XI, p. 1 et suiv.; 1827).

Mémoire sur une *Inscription grecque d'Actium*, 1814, reproduit en latin dans le *Classical Journal* (t. XVII, p. 366-394) et imprimé à la suite de l'édition des *Lettres d'Holstenius* (1817).

Mémoire sur une *Inscription grecque d'Elis*, 1815, donné par extraits dans le *Magasin encyclop.* (1815, t. IV, p. 344), et reproduit en latin dans le *Classical Journal* (t. XX, p. 285-306).

Dissertation sur les lois grecques et romaines relatives à la punition de l'*avortement* (V. Rapport historique de M. Daunou pour 1814, et le *Magasin encycl.* (1814, t. IV, p. 1 et s.).

Dissertation sur les *Surnoms d'Apollon* (V. Rapport historique de M. Daunou pour l'année 1815, et *Magasin encycl.*, 1815, t. IV, p. 344 et suiv.).

Scholies inédites de Basile de Césarée, sur saint Grégoire de Nazianze (*Notices et Extraits*, t. XI, 1827, p. 55 et s.).

Traité alimentaire du médecin Hiérophile (*Ibid.*, p. 178 et suiv.).

Poëme moral de Georges Lapithès (*Ibid.*, t. XII, 1831, p. 3 et s.).

Lexique des synonymes grecs, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale (*Ibid.*, t. XIII, 1838, p. 133 et suiv.).

II

ÉDITIONS D'AUTEURS GRECS[2].

Philostrati *Heroica*. Paris, 1806, in-8°, et *Bibliothèque grecque-latine* de MM. Didot. (Dédié à M. Bertin de Veaux et à Bast.)

[1] Nous donnons cette liste d'après la Notice de M. Lebas, en y ajoutant quelques documents nouveaux qui nous sont parvenus. Nous avons aussi profité de l'excellent article *J.-F. Boissonade*, de Quérard, dans la *Littérature française contemporaine* (1846, t. II, p. 127 et s.). Cet article, le plus complet, au point de vue bibliographique, est aussi le plus exact; il avait été soumis à M. Boissonade par M. Quérard. (*Note de l'Editeur.*)

[2] La collection complète de ces ouvrages a été acquise par la Bibliothèque impériale de Paris. (*Note de l'Editeur.*)

Marini *Vita Procli*. Leipsick, 1814, in-8°, et *Biblioth. gr.-lat.* de Didot (Dédié à Coray.)
Tiberius Rhetor, *de Figuris*, et Rufus, *de Arte rhetorica*. Londres, Valpy, 1815, in-8°. (Dédié à Van Lennep.)
Holstenii *Epistolæ*, et *Commentatio in inscriptionem actiacam*. Paris, 1817, in-8°. (Dédié à G. H. Schæfer.)
Nicetæ Eugeniani *Drosilla et Charicles*, et Constantini Manassis *Fragmenta*. Paris et Leyde, 1819, 2 vol. in-8°, et *Bibl. gr.-lat.* de Didot. (Dédié à S. de Sacy et à J. Morelli.)
Herodiani *Partitiones* ('Επιμερισμοὶ). Londres, Valpy, 1819, in-8°. (Dédié à Abel de Rémusat.)
Procli *Scholia in Cratylum Platonis*. Leipsick et Leyde, 1820, in-8°. (Dédié à Fr. Creuzer.)
Aristæneti *Epistolæ*. Paris, 1822, in-8°. (Dédié à M. Villemain.)
Eunapii *Vitæ Sophistarum* et *Fragmenta historiarum*. Amsterdam, 1822, 2 vol. in-8°; et *Bibl. gr. lat.* de Didot. (Dédié à Van Praët.)
Ovidii *Metamorphoseon Planudis versio græca*. Paris, 1822, in-8°, imprimerie royale. *Biblioth. latine* de Lemaire, t. V de l'*Ovide*.
Poetarum græcorum *Sylloge*. Paris, Lefèvre, 24 vol. in-32.
Anacreontis *Reliquiæ*, 1823, 1 vol. (Dédié à Dacier). — 1831, 2e édit. (Dédiée à Walz.)
Theocritus, Bion, Moschus, 1823, 1 vol. (Dédié à M. Schweighæuser.) — 1837, 2e édit. (Dédiée à M. Dindorf.)
Gnomici poetæ, 1823, 1 vol. (Dédié à Barbié du Bocage.)
Homerus, 1823, 4 vol. (Dédié à Dupuytren.)
Callimachus, etc., 1824, 1 vol. (Dédié à Barker.)
Sophocles, 1824, 2 vol. (Dédié à Letronne.)
Hesiodus, 1824, 1 vol. (Dédié à Fr. Jacobs.)
Æschylus, 1825, 2 vol. (Dédié à G. Hermann.)
Pindarus, 1825, 1 vol. (Dédié à Bœckh.)
Lyrici poetæ, 1825, 1 vol. (Dédié à Ch. Fr. Petit-Radel.):
Euripides, 1825, 5 vol. (Dédié à Aug. Matthiæ.)
Aristophanes, 1826, 4 vol. (Dédié à M. Hase.)
'Η καινὴ διαθήκη (*Novum Testamentum*). Paris, Lefèvre, 1824, 2 v. in-32.
De Syntipa *Narratio*. Paris, 1828, in-8°.
ΑΝΕΚΔΟΤΑ (*Anecdota græca*). Paris, Imprimerie royale, 1829-1833, 5 vol. in-8°.

[La variété des matières de ces cinq volumes nous a engagé à en donner ici le détail, ainsi que celui des *Anecdota nova*.

On ne s'étonne pas, au surplus d'une telle variété et du soin avec lequel M. Boissonade a recueilli ces morceaux épars, quand on lit la jolie épigraphe qu'il a inscrite en tête de cette importante collection :

« Συνάγαγετε τὰ περισσεύσαντα κλάσματα, ἵνα μή τι ἀπόληται. »

« Ramassez les petits morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde. »
(S. Jean, VI, 12.)]

T. I, 1829 : — Sentences recueillies par le moine Jean Georgidès.— Apophthegmes des saints Pères. —Sentences diverses.— Pensées philosophiques.—Sentences de divers sages.— Réponses des neuf sages (*Gymnosophistes*) à Alexandre.—Sentences de Ménandre et de Philistion.—Maximes de Ménandre par ordre alphabétique. —Vers par ordre alphabétique.—Déclamation de Libanius. —Discours sur Alexandre.— De Psellus : poëme médical ; lexique médical ; fragment sur l'agriculture. — De Théodore l'Hyrtacénien : adresse à l'empereur ; monodie sur la mort de Michel Paléologue le Jeune ; monodie sur la mort d'Irène; monodie sur la mort de Nicéphore Chumnus, *préposé à l'encre impériale.*— De Nicéphore Chumnus : discours à l'impératrice sa fille, sur le veuvage ; discours à l'empereur sur la mort du prince son fils. —De Grégoire de Chypre : éloge de Michel Paléologue et de Constantin le Jeune; éloge de l'empereur Andronic Paléologue. — Appendice. Plutarque : extrait sur les choses impossibles. — Sur les choses qui vont d'elles-mêmes.— De Léon Bardalès : vers ïambiques sur le second avénement (jugement dernier) ; épitaphes ; sur une amphore d'argent ; lettre à Méthochitès, grand logothète. —Sur plusieurs adverbes.—Planude : atticismes.— Mélanges.—Théodore Prodrome : fragment sur le rat.—Ignatius : vers sur Adam.—Variantes de Phocylide.

T. II, 1830 : — de Nicéphore Chumnus : éloge d'Andronic Paléologue; bulle d'or sur une résolution et une demande de l'impératrice femme d'Andronic Paléologue ; bulle d'or adressée au prince de Servie ; bulle d'or sur la réunion des moines dissidents ; bulle d'or sur la réunion des moines du mont Galésius et de ceux de la Sainte-Résurrection — Décret de l'empereur contre les injustices. — Ordonnance pour prescrire de célébrer la fête de l'Assomption, depuis le premier jour du mois d'août jusqu'au dernier.— De Nicéphore Chumnus, exhortation aux Thessaloniciens sur la justice. — Du rhéteur Théodule, dit le Maître : discours au roi Andronic Paléologue ; au vénérable Père Joseph, sur ses voyages en Italie et en Perse; déclamations sur Euphorion, père de Cynégire, et sur Callimaque, père de Polémarque.— Chrie de Grégoire de Chypre.—De Manuel Paléologue : déclamation sur un ivrogne; exorde d'Anténor. — De Maxime Planude, comparaison de l'hiver et du printemps —D'un anonyme, vers sur la grammaire. — Interprétation facile de noms de plantes et de formules de médecine classées par ordre alphabétique.— De Théodore l'Hyrtacénien, éloge de saint Aninas le thaumaturge. — Mélanges. Sur l'âge de l'homme.—Sur les mœurs de l'homme. —Sur les solécismes de conduite.—Rapprochement de nombres — Sur les verbes absolus et non subordonnés.— Sur la pendaison de Judas, par Apollinarius.—Fragments : théologiques, moraux et poëtiques.

T. III, 1831 : — Du très-humble Théodore l'Hyrtacénien : discours sur la vie terrestre de très-honorée et très-invincible Notre-Dame, toujours vierge et mère de Dieu ; description du jardin de sainte Anne — Du très-sage Jean Gabra, discours sur l'assomption de la Vierge.—Descente de Mazaris en enfer ou détails sur quelques morts bien connus au palais. Lettres de Nicéphore Gregoras.—Vers politiques de Michel Psellus, sur la *grammaire*, dédiés à l'empereur Constantin Monomaque. — Sur le *barbarisme* et le *solécisme*, par Polybe et par un anonyme.—Sur le *solécisme* et les *impropriétés d'ex-*

pression, par Hérodien.—Sur les *tropes* par Tryphon, par Cocondrius et par un anonyme.—Sur les *figures*, par Zonæus.— Des modifications des mots, par un anonyme.—De Nicetas de Serres : vers sur la grammaire; des mots qui abrégent l'ω ou le gardent au génitif.—Fragment d'un anonyme. — Explication de mots extraits de l'apôtre saint Paul.—Manière de bien scander les vers cités dans les grammairiens, par Chortasmius, évêque de Sélybria.— De Nicéphore Chumnus : sur la manière de juger les écrits ou de composer ; discours à l'adresse de ceux qui ne veulent pas se laisser convaincre par les orateurs inhabiles ; traité de l'*air;* réponse aux objections des anciens savants sur le même sujet; deux lettres: sur l'hygiène alimentaire pour les douze mois de l'année.—Billet d'Hippocrate de Cos au roi Ptolémée.—Enigmes : de Psellus, de Basile Mégalomites, d'Aulicalamus et d'un anonyme.—Vers anacréontiques sur la gloire de Jean Comnène.—Vers de Maxime Planude.—Sentences diverses.

T. IV, 1832 : — Histoire morale de Barlaam et de Joasaph *.—Esquisse d'un lexique en vers politiques.—Manuel élémentaire d'arithmétique, par Domninus.— Théodore Prodrome, contre un vieillard à longue barbe qui passait pour un sage.—Iambes d'Ignace, par ordre alphabétique.— Iambes de Nilus et de Ptochoprodrome.—Vers par ordre alphabétique, d'une âme pénitente, par un anonyme. — Vers sur la prière, par un anonyme. — Récit de Libanius.—Lettres de Michel le Pêcheur.— Sur les lyriques.—Noms du Christ.—Contre les prostituées.—Lettre de l'empereur Antonin.—Sur le Styx, par Amimien.—Sur l'adoration des saintes images, par André de Crète.

T. V, 1833 : — Martyre de saint Arethas. — Lois des Homérites. — Lettres de Notaras et de Gennadius.—Vers de Manuel Holobolus.— De Nicéphore Chumnus : épitaphe du métropolitain Philadelphias Théoleptus; sur le miracle de Cana; sur la prière d'Élisée à Élie; accusation contre les prévarications du patriarche Niphon; observations à quelques amis ; discours de consolation sur le malheur d'un ami ; pièce sans titre ; testament.—Déclamation de Georges Pachymères.—Vers sur Athènes, par Michel Choniate.—Lettres de Nicolas Secundinus à Andronic fils de Callistus.—Bessarion à Andronic.— Georges Amiroutzès à Bessarion.— Théodore à Démétrius.—Andronic à son seigneur Georges Paléologue.—Lettre de Grégoire au cardinal Bessarion.—Eloge de Bessarion, par Grégoire.—Récit de la vie et des miracles du vénérable Avercius.

Theophylacti Simocattæ *Questiones physicæ et Epistolæ*. Paris, 1835, in-8°.

Æneas Gazæus et Zacharias Mitylenæus, *de Immortalitate animi et mundi consummatione*. Paris, 1836, in-8°.

Psellus, *de Operatione Dæmonum* et *Opuscula inedita*. Nuremberg, 1838, in-8°.

Synesii Epistola IV (dans le *Delectus patrum Græcc.* de L. Sinner) 1842, in-12.

Philostrati *Epistolæ*, Paris et Leipsick, 1842, in-8°. (Dédié à L. de Sinner.)

* Voir aux *Additions* de ce volume, p. 494.

Anecdota nova, Paris, 1844, in-8°. (Dédié à M. Littré.)

Contenant : De Nicéphore Chumnus, le chambellan : lettres; fragment sur le bois ; autres lettres. — De Manuel Paléologue : panégyrique sur le rétablissement de la santé de l'empereur ; lettre à André Asanès, sur les songes ; lettres à Démétrius Cydonès. —Lettre de Démétrius Cydonès à divers. — Lettres de Cavasilas à Cydonès. — Description par Jean Eugénicus. — Sur la rose, par Libanius. —Lettres de Marcus Eugénicus sur les limites de la vie. — Sur les signes de la mort, par un anonyme. — Fragment de Léon, philosophe et médecin. — Théodore Prodrome : monodie, au nom de l'impératrice, sur la mort de son mari.

Babrii *Fabulæ iambicæ*. Paris, 1844, in-8°. (Dédié à M. Villemain.)

Babrii *Fabulæ iambicæ*. Paris, 1845, in-12.

Choricii Gazæi *Orationes, fragmenta*, etc. Paris, 1846, in-8°.

Pachymeris *Declamationes ;* Hieroclis et Philagrii Φιλόγελως. Paris, 1848, in-8°.

Tzetzæ *Allegoriæ Iliadis* et Pselli *Allegoriæ*. Paris, 1851, in-8°.

III

ÉDITIONS D'AUTEURS FRANÇAIS.

Voltaire, *Lettres inédites* à Frédéric le Grand. Paris, Delalain, 1802, in-8° et in-12.

Fénelon, *Télémaque*, avec notes et variantes. Paris, Lefèvre, 1824, 2 vol. in-8°. Réimprimé en 1853. (Sans nom d'éditeur.)

Bertin, *Œuvres complètes*, avec une Notice et des notes et variantes. Paris, Roux-Dufort, 1824, in-8°. (Sans nom d'éditeur.)

Parny, *Œuvres choisies*, avec une Notice et des notes et variantes. Paris, Lefèvre, 1827, in-8°. (Sans nom d'éditeur.)

IV

O HYSSOPE (*le Goupillon*), poëme héroï-comique, traduit du portugais d'Ant. Diniz, avec des notes. Paris, 1828, in-32. (Sans nom d'éditeur.)

(*N. B.* Ce petit ouvrage sera prochainement réimprimé.)

V

CRITIQUE ET BIOGRAPHIE.

M. Boissonade a donné :

Aux *Soirées littéraires* de Coupé (1795), t. 1, p. 274, la traduction en vers de quelques épigrammes de Martial, réimprimées dans le *Martial* d'E. Simon, publié par M. Auguis (1819).

Au *Magasin encyclopédique* de Millin, 13 articles, de 1798 à 1802 ; 2 autres, en 1812 ; 1, en 1814.
Au *Mercure de France*, 26 articles, de 1803 à 1809.
Au *Journal de Paris*, 1 article (15 décembre 1802).
Au *Moniteur universel*, 1 article (31 janvier 1803).
Au *Journal des Débats*, ensuite *Journal de l'Empire*, 219 articles, de 1802 à 1813 (moins 1803-1805).
Au *Classical Journal*, 8 articles, t. X, XI, XIV, XV, XVII, XX, XXXI.

(Dans ces 8 articles sont compris les commentaires latins sur les inscriptions d'Actium et d'Elis ; les autres sont intilulés : *Curæ posteriores* ; ce sont des *Additions et corrections* à d'autres articles du même recueil ; ils sont signés B. A. P. R. (By a Parisian reader).

Aux *Analecten* de Wolf, 4 articles (t. I, III, IV).
A la *Biographie universelle* de Michaud, 144 notices,

Dont les principales sont : Bessarion, les Boivin, Brunck, les Burmann, les Cannegieter, les Canter, les Carpzov, les Chalcondyle, les Chrysoloras, Diotogène, les Ericeira, les Estaço, Etienne de Byzance, Eumathe, Eunape, Euphorion, Eustathe, les Ferreira, les Fonseca, Garçam, Gaza, Grégoire de Corinthe, les Gruter, Harles, Hemsterhuys, Hérodien, Himérius, Holobolus, Holstenius, Isocrate, Jean Italus, Lanctantius Placidus, Larcher, Van Lennep, Leontium, Longin, Longus, Lucien, Lycophron, Markland, Moschopule, d'Orville, Philoxène, Pourtalès, Rutilius Numatianus, Théodore Prodrome, Xénocrate.

(Indépendamment des articles qui portent son nom, M. Boissonade a fourni à ses collaborateurs des notes bibliographiques pour beaucoup d'autres articles. Voyez les *Additions* du tome II, p. 630.)

A la *Biographie des hommes vivants*, 5 notices.

(Voir, pour le détail complet de tous ces recueils, l'excellente *Notice biographique* de M. Ph. Lebas et l'article précité de M. Quérard.)

A la *Biographie médicale* (t. II, p. 334-335), 2 notices : Etienne et Gérard Boissonade.

VI

Indépendamment des ouvrages qui précèdent, M. Boissonade a donné des soins aux éditions qui suivent :

Athénée de Schweighæuser (1801-1805).
Les Martyrs, l'*Itinéraire* et le *Génie du Christianisme* de Châteaubriand (1809-1811).
Odes d'Anacréon, de J.-B. de Saint-Victor (1810).
Gradus ad Parnassum de Noël (1810).
Grégoire de Corinthe de Schæfer (1811).
Juvénal d'Achaintre (1811).
Les Dictionnaires bibliographiques de Barbier et Schœll (1810-1812).

Histoire de la Littérature grecque de Fr. Schœll (1813).
Les Colonies grecques de M. Raoul-Rochette (1815).
Essai sur les mystères d'Eleusis par Ouvaroff (1816).

(Voir, pour ces ouvrages, la Notice de M. Naudet, notes, p. XCIV et s.)

Hermione (histoire de ma petite chienne), par Mme Wittembach (1820).

(Voir aux *Additions* du tome Ier, p. 495).

Démosthène et Eschine, de l'abbé Auger et Planche (1820).
Le Dictionnaire de Lavaux (1828, le tome II, depuis le mot *Mousquetaire*).
Euripide de Matthiæ (1821-1829).
Plaute de M. Naudet (1830).
Voltaire de Beuchot (1829-1834).
Gorgias de Fr. Thurot (1834).
Longus de Seiler (1835).
Thesaurus linguæ græcæ de Henri Estienne, par Valpy (plus de 12,000 notes fournies).
Thesaurus de H. Estienne, par M. Didot (plus de 15,000 notes).

(Voir au tome II : *Correspondance*, *Éphémérides* et *Additions*.)

VII

TRAVAUX INÉDITS.

Matériaux d'un *Dictionnaire littéraire de la langue française*.

(*N. B.*—Cet immense travail, fait pour M Bertin de Veaux, est aujourd'hui la propriété de MM. Didot.)

Dissertations académiques sur l'*Avortement* chez les anciens, et sur les *Surnoms d'Apollon*.
Animadversiones ad Synesii epistolas.
Gnomici poetæ, notes pour une seconde édition.
Discours de Lysias, *Sur le meurtre d'Eratosthène* (inachevé).
Traductions : des *Phéniciennes* d'Euripide, du *Prométhée* et des chœurs d'*Antigone* d'Eschyle ; des chœurs de *Phyloctète* et des *Coëphores* de Sophocle ; du XXIIIe livre de l'*Iliade* et des principales *Odes* de Pindare.

(*N. B.*—Il sera donné un volume de ces traductions dans le format des petits poëtes grecs de M. Boissonade.)

Animadversiones (notes d'enseignement) sur les principaux classiques grecs.
Anthologie grecque, commentaire complet et traduction en prose des parties que n'a pas traduites Grotius.

(*N. B.*—Cet ouvrage, sous presse depuis deux ans, paraîtra prochainement, dans la *Bibliothèque grecque-latine* de MM. Didot.)

I

CRITIQUE GRECQUE

I

SUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE

D'APRÈS M. AUGUSTE MATTHIÆ [1].

L'histoire littéraire, ainsi que l'histoire politique, se peut traiter de diverses façons. On peut, confondant tous les genres et ne distinguant que les époques, mêler ensemble les prosateurs et les poëtes, et ne suivre d'autre ordre que celui des temps; ou bien, partageant la littérature en différentes classes, traiter séparément de tous les poëtes à la fois, de tous les orateurs, de tous les grammairiens, de tous les philosophes, et ainsi de chacun des autres genres. Mais avec ces deux systèmes, on écrit plutôt des catalogues et des tables qu'une véritable histoire littéraire; car l'histoire, en prenant ce terme dans sa juste acception, doit rechercher les origines des choses, suivre la gradation de leurs progrès, leur perfectionnement, puis leur décadence, jusqu'à l'époque où le récit s'arrête. Elle doit aussi indiquer les causes ou certaines ou probables des événements racontés. Ces qualités de toute bonne histoire, et par conséquent d'une bonne histoire littéraire, ne peuvent se rencontrer dans aucune des deux méthodes que j'indiquais tout à l'heure, et dans la seconde bien moins encore, puisque, confondant tout à fait les époques et divisée par petits tableaux partiels, elle manque d'ensemble et ne peut offrir une

[1] *Journal de l'Empire* du 4 novembre 1806.

vue générale de toute la littérature. Elle pèche encore par le grand défaut de l'ennui, car elle est sans variété, et si elle se compose de vingt divisions, elle refera vingt fois le même chemin. Les livres écrits d'après ces deux procédés peuvent au reste être fort utiles aux jeunes gens : ils y trouvent des notions intéressantes et neuves pour eux, présentées d'une manière simple et facile; leur mémoire y est exercée avantageusement; leur goût et leur jugement le sont peut-être moins, mais une méthode plus philosophique serait souvent prématurée et ne leur conviendrait pas autant. La véritable histoire littéraire a besoin d'un âge un peu plus fort et d'esprits un peu mieux préparés.

Pour que l'histoire littéraire puisse être convenablement traitée et remplir toutes ses conditions, il faut, je crois, la partager en certains *âges*, dont chacun ait un génie, un caractère bien particulier. Les limites de ces âges doivent être fixées d'après les grands changements arrivés dans les lettres et non d'après les mouvements politiques; car, quoique souvent les révolutions de la littérature et celles de la chose publique se confondent, le contraire cependant se remarque aussi quelquefois. Dans la disposition des écrivains de chaque âge, l'ordre chronologique ne sera pas uniquement considéré : les écrivains de chaque genre pourront former autant de classes, et ces classes être distribuées suivant le plus ou moins d'influence que chaque genre aura exercé sur les autres. De cette façon, on verra facilement les progrès des différentes parties de la littérature, et de quelle manière chacune a pu agir sur les autres, les aider ou leur nuire. Pour faire mieux comprendre ces idées, j'en ferai une courte application à l'histoire littéraire de la Grèce.

Il faut commencer par Homère, quoiqu'il soit certain qu'il y eût des poëtes dans des temps encore plus anciens. Cependant on n'a sur eux que des notions si incertaines

et si vagues, qu'on n'en peut rien conclure sur l'état des lettres avant l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Le premier âge peut s'étendre depuis Homère jusqu'à l'époque où la prose fut inventée et où les lettres commencèrent à fleurir dans Athènes, c'est-à-dire jusqu'à la soixantième olympiade. Pendant tout ce temps, la poésie seule fut en usage; on en connaissait trois espèces : la poésie épique qui, tenant lieu de l'histoire, racontait les actions des héros; la poésie philosophique, qui réglait par ses préceptes les devoirs de la vie publique et de la vie privée, ou créait sur la morale, sur la nature, sur l'origine du monde, des fictions peu raisonnables, mais brillantes d'imagination; enfin, la poésie lyrique destinée à l'expression des pensées les plus graves et des plus doux sentiments. Dans le premier genre, Homère marche suivi de la longue suite des poëtes cycliques. Dans le second, se distinguent Hésiode et Xénophanes. Dans le troisième, Archiloque ouvre la carrière que ferment Pindare et Bacchylide. Quoique sortis des limites données à ce premier âge, l'uniformité des talents et des genres les y doit ramener. Les Ioniens se distinguent par-dessus tous dans le genre épique et didactique; les Eoliens, dans la poésie lyrique. Sur les traces des derniers marchent les Doriens de la Sicile et de la Grande-Grèce.

Dans le second âge, la prose fut inventée. Phérécide, le maître de Pythagore, l'appliqua le premier aux matières philosophiques; Denys, Cadmus, Hécatée, tous trois nés à Milet, l'employèrent d'abord dans l'histoire : mais leur langage était encore tout poétique et leur prose ressemblait à des vers mal mesurés. Ce fut Hérodote qui perfectionna ce genre d'écrire. Lorsqu'il parut, déjà les lettres fleurissaient à Athènes. L'usage de la prose n'y fit pas négliger la poésie; seulement elle changea de forme. L'épopée et l'ode étaient abandon-

nées : la tragédie leur succéda. Née des dithyrambes chantés aux solennités de Bacchus, elle prit de l'épopée ses narrations, mais sans prendre son mètre. Bientôt le récit d'un seul personnage, perfectionné surtout par le génie d'Eschyle, reçut la forme variée du dialogue, et ainsi s'établit un nouveau genre de poésie. Voilà donc les principaux caractères du second âge : la poésie dramatique dont Eschyle fut le premier auteur, et l'histoire, où le talent d'Hérodote se fait éminemment remarquer.

Cependant la littérature *sophistique*, importée d'abord de la Sicile et de la Grande-Grèce, commençait à se montrer dans Athènes : Gorgias de Léontium en fut le principal modèle. On ne peut nier que les sophistes n'aient contribué à corrompre les mœurs ; mais il faut convenir aussi qu'en discourant sur les deux côtés de toutes les questions, qu'en enseignant par préceptes l'art de bien dire et celui de persuader, ils donnèrent au langage des formes plus faciles et plus propres à l'usage de la vie commune. Alors paraissent les orateurs, et parmi eux se distinguent d'abord Antiphon et Andocides [1]. Anaxagore et Socrate créent ensuite l'étude philosophique, dont l'utilité fut grande pour cultiver et polir les esprits, former le jugement et donner l'art d'exprimer la pensée avec une exactitude rigoureuse et une subtile précision. La discipline de Socrate doit surtout avoir singulièrement avancé les progrès de la littérature. En détournant la philosophie de la recherche des objets inutiles à connaître ou placés au delà des bornes de l'intelligence humaine, en l'appliquant à l'usage de la vie ordinaire, à l'étude et à la correction des mœurs, en donnant d'exactes définitions des choses communes, il éclaira singulièrement les esprits de ses contemporains,

[1] Olympiade 80 et 86.

et introduisit dans la façon de penser, de raisonner, de discourir, une heureuse et élégante simplicité. Aussi voit-on les philosophes, les historiens, les orateurs sortis de son école, se faire remarquer par un langage soigné, naturel, facile, élégant, et devenir des modèles de goût pour les siècles suivants. L'art oratoire servit heureusement l'art dramatique. Sophocle et Euripide lui durent de dialoguer avec plus d'intelligence, d'écrire avec plus de correction : ils durent aussi aux études philosophiques de mieux observer les caractères, de mieux combiner leurs plans et de joindre, à propos, de graves sentences au dialogue de situation. Cependant un autre genre de poésie dramatique, la comédie, s'était établi et ses progrès étaient déjà grands. Il fut moins perfectionné par la philosophie et la rhétorique que par l'observation des mœurs communes et par la chaleur des factions. L'histoire, dans cet âge, éprouva un changement qu'on ne peut guère attribuer qu'aux progrès de l'éloquence : les harangues et les discours contradictoires furent mêlés à la narration. Thucydide en offre de nombreux exemples. Hérodote, né près de l'âge de la poésie, n'a point de ces longs morceaux de tribune : il dialogue seulement à la façon d'Homère et des épiques dont il imitait et les formes et les plans. Ce troisième âge s'étend presque de l'olympiade quatre-vingt jusqu'à la quatre-vingt-quatorzième, quand Lysandre s'empara d'Athènes. On l'appelle communément le siècle de Périclès : j'aimerais mieux l'appeler le siècle de Socrate.

Dans le quatrième âge, l'éloquence et la philosophie, nées au précédent, parvinrent à tout l'éclat de la plus haute perfection. Il est à jamais illustré par les beaux noms d'Antisthène, de Platon, d'Aristote, de Théophraste, parmi les philosophes ; d'Isocrate, de Démosthène, d'Eschine, de Lycurgue, parmi les orateurs. La poésie, l'histoire, la comédie, n'eurent pas un sort aussi brillant,

soit que l'issue funeste d'une trop longue guerre eût rendu les Athéniens inhabiles aux études légères et gracieuses, soit que ces genres fussent épuisés et manquassent de matière. L'éloquence, au contraire, pouvait pousser de beaux fruits sur ce sol désolé, et s'alimentait de tant de malheurs publics et particuliers. Les innombrables procès enfantés par la tyrannie des Trente, les attaques faites à la liberté par le roi de Macédoine, offraient un vaste champ aux talents des orateurs. Xénophon est le seul Athénien de cet âge qui ait écrit l'histoire avec un vrai talent; il charme par la douceur et la naturelle simplicité de son langage; mais en même temps son extrême superstition et sa partialité en faveur des Lacédémoniens annoncent en lui quelque chose de la dégénération publique. Tandis que la tragédie ne comptait plus qu'un grand poëte, Agathon, la comédie, qui avait subi une réforme totale, était, sous le nom de comédie nouvelle, cultivée encore avec un rare succès par Ménandre et Philémon. Mais déjà les lettres n'étaient plus renfermées dans les murs d'Athènes; elles ornaient aussi d'autres climats, et particulièrement la Sicile et la Grande-Grèce, leur ancienne demeure. Parmi les historiens, on distinguait : Ctésias de Gnide, Philiste de Syracuse, Théopompe de Chio, Éphore de Cumes; parmi les philosophes : Timée de Locres, Archytas de Tarente; parmi les poëtes : Léonidas de Tarente, Simmias de Rhodes, et deux femmes : Nossis de Locres, Anyte de Tégée. Mais cette haute et sublime poésie des premiers âges n'existait plus : les poëtes n'écrivaient guère que des frivolités.

Cependant le royaume d'Égypte s'était formé [1]. Pour ajouter à l'éclat de leur règne, les Ptolémée fondèrent à Alexandrie le *Muséum* et cette célèbre bibliothèque dont

[1] Olymp. 118, 2.

les richesses durent contribuer beaucoup à la direction que prit alors la littérature. Cette immense collection de livres, en rendant les recherches faciles, en fit naître le goût. On observa soigneusement ce que les autres avaient dit et ce qu'ils avaient fait, sans trop songer à rien faire soi-même ou à rien dire de neuf; on étudia les anciens modèles, sous le rapport de la critique et de la grammaire, et quand on les voulut imiter, on s'y montra plus érudit qu'ingénieux. Les sciences seules firent alors des progrès réels. La navigation fut étendue au loin; la géographie, les mathématiques reçurent un rapide accroissement. Ératosthène, Ptolémée, Strabon, furent d'habiles géographes; Euclide, Apollonius de Perge, et quelques autres, furent de grands géomètres. Mais je n'entrerai pas dans de plus longs détails sur la littérature du siècle des Ptolémée; j'en parle fort au long dans un autre article, d'après une dissertation de M. Heyne[1].

Depuis cette époque, la littérature grecque, répandue dans toute la partie orientale de l'Empire romain, prit partout un caractère uniforme. Le but presque unique de tous les littérateurs fut d'écrire sur les règles de l'art d'après les modèles antiques et d'en calquer servilement le style et les formes dans de petites compositions maniérées et sophistiques. Vers la fin du règne d'Adrien, un grand mouvement parut se faire dans les esprits, et la littérature reprit une vigueur nouvelle. Mais le génie était éteint partout: cet effort passager ne produisit guère que d'élégants et froids déclamateurs, d'assez faibles historiens et de médiocres versificateurs.

[1] Voir le n° XX.

II

SUR L'HYMNE D'HOMÈRE A CÉRÈS[1].

Il y a à peu près vingt-cinq ans que M. le professeur Frédéric Matthiæ trouva à Moscou, dans la bibliothèque du saint synode, un manuscrit d'Homère qui contenait, outre l'*Iliade*, l'*Odyssée* et les hymnes déjà imprimés, deux morceaux tout à fait inconnus. L'un était un fragment de quatorze vers d'un hymne à Bacchus; l'autre un Hymne à Cérès de près de cinq cents vers. Assurément c'était une grande merveille que de trouver en ce siècle un hymne d'Homère et de le trouver à Moscou. M. Matthiæ, impatient de faire jouir le public de sa belle découverte, et songeant qu'une édition faite à Moscou éprouverait des délais infinis, envoya sa copie à M. Ruhnkenius, savant professeur à l'université de Leyde. Il était impossible de choisir un éditeur plus habile, car M. Ruhnkenius était alors justement regardé comme le premier critique de l'Europe ; d'ailleurs il avait fait une étude particulière des hymnes homériques, qui avaient été le sujet de ses premiers travaux littéraires. M. Ruhnkenius se chargea avec plaisir de l'honorable soin qui lui était confié, et bientôt l'hymne parut accompagné d'une préface intéressante et de remarques courtes, mais pleines de critique et d'érudition. Quelques exemplaires étaient à peine répandus dans le public, que l'on

[1] *Journal de l'Empire* du 7 septembre 1806.

s'aperçut d'une omission considérable, et cette première impression fut désavouée et retirée du commerce. Une nouvelle édition complète et *authentique* parut à Leyde quelques mois après. L'hymne y est suivi d'une version latine et des deux lettres critiques que M. Ruhnkenius avait adressées trente ans auparavant à MM. Walckenaër et Ernesti, sur les hymnes d'Homère, sur Hésiode et sur Apollonius. Ces deux épîtres, qui sont en leur genre de véritables chefs-d'œuvre, ont reçu dans cette réimpression des changements et des augmentations si considérables que ce sont presque de nouveaux ouvrages.

Depuis 1782, cet hymne a été l'objet des travaux de plusieurs savants. M. Mitscherlich, professeur à Gottingue, en a donné une édition ornée de fort bonnes remarques et dont le texte a été soigneusement revu sur le manuscrit de Moscou. MM. Ilgen, Matthiæ, Ignarra, l'ont éclairci par des observations plus ou moins utiles. M. Wolf l'a joint, dans son édition complète, aux autres hymnes d'Homère. M. Pindemonti l'a traduit en vers italiens ; le comte de Stolberg, en vers allemands ; MM. Hole et Lucas, en vers anglais ; il l'a été en vers latins par M. Santenius, enlevé récemment aux Muses latines ; enfin, en prose latine par M. Henri Voss. Ce n'est qu'en France que la connaissance de cet hymne n'est point encore devenue populaire. Son existence n'y est guère connue que des érudits de profession ; car la dissertation critique que M. Dupuy en a écrite, restée ensevelie dans les volumes de l'Académie des belles-lettres, n'a pu lui donner aucune publicité.

Mais voici quelque chose d'assez singulier. Il existe un littérateur appelé M. C... (Coupé?), qui, il y a une dizaine d'années, s'était donné mission pour travestir Pindare, Tyrtée, Hésiode et autres anciens poëtes grecs qu'il croyait traduire. Il a publié vers ce temps ce qu'il appelle une traduction des hymnes d'Homère ; mais il n'y est pas

plus question de l'Hymne à Cérès que s'il eût été encore à découvrir.

Si M. C... (Coupé?) eût rempli le premier devoir de tout bon traducteur, s'il se fût soigneusement entouré de tous les secours qui pouvaient exister, s'il eût exactement recherché tout ce qui avait pu être écrit avant lui sur l'auteur qui l'occupait, il aurait infailliblement rencontré quelque indication qui l'eût conduit à l'hymne nouveau, et il ne se serait pas rendu coupable d'une négligence vraiment inexcusable. Au reste, cette négligence est en France le défaut de plus d'un traducteur. La littérature savante des Anglais, des Allemands, des Hollandais, est pour plusieurs aussi étrangère de fait que de nom; et il s'en faut de beaucoup que tous ceux qui ici nous traduisent les Latins et les Grecs ressemblent à MM. Larcher, Coray, Du Theil, Clavier, qui joignent à une profonde intelligence de la langue une grande exactitude de recherches.

Il se présente une question importante : celle de savoir si cet hymne est vraiment d'Homère, dont il porte le nom. Pausanias, il est vrai, le cite formellement sous le nom d'Homère; mais l'autorité de cet écrivain n'est pas forte en critique littéraire, et ce témoignage unique ne peut guère prouver que l'antiquité de l'hymne et l'opinion populaire au temps de Pausanias. Il est même à remarquer que le scoliaste de Nicandre, grammairien instruit, faisant allusion à un passage de cet hymne, le place expressément parmi ceux que l'on attribue à Homère, ἐν τοῖς εἰς Ὅμηρον ἀναφερομένοις ὕμνοις. (*Alexiph.* 130.)

M. Ignarra, savant napolitain, croyait l'hymne de Moscou bien postérieur à celui que cite Pausanias; il prétendait qu'il avait été fabriqué par quelque faussaire avec les fragments donnés par Pausanias et avec ceux qui avaient pu se trouver dans des grammairiens au-

jourd'hui perdus. Ces conjectures invraisemblables, bâties sur les plus vaines suppositions, n'ont pas obtenu la moindre croyance, et M. Mitscherlich pouvait ne pas se donner la peine superflue de les réfuter.

M. Ruhnkenius ne pense pas que l'hymne puisse être d'Homère, parce qu'il n'y trouve pas son talent. Il y remarque aussi un grand nombre de mots dont l'usage ne lui semble pas homérique. Ces deux raisons me paraissent, je l'avoue, assez peu considérables. Il est vrai que certaines parties de ce poëme sont peu soignées, que les messages d'Iris, d'Hécate, de Rhéa, sont inutiles et embarrassent l'action au lieu de la faire avancer ; mais aussi quel poëte est toujours égal à lui-même? L'autre difficulté n'est pas plus solide; car le plus habile des hellénistes modernes peut-il bien aujourd'hui prononcer avec tant d'assurance sur l'emploi des mots? Au reste, ce qui détruit encore mieux cette tranchante et vive assertion de M. Ruhnkenius, c'est qu'il affirme ensuite que chaque vers porte *la rouille de l'antiquité*, et que le poëte a dû vivre *aussitôt* après Homère, ou *du temps* d'Hésiode, *statim post Homerum*, *vel Hesiodi ætate.* Mais la langue des poëtes qui suivirent *immédiatement* Homère, *statim post Homerum*, n'était-elle donc pas la langue même d'Homère? Et d'où M. Ruhnkenius savait-il si positivement l'âge d'Hésiode que personne ne peut savoir ?

M. Mitscherlich n'apporte pas non plus, si pourtant je ne me trompe, de bien bonnes raisons contre le nom d'Homère. Il a cru trouver dans cet hymne des idées philosophiques qui ne peuvent, selon lui, appartenir au siècle d'Homère; et pour exemple il cite ce passage sur le bonheur des initiés *époptes* : « Heureux le mortel qui « a pu *voir* ces mystères ! Celui qui n'est pas initié, qui « ne participe point à ces sacrifices, éprouve un sort « bien différent, quand, après la vie, il descend dans les « ténèbres hideuses. » Ces notions mystiques lui parais-

sent convenir à un poëte orphique, et il croit le prouver encore, parce que dans deux vers il a trouvé deux mots employés dans les fragments attribués à Orphée. Mais en vérité je ne vois nullement pourquoi Homère, ou tout autre poëte de cet âge, traitant de l'origine des mystères d'Éleusis, n'aurait pu parler de ce bonheur des initiés, dont les peintures se trouvent dans une foule d'écrivains de tous les temps. Je ne vois pas non plus pourquoi deux poëtes, traitant le même sujet, n'auraient pu se rencontrer dans deux épithètes semblables données à des choses semblables.

Toutes les raisons que je viens de rapporter, et quelques autres que j'omets, ne me paraissent ni décisives ni même probables, et je ne crois pas qu'on en pût trouver de bien certaines pour effacer le nom d'Homère du titre de cet hymne; mais je ne pense pas qu'il fût moins difficile d'en prouver sans réplique l'authenticité. Quant à moi, je n'ai pas cru un moment qu'Homère eût composé l'hymne à Cérès, non plus que tous ceux qu'on joint à ses œuvres. Mais en ceci mon opinion, je le dis franchement, tient beaucoup moins à des preuves positives qu'à une certaine conviction intérieure qui se sent et ne se peut démontrer. Ceux qui, s'étant familiarisés avec la manière d'Homère, liront ensuite ces petits poëmes, comprendront bien d'eux-mêmes ce que je ne puis clairement expliquer.

Mais si l'hymne n'est pas d'Homère, sa grande antiquité est au moins incontestable. Outre le témoignage de Pausanias et celui du scoliaste de Nicandre, je peux alléguer encore ceux d'Apollonius de Rhodes et de Théocrite qui en ont manifestement imité deux passages. On voudrait en vain rétorquer cette preuve et dire que l'hymnographe a plutôt imité Apollonius et Théocrite qu'il ne leur a servi de modèle; car tout le style de l'hymne a une couleur vraiment antique et naturelle

à la sincérité de laquelle il n'est pas possible de se méprendre. Catulle peut être aussi cité parmi les imitateurs. On lit dans les *Noces de Pélée et de Thétis :*

Queis permulsa domus jucundo *risit* odore.

M. Ruhnkenius a remarqué que cette singulière métaphore, qui a choqué quelques interprètes, se trouve aussi dans l'hymne à Cérès :

Κηώδει δ' ὀδμῇ πᾶς οὐρανὸς εὐρὺς ὕπερθεν
Γαῖά τε πᾶσ' ἐγέλασσε.

Il faut avouer que cette idée est d'une hardiesse trop bizarre pour qu'elle ait pu d'elle-même se présenter à l'esprit de deux poëtes, surtout de deux poëtes écrivant dans une langue différente : l'un des deux imitait l'autre, et assurément l'imitation latine est bien manifeste. Les Grecs dédaignèrent toujours la littérature latine et ne lui empruntaient rien. On sait, au contraire, que Catulle, ainsi que tous les poëtes de sa nation, imite perpétuellement les Grecs ; souvent même il n'est que leur traducteur.

III

D'ORPHÉE

A L'OCCASION D'UN PASSAGE DU COURS DE LA HARPE
(Tome Ier, p. 101 [1].)

« Orphée, dit M. de La Harpe, fit servir la musique et « la poésie à l'établissement des cérémonies religieuses, « qu'il emprunta des Égyptiens pour les porter dans la « Grèce. Ce fut lui qui institua les mystères de Cérès « Éleusine, à l'imitation de ceux d'Isis et d'Osiris, et qui « de son nom furent appelés Orphiques. Nous avons « encore quelques fragments des hymnes que l'on y « chantait, et dont très-certainement il fut l'auteur. Ils « sont remarquables surtout en ce qu'ils contiennent « les idées les plus hautes et les plus pures sur l'unité « d'un Dieu et sur tous les attributs de l'essence divine, « sans nul mélange de polythéisme. En voici un que « Suidas nous a conservé :

« Dieu seul existe par lui-même et tout existe par lui « seul. Il est dans tout : nul mortel ne peut le voir et « il les voit tous. Seul, il distribue dans sa justice les « maux qui affligent les hommes : la guerre et les dou- « leurs. Il gouverne les vents qui agitent l'air et les flots, « et allume les feux du tonnerre. Il est assis en haut « des cieux sur un trône d'or, et la terre est sous ses « pieds. Il étend sa main jusqu'aux bornes de l'Océan,

[1] *Journal de l'Empire* du 13 avril 1811.

« et les montagnes tremblent jusque dans leurs fonde-
« ments. C'est lui qui fait tout dans l'univers, et qui est
« à la fois le commencement, le milieu et la fin. »

« Suidas, en citant ce fragment, assure qu'Orphée
« avait lu les livres de Moïse et en avait tiré tout ce
« qu'il enseignait sur la nature divine. On a contesté
« cette assertion; il est clair pourtant que l'on retrouve
« dans ce morceau, non-seulement les idées, mais les
« expressions des livres saints, très-antérieurs aux écrits
« d'Orphée, et il est difficile de ne pas croire que le se-
« cond a copié le premier. »

Cet article est un tissu d'erreurs qu'il est important de réfuter. Les erreurs d'un homme tel que M. de La Harpe sont dangereuses : on les répète; son nom leur donne de l'autorité. La critique, qui trop souvent s'exerce sur des choses indignes de son attention, n'est jamais plus utile que lorsqu'elle s'attache aux défauts des ouvrages qui ont, ou beaucoup de mérite, ou beaucoup de réputation.

Il nous reste sous le nom d'Orphée une épopée sur l'expédition des Argonautes, un poëme sur les vertus des pierres, des hymnes et des fragments épars dans les écrits des Pères et des nouveaux platoniciens.

Tous les savants sont aujourd'hui persuadés que ces différentes productions ne sont pas de l'antique Orphée, parce qu'elles ne peuvent pas être de lui, parce que les choses et les mots trahissent une main plus récente.

Nous reviendrons tout à l'heure sur ces preuves. Mais supposons pour un moment qu'elles n'existassent pas; supposons que dans la diction et dans les faits rien, absolument rien, ne décelât l'imposture : il faudrait même alors douter encore de l'authenticité de ces poëmes et reconnaître seulement que le faussaire qui les fabriqua était très-savant et très-habile. Ce parti serait, en bonne critique, le plus prudent et le plus raisonnable. En effet, on avait tellement abusé de ce beau nom d'Orphée, il

avait été mis faussement à un si grand nombre de poëmes, qu'il serait vraiment miraculeux que les ouvrages que nous avons conservés, qui ne sont cités par aucun auteur de quelque poids et de quelque antiquité, qui n'ont l'appui d'aucun témoignage respectable, se trouvassent précisément très-authentiques et à l'abri de tout soupçon.

Il ne sera pas hors de propos de réunir ici quelques passages relatifs aux poëmes orphiques que nous avons perdus. On verra que le nom d'Orphée n'imposait pas aux anciens, et leur scepticisme formera en faveur de celui des modernes une présomption favorable.

Hérodote ne croyait pas à l'authenticité des poésies qui, de son temps, circulaient sous le nom d'Orphée. « Ce sont, dit-il [1], Homère et Hésiode qui, les premiers, « ont décrit en vers la théogonie, qui ont parlé des sur- « noms des dieux, de leur culte, de leurs fonctions, et « qui ont tracé leurs figures. *Les autres poëtes qu'on dit « les avoir précédés ne sont venus, du moins à mon avis, « qu'après eux.* » Il est évident que selon Hérodote, les poëmes d'Orphée, sa théogonie, par exemple, étaient postérieurs à Homère et à Hésiode, et, par conséquent, n'appartenaient pas au véritable Orphée, à l'Orphée de Thrace.

Pausanias (*Att.* 14) cite des vers d'Orphée, et il ajoute : « Mais, selon moi, ces vers ne sont pas de lui. »

Il est vrai qu'Euripide, dans un passage de l'*Alceste*, paraît avoir voulu indiquer un ouvrage d'Orphée ; mais un poëte ne fait pas autorité en de pareilles questions. Euripide a pu suivre la tradition vulgaire, si elle lui semblait poétique et théâtrale.

Il est encore très-vrai que Platon dans deux ou trois endroits se sert du témoignage d'Orphée ; mais il détruit

[1] II, p. 53, traduction de M. Larcher.

lui-même la conséquence qu'on pourrait en tirer. En effet, dans le second livre de sa *République*, il s'exprime avec mépris sur ces poëmes que des charlatans décoraient des noms d'Orphée et de Musée.

Cicéron (*Nat. Deor.*, I., 38) dit, d'après Aristote, *Orpheum poetam nunquam fuisse*. Ces mots sont un peu obscurs. L'abbé Foucher [1], l'abbé Barthélemy [2] et quelques autres savants, ont cru qu'Aristote avait voulu nier absolument l'existence d'Orphée; ce sentiment n'a pas de vraisemblance : il est bien plus probable qu'Aristote niait seulement qu'Orphée eût été poëte, eût écrit les vers qu'on lui attribuait.

Les anciens connaissaient les véritables auteurs de la plupart des livres orphiques. Ils savaient que les *Triagmes* appartenaient à Ion le tragique, les *Discours sacrés* à Théognète ou à Cercops le pythagoricien, les *Sotéries* à Timoclès et à Perginus; que Zopyre avait composé les *Cratères*, Nicias, les *Bachiques*, Brontinus, *le Péplus*, *le Filet* et *la Physique*, Onomacrite, *les Oracles* et *les Mystères* [3]. Cet Onomacrite était un faussaire de profession : Hérodote nous apprend qu'il avait fabriqué un oracle sous le nom de Musée. Sextus Empiricus, saint Clément d'Alexandrie et Tatien lui ont attribué indistinctement les poëmes d'Orphée; Philoponus et le scoliaste inédit d'Aristide [4] disent qu'il avait mis ses dogmes en vers.

Il résulte de cette accumulation d'autorités que le nom d'Orphée ne peut raisonnablement inspirer de confiance, et que tout homme vraiment instruit qui le lit au frontispice d'un livre doit, de premier abord, supposer que ce livre est falsifié.

Après avoir, par cette discussion préliminaire, mis en

[1] Académie des Belles-Lettres, t. XXXV, p. 3.
[2] *Anacharsis*, t. VII, p. 125.
[3] Voy. Suidas, au mot *Orpheus*.
[4] Dans Valckenaer, *de Aristobulo Judæo*, p. 84.

doute l'authenticité des poëmes orphiques qui nous sont parvenus, je montrerai que ce doute est légitime, et que l'antique Orphée n'a point composé les ouvrages qui portent aujourd'hui son nom.

Ruhnkenius, l'un des plus savants hellénistes qui aient paru depuis la renaissance des lettres, donnait les *Argonautiques* à quelque poëte de l'école d'Alexandrie, et M. Wolf ne paraît pas s'éloigner de ce sentiment. M. Schneider, dont le nom est si connu, trouvant dans la diction de cet ouvrage des latinismes et des constructions barbares, voudrait le placer à une époque beaucoup moins ancienne. Enfin, un critique qui a plus que personne approfondi la théorie de la versification grecque et qui connaît parfaitement toutes les variations qu'elle a subies dans les différents âges, M. Hermann, met l'auteur des *Argonautiques* dans le siècle de Nonnus, de Tryphiodore, de Quintus Calaber. Ces savants hommes se divisent sur l'époque où ce poëte a dû vivre et, au fait, rien n'est plus difficile à déterminer avec certitude; mais tous s'accordent en ce point, que les *Argonautiques* ne peuvent être l'ouvrage de cet Orphée qui vécut avant Homère. On sent bien qu'ils n'ont pas donné leurs opinions aussi nues que je les rapporte, mais leurs preuves ne sont pas de nature à être transcrites dans ce journal.

Le poëme des *Pierres* peut encore moins soutenir l'examen : on y rencontre perpétuellement les mysticités théurgiques des néo-platoniciens; il y a même quelques traits qui désignent les progrès du christianisme. Le savant Tyrwhitt, qui a donné une bonne édition de ce petit ouvrage, a conjecturé, avec assez de vraisemblance, que l'auteur vivait vers le IVe siècle de notre ère.

Quant aux *Hymnes*, quoi qu'en dise M. de La Harpe, certainement Orphée n'en fut pas l'auteur. M. Meiners, qui était autrement savant que M. de La Harpe, a prouvé que la plus grande partie de ces petits poëmes avait été

composée, depuis Jésus-Christ, par des adeptes de la philosophie mystique des pythagoriciens unis aux platoniciens. M. Heyne a démontré que l'hymne aux Muses était absolument en opposition avec la doctrine de la haute antiquité. Et que dire de l'hymne à Hercule? Orphée avait été le compagnon de ce héros dans l'expédition des Argonautes, et il avait à peine dû voir naître ses autels; cependant Hercule est dans cet hymne orné de tous les attributs d'un culte perfectionné, d'épithètes prises dans la plus savante et la plus profonde théologie, et de qualités mystérieuses qui tiennent aux dogmes du néo-platonisme [1].

L'observation de M. de La Harpe, que ces hymnes n'offrent aucun mélange de polythéisme, manque totalement d'exactitude. Il jugeait apparemment de tout le recueil par le morceau qu'il a traduit. S'il eût seulement jeté les yeux sur la table des titres, il eût pu y voir les noms de Minerve, de Jupiter, de Vulcain, d'Apollon, etc., et sûrement il aurait changé d'avis.

Il ne me reste plus à examiner que le passage même rapporté par M. de La Harpe. Il prétend le donner d'après Suidas; mais il devait nous dire dans quel endroit de Suidas il l'avait trouvé; pour moi, je l'ai vainement cherché. Tout ce que j'ai vu, c'est qu'au mot *Orphée*, après avoir cité différentes opinions prises de la théogonie de ce prétendu poëte, Suidas remarque qu'il *a suivi Moïse;* mais ces fragments de la théogonie n'ont aucun rapport avec le morceau que La Harpe a traduit.

Ce morceau ne se trouve point dans Suidas, mais dans saint Justin (p. 18), et dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe (XIII, 12). Ce n'est point un *hymne,* mais, selon saint Justin, un fragment d'un poëme adressé à Musée, et selon Eusèbe, un extrait des vers orphiques envoyés à Ptolémée par Aristobule.

[1] Pour les autorités, voy. Valckenaer, *de Aristobulo.*

De ces derniers mots, je tirerai l'explication de l'étrange ressemblance des sentiments du Pseudo-Orphée et de la doctrine Mosaïque.

Aristobule, juif d'Alexandrie, vivait sous Ptolémée Philométor. C'était un homme fort lettré et très-passionné pour sa croyance. Le mépris que les chefs de l'école d'Alexandrie, que les poëtes et les philosophes grecs avaient pour les juifs et leurs livres sacrés, révolta son orgueil. Il composa un long traité pour montrer que les Grecs ne devaient pas être si fiers de leurs grands poëtes et de leurs grands philosophes; qu'Orphée, Linus, Homère, Hésiode, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, avaient puisé dans Moïse ce qu'ils avaient écrit de plus pur en morale et en théologie [1], et ce traité, il le dédia à Ptolémée.

Ce serait étendre trop loin cet article que d'entrer dans le détail des assertions d'Aristobule, je me bornerai à ce qui concerne Orphée.

Aristobule soutenait qu'Orphée n'avait pas ignoré le grand principe de l'unité de Dieu créateur et modérateur du monde, et qu'il n'avait pu prendre des idées si saines que dans la Bible judaïque. Pour que Ptolémée n'en doutât pas, Aristobule lui copia un long passage pris d'un de ces poëmes moraux qui couraient sous le nom d'Orphée, et y inséra plusieurs phrases bibliques arrangées en vers de sa façon. C'est ce morceau, cité par Eusèbe, que M. de La Harpe a traduit, ou plutôt dont il a donné une imitation fort abrégée.

Il faut dire à la louange d'Eusèbe, qu'il n'a point été dupe de cette grossière charlatanerie : il ne s'est point laissé abuser par les vers d'Aristobule, et il reconnaît qu'Orphée n'a point connu le vrai Dieu.

Quant à M. de La Harpe, ce n'est point Aristobule qui

[1] Voy. M. Schneider, *Anal. Crit.*, p. 59.

l'a trompé : il n'avait sûrement jamais lu les fragments de ce juif. Je crois qu'il aura été induit en erreur par quelque moderne, probablement par Cudworth qui, dans son *Système intellectuel*, a poussé la crédulité et le défaut de critique jusqu'à s'imaginer, non-seulement qu'Orphée avait adoré un Être suprême unique, mais même qu'il avait connu le dogme des trois Natures en un seul Dieu.

Avant de finir, je rapporterai un trait assez curieux de l'impudence de cet Aristobule. Il avait eu l'effronterie de supprimer le nom de *Jupiter* au commencement du poëme d'Aratus et de le remplacer par le mot *Dieu*. Selon lui, Aratus avait trop de raison pour n'avoir pas songé au vrai Dieu en nommant Jupiter; de sorte qu'il se vantait, en altérant ses paroles, de rétablir le fond de sa pensée. Si Aristobule osait commettre une pareille falsification dans les vers d'un poëte dont il était presque le contemporain, dont le livre était à Alexandrie dans toutes les mains, dans toutes les bibliothèques, qu'on juge de ce qu'il pouvait se permettre dans les poëmes méprisés et presque inconnus d'un prétendu Orphée, auquel personne ne s'intéressait, et pour lequel il savait bien qu'on n'élèverait pas la voix.

IV

L'ILIADE D'HOMÈRE

A PROPOS DES TRADUCTIONS DU PRINCE LEBRUN ET DE M. BITAUBÉ [1].

Je suis loin de partager l'opinion de quelques hommes remplis de savoir et de goût, qui croient que l'on peut, avec un plein succès, traduire les poëtes en prose. Cependant, si parmi les poëmes anciens il en est un qui puisse supporter cette épreuve, c'est l'*Iliade* : tant les caractères y sont tracés avec vigueur, tant l'intérêt en est toujours vif et soutenu ! Les traits d'Homère, affaiblis par la prose, gardent encore un vif éclat et une grandeur imposante. Dépouillé des ornements de sa riche versification, l'on peut dire que sa nudité ne le dépare point : c'est un beau corps dont les formes n'ont plus tout à fait leur première élégance et leurs justes proportions, mais on admire encore sa vigueur athlétique et sa noble stature.

La traduction du prince Lebrun et celle de M. Bitaubé sont les seules versions en prose de l'*Iliade* qui fixent aujourd'hui l'attention publique. Si l'on attend de moi que je compare ces deux excellents ouvrages, que je marque ambitieusement leur place, on attendra vainement. De pareilles décisions sont difficiles et délicates, et il y a toujours beaucoup d'imprudence et de danger à prononcer

[1] *Journal de l'Empire* du 27 août 1809.

cer publiquement entre les réputations contemporaines : en tout temps, je voudrais m'en abstenir ; je le veux aujourd'hui surtout que le rang de l'un des traducteurs pourrait gêner ma liberté, du moins faire soupçonner ma franchise. Si je préférais M. Bitaubé, l'on ne manquerait pas de dire que ce sentiment m'est dicté, moins par la vérité et la conviction intérieure, que par cette rigidité chagrine et ces préventions injustes que les littérateurs mettent quelquefois dans leurs jugements sur les grands et sur leurs ouvrages. Si, au contraire, je donnais la seconde place à M. Bitaubé, l'on s'imaginerait que j'ai voulu flatter ; l'on croirait que je n'ai pas jugé l'écrivain, mais le prince. Pour échapper à cet embarras et au danger des fausses interprétations, je m'abstiendrai de tout jugement. Et d'ailleurs quel besoin nos lecteurs ont-ils de mon opinion ? Cette traduction n'est point nouvelle, non plus que celle de Bitaubé. Il y a plus de vingt ans qu'elles sont l'une et l'autre entre les mains de tout le monde. Ce sont des ouvrages dont la réputation est faite, et le public s'embarrasse fort peu de savoir auquel des deux j'aimerais à donner la préférence.

J'ai quelquefois entendu dire que Bitaubé avait médiocrement étudié la langue d'Homère ; on ne fera pas un pareil reproche à l'autre traducteur. Un discours préliminaire écrit en grec est une excellente preuve de doctrine. Ce morceau ferait beaucoup d'honneur à un hélléniste de profession dont la vie toujours studieuse s'écoulerait dans la retraite et parmi les livres ; mais il paraîtra bien autrement remarquable, si l'on songe que l'illustre auteur ayant toujours vécu dans le fracas du monde et dans l'embarras des plus hautes occupations, n'a jamais cherché dans les lettres qu'un délassement agréable. N'est-ce pas une merveille que parmi tant de distractions et tant d'affaires, il ait pu s'avancer si loin dans l'étude d'une langue très-difficile et où l'on ne

peut faire de véritables progrès qu'à force de travail et de lecture ?

Dans un court avertissement mis à la tête de la première édition et supprimé dans celle-ci, l'on disait que ce morceau avait été trouvé à Athènes parmi des ruines; l'on ajoutait qu'un célèbre professeur d'Oxford en préparait une édition en deux volumes, avec des notes et des recherches sur le siècle, la patrie et le nom de l'auteur. Cette histoire du professeur d'Oxford a bien l'air d'une plaisanterie : cependant je tiens de personnes graves, qu'effectivement un Anglais, qu'on n'a pu me nommer, a cru ce discours très-authentique et a même écrit une dissertation pour le prouver. Si cette anecdote est vraie, ce que je ne puis encore me persuader, il faut convenir que cet Anglais était facile à tromper.

Au reste, l'on doit être indulgent pour les erreurs de ce genre. Les plus habiles critiques, des savants d'une érudition consommée, ont été plus d'une fois dupes de ces supercheries littéraires. Sans rappeler ici Scaliger abusé par les vers ïambiques de Muret, ni Boxhorn, Barthius et Price, attribuant à un poëte ancien la satire *de Lite* du chancelier L'Hôpital [1], ni tant d'antiquaires surpris par de fausses médailles et de fausses inscriptions, de nos jours, M. le professeur Matthæi, homme très-docte, ne nous a-t-il pas donné pour un fragment de la *Clytemnestre* de Sophocle, des vers grecs pleins de barbarismes, de latinismes et de fautes de quantité ? Dans une langue moderne, Macpherson n'a-t-il pas réussi à tromper l'Angleterre et l'Europe avec le pathos oriental de son faux Ossian ? Les erreurs historiques, les perpétuelles inconvenances, les imitations fréquentes de la Bible, tant d'idées empruntées à Homère, aux poëtes latins, et même à Milton, à Pope, à Thomson, ne purent

[1] Voy. Bentley *sur Phalaris*, p. 14; *Colomesiana*, p. 204, t. VI, S. E.

détruire l'illusion ; et tel fut pour ces productions d'un goût bizarre l'engouement des lecteurs même les plus savants et les plus graves, que Blair écrivit qu'il les admirait et qu'il les fallait admirer.

Après de tels exemples, je n'ose me permettre de condamner trop sévèrement le savant Anglais. Pourtant il y a, dans le discours grec qui a causé son erreur, quelques fautes qui n'ont sûrement pas échappé à son attention et qui auraient dû lui faire soupçonner la vérité. Dans un Français qui écrit en grec, ces fautes sont légères et bien excusables, mais n'y a-t-il pas un peu de témérité à les attribuer à un rhapsode, à un antique grammairien ?

En voyant ces fautes, dont quelques-unes étaient faciles à éviter, l'idée m'est venue que l'illustre auteur les avait peut-être commises à dessein, et que s'il n'avait pas donné à cette composition une entière perfection, c'était pour ne pas rendre trop vraisemblable le conte du manuscrit trouvé dans Athènes et ne pas voir passer à un rhapsode imaginaire le mérite de sa doctrine et le fruit de son travail. La gloire d'auteur lui a semblé préférable à celle d'éditeur, et pour n'y pas perdre ses droits, il aura voulu laisser dans ces pages, d'une élégance antique, quelques taches légères qui pussent faire reconnaître le style et la main d'un moderne. L'on renonce difficilement à l'honneur de ses compositions, c'est une sorte de désintéressement dont il y a bien peu d'exemples. Muret n'eut pas plutôt vu le succès de ses vers supposés, qu'il s'en déclara l'auteur. Montesquieu eût été bien fâché, si l'on avait pu croire sérieusement que le *Temple de Gnide* était traduit du grec. Macpherson lui-même, forcé par d'importantes raisons de persister dans le rôle de traducteur, Macpherson craignait que la renommée de son faux Ossian ne finît par éclipser la sienne, et il a jeté dans ses préfaces quelques phrases

timides où il prend le caractère d'auteur et en revendique les droits. Il savait bien que ces passages obscurs seraient un jour aperçus par l'œil pénétrant de la critique.

En effet, ces preuves volontaires de supposition, et toutes celles qu'il a données sans le vouloir, ont été découvertes par le savant M. Laing : le nom d'Ossian est rentré dans son obscure antiquité, ses œuvres pseudonymes sont tombées du IIIe siècle au XVIIIe, et Macpherson jouit maintenant, à peu près sans dispute, de la gloire bien vaine d'avoir trompé l'Europe et si bien fasciné ses lecteurs pendant près de quarante années, qu'ils ont pris un style presque toujours obscur et péniblement tendu pour un style admirable, et la bouffissure gigantesque des images les plus violentes pour le comble du sublime.

Avant de finir, je demande à l'illustre auteur la liberté de lui soumettre une observation. Il a cru devoir faire usage des passages que Boileau, dans son *Longin*, avait traduits en vers. J'ai trouvé que ces lambeaux de poésie coupaient le récit d'une manière qui n'est pas heureuse. Ce passage subit d'un style à l'autre produit, dans un ouvrage de ce genre, un effet peut-être plus extraordinaire qu'agréable. Qu'un traducteur poëte de l'*Iliade*, plein de respect pour Boileau, et désespérant de faire mieux que lui, s'approprie ses vers et les place parmi les siens, le lecteur charmé reconnaîtra avec plaisir les passages de l'écrivain classique et saura gré à l'interprète de ce larcin heureux; mais, intercalés dans une traduction en prose, ces vers, malgré le nom de Boileau, malgré leur beauté réelle, bigarrent le style et en violent l'unité.

V

DE SAPHO

A L'OCCASION D'UN PASSAGE DE M. DE LA HARPE[1].

M. de La Harpe, ou le Quintilien français (comme quelques personnes l'ont nommé, sans doute peu sérieusement), a consacré ces huit lignes à la célèbre Sapho : « Nous n'avons qu'une douzaine de vers de cette « fameuse Sapho, dont Horace a dit :

« Le feu de son amour brûle encor dans ses vers.

« Ils sont assez passionnés pour faire croire tout ce « qu'on raconte d'elle et pour regretter ce qu'on *en* a « perdu. Boileau *en* a donné une imitation très-élégante, « quoique peut-être elle ne soit pas animée de toute la « chaleur de l'original. »

Je ne veux point m'arrêter à relever cette construction barbare, *des vers assez passionnés pour regretter ce qu'on en a perdu,* ni ces deux *en*, dont l'un se rapporte à Sapho et l'autre à ses vers. M. de La Harpe savait très-bien le français, et il y aurait du pédantisme à lui faire un trop grand crime de quelques négligences échappées à sa plume dans un travail rapide. Mais ce que M. de La Harpe savait peu et mal, c'est le latin, c'est le grec, c'est la littérature de ces deux langues, et pourtant il en parle avec une assurance en vérité bien extraordinaire.

[1] *Journal de l'Empire* du 3 décembre 1812.

M. de La Harpe croyait donc qu'il ne nous reste de Sapho que cette ode admirable où le délire de la passion est peint de si vives couleurs, et que tout le monde connaît par les imitations de Catulle et de Boileau. Il ignorait qu'il existe encore une ode de Sapho, une ode entière et qui n'est peut-être pas moins belle que l'autre. L'erreur est d'autant plus remarquable que cette ode se trouve dans le traité de Denys d'Halicarnasse *sur l'arrangement des mots*, traité que M. de La Harpe, en sa qualité de rhéteur et de professeur, avait dû lire et méditer, sinon dans le grec, un peu trop difficile pour lui, au moins dans la traduction alors fort répandue de l'abbé Batteux. Comment M. de La Harpe, qui, deux pages plus loin, parle de l'Anacréon de Poinsinet, n'y avait-il pas aperçu la traduction de cette ode? Comment avait-il oublié qu'elle a été traduite également par madame Dacier, par Longepierre et par Blin de Sainmore.

J'ai, à mon tour, essayé de mettre en français les beaux vers de Sapho. Ils me paraissent étrangement défigurés dans la version de madame Dacier, ainsi que dans la poésie ou, si l'on veut, dans la prose de Longepierre et de Poinsinet. Batteux lui-même ne les a pas rendus avec assez de force et d'exactitude. Je voudrais faire mieux; peut-être n'aurai-je réussi qu'à faire autrement. Le texte de M. Brunck est celui dont je me sers.

« Immortelle Vénus, fille de Jupiter, toi qui t'assieds « sur un trône brillant[1] et te complais aux ruses amou- « reuses : je t'en conjure, auguste déesse, ne brise point « mon cœur par de si vives douleurs. Mais si tu daignes « jamais écouter ma voix, viens en ces lieux, viens, « comme au jour où, quittant le palais de ton père, tu « descendis de l'Olympe sur ton char d'or. Tes passe- « reaux charmants, frappant l'air du battement précipité

[1] Ποικιλόθρονος peut signifier *qui a plusieurs trônes*, ou *qui a un trône brillant, orné*.

« de leurs ailes, t'emportaient rapidement à travers « l'espace; déjà ils ont touché la terre [1]. Et souriant de « tes lèvres immortelles, ô déesse! tu me demandais « quelles étaient mes souffrances; pourquoi je t'invo- « quais; quel bien souhaitait ce cœur trop passionné; « qui je voulais lier des chaînes de mon amour.—

« Sapho, qui te fait injure? Si l'on t'évite [2], bientôt « l'on te recherchera; si tes présents sont rejetés, l'on « viendra t'en offrir; si l'on ne t'aime pas, bientôt l'on « t'aimera, ou tu cesserais de le vouloir.—

« Viens encore aujourd'hui. Délivre-moi de mes mor- « telles douleurs. Prête-moi ton secours et comble les « vœux de mon cœur. »

Cette ode et celle que Longin nous a conservée sont écrites dans la plus haute manière et donnent une bien grande idée du talent de Sapho. On ne s'étonne point, après les avoir lues, de l'enthousiasme avec lequel les anciens parlent de cette femme extraordinaire; ils l'a- vaient, en quelque sorte, placée à côté du chantre de l'*Iliade*, et souvent ils la désignaient par le simple nom de *la Poëtesse*, de même qu'ils appelaient Homère *le*

1 Madame Dacier : « Ils s'en retournèrent sitôt qu'ils vous « eurent amenée. » Et sur ce contre-sens ridicule, elle fait cette note : « Ce passage est fort joli : Sapho, pour faire voir que Vé- « nus n'allait point chez elle pour un moment, dit que cette « déesse renvoya son char sitôt qu'elle fut arrivée. » Je ne cite- rai ni Poinsinet ni Longepierre; ils ont fait la même faute; mais ils ne sont pas si plaisants. Madame Dacier avait pu être trompée par la version latine d'Élie André. Un autre traducteur a mis : *Ilicet ventum est;* c'est le sens.

2 Le grec : αἰ φεύγει, ce qui ne particularise pas plus le sexe que *si fugit* en latin. Je n'ai pas voulu mettre *s'il t'évite;* je n'osais pas trop écrire *si elle t'évite*. J'ai préféré me servir du mot *on*, qui donne au français l'équivoque du grec. Dans l'autre ode, l'ex- pression de Sapho est beaucoup plus franche; mais dans celle-ci où elle parle à une déesse et la fait parler, plus de naïveté eût blessé toute convenance. Sapho sentait bien que Vénus elle-même eût été indignée d'une confidence trop sincère et que, pour l'in- téresser à de pareilles ardeurs, il fallait les lui déguiser un peu.

Poëte, Démosthène *l'Orateur*, et Thucydide *l'Historien.* « Nous avons, dit Galien [1], en quelques occasions, l'ha-« bitude d'appeler de leur nom générique les individus « qui dans chaque genre sont au premier rang. Ainsi, « quand on dit que tel vers se trouve dans le Poëte, tel « autre dans la Poëtesse, tout le monde comprend qu'il « s'agit d'Homère et de Sapho. »

Si la littérature grecque de M. de La Harpe n'allait pas même jusqu'à connaître une ode connue de tout le monde, faut-il s'étonner qu'il n'ait pas soupçonné l'existence de plusieurs autres fragments de Sapho, épars dans les livres des anciens qu'il avait à peine parcourus, et recueillis dans quelques ouvrages modernes trop érudits pour qu'un si bel esprit s'abaissât à les lire?

Ce compilateur à qui nous devons tant de précieux fragments des philosophes et des poëtes grecs, Stobée [2] nous a conservé quelques vers de Stapho contre une femme riche et ignorante : « Tu mourras, et nulle mé-« moire ne restera de toi dans les temps à venir, car tu « ne cueilles point les roses des Muses. Descendue sans « gloire aux demeures infernales, on ne te verra point « t'élever loin des morts sur une aile légère. Mais moi, « que les Muses ont rendue heureuse et digne d'envie, « je laisserai un immortel souvenir. » Properce songeait peut-être à ce passage de Sapho, quand il écrivait ces vers, dont l'idée est pareille [3] :

Omnia, crede mihi, secum uno munera lecto
  Auferet extremi funeris atra dies,
Et tua transibit contemnens ossa viator,
  Nec dicet : « Cinis hic docta puella fuit. »

[1] Dans le Traité : *que les mœurs suivent les temperaments*, ch. II.
[2] Serm. IV, p. 110 de l'édit. de M. Schow. J'y ai joint le n° 76 du recueil de Wolf.—Voy. Martin, *Var. Lect.*, III, ch. XXVIII. Au 7, vers, j'ai suivi le texte de Brunck, dans la 3e édit. de son Anacréon.
[3] II, 8, 33. Voy. M. Wyttenbach, *Bibliot. crit.*, II, 2, p. 16.

Il est encore vraisemblable que ces vers d'Horace (III, 12)

> Tibi qualum Cythereæ puer ales, tibi telas
> Operosæque Minervæ studium aufert, Neobule,
> Liparæi nitor Hebri;

ont été inspirés par un endroit de Sapho, que cite Héphestion dans son Traité de Versification [1] : « O ma douce « mère ! la navette échappe à mes doigts ; je succombe « au désir dont la tendre Vénus brûle mon cœur. »

Héphestion a pris plusieurs autres exemples dans les poésies de Sapho : il y en a de très-brillants ; celui-ci entre les autres [2] : « La lune et les pléiades sont descendues « sous l'horizon ; la nuit est au milieu de sa course ; le « temps fuit ; et moi je languis en ma couche solitaire. »

D'après la réputation de Sapho, on ne doit pas s'attendre à lui trouver une grande rigidité de morale. Elle avait pourtant quelquefois un faste de vertu qui contrastait avec ses mœurs. Alcée [3] lui avait dit dans une ode : « Je voudrais te confier un secret, mais la pudeur me « retient. » Elle lui répondit : « Si ton cœur avait le « désir des choses belles et sages, si ta langue n'arran- « geait pas quelque propos honteux, la pudeur ne serait « pas dans ton regard..... »

Sapho ne s'était pas exercée seulement dans le genre lyrique. Son talent élevé, mais flexible, savait descendre à des compositions plus simples. Elle avait laissé des élégies dont Ovide a sans doute emprunté quelques traits, et des épigrammes dont trois sont heureusement conservées dans l'Anthologie. Ce sont des inscriptions pour des tombeaux ; elles ont le naturel et la facilité qui font la grâce et le mérite de ces petites pièces.

> O suavis anima ! qualem te dicam bonam
> Antehac fuisse, tales cum sint reliquiæ !

[1-2] P. 34 et 38.—Et dans Brunck, qui, selon son usage, a négligé d'indiquer la source.—[3] Aristot. *Rhet.*, II, c. 9.

VI

DE SIMONIDE

A L'OCCASION D'UN PASSAGE DE BERQUIN[1].

M. Dussault a cité dernièrement, dans un article plein d'élégance et de goût, ce début d'une des plus jolies romances de Berquin :

Dors, mon enfant, clos ta paupière :
Tes cris me déchirent le cœur.
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

La lecture de ce passage m'a rappelé des vers de Simonide, où le sentiment et l'expression sont à peu près les mêmes. C'est Denys d'Halicarnasse[2] qui nous les a conservés. Ils faisaient partie d'une ode, malheureusement perdue, où Simonide racontait la funeste aventure de Danaé qu'Acrisius exposa sur la mer, après l'avoir enfermée dans un coffre, avec le fils qu'elle avait eu de Jupiter. J'essayerai de traduire avec exactitude ce fragment qui me semble admirable. Comme le texte a éprouvé d'assez graves altérations, je serai forcé quelquefois de m'éloigner des leçons vulgaires. Si donc quelques personnes venaient à s'étonner de la manière dont j'ai traduit certains endroits, je les renvoie au commentaire de M. Jacobs sur les *Analectes* de Brunck, et aux notes des

[1] *Journal de l'Empire* du 6 février 1813.
[2] *De composit.* c. XXVI, et fragm. 7 dans les *Analectes* de Brunck.

interprètes dans le Denys de M. Schaefer. Je les prie de ne pas prononcer sans avoir consulté ces ouvrages avec un peu d'attention; elles y trouveront les motifs et, je l'espère, la justification de ma traduction dans les passages qui les auront embarrassées.

« Le vent frémissait dans la nacelle, ouvrage d'une « industrie fatale, et la mer était soulevée. Pleine d'ef- « froi et les joues mouillées de larmes, Danaé jette ses « bras autour de Persée; elle s'écrie : O mon enfant! que « j'ai de peines! toi cependant, tu dors dans cette triste « prison, défendu seulement de la mort par quelques « clous d'airain. Cette nuit sans clarté, ces noires téné- « bres ne troublent point ton doux et jeune cœur. Etendu « sur ton vêtement de pourpre, enfant charmant, tu ne « t'inquiètes ni de la voix du vent, ni de la vague qui « passe sur tes longs cheveux [1] qu'elle ne mouille pas « encore. Ah! si tu comprenais nos affreux dangers, sans « doute tu prêterais à ma plainte ta *petite* oreille. Mais « je le veux : dors, mon enfant, et vous, vagues, dor- « mez; dormez, douleurs sans mesure..... »

Il me semble que ce fragment seul justifie les grands éloges donnés par les anciens au talent de Simonide. Tout y est naturel; la magnificence lyrique des paroles ne nuit point à la vérité des sentiments. Cette naïveté *de la petite oreille* qui, en français, aura paru peut-être un peu ridicule, a, dans l'original, une grâce infinie. Combien les amis de l'antiquité et des beaux vers, combien tous ceux

[1] M. Batteux traduit : « Tu t'inquiètes peu des flots *qui inondent* « ta naissante chevelure. » Ce qui est un contre-sens fort grave. Un autre traducteur a bien vu que les flots ne mouillaient pas la tête de Persée, mais il s'est trompé en disant : « Ta tête, que nul « cheveu n'ombrage encore. » Dans le texte, il y a positivement « ta chevelure épaisse. » A cette époque, Persée avait trois ou quatre ans.—Voyez le scoliaste d'Apollonius de Rhodes, IV, 1091, et les notes de M. Clavier sur Apollodore (t. II, p. 262), où les paroles de ce scoliaste se trouvent traduites.

qui cherchent les émotions du cœur, doivent regretter un poëte qui avait excellé dans la peinture des affections douloureuses, que Denys d'Halicarnasse, cet habile littérateur, croyait plus pathétique même que Pindare, dont Catulle trouvait *les larmes si tristes* [1]; qui, dans l'art de déplorer noblement de grandes infortunes, est mis par saint Basile presque sur la même ligne qu'Eschyle; un poëte, en un mot, que plusieurs critiques ont regardé comme celui de tous les Grecs qui avait su le mieux exciter la pitié et faire couler de douces larmes [2] !

Nous avons encore quelques autres fragments de Simonide, non moins beaux, mais dans un genre différent. Il disait dans un hymne en l'honneur des soldats de Léonidas [3] : « Qu'elle est noble la fortune des guerriers morts « aux Thermopyles! Que leur destin est glorieux! leur « tombeau est un autel. Au lieu de gémissements, ils « obtiennent un long souvenir, et des éloges au lieu de « pitié [4]. Ces nobles ornements de la tombe des braves, « le temps qui détruit tout ne les détruira pas. En ce mo- « nument est enfermée la gloire des habitants de la « Grèce, » etc. Thomas se souvenait peut-être de cet endroit de Simonide, quand il écrivait dans son *Essai sur les Éloges* (ch. III), en parlant des héros : « On en fit « des dieux; alors leur tombe fut un autel, et leurs éloges « furent des hymnes. »

Saint Clément d'Alexandrie a cité [5] quelques vers de Simonide sur la vertu : « On dit que la Vertu habite une « roche escarpée. Le lieu sacré, séjour de la déesse, « n'est pas visible à tous les yeux. Le mortel que n'a

[1] *Mœstius lacrymis Simonideis.* Catull., 39.
[2] Voyez, pour les autorités, Upton *sur Denys d'Hal.*, l. c.
[3] Dans Diodore Sic., XI, 11.—Fragm. 15 de Brunck.—Scolie 41 de M. Ilgen.
[4] Le texte est altéré : j'ai suivi les idées de MM. Ilgen, Jacobs, Eichstaedt.
[5] *Strom.* IV.—Fragm. 14 de Brunck.—Scolie 42 de M. Ilgen.

« point baigné une sueur généreuse n'atteindra jamais « la hauteur du courage. » Tous les lecteurs qui ont contracté un peu d'habitude avec les anciens doivent reconnaître ici une imitation formelle de ce passage fameux des *Œuvres* d'Hésiode : « La vertu sera le prix « des nobles sueurs ; ainsi l'ont voulu les dieux immor-« tels. Le sentier de la vertu est long, escarpé et rude « dès l'abord, mais sur le sommet la route est spacieuse « et douce. »

Ce ton grave et philosophique est habituellement celui de Simonide, et sa muse se plaît de préférence aux idées sévères et mélancoliques. La brièveté de la vie, l'incertitude des espérances humaines paraissent avoir été les sujets ordinaires de ses réflexions. « La force des hommes « est petite, dit-il dans Plutarque [1] ; leurs fatigues sont « vaines, et dans leur courte vie, les douleurs succèdent « aux douleurs ; tandis que sur leurs têtes est suspendue « l'inévitable mort qui fait à tous, aux bons comme aux « méchants, un égal partage. » Dans une ode sur les calamités de la maison des Scopas [2], il comparait nos félicités fugitives au papillon léger qui, dans son vol inquiet, se pose et ne s'arrête pas : « Faible mortel, ne dis « jamais d'une chose qu'elle arrivera, ni quand tu vois « un homme heureux, combien de temps durera ce bon-« heur : la mouche aux longues ailes est emportée d'un « vol moins rapide. » Des idées analogues reparaissent dans d'autres passages [3] que je réunirai :

« Ces antiques héros, fils des dieux souverains et « demi-dieux eux-mêmes, ne sont arrivés à la vieillesse « que par une vie pleine de fatigues, de douleurs et de « dangers.

[1] *Consolat. ad Apoll.*, p. 107.—Fragm. 13 de Brunck.—Scolie 43 de M. Ilgen.

[2] Fragm. 2 de Brunck, avec la note de M. Jacobs. — Scol. 40 de M. Ilgen.

[3] Fragm. 1, 3, 4, 5 de Brunck.

« Tout s'engloutit au même gouffre : les grandes vertus et les grandes richesses.

« Nos années sont courtes et misérables ; le temps n'est long qu'après la mort.

« L'on ne vit que peu d'instants; mais quand la terre nous couvre, c'est pour toujours. »

Le plus long fragment de Simonide se trouve dans le Protagoras de Platon [1]. Ce sont trois strophes et plus d'une ode philosophique où il attaquait avec subtilité le mot connu de Pittacus, qu'*il est difficile d'être vertueux.* Cette ode, dont le célèbre M. Hermann a restitué la mesure d'une manière ingénieuse et plausible [2], offre quelques beaux vers ; mais elle est un peu froide. On y trouve une expression fort singulière et qui avait passé en proverbe : « Il est vraiment difficile d'être homme de bien, *carré* « des mains, des pieds et de l'esprit. » Aristote a emprunté cette image dans le second livre de ses *Morales* (ch. XI), quand il dit de l'homme vraiment sage et parfaitement *carré*, qu'il est supérieur aux vicissitudes des événements. Damascius [3], pour compléter l'éloge d'Agapius, dit qu'en sagesse il était *carré*. Cette métaphore peut paraître bizarre, mais elle est juste. Rien ne peint mieux la constance et l'immutabilité du sage, que le cube qui, sur quelque côté qu'on le pose, est toujours carré, toujours le même, toujours un cube. Dans le tableau de Cébès, la Vérité est placée sur une pierre carrée. Horace, *mutans quadrata rotundis*, a pris une image toute contraire. Il dit du sage, de l'homme que n'épouvante ni la pauvreté, ni la mort, ni les fers, qui sait gourmander ses

[1] Pag. 339 et suiv., §§ 72-90, avec les notes de M. Heindorf.

[2] Il ne paraît pas s'être rappelé que M. Martin, dans ses *Leçons diverses*, l. I, avait fait des efforts peu heureux pour en rédiger le commencement en vers ïambiques.

[3] Dans Photius, *Biblioth.*, p. 1073. Voy. Martin, l. c., et les Observations (I, ch. II) de Cuper, qui corrompt un passage des Césars de Julien, croyant le corriger.

passions et mépriser les honneurs, qu'il est *rond*,—*teres atque rotundus;* de manière que tout glisse sur sa surface polie, rien ne peut s'y arrêter et la Fortune tombe sur lui vainement [1]. Cette figure n'a pas moins d'exactitude que l'autre, et il y a de la beauté dans l'image de la Fortune, se précipitant sur le sage qui ne lui donne aucune prise et échappe de ses mains. Nos métaphores françaises, un homme *carré*, un homme *rond*, sont triviales et n'ont pas le même sens.

Le grave Simonide a chanté le plaisir : « Sans le plai-
« sir, dit-il [2], quel sort sur la terre, quel trône serait
« désirable? Sans le plaisir, le destin même des dieux
« ne serait pas digne d'envie. » Mais ce genre d'idées voluptueuses et riantes ne se rencontre qu'une fois dans ses fragments authentiques. Peut-être même ces vers sur le plaisir sont-ils plus philosophiques qu'on ne le croit d'abord. Il faudrait, pour les juger, posséder tout entière l'ode dont ils sont tirés. Épicure, que les anciens et les modernes ont tant calomnié, faisait aussi du plaisir le souverain bien ; mais c'était le plaisir digne du sage : c'était la volupté de l'âme.

[1] II. Sat. 7. Il me semble que Batteux a fait en cet endroit un grand contre-sens.

[2] Dans Athénée, XII, ch. v, de l'excellente édition de M. le professeur Schweighæuser.—Fragm. 12 de Brunck.

VII

SUR LES ODES D'ANACRÉON

A PROPOS DE LA TRADUCTION DE J. B. DE ST-VICTOR [1].

Il y a des livres qui paraissent sans se faire remarquer ; ils portent le nom d'un auteur inconnu ; leur extérieur est simple, modeste, dépouillé d'ornements ; ils n'invitent point l'attention ; on ne peut en deviner le prix, et il faut les lire pour le connaître. Ils ressemblent en quelque manière à ces statues de Silènes, dont il est parlé dans le *Banquet* de Platon [2] : la forme en était ridicule et la matière commune ; mais quand on les ouvrait, l'œil surpris apercevait au dedans quelque noble figure des dieux. Combien est différent le volume que j'annonce ! Il est beau de toutes parts ; tout y est éclatant et magnifique ; tout y frappe agréablement les yeux. Les poésies d'Anacréon, dont le nom seul suffirait pour attirer les lecteurs, n'ont jamais été parées de tant de luxe ; les arts ont concouru à les embellir de leurs ornements les plus recherchés, et il faut avouer que cette brillante décoration ne convient pas mal à un poëte né dans la riche Ionie et qui a, toute sa vie, chanté les plaisirs et la mollesse . . . .

« Je ne puis me dissimuler, dit M. de Saint-Victor, au

[1] *Journal de l'Empire* des 31 décembre 1810 et 25 janvier 1811.
[2] Cap. XXXII.— Voyez la traduction de Geoffroy, t. VI, p. 524 de son édition de Racine.

« commencement de sa préface, qu'il est à peu près im-
« possible de publier un ouvrage en vers, contre lequel
« il existe plus de préventions défavorables qu'une tra-
« duction d'Anacréon. » En effet jusqu'ici tous les traducteurs-poëtes ont échoué. Qui lit aujourd'hui Belleau, La Fosse, Longepierre, Poinsinet, madame Dacier, M. Anson? Personne, absolument personne. Des efforts si multipliés, si constamment malheureux, peuvent faire croire qu'une traduction d'Anacréon en vers français est un ouvrage très-difficile. La Harpe est allé plus loin : il prétend que c'est un ouvrage infaisable. M. de Saint-Victor a peur que cet arrêt d'un critique, regardé par quelques personnes comme un juge infaillible, ne nuise à son entreprise et que, sur la foi de cet oracle, des lecteurs prévenus ne la condamnent par avance.

« Anacréon composait d'inspiration, et l'on traduit
« d'effort. Ne traduisons point Anacréon. » C'est ainsi que La Harpe raisonne. Mais, répond fort bien M. de Saint-Victor : « Tous les poëtes ne sont-ils pas plus ou
« moins inspirés? Faut-il donc, pour cela, n'en traduire
« aucun? Fallait-il, par exemple, que M. Delille renon-
« çât à entreprendre l'admirable traduction qu'il nous
« a donnée des *Géorgiques*, parce que Virgile a composé
« ce poëme avec une inspiration toute divine, et qu'à
« moins de très-grands efforts, il était impossible de
« faire une copie digne d'un original aussi parfait?.....
« S'il fallait donner des preuves que la langue française
« peut prendre tous les tons avec la même supériorité,
« et par conséquent offrir autant de ressources pour tra-
« duire Anacréon que pour faire une traduction de Vir-
« gile ou de tout autre auteur, il me suffirait d'ouvrir
« nos bons poëtes, bien sûr d'y trouver des exemples
« fameux, et en assez grand nombre pour me dispenser
« de tout raisonnement. »

Je ne vois pas trop ce que l'on peut opposer à de tels

arguments; et La Harpe qui répondait à tout, ici, je crois, serait embarrassé. Tibulle n'est pas plus facile à traduire qu'Anacréon; cependant La Harpe a pu mettre en fort beaux vers sa première élégie. J'ai cru de même autrefois qu'avec notre langue poétique, timide et gênée, nous devions désespérer de rendre jamais les poëtes anciens: c'est un préjugé dont je suis revenu. Pour ne parler que d'Anacréon, n'est-il pas vrai que les idées et les images qui règnent habituellement dans ses compositions n'ont rien qui répugne au génie de notre langue? Le vin, l'amour et la paresse n'ont-ils pas été célébrés par plusieurs de nos poëtes avec une grâce, un charme, une délicatesse d'expressions tout à fait anacréontiques? Pourquoi donc serait-il impossible à un traducteur d'Anacréon de mettre dans son style cette élégance harmonieuse, cette facilité molle et douce, que quelques poëtes français ont pu mettre dans leurs compositions originales? On me dira qu'un traducteur est toujours gêné, qu'il marche avec des entraves. Oui, un mauvais traducteur comme La Fosse, Longepierre, Poinsinet, et tant d'autres, chez qui, faute de talent ou d'habitude, la langue poétique était pauvre et bornée, qui ne connaissaient pas toutes les ressources de leur art, et n'auraient pas composé d'original ces petites pièces, mieux qu'ils ne les ont traduites. Mais un traducteur qui a prouvé, comme M. de Saint-Victor, par des ouvrages versifiés avec une exquise élégance, qu'il sait penser et écrire en vers, qu'il possède à fond tous les mystères de la phrase poétique, un tel traducteur n'est pas gêné, il est libre : il entre dans les plus grandes difficultés avec assurance, et il en sort, soit par ces hardiesses heureuses qui enrichissent la langue, soit par des équivalents permis et de fidèles imitations; semblable en ce dernier point à un musicien exercé, qui arrêté dans l'exécution d'un morceau trop difficile pour sa voix, ou pour l'instrument

dont il se sert, le transpose habilement dans un ton plus commode : l'air ainsi traduit n'a rien de changé que les sons; l'intention du compositeur est conservée; le mouvement n'a pas varié; la phrase musicale est restée la même; il n'y a point de différence dans les intervalles, et les accords se succèdent harmonieusement dans les mêmes proportions.

Nous n'avons eu jusqu'ici que des traductions détestables d'Anacréon; enfin, en voici une excellente. L'ouvrage de M. de Saint-Victor doit désormais, plus que l'opinion de La Harpe, décourager les poëtes qui voudraient encore tenter cette matière. Ses vers doux, faciles, harmonieux, leur inspireront plus de crainte que les faibles arguments du critique. Il est bien aisé de réfuter La Harpe; il sera très-difficile d'effacer le nouveau traducteur.

Je donne de grands éloges à M. de Saint-Victor et, à mon avis, je les lui donne sans exagération, sans compliments, et tels que les mérite son excellent travail. Je crois avoir préservé mon jugement de la dangereuse séduction d'une longue amitié. Il ne me semble pas que je loue davantage M. de Saint-Victor parce que depuis longtemps je suis son ami, seulement je le loue avec plus de plaisir. Au reste, que les lecteurs décident : ils sont désintéressés, ils seront équitables : M. de Saint-Victor leur soumet ses vers, comme moi mon jugement. Le *Portrait de Bathylle* est peut-être de tout Anacréon la pièce la plus difficile à traduire en français, tant à cause du fini précieux du langage, que de la naïveté de certains détails.

Aussi est-ce ce morceau qui montre le mieux tout ce que M. de Saint-Victor a su faire comme traducteur et comme poëte. L'original est rempli de difficultés désespérantes, et pour le traduire avec une telle perfection, il fallait beaucoup de talent et de goût. Pourtant ce mor-

ceau a été critiqué ; quelques personnes ont trouvé qu'il était trop travaillé. Si M. de Saint-Victor veut m'en croire, il prendra ce reproche pour un éloge. Blâmer le travail dans cette traduction, c'est en louer l'exactitude. Ceux qui se donneront la peine de relire la pièce grecque verront qu'elle est également fort travaillée, que c'est un morceau de style, que l'expression en est partout très-poétique et très-soignée. M. de Saint-Victor, qui ne traduit pas sur le latin ou sur la prose de madame Dacier, sentait toute la perfection de ce brillant modèle ; il a lutté contre ce style achevé ; il s'est efforcé d'en rendre la couleur et le ton ; et ne pouvant, par bienséance, donner toutes les idées du poëte, au moins il a voulu reproduire partout ses formes et sa poésie. Ce n'est que par ce travail qu'on lui reproche, que M. de Saint-Victor a pu faire de cette description un morceau délicat, gracieux et brillant ; tandis que ses devanciers, Poinsinet, Longepierre, La Fosse, M. (Anson ?) sont ou faibles, ou ridicules, ou ignoblement indécents. En un mot, si Anacréon eût été plus simple et plus négligé, son traducteur le serait davantage.

Si dans un sujet de cette nature les longs détails n'étaient pas défendus, *le Portrait de Bathylle* me suffirait, tout seul, pour montrer la distance infinie qui sépare M. de Saint-Victor des poëtes qui l'ont précédé ; mais au défaut de cette pièce, j'en trouverai d'autres où les rapprochements seront plus faciles, et qui ne mettront pas dans une moindre évidence la supériorité de la nouvelle traduction.

L'ode 45, intitulée *les Flèches de l'Amour*, est un petit chef-d'œuvre de narration ; on sait qu'elle a fourni à Jean-Baptiste Rousseau le sujet des *Forges de Lemnos*. Voici comme M. de Saint-Victor l'a traduite :

Pour Cupidon, dans sa forge sacrée,
Avec le fer, Vulcain faisait, un jour,

Des traits légers. La belle Cythérée,
Dans un miel pur les trempait tour à tour;
Et, dans un coin, l'impitoyable Amour
Mêlait le fiel à leur pointe acérée.
Ce furieux qui préside aux hasards,
Mars, brandissant sa lance meurtrière,
Encor souillé de sang et de poussière,
Entre et d'abord rit de ces faibles dards.
« Tu vas juger, pour prix de ton audace,
« Si celui-ci mérite tes mépris, »
Lui dit l'Amour. Le trait suit la menace.
Mars est frappé : de ses lèvres Cypris
Laisse échapper un sourire céleste;
Mars, abattu, dit, poussant un soupir:
« Ote ce trait, je ne puis le souffrir. »
« Il est bien là, dit l'Amour, qu'il y reste. »

Cette traduction me paraît excellente, et je ne crois pas que ceux qui la compareront à l'original en jugent moins favorablement. Lisons à cette heure M. (Anson ?) et voyons s'il mérite tous les éloges qu'on a bien voulu lui donner.

Dans l'antre de Lemnos, un jour,
Le noir Vulcain forgeait lui-même
Des flèches de fer pour l'Amour.
Vénus, avec un soin extrême,
Trempait leurs pointes dans le miel,
Et l'Amour y mêlait du fiel.
Mars revenait d'une bataille ;
Il avait sa lance à la main ;
Il l'agite d'un air très-vain
Auprès de l'Amour et le raille
Sur la faiblesse de ses traits.
Le petit dieu que rien n'effraye
Lui dit: Tiens, prends, soulève, essaye
Celui-ci : je l'ai fait exprès.
Mars n'hésite point à le prendre ;
Cypris sourit ; il veut le rendre,
Il soupire, et dit: Qu'il est lourd !
Il est pour toi, répond l'Amour.

Il y a dans cette traduction, outre une excessive platitude, un assez grave contre-sens. Mars ne prend point le dard à *la main ;* il le reçoit dans le cœur. Au moins

Longepierre n'a pas fait cette faute, mais ses vers n'en valent pas mieux. Je n'en citerai que quelques-uns; ils pourront donner une idée des autres :

Lorsque Mars tout en feu, sortant de la mêlée,
Branlant un javelot pesant, ensanglanté,
S'avisa de braver ces traits, leur impuissance,
Raillant avec mépris de leur légèreté.
Mais l'Amour : celui-ci peut-être a sa bonté,
 Lui dit-il avec nonchalance;
Je le crois lourd : voyons si je me suis flatté;
Vous m'en ferez récit par votre expérience.
Il parle, il lance, il frappe, et Mars se sent blessé.

Quant à La Fosse, il nous peint Vénus trempant les flèches « Dans un beau vase plein de miel. »

Le reste ne vaut pas la peine d'être copié.

Poinsinet sera-t-il plus heureux? lui, dont un critique disait : « Qu'il fit paraître Anacréon à Paris avec toutes « les grâces qui charmèrent Athènes; » et que Mirabeau, détestable connaisseur en matière de goût et de poésie, a loué dans ce passage d'une lettre à *Sophie* : « Poinsinet a donné une traduction d'Anacréon en vers : « j'y trouve beaucoup moins Anacréon que dans ton « bonnet; mais il y a de la facilité, de la pureté, de « l'élégance. » Voici donc les vers de Poinsinet :

Dans Lemnos, Vénus à Vulcain
Pour son fils commandait des armes.
L'Espérance au regard serein
Reçoit chaque trait et soudain
Les trempe en un miel plein de charmes.
Mais l'Amour qui s'affligerait
De laisser un bien sans alarmes,
Les plonge au vase du Regret, etc.

Il est inutile de continuer. Cette ridicule métaphysique exclut Poinsinet de toute concurrence.

Je connais encore d'autres vers où Mars

Traite de joujoux d'enfant
Ces flèches fines et légères;

où le fils

Trempait chaque trait
Dans une absinthe bien choisie;

mais il vaut mieux n'en pas parler, et l'auteur, j'en suis sûr, ne me reprochera point mon silence.

Voilà des citations : que les lecteurs comparent maintenant, qu'ils décident. Assurément, ils n'y seront pas embarrassés.

Mais on trouvera peut-être qu'il n'est pas tout à fait juste d'immoler quatre ou cinq poëtes à la gloire de M. de Saint-Victor, sur la lecture d'un seul morceau. Je souscris volontiers à cette idée, et pour tranquilliser les lecteurs timorés, pour les mettre à portée de prononcer avec une entière connaissance de cause, je transcrirai l'ode 37. M. de Saint-Victor l'a rendue avec une vigueur, une précision, une exactitude remarquables :

Vois comme au printemps tout sourit;
Les Grâces font fleurir la rose;
L'air se tait; le flot s'assoupit
Et sur le sein des mers repose.
Dans ce cristal brillant et pur
Déjà le cygne plonge et nage,
Tandis que l'oiseau de passage
Fend lentement un ciel d'azur.
Du jour plus douce est la lumière;
Les sombres nuages ont fui;
Des trésors qu'enferme la terre
Le germe s'est épanoui.
La vigne a repris son ombrage;
L'olivier son fruit, sa fraîcheur :
Sur les rameaux, sous le feuillage,
Partout naît le fruit ou la fleur.

Je ne citerai que quatre vers de la Fosse :

Voyez de ses États flottans
Neptune éloigner les tempêtes;
Les plongeons réjouis se baignent dans les eaux;
Par bataillons volans en l'air passent les grues.

Et deux seulement de Longepierre :

Voyez aussi voler les grues ;
Les canards se plongent dans l'eau.

Pour Poinsinet, il est bien long, bien faible, bien plat :

Les plongeons entre deux eaux
Forment mille jeux nouveaux.
Le retour de l'hirondelle
Et les chants de Philomèle
Annoncent des jours plus beaux.
Une lumière plus pure,
Dévoilant à nos regards
Le tableau de la nature,
Purge la vapeur obscure
Des infidèles brouillards. Etc.

Conçoit-on que Poinsinet ait pu, avec un pareil style, se faire une espèce de réputation ?

Sans être bons, les vers de M. A. sont moins mauvais que ceux de Poinsinet ; mais M. A. est diffus, sans couleur, embarrassé dans de longs détails; il paraphrase plutôt qu'il ne traduit. Je ne citerai rien de sa traduction. Toutes ces mauvaises rimes sont aussi par trop ennuyeuses ; et d'ailleurs à quoi bon prouver si longuement ce qui n'a pas besoin de preuves, et faire tant d'efforts pour assurer à M. de Saint-Victor un triomphe qui ne doit pas le flatter beaucoup? La gloire est petite à vaincre de tels rivaux. Pour apprécier tout le mérite de la nouvelle traduction, c'est avec l'original qu'il faut la comparer et non pas avec les faibles essais de ces poëtes sans verve et sans inspiration.

Quelques lecteurs qui se souviennent de l'*Amour mouillé* de La Fontaine s'imaginent peut-être que je fais exprès de l'oublier, et que mon amitié trop zélée dissimule prudemment ce qui pourrait nuire aux intérêts de M. de Saint-Victor. Je ne dissimule rien. Il n'y a réellement pas de concurrence. La Fontaine n'a point traduit ; il imite, et même avec une grande liberté. En effet, il retranche plusieurs détails ; par exemple, dès le début,

la description astronomique du milieu de la nuit; il en ajoute d'autres, notamment les vers sur Polyphème, qui peut-être ne sont pas fort heureux; en un mot il imite, et dans cette imitation il a porté sa manière plus qu'il n'a conservé celle d'Anacréon. Ce n'est donc pas à dessein que j'évite une comparaison entre La Fontaine et M. de Saint-Victor, puisque raisonnablement cette comparaison n'est pas possible. La Fontaine a fait une imitation charmante et d'une grâce infinie, M. de Saint-Victor une traduction noble et fidèle qui reproduit les pensées et le ton de l'original. C'est dans ce sens qu'il faut lire l'un et l'autre morceau. Je ne citerai point les vers de La Fontaine : ils sont dans toutes les bibliothèques; tout le monde les sait par cœur.

Voici ceux de M. de Saint-Victor :

L'AMOUR MOUILLÉ.

Vers le milieu d'une nuit orageuse,
Lorsque déjà s'incline lentement
De Calisto l'étoile pluvieuse,
Vers l'heure enfin où plus profondément
Dort des humains la race industrieuse,
L'enfant malin dont la mère est Cypris
Avec grand bruit vint frapper à ma porte.
Que me veut-on? qui frappe de la sorte ?
Qui, m'écriai-je, ébranlant mon logis,
Ose troubler mes songes pleins de charmes?
Ouvre-moi vite, ouvre, et sois sans alarmes,
Me dit l'Amour; je suis un pauvre enfant,
Seul, égaré, surpris en voyageant
Par la nuit sombre, et mouillé par l'orage.
Moi, sur ces mots, charitable et peu sage,
Je prends d'abord pitié du suppliant.
Ranimant donc mon feu prêt à s'éteindre,
Ma lampe en main, j'ouvre : en effet, je vois
Un jeune enfant, beau, charmant, fait à peindre,
Portant un arc, des ailes, un carquois.
Près du foyer aussitôt je le place,
Et remarquant qu'un froid mortel le glace,
Dans une main je prends ses petits doigts;
Puis doucement, avec l'autre, j'essuie
Ses blonds cheveux inondés par la pluie.

Il se ranime, et d'un air dégagé :
Voyons, dit-il, cet arc ; par aventure,
Il se pourrait qu'il fût endommagé.
Il le saisit, le tend d'une main sûre,
Et je me sens frappé d'un trait vainqueur :
Du taon cruel moins vive est la blessure.
Le méchant rit, saute, et d'un ton moqueur
Me dit alors : mon cher hôte, courage !
Car tout va bien, mes armes de l'orage
N'ont point souffert..., mais je crains pour ton cœur.

VIII

SUR LE CRESPHONTE D'EURIPIDE[1].

La reprise de la *Mérope* de Voltaire m'a fait lire les fragments du *Cresphonte* d'Euripide.

Le Cresphonte qui donne son nom à la tragédie grecque n'est point le mari de Mérope, mais son fils, celui que Maffei et Voltaire appellent Égisthe, et qui est nommé Æpytus par Apollodore, et Téléphon par Hygin.

Dans Euripide, Polyphonte est le propre frère du roi Cresphonte ; dans Voltaire, c'est un soldat heureux, que sa valeur a tiré de l'obscurité et qui, possédé d'une ambition furieuse, égorge son roi et les fils de son roi pour se placer sur le trône. Je laisse aux juges de l'art à décider si ce changement est heureux, et dans laquelle de ces deux circonstances le rôle de Polyphonte peut être plus théâtral et plus tragique.

Nous savons par Aulu-Gelle (VII, 3) de quel prétexte Polyphonte colorait son crime : il nous a même conservé une réponse de Mérope, pleine de sens et de vivacité. Voici le passage : « Lorsque le roi Polyphonte dit « qu'il n'a tué son frère que parce que son frère lui-« même avait auparavant formé le projet de l'assassiner, « Mérope lui répond en ces termes : *Si, comme tu le dis,* « *mon époux devait te faire mourir, au moins fallait-il* « *différer jusqu'à ce qu'il fallût te défendre.* » Je crois

[1] *Journal de l'Empire* du 6 avril 1806.

qu'on doit aussi rapporter au rôle de Polyphonte ce fragment cité par le scoliaste de la *Médée :* » J'ai éprouvé « ce que tous les mortels éprouvent : les autres me sont « moins chers que moi-même ; je le dis sans rougir. » Sophocle a la même pensée dans *Œdipe à Colone :* » Il « n'est personne qui ne s'aime ; » et Euripide l'a répété encore dans *Médée :* » Est-il un mortel qui ne sache que « chacun s'aime toujours plus que les autres ? » Le même sentiment se trouve encore ailleurs.

Il est remarquable que Plutarque nous a conservé les paroles mêmes que prononçait Mérope au moment où elle levait le bras pour égorger son fils. Je citerai tout cet endroit d'après la traduction d'Amyot. « Considérez « un petit Mérope en la tragédie, quand elle lève sa « cognée pour frapper son propre fils, pensant que ce « soit le meurtrier de son fils, en disant :

Ὀσιωτέραν δὴ τήνδ' ἐγὼ δίδωμί σοι
Πληγήν. . . . .
« Ce coup mortel sainctement je te donne.

« Quel mouvement elle excite de tout le théâtre, com« ment elle fait dresser les cheveux en la tête des spec« tateurs, de peur qu'elle ne prévienne le vieillard qui « lui prend le bras et qu'elle ne blesse le jeune adoles« cent ! » Trois autres vers du rôle de Mérope sont cités dans la *Consolation à Apollonius.* « Mérope, prononçant « des propos virils et magnanimes, esmeut les théâtres « entiers à pitié et compassion, quand elle dit : *Je ne « suis pas la seule dont les enfants soient morts, la seule qui « soit privée d'époux ; des milliers de femmes ont subi les « mêmes infortunes.* » J'en demande pardon à Amyot ; mais il avait tellement défiguré ces vers que je n'ai pu me servir de sa traduction.

Dans son traité de l'*Utilité à tirer de ses ennemis*, Plutarque, qui aime à prendre ses autorités dans les poëtes, a fait usage d'un autre fragment du rôle de Mérope :

« Les inconvénients de fortune adversaire enseignent « aux autres ce qui leur est utile, comme Mérope dit en « une tragédie : *La fortune m'a rendu sage, et pour son* « *salaire elle a pris ce que j'avais de plus cher.* »

J'ai trouvé, dans le traité de la *Distinction du flatteur et de l'ami*, une autre citation de la *Mérope* qui a échappé aux recherches du docteur Musgrave, éditeur d'Euripide : « La Mérope tragique donne ces sages conseils : « *Prends pour amis ceux qui sont inflexibles en leurs dis-* « *cours, mais ferme soigneusement ta porte aux méchants* « *qui ne veulent que plaire et que flatter.* »

Voilà, je crois, tous les fragments connus du rôle de Mérope, à moins que l'on ne veuille y rapporter encore un vers conservé par Stobée : « *C'est dans les yeux, mon* « *fils, que la pudeur se montre.* »

Il n'existe plus qu'un vers du rôle de Cresphonte, et c'est encore à Plutarque que nous le devons : « Cres- « phonte, dans une tragédie d'Euripide, dit en parlant « d'Hercule : *S'il habite sous la terre, parmi ceux qui ne* « *sont plus, il est désormais sans pouvoir.* »

Je ne sais quelle place assigner à ce passage cité par Stobée : « En cherchant leurs intérêts, les hommes doi- « vent aussi chercher à ne se point préparer de repen- « tir. »

Stobée nous a également conservé douze vers d'un chœur. C'est une invocation à la paix. Le style en est noble et facile, ce que ma traduction ne prouvera peut-être pas assez : « O Paix, mère des richesses et la plus « belle des immortelles, je te désire! Combien tu tardes « à venir! Je crains que la vieillesse et ses maux ne m'ac- « cablent avant que je puisse jouir de ta beauté gra- « cieuse, de tes chants mariés à la danse, et de tes fêtes « joyeuses. O Déesse, viens! Éloigne de nos familles les « dissensions ennemies et la Discorde furieuse, amante « des glaives acérés. »

Le même Stobée, Plutarque, Strabon, saint Clément d'Alexandrie, Théodoret, Sextus Empiricus, Dion Chrysostome, Platon, Aristide citent un autre passage de la *Mérope* d'Euripide, dont l'idée n'est plus très neuve aujourd'hui, mais qui n'en a pas moins de force et de gravité : « Il faudrait, quand il naît un homme, se réunir « auprès de lui et pleurer sur tant de maux où il entre ; « mais il faut accompagner avec des acclamations de « joie la pompe funèbre de celui qui a cessé de vivre et « souffrir. » Cicéron, au premier livre de ses *Tusculanes*, a traduit ce fragment en vers élégants :

Nam nos decebat cœtus celebrantes domum
Lugere, ubi esset aliquis in lucem editus,
Humanæ vitæ varia reputantes mala :
At qui labores morte finisset graves,
Omnes amicos lætitia et lætitia exsequi.

Je crois que Columna a tort d'attribuer ces vers à Ennius et de les rapporter à son Cresphonte. Le *Cresphonte* d'Ennius ne me semble pas avoir été imité de celui d'Euripide : le sujet n'était pas le même. Cresphonte le père était, si je ne me trompe, le héros de la tragédie latine. Quelle place donner, dans le sujet d'Euripide, à ces fragments d'Ennius où Mérope et son père parlent évidemment du roi Cresphonte et de Cresphonte vivant?

Injuria abs te afficior indigna, pater ;
Nam si improbum Cresphontem existimaveras,
Cur me huic locabas nuptiis? Sin est probus,
Cur talem invitum invitam cogis linquere?
—Nulla te indigna, nata, afficio injuria :
Si probus est, bene te locavi ; sin est improbus,
Divortio te liberabo incommodis.
. . . . Duxi probum :
Erravi, post cognovi, fugio cognitum.

« Mon père, vous me faites une indigne injustice. Si « vous pensiez que Cresphonte manquât de vertu, pourquoi me l'avoir donné pour époux? Mais s'il est vertueux, pourquoi me forcer à le quitter malgré moi,

« malgré lui ?—Je ne te fais pas, ma fille, une injustice « indigne : si Chresphonte est vertueux, je t'ai bien ma- « riée ; s'il ne l'est pas, par le divorce je te délivrerai de « tes maux... Je l'ai cru honnête, je me suis trompé ; « plus tard je l'ai connu, et, le connaissant mieux, je le « fuis. »

Je pense que le sujet de la pièce d'Ennius était la mort de Cresphonte et de ses fils. C'était en apprenant cet affreux événement que Mérope sans doute prononçait ces vers cités par Macrobe :

Neque terram injicere, neque cruenta
Convestire mihi corpora licuit,
Neque miseræ lavere lacrymæ fusum sanguinem.

« Je n'ai pu répandre de la terre sur eux, ni couvrir « leurs corps sanglants : mes malheureuses larmes « n'ont point lavé leur sang. »

IX

SUR LES NUÉES D'ARISTOPHANE[1]

De toutes les comédies d'Aristophane, il n'en est point de plus célèbre que les *Nuées*, ni qui soit composée avec plus d'art. Le poëte a montré dans l'invention du sujet et la disposition des parties une force comique admirable; mais on n'a pas rendu assez de justice à son talent. Dans les siècles passés, et surtout dans le nôtre où il y a tant de sages qui parlent si haut de sagesse, il s'est trouvé une foule d'honnêtes gens qui ne lui ont pas pardonné d'avoir ri de Socrate, et qui, pensant mal de son caractère, ont aussi pensé mal de son esprit. Des hommes peu instruits se sont laissé persuader que les accusateurs de Socrate, Anytus et Mélitus, voulant faire d'avance l'essai de leurs calomnies, avaient, à prix d'argent, engagé Aristophane à jouer publiquement Socrate sur la scène, et que ces méchancetés avaient tellement enflammé, contre le philosophe, la haine du peuple et la colère des juges, que bientôt après il avait été condamné à mort.

Élien, sur la foi de je ne sais quel auteur, a donné place dans son indigeste recueil à ce récit absurde. Mais les détracteurs d'Aristophane ignorent apparemment qu'à cette époque il existait de vives querelles entre les philosophes et les auteurs dramatiques, les comiques surtout; que plusieurs sophistes avaient été attaqués sur la scène par différents poëtes; que Socrate lui-même

[1] *Journal de l'Empire* du 13 avril 1806.

l'avait été déjà. Amipsias, en effet, avait écrit contre lui une comédie qui fut couronnée. Je ne vois pas pourquoi l'auteur consulté par Elien n'a pas plutôt accusé de la mort de Socrate Amipsias, dont la pièce fut couronnée, qu'Aristophane qui fut sifflé. Les *Nuées* furent données deux fois : d'abord, la première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, puis l'année suivante, et toujours sans succès[1].

Si l'on remarque maintenant que l'accusation et la mort de Socrate sont de la première année de la quatre-vingt-quinzième olympiade, il s'ensuit qu'il s'est écoulé vingt-trois ans entre la condamnation de Socrate et la première représentation des *Nuées*. Or, quel homme raisonnable s'imaginera jamais qu'une pièce sifflée ait eu cette singulière influence sur la mort d'un philosophe condamné vingt-trois ans après? Cette calomnie est véritablement d'une telle absurdité qu'elle mérite à peine d'être réfutée. Et voilà cependant pourquoi tant de philosophes sont aujourd'hui ennemis d'Aristophane! Ils le regardent comme la cause et l'instrument d'un malheur auquel il n'a même jamais pu songer. Aristophane ne s'est pas moins moqué d'Euripide que de Socrate, et jamais pourtant il ne pensa à le faire condamner. Les philosophes blâmaient l'audace des poëtes comiques et leur obscène licence; les comiques, à leur tour, se moquaient des minutieuses subtilités des philosophes : de là leurs querelles et leurs perpétuels débats; mais il n'y entrait ni colère ni haine[2].

[1] M. Boissonade a plus tard changé d'avis à cet égard : dans l'avant-propos de son édition d'Aristophane, il n'admet qu'une seule représentation des *Nuées*.—C'est aussi l'avis de M. Egger, qui a donné d'amples éclaircissements sur ce point dans son *Histoire de la critique chez les Grecs*, p. 34, et dans l'appendice B, p. 494, qui est un mémoire sur la question. (*Note de l'Editeur.*)

[2] M. Cousin, dans ses premiers *Fragments philosophiques*, traite

Les *Grenouilles* furent jouées l'année même où Socrate, étant prytane, se montra si bon citoyen dans l'affaire des commandants de la flotte aux Arginuses. Sa conduite en cette conjoncture le dut rendre cher à Aristophane, et pourtant le poëte, mécontent de ce que le philosophe empêchait ses auditeurs de venir au théâtre, ne tourne pas moins en ridicule son habitude de discourir sur des subtilités. (Voy. *Ranæ,* 1491.) Au reste, cette rivalité n'empêchait nullement les poëtes et les philosophes de vivre ensemble et de se rendre mutuellement tous les devoirs de la vie civile.

Si cela n'est pas vrai, il faut que les philosophes de ce temps aient été bien différents de ceux que nous voyons aujourd'hui et que le caractère de l'homme ait totalement changé. Car, qui se persuadera jamais que Platon eût placé dans le *Banquet* Socrate et Aristophane à la même table, s'il avait cru que ce poëte eût eu la plus légère influence sur la condamnation de son maître et vendu ses calomnies ? Si Aristophane eût pu être content de la mort de Socrate, croit-on que Platon eût fait pour son tombeau cette inscription si flatteuse ? « Les « Grâces, cherchant un temple qui pût durer toujours, « trouvèrent le cœur d'Aristophane. »

Voltaire, le plus injuste des détracteurs d'Aristophane, ne pensa sûrement jamais à faire une seule de ces réflexions. Il a écrit contre ce poëte, qu'il n'avait jamais lu en grec, une foule de choses dures et hasardées. Je note, entre plusieurs autres, un passage de son *Dictionnaire philosophique*, au mot *Athée*. Dans une courte

à fond la question de savoir jusqu'à quel point les *Nuées* d'Aristophane ont pu avoir de l'influence sur la condamnation de Socrate. Après avoir donné de solides raisons historiques et littéraires, au milieu desquelles revient plus d'une fois avec éloges le nom de M. Boissonade, l'illustre philosophe conclut comme l'helléniste et se prononce formellement pour la négative.

(Note de l'Editeur.)

page où il parle d'Aristophane, il y a un bon nombre d'erreurs qu'il faut pardonner sans trop de peine à ce vieillard spirituel ; mais je ne voudrais pas qu'il eût écrit ces lignes : « Ce poëte comique, qui n'est ni co- « mique ni poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à « donner ses farces à la foire Saint-Laurent. » Si Aristophane n'est pas *poëte*, qu'on nous dise quel auteur comique il faudra décorer de ce nom ; s'il n'est pas *comique*, qu'on nous dise encore où l'on peut trouver une plus riche source d'excellentes plaisanteries de tout genre. Bon Dieu, que l'on pourrait facilement rétorquer ces reproches contre Voltaire ! Ceux qui, connaissant la littérature ancienne et celle des modernes, sont doués d'assez de goût pour les bien comparer, savent à qui, dans cette dispute, resterait l'avantage. Cicéron, bon juge, je pense, en ces matières, a nommé Aristophane « le poëte très-facétieux de l'ancienne comédie » (*facetissimus poeta veteris comœdiæ*). Voltaire a été induit en cette erreur par le mauvais jugement de Plutarque qui, dans un fragment de comparaison entre Aristophane et Ménandre, a prouvé plus d'amour de la philosophie et plus d'esprit de parti que de critique et de jugement.

S'il se rencontre dans les comédies d'Aristophane des choses qui répugnent à nos mœurs, il ne faut pas l'en accuser : il écrivait pour les Athéniens et non pas pour nous autres. Celui qui aujourd'hui se plaît à des ouvrages auxquels se plut le divin génie de Platon, ne me paraît manquer ni de goût ni de raison. Platon, en effet, selon le récit d'Olympiodore, aimait particulièrement Aristophane et Sophron. Il leur emprunta plusieurs des traits dont il peignit les personnages de ses dialogues. On dit même qu'il était si charmé de leur lecture, qu'à sa mort on trouva leurs ouvrages sous son chevet.

X

SUR LA POLITIQUE D'ARISTOTE [1]

A PROPOS DE LA TRADUCTION DE M. CH. MILLON.

« Quel homme, a dit Voltaire [2], que cet Aristote qui « trace les règles de la tragédie de la même main dont il « a donné celles de la dialectique, de la morale, de la « politique, et dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand « voile de la nature! » L'antiquité n'a point eu de génie plus étendu et plus profond, d'esprit plus juste ni si éminemment philosophique. Cicéron ne voyait personne que l'on pût lui préférer pour le génie et l'exactitude : « Pourtant, ajoute-t-il, j'excepte toujours Platon [3]. » Mais ici, peut-être Cicéron n'est pas juste ; Aristote eut sûrement au moins autant de génie que Platon et, à coup sûr, plus d'exactitude ; mais Platon est infiniment plus grand écrivain.

Admiré par les anciens, Aristote fut longtemps pour les modernes un objet d'enthousiasme et de culte. « Il « n'y a, dit Jules Scaliger qui ne s'exprimait pas comme « tout le monde [4], il n'y a que deux aigles dans la nature « des choses : l'aigle de la gloire militaire et celui de « la gloire littéraire ; l'aigle de la puissance et celui de

[1] *Mercure de France*, t. XIII (an XI), p. 295-302.
[2] *Dict. philos.*, ARISTOTE.
[3] *Tuscul.*, I.
[4] *Exercit.*, p. 194.

« la sagesse, César et Aristote. En poésie, je ne connais « qu'un *Sirenophœnix,* c'est Virgile. » Scaliger et ses métaphores sont un peu ridicules ; mais ce qui l'est cent fois davantage, c'est le sérieux avec lequel les rabbins espagnols ont prétendu qu'Aristote s'était, vers la fin de sa vie, converti à leur religion, qu'il était mort juif, et qui pis est, juif très-fervent [1]. L'admiration des chrétiens ne s'est pas signalée par un moindre zèle. Henri de Assia, qui fut une des lumières de l'école, écrivit qu'Aristote était pour le moins aussi grand théologien que Saint Paul. Georges de Trébizonde fit un livre pour prouver que la doctrine d'Aristote était conforme à celle de la Bible; et ce fut longtemps l'opinion commune que, plus heureux que Socrate et Platon, condamnés selon leurs mérites à des feux éternels, il avait été sauvé et admis en paradis. Son portrait était placé en regard avec celui de Jésus-Christ, et il y eut une époque où il valait un peu mieux être hérétique que de n'être pas péripatéticien. On sait que Ramus, l'un des plus savants hommes du XVIe siècle, fut cruellement persécuté pour avoir écrit contre les principes de cette école ; et il existe un arrêt rendu sous François Ier qui fait les plus expresses défenses *d'user de médisance et d'invectives contre Aristote* [2].

« Le dieu de la science scholastique, écrivait, vers « ce temps, le sceptique Montaigne, c'est Aristote : c'est « religion de desabattre de ses ordonnances, comme de « celle de Licurgus à Sparte. Sa doctrine nous sert de « loy magistrale, qui est à l'adventure aultant faulse « qu'une aultre. »

[1] CAMUS, *Not. et extr. des manuscr.*, t. VI.

[2] La scène VI du *Mariage forcé* de Molière en 1664, l'*Arrêt burlesque* de Boileau sept ans après, nous attestent encore combien il fallut de temps à l'esprit moderne pour avoir raison de cette influence tyrannique des idées d'Aristote.

(*Note de l'Editeur.*)

Mais il est arrivé à Aristote ce qui arrive à tous ceux dont un enthousiasme exagéré élève trop haut la réputation : on a passé avec lui d'un extrême à l'autre, on l'avait trop admiré, on en est venu jusqu'à le mépriser, et ses ouvrages, après avoir eu plus de douze mille commentateurs, ont fini par n'avoir presque plus de lecteurs. Il faut excepter cependant son *Histoire des animaux* qui, par l'exactitude et l'intérêt des observations, méritera toujours de fixer l'attention des naturalistes, et ses deux traités sur la *Rhétorique* et la *Politique*, que leur utilité et l'excellence de leurs principes ont sauvés de la proscription et doivent faire entrer dans les études de tous les littérateurs.

Pour son livre de *Politique*, il était, comme tous ses autres ouvrages philosophiques, complétement oublié, et depuis plus d'un siècle il n'avait pas eu d'éditeur, lorsqu'il y a environ trente ans, M. Reiz en fit réimprimer une partie avec des notes excellentes. Mais cette édition, peu connue hors de l'université de Leipsig, faite d'ailleurs exclusivement pour des lecteurs hellénistes, ne paraît pas avoir procuré en Allemagne beaucoup de partisans à la *Politique* d'Aristote, et je crois qu'en France, où l'on ne lit point de grec, elle fût restée tout aussi négligée qu'elle l'était depuis longtemps, sans la Révolution, qui, en tournant presque tous les esprits vers les études économiques, lui a donné un très-grand intérêt.

Sans doute il ne fallait pas moins que de telles circonstances pour qu'un livre aussi sérieux, aussi obscur, et, j'oserai le dire, aussi ennuyeux, pût avoir quelque succès parmi nous qui sommes devenus si frivoles.

Voilà depuis six ans deux traductions que l'on nous en donne. La première, publiée par M. Champagne, ne paraît pas avoir complétement satisfait les savants ; mais telle était alors la manie politique, que cet ouvrage,

malgré les défauts qu'on lui a reprochés, a suffi pour faire la fortune littéraire de l'auteur. M. Millon, le nouveau traducteur, ne vient pas dans des circonstances tout à fait aussi favorables : les étudiants en gouvernement sont, Dieu merci, moins nombreux, et les livres politiques n'ont plus tant de lecteurs.....

Je ne ferai point ici l'analyse de l'ouvrage d'Aristote, elle excéderait beaucoup les bornes de cette feuille et celles de mes talents. Le soixante-deuxième chapitre du *Voyage d'Anacharsis* en contient une excellente, à laquelle je ne peux mieux faire que de renvoyer le lecteur. Je suis même fâché que M. Millon, qui a inséré dans sa notice sur Aristote les extraits de ses ouvrages donnés par l'*Encyclopédie,* n'ait pas fait usage de cet excellent morceau de M. Barthélemy : il est impossible de lire un meilleur abrégé de la doctrine d'Aristote ; c'est le résumé le plus clair, le plus méthodique et le mieux présenté de ses principes souvent très-difficiles à suivre au milieu de ses longues digressions et de l'obscurité d'un texte plein de lacunes, de transpositions, et altéré de toutes les manières.

Ces défauts du texte, joints à l'extrême aridité du sujet et à l'embarrassante concision affectée par Aristote, rendent ce traité prodigieusement difficile à traduire, et je ne crois même pas que, parmi les ouvrages qui nous restent de l'antiquité, il y en ait qui le soient davantage. « Il faut, a dit Cicéron, une grande application d'esprit pour expliquer Aristote. » Ce mot, que M. Millon a très-heureusement choisi pour épigraphe, est applicable à tous les ouvrages d'Aristote, mais surtout à sa *Politique.* Il n'y a pas de page qui n'offre plusieurs grandes difficultés dans les mots ou dans les pensées, et il y a tel endroit du texte actuel sur lequel je doute qu'Aristote lui-même pût aujourd'hui donner une explication satisfaisante.

Il était impossible que M. Millon, ayant à lutter contre de tels obstacles, ne s'égarât pas quelquefois. Mais dans la comparaison que j'ai faite de sa traduction avec le commencement du premier livre, les derniers chapitres du septième, et le huitième tout entier, j'ai trouvé que les fautes étaient peu nombreuses, que la plupart même étaient légères, et j'ai en même temps admiré la rare habileté avec laquelle il s'était tiré d'une foule de passages d'une difficulté vraiment désespérante. En faisant cette comparaison, j'ai regretté plus d'une fois que M. Millon n'eût pas consulté l'excellente édition de M. Reiz dont je me servais : elle lui aurait donné d'utiles secours. Il ne paraît pas avoir connu non plus les notes de MM. Reiske et Gurlitt ; en général, c'est un peu le défaut des littérateurs français d'ignorer les travaux de ceux qui les ont précédés, de ne point s'environner d'assez de secours, de ne point faire assez de recherches. Il en résulte que nos livres sont superficiels, et que souvent les étrangers se moquent de nous. Mais s'ils nous appellent ignorants, nous nous en consolons en les appelant lourds et pédants.

Obligé de borner cet extrait, je ne citerai point les passages où j'aurais des éloges à donner au traducteur : il ne resterait plus de place pour critiquer quelques-uns de ceux où je crois qu'il s'est trompé, et j'aurais fait un article sans utilité. Les lecteurs n'ont pas besoin qu'on leur indique les endroits bien traduits, mais ceux qui le sont mal.

Tome III, pag. 160, M. Millon fait dire à Aristote : « La « musique est, je le répète, le principe de tous les charmes de la vie. » Cela n'est point vrai du tout, et Aristote le savait bien; il était trop sage pour donner une telle importance au plus frivole de tous les arts. Le texte est ici un peu obscur, et M. Millon a pu assez facilement se tromper : il devait cependant voir qu'il prêtait à Aris-

tote une opinion déraisonnable, et chercher un autre sens. Le nominatif de la phrase est un pronom que M. Millon a rapporté à la musique, dont il était parlé précédemment, et qu'il fallait, je crois, rapporter au repos, dont il était aussi question dans la phrase précédente. C'est le sentiment de M. Reiz. Les mots *je le répète* eussent pu éclairer M. Millon ; car Aristote n'a écrit nulle part ailleurs cet étrange paradoxe sur la musique, au lieu qu'il a plusieurs fois parlé des avantages du repos, et du bonheur de vivre dans le loisir.

Tome III, page 82 : « Dans toutes les espèces animales « les fruits prématurés de sujets trop jeunes, surtout si « c'est la femelle, sont imparfaits, débiles et de petite « stature. » Une légère faute dans l'accent du mot θηλύτοκα, qu'il faut accentuer sur l'antépénultième, a produit ici une erreur. Aristote dit que *les fruits prématurés de sujets trop jeunes sont imparfaits, du sexe féminin, et de petite stature*. Cette influence particulière de la trop grande jeunesse de la mère sur le fruit n'est pas exprimée dans Aristote : θηλύτοκα se rapporte au fruit, et a le sens passif.

Ibid., page 167 : « Les Achéens et les Hénioques du « *Pont-Euxin*, et d'autres nations plus enfoncées dans « *les terres de cette contrée.* » Il est difficile de concevoir comment, le *Pont-Euxin* étant une mer (aujourd'hui la *Mer Noire*), il y a des nations plus ou moins *enfoncées dans les terres de cette contrée*. Il fallait, *les Hénioques du Pont*. Le *Pont* était une grande province voisine du Pont-Euxin. Le texte dit littéralement : *Les Achéens et les Hénioques qui sont autour du Pont, et d'autres nations continentales....* Cette faute ressemble à celle de Dupin qui, dans la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, parlait d'un *Evagre du Pont-Euxin*. Un de ses amis lui dit, à ce sujet, qu'il fallait nécessairement que cet *Evagre* fût un poisson ou un être marin, puisqu'il était du *Pont-Euxin*.

Je n'insisterai pas davantage sur ces critiques. Au reste, quand je le voudrais, il ne me serait pas facile de les multiplier beaucoup. Il est, à la vérité, une foule de passages que je n'expliquerais pas comme M. Millon; mais ce sont des passages si difficiles, qu'il est fort embarrassant d'en bien déterminer le sens, et sur ces points je suis très-disposé à m'en rapporter à M. Millon qui, ayant fait pendant plusieurs années une étude particulière d'Aristote, est beaucoup plus que moi en état d'en comprendre les difficultés. Les fautes réelles, ou plutôt celles qui me paraissent telles, sont, comme je l'ai déjà dit, fort rares dans tous les endroits que j'ai comparés.

M. Millon, voulant donner à la fois un recueil des meilleurs ouvrages politiques des anciens, a joint à l'ouvrage d'Aristote les *Traités de Xénophon* sur les républiques de Sparte et d'Athènes, et de longs fragments des dialogues politiques de Platon. Je n'ai point examiné cette partie de son travail ; mais il est plus que probable que si M. Millon a réussi dans la traduction d'Aristote, il n'aura pas été au-dessous de lui-même en travaillant sur des auteurs infiniment plus faciles.

XI

SUR ARISTOTE

A PROPOS D'UN PASSAGE DE LA HARPE [1].

Dans son *Cours de Littérature* (t. I, p. 50), La Harpe s'exprime en ces termes :

« Aristote embrassa tout ce qui est du ressort de l'es-
« prit humain, si l'on excepte les talents de l'imagina-
« tion ; encore, s'il ne fut ni orateur, ni poëte, il dicta
« du moins d'excellents préceptes à l'éloquence et à la
« poésie. »

Quand La Harpe parle des anciens, il ne faut pas toujours le croire sur parole : Aristote fut poëte, peut-être même fut-il orateur.

Par *orateur*, je n'entends pas un discoureur politique, un harangueur de tribune, un *déclamateur*, un avocat. Aristote n'entra jamais dans la carrière des Lysias, des Démosthène, des Gorgias : il était bègue, et ce défaut d'organe lui interdisait l'éloquence publique. En ce sens, il ne fut pas orateur ; mais ce sens n'est peut-être pas celui de La Harpe. Le critique fait allusion au traité de *Rhétorique* et veut dire, je crois, qu'Aristote donna des leçons qu'il ne sut point pratiquer, qu'il n'écrivit point avec talent, avec imagination, avec éloquence : bien différent de Platon, qui orna les matières

[1] *Journal de l'Empire* du 8 mars 1811.

philosophiques d'un style élégant, noble et magnifique.

Il faut avouer que les ouvrages d'Aristote paraissent justifier le reproche que La Harpe lui fait. Ils sont écrits avec une grande sécheresse, et une concision dure et souvent ténébreuse. Mais ne peut-on pas attribuer aux copistes une partie de ces défauts? On sait que les manuscrits autographes des œuvres d'Aristote restèrent, pendant cent trente ans, enfouis dans un caveau souterrain d'où on les tira tout rongés des vers et gâtés par l'humidité[1]. Apellicon de Téos les fit copier, et n'eut pas scrupule d'en remplir, par conjecture, les nombreuses lacunes. Après Apellicon sont venus les critiques, les interprètes grecs qui, à son exemple, ont interpolé, altéré de toutes les manières le texte du philosophe.

Au reste, j'abandonnerai sans peine la prose d'Aristote ; je ne ferai pas même valoir en faveur de ses talents oratoires le *beau* discours qu'il avait composé à la louange de Platon [2]: c'est sa réputation de poëte que j'ai surtout intention de défendre.

Aristote avait écrit plusieurs volumes de poésies et, ce qui est remarquable dans un philosophe si grave et occupé d'études si abstraites et si profondes, il s'exerça souvent dans le genre lyrique, celui de tous qui exige le plus de verve et de véritable inspiration.

Les anciens lisaient ses *Proœmes*[3] pour les Dionysiaques, ses *Éloges*[4], ses Élégies à la louange d'Eudemus, ses vers héroïques et les Épitaphes qu'il avait publiées en six livres sous le titre de *Péplus*, et dont une quarantaine seulement a échappé aux ravages du temps.

[1] *Voy.* Bayle, au mot *Tyrannion*, note D, et M. Millon, *Politiq. d'Aristote*, t. I, p. xxiij.

[2] Voy. *Biblioth. Gr.*, t. III, p. 202, 399.

[3] Sur cette espèce d'hymne, *voy.* Burette, *Acad. B. L.*, t. X, p. 234.

[4] Espèce d'hymne appelé *encômia.* L'hymne proprement dit appartenait aux dieux ; l'*encômium* était consacré aux louanges des hommes. *Voy.* M. Ilgen, *Disquis. de Scolior. Poesi*, p. 37.

Outre ces épitaphes qui n'ont guère d'autre mérite que celui de la brièveté et d'une élégante précision, il nous reste une ode écrite d'un ton si élevé, avec une si brillante variété de mesures, que Jules Scaliger a bien osé dire qu'Aristote n'était pas dans la poésie lyrique inférieur à Pindare lui-même.

Cette ode a pu faire partie du livre des *Éloges*. Elle nous a été conservée par Athénée, Diogène Laërce et Stobée : il n'est pas possible d'en contester l'authenticité. Aristote la composa pour célébrer les vertus d'Hermias son disciple et son ami, qui, d'une condition servile, s'éleva au rang suprême et fut tyran d'Atarnée[1]. Les ennemis d'Aristote essayèrent de rendre suspecte sa liaison avec Hermias ; c'était une abominable calomnie. Apellicon, dont les ouvrages sont perdus, écrivit pour défendre la mémoire du philosophe contre ces odieuses imputations ; mais l'ode seule d'Aristote suffit pour le justifier, et sûrement le zèle d'Apellicon n'avait pu trouver d'arguments qui fussent plus éloquents et plus décisifs. Aristote y fait de la vertu et de l'amitié un éloge trop vrai, trop passionné, trop noble, pour qu'on puisse le soupçonner de la honteuse passion que lui reprochaient ses vils détracteurs.

J'essayerai de mettre en français cette ode qu'ont déjà traduite La Nauze[2], Belin de Balu[3], et M. Larcher dans son Mémoire sur Hermias. Je n'ai pas la prétention de lutter contre des hommes d'un tel mérite : cette prétention supposerait l'espoir de faire mieux qu'ils n'ont fait,

[1] Je ne dirai rien ici de l'histoire de cet Hermias. On peut consulter Wernsdorf sur Himérius, p. 505, M. Jacobs sur les *Analectes*, t. VI, p. 367, et surtout le savant et vénérable M. Larcher dans le quarante-huitième volume de l'*Académie des Belles-Lettres*.

[2] *Acad. des B. L.*, t. IX, p. 310.

[3] Lucien, t. III. p. 535.

et je suis assez raisonnable pour ne pas me flatter d'un succès impossible. En recommençant cette traduction, je n'ai cherché qu'un simple amusement et un exercice de style. Je dois ajouter, pour un petit nombre d'hellénistes curieux, que je ne me suis point servi du texte de Brunck, qui me paraît peu fidèle, mais de celui de la nouvelle édition d'Athénée [1].

« Vertu, objet des longs travaux de l'humaine race, et « la plus belle conquête de la vie, vierge sainte, c'est « dans la Grèce un sort digne d'envie que de suppor- « ter d'immenses fatigues, que de mourir pour ta « beauté, tant ces fruits immortels que tu offres à nos « âmes ont plus de séductions que l'or, que la tendresse « des parents, et que les mollesses du sommeil ! Hercule « fils de Jupiter et les enfants de Léda, qui te cher- « chaient d'une si noble ardeur, ont beaucoup souffert « pour toi. Épris de tes attraits, Achille et Ajax sont « descendus dans les demeures d'Adès ; et c'est pour tes « charmes aimables que le nourrisson d'Atarnée a, par « sa mort, mis le soleil en deuil. Aussi la renommée de « ses actions sera grande ; et quand les Muses, filles de « Mnémosyne, célébreront la majesté de Jupiter Hos- « pitalier et le prix d'une amitié durable, elles mêleront « à leurs concerts le nom de l'immortel Hermias. »

Cet hymne fournit aux ennemis du philosophe une nouvelle occasion de le persécuter. Eurymédon et Démophile, dont l'histoire doit placer les noms à côté de ceux d'Anytus et de Mélite, l'accusèrent d'impiété. Ils prétendaient que l'ode d'Aristote en l'honneur d'Hermias était un *Péan*, et que les péans étaient réservés au culte des dieux. Cette absurde accusation fut portée devant les tribunaux. Aristote pouvait aisément prouver que ce morceau lyrique n'avait aucun des caractères qui con-

[1] *Athénée*, XV, c. 51, avec les notes de M. Schweighæuser.

stituaient le péan [1], que c'était un *Encômium*, un éloge ; il pouvait encore répondre qu'il avait fait un hymne à la Vertu, et non pas un hymne à Hermias. Mais il craignit une cabale puissante, et, prévoyant qu'il serait entendu par des juges prévenus, il s'exila d'Athènes, en disant à quelques amis : « Je pars, pour que les Athé-
« niens ne renouvellent pas sur moi le meurtre de
« Socrate, et ne soient pas deux fois impies envers la
« Philosophie. »

N'est-il pas étrange que La Harpe ait ignoré l'existence des œuvres poétiques d'Aristote, et surtout celle d'une ode si célèbre, conservée ou traduite dans des recueils qui doivent être dans toutes les bibliothèques, et qu'un homme qui fait profession de critique et de littérature ne peut se dispenser d'avoir lûs ? Peut-on excuser un philologue qui disserte publiquement sur la littérature ancienne, et ne connaît ni Athénée, ni Diogène, ni Stobée, ni les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, ni quatre éditions données successivement par Brunck, ni tant d'autres ouvrages où il est parlé d'Hermias et de l'ode d'Aristote ?

[1] *Athénée*, XV, c. 52.—M. Larcher, *ibid.*, t. XLVIII, p. 230.



XII

SUR L'ÉLOGE D'HÉLÈNE D'ISOCRATE[1]

A PROPOS DE LA TRADUCTION DE (P. L. COURIER).

Ce petit ouvrage, dont je ne nommerai point l'auteur puisqu'il a eu la modestie de vouloir cacher son nom[2], est d'un jeune officier qui, au milieu des fatigues et de la dissipation de la vie militaire, a trouvé le moyen de cultiver la littérature grecque avec le plus grand succès. Occupé d'un travail fort difficile et fort sérieux qui, s'il l'exécute avec tout le talent que ses amis lui connaissent, le placera parmi nos plus habiles hellénistes, il a voulu amuser un peu ses loisirs, en s'exerçant sur le plus

[1] *Journal des Débats* du 17 floréal an XI (7 mai 1803). — Voir aussi le n° suivant et l'article ISOCRATE de la *Biographie universelle*, par M. Boissonade, au tome II.

[2] Dans ce piquant article, M. Boissonade n'avait désigné P. L. Courier que par l'initiale M.:. Le critique laissait deviner son avis sur cet agréable et très-attique mais pas du tout antique badinage du jeune officier d'artillerie. Les deux hellénistes étaient déjà en relations littéraires; seulement M. Boissonade n'en était encore qu'à l'estime. Il y avait plus d'un rapport entre les deux esprits et surtout entre les deux éruditions. Mais M. Boissonade était foncièrement bon : il se faisait aimer de tout le monde, et plus tard il trouva un peu plus que sévère l'exécution du pauvre Furia. P. Courier, on le voit, était fort jaloux de ce précieux suffrage et de cette honorable sympathie. Il lui adressa sept lettres ou billets qui sont des bijoux de littérature épistolaire. Nous y renvoyons nos lecteurs; ils les trouveront dans les *Œuvres complètes de Courier*, édit. Didot, 1839, grand in-8°. *(Note de l'Editeur.)*

agréable des discours d'Isocrate, celui, peut-être, où cet habile écrivain a mis le plus de ces grâces de style dont aucun Grec n'a jamais connu l'art aussi bien que lui.

Ce n'est point comme helléniste, ni même comme traducteur, que l'auteur de l'*Éloge d'Hélène* doit être jugé. Je ne sais, en vérité, pourquoi il a annoncé cet ouvrage comme une traduction, car ce n'en est point une : c'est tout au plus une imitation extrêmement libre. M. Courier n'a pris dans Isocrate que les idées qui lui ont convenu. Il a retranché des pages entières, en a ajouté autant qu'il en a retranchées, et a totalement altéré le peu qu'il a conservé; en un mot, il a refait l'éloge d'Hélène après Isocrate, mais nullement d'après lui.

M. Courier avait très-sûrement le droit de prendre avec Isocrate toute la liberté qu'il s'est donnée; mais le lecteur devait en être averti, et il a, je crois, à son tour, le droit de se plaindre un peu de ce qu'on cherche à tromper sa bonne foi en lui offrant, comme *traduit* d'Isocrate, un discours qui n'est pas une traduction, pas même une traduction infidèle.

Cet opuscule est adressé à madame Pipelet, et l'auteur lui fait autant de compliments qu'en peut faire à une femme qui les aime un homme qui se pique de politesse : il est fort bien d'être galant, mais il ne faut cependant pas altérer, par galanterie, l'exactitude historique, surtout quand on met le public dans sa confidence. « Avant d'entendre Isocrate lui-même, il est bon « que vous sachiez, dit M. Courrier à madame Pipelet, à « quelle occasion il composa ce discours. Un autre ora- « teur de ce temps-là, dont le nom n'est pas venu jusqu'à « nous, avait prononcé publiquement l'*Éloge d'Hélène*. « Isocrate, peu satisfait de ce qu'il en avait dit, voulut « traiter le même sujet. Remarquez, je vous prie, ma- « dame, ce trait de l'ancienne galanterie. Au milieu des « troubles de la Grèce menacée des armes de Philippe

« et déchirée par les factions, ces orateurs, dont l'élo-
« quence gouvernait le peuple et l'État, suspendaient les
« grandes discussions de la paix et de la guerre, et ajour-
« naient en quelque sorte le salut public, pour faire l'éloge
« de la beauté. » M. Courrier sait beaucoup mieux que moi qu'Isocrate ne suspendit aucune discussion politique, et n'ajourna point le salut public pour louer Hélène, pas plus qu'il ne l'avait ajourné ou ne l'ajourna depuis pour louer Busiris dont il fit un panégyrique que nous avons encore. Isocrate n'était point un de ces orateurs démagogues qui gouvernaient le peuple et souvent l'égaraient; la nature lui avait refusé les deux plus importantes qualités d'un orateur public, la hardiesse et la force de la voix; son excessive timidité ne lui permit jamais de parler dans les assemblées populaires, et Plutarque rapporte qu'il dit un jour : « J'instruis les autres pour mille
« drachmes, mais j'en donnerais dix mille à celui qui
« m'enseignerait à avoir plus de hardiesse et une plus
« forte voix. » Lui-même, au commencement de son *Panathénaïque,* qu'il composa à quatre-vingt-quatorze ans, avoue avec chagrin cette timidité et cette faiblesse d'organe qui l'avaient éloigné de la tribune publique. Au reste, Isocrate n'était pas toujours si timide, et l'on sait qu'à la mort de Socrate, il osa seul se montrer en habits de deuil, quand les disciples même du philosophe avaient tous pris la fuite.

Forcé de renoncer à la carrière politique, Isocrate ouvrit une école de rhétorique. Il composa des plaidoyers pour ceux qui ne pouvaient pas en composer eux-mêmes, et des discours académiques qui n'étaient point prononcés. Les éloges de Busiris et d'Hélène appartiennent à un genre de déclamation introduit vers ce temps par Gorgias et quelques autres sophistes. Les écoles retentissaient alors des éloges des dieux et des héros. Quelquefois, par un tour de force et pour le plaisir de

vaincre une difficulté, on louait des hommes qu'il eût été trop facile de blâmer. Delà les panégyriques de Busiris, de Phalaris , et d'autres encore; bientôt on abusa de ce genre qui, lui-même, était un abus. Dès le siècle d'Isocrate, le sel et les abeilles avaient eu leurs éloges. Le vomissement, la fièvre, la marmite, la mouche et bien d'autres objets encore plus ridicules trouvèrent aussi leurs panégyristes; et le temps, qui nous a enlevé Ménandre, nous a conservé quelques-unes de ces inepties.

L'*Éloge d'Hélène* n'est donc qu'une déclamation d'école, telle que les rhéteurs et les sophistes en composaient pour faire preuve de talent. Ce n'est pas du tout par esprit de galanterie qu'Isocrate avait choisi ce sujet: les Grecs n'étaient point galants et n'avaient même pas l'idée de ce je ne sais quel raffinement sentimental que nous appelons galanterie. Isocrate louait Hélène, parce que ce sujet était noble et célèbre, et aussi parce qu'il était difficile de le traiter avec succès. En effet, le moyen de faire un éloge plausible d'une femme qui, après s'être laissé enlever à douze ou treize ans par Thésée, avait fini, à près de quarante ans, par quitter son mari pour un jeune Troyen, et avait allumé entre la Grèce et l'Asie une guerre aussi longue que désastreuse! Aussi Isocrate, malgré tout son talent, a-t-il été obligé de remplir tout son discours de longues digressions, et de mêler à l'éloge trop court d'Hélène celui de Thésée, son premier amant. Thomas, qui a porté sur cette déclamation un jugement sévère mais juste, termine ainsi l'article qu'il lui a consacré dans son bel *Essai sur les Éloges :* « Cet éloge en vingt pages ne vaut pas les trois « vers d'Homère, où deux vieillards qui s'affligeaient en- « semble des maux de la guerre, en voyant passer Hé- « lène près d'eux, cessent tout à coup de s'étonner que « l'Europe et l'Asie combattent depuis dix ans. Les trois

« vers sont d'un grand homme, les vingt pages sont « d'un rhéteur. » La citation d'Homère, faite probablement de mémoire, n'est pas tout à fait exacte (voy. *Iliade* III, *vers* 146-160) ; mais l'opinion de Thomas me paraît fort juste, et il me semble, ainsi qu'à lui, que l'*Éloge d'Hélène* n'est autre chose qu'une amplification de rhétorique parfaitement bien écrite, et pleine de très-beaux détails, mais où il n'y a guère plus de saine raison que dans tous les ouvrages de ce genre.

M. Courier n'ayant pas suivi le texte, je ne puis établir aucune comparaison entre sa traduction et l'original qu'il n'a point traduit. Ce n'est donc que comme écrivain qu'il peut être jugé.

L'estime personnelle que j'ai pour l'auteur pouvant rendre un peu suspects les éloges que je donnerais à son style, je citerai un morceau assez étendu pour que le lecteur puisse exercer lui-même les fonctions de critique et de juge. Je ne ferai qu'une observation, c'est qu'il n'y a pas dans tout le passage que je vais rapporter une idée qui soit dans Isocrate.

« A dire vrai, ce n'était pas seulement une belle, mais « un miracle d'attraits et de perfections. Elle parut telle « à Thésée qui en avait vu tant d'autres, et depuis, quelle « impression ne fit-elle pas sur Pâris qui avait vu Vénus « même ! Jamais beauté n'obtint un suffrage si flatteur « de juges si éclairés. Après cela faut-il s'étonner qu'elle « entraînât sur ses pas une jeunesse idolâtre ? Les vieil- « lards même, pour la suivre, passèrent les monts et « les mers. Elle charmait tout le monde, mais ce qu'on « ne peut trop admirer, c'est qu'ayant eu tant d'amants, « elle les conserva tous. Ayant été tant de fois mariée, « enlevée, surprise, dérobée à elle-même ou aux autres, « elle ne fut jamais quittée. Tandis que les autres « femmes, à force de tendresse et de fidélité, se peuvent « à peine assurer un cœur, elle sut les fixer tous, et ne

« se fixa jamais. Le mérite de son amour donne une « grande idée du sien. La préférence qu'elle obtint « d'eux montre combien elle l'emportait sur les beau- « tés de son temps; mais leur constance la met au-dessus « de toute comparaison, surtout lorsque l'on réfléchit « qu'elle ne les trompait en rien, qu'elle n'employait « pas même avec eux les plus innocents artifices en « usage parmi les belles; qu'elle ne savait ni allumer « une passion par des avances, ni l'attirer par des froi- « deurs, ni l'entretenir par des espérances; qu'en un « mot elle ne ménageait ni les rigueurs, ni les faveurs, « n'ayant pas même les éléments de ce qu'on appelle « coquetterie, soit qu'alors ce grand art ne fût pas en- « core inventé, soit, comme il est plus vraisemblable, « qu'elle crût pouvoir s'en passer. Dans cette foule « d'adorateurs, elle n'en flattait aucun d'une préférence « exclusive : elle ne cachait pas à l'un le bien qu'elle « voulait à l'autre. Ménélas, quand il l'épousa, savai « tout ce qui s'était passé entre elle et Thésée; il ne l'en « aima pas moins et se contenta d'en être aimé, sans « prétendre l'être seul; car le sort s'y opposait, et sans « doute c'eût été trop de bonheur pour un mortel. « Pâris non plus n'ignorait aucune de ses amours quand « il lui sacrifia les siennes, et quitta pour elle, non-seu- « lement les bergères d'Ida, mais Œnone, nymphe et « immortelle. Après lui encore, Ménélas la reprit, quoi- « qu'elle ne fut plus jeune alors, persuadé qu'il valait « mieux être son dernier amant que le premier de toute « autre, » etc.

M. Courier a très-fort raison de dire qu'Hélène n'était pas coquette. D'après ce portrait, on voit assez que ce n'est pas là le nom qu'il faut lui donner.

XIII

SUR L'ISOCRATE DE CORAY[1]

Il y a déjà bien longtemps que j'aurais dû rendre compte de cette édition d'Isocrate; mais je n'en voulais parler qu'après avoir lu les deux volumes tout entiers, avec l'attention que méritent le texte d'un écrivain tel qu'Isocrate et les notes d'un éditeur tel que M. Coray. Cette lecture était longue, et, forcé de l'interrompre souvent pour d'autres occupations, j'y employai plusieurs mois. J'allais enfin commencer de faire[2] cet extrait

[1] *Journal de l'Empire* du 29 mai 1809.

[2] J'écris avec sécurité *commencer de faire*, bien qu'un de nos premiers savants condamne cette locution comme un *genevisme*, et prétende que *commencer* ne doit se construire qu'avec *à*. L'Académie reconnaît les deux constructions, et cite les phrases: *commencer de régner, d'écrire*, *d'ouvrir*. J'ajouterai quelques passages de nos meilleurs auteurs :

Puisque j'ai *commencé de* rompre le silence.
(RACINE, *Phèdre*, II, II.)

Ma vie à peine a *commencé d'*éclore.
(RACINE, *Esther*, I, V.)

« Avant sa quatorzième année, il *commença de* porter les armes. » (FLÉCHIER, (*Or. fun. de Turenne.*)

« Socrate avait *commencé* dans Athènes, le vieux Caton continua « dans Rome *de* se déchaîner contre ces Grecs artificieux. » (J. J. ROUSSEAU.)

Ce dernier exemple, pris d'un auteur génevois, ne prouverait rien, s'il était seul ; mais, réuni aux autres, il se soutient par leur autorité et sert à son tour à la fortifier.

déjà trop différé, quand sont venus à la traverse vingt ouvrages nouveaux dont les auteurs ou les libraires étaient fort impatients de se voir annoncés. Voilà quelle fut la cause de ce long délai.

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié ce que je leur ai raconté[1] du noble dévouement de MM. les frères Zozima, grecs de nation, qui, voulant aider de tous leurs moyens la régénération de leur patrie, font imprimer une suite des grands classiques de l'ancienne Grèce, et en distribuent gratuitement les exemplaires aux élèves et aux professeurs des écoles nationales. On sait aussi qu'ils avaient chargé le plus savant de leurs compatriotes, le docteur Coray, du soin de donner ces éditions, d'en corriger le texte, et de l'expliquer par des commentaires, Cette belle entreprise ne pouvait être confiée à des mains plus habiles. Le *Prodromus,* publié il y a trois ans, l'a bien prouvé.

L'édition d'Isocrate forme les deux premiers volumes de la *Bibliothèque grecque;* c'est le nom que le docteur Coray donne à sa collection. Un ouvrage de cette importance demanderait un examen très-étendu, très-développé; pourtant je n'y consacrerai qu'un seul article. Mais je prie les lecteurs érudits de vouloir bien ne pas m'en savoir mauvais gré. Ils n'ignorent point qu'il est certains genres de littérature savante sur lesquels une feuille de tous les jours ne peut admettre de longs détails.

Obligé à une grande brièveté, je supprimerai tout ce que je pourrais dire ici, par forme d'introduction, sur le talent d'Isocrate, ou plutôt tout ce que je pourrais répéter. En effet, je ne sais rien de nouveau sur cet orateur et, pour employer une expression de La Bruyère, *le meilleur et le plus beau a été enlevé* par Barthélemy, Bréquigny, l'abbé Arnaud, et par le docteur Coray, qui, dans sa préface, a parlé avec une juste étendue des

[1] Voy. ci-après, nº XXIII (*Prodromus*, etc.).

actions d'Isocrate et du caractère de son éloquence. J'y renvoie mes lecteurs, et, laissant tout ce qui regarde l'écrivain, je me bornerai à rendre compte de l'édition et du travail de l'éditeur.

Le premier volume contient les Prolégomènes, écrits en grec vulgaire, les vingt et un discours d'Isocrate, les dix lettres et quelques pages d'anciennes scholies inédites. Je dis vingt et un discours : c'est que je comprends dans ce nombre les *Conseils à Démonicus,* vulgairement attribués à l'orateur Athénien; mais le docteur Coray pense, avec plusieurs savants, que ce morceau doit appartenir à quelqu'autre Isocrate, et il le donne, avec beaucoup de vraisemblance, à un Isocrate d'Apollonie, dont les lexiques de Suidas et d'Harpocration nous ont conservé la mémoire. C'est aussi pour me conformer à l'usage que j'ai compté dix lettres; il n'y en a réellement que neuf qui soient authentiques. La dixième n'est qu'une petite composition scholastique au-dessous du talent d'Isocrate, mais très-digne du sophiste Théophylacte dont elle paraît l'ouvrage.

Dans le second volume, l'on trouve d'abord, sous le titre de *Témoignages,* les passages les plus importants des auteurs anciens qui ont parlé d'Isocrate : l'éditeur y a joint quelques notes critiques. Après les *Témoignages,* vient le commentaire, écrit en grec littéral, avec une pureté d'expression et une élégance très-remarquables.

Pour établir le texte, le docteur Coray s'est entouré de tous les éditeurs qui l'ont précédé. Il a mis à profit leurs recherches et les idées heureuses qu'ils ont eues quelquefois, mais en reconnaissant partout avec candeur les services qu'ils lui rendent. Il n'a pas consulté avec moins d'exactitude les livres des critiques qui ont, par occasion, corrigé ou expliqué quelques passages de son auteur. J'ai remarqué qu'il a reçu dans le *Busiris* une restitution très-satisfaisante de M. Clavier, son disciple et son ami.

Le savant éditeur a été encore fort aidé par un excellent manuscrit de la Bibliothèque impériale. Ce manuscrit, que l'on n'avait jamais collationné, est le plus ancien de tous les exemplaires d'Isocrate connus jusqu'à présent : il est de l'année 1060. C'est de ce livre précieux qu'ont été prises les scholies inédites qui terminent le premier volume.

A ces secours étrangers qui ne suffisaient pas, l'éditeur a joint ses propres conjectures. On y retrouve cette sagacité ingénieuse et cette connaissance intérieure de la langue, qui ont toujours distingué les corrections du docteur Coray. C'est ainsi qu'il a rétabli avec un bonheur infini, et en ne faisant que de très-légers changements, plusieurs passages corrompus du Panégyrique (p. 67), du Panathénaïque (p. 237), du Discours sur l'Échange (p. 313), et de ceux à Nicoclès (p. 14), à Philippe (p. 97), contre les sophistes (p. 294), etc.

En écrivant son commentaire, le docteur Coray s'est proposé surtout d'expliquer les mots, les locutions et les formules. Presque partout il compare la langue moderne avec l'ancienne; et ces rapprochements, toujours très-curieux, sont souvent très-utiles pour l'intelligence des auteurs. Quand, chemin faisant, l'occasion se présente de restituer ou d'interpréter quelques endroits des classiques, le docteur ne la laisse pas échapper. Ces savantes digressions, qu'autorise l'exemple des meilleurs critiques, sont un bel ornement de ce commentaire.

Parmi cette foule d'observations importantes qui remplissent le second volume, j'indiquerai surtout à l'attention des lecteurs les notes sur παλαιός, φορτικός, εὐφυής, λιπαρέω; sur διὰ dans la composition; sur la construction de μέλλω; sur les aoristes du subjonctif; sur ποιοῦμαι περὶ πολλοῦ; sur προύργου; sur μαθων et πάθιον; sur la différence de ποιητικός et de πρακτικός; sur un sens particulier de θάτερον, etc.

Il y a cette phrase dans l'*Archidamus* (§ 41) : « Soyons semblables aux actions de nos aïeux. » Le savant éditeur la rapproche très-judicieusement de ce passage du *Télémaque :* « Qu'Ulysse trouve en vous un fils *égal à sa sagesse.* » Voilà comme Fénelon et Racine enrichissaient notre langue de tours hardis et heureux qu'ils dérobaient aux Grecs.

Sur Εὐλογία, le docteur observe que ce mot signifie *éloge* dans la langue ancienne, *bénédiction* dans la moderne. Il ajoute qu'aujourd'hui les Grecs appellent, par euphémisme, la petite vérole *eulogie, bénédiction,* et que les Turcs nomment la peste *moumparek,* c'est-à-dire la *maladie bénite.* Ces noms adoucis tiennent à des idées superstitieuses. C'est ainsi que les anciens appelèrent l'épilepsie *maladie sacrée,* et les furies *Euménides,* ce qui signifie bonnes et bienfaisantes.

Souvent le docteur donne les dénominations actuelles des anciennes villes grecques. Je lis que Crythra en Ionie s'appelle aujourd'hui *Lithry,* que le nom de Phlius est changé en *Staphlica,* mot barbare formé par l'union *turque* de la préposition avec le nom. C'est par le même procédé qu'on dit aujourd'hui *Stankio* pour *Cô, Ismyr* pour *Smyrne, Ismit* pour *Nicomédie, Isnik* pour *Nicée : Stambol* est formé de la même manière. Le docteur dit encore que l'Hébre s'appelle *Maritza,* que les Perrhèbes habitaient les terres qui sont aujourd'hui voisines d'*Elasson* et de *Tornove,* que Naupacte se nomme *Epacte,* Naxos *Axia,* et Céos *Kia,* ou plus barbarement encore *Tzia.*

Je ne finirais pas si je voulais extraire ou seulement indiquer tout ce que ce commentaire contient d'important ou de curieux : je me bornerai donc à ces courts aperçus, en ajoutant toutefois que l'édition d'Isocrate donnée par M. Coray est dans ce genre de littérature un véritable chef-d'œuvre.

Mais il se glisse toujours quelque faute légère dans les meilleurs ouvrages des hommes même les plus habiles. Deux observations de M. Coray ne m'ont pas semblé tout à fait irréprochables.

« Jamais, dit Isocrate (*Évag.* 14), aucun monarque n'a « régné avec plus de gloire qu'Évagoras : si, pour le dé- « montrer, il fallait comparer ce roi à tous les rois sans « exception, ce serait un discours infini, auquel le temps « ne pourrait suffire, et qui déplairait peut-être aux audi- « teurs; mais choisissons simplement pour objets de la « comparaison les plus célèbres d'entre les souverains, « notre discours en sera plus court, et οὐδὲν χεῖρον ἕξομεν. » Le dernier mot a paru corrompu au docteur Coray, et il y substitue hardiment sa conjecture λέξομεν. Si je ne me trompe, elle est pleinement superflue. Le texte vulgaire peut s'expliquer très-facilement et doit signifier : *notre cause n'en sera pas plus mauvaise,* c'est-à-dire, *nous n'en prouverons pas moins notre proposition.*

Ma seconde remarque porte sur un pléonasme que le docteur Coray voudrait ôter à Isocrate et qu'il faut, je crois, lui conserver. Dans le Panathénaïque (p. 39), il y a μόνοι καθ' αὑτους. Le docteur est d'avis que μόνοι n'est qu'une explication de καθ' αὑτους, qui de la marge aura passé dans le texte. Mais je défendrai le pléonasme par l'habitude des Grecs, et d'Isocrate lui-même, qui affectent les formules tautologiques. Ce n'est point ici le lieu d'en multiplier les exemples, je citerai seulement Eunapius qui, dans la *Vie de Jamblique,* a dit, comme Isocrate, μόνος καθ' ἑαυτον, et Damascius qui, dans la *Vie d'Isidore* (p. 1030), a employé l'expression μονουμένη καθ' ἑαυτην.

XIV

SUR L'APOLOGIE DE SOCRATE

A PROPOS DE LA TRADUCTION DE M. Fr. THUROT[1].

M. Thurot, chargé de l'instruction d'une nombreuse pension, où les études paraissent dirigées d'une manière forte et sérieuse, s'est aperçu bientôt que les livres grecs propres à être mis avec utilité entre les mains des élèves manquaient presque absolument en France; que surtout il n'y en avait point assez pour un cours d'études, sinon complètes, au moins portées au delà des auteurs simples et faciles. Il s'est appliqué à remplir ce vide, et comme heureusement il n'a pas moins de savoir que de zèle, son premier essai est un fort bon ouvrage.

Il a choisi Platon et Xénophon, et de leurs nombreuses productions il a pris celles où ils nous font l'histoire des derniers moments de Socrate, idée bonne et féconde! Car parlant à l'esprit de ses élèves, et en même temps à leur âme, il leur montre à la fois les plus grands écrivains de l'antiquité grecque, et l'homme le plus sage et le plus vertueux de l'antique philosophie; il leur donne tout ensemble des exemples de la plus haute éloquence et de la plus haute vertu; persuadé que le charme supérieur de cette sagesse héroïque, joint aux attraits de ce beau langage, doit captiver leurs cœurs, et y porter tous les bons sentiments et tous les désirs honnêtes.

[1] *Journal de l'Empire* du 6 janvier 1807.

Outre les Apologies composées par Platon et par Xénophon, ce livre contient le *Criton* et des extraits du *Phédon*. M. Thurot n'a conservé de ce dernier dialogue que la partie historique ; je devrais dire la partie dramatique : car tout y est pittoresque, tout y est en action. C'est Phédon, ou, si vous voulez, c'est Platon qui raconte ; mais l'historien a disparu ; chaque personnage est en scène ; c'est une conversation vive, animée, rapide, entre des hommes très-éloquents, et, par-dessus tous les autres, domine le grand et noble caractère du philosophe, se soutenant avec un héroïsme sublime, une inaltérable égalité, dans la plus rude des épreuves, et rassurant ses disciples plus troublés que lui. Cicéron dit quelque part qu'il pleurait à cette lecture, et je le crois sans peine. Quel cœur ne serait ému par tant d'éloquence, de naturel et de vérité !

M. Thurot, destinant spécialement son livre aux études de son école, a fait sagement de retrancher du *Phédon* le discours trop long et trop célèbre sur l'immortalité de l'âme. Platon y prête à son maître toutes les fausses subtilités de son épineuse dialectique ; et cet amas d'obscurs et mauvais raisonnements n'eût été propre qu'à ennuyer les élèves et à les décourager.

La partie conservée du *Phédon*, le *Criton*, l'*Apologie*, sont du nombre des dialogues de Platon qui peuvent convenir à plus de lecteurs, et doivent particulièrement plaire aux jeunes gens. Dans ces ouvrages et quelques autres, comme l'*Ion*, le *Phèdre*, le *Banquet*, etc., évitant avec soin une métaphysique trop fine et trop cachée, Platon applique son style ravissant à de grandes questions de morale et de critique, ou à des récits intéressants : il y déploie sa brillante imagination et, usant d'une plus grande pompe de langage, il fait marcher ensemble la poésie et la philosophie, anciennes ennemies, mais réconciliées dans ses ouvrages. Aussi plu-

sieurs, parmi les anciens, croyaient-ils que ces livres merveilleusement écrits (comme Cicéron les appelle), pleins de mouvement et de locutions brillantes, étaient plus dignes du nom de poëme que toutes les poésies de tous les comiques ensemble. Quintilien trouvait à Platon une sorte d'éloquence divine et *homérique*, qui faisait de lui le premier des philosophes. « Il s'élève de beaucoup, « dit ce grand juge, au-dessus de la prose ordinaire ; et je « le croirais animé, non pas d'un génie d'homme, mais « d'un enthousiasme prophétique. »

Ce qui distingue éminemment Homère, c'est l'invention : elle le place au-dessus de tous les poëtes ; c'est à elle aussi que Platon doit le premier rang parmi les prosateurs. Il s'est fait une manière d'écrire originale et neuve ; et comme on vit tous les poëtes imiter Homère, lui emprunter ses images et ses locutions, puiser dans ses poëmes comme à une source commune, de même on put voir les sophistes et les rhéteurs se précipiter en foule sur les traces de Platon, et mettre tout leur talent à orner leurs phrases des larcins qu'ils lui faisaient. Au reste, Platon lui-même a imité quelquefois Homère ; mais il ne se traîne point servilement après lui : il le suit, comme il le veut, ou de loin ou de près, toujours d'un air libre et sans contrainte. Ses imitations sont celles d'un homme supérieur et lui-même initié à tous les secrets de la composition ; ses emprunts ne sont point indice de pauvreté. L'imitateur est souvent un rival dangereux, et il embellit si bien ce qu'il touche, qu'Homère à son tour lui pourrait emprunter.

Les ouvrages de Platon, si attrayants par le style, ont, pour le sage, un autre attrait, celui d'une morale toujours bonne et toujours honnête. Platon croyait que la fin de l'éloquence était la vertu. Selon lui, le but de l'orateur doit être de corriger les hommes, de leur inspirer l'amour de la patrie, et de mettre en leurs âmes

le goût des affections nobles et généreuses. Ce caractère que Platon veut dans l'orateur, il le posséda lui-même. Ses écrits sont un impérissable monument de ce désir immense qu'il avait d'être utile et de contribuer au bonheur de tous. Il consacre sa rare éloquence à peindre les beautés de la vérité et de la sagesse, les plaisirs que donnent les sentiments honnêtes, et le ravissement des cœurs religieux qui aiment Dieu et en sont aimés. Le vice est à ses yeux une maladie de l'âme, et il déclare qu'il vaut mieux pour un homme être mort qu'être malade ainsi. Nulle part Platon ne s'écarte de ces sages principes.

Xénophon est un moraliste aussi pur, mais il a moins de chaleur et de force. Son éloquence est douce et calme; ses formes sont gracieuses, polies et suaves. On l'a bien nommé l'abeille attique ; car il est comme le Nestor d'Homère, « dont les paroles coulaient plus douces que le miel. » Il est justement placé aux premiers rangs des écrivains; mais il a toujours eu moins d'imitateurs que Platon, peut-être parce qu'il n'a pas, comme lui, une chaleur qui se communique, et qu'il manque de cette hauteur de génie, de ces qualités imposantes qui, dans Platon, séduisent, entraînent, commandent, subjuguent; ou bien faut-il dire de lui ce que La Bruyère aurait bien dû ne pas dire de Voiture, « qu'il a été plus facile de le négliger que de l'imiter, et que le petit nombre de ceux « qui ont couru après lui n'a pu l'atteindre? »

L'*Apologie de Socrate,* par Xénophon, a excité quelques débats parmi les critiques. M. Valckenaer, le premier, la jugea supposée et tout à fait indigne d'un écrivain si distingué. Elle lui semblait l'ouvrage du sophiste à qui l'on doit la fin de la *Cyropédie* et quelques autres ouvrages faussement attribués à Xénophon. Un des meilleurs élèves de l'école de Valckenaer, M. Koppiers, soutint dans une thèse publique l'opinion de son maître. M. Heinze, de Weimar, a écrit, pour la réfuter, un petit

livre que je n'ai point vu; mais, depuis, ce système a acquis deux importants suffrages, celui du sage et savant M. Wyttenbach et celui de M. Schneider que ses compatriotes appellent le Saumaise de l'Allemagne. Il est certain que ce traité est mal conçu, mal composé, qu'il y a quelques répétitions, peut-être même quelques inexactitudes de langage, quoiqu'à ce dernier égard les critiques de M. Schneider soient singulièrement exagérées; mais cela suffit-il bien pour décider que l'ouvrage n'est pas de Xénophon? M. Thurot n'a pas dit un mot de cette difficulté; elle méritait pourtant qu'il s'y arrêtât, et je ne doute pas, instruit comme il paraît l'être, qu'il n'y eût répandu beaucoup de jour.

La traduction que M. Thurot a jointe au texte grec est faite avec beaucoup de soin, et dans tout ce que j'en ai lu, l'original est bien entendu. Le traducteur semble s'être attaché à conserver autant que possible le caractère des phrases grecques liées et périodiques. Ces formes contrarient essentiellement le génie de notre langue; pourtant M. Thurot n'a pas toujours lutté sans avantage contre une si grande difficulté, et je n'ai pas remarqué que son style en fût souvent gêné dans sa liberté ou dans sa correction. Mais, d'un autre côté, il m'a paru que cette imitation, peut-être mal entendue, avait produit deux défauts considérables : une faiblesse ou un relâchement presque habituel dans le ton, et parfois une trop grande abondance de mots. Voici, par exemple, une des dernières phrases du *Criton* : « Cette voix est *si forte et* « *si puissante* sur moi, qu'elle étouffe tout autre bruit, et « me rend *inaccessible et insensible* à tout autre langage. « Sois donc assuré que tout ce que tu pourrais dire de « contraire *aux opinions et aux sentiments* que je viens de « t'exposer, tu le dirais en vain.... » Tout ce passage est beaucoup trop long, trop verbeux. Voici une traduction, sinon bonne, au moins fidèle et précise : « Le bruit

« de ces paroles résonne en moi et fait que je ne puis « écouter autre chose. Sache donc, quant à mes opinions « présentes, que si tu les attaques, tu les attaqueras en « vain. »

Cette prolixité vicieuse n'est pas moins sensible dans cet endroit de l'*Apologie* de Xénophon : « Si j'avais fait « ce que vous désiriez, il aurait fallu me résoudre, au « lieu de terminer maintenant ma vie, à périr tour- « menté par des maladies *cruelles*, ou par la vieillesse « sur laquelle *viennent* fondre les infirmités de toute « espèce, sans qu'*aucun plaisir ni aucune jouissance* « *vienne* en adoucir l'amertume. » L'original n'a point ces inutiles répétitions de mots synonymes, et M. Schneider eût trouvé belle matière à argumenter, si le prétendu sophiste eût écrit de cette façon. J'essayerai de traduire ce passage, mais sans autre prétention que celle d'une plus grande exactitude, et uniquement pour suppléer au texte que l'embarras des caractères grecs m'empêche de donner : « Si j'avais fait cela, il est évi- « dent qu'au lieu de sortir maintenant de la vie, je me « serais préparé le tourment de mourir ou par les ma- « ladies, ou par la vieillesse, sur qui se rassemblent « toutes les douleurs, sans que nulle joie s'y mêle. »

Il y a dans un petit nombre d'endroits des expressions qui me semblent trop négligées : par exemple, *eu égard à l'opinion* me paraît une formule un peu dure et surtout peu littéraire. Mais je ne veux point insister sur cette critique de détails. Si j'ai raison, M. Thurot, tout auteur qu'il est, aura assez de justesse dans l'esprit pour le sentir et pour faire quelques changements dans la prochaine édition qu'un livre si utile ne peut manquer d'avoir. Si je me suis trompé, il ne m'en voudra point, sachant bien que mon unique envie est de servir les lettres, autant que je le peux : *admonere voluimus, non mordere ; prodesse, non lædere.*

XV

HYMNES DE CALLIMAQUE LE CYRÉNÉEN[1],

TRADUITS EN VERS LATINS PAR M. P. R.
(M. PETIT-RADEL)[2].

Que j'aurais bien voulu ne pas rendre compte de ce livre! Il y a deux ans que je l'ai reçu, deux ans que de jour en jour je remets un article que l'on me demande avec instance. M. P. R.... n'a pas deviné le vrai motif de ce retard si long; il n'y a vu que de la paresse et de la négligence, il a cru que j'oubliais ses intérêts, tandis que je les prenais malgré lui. Quelquefois je lui ai dit : « Je n'entends rien, absolument rien aux vers latins. » Mais il souriait et me trouvait trop modeste. D'impatience, je feignais pour toute cette versification moderne un mépris souverain, un mépris que je suis loin d'avoir, et je répétais les arguments spécieux de d'Alembert et de Boileau. J'en demande humblement pardon à la Muse classique qui inspira Lotz et Grotius, et qui de nos jours encore dicte des vers antiques à MM. Hœuft, Van Lennep, Marron, Planche, Le Maire, et à quelques autres heureux, mais rares favoris. Par ce mensonge, dont j'ai

1 *Journal de l'Empire* du 2 avril 1810.

2 Par une délicatesse bien digne de lui, M. Boissonade, lorsqu'il avait à parler d'un homme puissant comme le prince Lebrun, le traducteur d'Homère, ou bien d'un ami comme P. Courier, ou bien lorsqu'il était forcé de juger sévèrement un livre, ne nommait pas l'auteur : il le désignait par ses initiales, comme ici. (*Note de l'Editeur.*)

honte, je voulais décourager M. P. R...; je voulais l'engager à choisir parmi les auteurs de ce Journal un autre rapporteur, qui n'ayant pas comme moi de relations avec lui eût trouvé moins d'embarras et de peine à lui dire la vérité. Moi-même je lui indiquais M. Dussault, qui a plus d'une fois analysé dans cette feuille, avec son talent accoutumé, les poésies de nos latinistes modernes. Mais M. P. R..., tout en rendant justice au mérite de notre excellent collaborateur, n'en persistait pas moins dans son obligeante obstination : ses lettres sont venues, plus pressantes l'une que l'autre, me reprocher mon oubli, et solliciter cet article, qu'enfin je ne dois plus refuser.

Sans perdre le temps et l'espace à disserter sur Callimaque, je renvoie mes lecteurs à la savante préface dont M. Dutheil a orné sa traduction française, et je me borne à dire que Callimaque fut une des plus brillantes lumières du beau siècle des Ptolémées; qu'il eut, comme le remarque Ovide, plus d'art que de génie, plus de talent que d'invention; qu'il connut et pratiqua tous les artifices de la versification; qu'il fut très-érudit, trop érudit pour un poëte; enfin, que de ses nombreux ouvrages, fréquemment imités par Catulle, Ovide et Properce, nous n'avons aujourd'hui qu'un petit nombre de fragments, une soixantaine d'épigrammes, et les six hymnes que M. P. R... a traduits en vers latins.

Dans son avertissement, M. P. R... commence par faire l'histoire de Callimaque, et par occasion il traduit un de ses *gnômes*. Beaucoup de lecteurs ne connaissent de *gnômes* que ceux de l'ingénieux Pope et de l'abbé de Villars. Ce mot est employé par M. P. R... dans le sens de *pensée*, de *sentence*, et malheureusement, dans ce sens, il n'est pas français. Le traducteur fait ensuite une courte digression sur les hymnes des anciens et sur les hymnographes. Il dit du Pseudo-Orphée qu'il composa des

hymnes moins élégants que ceux d'Homère, « mais aussi beaucoup plus *onctueux*. »

Après quelques détails inexacts sur les éditeurs de Callimaque, M. P. R... parle de sa traduction. Il cherche à faire valoir ce qu'un pareil travail peut avoir d'utile ; il en montre les difficultés ; il compare la richesse de la langue grecque, l'heureuse liberté de sa versification, avec la pauvreté des Latins et la sévérité de leurs règles poétiques : « Néanmoins, dit-il, malgré « toutes les entraves capables d'embarrasser ma mar- « che, j'ai pris l'essor. »

Il est à craindre qu'un traducteur qui prend l'essor ne s'égare et ne soit infidèle. Mais je laisse cette question, et je veux considérer seulement les vers de M. P. R... sous le rapport de la latinité. Dans cet examen, j'aurai partout l'attention de citer les passages, de sorte que le traducteur sera jugé, non pas précisément par moi, dont il pourrait à juste titre récuser l'autorité, mais par les latinistes et les vrais connaisseurs. S'il m'est prouvé par eux que mes observations ne sont pas justes, le même amour de la vérité qui me les fait écrire me les fera corriger.

Je lis dans l'hymne à Diane :

At sine Lucina solvi sibi senserit alvum.

Les Latins ont-ils dit : *Solvere alvum* dans le sens de *procurer un accouchement facile?* Je ne le crois pas. Celse (l. 1, n. 6) est contraire à M. P. R... ; c'est un auteur dont un professeur de médecine doit reconnaître l'autorité.

Diane dit à son père :

Da, Tata, virgineum semper servare pudorem.

« Tata, accorde-moi de garder toujours ma pudeur vir- « ginale. » Dans quel poëte grave M. P. R... trouvera-t-il

un exemple de ce mot ridicule *tata* pour *père?* Je ne nie pas qu'il soit latin. Il est cité par Varron; Martial s'en est servi dans une épigramme plaisante (I. 101); mais dans un hymne dont le style doit être partout noble et soutenu, le bon goût condamne cette expression burlesque et triviale. Je demanderai aussi si le verbe *flocci-facere* peut être admis dans la haute poésie.

Et faciam flocci quid agat conjuxque sororque.

La Déesse va trouver les Cyclopes :

Post hæc infandos intendit aditque Cyclopes.

Intendere aliquem a-t-il jamais signifié *se diriger vers quelqu'un?* Quoi qu'il en soit, la déesse arrive, et elle les trouve

Intentos operis ingentibus omnes :

Est-ce que *operis* peut se mettre pour *operibus?* Le pluriel *operæ* a un sens très-différent du singulier.

M. P. R... fait quelquefois un usage peu élégant des pronoms :

. . . . . Carpta falleris *IPSE* via :
Lumina duxerunt per *EAM* quam luminis expers
Mutabis. . . . .
. . . . . Bibulæ calcantur equis *IPSIUS* arenæ.
. . . . Cuspidis ictu
Quam Telchines *EI* lacubus tinxere rubentem...
Non lavit ipsa *SUOS* artus errore viarum
Fessos. . . . .
Genua labant juveni vocesque hæsere palato,
Improvisus *EI* tam premit ora pavor.

Il me semble que *ipsius*, *suos*, *eam*, *ei*, sont antipoétiques. On pourrait aussi attaquer *tam* devant *premit*. Les latinistes modernes ont-ils le droit de se donner de

pareilles licences? Sont-elles permises en traduisant un versificateur aussi exact que Callimaque?

Je crois qu'après *vix*, le *que* est toujours exprimé par *cum :* c'est la règle; c'est l'usage de Virgile et des bons écrivains. M. P. R... se sert de *ut :*

Vix etenim ærato solvit temone jugales,
Ut mare, quo segnes perluat ipsa, petit.

Et *segnes* pour *fatigués,* est-ce le mot propre?

Ce passage est tiré de l'*Hymne à Pallas*. Cet hymne, l'un des plus beaux qui soient sortis de la plume de Callimaque, est écrit en vers élégiaques qu'il savait composer avec un rare talent.

Voici le début du traducteur :

Sistite, jamque foras, Nymphæ, vos cunque lavacro,
Quæ præstaretis quid famulare Deæ.
Hinnitu sonuit lætarum campus equarum :
Audivi sacras ; vos celerate gradum.

Assurément les deux premiers vers ne sont pas faciles à comprendre, et, dans le quatrième, cet adjectif isolé ne semble pas trop latin. Mais il y a encore une remarque à faire : M. P. R... annonce qu'il a reproduit partout le mètre de Callimaque. Callimaque a écrit en vers élégiaques; et pourtant j'ose dire que M. P. R... s'est écarté du mètre original. Tous ses pentamètres finissent par un dissyllabe, et le sens est achevé dans chaque distique : c'est la manière d'Ovide et de Tibulle. Mais Callimaque finit le pentamètre par un polysyllabe, et fréquemment le distique enjambe sur l'hexamètre suivant; Catulle et Properce ont employé ce rhythme, qui a plus de noblesse que l'autre et plus de gravité. M. P. R... répondra que dans l'*Ibis*, imité de Callimaque, Ovide a suivi son système ordinaire de versification : c'est vrai; mais Ovide n'a dit nulle part qu'il voulût employer le mètre

du poëte grec; M. P. R... l'a formellement annoncé. Chécotius et Politien, qui ont aussi traduit en vers latins cet *Hymne à Pallas*, ont vraiment conservé le rhythme de Callimaque ; M. P. R... eût dû les prendre pour modèles.

. . . .

Livré à des études graves et sévères, M. P. R... se délasse en cultivant la poésie latine : délassement honnête et libéral. Mais doit-on toujours mettre le public dans la confidence de ses amusements? Les latinistes n'ont pas le droit de faire impunément de mauvais vers : plus le genre dans lequel ils s'exercent est frivole et inutile, plus ils doivent s'y montrer excellents. Que M. P. R... écrive ses livres de médecine dans une latinité impropre et barbare, la critique se taira; elle ne les jugera point sous le rapport du langage, mais sous celui de la théorie; ce n'est pas leur élégance, c'est leur utilité qu'elle considérera. Saumaise, Casaubon, Valois, Hemsterhuys, Valckenaer, ont écrit d'un style dur, inégal, hérissé de termes pris dans tous les auteurs et dans tous les âges de la latinité. Il y a des érudits qui remplissent leurs pages latines de germanismes, ou de gallicismes; plusieurs ne respectent pas toujours les lois de la grammaire; mais la critique ferme les yeux sur les défauts de leur plume, ou les reprend sans trop de rigueur : leurs ouvrages sont assez défendus par l'importance et l'utilité des recherches. Les vers latins sont autrement jugés : ils ne souffrent pas la médiocrité. Puisqu'ils sont inutiles, il faut au moins qu'ils soient très-bons.

Après avoir traduit Callimaque en vers latins pour ceux qui n'entendent pas le grec, M. P. R... a traduit ses vers en prose française pour ceux qui n'entendent pas le latin. Je ne dirai rien de ce travail, que je n'ai point examiné. Voici pourtant une observation que j'ai faite tout à l'heure, en parcourant le volume. Les nymphes (p. 29) sont appelées filles de Thétis. Dans le latin, elles

sont nommées *Oceani pueræ*; cela n'est pas virgilien[1], mais cela est exact. L'Océan avait épousé *Téthys* et non pas *Thétis*. Il y a dans le Magasin Encyclopédique (v. 5, p. 547) de bonnes remarques de M. Marron sur la confusion de ces deux noms.

Je venais d'écrire ces lignes, et déjà je m'en repentais, je les trouvais trop rigoureuses. Il me semblait que c'était relever avec trop de gravité une légère faute d'impression, et que ce n'était pas à un homme aussi instruit que M. P. R... qu'il fallait donner des leçons de mythologie. Tout en faisant ces réflexions, mes yeux se portèrent machinalement sur le livre ouvert devant moi, et je revis la même faute dans les vers et dans la prose :

Donec enim vitream cogentur ad aulam
Oceani Thetidisque.

« Tant qu'ils fréquenteront les palais de cristal de l'Océan « et de *Thétis*. » Il a bien fallu laisser subsister ma remarque.

M. P. R... a joint des notes à son texte. Ne pouvant louer l'érudition neuve et profonde qu'il ne tenait qu'à lui d'y mettre, mais qu'il n'y a pas mise, je veux au moins le louer pour l'attention qu'il a eue de ne pas les faire longues. Que ne puis-je le louer de les avoir faites aussi françaises que courtes !

Le poëte avait comparé les Gaulois aux flocons pressés de la neige ; le commentateur observe que « les Gaulois « fondirent sur les Grecs en *aussi* grand nombre, *que* la « comparaison n'est pas déplacée. » Il dit ailleurs « que « les sables graveleux des rivières viennent du *detritus*

1 *Pueræ* n'est connu, je crois, que par ce fragment de Varron, cité dans Nonius :

Properate vivere, *pueræ*,
Quas sinit ætatula ludere,
Esse, amare, et Veneris tenere bigas.

« des marbres noirs qui leur servent de lit. » Y a-t-il des *sables graveleux*, comme il y a des terres graveleuses? Mais surtout, pourquoi se servir de ce mot barbare *detritus*, quand nous avons *détriment* qui est français, que d'excellents auteurs ont employé, que l'Académie reconnaît? Est-il correct d'écrire : « Ce fut en Crète *où* les « Corybantes soignèrent son éducation? » Cette faute est dans de bons écrivains ; mais ce n'en est pas moins une faute. Voici une autre phrase que je n'entends pas très-nettement : «Divers peuples se sont disputé l'honneur « d'avoir vu naître Jupiter, et d'avoir *contribué à lui* « *être agréables* dans son premier âge, notamment les Ar- « cadiens et les Crétois; ces derniers *ont été* encore plus » loin en assurant qu'il était mort chez eux. » Quelle liaison y a-t-il dans ces idées? Qui expliquera comment divers peuples ont pu contribuer à être agréables à Jupiter : comment les Crétois ont été (en français, *sont allés*) plus loin que les autres, c'est-à-dire ont réussi à être plus agréables, en faisant mourir dans leur île l'immortel Jupiter? Cette manière de contribuer à être agréable me semble très-maladroite.

L'on peut juger maintenant du style de M. P. R... dans les deux langues. J'ai rempli une tâche pénible. Je voulais garder le silence : M. P. R... le sait; mais il ne l'a pas voulu. J'ai encore à parler de son *Longus* en vers latins : autre embarras; mais peut-être cette fois ne me pressera-t-il pas autant[1]?

[1] En regard de la traduction en vers de M. Petit-Radel, le lecteur serait certainement curieux de lire la traduction *en prose* de M. Boissonade.

Nous donnerons au tome II sa traduction inédite de l'*Hymne sur les bains de Pallas* et de l'*Hymne à Cérès*. (*Note de l'Editeur.*

XVI

LONGI PASTORALIA
SIVE DE AMORIBUS DAPHNIDIS ET CHLOES.

A PROPOS DE LA TRADUCTION DE M. PETIT-RADEL [1].

La *Gazette de France* a dernièrement annoncé que M. Courier, savant helléniste, avait trouvé à Florence un manuscrit complet du roman de Longus; et M. Renouard, libraire, connu par ses belles et excellentes éditions, a donné de grands détails sur cette découverte dans une brochure intitulée : *Notice sur une nouvelle édition de la traduction française de Longus, par Amyot, et sur la découverte d'un fragment grec de cet ouvrage.* Cet événement littéraire est si intéressant que mes lecteurs ne me pardonneraient pas d'annoncer le Longus de M. Petit-Radel, sans leur parler de celui de M. Courier.

Dans le premier livre du roman de Longus [2], il y a une lacune. Moll avait cru qu'il ne manquait que quatre mots; sept mots avaient paru à M. Dutens un supplément suffisant; mais ils se trompaient tous deux : cette lacune était beaucoup plus grande, comme Jungermann, Villoison et M. Schæfer l'ont parfaitement compris. En effet, on voit, par la suite du récit, qu'il devait être question dans le morceau perdu d'un bain, d'un baiser et d'un présent fait à Chloé par le bouvier Dorcon.

[1] *Journal de l'Empire* du 24 septembre 1810.
[2] Page 13, édit. de Villoison.

Les manuscrits de Paris, consultés par Villoison, n'avaient offert aucun secours, et les érudits n'espéraient guère que l'on pût trouver dans les bibliothèques d'Europe ce supplément que M. Courier a eu le bonheur de découvrir dans celle de Florence.

M. Courier est un ancien officier d'artillerie qui, au milieu des camps et parmi les embarras de l'état militaire, a trouvé le moyen de cultiver la littérature grecque. On connaît de lui quelques morceaux où il a montré une connaissance si profonde de la langue, qu'on serait tenté de croire que cette étude, qui n'a pris que ses loisirs, a été l'unique occupation de toute sa vie. Se trouvant à Florence, l'année dernière, il eut le désir de consulter un manuscrit de la bibliothèque de Médicis, dans lequel, parmi plusieurs autres ouvrages [1], se trouve le roman de Longus. Il s'attendait sans doute à n'y trouver que quelques variantes plus ou moins bonnes, résultat ordinaire de ce genre de recherches : les philologues seuls peuvent concevoir l'agréable surprise, le plaisir délicieux qu'a dû lui causer la découverte d'un fragment de plusieurs pages.

Au reste, M. Courier doit lui-même s'étonner beaucoup que ce bonheur lui ait été réservé ; car le manuscrit était fort connu et avait été déjà plus d'une fois examiné par des hommes très-érudits. Le P. Montfaucon en avait donné une notice dans son *Diarium Italicum* (p. 365) ; le docteur Cocchi s'en était servi fort longtemps, et comme

[1] M. Renouard dit que ce manuscrit contient quatre ouvrages grecs, y compris le roman de Longus ; cette assertion est inexacte. Ce manuscrit, qui porte le numéro 94, renferme vingt-deux ouvrages différents. Les plus importants sont les romans de Longus et d'Achilles Tatius ; ceux de Xénophon d'Éphèse et de Chariton d'Aphrodise, copiés autrefois par le docteur Cocchi ; des Fables d'Ésope, d'une édition antérieure à celle de Maximus Planudes ; les Lettres de S. Grégoire de Nazianze, etc. (Voyez M. de Furia, prolégomènes des *Fables d'Esope*, page 19.)

il travaillait sur les romans grecs, il devait naturellement avoir la fantaisie de collationner Longus et de vérifier si, par hasard, le manuscrit ne serait pas plus complet que les imprimés ; enfin, dans ces dernières années, ce précieux volume avait été fort longtemps entre les mains du savant M. de Furia, qui en a tiré les *Fables d'Esope*, dont il a publié une fort belle édition. On conçoit à peine que des hommes si habiles et d'une érudition si curieuse aient pu laisser après eux quelque chose à découvrir.

Jusqu'ici, pour des raisons que j'ignore, M. Courier n'a point publié le texte de ce fragment : il s'est contenté d'en insérer la traduction dans une nouvelle édition du Longus d'Amyot, qu'il a fait imprimer à Florence, avec de nombreux changements. Sa traduction est écrite en vieux langage ; on croit, en la lisant, lire encore Amyot, tant il a su habilement imiter la naïve simplicité et les formes surannées de son modèle.

M. Courier est assez connu pour que l'on puisse me croire sur ma parole, et personne, j'en suis sûr, ne me contesterait les éloges que je lui donne. Mais je veux les justifier, autant pour mon plaisir que pour celui de nos lecteurs, qui ne seront pas fâchés d'avoir un extrait de ce fragment très-curieux et surtout très-rare. — M. Courier n'a fait tirer l'édition qu'à soixante exemplaires, qui ne sont même pas tous encore distribués.

Le fragment commence par le bain de Daphnis : « Il « se mit au bord de la fontaine à laver ses cheveux et « son corps. Chloé le regardait, et alors elle s'avisa qu'il « étoit beau, et comme elle ne l'avoit point jusque-là « trouvé beau, elle s'imagina que le bain lui donnoit « cette beauté. Puis le soir, retournant au logis, elle pen- « soit à Daphnis, et ce penser-là étoit commencement « d'amour. Bientôt elle n'eut plus soucy ni souvenir de « rien que de Daphnis, et de rien ne parloit que de lui.

« Ce qu'elle éprouvoit, elle n'eût su dire ce que c'étoit, « simple fille nourrie aux champs et n'ayant ouï en sa « vie le nom seulement d'amour. Son âme étoit op « pressée, et malgré elle bien souvent ses yeux s'em- « plissoient de larmes. Elle passoit les jours sans prendre « de nourriture, les nuits sans trouver de sommeil ; elle « rioit et puis pleuroit ; elle s'endormoit et aussitôt se « réveilloit en sursaut ; elle pâlissoit et au même instant « son visage se coloroit de feu. La génisse piquée du « taon n'est point si follement agitée. De fois à autre elle « tomboit en une sorte de rêverie, et toute seulette dis- « couroit ainsi : A cette heure je suis malade, et je ne « sais quel est mon mal... »

Je passe ce monologue plein de grâce et d'une douce mélancolie, et je reprends la suite du récit : « Ainsi disoit « et soupiroit la dolente jouvencelle, cherchant en soi- « même ce que c'étoit qu'amour dont elle sentoit les « feux, et si n'en pouvoit trouver le nom. Mais Dorcon, « jeune gars à qui le premier poil commençoit à poin- « dre, étant jà féru de l'amour de Chloé, se passionnoit « de jour en jour plus vivement pour elle, et tenant peu « de compte de Daphnis qui lui sembloit un enfant, fit « dessein de tout tenter, ou par présents, ou par ruse, ou « à l'aventure par force, pour avoir contentement. »

Après quelques détails, vient le récit d'une querelle de Daphnis et de Dorcon : ils contestaient de leur beauté devant Chloé qui les jugea, et un baiser de Chloé fut le prix destiné au vainqueur. Ce fut Dorcon qui le premier parla : « Je garde les bœufs, lui, les chèvres ; or, autant « les bœufs valent mieux que les chèvres, d'autant vaut « mieux le bouvier que le chevrier. Il est petit, lui, ché- « tif, n'ayant de barbe non plus qu'une femme. Il vit « avec les boucs ; ce n'est pas pour sentir bon ; et puis « chevrier, pauvre hère, il n'a pas vaillant tant seule- « ment de quoi nourrir un chien. On dit qu'il a teté une

« chèvre; je le crois, ma fy, et n'est pas merveille si, « nourrisson de bique, il a l'air d'un biquet. »

Daphnis répond à cette attaque grossière et répond très-bien. Je ne citerai que sa dernière phrase : « Qu'il te « souvienne, pastourelle, qu'à toi aussi une brebis t'a « donné son lait, et cependant tu es belle. » Chloé ne put le laisser achever : « mais en partie pour le plaisir « qu'elle eut de s'entendre louer, et aussi que de long-« temps elle avoit envie de le baiser, sautant en pieds « d'une gentille et toute naïve façon, elle lui donna le « prix. »

Ce baiser innocent détruisit le repos de Daphnis; et comme après le bain Chloé avait commencé à le trouver beau, après le baiser il commença de même à la trouver belle. Son inquiétude amoureuse, son trouble, sa tristesse sont peints avec beaucoup de sentiment et de vérité ; et l'on arrive à ce monologue où recommence le texte imprimé : « S'il se trouvoit seul, il alloit ainsi devi-« sant puérilement en lui-même : Déa ! que me fera le « baiser de Chloé ?... »

Je me suis arrêté si longtemps à ce précieux fragment qu'il me faudra un second article pour la traduction de M. le docteur Petit-Radel ; mais quand pourrai-je le faire? J'ai devant moi un grand nombre d'ouvrages nouveaux dont il faut parler, d'ouvrages déjà fort anciens dont, faute de loisir, je n'ai pu encore m'occuper. Qu'il y a longtemps que j'aurais dû rendre compte du cours de langue française et de langue latine comparées par M. Maugard, et de la *Bibliothèque historique* de M. Breton qui, après avoir complété en dix-huit volumes l'histoire de la Grèce, a déjà donné sur la République romaine deux volumes traduits de Ferguson ! Ces ouvrages, et plusieurs autres qu'il serait trop long de nommer, m'occuperont d'ici à plusieurs mois. Je suis forcé de différer le second article que je dois à M. le docteur Petit-Radel.

XVII

SUR MÉNANDRE.

TRADUIT DE L'*ADVENTURER*.

Novam comicam Menandrus, æqualesque ejus ætatis magis quam operis, Philemon ac Diphilus, et invenere intra paucissimos annos, neque imitanda reliquere.

« Ménandre, et deux poëtes qui furent ses contempo-
« rains bien plus que ses égaux, Philémon et Diphilus,
« inventèrent, dans l'espace de peu d'années, un nou-
« veau genre de comédie, et laissèrent des ouvrages
« inimitables. » (Vell. Paterculus, I, 16.)

La morale, le goût et la littérature n'ont peut-être jamais fait de perte plus irréparable que celle des comédies de Ménandre. J'en ferai connaître ici quelques fragments, et je pense qu'ils ne plairont pas moins aujourd'hui que ne plut autrefois la Vénus de Cos, qu'Apelles avait laissée imparfaite [2].

Ménandre était célèbre pour la douceur, la précision de son style et la beauté de ses sentences. Ecoutons Quintilien [3] : *Hunc (Euripidem), et admiratus maxime est, ut sæpe testatus et secutus, quamquam in opere diverso, Menander : qui vel unus, meo quidem judicio, diligenter*

[1] *Mercure de France*, t. XV (an XII), p. 343-349.
[2] Plin., *Hist. Nat.*, 35, p. 708. *Hard.*
[3] X, 1, p. 898. *Burm.*

lectus, ad cuncta quæ præcipimus, efficienda sufficiat : ita omnem vitæ imaginem expressit; tanta in eo inveniendi copia et eloquendi facultas; ita est omnibus rebus, personis, affectibus accomodatus! » Ménandre fut, comme il le « témoigne souvent, grand admirateur d'Euripide et, « quoique dans un genre différent, il l'a fréquemment « imité. Ménandre bien lu, peut, à mon avis, procurer, « à lui seul, tout le fruit que se proposent nos préceptes, « tant il a bien exprimé toute l'image de la vie humaine; « tant il possède de fécondité dans l'invention, de per- « fection dans le style et de talent pour peindre les « choses, les personnes et les passions, des couleurs qui « leur sont propres! » Cet éloge ne fait pas moins d'honneur au critique qu'au poëte. Quintilien a peint Ménandre avec des traits aussi vifs et aussi animés que ceux dont ce grand comique a crayonné les Athéniens.

Boileau dans sa célèbre satire,

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air, etc.,

n'a pas représenté la misère et la folie de l'homme avec autant de force et d'esprit que Ménandre :

« Il n'est pas animal qui soit plus heureux, qui n'ait « plus de bon sens que l'homme. Voyez cet âne : de l'aveu « général il est fort malheureux; au moins ne se cause- « t-il aucun des maux qu'il souffre; il ne connaît que « ceux de la nature. Mais nous, que de maux nous ajou- « tons aux maux nécessaires! Si par hasard quelqu'un « éternue, nous voilà tristes; si l'on nous dit une injure, « nous nous mettons en colère; un songe nous fait peur; « le cri d'un hibou nous épouvante. Inquiétudes, pré- « jugés, ambition, lois, voilà autant de maux ajoutés par « nous à ceux de la nature[1]. » On a souvent depuis Ménandre comparé le sort des hommes à celui des animaux, mais on ne l'a jamais fait avec autant d'agrément.

[1] *Fragm. incert.*, 161, édit. Clerici, et Bentley, *Emend.*, p. 107.

Le tour vif et animé donné à la critique rend ce passage admirable; en voici un qui ne mérite pas moins d'attention pour l'importance des idées et la pureté sublime de la morale :

« Si quelqu'un offre un sacrifice, des troupeaux entiers « de taureaux ou de boucs, ou d'animaux semblables; « s'il présente aux autels des chlamydes d'or ou de pour- « pre, des images sculptées sur l'ivoire ou les pierres « précieuses, et s'il croit que ces dons peuvent lui conci- « lier la bonté de Dieu, Pamphile, cet homme se trompe « et son jugement est vain. Il faut être utile à ses sem- « blables, ne point corrompre la pudeur des vierges, « n'être point adultère, ne point dérober, ne point assas- « siner pour s'enrichir. Pamphile, il ne faut pas même « désirer le fil attaché à une aiguille : car Dieu est près « de toi et te regarde[1]. »

La tempérance, la justice, la continence, sont, dans ces vers, conseillées en termes très-forts, et d'après le plus puissant des motifs, l'omniscience de Dieu : en même temps la superstition et l'idolâtrie païennes y sont ridiculisées avec beaucoup d'adresse. Je ne connais pas dans les ouvrages des anciens de passage qui contienne des idées religieuses plus élevées. Cependant si elles étaient placées dans une comédie moderne, je crois qu'elles seraient désapprouvées et dédaignées : les Athéniens souffraient qu'on parlât sur leur théâtre de Dieu et de la vertu, tandis qu'aujourd'hui un auditoire instruit dans une religion pure et sévère rit d'un adultère comme d'une plaisanterie, prend l'obscénité pour de l'esprit, et

[1] *Fragm. incert.*, 233; et Bentley, *Emend.*, p. 121. Plus tard M. Boissonade, dans la petite édition des poëtes grecs gnomiques qu'il publia en 1823 pour la collection Lefèvre, attribua ces vers à Philémon, à la suite de Brunck et sur la foi de Saint-Justin. Nous renvoyons à la petite note où il donne ses raisons. *Poetarum græcorum sylloge*, tome III, page 281. (*Note de l'Editeur.*)

la débauche pour de l'amabilité. L'assassin duelliste est un homme d'honneur; le joueur entend l'art de vivre; le fripon a de la pénétration et connaît les hommes; le prodigue est un homme de belles manières; le libertin n'a fait qu'ôter à quelque niaise villageoise son innocence et son honneur; l'homme à bonnes fortunes est plein de vivacité et de feu; mais le mari fidèle est une dupe, un sot[1], et le simple campagnard un imbécile sans usage du monde. Ce malheureux Aristophane qui osa ridiculiser Socrate n'a pas autant de satires déplacées, d'infamies, d'obscénités, de blasphèmes, que les spirituels et méchants triumvirs, Wycherley, Congreve, et Vanbrugh.

Ménandre fait quelque part une réflexion bien remarquable et digne de la morale évangélique. Elle recommande le pardon des ennemis, principe que les anciens sages n'ont pas entièrement ignoré[2], comme on l'a trop légèrement affirmé. Il est vrai seulement qu'ils ne l'ont pas répété si souvent, ni avec autant de zèle; qu'ils ne l'ont pas appuyé sur des motifs aussi puissants que le fondateur du christianisme.

« L'homme le plus vertueux, Gorgias, c'est celui qui « sait le mieux souffrir les injustices.[3] »

[1] Autrefois le mot *sot* était synonyme de mari trompé ; il y a dans l'*Ecole des Femmes* :

« Épouser une sotte est pour n'être pas sot. »

Et le mot de Bautru : « Les Bautrus sont c..., mais ils ne sont « pas sots. » (Voy. Voltaire, *Dictionn.*, v° *Adult.*)—Boileau :

« Assez de sots sans moi feront parler la ville, » etc. (Sat. 8).

[2] Dans le *Gorgias* de Platon, Socrate prouve qu'il y a plus de mal à faire injure à quelqu'un qu'à la recevoir de lui. Maxime de Tyr a écrit une dissertation pour prouver qu'il ne fallait pas rendre injure pour injure ; et Marc Antonin dit qu'il avait appris de Rusticus à être toujours disposé à pardonner à ceux qui l'auraient offensé. (Maxim. Tyr., *Dissert.*, 18 et note.)

[3] *Fragm. du Laboureur*, p. 32. Clerici. M. Boissonade, Κωμικῶν γνῶμαι, p. 192.

Il ne sera pas hors de propos d'animer un peu le sérieux de ces réflexions morales par un passage d'un tour plus léger et plus gai.

« Épicharme dit que les dieux sont : les vents, l'eau,
« la terre, le soleil, le feu, les astres; pour moi, je ne
« connais de dieux utiles que l'argent et l'or. Place-les
« dans ta maison et demande leur ce que tu voudras,
« tu obtiendras tout : champs, palais, esclaves, vaisselle
« d'argent, amis, juges, témoins. Donne seulement, et
« tu auras les dieux même à tes ordres[1]. »

Ces courts fragments suffisent jusqu'à un certain point pour nous mettre à portée de juger la manière et le style de Ménandre ; il ne faut pas oublier cependant que son élégance est infiniment diminuée par une traduction en prose, et que ses passages perdent beaucoup à être ainsi détachés et privés de l'intérêt que leur donnaient le ca-

[1] *Fr. incert.*, 151. L'auteur du Suppl. au *Dict. des Athées* a, d'après ce passage, donné à Ménandre une place dans son recueil ; ce qui est très-heureusement trouvé. M. de Lalande pouvait ajouter aussi Racine à son catalogue, car il y a dans *Athalie* des vers qu'il devait trouver très-matérialistes :

« De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
« Promenons nos désirs.
« Sur l'avenir insensé qui se fie ;
« De nos ans passagers le nombre est incertain :
« Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
« Qui sait si nous serons demain ? »

Ce qui m'étonne, c'est qu'avec cette manière de travailler, M. de Lalande n'ait donné qu'un supplément si petit. Ce procédé est vraiment généreux, et il faut lui savoir gré de sa modération : car, s'il eût voulu, il n'y avait peut-être pas dix écrivains qui pussent lui échapper.

La traduction que M. de Lalande a faite des vers de Ménandre n'est pas bonne, mais elle est curieuse. « Épicharme a dit, il est « vrai, que les dieux sont les vents, l'eau, la terre, le soleil, le « feu, les astres ; mais Moïse n'imaginait que des dieux utiles, « c'était pour nous l'argent et l'or..... » La vérité est que dans le grec il n'est pas plus question de Moïse que de Mahomet.

ractère des personnages et l'à-propos avec lequel ils étaient amenés.

La délicatesse et la stricte bienséance dont jamais Ménandre ne s'écartait l'avaient rendu l'écrivain favori des Athéniens, à une époque où ce peuple, parvenu au plus haut degré de la prospérité et de la civilisation, ne pouvait plus supporter les grossières plaisanteries, la joie brutale et l'esprit parfois obscène d'Aristophane. « Que les comédies de Ménander, dit Plutarque [1], sont « pleines de grâces et de sel amoureux, comme étant « proprement fait de la mer où Vénus fut née ; là où « les jeux salés d'Aristophanes sont d'un sel aspre et « cuisant, et qui ont une pointe et acuité qui mord et « ulcère ! et je ne sais en quoy est la dextérité et la gen« tillesse que l'on voit en lui, si c'est aux paroles ou aux « personnages. »

Il y a deux circonstances qui peuvent très-justement nous donner une assez faible opinion du goût des Romains, en fait de pièces de théâtre : l'une, c'est qu'au siècle d'Auguste, et malgré les critiques d'Horace, ils préféraient les basses bouffonneries de Plaute à la délicatesse, à l'urbanité de Térence, le fidèle copiste de Ménandre ; l'autre, c'est que Térence, pour plaire à un auditoire ignorant des vraies beautés dramatiques, fut obligé de violer la simple ordonnance des plans de Ménandre, et prit deux comédies grecques pour en faire une latine, excepté pourtant dans l'*Hecyra*, pièce excellente et régulière. Cette duplicité d'action amène des incidents multipliés qui nécessairement détournent l'attention de ce qui doit être le principal objet d'une bonne comédie : les caractères et les passions.

[1] *Comparaison d'Aristophanes et de Ménander*, trad. d'Amyot.

XVIII

SUR LA BIBLIOTHÈQUE D'APOLLODORE L'ATHÉNIEN.

A PROPOS D'UNE TRADUCTION NOUVELLE, PAR E. CLAVIER [1].

Les fables des Grecs furent toutes, ou physiques, ou historiques.

Le besoin d'expliquer dans un langage qui fût intelligible aux esprits vulgaires les grands phénomènes des éléments, leurs désordres, leurs combats et leurs effets prodigieux, fit imaginer aux anciens poëtes physiciens les cosmogonies théologiques.

Les héros fondateurs des villes, ou conducteurs des colonies, ceux que de grands services publics élevaient au-dessus de la foule des hommes ordinaires, devinrent chacun, si je puis m'exprimer ainsi, le centre d'une espèce de système mytho-héroïque. L'enthousiasme des peuplades ignorantes alla leur chercher des ancêtres parmi les dieux; eux-mêmes souvent furent dieux après leur vie, quelquefois avant leur mort. L'histoire de leur pays fut attachée à leur époque, rendue bientôt incertaine par le défaut de monuments durables. Les anachronismes, les confusions de noms, et tout ce que peuvent produire de désordre et d'incertitude la tradition orale, l'absence de toute espèce de critique, la chaleur

[1] *Mercure de France*, t. XIX (an XIII), p. 596-608.

de l'imagination et le superstitieux amour du merveilleux, firent de ces primitives annales une histoire fabuleuse, une fable historique, enfin, ce qu'on a depuis appelé l'histoire héroïque.

De différents systèmes de ce genre, mêlés, altérés, confondus dans plusieurs de leurs parties par le grand nombre de poëtes qui les employaient, naquit ce système monstrueux, incohérent, contradictoire, de fables héroïques et physico-théologiques que nous trouvons dans les poëmes d'Homère et d'Hésiode, qui les reçurent, et ne les inventèrent pas. Nous les retrouverions avec quelques altérations dans les poëtes cycliques, physiciens, historiens et théologiens qui vinrent après eux ; mais le temps nous a privés de leurs ouvrages.

Après l'âge des poëtes qui inventèrent, ou altérèrent à leur gré les sujets inventés, vint celui des littérateurs. A la place du génie on eut de l'érudition. Il n'y avait plus moyen de créer de nouvelles idées mythologiques; on se tourna vers l'explication de celles qui étaient données. Les uns, et ce furent surtout les élèves du Portique, se creusèrent tristement l'esprit à leur chercher des interprétations allégoriques, et étouffèrent les brillantes et ingénieuses rêveries des premiers poëtes sous de lourdes et obscures recherches, entortillées de toutes les subtilités de l'école, et de toutes les sottises d'une mauvaise physique. Les autres expliquaient la fable par l'histoire, et, pour eux, tous les dieux furent d'anciens rois ou d'anciens héros. Ces différentes idées n'avaient d'autre défaut que d'être rendues systématiques et appliquées trop généralement. Restreintes à quelques cas particuliers, elles pouvaient offrir des solutions satisfaisantes et vraisemblables. Mais les faiseurs de systèmes ne connaissent point la mesure : quand ils ont un principe, il faut qu'il s'applique à tout. Il eût été sage de reconnaître dans la mythologie cent traditions inexplica-

bles; on voulut les interpréter toutes, toutes de la même manière, et l'on déraisonna. Quelques modernes ont reconstruit ces vieilles hypothèses et avec tout aussi peu de solidité. Une autre classe de littérateurs, et ceux-ci étaient beaucoup plus raisonnables, s'occupa du soin de réunir en un corps de doctrine les récits épars chez les différents poëtes et les premiers écrivains : travail d'une exactitude obscure et peu glorieuse, mais d'une grande utilité. C'est parmi ces compilateurs qu'il faut placer le grammairien Apollodore, dont M. Clavier vient de nous donner une excellente traduction.

Apollodore naquit à Athènes, environ cent quarante ans avant Jésus-Christ. L'époque où il vit le jour était riche en grands hommes dans tous les genres des connaissances humaines. Il eut pour maîtres de philosophie deux stoïciens fameux. L'un était Panétius, auquel Cicéron a presque donné le nom de prince de son école [1], et qui se montra digne, par la noblesse et la libéralité de ses sentiments, d'avoir pour amis Lælius et le grand Scipion [2]; l'autre était ce Diogène [3] qui fut député à Rome par les Athéniens, avec Cristolaüs et Carnéades, ambassadeurs illustres, dont les sénateurs disaient : « Les Athéniens nous ont envoyé des députés, non « pour nous engager à faire ce qu'ils désirent, mais « pour nous y forcer [4]. » Son maître de grammaire fut Aristarque, homme dont le nom, demeuré célèbre, est un éloge, même encore aujourd'hui.

Apollodore avait composé plusieurs ouvrages, dont j'indiquerai rapidement les titres et le sujet.

Le premier était intitulé, *des Dieux*. Il n'avait pas

[1] *Panætius princeps prope, meo quidem judicio, Stoicorum.* Cicer. *Acad.*, IV, 33.

[2] *Homo in primis ingenuus et gravis, dignus illa familiaritate Scipionis et Lælii, Panætius.* Cicer., *de Fin.*, IV, 9.

[3] Vid. Gale, *Diss. de Apollod.*, p. 20.

[4] Ælian., *Hist. Var.*, III, 17.

moins de vingt-quatre livres. Apollodore y traitait des fêtes et des sacrifices, de leur antiquité, des cérémonies, des termes liturgiques et des religions barbares. Ce traité, aujourd'hui perdu, est assez fréquemment cité par les grammairiens. Photius [1] en avait lu un abrégé fait par Sopater, écrivain du siècle de Constantin.

On connaît encore d'Apollodore une Chronique en vers ïambiques, qui comprenait un espace de mille quatorze ans depuis la prise de Troie ;—un commentaire en douze livres sur le catalogue des vaisseaux de l'*Iliade ;* Strabon le cite très souvent ;—deux autres commentaires sur les comédies d'Épicharme et les Mimes de Sophron. Ces ouvrages sont infiniment regrettables, et le second surtout. Les Mimes de Sophron paraissent avoir été un modèle parfait de grâces, de naturel et d'agréables plaisanteries. C'étaient de petits drames dont le fond appartenait aux événements de la vie commune, et qui offraient le tableau le plus piquant et le plus animé des mœurs et des ridicules du siècle. La scène si jolie des Syracusaines de Théocrite n'est autre chose qu'une imitation de Sophron, peut-être un de ses Mimes versifiés. Qu'on juge, d'après ce morceau charmant, de la perte que nous avons faite. Platon, dont les Dialogues sont, pour le style et la partie dramatique, d'une perfection si achevée, lisait perpétuellement Sophron; c'est lui qui l'avait fait connaître à Athènes, et, à sa mort, on en trouva un exemplaire auprès de lui [2].

Les remarques d'Apollodore eussent pu nous consoler un peu; mais tout est perdu, et Sophron et son commentateur.

Apollodore avait encore composé un Recueil d'*étymologies*, un *Traité sur les Courtisanes d'Athènes*, ouvrage où

[1] Cod., 171.

[2] Suidas, t. III, p. 358; Diogène Laert., t. III, p. 18.

Athénée a sûrement puisé beaucoup, quoiqu'il l'ait peu cité.

Je ne place point dans la liste des productions d'Apollodore quelques traités sur lesquels on dispute ; le rang qu'y doit occuper sa *Bibliothèque* n'est même pas encore trop clairement marqué.

Plusieurs habiles critiques, Barth, Reineccius, Isaac Vossius, Henri de Valois, Burmann, ne croient pas que nous ayons l'ouvrage même d'Apollodore. Ils pensent qu'il ne nous en reste qu'un abrégé. Gale et le respectable M. Heyne sont d'un avis différent. J'oserai n'être pas de leur opinion. L'extrême concision du style, poussée trop souvent jusqu'à la sécheresse, les mots tout à fait poétiques qui s'y trouvent mêlés, indiquent avec beaucoup de vraisemblance la main aride d'un abréviateur resserrant les détails, supprimant sans goût les citations des poëtes et conservant assez maladroitement dans sa prose décharnée les mots poétiques nécessaires au sens. On sait trop combien, dans le temps de la décadence des lettres, cette méthode d'abréger les livres un peu considérables était devenue à la mode. Nous avons déjà vu que Sopater avait abrégé le *Traité sur les Dieux*. C'est par suite de cet esprit d'aridité qui régnait dans la littérature du Bas-Empire que nous avons perdu le commencement d'Athénée, et que nous sommes réduits à n'avoir plus qu'une partie d'Hesychius, de Stephanus de Byzance, de la plupart des anciens scoliastes, etc. Il faut ajouter, à l'appui de cette opinion, qu'aucun ancien n'a cité cette *Bibliothèque*. Il n'en est parlé clairement que dans Photius (cod. 186), et dans quelques scoliastes ; mais Photius et ces scoliastes sont trop modernes pour faire autorité.

M. Clavier va encore plus loin que les critiques que j'ai nommés. Il pense qu'Apollodore ne fit jamais d'ouvrage sous le titre de *Bibliothèque*, et que celui qui nous reste

n'est qu'un extrait de ses autres traités mythologiques, auquel le compilateur aura jugé à propos de donner le nom de *Bibliothèque*. Il s'appuie d'un passage de Stephanus de Byzance qui cite *Apollodore, ou celui qui a abrégé ses ouvrages*. Cette conjecture est assurément fort spécieuse : pourtant, je ne sais s'il n'y aurait pas un peu trop de hardiesse à l'adopter ; car le texte de Stephanus est lui-même abrégé, et l'abréviateur était si ignorant, a fait son travail avec tant de négligence, a tant confondu de choses, que l'autorité de Stephanus, lorsqu'elle est seule, ne peut pas aujourd'hui avoir une très-grande force [1], surtout dans les questions un peu difficiles et douteuses.

Quoi qu'il en soit, cette *Bibliothèque d'Apollodore* ne nous est pas même arrivée tout entière. Elle allait jusqu'au retour d'Ulysse, après le siége de Troie [2], et ce qui nous en reste finit à l'histoire de Thésée. Mais telle qu'elle est, sèche et mutilée, ce n'en est pas moins le plus ancien ouvrage qui nous soit parvenu sur la mythologie et l'histoire héroïque. On y trouve une foule de faits d'une très-grande importance pour l'intelligence des classiques et des monuments de l'art, beaucoup de traditions peu connues, et quelques-unes qu'on chercherait vainement ailleurs. Joseph Scaliger [3] en parle comme d'un livre très-ingénieux et plein d'élégance ; mais je crois qu'en se bornant à dire qu'il est très-utile, on en ferait un éloge beaucoup plus juste ; je ne vois guère, en effet, ce qu'on y pourrait trouver de très-ingénieux, et ce que je disais tout à l'heure de la manière de l'auteur prouve assez qu'il ne cherchait point l'élégance, ou au moins que son abréviateur ne lui en a pas laissé beaucoup. Photius rapporte une épigramme qui se trouvait dans son exemplaire, et qu'on lit aussi dans

[1] Voy. M. Heyne, *Apollod.*, t. I, p. 405.
[2] Photius, cod. 186.
[3] *Ap.* Gale, *Diss.*, p. 37.

l'*Anthologie*[1]. Les éloges y sont prodigués avec un luxe hyperbolique tout à fait plaisant. En voici la traduction, c'est le livre qui parle au lecteur : « Puise à ma source « la science encyclopédique des siècles[2], et apprends à « connaître les fables antiques. Cesse de regarder les « pages homériques ; néglige l'élégie, et la muse tra- « gique et la muse lyrique : c'est sur moi qu'il faut « attacher tes yeux ; en moi, tu trouveras tout ce que le « monde enferme. » On trouvera dans la *Bibliothèque* d'Apollodore les fables savamment racontées, et rien de plus ; mais c'est bien assez pour en rendre la lecture intéressante et utile.

Cet ouvrage, fort connu des savants qui ont besoin de le consulter et le citent fréquemment, ne l'était presque point des littérateurs, et pas du tout de ceux qui ne sont ni littérateurs ni savants. La vieille et unique traduction de Passerat était devenue fort rare, et M. Clavier a rendu un véritable service à la classe nombreuse des lecteurs qui aiment les anciens et n'entendent pas leur langue, en les mettant à portée de lire un auteur qui, dans son genre, est d'une très-grande importance. Les lecteurs savants ne lui doivent pas moins de reconnaissance. Il leur donne un texte correct, revu avec le plus grand soin, restitué dans les endroits altérés par le secours d'une critique saine, ingénieuse et remplie de sagacité ; enfin, accompagné de notes fort étendues, où les points les plus difficiles de la mythologie et de l'histoire héroïque sont discutés avec infiniment de jugement et d'érudition. Ces notes, qui ne peuvent être le fruit que d'un fort grand travail, assurent à M. Clavier un rang très-distingué parmi le petit nombre de savants qui sont restés attachés au parti des bonnes lettres, et

1 Photius, *l. c.* Brunck, *Anal. gr.*, t. III, p. 271.

2 Le texte est ici un peu obscur. Je suis la leçon de Saumaise, Solin, p. 297.

qui, malgré la frivolité littéraire du temps où nous vivons, ont le courage et le désintéressement de se livrer à des travaux pénibles, dont ils ne sont récompensés que par la gloire d'être utiles. Pour la plupart de ceux qui écrivent, la gloire ne se compose que de bruit, d'applaudissements et d'éclat. Il est aujourd'hui bien peu de ces esprits sages et véritablement philosophiques qui, pour l'instruction des autres, consacrent plusieurs années de leur vie à de laborieuses recherches, à des recherches dont le mérite ne sera justement apprécié que par un cercle étroit de lecteurs. Le nombre est devenu bien rare de ces hommes assez modestes et simples pour se contenter de ce peu de suffrages et de cette gloire silencieuse et bornée.

M. Clavier dit dans un endroit de sa préface : « Je ne « crains pas d'avancer qu'on peut extraire de mes notes « une histoire de la Grèce avant le siége de Troie, bien « plus complète que toutes celles que nous avons jus- « qu'à présent. » Certainement ceux qui les liront trouveront que M. Clavier ne promet rien qu'il ne tienne. Parmi les points obscurs et difficiles sur lesquels il a répandu une lumière nouvelle, je citerai l'histoire des Pélasges, objet de longues controverses parmi les savants qui ont écrit sur l'histoire primitive de la Grèce. Le système de M. Clavier est que les Grecs étaient tous Pélasges d'origine; que les Pélasges n'étaient point originaires d'Arcadie, comme l'a pensé M. Larcher après Éphore; qu'il y avait des Pélasges dans l'Argolide bien avant qu'il fût même question de l'Arcadie; que de l'Argolide, où les Pélasges habitaient d'abord, leur nom se répandit dans le reste de la Grèce à mesure qu'ils y portèrent la civilisation avec leurs colonies. M. Clavier appuie son opinion de bonnes preuves; il répond aux objections qu'il peut prévoir, et finit en expliquant d'une façon ingénieuse la rivalité d'Athènes et de Lacédémone.

Athènes, la plus ancienne des villes pélasgiques, voulait à ce titre exercer sur le reste de la Grèce les droits de métropole ; Lacédémone les réclamait comme étant gouvernée par les Héraclides, descendants d'Inachus premier roi des Pélasges. Ce système de M. Clavier est très-satisfaisant ; mais, je ne sais si je me trompe, il me semble qu'il sera toujours fort difficile d'établir sur ces hautes antiquités une opinion qui dissipe pleinement tous les doutes et soit de toutes parts inattaquable. Les écrivains qui prêtent des preuves à ces sortes de discussions, très-anciens pour nous, ne le sont pas assez relativement à l'époque discutée. Ils n'avaient guère de moyens de savoir bien la vérité, et par conséquent de nous la transmettre ; d'abord, faute de monuments assez nombreux, et puis faute de véritable érudition et de saine critique.

Le peu de traditions, d'inscriptions, de mémoires quelconques qui pouvaient s'être conservés jusqu'aux anciens historiens, a été par eux ou négligé, ou mal vu, ou adopté sans examen, sans réflexion. Les anciens ont absolument manqué de critique. C'est une science toute moderne. Que de peines ils pouvaient éviter aux savants de ces trois derniers siècles, s'ils eussent voulu s'en donner un peu plus ! Mais ils se bornaient à des recherches faites superficiellement, sans combinaisons, sans rapprochements, s'occupant presque exclusivement du soin de bien écrire.

J'ai eu beaucoup de peine à trouver dans le livre de M. Clavier la matière d'une citation qui pût convenir à ce journal. Les articles que j'aurais voulu citer étaient ou trop longs, ou d'un caractère trop érudit, ou ne se détachaient pas assez facilement. Je me suis enfin décidé à transcrire une note qui n'est pas fort longue, et que deux ou trois mots grecs n'empêcheront pas de lire avec intérêt.

M. Clavier y relève la grossière erreur d'un écrivain qui s'est fait dans ces derniers temps une assez

grande réputation. Elle montrera avec combien de précaution il faut lire les ouvrages de quelques-uns de ces savants, qui vont citant du grec à toute page, et qui tranchent, décident, interprètent avec assurance, ne voyant pas à quelle absurdité les mènent leur grand amour-propre et leur petite érudition.

« Il m'est tombé entre les mains un ouvrage de « M. Pinkerton, intitulé : *Recherches sur l'origine et les* « *divers établissements des Scythes et des Goths*. J'y trouve, « p. 97, ces singulières expressions :—Je crois qu'un ou « deux écrivains grecs, les plus modernes, se sont « servis du mot Γραικὸς, du latin *Græcus*, ou poétique- « ment *Graius*. Il est impossible d'expliquer comment « les Romains furent conduits à donner ce nom à tout « un peuple, si on ne le fait pas dériver du mot γραικὸς, « *anilis*, venant lui-même de γραῖα, *anus* (vieille femme), « étymologie que le mot poétique latin *graius* semble « aussi justifier. Il doit donc avoir eu pour principe l'ex- « trême mépris d'un peuple guerrier pour un peuple « savant.—D'après une assertion faite d'un ton aussi « affirmatif, on ne sera pas peu étonné d'apprendre que « ce nom de Grecs, Γραικοὶ, se trouve dans Aristote qui flo- « rissait sous le règne d'Alexandre, époque à laquelle les « Romains étaient à peine connus, même de nom, hors « de l'Italie; dans Lycophron et dans Callimaque, qui « fleurirent environ soixante ans après lui, et avant que « les Romains se fussent emparés de la Grèce; dans « Apollodore et dans la *Chronique* de Paros; enfin que « Varron, cité par Aulu-Gelle (I, 18), dit que le nom *Græcus* « était l'ancien nom des Hellènes. Si M. Pinkerton re- « garde tous ces auteurs là comme modernes, je le prie « de nous dire quels sont ceux qu'il regarde comme « anciens. » On ne saurait croire combien il y a de ces risibles assertions dans beaucoup de livres composés depuis quelques années. M. Pinkerton est probablement

fort savant en histoire et en géographie ancienne et moderne ; mais il eût dû, ce me semble, parler avec plus de circonspection de la langue grecque, qu'il ne paraît pas connaître tout à fait aussi bien.

En donnant sa traduction d'Apollodore, M. Clavier n'a rempli qu'une partie de ses engagements avec le public. Il lui reste maintenant à donner son Pausanias, qu'il a déjà depuis longtemps promis, et qui est vivement désiré.

Telle est l'importance du *Voyage* de Pausanias, pour la connaissance de l'histoire de la Grèce et pour celle des arts, que la traduction de Gédoyn se lit et se réimprime, quoiqu'on sache fort bien qu'elle est mauvaise et remplie de très-graves erreurs. Celle de M. Clavier aura une incontestable supériorité. Il sait très-bien le grec, que l'abbé Gédoyn savait fort mal ; il a beaucoup d'érudition, et l'abbé Gédoyn n'en avait point. Ajoutez qu'il s'est donné la peine de revoir le texte sur les manuscrits de Paris, qu'il a fait des notes sur tout ce qui a rapport à la critique du texte, à la géographie et à l'histoire, et que le célèbre M. Visconti lui communiquera ses observations sur ce qui concerne les monuments de l'art. Nous aurons donc à la fois un très-bon texte, qui nous manque encore (car M. Facius, le dernier éditeur, a laissé presque tout à faire), une version fidèle et correcte et un excellent commentaire. L'ouvrage est presque terminé.

Mais quel libraire, dans un temps où la littérature ancienne est si fort discréditée, osera se charger d'une entreprise si considérable ? M. Clavier paraît désespérer d'en trouver un, et véritablement j'ai peur que ses craintes à cet égard ne soient trop fondées. Il y aurait cependant un moyen d'empêcher que ce travail de plusieurs années, que tant d'utiles recherches ne fussent perdues pour les lettres et les arts : ce serait que le gouvernement, qui, par une munificence digne de la gratitude de tous les gens de lettres, s'est souvent chargé de l'impression

de leurs ouvrages, voulût faire les dépenses de cette belle entreprise. Le *Voyage* de Pausanias se joindrait naturellement à la *Géographie* de Strabon, dont l'impression s'exécute maintenant aux frais de l'État, et que la France savante attend avec une si vive impatience. Je ne doute nullement que, si un homme du mérite de M. Clavier demandait pour un ouvrage de cette importance une faveur qui n'a pas été refusée à des productions d'une bien moindre valeur, il ne l'obtînt sans peine. Il est digne du gouvernement de s'intéresser à la publication d'un travail si beau, qui autrement peut-être sera perdu, et de ramener le goût public vers les lettres sérieuses en leur accordant ce libéral encouragement[1].

[1] Le *Voyage* de Pausanias de M. Clavier a été publié plus tard (Paris, 1814-1824) en 6 vol. in-8°, dont les quatre derniers n'ont paru qu'après sa mort, par les soins de P. L. Courier son gendre et de Coray. (*Note de l'Editeur.*)

XIX

SUR BABRIAS, FABULISTE GREC[1].

La partie de la littérature ancienne dans le Cours de M. de La Harpe est presque toujours infidèle et inexacte. Il ne nomme parmi les fabulistes grecs qu'Ésope, et ce Gabrias « qui se fit, dit-il, une loi de renfermer toutes » ses fables dans quatre vers, afin d'être au moins le « plus *laconique* de tous les fabulistes. » Champfort, qui avait encore moins d'érudition que La Harpe, ne parle, dans son éloge de La Fontaine, que d'Esope et de Gabrias, dont il blâme « le *laconisme* excessif[2]. » Ces deux littérateurs, le premier surtout, ont beaucoup de crédit auprès des jeunes gens ; leurs opinions sont adoptées sans assez de réflexion et d'examen, et je vois que, faute de puiser à de meilleures sources, des personnes, d'ailleurs fort instruites, s'imaginent « que les » Grecs ont peu cultivé l'apologue, et qu'Esope n'a trouvé » que dans Phèdre un rival et un imitateur. »

[1] *Journal de l'Empire* du 4 octobre 1812.

Il est curieux de voir M. Boissonade donner à la fin de sa vie une édition définitive de ce Babrius que trente ans auparavant il défendait contre l'ignorance de La Harpe.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] La Harpe et Champfort se souvenaient de leur La Fontaine :

Mais sur tous certain Grec renchérit et se pique
D'une élégance *laconique* ;
Il *renferme* toujours son conte *en quatre vers;*
Bien ou mal : je le laisse à juger aux experts.

Si M. de La Harpe eût un peu mieux connu la littérature grecque dont il s'était fait professeur sans mission, il n'eût pas manqué, traitant de l'apologue, de citer la fable du rossignol et de l'épervier qui se trouve dans Hésiode. Elle est de trois cents ans plus ancienne que celle d'Esope ; c'est le premier exemple de l'apologue chez les Grecs. De grands poëtes, Archiloque, Alcée, Stésichore, avaient aussi composé quelques fables dont nous connaissons les sujets, et un petit nombre de vers. M. de La Harpe ne devait-il pas en dire quelques mots? Dans Platon, dans Aristote, dans Diodore, dans Plutarque, dans Lucien, et ailleurs, on trouve aussi quelques fables éparses. Ne convenait-il pas que le professeur du Lycée leur consacrât au moins quelques lignes, ou, s'il pensait que l'examen de ces morceaux détachés l'eût mené trop loin, n'était-il pas obligé de parler d'Aphthonius, de Nicéphore, de Syntipas, dont nous avons des recueils de fables [1]? N'était-il pas de son devoir de s'arrêter au moins quelques instants sur un fabuliste aussi distingué que Babrias?

La patrie de Babrias est inconnue. Suidas dit qu'il s'appelait Babrias ou Babrius. Un dictionnaire moderne condamne le premier de ces noms ; je ne sais trop pourquoi, et je parierais bien qu'il ne le sait pas non plus. Il est vrai qu'assez ordinairement les érudits écrivent Babrius ; si j'ai préféré l'autre orthographe, c'est qu'elle nous montrera mieux l'origine du Pseudo-Gabrias, dont tout à l'heure je dirai quelques mots. D'ailleurs, Babrias est, dans Suidas, le premier des deux noms ; ce qui peut faire croire que c'était le plus connu et le plus en usage.

Il existe un fragment de Babrias dans le Lexique

[1] Toutes les fables qui existent aujourd'hui en langue grecque ont été rassemblées par M. Coray dans son excellente édition d'Ésope. Elle forme le second volume des *parerga* de sa bibliothèque grecque. Dans son discours préliminaire, M. Coray a fait avec beaucoup d'érudition l'histoire de la fable chez les Grecs, depuis Hésiode jusqu'au XII[e] siècle.

d'Apollonius. Apollonius vivait sous Auguste. Babrias est donc au moins contemporain d'Apollonius, et par conséquent d'une assez belle antiquité [1]. Mais il appartient probablement à une époque plus reculée ; car Apollonius le cite sans le nommer : ce qui prouve qu'à cette époque Babrias était déjà fort connu, et en quelque sorte classique. Le docteur Coray, frappé de l'élégance et de la pureté de son style, le place au temps de Bion et de Moschus.

Babrias avait composé dix livres de fables, selon Suidas; deux livres seulement, selon Avianus, en sa préface. Mais Avianus emploie le mot de *volumina*, qui n'a probablement pas le sens de *livres*. Et cette préface est-elle authentique ? On en peut douter : elle manque dans beaucoup de manuscrits [2]. Il faut remarquer encore que Suidas devait bien connaître les fables de Babrias, qu'il a citées très-fréquemment. Pourtant M. Coray préfère le calcul d'Avianus, et il est très-probable que je me trompe, étant d'un avis contraire à celui d'un si savant homme.

Les fables de Babrias étaient écrites en vers choliambes ou scazons ; Suidas dit en vers choriambes ; mais c'est une faute de copiste corrigée depuis longtemps, et il ne faut pas croire qu'elle ait été répétée par le savant auteur de l'article *Babrius* dans la *Biographie Universelle.* Il parle, à la vérité, des vers *choriambes* de Babrias ; mais ce mot ne peut être écrit de la sorte que par une faute d'impression.

Socrate s'occupa, dans sa prison, à versifier les fables d'Esope; et il paraît, d'après un fragment de deux vers rapportés dans Diogène-Laërce, qu'il avait adopté la mesure élégiaque : elle convient peu à l'apologue ; pourtant c'est celle dont Avianus s'est servi, et on la retrouve

[1] Tyrwhitt, *Dissert. de Babrio*, p. 2 ; M. Coray, 19, *l. c.*
[2] Voy. M. Hulsemann, *de Codice Aviani*, etc., p. 17.

dans quelques passages d'un fabuliste grec anonyme que Suidas a cités. Un autre fabuliste grec, dont il reste un petit nombre de vers, avait employé l'hexamètre. Ce n'est pas non plus une idée fort heureuse ; la nature de ce vers s'accommoderait mal de la négligence que la fable exige ordinairement. Horace a besoin de tout son esprit, de sa grâce inimitable, pour faire oublier le rhythme trop négligé de ses hexamètres.

Il me semble que Babrias a fait preuve de goût en prenant la mesure ïambique dont Phèdre se servit après lui, et, peut-être, à son imitation. Phèdre a préféré l'ïambe ordinaire ; Babrias, le cholïambe.

Je ferai peut-être bien de remarquer pour quelques lecteurs à qui les termes de l'ancienne prosodie ne seraient pas assez familiers, que les métriques appellent *cholïambe* ou *scazon* c'est-à-dire *boiteux*, un vers ïambique de six pieds, dont le dernier, au lieu d'être un ïambe, selon la règle ordinaire, est un spondée [1], Ces vers de Terentianus Maurus contiennent l'exemple et le précepte :

Claudum trimetrum fecit aliter Hipponax,
Ad hunc modum, quo claudicant et hi versus.

Une autre règle de cette espèce de vers, c'est de mettre un ïambe au cinquième pied ; Babrias s'est permis d'y employer le spondée : licence condamnée par Terentianus, qui trouve que quatre longues de suite détruisent le vers, en le terminant d'une manière peu sonore [2] :

Ne deprehensæ quatuor simul longæ
Parum sonoro fine destruant versum.

Au reste, cette licence était assez fréquente, et Terentianus le reconnaît lui-même. Babrias emploie aussi l'ana-

[1] Voy. Politien, *Miscell.*, c. 64.
[2] Les causes de ce défaut d'harmonie sont expliquées par M. Hermann dans son beau traité *de Metris*, p. 167.

peste au cinquième pied : irrégularité encore plus forte ; car elle détruit le caractère du vers, et l'assimile trop à l'ïambe des comiques. Mais on peut sans doute la tolérer dans l'apologue, dont la narration simple et naïve doit souvent se rapprocher du langage négligé de la conversation.

Il ne nous reste aujourd'hui que six fables entières de Babrias, et un assez grand nombre de fragments. Tyrwhit les a recueillis et savamment éclaircis dans la dissertation que j'ai citée plus haut. Le style de Babrias est de la plus exquise élégance ; il a de la naïveté, de la grâce, de l'élévation, quand le sujet le demande, et quelquefois ce ton d'ironie légère dont La Fontaine a fait un emploi si heureux. Il dit du lion : « Un lion régnait, qui n'était « point colère, ni cruel, ni violent, mais débonnaire, « doux et juste comme un homme. » Si je voulais justifier ainsi tous les éloges que je donne à la manière de Babrias, une traduction ne suffirait pas ; il faudrait citer beaucoup de grec, et ce n'est pas ici la place. Ce que j'ai dit peut suffire pour faire apprécier la doctrine de M. de La Harpe, et inspirer à ceux qui entendent le grec le désir de connaître le fabuliste distingué dont il n'a pas même soupçonné l'existence. Pour augmenter ce désir, je rappellerai l'opinion du docteur Coray, qui ne balance pas à placer Babrias à l'époque de Moschus, sur la seule considération de ce goût excellent et de cette pureté de langage qui brillent dans ses vers. J'ajoute que Bentley, l'un des plus grands critiques du dernier siècle, a dit[1] de Babrias, que si son livre existait, on le trouverait comparable, préférable peut-être à celui de Phèdre. Et récemment, M. Thurot, qui joint beaucoup de goût à beaucoup d'érudition, écrivait[2] que la fable de Philo-

[1] *Dissert. de Fab. Æsopi*, § 5.

[2] *Mercure*, t. XLVII, p. 15. Dans un excellent article sur l'Ésope de M. Coray.

mèle dans La Fontaine est imitée et presque traduite littéralement de Babrias : « C'est, dit-il, la même grâce, « la même naïveté touchante dans le dialogue. »

Les fables de Babrias étaient dans toutes les mains. « Vous connaissez, dit l'empereur Julien, la fable de « Babrias, » et il en cite deux vers. Suidas, qui vivait dans le XIe siècle, allègue fréquemment l'autorité de Babrias. Le recueil complet de ses fables existait encore au XIIe siècle ; Tzelzes s'en est servi quelquefois. Ce qui prouve encore combien elles furent répandues, c'est qu'on les mit en prose, et l'on en fit des extraits. Cet honneur dangereux ne s'accordait guère qu'aux excellents ouvrages, et presque toujours en accélérait la perte. En effet, le goût de la belle littérature s'éteignant chaque jour davantage, on en vint à se contenter des abrégés ; et les originaux, n'étant plus copiés, finirent par disparaître.

Ignatius Magister a beaucoup contribué à nous faire perdre le recueil de Babrias. C'était un grammairien qui, dans le IXe siècle, parvint, du diaconat et de la sacristie de l'église de Sainte-Sophie, au siége épiscopal de Nicée. Il avait composé des élégies, des lettres, des ïambes contre un certain Thomas, surnommé Antartès, ou *le Rebelle,* et d'autres ouvrages que nous n'avons plus, et que personne, je crois, ne regrette. Nous possédons encore la *Vie de saint Tarasius*, et celle de *saint Nicéphore*, écrites par lui. La perte n'en serait pas non plus fort regrettable. « Je n'oublierai jamais, dit-il à Tarasius, que « je vous dois la connaissance des trimètres, des tétra- « mètres, des trochaïques, des anapestes, et des vers « héroïques[1]. » Plût à Dieu qu'Ignatius n'eût pas été si savant ! La fantaisie lui prit d'abréger les fables de Babrias, qu'il trouvait apparemment trop diffuses, et de

[1] Voy. Suidas, *in Ignatium.*—Hank *de Byzant. Script.*, p. 247.— M. Coray, préf. d'*Esope*, p. 27.

les réduire chacune à quatre vers ïambiques. Il fit ce beau travail sur cinquante-trois fables. Cet extrait sec et décharné fit fortune dans la décadence des lettres et du goût, et il nous est parvenu sous le nom d'Ignatius et sous celui de *Gabrias ;* mais ce dernier mot n'est qu'une faute d'orthographe. Dans un manuscrit qui devait porter pour titre : *Abrégé de Babrias*, un copiste aura, par distraction, écrit *Gabrias ;* la faute aura été répétée par d'autres copistes, et c'est ainsi que nous est venu ce Pseudo-Gabrias.

Je crois qu'il était du devoir de M. de La Harpe, professeur des lettres anciennes, de savoir l'histoire critique de ce Gabrias, et surtout de ne pas ignorer l'existence du fabuliste Babrias qui occupe une très-belle place dans la littérature grecque.

XX

SUR LE SIÈCLE DES PTOLÉMÉES,

D'APRÈS M HEYNE [1].

Après la mort d'Alexandre le Grand, les guerres civiles et les tristes calamités qui les suivirent, semblaient menacer les lettres d'une destruction totale : quand les Ptolémées, leur ouvrant une retraite en Égypte, les ranimèrent par leur protection et leurs nobles encouragements. On eut alors un exemple de ce que peut la volonté des rois, aidée de favorables circonstances, pour porter la littérature à un haut degré de splendeur ; et ici ces circonstances ne manquèrent pas.

Alexandrie, placée aux limites de toutes les régions, était en quelque façon le marché commun de l'univers, réunissant les différents commerces, et faisant à elle seule, et par mer et par terre, les affaires de tous les peuples. L'effet de cette heureuse position avait été d'ouvrir aux lettres et aux sciences de faciles communications, de rendre les formes de la vie plus humaines et plus douces, de répandre généralement le goût de l'élégance, et de donner aux esprits plus de délicatesse, de subtilité, de brillant, et je ne sais quelle mobilité plus grande; mais en même temps ils prirent une teinte qui, quoique agréable et suave, était faible et laborieusement énervée. Ce coloris affadi, mais où pourtant l'art et le

[1] *Journal de l'Empire* du 20 août 1806.

travail se faisaient sentir, n'avait rien de l'ancienne franchise grecque, rien de ce charme, de cette élégance *attique* qui, même aux jours de sa décadence, ornaient le génie athénien et brillaientdans les écrits de ses philosophes, de ses sophistes et de ses orateurs.

Cependant les écrivains et surtout les poëtes d'Alexandrie, au moins ceux de cette époque, ont une grâce, une aménité qui leur est particulière, une certaine simplicité savante où jamais la moindre négligence ne se montre, et qui, toujours soignée, toujours égale, se coordonne à cette élégance de mœurs qui distingua tout ce siècle. Ce talent de l'expression est d'autant plus remarquable que ces poëtes portaient en d'autres études une obscure et froide exactitude, capable de sécher l'esprit et d'en tarir la source. Mais si on ne peut leur contester le mérite d'un langage châtié, clair, pur et brillant, il faut dire aussi que presque tous choisissaient des sujets petits, secs ou abstraits : ils n'ont rien de grand, de sublime, de généreux; ils manquent de hardiesse, et ne se laissent pas facilement emporter à cet enthousiasme, à cette divine ardeur dont se doivent échauffer les âmes vraiment poétiques. Ils suivent le rivage ou rasent la terre, d'une aile timide, redoutant les vastes mers et les hauteurs des airs.

Il est bien vrai qu'ils échappent ainsi aux fautes des grands génies, et que, fuyant soigneusement toute occasion d'errer, ils n'ont point ces taches honorables qui, dans les Homère et les Sophocle, relèvent plutôt qu'elles ne déparent leurs merveilleuses beautés : mais aussi, comme Longin l'a subtilement observé, de tout ce genre *médiocre*, ils ne s'élèvent à aucune hauteur véritable, et leur gloire n'a pas un vif éclat. Ils n'agissent point sur l'âme; ils ne la remuent point par la grandeur du sujet, la noblesse des pensées, la splendeur des figures, ni par des images imposantes et de belles couleurs. Un

seul mérite est ambitionné par eux : celui d'être, comme Longin l'a dit d'Ératosthène, irréprochables en tout de ne tomber jamais, et de se faire estimer par une égale et constante médiocrité. Aussi gardez-vous de chercher en leurs écrits ces vifs mouvements qui communiquent au cœur troublé une émotion agréable, ou cette fécondité d'invention, cette abondance d'idées, ces grands effets de style, dons réservés à quelques génies célestes. On pourrait comparer les uns, si ces images n'étaient un peu usées, à ces ruisseaux dont les eaux claires, mais petites, sillonnent les prairies, et les autres à de larges fleuves qui roulent noblement leurs grandes ondes et fertilisent d'immenses terres.

En effet, n'est-il pas vrai que ceux même de ces poëtes qui ont acquis le plus de renommée se sont presque toujours exercés dans un petit genre? Cela n'est-il pas vrai, par exemple, de Théocrite, qui eut le rare bonheur de *vivre toujours avec les Grâces*, ainsi qu'il l'avait souhaité[1]; de Bion et de Moschus, ces deux poëtes si agréables? Callimaque paraît devoir toute sa gloire à ses élégies : avec beaucoup d'art et une grande érudition, Callimaque n'eut point de génie ; les anciens le disent clairement et ses ouvrages en témoignent assez. Nicandre et Aratus, qu'il faut rapporter à cette école, cultivèrent la poésie didactique. Apollonius de Rhodes osa aspirer à la gloire de l'épopée, mais il ne put élever son talent à la hauteur de son sujet. C'est un poëte poli, élégant, orné, savant, heureux dans quelques détails, malheureux dans l'ensemble : son invention est faible, et la disposition de son poëme s'écarte des règles épiques.

Mais voici un autre caractère de ce siècle, plus intérieur, si je puis dire ainsi, et plus particulièrement distinctif. On vit tous les littérateurs entraînés vers les re-

[1] Idylle XVIe, *in fine*.

cherches de l'érudition, et surtout vers l'étude de la fable et des vieilles traditions. Ils faisaient sans cesse un étalage inepte de leur doctrine, et aimaient mieux se montrer savants qu'ingénieux. Ce défaut fut même celui des poëtes, et se peut remarquer surtout dans Callimaque, dans Apollonius et dans Lycophron. Les sujets de leurs ouvrages étaient tirés des fables les plus antiques, des connaissances les plus abstraites de l'astronomie, de la physique, de la géographie, de l'astrologie; cela est bien prouvé par ceux de leurs livres qui nous restent encore et par ceux même qui n'existent plus, mais dont les titres sont recueillis dans les compilations de Fabricius, de Vossius, de Jonsius et de Meursius. Presque tous les écrivains et les poëtes de cet âge furent célèbres par l'étendue de leur érudition; et il n'y avait pas alors, pour ainsi dire, un homme distingué par les dons de l'esprit qui ne fût ensemble poëte, grammairien, philosophe et mathématicien. Ératosthène était à lui seul comme une bibliothèque vivante de toutes les connaissances humaines. Mais, on l'a justement remarqué, le trop de connaissances étouffe l'esprit, au lieu de le nourrir.

Des différentes classes d'érudits, la plus nombreuse fut celle des grammairiens. Les noms de Zénodote, d'Aristarque, de Cratès, d'Aristophane, de Didyme sont encore fameux. C'est à ces grammairiens d'Alexandrie que nous devons les plus correctes éditions de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* ils nous ont conservé ce qu'il y avait de plus utile dans les anciens commentateurs d'Homère et des autres poëtes; ils nous ont appris mille secrets cachés de la langue grecque.

A l'amour de l'histoire antique et de la mythologie se joignait un vif goût pour apprendre et raconter des choses nouvelles, merveilleuses, étrangères. Les historiens se plaisaient à rechercher les fabuleuses origines

des villes et des peuples; ils composaient des histoires indiques, parthiques, scythiques, et remplirent du récit de mille prodiges les pages de l'histoire naturelle. La navigation fit aussi alors de grands progrès, et en même temps naquit la passion des voyages : de là tant de relations des lointains pays, tant de *périples,* qui étendirent singulièrement le domaine des connaissances géographiques. Mais il en fut des sciences comme des lettres; on mit dans la façon de les traiter quelque chose de singulier : cela tenait à la tournure générale des esprits. La philosophie ne fut pas exempte de la contagion; la mysticité des écoles orientales, les anciens dogmes égyptiens et la légèreté du caractère alexandrin lui donnèrent aussi une physionomie particulière.

Mais je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, dont les développements pourraient fournir la matière d'un livre; je ne rechercherai pas non plus quelles purent être les causes de cet uniforme caractère de toute littérature; mais si le temps et les bornes de cette feuille me le permettaient, peut-être montrerais-je qu'on les peut trouver dans la nature même de l'esprit humain, qui s'use quand on le polit et le cultive trop, et qui, perdant toute son aspérité, perd aussi sa force et sa vigueur naturelle; dans cette étendue de connaissances vagues et diffuses qui en tout temps a nui à celle de l'esprit, dans la vie oisive et tout intérieure des savants, dans la munificence des Ptolémées, dans les récompenses proposées aux travaux littéraires, dans la fondation du *musée,* dans les richesses même de cette fameuse bibliothèque d'Alexandrie, enfin dans le naturel vain et léger des Alexandrins, et dans cette faiblesse de tête et de cœur donnée aux Égyptiens par une longue servitude et par de stupides superstitions.

XXI

SUR LA HARANGUE DE PÉRICLÈS

OU

ORAISON FUNÈBRE DES ATHÉNIENS MORTS DANS LA PREMIÈRE CAMPAGNE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE,

A L'OCCASION DE LA TRADUCTION DE J. B. GAIL [1].

Je ne laisserai pas échapper l'occasion qui se présente si naturellement de discuter ici un point de critique littéraire assez intéressant.

M. Vigée, professeur de littérature à l'Athénée de Paris, semble croire que cette oraison funèbre est réellement l'ouvrage de Périclès [1]. Je pense, au contraire, qu'elle a été composée par Thucydide, ainsi que tous les autres discours insérés dans son histoire. L'opinion adoptée par M. Vigée est en contradiction avec le témoignage de toute l'antiquité, et je tâcherai de la combattre par des raisons auxquelles il n'y ait pas de réponse.

Il faut d'abord se souvenir d'un passage de Thucydide extrêmement remarquable, et qui peut jeter un très-grand jour sur la question qui nous occupe. Le voici,

[1] *Mercure de France,* t. XVI (an XII), p. 115-124.— C'est par une erreur de composition que cet article se trouve rejeté ici. Sa place devait être avant le n° VIII. *(Note de l'Éditeur.)*

d'après l'inélégante traduction de M. Lévêque : « Rendre « de mémoire, dans les termes précis, les discours qui « furent tenus lorsqu'on se préparait à la guerre, ou « pendant sa durée, c'est ce qui était difficile pour moi-« même quand je les avais entendus, et pour ceux qui « m'en rendaient compte, de quelque part qu'ils les « eussent appris. Je les ai rapportés, comme il m'a sem-« blé que les orateurs devaient surtout avoir parlé dans « les circonstances où ils se trouvaient, me tenant tou-« jours, pour le fond des pensées, le plus près qu'il était « possible de ce qui avait été dit en effet[1]. » Il résulte de cet aveu, que le discours de Périclès n'a pas été rapporté par Thucydide tel qu'il avait été prononcé. Il est même vraisemblable qu'il ne *s'est pas tenu très-près du fond des pensées*, car Aristote cite de cette oraison funèbre une phrase dont il n'y a pas la moindre trace dans Thucydide. Elle est pourtant assez brillante pour mériter d'être conservée. « Périclès, dit le philosophe[2], compare « Athènes privée de ses jeunes citoyens à l'année privée « de son printemps. » Une autre preuve, que M. Vigée ne peut refuser d'admettre, me sera fournie par le *Ménexène* de Platon. Le discours que prononça Périclès était de la composition d'Aspasie[3]. Or, puisque ce discours d'Aspasie, récité par Socrate dans le *Ménexène*, n'a pas la moindre ressemblance ni pour les idées, ni pour le style, avec celui de Thucydide, il s'ensuit de toute nécessité que cet historien n'a rapporté, ni en entier, ni par extrait, la harangue prononcée par Périclès, mais en a composé une toute nouvelle sur le même sujet. Cet argument est sans réplique pour M. Vigée, puisqu'il a prétendu, et même avec une fort grande vivacité, que le discours d'Aspasie était véritablement de cette courti-

[1] Thucydide, I, 22.
[2] *Rhetor.*, I, c. VII, vers la fin.
[3] *Menex.*, c. IV, p. 23, édit. Gottleber.

sane. Mais je renonce à ce moyen, car je me propose de prouver tout à l'heure à M. Vigée, que son excessive galanterie l'a induit en erreur, que le discours d'Aspasie est de Platon, et que M. Coupé, dont il paraît avoir adopté les opinions, n'était pas le meilleur guide qu'il pût choisir [1].

Tout ce qu'il est possible d'accorder, c'est que Thucydide a peut-être donné place, dans sa harangue, à quelques idées de Périclès, dont il aura gardé le souvenir, si par hasard il assista lui-même à la cérémonie funèbre, ou qui lui auront été rapportées par ceux qui s'y étaient trouvés, car il n'a pu avoir sous les yeux d'exemplaire de ce discours. On sait que Périclès n'a rien laissé par écrit. Plutarque le dit formellement dans la Vie de cet homme d'État : « Toutefois il n'est rien demeuré de ses « œuvres par écrit, si ce ne sont quelques édits qu'il « mit en avant. » Il est bien vrai que Cicéron parle de discours de Périclès et d'Alcibiade qui subsistaient encore de son temps [2]; mais l'autorité de Plutarque me paraît ici beaucoup plus grande, et d'ailleurs Quintilien, critique habile et judicieux, a rejeté ces discours

[1] L'abbé Coupé, ancien professeur de rhétorique, devenu cen seur royal, fut un des nombreux hommes de lettres que la Révolution dépouilla de leurs bénéfices, ou si l'on veut, de leurs sinécures littéraires. Il vécut alors de sa plume : l'archéologie, la littérature classique, tout lui semble bon à compiler; dans ses *Soirées littéraires*, qui parurent de 1795 à 1801, il y a donc un peu de tout, voire même du goût, de loin en loin, quand il a le bonheur de tomber sur un collaborateur intelligent et judicieux, comme M. Boissonade. Car c'est là que notre futur érudit fit ses débuts; il y traduisit en vers quelques épigrammes de Martial, réimprimées plus tard par Auguis dans le Martial de Simon. Mais il avait trop de goût et trop de conscience pour s'attarder longtemps à cette littérature banale. Il donna quelques avis qui ne furent pas écoutés et grâce auxquels, en quittant cette entreprise de librairie et non de littérature, il avait acquis le droit de la juger comme il fait ici et dans plusieurs autres passages.

(*Note de l'Éditeur.*)

[2] *De Oratore*, II, 22. — *Brutus*, c. x.

comme apocryphes[1]; voici le passage : « Cicéron, dans « son *Brutus*, ne trouve rien d'écrit qui ait les vraies « beautés de l'éloquence avant Périclès dont on dit qu'il « se voit quelques pièces sous son nom. Pour moi, je « ne vois rien dans ces pièces qui soit digne de la répu- « tation d'un si grand orateur; c'est pourquoi je ne « m'étonne pas qu'il y ait des gens qui aiment mieux « croire que Périclès n'a pas écrit, et que les ouvrages « qui portent son nom sont des ouvrages supposés[2]. » Quant à la phrase rapportée par Aristote, comme je ne peux croire que ce grand critique ait pris pour authentiques ces recueils de discours pseudonymes, j'aime mieux penser que la tradition avait perpétué dans les écoles le souvenir de cette comparaison brillante de la jeunesse et du printemps.

Enfin, je ne vois pas que les anciens aient jamais pensé que ce discours fût réellement celui de Périclès. Denys d'Halicarnasse, littérateur fort instruit, cite[3] *Thucydide dans l'oraison funèbre*. Synésius[4] dit en termes formels : *l'oraison funèbre de Périclès par Thucydide*. Denys d'Halicarnasse[5] va même jusqu'à croire que tout ce récit de la cérémonie funéraire est de l'invention de l'historien. Enfin je ne connais aucun moderne vraiment instruit, qui ait, avant M. Vigée, énoncé l'opinion qu'il soutient; et d'ailleurs tous ces témoignages nous manqueraient, qu'il suffirait d'examiner le style de cette harangue, pour y reconnaître la manière de Thucydide. Il ne fut jamais plus lui-même : dur, sec, concis jusqu'à l'obscurité. Il donne quelquefois une grande pompe à

[1] *Instit.*, III, 1, p. 214, *Burm.*
[2] Trad. de Gédoyn.
[3] *De Lysia*, t. V, p. 450, édit. Reisk; et p. 849, *de Thucyd. jud.*
[4] *In Dione*, p. 37.
[5] T. VI, p. 851, et la note de M. Gottleber, préface de la harangue de Périclès.

ses mots, presque jamais de mouvement à ses pensées. Certes, si c'est ainsi que parlait Périclès, il faut s'étonner des éloges que lui a prodigués l'antiquité. Aristophane[1] disait *qu'il tonnait, qu'il lançait des éclairs, qu'il bouleversait la Grèce;* Eupolis, *que la persuasion était assise sur ses lèvres, et que seul de tous les orateurs il laissait l'aiguillon dans l'âme des auditeurs*[2]. Ces grands effets de l'éloquence publique ne peuvent être produits par un style concis, obscur, pénible, tel que celui de la harangue de Thucydide. Cicéron, juge irrécusable en ces matières, dit[3] : « que l'obscurité affectée par Thucydide est le plus « grand défaut que puisse avoir l'orateur civil; qu'aucun « orateur grec n'a rien emprunté de cet historien; qu'il « est admirable pour les récits, mais que jamais on ne « l'a compté parmi les maîtres de l'éloquence. » Qui croira maintenant, comme M. Vigée voudrait nous le persuader, que Thucydide ait conservé le discours de l'éloquent Périclès, et que même son discours soit digne de ce grand orateur? Il est digne de Thucydide......

Il me sera encore plus facile de prouver que l'oraison funèbre que Socrate récite dans le *Ménexène*, et qu'il attribue à la courtisane Aspasie, est tout entière de la composition de Platon. M. Vigée prétend que des détracteurs ont cru voir le philosophe *derrière la courtisane* (ce sont ses propres expressions[4]), mais qu'Aspasie a vraiment composé ce discours, quoi qu'en puissent dire quelques hommes jaloux de la gloire des femmes. Et comment en douter, puisque Platon le dit? M. Coupé, auteur de recherches sur les panégyriques des anciens et des modernes, n'élève pas le moindre doute sur l'au-

[1] *Acharn.*, 529.

[2] *Orator.*, c. IX, et Pline, I, ép. XX; *Scol. ad Aristoph.*, l. cit. Voyez la note de Toup sur Longin, § 35, p. 351.

[3] Cicéron, *Orat.*, c. IX.

[4] *Journal des Débats* du 16 janvier 1801.

thenticité du discours : il en rapporte un morceau qu'il traduit avec son talent accoutumé, et finit par cette phrase remarquable[1] : « Je croirais faire tort au bon « goût de mes lecteurs, si je m'amusais à leur faire « sentir le mérite de cet échantillon de l'étonnante As- « pasie. » Voilà la source où a puisé M. Vigée qui ne prend pas ce qu'il dit des anciens Grecs dans leurs ouvrages (il ne paraît pas les avoir lus avec beaucoup d'attention), mais dans les compilations de quelques modernes qu'il consulte à la hâte et sans choix.

Je suis étonné que M. Vigée, que M. Coupé surtout n'aient pas vu que ce discours d'Aspasie est une fiction, comme il y en a tant d'autres dans Platon. Ont-ils oublié qu'il introduit perpétuellement dans ses dialogues des personnages qui n'ont jamais tenu les discours qu'il leur prête, qui même n'ont pu les tenir ; qu'il réunit quelquefois des interlocuteurs qui n'appartiennent pas aux mêmes époques, et leur donne des opinions diamétralement opposées à leurs opinions connues ? Dans le *Ménexène*, il fait réciter à Socrate une oraison funèbre où il est question d'événements arrivés longtemps après sa mort[2]. Ces libertés étaient permises aux écrivains de dialogues. Cicéron, rendant compte à Varron d'un dialogue philosophique où il lui avait donné un rôle, lui dit[3] : « Vous serez, je pense, bien étonné de lire une « conversation que nous n'avons jamais eue ; mais vous « connaissez l'usage du dialogue. » La fin même du *Ménexène* prouve que Platon ne voulait pas que quelques personnes peu instruites s'avisassent de croire trop sérieusement à sa fausse Aspasie. Je traduirai tout le passage, parce qu'il sera utile à cette discussion, et, si je ne me trompe, agréable à lire.

[1] *Spicilegium*, t. I, p. 77.
[2] Gottleber, *Disputat. de Menex.*, p. 7.
[3] *Epist. famil.*, IX, 8.

« SOCRATE.—Voilà, Ménexène, le discours d'Aspasie de « Milet.

« MÉNEXÈNE.—Par Jupiter! Socrate, c'est une heureuse « personne qu'Aspasie, si, femme, elle est capable de « composer de pareils discours.

« SOCRATE.—Mais pour peu que vous doutiez, suivez- « moi et vous l'entendrez parler.

« MÉNEXÈNE.—Je me suis plus d'une fois, Socrate, « trouvé avec Aspasie, et je sais de quoi elle est capable.

« SOCRATE.—Eh bien ! ne l'admirez-vous pas ? ne la « remerciez-vous pas de ce discours ?

« MÉNEXÈNE. — Oh oui ! Socrate, je remercie beau- « coup de ce discours *celle ou celui, quel qu'il soit,* « *qui vous l'a récité, et avant tous les autres, je remercie* « *surtout celui qui me l'a répété...* »

Il est aisé de voir que cette dernière phrase est une petite précaution que Platon prenait d'avance contre MM. Vigée et Coupé. A ce témoignage indirect de Platon, se joignent les témoignages formels de toute l'antiquité. Denys d'Halicarnasse, qui a critiqué ce discours avec beaucoup d'acharnement et de partialité, attaque perpétuellement Platon, et jamais son personnage d'Aspasie. Enfin, Athénée, Synésius, Aristote, Longin, Aristide, le citent constamment sous le nom du philosophe. Je ne rapporte pas les passages, mais on les trouvera indiqués dans la première note de la bonne édition que M. Gottleber a donnée du *Ménexène*. Les recherches de ce savant critique m'ont été fort utiles dans toute cette discussion : c'est un aveu que je fais et par esprit de justice et par reconnaissance.

Il me reste maintenant à rendre compte de la traduction que M. Gail vient de publier de cette harangue de Thucydide, attribuée si mal à propos à Périclès par le savant professeur de l'Athénée.

M. Gail, voulant faire connaître l'éloquence de Thucy-

dide, n'en pouvait choisir un exemple plus remarquable. Cette oraison funèbre est sans contredit le plus beau discours de cet historien. Les parties en sont distribuées avec art; les pensées en sont ingénieuses; le style est élégant, et s'élève même quelquefois jusqu'au ton de la poésie ; mais, il faut l'avouer, il a le défaut ordinaire des discours de Thucydide : son extrême concision jette sur quelques passages une telle obscurité, qu'il est à peu près impossible de les expliquer parfaitement. Il y a déjà longtemps que Cicéron se plaignait de cette excessive obscurité [1] : *Ipsæ illæ conciones ita multas habent obscuras abditasque sententias, vix ut intelligantur.* « Il y a « dans ces harangues tant de pensées obscures et ca« chées qu'on a bien de la peine à les entendre. » Cet aveu de Cicéron doit rendre les critiques modernes fort indulgents sur les fautes contre le sens qu'ils peuvent observer dans les traducteurs de Thucydide.

« Plusieurs des orateurs que vous venez d'entendre à « cette tribune n'ont pas manqué de préconiser le lé« gislateur qui, en consacrant l'ancienne loi sur la sé« pulture des citoyens moissonnés dans les combats, « crut devoir y ajouter celle de prononcer leur éloge. « Sans doute ils pensaient que c'est une belle institution « de louer en public les héros morts pour la patrie. « Pour moi, plutôt que de compromettre la gloire d'une « foule de guerriers, en la faisant dépendre du *plus ou* « *du moins* de talent d'un seul orateur, je croirais suf« fisant de décerner *aux citoyens que des vertus réelles* « *ont rendus recommandables, des honneurs effectifs et pa*« *reils* à ceux dont la république accompagne cette « pompe funèbre. Comment en effet garder un juste « milieu en louant des actions sur la vérité desquelles « il est difficile d'établir une opinion constante? Les « auditeurs sont-ils instruits des faits ou disposés à les

[1] *Orator.*, c. IX.

« croire ? L'orateur ne remplit jamais leur attente. Les « faits leur paraissent-ils nouveaux ou supérieurs à l'i- « dée qu'ils ont de leurs propres forces ? L'envie leur « dit que la louange est exagérée. L'homme supporte « l'éloge de la vertu d'autrui tant qu'il se croit au ni- « veau des belles actions qu'il entend raconter ; est-il, « par le récit, convaincu de sa faiblesse. Envieux, il de- « vient aussitôt incrédule : mais puisque cette institu- « tion est consacrée par l'approbation de nos ancêtres, « m'y conformer est un devoir que je vais m'efforcer « de remplir, en me rapprochant autant qu'il me sera « possible des dispositions de chacun de vous. »

En comparant sévèrement cette traduction avec le grec, peut-être trouverait-on que la précision de l'original a souvent disparu ; mais ceux qui feraient cette remarque facile seraient, je pense, fort embarrassés s'ils avaient à traduire un écrivain aussi difficile que Thucydide.

J'aurais plus d'un doute à proposer au savant professeur, sur quelques phrases de ce morceau. Je me bornerai à cette seule observation ; il traduit ainsi ces mots de la première ligne : οἱ μὲν πολλοὶ τῶν ενθάδε ἤδη εἰρηκότων..., « Plusieurs des orateurs que vous venez d'entendre à cette tribune. » Et il cherche à justifier cette interprétation dont il a bien senti le défaut, par l'explication que voici : « Avant Périclès, plusieurs orateurs avaient cé- « lébré la gloire des guerriers ; je crois en voir la preuve « dans εἰρηκότων. Si notre auteur eût employé l'aoriste « qui n'exprime que le fait de l'action, que le moment « où elle se passe, sans rapport essentiel à aucune époque « déterminée, j'aurais traduit avec un savant : *Les ora- « teurs qui parlent ou qui ont coutume de parler dans les « mêmes circonstances ;* mais, en traduisant ainsi, j'aurais « effacé la trace d'un usage exprimé par εἰρηκότων que « nous appellerons un *présent parfait*. L'État ne dési-

« gnait qu'un seul orateur ; mais probablement on ai-
« mait à voir d'autres citoyens encore s'empresser de
« préluder à la reconnaissance publique. Il n'est per-
« sonne, dit Lysias, dans son oraison funèbre des guer-
« riers morts en secourant les Corinthiens, il n'est per-
« sonne qui ne soit intéressé à la gloire de ces illustres
« Athéniens, et qui, dans la circonstance présente, ne
« doive les préconiser, soit en vers, soit en prose. »

Ces subtilités sur le *présent parfait* me semblent de peu de valeur, et le passage de Lysias ne prouve point du tout ce que M. Gail veut lui faire prouver. Il fallait traduire, si je ne me trompe : « Plusieurs des orateurs qui ont déjà « parlé. » Il n'est pas du tout question des orateurs qui, le même jour, avaient parlé avant Périclès sur le même sujet : il s'agit de ceux qui, depuis l'institution de ces cérémonies funèbres en l'honneur des guerriers morts dans les combats, avaient été chargés par l'État de prononcer leur oraison funèbre. Il n'était permis de prononcer cet éloge public, qu'à l'orateur choisi par le peuple [1]. D'où il suit évidemment que Périclès n'a pu dire à ses auditeurs : « Plusieurs des orateurs que vous venez d'entendre à cette tribune, » puisque personne avant lui n'avait eu le droit de prononcer l'éloge public des citoyens morts dans la première campagne de la guerre du Péloponèse. Tout ce qui résulte du passage de Lysias, où M. Gail a cru trouver un appui à son opinion, c'est qu'il était permis, à qui le jugeait à propos, de publier des vers et de la prose en l'honneur de ces nobles victimes [2].

1 Gottleb., *Ad Menex.*, p. 16.

2 Nous donnerons au tome II, parmi les morceaux inédits, une *Histoire abrégée de l'oraison funèbre chez les anciens*, que M. Boissonade lut à son cours, en 1812, comme introduction à son explication du *Ménexène* de Platon. (*Note de l'Éditeur.*

XXII

PROJET D'UNE TRADUCTION

DE L'HISTOIRE DES ANIMAUX D'ÆLIEN [1].

Je ne crois pas que l'*Histoire des animaux* d'Ælien ait jamais été traduite en français; elle mériterait pourtant de l'être. J'avais commencé ce travail, mais je ne le continue pas, de peur de consacrer un temps considérable à un ouvrage fastidieux dont peut-être aucun libraire ne voudra se charger. Cette entreprise ne serait cependant pas, je crois, sans quelque utilité.

Il ne faut pas s'imaginer, du reste, qu'Ælien soit un bon auteur, ni s'attendre à trouver, dans son *Histoire naturelle*, des observations exactes, bien faites, et une critique éclairée; ce n'est presque partout qu'une collection d'anecdotes puériles, sur les propriétés merveilleuses des animaux. On y trouve tout ce que les préjugés et l'ignorance ont imaginé de plus ridicule; il y a néanmoins un assez bon nombre d'observations intéressantes, mais la difficulté extrême de rapporter les noms des anciens à la nomenclature moderne en diminue beaucoup le prix et l'utilité. Au reste, tel qu'il est, ce recueil d'Ælien serait bon à connaître, parce qu'il augmenterait nos lumières sur les progrès de l'histoire naturelle chez les anciens.

[1] *Magasin encyclopédique*, 4ᵉ année (an VII-1798), t. VI, p. 482.

L'*Histoire des animaux* d'Ælien est divisée par livres, et ces livres par petits chapitres, absolument dans le genre de ceux de ses *Histoires diverses* dont nous devons une excellente traduction au citoyen Dacier, de l'Institut national.

Le style de l'*Histoire des animaux* passe pour excellent, clair, plein d'élégance et d'atticisme. Nous autres modernes ne sommes pas trop bons juges en fait d'élégance dans le style grec, et moi surtout moins que tout autre; aussi ne suis-je pas bien sûr de ne point me tromper en disant que j'ai trouvé le style d'Ælien dur, sec, construit difficilement, bizarre et souvent obscur. Philostrate parle d'un Ælien né Romain, et qui parlait grec comme les plus purs atticistes[1]; et il est sûr que Philostrate pouvait s'y connaître : je ferai observer pourtant que Philostrate, sophiste, écrivant la vie d'un sophiste, car Ælien l'était, a dû trouver très-bon et très-élégant le style maniéré, recherché, contourné d'Ælien. Cette manière d'écrire était alors à la mode parmi les Grecs. On visait à l'obscurité et au néologisme, comme dans les bons siècles au naturel et à la facilité de l'expression. Lucien est peut-être, parmi les sophistes qui nous restent, le seul dont le style ne soit pas infecté de ce mauvais goût; ainsi le jugement de Philostrate, si toutefois l'Ælien dont il parle est celui qui nous reste, ne doit pas déterminer le nôtre, puisque Philostrate partageait et admirait les mauvais principes des littérateurs de son temps. Il ne faut pas non plus se décider d'après Suidas[2], qui nous dit qu'Ælien fut nommé Méliphthongue, Méliglosse[3]; car les auditeurs de ses déclamations sophistiques, et les lecteurs de ses histoires, ne devaient pas avoir en géné-

[1] Philostr., *Vita Soph.*, lib. II, cap. XXXI Αἰλιανός.
[2] Suidas, Αἰλιανός.
[3] *Qui a une voix de miel, une langue de miel.*

ral le goût très-juste à une époque où la littérature était corrompue.

Les principes du goût en littérature ne sont sans doute pas les mêmes pour toutes les langues ; mais le naturel et la clarté se trouvent toujours dans les bons auteurs de toutes les nations. Homère serait le plus aisé des auteurs grecs, sans les dialectes dont les inflexions irrégulières et variées rendent son style difficile, relativement à la partie matérielle des mots, et exigent de l'habitude. Virgile et Cicéron ne sont point des auteurs difficiles à entendre ; Sénèque et Tacite le sont davantage, ils sont obscurs et scindés, et ne sont pas placés au rang des meilleurs écrivains : je ne parle que de la correction du style, car, pour le fond des choses, je préfère bien Sénèque à Cicéron, et Tacite à Tite Live. Ainsi Ælien, malgré les témoignages de Philostrate et de Suidas, ne me paraît pas un bon écrivain, car il manque de naturel et de clarté ; ses expressions sont souvent forcées, impropres, bizarres : il se répète, son style manque de liaison, quelquefois il se jette dans des exclamations pleines d'une chaleur ridicule, si elles sont sérieuses, ou bien froides s'il veut plaisanter ; il aime les antithèses, les contrastes de mots et de pensées, et tout cela n'est pas de bien bon goût selon moi, mais aussi est de bien peu d'importance ; l'essentiel serait, non pas qu'il eût écrit en grec comme M. de Buffon en français, mais qu'il eût observé avec exactitude et n'eût pas rempli son ouvrage d'une foule de contes de bonnes femmes et de nourrices.

Il nous dit fort sérieusement (lib. I, cap. VI) qu'un chien fut amoureux d'une musicienne, mais que quelques-uns prétendent que ce fut un bélier, quelques autres une oie. Mais qui a jamais pu croire qu'une oie ait joué ce beau rôle ?

Il nous apprend (lib. I, cap. XXII) que les fourmis ne sortent jamais de leur trou le premier jour de chaque

mois, que les guêpes naissent des cadavres des chevaux (lib. I, cap. XXVIII), et les abeilles des cadavres des bœufs (lib. II, cap. LVII); que pour détourner l'œil des enchanteurs, les ramiers mangent des branches de laurier et les tourterelles le fruit de l'iris (lib. I, cap. XXXV); que si un cheval marche sur les traces d'un loup, il est tout à coup frappé d'engourdissement, qu'il en arrive autant au lion, quand il marche sur les feuilles de chêne vert (lib. I, cap. XXXVI), que les chèvres de Céphalénie sont six mois sans boire (lib. III, cap. XXXII). Ælien ne manque pas de répéter ce qu'ont dit tous les anciens, que le cygne chante avant de mourir (lib. V, cap. XXXIV) : mais cela n'est peut-être pas aussi fabuleux que ce qui précède. Le prince de Condé avait à Chantilly deux cygnes sauvages, mâle et femelle, qui chantaient. Des commissaires nommés par l'Académie des Inscriptions les ont entendus [1], et il y a, sur ces cygnes chanteurs, un mémoire du citoyen Mongez, aujourd'hui de l'Institut national.

Je ne finirais pas si je voulais rapporter les nombreuses sottises recueillies par Ælien; et, quoique le détail pût en être quelquefois amusant, il serait le plus souvent mortellement ennuyeux. Au reste, si le nombre des chapitres raisonnables n'est pas très-grand, il l'est assez, cependant, pour que cet auteur soit utile à connaître, et peut-être même est-il bon de le lire, pour ses contes et ses puérils récits, parce qu'ils nous apprennent où en était la science chez les Grecs : ils peuvent servir à réfuter un peu les admirateurs envieux et exclusifs de l'antiquité, qui prétendent que les anciens savaient tout ce que nous savons, et que nous ne faisons que les suivre et les répéter.

[1] Belin de Ballu, sur Lucien, t. I, p. 106.—*Mémoires du citoyen Mongez*, dans le Recueil de l'Académie.—*Etudes de la nature*, t. III, p. 72. Ω.

XXIII

LES ÉTHIOPIENNES

OU

THÉAGÈNE ET CHARICLÉE

A L'OCCASION DE LA TRADUCTION DE M. QUENNEVILLE[1]

L'opinion la plus commune est qu'Héliodore, né à Émèse, en Phénicie, fut évêque de Tricea, et vécut sous Théodose. Il est cependant assez difficile de concilier le christianisme d'Héliodore avec cette phrase qui termine son roman : « Ainsi finit l'histoire éthiopique de Théagène et de Chariclée, rédigée par un Phénicien d'Émèse, de la race du Soleil, Héliodore, fils de Théodose. » Je laisse cette difficulté à discuter à d'autres.

Les *Amours de Théagène et Chariclée* sont célèbres par l'excellente traduction d'Amyot, dont le vieux style a une grâce toujours nouvelle, et par l'enthousiasme qu'ils avaient inspiré à Racine. Tout le monde connaît cette anecdote, rapportée par les biographes de ce grand poëte, mais dont les détails sont probablement fort exagérés : « Ayant trouvé, dit un de ces écrivains, le roman grec des *Amours de Théagène et Chariclée*, il le lisait avidement, lorsque Claude Lancelot, son maître, animé de ce zèle indiscret et peu réfléchi qui fait passer le but lorsqu'il ne faudrait que l'atteindre, lui arracha ce livre

[1] *Journal des Débats* du 12 floréal an XI (2 mai 1803).

et le jeta au feu. Un second exemplaire ayant eu le même sort, le jeune homme en acheta un troisième, et après l'avoir appris par cœur, il le porta à Lancelot, en lui disant : « Vous pouvez encore brûler celui-ci comme les autres. » S'il n'est pas très-certain que Racine ait appris par cœur les dix livres d'Héliodore, il est au moins probable qu'il en aimait beaucoup la lecture. Les anecdotes sont une fort bonne chose ; mais une meilleure, c'est de n'y pas trop croire.

M. Quenneville qui, en sa qualité de traducteur, a plus qu'un autre le droit d'admirer Héliodore, lui donne les éloges les plus immodérés : Selon lui, « Héliodore, comme « romancier, n'a peut-être pas moins de mérite qu'Ho- « mère comme poëte. » Ailleurs, il loue comme des chefs-d'œuvre comparables à tout ce que nous avons de plus beau dans notre langue ses descriptions sophistiques et déclamatoires. Il vante sa grande connaissance du cœur humain, tandis qu'Héliodore n'a précisément que cette connaissance superficielle des passions, qui place les romanciers grecs à une si grande distance des romanciers modernes. L'infériorité des romans grecs tient à l'état de la société en Grèce, au peu de considération morale dont y jouissaient les femmes, à l'absence de toute pudeur publique, et à d'autres causes du même genre. Héliodore n'a pas eu et ne pouvait pas avoir le mérite que lui accorde son traducteur. Il n'a point observé ni peint les passions avec profondeur. Tout son mérite est d'avoir imaginé un plan étendu, riche en détails, de les avoir bien développés, d'avoir disposé avec art ses épisodes, et réussi à faire lire, avec quelque plaisir, des événements qu'on ne peut pas croire, auxquels on ne peut pas prendre d'intérêt, tant ils sont invraisemblables et mêlés d'incidents merveilleux qui jettent sur l'ouvrage une froideur inconcevable. Pour la morale, Héliodore est, selon M. Quenneville, l'auteur par excellence. Pour

moi, qui vois avec moins d'enthousiasme, je pense que si les principes d'Héliodore sont sages et honnêtes, il y a dans son roman des détails qui le sont très-peu, et s'ils ne suffisent pas pour le rendre dangereux, ils suffisent au moins pour n'en pas faire un ouvrage très-moral.

Veut-on un exemple de l'à-propos avec lequel ce sophiste Héliodore déploie sa rhétorique? Voici une périphrase qu'il emploie pour exprimer le point du jour. Je me servirai de la traduction d'Amyot, parce que celle de M. Quenneville, quoique élégante, manque d'exactitude. « Environ le temps que les coqs chantent sur le matin, « soit que, par un naturel sentiment et connoissance qu'ils « ont, comme l'on dit, du retour du soleil par devers « nous, ils soient incités à saluer sa divine lumière ou « que, par une chaleur qui est en eux, et aussi pour un « appétit de tôt se paistre et mouvoir, ils éveillent avec « un cri qui leur est propre ceux qui sont en la même « maison : environ ce temps-là, dis-je, » etc., etc. Il serait certainement difficile d'être plus ridicule, et ce n'est pas le seul endroit où Héliodore manque de goût et de raison, soit qu'il invente, soit qu'il imite.

Malgré tous ces défauts, Héliodore est sans contredit le meilleur des romanciers grecs. Tous les autres, si vous exceptez Longus, et peut-être Xénophon d'Éphèse, sont, pour le style et les choses, ce que l'on peut imaginer de plus absurde. Eumathias, qui a écrit les *Amours d'Hysmène et d'Hysménias*, Théodore Prodromus, qui a mis en vers détestables les *Amours de Rhodante et de Dosiclès*, sont peut-être plus mauvais que nos plus mauvais romanciers. Chariton ne méritait même pas la traduction qu'en a donnée un homme très-savant, M. Larcher. Mais le plus absurde de tous est un Nicetas Eugenianus, auteur d'un poëme en vers ïambiques sur les *Amours de Drosilla et de Chariclès*, composé de centons mal assortis d'Anacréon, de Théocrite, de Bion, de Moschus, de Musée,

d'Euripide, des poëtes de l'*Anthologie* et des autres romanciers. Ce poëme, encore manuscrit, n'est guère connu que par les fragments publiés par M. de Villoison dans ses *Remarques sur Longus,* et récemment par M. Lévêque, dans les *Notices des Manuscrits.* J'entends dire que M. Mitscherlin doit le joindre à la collection des romans grecs imprimés par la société des Deux-Ponts. Une édition de ce texte peut ne pas être sans utilité pour l'étude de la langue grecque; mais fasse le ciel qu'il ne trouve pas de traducteur[1]!

Si M. Quenneville n'avait pas une si grande estime pour Héliodore, je me permettrais peut-être de lui reprocher d'avoir consacré les talents qu'il paraît posséder à un travail aussi peu utile. Mais M. Quenneville, qui compare Héliodore à Homère, à Fénelon, à MM. Delille et de La Harpe, qui en fait presque le premier des moralistes, me répondra qu'il ne pouvait mieux employer son temps qu'à la traduction d'un pareil chef-d'œuvre, et nous sommes d'avis si opposés, que je ne puis guère espérer lui faire changer sa manière de voir contre la mienne. Ainsi, sans prolonger plus longtemps une discussion qui serait inutile, je dirai ce que je pense de cette traduction.

M. Quenneville ne ressemble pas à certains traducteurs qui, ne sachant pas le grec, traduisent d'autres traducteurs; il est aisé de voir qu'il a travaillé sur le texte, et quelques notes où il relève les fautes de la version latine et explique le sens de plusieurs passages prouvent qu'il ne s'en est rapporté qu'à lui-même et à ses propres recherches, et n'a pas adopté sans examen les travaux faits avant lui. Son style est celui qui convenait; il est pur, correct et simple avec élégance.

[1] C'est pourtant M. Boissonade qui le premier édita, traduisit et commenta le roman de Nicetas Eugenianus. Voyez, à cet égard, la note de la page 158. (*Note de l'Editeur.*)

Cette traduction est, à tous égards, très-supérieure à celle qu'on a réimprimée à Paris, il y a quelques années dans la collection des romans grecs et qui n'est, pour ainsi dire, qu'un long tissu de contre-sens et d'absurdités. Je ne doute pas qu'elle ne soit également beaucoup meilleure qu'une ou deux autres dont je ne connais que les titres, mais qui n'ont aucune espèce de réputation. Je ne vois que celle d'Amyot dont M. Quenneville puisse redouter la concurrence. Elle est exacte ; elle est bonne, fidèle, et son vieux style a quelquefois bien du charme. Les traductions qu'Amyot nous a laissées de Longus et de Plutarque n'ont pas encore été surpassées, et il se trouvera peut-être quelques personnes qui en diront autant de celle d'Héliodore, même après avoir lu M. Quenneville. Au reste, pour être juste, il faut convenir que le mérite des traductions d'Amyot tient sans doute à son talent, mais bien plus encore à la langue de son temps. La naïveté et la liberté du français du xvi[e] siècle le rapprochaient beaucoup des langues anciennes. Amyot pouvait tout traduire, sans équivalent ni réticence. Aujourd'hui, notre langue, en se perfectionnant, est devenue plus timide ; notre goût est aussi beaucoup plus sévère et plus difficile. Les traductions sont plus élégantes, ont plus de correction, mais elles sont infidèles, et le sont nécessairement. M. Quenneville, qui annonce la sienne comme *exacte*, qui dit dans sa préface : « J'ai recherché avant tout l'exactitude », n'a pas osé tenir toujours sa promesse, et il est quelques endroits où il a omis des détails qu'il désespérait de faire approuver à des lecteurs français :

. . . . et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.

Je ne dois pas trop le lui reprocher; tous ceux qui lisent les anciens dans leur langue savent qu'il y a des passages à la traduction desquels notre langue et notre

goût se refusent absolument; mais alors il faut les donner en note; et j'ai vu avec peine que M. Quenneville négligeait quelquefois ce moyen facile de remplir l'engagement qu'il avait contracté d'être partout exact et scrupuleusement fidèle.

La traduction d'Héliodore valut à Amyot l'abbaye de Bellozane. Les traducteurs ne sont pas aujourd'hui récompensés d'une manière très-magnifique, et il est possible que M. Quenneville n'obtienne, pour prix de son travail, que les suffrages du petit nombre d'amis que conservent encore les lettres anciennes. Mais le littérateur qui, dans ce temps peu favorable aux études classiques, a le courage de s'y consacrer, aime nécessairement la science d'un amour pur et désintéressé; et je ne doute pas que l'approbation et l'estime des véritables connaisseurs ne paraissent à M. Quenneville un dédommagement assez grand des peines qu'il s'est données, et ne suffisent pour l'encourager à tenter maintenant quelque entreprise plus importante et plus utile.

XXIV

ΗΛΙΟΔΩΡΟΥ ΑΙΘΙΟΠΙΚΩΝ ΒΙΒΛΙΑ ΔΕΚΑ

OU

LES DIX LIVRES DES ÉTHIOPIQUES D'HÉLIODORE

Publiés en faveur des Grecs

AVEC DES REMARQUES PAR CORAY [1].

Héliodore, qu'Amyot a traduit avec élégance, que Racine aimait si passionnément; Héliodore, le meilleur de tous nos romanciers grecs, n'était pas indigne qu'un aussi savant homme que le docteur Coray lui consacrât ses loisirs.

Je voudrais parler avec quelque étendue de cette nouvelle édition; mais je ne le peux : une semblable discussion, qu'il faudrait nécessairement hérisser de grec, conviendrait mal à ce journal; car j'ai peine à croire que les plus belles restitutions de passages, que les plus heureux rapprochements, que les explications les plus savantes eussent pour les lecteurs un très-grand intérêt. Je me contenterai de dire que cet ouvrage, composé avec un soin extrême, est digne du docteur Coray, et que la lecture en est pleine d'agrément et d'utilité. Les notes, écrites avec une rare élégance en grec littéral, présentent une solide instruction, et de curieuses com-

[1] *Journal de l'Empire* du 15 mai 1806.

paraisons de la langue moderne avec l'ancienne en augmentent l'intérêt.

On ne sait pas assez à quel point le grec vulgaire peut répandre de jour sur les difficultés des classiques. Cet idiome conserve une foule de mots et de significations qu'on chercherait en vain dans les dictionnaires, beaucoup de dérivés dont on ne trouve dans les anciens que les primitifs, et de primitifs dont les anciens n'offrent que les dérivés. Je ne doute pas que la critique corrective, quoique fort avancée déjà, ne le fût davantage, si les hellénistes savaient bien le grec moderne; mais ou ils l'ignorent totalement, ou ils n'en ont qu'une connaissance très-superficielle ; et souvent ils corrigent comme corrompus, ou expliquent faussement des passages que le rapprochement des phrases parallèles de l'idiome vulgaire débarrasse de toute difficulté. La chaire de grec moderne, obtenue par M. de Villoison, aurait pu devenir infiniment utile, si elle eût été donnée au docteur Coray, pour qui elle avait d'abord été fondée, et qui était bien plus que M. de Villoison en état de l'occuper. Les leçons d'un homme qui, comme le docteur Coray, possède parfaitement les deux langues, qui les parle et les écrit, eussent fort avancé les progrès de l'instruction classique. Un homme éclairé qui donne des leçons de sa propre langue aura toujours une supériorité infinie sur le professeur étranger, qui, instruit plus ou moins superficiellement par l'étude des livres, enseigne un idiome qu'il ne sait ni prononcer, ni parler, ni écrire correctement, dont par conséquent presque toutes les finesses lui sont cachées.

Une lettre en grec vulgaire, adressée à M. Alexandros Vasiliou (*Alexandre fils de Basile*), sert de préface à l'ouvrage. Dans cette lettre, le docteur Coray parle de son édition d'Héliodore, d'Héliodore lui-même, des romanciers grecs qui l'ont précédé et suivi, et, par digression,

de la corruption progressive de l'ancien grec et de la formation de la langue moderne. Il est probable que cette préface aura peu de lecteurs, même parmi les hellénistes, et pourtant elle mérite d'être connue. J'essayerai d'en traduire quelques passages. Je choisirai de préférence ceux où l'auteur juge les romanciers grecs parvenus jusqu'à nous. Les opinions d'un homme aussi habile dans cette littérature peuvent utilement diriger notre sentiment et notre goût.

On ignore à quelle époque vécut Achille Tatius, auteur du roman un peu obscène des *Amours de Clitophon et de Leucippe*. Le docteur Coray le place après Héliodore, qu'il imite fréquemment, et toujours d'une manière peu heureuse. Achille Tatius aime jusqu'à l'excès les descriptions sophistiques, et son style, ambitieusement orné, ressemble, dit le docteur Coray, à la parure empruntée d'une fille perdue, et non à la beauté naturelle d'une femme modeste et sage.

Au premier aperçu, Longus paraîtra peut-être jugé avec une grande rigueur. « On trouve dans cet auteur, « dit notre savant critique, la clarté de l'expression, la « propriété des termes, l'atticisme, des phrases bril- « lantes et bien faites; mais il manque des principales « qualités de l'écrivain : de sens et de jugement; et ce « grand atticiste, Longus, n'est qu'un sophiste, et encore « un sophiste ennuyeux à lire. »

Ceux qui ne connaissent Longus que par les traductions ne manqueront pas de se récrier beaucoup contre la dureté de cette opinion; mais ceux qui ont lu Longus dans sa langue ne diront pas, je crois, que le docteur Coray soit injuste; ils le diront sévère. Longus a dans le style et les pensées une recherche de simplicité souvent fatigante, et niaisement puérile; mais il a aussi des choses charmantes, des détails pleins d'agrément, qui demandent et peuvent obtenir grâce pour ses défauts;

et je crois, en vérité, qu'il y a trop de rigueur à le traiter avec tant de justice :

> Verum illud, Chreme,
> Quod dicunt : jus summum sæpe summa malitia est.

On est partagé sur l'époque de Xénophon d'Éphèse. Les uns disent qu'il est postérieur à Héliodore, d'autres, qu'il l'a précédé au moins d'un siècle, quelques-uns même le font contemporain de Lucien. « Si l'on considère, dit le « docteur Coray, la simplicité de son style et la facilité « de son expression, on doit conclure qu'il écrivait dans « un temps où le goût du beau n'avait pas entièrement « abandonné les auteurs ; mais en même temps, si l'on « remarque qu'il y a dans Xénophon d'Éphèse beaucoup « de mots et de locutions qui, à l'époque où on le veut « placer, n'avaient pas encore passé du langage vulgaire « dans le langage écrit, il est impossible de ne pas le « croire beaucoup plus récent qu'Héliodore. D'ailleurs, « la faiblesse continuelle et le relâchement du style, « l'entortillage de l'intrigue ne permettent pas de croire « qu'il ait pu appartenir au siècle de Plutarque, de Ga- « lien, de Lucien et de tant d'autres auteurs. » Cette dernière raison est moins forte que la première. Les siècles les plus féconds en grands littérateurs ne l'ont pas été moins en mauvais écrivains.

Le docteur Coray croit, avec M. Dorville, que Chariton, dont le médiocre roman a été traduit en français par M. Larcher, vivait après Héliodore. Chariton emploie souvent des phrases prises de l'usage vulgaire, d'où le docteur Coray conclut qu'il a dû vivre vers la fin du VIIIe, peut-être du IXe siècle.

L'auteur des *Amours d'Hysménias et d'Hysmène*, Eumathius, que d'autres appellent Eustathius, a quelquefois été mal à propos confondu avec Eustathe, le docte commentateur d'Homère. « Non-seulement, dit le

« docteur Coray, la différence des noms, mais aussi « l'absurdité de la composition, l'afféterie du style, l'imi- « tation malheureuse des autres écrivains, l'emploi et le « mélange de leurs phrases, la turpitude excessive des « détails, sont de suffisantes preuves que ce roman n'est « pas l'ouvrage du savant et respectable évêque de Thes- « salonique, mais celui de quelque jeune homme igno- « rant et mal élevé. Son imagination désordonnée, peu « satisfaite d'avoir inventé des personnages et des « actions, a voulu créer aussi des lieux nouveaux et de « nouvelles villes. »

Les éditeurs du *Nouveau Dictionnaire historique,* après avoir dit fort raisonnablement, à l'article *Eustathe,* qu'*on lui attribue sans aucun fondement le roman d'Ismène et Isménias,* se contredisent et contredisent toute raison dans ce passage de l'article *Beauchamps :* « On a de lui « *les Amours d'Ismène et d'Isménias.* C'est une traduc- « tion libre d'un roman grec d'Eustathius, excellent « grammairien, et auteur des fameux commentaires « grecs sur Homère. Il y a des aventures intéressantes « dans cette espèce de poëme épique en prose, qui est « dans le genre comique et épique tout à la fois. » On ne peut pas faire plus de fautes en moins de paroles. Ce dictionnaire, utile à beaucoup d'égards, ne doit être consulté qu'avec précaution. Il est rempli d'erreurs considérables. J'en ai autrefois indiqué un grand nombre dans le *Mercure de France* (tome XX) : j'aurai peut-être occasion d'en parler encore.

Dans le XIIe siècle vécut Théodore, surnommé Prodromus ou Ptochoprodromus. Il a écrit en vers ïambiques les *Amours de Rhodanthe et de Dosiclès.* Théodore imite perpétuellement Héliodore : il semble le suivre pas à pas et craindre de s'en écarter ; mais il n'avait pas même assez de goût et d'esprit pour être bon imitateur. Si Héliodore peint à grands traits et en peu de mots la

beauté de Chariclée, Théodore décrit une à une toutes les parties du corps de Rhodanthe, en commençant par la tête et finissant exactement par les pieds. Entre autres niaiseries, il dit que « ses sourcils, naturellement me-« surés sur de belles proportions géométriques, sont « une heureuse imitation du demi-cercle. » Le docteur Coray remarque assez plaisamment « qu'il fallait que ce Théodore eût sur le *beau* de singulières idées, puisqu'il admirait des sourcils dont la courbure, pour former géométriquement un demi-cercle, devait s'élever presque jusqu'au haut du front. »

Qui croirait que ce Théodore a trouvé un imitateur? C'est Nicetas Eugenianus. Son roman des *Amours de Drosilla et de Chariclès* n'a encore été imprimé que par extraits; mais, Dieu merci, on nous promet une édition complète. A en juger par les fragments, c'est l'absurdité même. J'avais autrefois commencé à copier le manuscrit; mais le dégoût et l'ennui ne m'ont pas laissé continuer[1].

[1] Douze ans après la publication de cet article, M. Boissonade jugeait moins sévèrement Nicetas Eugenianus, car il publiait en 1819, une traduction annotée de *Drosilla et Chariclès*.

Il s'excuse et se justifie longuement, dans sa préface, de faire cette publication : « Equidem cum Nicetam descripserim, verte-« rim barbare (non Plautino more !), illustraverim, et decies totum « perlegerim, non sum mente adeo exsensa ut non bene intelli-« gam quam sit insubidus atque plenus ἀναφροδισίας ; quantum « ejus narrationes a poetica facultate abhorreant, dictu profa-« tuque ipso insuaves ; quam coactis ac rancidis vocum fictio-« nibus linguam avitam dedecoret ; quam sit ineptus imitator...; « nec sum adeo candidus parum, ut ejus vitia, quæ jam me nemo « melius novit, velim dissimulare. Attamen, quidquid id est « nempe non esse omnino editione indignum censeo ; ac etiam « si pessimo pejor fuerit, vel sic fuerat edendus. Id enim mihi « semper mentis fuit opera, vel levissima quæque Veterum « manuscripta esse typis omnino omnia quam accuratissime et « integerrime describenda, nec tineis et Vulcano in biblio-« thecarum seu βιβλιοτάφων forulis relinquenda. Codex unus « atque alter edaci vetustate aut ignibus in perpetuum aboleri « possunt : et quot sic amisimus auctores quos numquam nobis « reddent Montis Sancti cœnobia!..... Si codex unicus scriptoris

Nicetas transcrit sans scrupule des odes entières d'Anacréon, et de longs fragments de Théocrite, d'Euripide et des romanciers. Pour oser mettre au jour de pareilles productions, il fallait qu'à cette époque l'ignorance fût bien grande, et que presque toute idée de goût fût éteinte parmi les Grecs. Il y a dans la littérature de ces derniers temps de l'Empire des ouvrages si misérables, que les plus mauvaises productions de nos plus mauvais auteurs sont, en comparaison, de véritables chefs-d'œuvre de conception, de style et de langage.

« inediti perierit, multum et frustra desiderabitur, mali forsan,
« imo pessimi, quia nemo noverit fuisse pessimum. Accedit
« quod malus liber non sit cunctis malus lectoribus, et aliquis
« possit, pro studiorum natura et ratione, ex illo scriptore pro-
« ficere quem alii ut tædii plenum et ineptiarum despiciunt.
« Namque verissime dicere solebat : Plinius nullum esse librum
« tam malum, ut non aliqua ex parte prodesset. . . . . »
(*Præfat.*, p. XI-XIII.)

En relisant cette fine préface de M. Boissonade, il nous est doux de voir le sens droit du philologue en complète harmonie avec le goût exquis de l'éloquent auteur de l'*Essai sur les romans grecs*. M. Villemain s'y exprime ainsi : « Nicetas Eugenianus avait langui « bien des années dans la poudre des manuscrits. Un savant cé- « lèbre, M. Boissonade, l'en a tiré, et il a fait disparaître, pour les « érudits, du moins, la nullité du texte sous des notes dictées par « la philologie la plus curieuse et la plus variée. »

Cet *Essai* est un morceau de critique supérieure où, en quelques pages, il y a bien des vues profondes sur l'art et sur la morale. De pareils ouvrages ont toujours le don de faire réfléchir les bons esprits ; ils suggèrent à leur tour des livres instructifs. C'est ainsi que M. Chassang a pu, sous le titre d'*Histoire du roman dans l'antiquité*, publier un bon livre qui, après avoir été couronné par l'Institut, a paru dans la *Bibliothèque académique* de M. Didier. Il a renouvelé la question, il l'a agrandie. Après les articles de M. Boissonade, après l'Essai de M. Villemain et l'Etude de M. Chassang, la curiosité des lettrés n'a plus rien à souhaiter sur ce problème du Roman chez les anciens.

(*Note de l'Editeur.*)

XXV

SUR LES LETTRES D'ARISTÆNÈTE

A L'OCCASION DU *SPECIMEN* D'UNE ÉDITION NOUVELLE

PRÉPARÉE PAR M. BAST [1].

Paris, 16 thermidor, an VI.

Vous avez annoncé, citoyen, il y a quelques mois, dans l'intéressant journal auquel vous donnez vos soins, le *spécimen* de la nouvelle édition des *Lettres* d'Aristænète que M. Bast, littérateur allemand, a publié à Vienne, il y a deux ans. Permettez-moi de relever une erreur qui me semble vous être échappée dans le court article que vous avez consacré à cet ouvrage. Vous y dites que M. Bast a soigneusement collationné « les manuscrits de « la bibliothèque de Vienne, dont un *classique* et qui « servit à J. Sambucus pour la première édition de cet « auteur. » N'est-il pas naturel de conclure de cette phrase, qu'il y a dans la Bibliothèque impériale plusieurs manuscrits d'Aristænète, outre celui dont s'est servi Sambucus? Il est pourtant très-vrai que ce manuscrit est le seul qui existe à Vienne, le seul qui existe en Europe, le seul au moins qui soit connu [2], et M. Bast n'a

[1] Lettre au citoyen Millin, *Magasin encyclopédique*, 4e année (an VII-1798), t. III, p. 215.
[2] Voy. Abresch et Bast, *In Præfationibus.*

fait que le revoir de nouveau; mais son travail n'en a pas moins d'intérêt, car il paraît, d'après ce qu'il nous dit dans sa préface, que Sambucus avait mal lu le manuscrit, mal interprété les abréviations quelquefois très-obscures, et altéré dans le texte de son édition plusieurs passages qui sont sains et corrects dans le manuscrit. Ainsi le texte que nous promet M. Bast sera plus correct que celui que nous connaissons, l'édition de M. Abresch n'étant, à quelques corrections près, que la copie de celle de Mercerus. Je ne parle pas de celle de M. de Paw, qui est belle, mais n'est pas très-bonne.

Avant de faire paraître cet ouvrage, M. Bast a voulu faire connaître aux hellénistes la marche qu'il avait suivie, afin de profiter des observations qu'il pourrait recevoir, et rendre par là son travail le plus parfait possible. L'essai qu'il a publié contient une préface, et le texte de la vingt-sixième et de la vingt-septième lettre du premier livre, avec des notes et une version latine nouvelle, celle de Mercerus n'ayant pas été jugée assez exacte par le nouvel éditeur. Peut-être M. Bast eût-il pu choisir des lettres plus altérées que celles qu'il nous offre dans cette espèce de *prospectus*. On eût été plus à portée de juger de l'importance des restitutions qu'il a trouvées dans le manuscrit.

Je vais, si vous le permettez, citoyen, examiner avec vous le travail de M. Bast. J'ai quelques droits à cet examen, et je dois bien naturellement m'intéresser à la gloire et aux succès d'Aristænète, car je suis bien charmé *d'apprendre à l'univers*, par la voix de votre journal, que j'ai fait une traduction française de cet auteur, avec *des notes* au moins aussi étendues que le texte, et des *prolégomènes*, c'est-à-dire une préface (voir l'article suivant, p. 165 et la note). Je profiterai de cette occasion pour *dénoncer hautement* les personnes qui font parmi nous le commerce de papier imprimé, et dont aucune n'a voulu

de mon manuscrit. Pourtant ma traduction n'est pas d'une perfection plus décourageante que quelques autres que je vois imprimer à grands frais, même se réimprimer. Elle contient d'ailleurs des choses *du plus grand intérêt,* dans les circonstances actuelles : par exemple, une dissertation très-sérieuse sur la manière dont les anciens demandaient le vase nocturne, et le plus piquant est que cette dissertation est amenée tout naturellement à la suite d'une conversation d'amour entre Lamprias et une jeune Athénienne. C'est un des exemples les plus brillants de transitions difficiles. J'y parle aussi de l'*hyacinthus* des anciens ; mais je me garde bien de dire ce que c'est, parce que je n'en sais rien, quoique M. Martyn prétende le savoir : enfin il y est traité de beaucoup de particularités *très-utiles à connaître* dans la crise où se trouvent actuellement les affaires de l'Europe, car elles sont toutes relatives ou à de vieux usages dont personne ne se soucie, ou à des lettres et des virgules grecques, à des transpositions de mots, retranchements ou additions de jambages dans les caractères, ce qui est quelquefois très-essentiel à bien saisir, comme un savant l'a si heureusement prouvé au monde littéraire, en faisant un Γ d'un T par le retranchement d'une moitié de ligne, et émendant ainsi un passage de Synésius qui n'avait pas besoin d'émendation.

Je reviens à M. Bast. Vous voyez bien, citoyen, que je ne manquais pas de raisons pour examiner plus particulièrement qu'un autre son *specimen,* et votre journal étant, dans la décadence des lettres savantes parmi nous, le seul où les hellénistes trouvent encore un asile, je vous prie de vouloir bien y donner une place à mes observations, si vous croyez qu'elles en soient dignes.

Je passerai légèrement sur la préface de M. Bast, sur les détails qu'il nous donne du format et de l'écriture du manuscrit (détails dont j'ai profité dans la préface de ma

traduction), sur deux épigrammes inédites en vers politiques d'un certain moine très-connu, nommé Nicolas, dont l'une est contre un adultère, l'autre contre la jalousie des Hydruntins, et où il n'y a de remarquable que quelques mots inusités que le savant éditeur a remarqués, etc. Je viens au texte, et j'ai bien peur que cette édition nouvelle, examinée de près, ne vous paraisse pas très-neuve[1]. . . . .

. . . .

Il résulte de cet examen détaillé des deux lettres publiées par le nouvel éditeur, que le manuscrit n'a fourni aucune restitution des endroits corrompus, et qu'à l'exception de deux ou trois conjectures d'un petit intérêt, il n'y a rien dans ce *specimen* qui ne fût dans l'édition de M. Abresch. Je suis bien loin d'en conclure que l'on en doive moins désirer l'édition que M. Bast nous fait espérer de voir bientôt, mais seulement qu'il eût dû nous donner pour cet essai, pour cet *échantillon*, si je peux m'exprimer ainsi, des lettres plus altérées que celles qu'il a choisies : nous indiquer, par exemple, la leçon du manuscrit sur le passage de la première lettre du deuxième livre νεὸς ὢν ἑπταέτης qui est absurde et sur lequel les critiques n'ont rien dit de satisfaisant. J'ai lu, pour avoir un sens, et cette conjecture me paraît peu recevable, νεὸς ὢν ἀπτοεπής. L'on eût aimé à savoir si ce passage désespéré de la seizième lettre du deuxième livre ἐγὼ τοίνυν ἡ λαικαὶ τῶν κακῶν se lisait mieux dans le manuscrit. J'ai lu ἐγὼ τοίνυν ἡλίκων τῶν κακῶν, Hésychius : ἡλίκον μέγα, ἡλίκην μεγάλην. On eût appris avec plaisir ce que le manuscrit, si mal déchiffré par Sambucus, offrait à la place

[1] Suit un assez long examen critique et comparatif des restitutions et leçons proposées pour certains passages, par Mercerus, et par MM. Bast et Abresch. Nous le supprimons, parce qu'il a trouvé place dans l'édition donnée par M. Boissonade. — Voyez plus loin, p. 165.

(*Note de l'Éditeur.*)

de ces mots corrompus de la lettre dix-neuvième du même livre καὶ μαστῶν ὑπὲρ ἐμοῦ μένων, où j'ai lu pour pouvoir traduire καὶ ἡδίστων ὑπὲρ ἐμοῦ μελῶν[1].

Je terminerai cette lettre, citoyen, par une observation qui ne me paraît pas sans quelque importance. M. Bast a ponctué le grec de son *specimen* avec les signes des langues modernes. Il met [?] au lieu de [;] et [:] pour [·]. M. de Locella, à qui l'on doit la dernière édition du roman de Xénophon, lui avait donné l'exemple de cette innovation ; mais ne vous semble-t-il pas que l'on doit trouver dans un ouvrage grec la ponctuation des Grecs ? que rien ne peut autoriser cette forme nouvelle, et qu'au lieu de faciliter la lecture des anciens, elle ne peut que la rendre plus difficile, en trompant l'œil accoutumé aux caractères ordinaires, et en forçant le lecteur à réfléchir sur les endroits les plus aisés ? Ne vous semble-t-il pas aussi que ce changement est un pas vers la décadence des lettres savantes ? Il est d'un funeste présage qu'il soit présenté par les Allemands, chez qui la littérature ancienne et l'érudition semblent avoir désormais choisi leur séjour. Qui sait si on ne proposera pas bientôt d'imprimer le grec en caractères vulgaires[2] ?

[1] Plus tard, M. Boissonade rejeta les trois leçons qu'il propose ici : ainsi il mit ἑπταετής, au lieu de ἀπτοέπης et ἡ λαικάς remplaça ἡλίκων. Il fit également justice de καὶ ἡδίστων ὑπὲρ ἐμοῦ μελῶν qu'il traita d'*inepte*, en y substituant κωμαστῶν ὑπὲρ ἐμοῦ μαχομένων.— Voy. *Aristæneti Epistolæ*, p. 614, 703, 716.

(*Note de l'Éditeur.*)

[2] Il est curieux de remarquer que non-seulement les craintes de M. Boissonade se sont réalisées, mais encore qu'il a lui-même prêté les mains à cette condescendance envers la frivolité du temps, car toutes les citations grecques faites par lui dans le *Journal de l'Empire* sont en lettres latines ou vulgaires ; peut-être aussi, à cette époque, les journaux politiques n'avaient-ils pas de caractères grecs. Nous avons dû les rétablir.

(*Note de l'Éditeur.*)

XXVI

PRÉFACE D'UNE TRADUCTION MANUSCRITE

DES LETTRES ÉROTIQUES D'ARISTÆNÈTE

PAR LE CITOYEN BOISSONADE [1].

Il n'existe qu'une traduction française d'Aristænète, et elle est de 1597. On nous en a donné, depuis lors, plusieurs imitations, où l'on ne peut reconnaître l'original, où l'on a tronqué, amplifié, dénaturé le texte, ou plutôt la version latine de Josias Mercerus (J. Mercier), car j'aurai occasion de faire remarquer que la plupart des imitateurs ont peu imité le grec, mais beaucoup la traduction latine qu'ils n'ont pas même toujours entendue. Le mauvais style de l'ancien traducteur et les défauts sans nombre des imitateurs dont je viens de parler m'ont déterminé à publier une traduction fidèle d'un auteur qui, bien que frivole, contient cependant une foule de détails sur les mœurs grecques : d'ailleurs, comme ancien, il mérite la curiosité de tous ceux qui, cultivant

[1] *Magasin encyclopédique*, Ve année (an VII-1799), t. I, p. 450-458. —Cette traduction française n'a jamais été publiée ; elle n'a pas même été retrouvée dans les papiers de M. Boissonade. L'édition qu'il a donnée plus tard (*Aristæneti Epistolæ*, Paris, 1822), contient une version latine avec des notes et une récension complète.

L'édition promise par M. Bast n'avait pas paru à sa mort; ses notes furent alors communiquées à M. Boissonade qui les discute et les apprécie en même temps que celles de ses devanciers.

(*Note de l'Éditeur.*)

les lettres et ne pouvant lire les écrivains de l'antiquité dans leur langue, ont besoin de traductions où les originaux soient rendus avec le plus d'exactitude possible. C'est surtout pour cette classe de lecteurs que j'ai travaillé; aussi ai-je eu soin de conserver à Aristænète son *costume*, de lui laisser ses formes étrangères et, en général, tout ce qui constitue sa physionomie, si je puis m'exprimer ainsi; car c'est là, selon moi, la manière dont il faut traduire les anciens; et une foule de traductions faites par des gens très-habiles ne valent rien, précisément parce que leurs auteurs ont voulu être trop *Français*. J'ai tâché d'éviter ce défaut, et préféré le mérite d'être fidèle à celui de rendre mon style plus élégant, lorsqu'il eût fallu sacrifier l'exactitude à l'élégance.

M'étant donc fait une loi d'éviter la méthode des équivalents et des réticences si familières à tant de traducteurs, j'ai été obligé d'ajouter à cet ouvrage quelques notes où j'ai cherché à aider un peu ceux qui ne peuvent sans secours entendre dans les anciens les allusions fréquentes qu'ils font à l'histoire et aux usages de leurs pays. Les savants ne trouveront rien de bien intéressant dans ces courtes remarques, mais je n'ai pas travaillé pour eux : ils n'ont besoin ni de remarques ni de traductions.

Cette préface devrait se borner à cet avertissement sur mon travail, et elle pourrait déjà paraître assez longue; cependant, l'auteur sur lequel j'ai travaillé est en général si peu connu, que mes lecteurs me sauront peut-être gré de leur donner quelques détails, et sur lui, et sur ses éditeurs, commentateurs, imitateurs, traducteurs, etc.; car il en a eu un assez grand nombre. Ceux qui le connaissent penseront peut-être qu'il ne méritait pas tant d'honneur; ils pourraient bien avoir raison.

On a, sous le nom d'Aristænète, un recueil de lettres érotiques, divisé en deux livres. On ne sait pas précisécent quel était cet Aristænète; il est assez vraisemblable

pourtant que c'est celui à qui Libanius a adressé un très-grand nombre de lettres, qu'il était né à Nicée et qu'il mourut dans le tremblement de terre de Nicomédie, en 358 de J.-C. Les preuves de cette opinion se tirent de divers passages de Libanius, entre autres de celui où il dit qu'Aristænète excelle à écrire des lettres, et qu'elles annoncent un homme nourri de la lecture de Platon[1]. En effet, les lettres que nous avons aujourd'hui sous le nom d'Aristænète sont également écrites et remplies d'imitations de Platon. Une autre preuve se trouve dans la vingt-sixième lettre du premier livre où Aristænète parle de l'ancienne et de la nouvelle Rome, et du pantomime Caramallus, dont il est aussi question dans Apollinaris. Il est, en effet, assez vraisemblable de conjecturer, d'après ce passage, que notre auteur a pu vivre entre l'époque de la fondation de Constantinople et le siècle d'Apollinaris, c'est-à-dire vers le quatrième siècle, vers le siècle de Libanius.

Barthius[2] pense que l'auteur des lettres est l'Aristænète qui fut consul l'an 404 de J.-C., et qui porte dans les fastes le nom de Flavius; mais le savant Fabricius n'adopte pas cette opinion[3] : il attribue les lettres à l'ami de Libanius.

Mercerus, qui paraît[4] n'avoir eu aucune connaissance des passages de Libanius relatifs à notre auteur, croyait que le nom d'Aristænète, qu'on lit dans le titre de la première lettre du premier livre[5] avait pu passer de là à tout le recueil. Cette conjecture, adoptée par un antiquaire fort savant, le cit. L. B., de l'Institut[6], ne me

1 *Libanii Epistolæ*, epist. 1239, edit. Wolff.
2 *Barthii adversaria*, lib. LV, p. 2601.
3 *Decas decadum*, IX.
4 *Præfat. ad Aristænetum*, initio.
5 Ἀρισταίνετος Φιλοκάλῳ.
6 M. Boissonade l'adopta lui-même dans sa préface de 1822. (*Note de l'Editeur.*)

paraît pas aussi vraisemblable que celle qui attribue les lettres au contemporain de Libanius.

Des critiques très-éclairés ont parlé du style de ces lettres avec beaucoup d'éloges; mais il faut convenir qu'il manque trop souvent de goût et de naturel, qu'il est presque toujours déclamatoire, et que le mérite et l'élégance des expressions, se perdant nécessairement dans une traduction, cet ouvrage n'a vraiment d'intérêt que celui de son antiquité et des peintures toujours précieuses des mœurs de la Grèce ancienne.

Il n'existe des lettres d'Aristænète qu'un seul manuscrit connu. Il appartient aujourd'hui à la bibliothèque impériale de Vienne.

Ce manuscrit est sur parchemin, de format in-4°, et paraît fort ancien : il a été copié par deux scribes différents. Le premier a hérissé son écriture d'abréviations très-difficiles à lire, mais elle est, en général, soignée et correcte; l'autre écrit avec bien plus de netteté, et ses lettres sont belles et élégantes, mais il a rempli des fautes les plus grossières la partie dont il a été chargé. Ce manuscrit a beaucoup de gloses marginales et interlinéaires, dont quelques-unes contiennent des leçons très-heureuses prises d'un autre exemplaire [1]. Sambucus l'acheta en 1561 [2], et le fit imprimer en 1566 à Anvers, format in-4°. Fabricius met cette édition [3] sous la date de 1561; mais c'est une erreur copiée depuis dans les *Acta eruditorum* (année 1738, p. 33). La seconde édition fut donnée par Mercerus, en 1595 (Paris, in-8°), avec des notes et une version latine, puis réimprimée en 1600, 1610, 1639. La traduction latine fut aussi imprimée sans texte, sans notes et sans date, à Paris, chez Marc Orry [4].

[1] Bast, *Præf. Speciminis Aristæn.*
[2] Lambecius, *Biblioth. Vindobon.*, lib. VI.
[3] *Biblioth. gr.*, t. I, p. 432, et Abresch, *Præf.*
[4] Abresch, *Præf. ad Aristæn.*, p. 5.

En 1736, M. Corneille de Paw[1], donna une nouvelle édition d'Aristænète (Utrecht, in-8°) avec la version et les notes de Mercerus, auxquelles il ajouta quelques remarques rarement utiles, et présentées avec une excessive prétention. Le citoyen Nogaret dit, dans son *Aristænète francais*, que la version latine est de M. de Paw; il se trompe, et il lui suffira, pour s'en convaincre, de relire le titre de son exemplaire. L'édition de M. de Paw est fort belle, mais elle n'est pas toujours exacte. Il en parut une autre, en 1749 (Zwoll, in-8°), toute grecque, par les soins de M. Abresch. Ce savant y a joint les variantes, deux livres de remarques critiques, remplies d'érudition et de notes inédites de Tollius, de Dorville, et du célèbre Valckenaer. Enfin, M. Bast, littérateur de Vienne, prépare une nouvelle édition d'Aristænète, et il en a déjà publié (Vienne, 1796, in-8°) un *specimen*, dont j'ai déjà rendu compte (voyez l'article précédent). Cet essai doit faire désirer à tous les amateurs de la littérature grecque l'édition qu'il annonce, et M. Bast ne les privera sûrement pas longtemps de cet intéressant travail. Le texte qu'il promet sera plus correct que celui que nous avons aujourd'hui. Sambucus n'a pas toujours bien lu les abréviations du manuscrit; il a négligé les corrections qu'offrent ses marges, et M. Bast s'est convaincu que plusieurs passages, dont la restitution avait fatigué et désespéré les critiques, se lisaient correctement dans l'original: son édition offrira ces diverses restitutions. Il doit y joindre une version latine nouvelle, des extraits d'un commentaire manuscrit de Lambecius, conservé dans

[1] Corneille de Paw était chanoine d'Utrecht. Il a donné plusieurs éditions grecques, entre autres, *Calaber*, *Horapollo*, des *Notes sur Pindare*, etc. Ce littérateur était d'un caractère rustique et sans aménité. Ses préfaces et ses notes sont remplies d'injures contre les hommes les plus savants de son temps, lesquels, au reste, les lui ont bien rendues. Voyez le *Critica Vannus*, et la préface du savant citoyen Larcher sur Chariton. Ω.

la bibliothèque de Vienne [1]. Cet aperçu suffit pour faire juger de l'intérêt qu'aura l'édition promise par M. Bast.

Aristænète, édité et commenté par de fameux critiques étrangers, n'a pas été aussi heureux entre les mains des littérateurs français. L'ancien traducteur de 1597 est le seul qui ait rendu le texte avec quelque exactitude. Son ouvrage est imprimé sous ce titre : *Les Épîtres amoureuses d'Aristænète*, par CYRE FOUCAULT, *seigneur de la Coudrière, avec l'image du vrai amant, discours tiré de Platon* (à Poictiers, 1597, in-8°). En 1695, il parut à Rotterdam, in-8°, sous le titre de *Lettres galantes d'Aristænète*, une espèce d'imitation de notre auteur, laquelle d'un bout à l'autre est un tissu d'absurdités et de contre-sens, et où l'on a même retranché plusieurs lettres. Cette imitation a été réimprimée à Lille, sans date, mais vers 1795 ou 1796, et mise sous le nom d'*Alain René Le Sage*. On publia encore en 1752 une autre imitation des lettres d'Aristænète, sous le titre, je crois, de Cologne ; mais je ne l'ai point vue [2] : je ne connais pas non plus celle que M. Bérenger a insérée dans le *Manuel des Boudoirs* [3]. Enfin nous avons l'*Aristænète francais*, par le citoyen Félix Nogaret (2 vol. in-18 ; 1797, Versailles), où l'original est *augmenté d'un tiers* : ce sont les propres paroles de l'auteur. Il nous avertit aussi que « *d'un joli jardin, il a fait un parc, non comme ceux des souverains*,

[1] Bast, *Præf. Speciminis*.

[2] Cette traduction n'est qu'une réimpression de celle qui parut à Rotterdam, 1695, in-8°. Ω.

[3] On a publié à Paris, en 1745, in-12, et à Londres, en 1746, un ouvrage intitulé : *Faveurs du Sommeil*, trad. d'Aristænète. Il ne m'a pas été possible de me le procurer. C'est un roman, ou plutôt une espèce de poëme en prose, que l'auteur suppose traduit d'un manuscrit retrouvé d'Aristænète. Cet auteur est François Turben, né à Paris en 1726, qui a fait plusieurs ouvrages du même genre. Dans son avant-propos, il fait Aristænète contemporain d'Alexandre que, selon lui, il a accompagné dans ses conquêtes. Ω.

où tout est aligné, mais tenant des beautés et du désordre de la nature ; que la fontaine d'eau limpide qui sourcillait dans un étroit espace, il la fait serpenter dans un canal bordé de fleurs. » Ce passage, transcrit très-exactement, suffit pour prouver que le citoyen Nogaret a un style extrêmement métaphorique, et qu'il n'a point du tout prétendu traduire Aristænète.

On pourra peut-être même douter qu'en se bornant à imiter et à changer *le joli jardin en parc*, il ait été assez fidèle à l'observation des mœurs grecques : en effet, dans ces lettres écrites en Grèce par des Grecs, il est parlé de *régiment,* d'*arquebuses*, de *fourniment,* de *sesterces,* d'une esclave grecque appelée *Cito* c'est-à-dire, *alerte*[1], d'une autre Grecque qui déjeune avec un *plein vase de cacao*, d'un vent appelé *Africus*[2]. On pourra peut-être aussi s'étonner qu'il ait comparé Desyvetaux à une navette qui *fuit et se dérobe dans les intervalles de la chaîne obéissante, et caresse les fils qu'elle croise en les réunissant*, parce qu'une pareille comparaison n'est pas raison, et que Desyvetaux, quel qu'il fût, ne pouvait pas, à coup sûr, ressembler à une navette. Malgré ces négligences, et beaucoup d'autres, il est dans l'ouvrage du citoyen Nogaret quelques endroits dont le style a du naturel et de la facilité, et qui se lisent avec plaisir [3].

[1] *Cito,* signifiant *alerte*, ne peut être un nom grec : il vient de *citus*, mot latin. Ω.

[2] L'Afrique, se nommant en grec *Libye,* le vent d'Afrique devait, dans un ouvrage que les Grecs sont supposés écrire, s'appeler *Libycus;* cela eût été plus exact. Ω.

[3] Le citoyen Palissot, dans des vers fort agréables adressés au citoyen Nogaret, et imprimés dans l'*Almanach des Muses* de cette année, a beaucoup loué l'ouvrage que je viens de critiquer ; ce qui prouve qu'en littérature, comme en tout, il ne faut pas disputer des goûts, ou peut-être que le citoyen Nogaret est l'ami du citoyen Palissot. Ω.

XXVII

HISTOIRE DES EXPÉDITIONS D'ALEXANDRE

PAR ARRIEN DE NICOMÉDIE

A L'OCCASION DE LA TRADUCTION DE M. P. CHAUSSARD[1].

(Ier ARTICLE.)

M. Chaussard, après avoir déshonoré sa plume par des ouvrages d'une politique effrénée, par des dithyrambes extravagants, et par trois énormes volumes sur *les*

[1] *Journal des Débats* des 15 et 16 décembre 1802. — P. J. B. Chaussard, né en 1766, est mort en 1823. Il avait vingt-trois ans quand éclata la Révolution ; il en adopta tous les principes et, par son exagération républicaine, il se rendit ridicule à une époque où malheureusement le ridicule ne se séparait guère de l'odieux. Il s'était débaptisé pour prendre le nom de *Publicola;* il fut aussi un des fervents adeptes de la secte des *Théophilanthropes*, et même il composa pour ce nouveau culte des hymnes et des chants auxquels le critique fera tout à l'heure une assez transparente allusion. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour lui, c'est d'avoir été secrétaire de la Mairie de Paris, puis du Comité de salut public. Plus tard, vers le Consulat, cette fougue politique se calma et il revint aux lettres : mais il était bien tard. On conçoit que tout ce passé médiocrement littéraire lui ait nui près de M. Boissonade, dont la conduite pendant la Révolution avait été si digne et si modérée. D'ailleurs il y avait bien réellement de mauvais livres et plus d'une page cynique dans les nombreux écrits de Chaussard : on s'étonne que plus tard Fourcroy ait fait de lui un professeur de lycée, et M. de Fontanes, un professeur de Faculté. M. Boissonade, dans sa sévérité, montrait plus de sens que l'administration de la nouvelle Université. (*Note de l'Éditeur.*)

courtisanes grecques, où les obscénités sont compilées sans goût, sans choix, sans jugement et avec aussi peu de véritable érudition que de pudeur, paraît enfin vouloir cultiver les lettres d'une manière plus honorable et plus digne de son esprit et de ses talents. Il avait annoncé, il y a quelques mois, qu'il s'occupait d'une traduction du *Voyage* de Pausanias, et presque en même temps il a fait paraître celle de l'*Histoire* d'Arrien. De pareils travaux, ne fussent-ils pas exécutés avec tout le soin et toute la perfection qu'ils exigent, lui mériteront l'estime de ses lecteurs et répareront sa réputation.

M. Chaussard aura pour sa traduction de Pausanias un concurrent redoutable et qui, si j'en juge par ce que je connais de tous deux, lui est supérieur, et pour l'érudition et pour la connaissance de la langue grecque. Je me trompe peut-être, mais je ne peux juger M. Chaussard que d'après sa traduction d'Arrien, et sûrement il n'y a pas prouvé qu'il fût ni très-érudit, ni très-bon helléniste.

J'ai bien vu dans ses notes qu'il a lu le commentaire du savant M. Larcher sur Hérodote, la dissertation de M. de Sainte-Croix, la traduction française de l'ouvrage anglais du docteur Vincent sur le voyage de Néarque, l'*Histoire ancienne* de Rollin et quelques autres livres modernes plus ou moins estimables. Il les a extraits et copiés avec une grande exactitude ; mais je ne le vois point faire lui-même des recherches ; je ne le vois point remonter aux sources ; il ne consulte presque jamais les anciens, mais seulement quelques savants de ces derniers temps qui les ont consultés. Il a adopté de confiance ce qu'ils ont écrit. Sûrement il est difficile de se tromper en suivant des guides aussi éclairés que MM. Larcher et de Sainte-Croix ; mais enfin leurs travaux n'ont point épuisé tout ce qu'il y avait à dire sur les matières qu'ils ont traitées, et la lecture des anciens eût pu fournir à M. Chaussard beaucoup d'observations neuves, ou au

moins des éclaircissements et des preuves pour des observations déjà faites. Ce n'est point ainsi que les deux savants hommes que je viens de nommer ont composé leurs ouvrages. Hérodote avait eu, avant M. Larcher, deux bien grands commentateurs, Wesseling et Valckenaer, mais M. Larcher ne s'est pas contenté d'extraire leurs notes : il a ajouté à leurs immenses recherches des recherches immenses.

M. Chaussard, au contraire, n'a fait faire aucun pas à la science : il l'a laissée où les autres l'avaient portée. Il compile des opinions, mais il n'en a pas. Avec cette manière de travailler, on peut quelquefois faire un livre utile, mais il ne faut pas s'étonner si l'on ne passe pas pour avoir une véritable érudition classique.

M. Chaussard a peut-être encore moins prouvé sa connaissance du grec que son érudition. Il garde le silence dans les endroits altérés, ou bien il suit la version latine ou les conjectures connues. Il n'en propose point ; il ne discute même pas celles qu'il adopte , et quelquefois il lui arrive, sur deux leçons données, de prendre la mauvaise.

Une autre raison me fait douter de son talent comme helléniste, c'est que, demeurant à Paris, où la bibliothèque possède plusieurs manuscrits d'Arrien, il ait négligé de les collationner. Il avait remarqué qu'il y a dans le texte de cet auteur plusieurs endroits très-obscurs, d'autres évidemment corrompus, d'autres défectueux, et il devait voir si les manuscrits ne lui donneraient pas les moyens de les corriger et de les restituer. N'eût-il publié que des variantes nues et sans critique, il eût rendu un véritable service à la littérature grecque, et bien mérité de ceux qui l'aiment et la cultivent. Je connais plusieurs savants étrangers qui font collationner et copier à Paris, à grands frais, les manuscrits des auteurs sur lesquels ils travaillent ; M. Chaussard, qui vit auprès de cette riche bibliothèque, est inexcusable de ne

pas l'avoir consultée. S'il était vraiment helléniste, s'il avait étudié la langue profondément, il eût senti l'importance de faire la collation des manuscrits, et il l'eût faite.

Ce concurrent de M. Chaussard pour la traduction de Pausanias est M. Clavier, éditeur du Plutarque d'Amyot, et auteur d'une traduction d'Apollodore qui paraîtra sous peu de temps.

M. Clavier a apporté à son travail sur le *Voyage* de Pausanias tout le soin que demandait un ouvrage aussi intéressant pour les arts et pour l'histoire. Il a consulté les manuscrits, recueilli les observations des critiques modernes, et, critique lui-même très-habile, il a souvent, dans des passages où les manuscrits ne lui donnaient point de secours, restitué la main de Pausanias de la manière la plus heureuse. La petite lettre qu'il a adressée au docteur Coray prouve assez combien il mérite les éloges que je me plais à lui donner. Un autre avantage qu'aura la traduction promise par M. Clavier, c'est d'être accompagnée des notes de M. Visconti, l'un des plus grands antiquaires de l'Europe, et l'une des plus heureuses conquêtes de la France sur l'Italie[1].

M. Chaussard avait aussi des concurrents pour Arrien; mais il les a prévenus. L'un, très-peu redoutable, était M. Massieu, qui a si mal traduit sur la version latine les œuvres de Lucien, dont il n'entendait pas la langue; l'autre, beaucoup plus à craindre, était M. Schweighæuser, fils du savant professeur de langues grecque et orientales à l'Université de Strasbourg et célèbre par les excellentes éditions qu'il a données d'Appien, de Polybe, d'Épictète, de Simplicius et d'Athénée. Formé par un maître aussi habile, M. Schweighæuser fils a prouvé par ses notes sur le Théophraste de La Bruyère, stéréotypé par Herhan, qu'il avait bien profité de ces savantes

[1] Voir, ci-dessus, page 120 et la note.

leçons. Sa traduction d'Arrien n'était guère que commencée; mais il avait fait des recherches préliminaires très-étendues. Il avait collationné avec soin un excellent manuscrit de Paris. Il a eu la complaisance de m'en communiquer les variantes, et j'ai observé qu'elles corrigent avec la dernière évidence plusieurs passages altérés. Au reste, quoique M. Schweighæuser renonce au dessein de traduire Arrien, les hellénistes ne seront pas privés de ces bonnes leçons; il se propose de les publier dans un journal savant. Il conserve aussi toujours le projet de travailler sur les *Indiques* [1], ouvrage si intéressant pour l'étude de la géographie ancienne, et récemment éclairci avec une si vaste érudition par le docteur Vincent.

Nous avions déjà deux traductions françaises de l'*Histoire* d'Arrien; mais l'une, faite il y a plus de deux siècles[2], et l'autre, de ce Perrot d'Ablancourt dont les traductions, appelées de son temps les *belles infidèles*, ne sont plus aujourd'hui qu'infidèles. — C'est donc une heureuse idée d'avoir pensé à nous donner une version mieux française et plus exacte du seul des historiens d'Alexandre parvenus jusqu'à nous qui ait écrit d'après des mémoires authentiques et sûrs.

Il n'y eut peut être jamais de conquérant plus étonnant qu'Alexandre, ni aucun dont les conquêtes aient été plus célébrées. Près de cent quarante auteurs grecs avaient écrit son histoire; mais un très-petit nombre a échappé aux ravages du temps; et si vous exceptez Arrien, ce ne sont pas les meilleurs qui ont été conservés. Diodore manque à la fois de jugement et d'exactitude; Plutarque a le plus souvent suivi de mauvais guides; les autres sont trop peu importants pour que je doive en

[1] Les *Indiques* qu'il serait plus exact de traduire par *Histoire indique*, autre ouvrage d'Arrien, où il raconte les campagnes d'Alexandre dans l'Inde. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] C'est celle de Cl. Witart. 1581, in-4°. (*Note de l'Éditeur.*)

parler ici. Je ne dirai rien non plus des historiens latins ; car Quinte Curce et Justin, qui sont les plus célèbres, ne méritent presque aucune confiance. Le premier était égaré à la fois par de mauvais modèles et par sa mauvaise imagination ; l'autre n'est qu'un abréviateur inexact et confus.

M. de Sainte-Croix a parfaitement bien discuté et apprécié le mérite de tous ces écrivains dans sa dissertation sur les historiens d'Alexandre (voir l'article xxiv). Il s'exprime ainsi sur Arrien : « Philosophe, général « d'armée, excellent écrivain, judicieux critique, il doit « être considéré non-seulement comme le premier his- « torien d'Alexandre, mais encore comme le seul sur « le témoignage de qui on puisse compter. »

Et ces éloges sont mérités ; car Arrien a écrit d'après les Mémoires de deux lieutenants d'Alexandre, Aristobule, et Ptolémée, depuis souverain de l'Égypte, d'après les journaux du Roi et d'autres ouvrages d'une aussi grande authenticité. Il faut avouer, il est vrai, que dans quelques endroits il montre du penchant à l'enthousiasme. Mais malgré cette exaltation passagère, « Arrien, « dit le savant académicien que je viens de citer, « Arrien fait usage d'une critique aussi sage que judi- « cieuse dans la discussion des faits, il n'adopte ordi- « nairement rien sans examen, et condamne même « quelquefois Alexandre. »

Voilà quel est l'historien traduit par M. Chaussard, et l'on voit que son entreprise est recommandable par un but très-marqué d'utilité. Faire connaître un monument historique d'une telle importance, c'est acquérir des droits véritables à la reconnaissance de tous ceux qui ne pouvaient lire Arrien que dans d'infidèles traductions. Les reproches que j'ai faits plus haut à la manière dont quelques parties de ce travail sont exécutées peuvent laisser croire, il est vrai, qu'il ne me semble pas aussi parfait

qu'il pourrait l'être. Mais il faut remarquer aussi que cette opinion n'est que la mienne et que, d'ailleurs, ce qui, selon moi, manque à cette traduction en fait de critique et d'érudition eût été plus utile aux savants qu'au grand nombre des lecteurs. Ainsi, telle qu'elle est, même avec ses défauts, c'est encore, à mes yeux, un ouvrage important et d'un intérêt réel.

(IIe ARTICLE.)

Les deux premiers volumes contiennent la traduction de l'histoire d'Arrien. Le troisième offre, sous le titre de *Complément,* des extraits d'un grand nombre d'auteurs anciens et modernes qui ont porté des jugements sur Alexandre. Ce complément est suivi d'une table géographique des noms des villes, peuples, pays, indiqués par Arrien, et d'une table des matières fort étendue.

Le quatrième volume, format d'atlas, contient une traduction par extrait de la tactique d'Arrien, tirée des Mémoires de M. de Guichard qui prit au service de Prusse le nom de *colonel Quintus Icilius*, une très-belle carte des manœuvres de l'infanterie et de la cavalerie, pour l'intelligence de cette tactique, un mémoire sur le passage du Granique, d'après Guichard et le chevalier de Folard, avec une gravure, un plan d'Halycarnasse et un autre de Tyr, par le savant M. Barbié du Bocage, un plan de la bataille d'Issus, une très-belle carte d'Alexandrie donnée par un officier au service de la France dans la guerre d'Égypte, un plan de la bataille d'Arbelles, de longs extraits des opinions des plus célèbres antiquaires, et entre autres de MM. Eckel et Visconti, sur le portrait d'Alexandre, conservé par les médailles et les monuments de la sculpture ancienne. M. Chaussard a donné plusieurs portraits d'Alexandre, d'après les médailles, les bas-reliefs et les pierres gravées; viennent ensuite

trois planches représentant les formes des machines de guerre et des armes des Grecs et des Orientaux ; enfin le volume est terminé par une superbe carte des expéditions d'Alexandre, faite par M. Poirson, d'après d'Anville, M. Chardon de la Rochette, le major Rennel, le docteur Vincent et les observations des Russes sur la mer Caspienne.

On voit que ce quatrième volume est d'un très-grand intérêt, et suffit seul pour donner à tout l'ouvrage une extrême importance.

Le *Complément* du troisième volume, où plus de trois cents pages sont employées dans de longs extraits des jugements sur Alexandre, paraît d'abord un énorme abus de la facilité de compiler et de faire des livres avec d'autres livres ; mais j'ai trouvé tant de plaisir à le lire, que je serais ingrat si je condamnais ce recueil. Il est véritablement fort agréable d'avoir, à la fois sous les yeux et sans l'embarras de compulser un grand nombre de volumes, les opinions des plus habiles écrivains sur un homme aussi extraordinaire qu'Alexandre. J'aurais désiré seulement que M. Chaussard négligeât quelques témoignages qui n'ont aucun poids et étaient, par cette raison, inutiles à citer.

A quoi bon transcrire deux cents vers d'un poëme d'*Alexandre* par M. Lemercier [1] ? Voici un fragment de ce singulier poëme. — Alexandre vient d'adresser

[1] Népomucène Lemercier était un des meilleurs amis de Chaussard ; il fut même son exécuteur testamentaire, et c'est l'auteur d'*Agamemnon*, de *Pinto* et des *Quatre métamorphoses*, qui fut chargé par une clause particulière de publier un choix des œuvres de son fécond ami en quatre ou cinq volumes qui devaient se vendre au profit de quelques élèves pauvres du Collége de France. La citation du traducteur d'Arrien s'explique après les détails qu'on vient de lire ; mais elle n'est pas plus légitime pour cela, ni les vers du poëte meilleurs.

(*Note de l'Editeur.*)

un discours à l'ombre de Clitus. Le poëte continue :

Il dit, et de Clitus veut calmer la colère ;
Mais lui, se détournant, l'œil fixé sur la terre,
Et les traits non émus au discours du héros,
Demeure plus glacé qu'un marbre de Paros.
Enfin avec sa haine il fuit dans les ténèbres ;
De même chez les morts, au sein de bois funèbres,
Se va cacher Didon, apparue un moment
Aux regards affligés du Troyen son amant,
Qui, frappé des malheurs où ses feux l'ont réduite,
La suit longtemps des yeux, et la pleure en sa fuite.

En général les poëtes ne font pas autorité en matière d'histoire, et à moins qu'il n'y ait nécessité absolue, il ne faudrait pas citer leurs vers quand ils ne sont pas d'une beauté incontestable. M. Chaussard qui, en sa qualité de poëte dithyrambique, aime beaucoup les odes de M. Lebrun, a fait imprimer aussi dans ce complément une ode inédite de ce moderne Pindare sur les rois conquérants? Mais *cui bono ?*

L'*Index* géographique est d'une fort grande utilité; quoique les notions qu'il contient ne soient point puisées dans les sources mêmes, elles n'en ont pas moins d'autorité, puisqu'elles ont été fournies par les savants ouvrages de MM. Danville, Larcher, de Sainte-Croix, Vincent, etc. J'ai remarqué que, quoique très-étendue, cette table n'est cependant pas absolument complète. On n'y trouve pas quelques noms cités dans Arrien, par exemple, *la Blottiée*[1] Égine, Sunium, *Sindomana*[2], Byzance,

[1-2] Dans le texte du *Journal des Débats*, je lis *la Blottiée*. Est-ce ainsi qu'a écrit M. Boissonade d'après quelque manuscrit grec à lui connu portant Βλοττίας? Je ne trouve pas ce nom dans l'Arrien de M. Dübner. Ne serait-ce pas plutôt quelque faute d'impression, comme il y en a tant dans ces journaux d'autrefois? Et faut-il lire, comme je le crois, *Bottiée*, qui se trouve en effet dans cette phrase d'Arrien: « Ἡρακλείδην δὲ καὶ Σώπολιν τοὺς ἐκ Βοττίας ἱππέας... ἐπάγειν ἔταξεν. » Arrien, I, II, p. 3, édit. Didot. De même, au lieu de *Sindomana* que cite ici le critique, peut-être vaut-il mieux lire Sindimana, avec M. Dübner. Que le lecteur ne sourie pas en voyant ces scrupules pour

et d'autres peut-être. Mais ces omissions, très-peu nombreuses et presque inévitables dans un travail de cette nature, n'en diminuent point l'importance ni l'utilité.

La traduction est précédée d'un long discours préliminaire, où M. Chaussard parle des historiens anciens d'Alexandre, d'après M. de Sainte-Croix, et des modernes, d'après ses propres observations en général fort justes et fort sages.

L'article d'Arrien est terminé par une notice des différentes éditions et traductions qui ont été données de cet auteur. Ces détails bibliographiques ne sont utiles qu'autant qu'ils sont exacts ; et malheureusement j'ai remarqué que M. Chaussard s'est trompé plusieurs fois. Il dit, par exemple, que l'édition de Facius, de 1508, est grecque et latine: elle est latine seulement. Le texte grec ne fut imprimé pour la première fois qu'en 1535.—Il parle d'une édition d'Arrien de 1754 à Amsterdam, chez Westein : elle est de sa propre création ; il aura sans doute été trompé par une faute d'impression de quelque catalogue.

Il donne comme la dernière celle de Raphelius, *Amsterdam*, *Westein,* 1757 ; mais il eût pu savoir qu'en 1792, M. Borheck a donné à Lemgow le premier volume d'une édition d'Arrien, faite, au reste, avec assez peu d'exactitude, et qu'en 1798, il en a paru une autre publiée à Leipsig, par M. Schneider, et dont je suis fâché qu'il n'ait pas eu connaissance, car elle est bonne, et contient d'utiles remarques.

Ce que M. Chaussard dit des traductions manque aussi d'exactitude. Il n'en nomme qu'une italienne, et il y en a d'autres ; il en cite deux anglaises et deux françaises, et il ne dit rien ni des Allemands qui en ont deux, ni des

de si petits détails : M. Boissonade les aurait eus, nous n'en doutons pas. Il en aurait eu bien d'autres encore que nous n'avons pas le droit ou le courage d'avoir.

(*Note de l'Editeur.*)

autres peuples auxquels il devait étendre ses recherches.

Tous ces détails sont plus curieux qu'utiles; mais puisque M. Chaussard les croyait nécessaires pour l'entière perfection de son travail sur Arrien, il fallait au moins qu'il les donnât exacts et complets.

J'ai comparé avec l'original près de la moitié de la traduction, et j'ai observé que, dans un nombre infini d'endroits le texte est rendu vaguement, sans précision ni fermeté : ce qui vient, je crois, de ce que, composée très-rapidement, elle n'a pas été soumise, après ce premier travail, à un examen sévère ni à une correction rigoureuse. Ce défaut serait très-grave dans la traduction d'un ouvrage de littérature où il faut s'attacher scrupuleusement à faire sentir la valeur de chaque mot, et à rendre la plus petite idée; il l'est beaucoup moins dans un historien, quand l'exactitude des faits et celle des détails n'en souffre pas.

Outre les endroits négligés, qui sont très-nombreux, j'en ai remarqué plusieurs autres, mais plus rares, qui m'ont paru absolument mal expliqués.

Il me semble, par exemple, que M. Chaussard s'est écarté du sens dans ce passage du livre I, chap. III. « Alexandre s'empare de quelques bâtiments longs qui, « de Byzance, étaient venus sur l'Ister par l'Euxin. » On croirait, d'après ces termes, que ces bâtiments étaient aux ennemis, et qu'Alexandre s'en empara Le grec, traduit mot à mot, signifie selon moi : *Là, il rencontre des bâtiments longs qui lui venaient de Byzance par le Pont-Euxin, le long du fleuve*. Ces bâtiments n'étaient point ennemis. Ils étaient envoyés à Alexandre. Il ne s'en empare pas; mais il les rencontre. Le datif αὐτῷ fait quelque difficulté dans la phrase grecque; il faut, je crois, le joindre à ἡκούσας et non pas au verbe précédent, comme l'a cru Raphelius dans son *Index*. Ce datif se retrouve ainsi placé dans d'autres passages d'Arrien, que je ne peux indiquer ici,

car la nature de ce journal ne me permet pas de donner une grande étendue à des discussions de ce genre.

Obligé de me resserrer, je ne citerai plus que deux exemples : j'en aurais pu choisir où les fautes sont plus graves, mais j'ai préféré ceux-ci, parce qu'ils me donneront occasion de faire deux remarques utiles sur le texte, ce qui est un peu plus intéressant que d'aller rechercher péniblement les erreurs qui ont pu échapper à M. Chaussard dans un travail si long et si difficile ; et puis, il faut bien que dans l'examen d'un ouvrage traduit du grec il y ait quelque chose pour les hellénistes.

Livre VII, chap. XIX, § 2 : « Ce fut ainsi qu'Athènes « recouvra les statues d'airain d'Harmodius et d'Aristo- « giton et celle de Diane *Circéenne.* » Quelle est cette divinité inconnue?

Il y avait à choisir entre deux leçons : celle de quelques éditions qui écrivent *cercéenne*, et celle du bon manuscrit de Gronove et de quelques autres, ainsi que de l'édition *princeps*, qui lisent *Celcæenne*[1], véritable épithète de la Diane dont il s'agit. M. Chaussard a pris la mauvaise leçon, et ce n'est pas la seule fois que cela lui est arrivé. Le manuscrit de M. Schweighæuser donne aussi *Celcæenne*, mais avec une légère faute d'orthographe. Ce qui prouve évidemmeut que ce nom est exact, c'est qu'il se lit ainsi dans une inscription antique rapportée par Paciaudi dans ses *Marmora Peloponesia*, et indiquée par M. de Villoison dans le tome second de ses *Anecdota*.

Au livre III, chap. XXX, Bessus, le meurtrier de Darius, a été arrêté ; Alexandre l'interroge : « Pourquoi as-tu « trahi, chargé de fers et massacré ton roi, ton ami, ton « bienfaiteur? » Ensuite il ordonne qu'il soit frappé de verges : « Un héraut, dit le traducteur, répète à haute

[1] Avons nous besoin de dire que c'est aussi la leçon de l'édition Dübner, Ἀρτέμιδος τῆς Κελκαίας. *(Note de l'Editeur.)*

« voix les reproches que le roi vient de lui adresser. » Il n'y a point ici de contre-sens; mais la traduction est vague et inexacte. M. Chaussard a évité de cette manière la difficulté du texte qui est corrompu. Voici la traduction littérale : *Le roi ordonna qu'un héraut répétât les mêmes choses qu'il lui avait reprochées dans la fidélité.* Les interprètes se sont donné beaucoup de peine pour expliquer la phrase grecque, dont ma traduction ne peut faire assez bien sentir le défaut, et jusqu'à un certain point le non-sens. Au lieu de πίστει, fidélité, qui est altéré, le manuscrit de M. Schweighæuser porte πύστει, interrogatoire. Cette correction est d'une facilité et d'une élégance remarquables. Mais tout ceci n'est que pour les hellénistes; et je finis bien vite, en remarquant encore combien M. Chaussard a eu tort de ne pas collationner les manuscrits.

Je ne dirai que quelques mots sur le style. Il est dans cet ouvrage de beaucoup meilleur goût que dans les autres productions de M. Chaussard; mais il n'est cependant pas sans défauts. Il est trop souvent mêlé de tournures forcées, d'expressions impropres et vicieuses. Peut-on dire *digne de créance* pour *digne de croyance? Créance* avec ce sens se trouve dans Montaigne, mais ne se dit plus aujourd'hui. J'ai lu plus d'une fois *les gestes d'Alexandre.* Ce mot *gestes* pour actions est bon et intelligible dans Amyot et les vieux écrivains, mais aujourd'hui c'est une faute véritable que de l'employer de cette manière. Le mot *finitimes* pour *voisins*, *limitrophes*, revient assez souvent, mais il ne choque point l'analogie, et pourrait quelquefois être utile.

S'il me restait plus de place, j'aurais transcrit la traduction de la préface d'Arrien. On y retrouve tous les défauts du style de M. Chaussard. Elle est écrite durement, avec sécheresse et impropriété. En revanche, je dois dire qu'un passage dont le sens a échappé à Raphelius y est parfaitement bien entendu.

XXVIII

SUR L'EXAMEN CRITIQUE

DES ANCIENS HISTORIENS D'ALEXANDRE LE GRAND

PAR M. DE SAINTE-CROIX [1].

L'Académie des Inscriptions avait proposé pour sujet du prix de l'année 1770 l'*Examen critique des anciens historiens d'Alexandre.*

Il est des sujets où l'on peut remporter le prix même par un fort bon ouvrage, et n'acquérir cependant que de faibles droits à la réputation et à l'estime. Le mérite de la victoire se calcule sur le nombre et l'importance des difficultés vaincues. Mais la question de 1770 était d'un intérêt si grand, exigeait tant de lecture et des connaissances si diverses, tant de jugement et de sagacité, que le prix ne pouvait être remporté que par un homme très-savant. Les mémoires envoyés ne satisfirent point

[1] *Mercure de France*, année 1805, t. XX, p. 160-177.

L'ouvrage dont parle ici M. Boissonade n'a pas vieilli ; les découvertes de l'érudition et de la philologie modernes n'ont fait, le plus souvent, que confirmer son autorité. M. de Lamartine a découpé de nombreuses pages du livre de Sainte-Croix pour sa vie d'Alexandre ; il l'avoue de bonne grâce. Nous croyons donc n'avoir pas cédé à une indulgence bien naturelle d'ailleurs chez un éditeur, en publiant une étude approfondie comme celle qu'on va lire sur une œuvre aussi considérable que l'*Examen critique des anciens historiens d'Alexandre.*

(Note de l'Éditeur.)

l'Académie : elle remit le prix à l'année 1772; et cette sévérité ne servit qu'à rendre son jugement encore plus respectable et la victoire plus glorieuse.

En 1772, M. de Sainte-Croix fut couronné. Dès que sa dissertation eut paru, les étrangers la traduisirent, et en France, comme dans le reste de l'Europe, les suffrages de tous les hommes instruits confirmèrent le jugement de l'Académie. Bientôt elle l'admit au nombre de ses membres, et M. de Sainte-Croix, compté dès lors parmi les savants du premier ordre, s'est maintenu à cette place élevée par plusieurs ouvrages où une érudition étendue à la fois et profonde, où une critique judicieuse, saine et éminemment raisonnable est appliquée à des matières d'un véritable intérêt.

La dissertation de M. de Sainte-Croix reparaît aujourd'hui après trente années d'intervalle, augmentée de tant de recherches, que ce n'est pas proprement une édition nouvelle, mais un nouvel ouvrage. L'édition de 1775 avait 350 pages; celle-ci en a 950.

Ceux qui s'étonneraient que la critique des historiens d'Alexandre ait pu devenir l'objet d'un ouvrage d'une telle étendue, témoigneraient qu'ils ont une bien médiocre connaissance de l'histoire ancienne et de l'influence singulière qu'Alexandre exerça, et par lui-même, et par les conséquences de ses victoires, sur les mœurs de la Grèce, sur celles de l'Asie, sur les sciences, les arts, la littérature, et, ce qui est digne d'une considération particulière, sur l'existence politique du monde alors civilisé. Telle fut même l'étendue de cette influence, que, bien qu'Alexandre ait été seulement montré à la terre, et que son règne n'occupe dans les fastes des empires que le court espace de treize ans, on peut dire avec raison le siècle d'Alexandre, ainsi que l'on dit le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV.

Un écrivain austère, l'abbé de Mably, a prétendu

qu'Alexandre ne doit pas causer de l'admiration, mais de de la surprise. Je ne sais comment il l'entend; pour moi, j'avoue que dans la première moitié de sa vie militaire, Alexandre me paraît digne de la plus juste admiration.

Monté à dix-neuf ans sur un trône entouré de périls, il punit d'abord les assassins de son père. Les barbares du nord de la Macédoine remuaient; ils sont contenus. La Grèce, soumise par Philippe, croit pouvoir se soustraire à l'autorité d'un prince adolescent, et bientôt Thèbes ruinée devient aux autres villes une terrible leçon. Libre désormais d'inquiétude sur la tranquillité de ses États et sur celle de la Grèce, Alexandre, qui, selon la pensée de Bossuet[1], avait succédé aux desseins aussi bien qu'au royaume de son père, se prépare à la conquête de l'Asie, projet longtemps médité par Philippe. Cette guerre était aussi légitime que nécessaire, et c'est à quoi l'on ne songe pas assez quand on juge à Alexandre.

L'ancien Darius et Xercès, ayant attaqué la Grèce, avaient été honteusement vaincus : leurs successeurs nourrissaient contre les Grecs une haine implacable, mais n'osant plus espérer de pouvoir les subjuguer par la force des armes, ils les divisaient pour les affaiblir, ils donnaient aux uns du secours contre les autres, changeant alternativement de parti, selon les intérêts de leur astucieuse politique. Telle fut la conduite des Perses jusqu'à la paix d'Antalcidas, dont ils dictèrent en quelque sorte les conditions : « S'il faut appeler paix, dit « Plutarque[2], une trahison, un reproche et une infamie « de toute la Grèce, si ignominieuse, que nulle guerre « n'eut jamais issue plus honteuse ni plus infâme pour « les vaincus. » Quinze ans après, Philippe monta sur le trône; sentant bien que la Grèce, perpétuellement divi-

[1] *Hist. univ.*, t. II. *Stér.*, p. 222.
[2] Plut., *Artaxercès.*

sée, serait perpétuellement faible, il voulut la soumettre et y réussit. Les rois de Perse, occupés des troubles de leurs propres États, n'avaient pu que contrarier faiblement les projets de Philippe, qui, devenu l'arbitre de la Grèce, songeait sérieusement à la venger des longues offenses de l'Asie. Mais il mourut au milieu de ces conjonctures, laissant à son fils l'exécution de ses vastes projets. Alexandre entra en Perse avec une armée de trente-six mille hommes; et la faiblesse apparente de ses préparatifs a fourni à ses détracteurs un facile moyen de l'accuser d'imprudence, de témérité, de folie. Mais ce prince ne pouvait-il pas raisonnablement se croire, avec trente-six mille hommes, en état de vaincre les nombreuses armées de l'Asie? Il n'ignorait pas, et personne en Grèce ne l'ignorait, que les Perses étaient sans discipline, sans vigueur et sans mœurs. Il n'avait pas oublié les anciennes défaites de Mardonius et de Xercès, ni les exploits récents d'Agésilas, qui, avec six mille braves, avait pénétré jusqu'au milieu de l'Asie, et aurait renversé l'empire si les troubles de la Grèce ne l'eussent arrêté au milieu de sa course, et forcé de repasser la mer; il savait que Xénophon, à la tête de dix mille hommes, avait exécuté sa retraite merveilleuse à travers tout le nord de l'Asie sans que les barbares pussent l'entamer. D'ailleurs, ces trente-six mille hommes étaient de vieux soldats qui avaient pris, sous Philippe, l'habitude de la guerre et celle de la victoire. On voit donc qu'Alexandre n'était pas si imprudent qu'on le suppose, et avait mieux calculé ses moyens qu'on ne le croit ordinairement. Bossuet, dont le regard puissant voyait plus avant dans les choses que tous les déclamateurs et tous les poëtes du monde, a dit avec sa force accoutumée[1] : « Vous avouerez que la Perse, atta-

[1] *Hist. univ.*, t. II, p. 223.—Le lecteur sera frappé comme nous de voir que M. Boissonade, qui cite si volontiers Voltaire quand

« quée par un tel héros et de telles armées, ne pouvait « plus éviter de changer de maître. » — Ainsi Alexandre, animé contre l'Asie par les plus justes ressentiments, attaquant une multitude indisciplinée avec une armée de soldats aguerris et dès longtemps accoutumés à vaincre, ne dut pas moins ses prodigieux succès à sa prudence qu'à sa fortune. Vainqueur des Perses sur les bords du Granique, en quelques mois il soumet toutes les provinces maritimes de l'Asie. Les victoires d'Issus et d'Arbelles, et la mort de Darius, dont il punit le meurtrier, le laissent sans ennemis, et il est proclamé roi de l'Asie. Cette immense conquête fut l'ouvrage de cinq années, et certes on ne fit jamais rien de si grand, et en moins de temps, et avec des moyens mieux combinés.

Jusque-là, la vie d'Alexandre me paraît aussi surprenante qu'admirable; mais j'avoue que la fin ne fut pas digne de ces beaux commencements. Après la mort de Darius, il semble que l'ivresse de tant de victoires eût dérangé la tête du conquérant. C'est alors qu'on le vit se livrer à des actes de cruauté et de débauche honteuse qui nuisent à sa mémoire; puis ôtant tout frein à son ambition, il alla porter la guerre jusque par delà de l'Indus, chez des peuples dont jamais, ni les Grecs, ni lui, n'avaient eu à se plaindre.

Les actions d'un homme aussi extraordinaire durent frapper puissamment l'imagination des Grecs, naturellement très-faciles à se laisser émouvoir par tout ce qui avait l'éclat de la grandeur et du merveilleux. Aussi nul héros n'eut jamais autant d'historiens, et la plupart poussa jusqu'à l'excès cette manie des récits romanes-

il s'agit de goût et de littérature, lorsqu'il est question de politique cherche d'autres autorités. Ici c'est celle de Bossuet qu'il invoque ; ailleurs ce sera Montesquieu ou Tacite. Du XVIII[e] siècle notre helléniste prenait certaines idées, mais il en rejetait plus encore qu'il n'en acceptait.

(*Note de l'Editeur.*)

ques, et des descriptions fabuleuses qui a fait naître le proverbe de la *Grèce menteuse*[1].

Plusieurs de ces historiens vécurent du temps même d'Alexandre ; quelques-uns avaient servi sous ses ordres : les autres l'avaient accompagné, appelés par lui pour écrire sous ses yeux la relation de tout ce qu'ils lui verraient faire. Mais presque tous ces témoins furent rendus infidèles, soit par leur penchant à l'exagération, soit par leur bassesse, soit par leurs ressentiments particuliers ou leur attachement à la personne du Roi.

Callisthène, dont la fin fut si tragique, croyait que la divinité d'Alexandre dépendait de sa plume bien plus que des oracles, et son histoire écrite sur ce principe n'eut pour but que de faire, aux dépens de la vérité, l'apothéose du Roi.

Onésicrite est regardé par Strabon comme le plus fabuleux des historiens d'Alexandre. On le plaçait à côté de Ctésias, d'Aristée, d'Isigone, de Polystéphanus, d'Hégésias, écrivains romanesques dont les ouvrages finirent par tomber dans un tel mépris, qu'au temps d'Aulu-Gelle on achetait pour très-peu d'argent leur collection complète[2].

Hiéronyme de Cardie n'avait pas fait oublier son mauvais style par son impartialité.

Clitarque qui fut, s'il faut s'en rapporter au plus judicieux des critiques, à Longin, le plus enflé des historiens, avait écrit en rhéteur, sans véracité et sans goût[3].

Après la mort d'Alexandre : parurent Hégésias, écrivain *asiatique*, dont le style était froid, recherché, ma-

[1] Voyez dans l'*Histoire du roman*, de M. Chassang, les diverses phases de la légende qui se fit de bonne heure autour du nom d'Alexandre. (*Note de l'Editeur.*)

[2] Aulu-Gelle, IX, 4.

[3] Voy. Sainte-Croix, p. 38-41.

niéré, et qui, joignant à ce défaut l'amour des fables et du merveilleux, en avait rempli ses ouvrages; Duris, qui gâta de belles qualités par le même goût pour les prodiges; Jason, abréviateur décharné, qui avait fait une nomenclature plutôt qu'une histoire[1], et plusieurs autres dont les noms seraient longs à rapporter[2].

Mais dans la foule des historiens d'Alexandre, tous ne furent pas d'un si faible mérite; il y en eut quelques-uns qui, sentant mieux l'étendue de leurs devoirs, écrivirent avec plus d'exactitude et de fidélité.

Aristobule et Ptolémée, tous deux généraux sous Alexandre, et le second, roi après sa mort, avaient laissé des relations dont la perte est digne de regrets. Aristobule écrivit à quatre-vingt-quatre ans[3], et Alexandre ne vivait plus alors; il semble avoir eu loin de lui toutes les causes de haine et de partialité. Ptolémée était roi quand il composa ses Mémoires, et le respect qu'il dut à l'élévation de son rang lui en donna sans doute pour la vérité. Cette observation est de Synésius, qui, citant à l'appui d'un fait les Mémoires de Ptolémée, s'exprime en ces termes : « Ainsi l'a rapporté Ptolémée, fils de « Lagus, qui le savait bien, en ayant lui-même été le » témoin, et qui, roi quand il écrivit, ne mentait » pas[4]. »

Il faut encore regretter : le journal d'Alexandre, rédigé par Diodote et Eumène[5]; l'itinéraire de l'armée décrit par Béton et Diognète[6], ouvrage qui aurait levé bien des difficultés sur les campements d'Alexandre, et la géographie de la Perse et de l'Inde; Marsyas, qui avait

1 Voy. Sainte-Croix, p. 47-58.
2 *Ibidem*, p. 58.
3 *Ibidem*, p. 43.
4 *Eloge de la Calvitie*, 79, c.
5 Sainte-Croix, p. 45.
6 *Ibidem*, p. 46.

écrit sur l'éducation du roi, dont il avait été lui-même le condisciple [1]; Ératosthène, géomètre et critique fameux qui avait cherché à corriger les erreurs des autres historiens [2]; Timagène, écrivain qui eut de l'exactitude [3]; Dexippe, homme, suivant Eunape, *d'une érudition universelle et d'une grande puissance de raison* [4].

Tous ces historiens et beaucoup d'autres sont perdus. Il ne nous reste aujourd'hui que Plutarque, Diodore, Arrien.

Plutarque, qui cite deux cent cinquante auteurs [5] qu'il a consultés ou suivis, nous a laissé sans doute un ouvrage très-précieux. Cependant il est trop admirateur et trop passionné pour être toujours impartial et juste. « On s'aperçoit, dit M. de Sainte-Croix, de sa partialité « par les circonstances qu'il supprime..... On sent com- « bien il en coûte à son cœur de raconter les mauvaises « actions de ce prince, et d'avouer le changement que « fit en lui la prospérité, le plus terrible des écueils. En « un mot, tout est arrangé dans cette vie à dessein que « le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais, que « celui-ci soit moins sensible, et qu'Alexandre devienne « par là un objet perpétuel d'admiration. »

Diodore a consacré à Alexandre le dix-septième livre de son *Histoire universelle*. Mais le temps nous en a enlevé une partie. Au reste, il ne paraît pas qu'il ait toujours consulté de bons guides [6]; son ouvrage cependant n'est pas sans utilité.

Arrien a suivi particulièrement les Mémoires d'Aristobule et de Ptolémée, et doit inspirer la plus grande

[1] Sainte-Croix, p. 44.
[2] *Ibidem*, p. 51.
[3] Ammien Marcellin : « Timagenes, et diligentia Græcus et lingua. » Voy. Sainte-Croix, p. 57.
[4] *In Porphyr.*, ad finem, et Sainte-Croix, p. 60.
[5] Sainte-Croix, p. 78.
[6] *Ibidem*, p. 70 et 71.

confiance. Il avait fait une étude particulière de la tactique, et personne n'a mieux que lui décrit les batailles d'Alexandre. Je transcrirai ici quelques lignes du jugement que M. de Sainte-Croix porte sur cet historien. « Il mérite à bien des égards le surnom de *Philalèthe* ou « *ami de la vérité*, qu'un auteur grec lui donne [1]. Pour « l'ordinaire, Arrien n'adopte point un fait sans examen, « et sa critique est presque toujours judicieuse. Il dé- « crit avec beaucoup de clarté les marches, les batailles, « et toutes les opérations militaires qui, la plupart, « sont racontées par les autres historiens d'une manière « incomplète ou inintelligible. Partout on reconnaît « l'auteur de l'excellent traité de tactique qui porte son « nom, et l'on juge facilement que sa théorie était le « résultat d'une pratique éclairée. D'ailleurs Arrien s'est « attaché à faire connaître moins le prince ou l'homme « que le guerrier ou le conquérant, et on s'aperçoit de la « peine qu'il éprouve en rapportant les faits qui ne sont « point à l'avantage du premier. Il semble même glisser « sur ce qu'il ne peut raisonnablement excuser ou pré- « senter sous des couleurs favorables..... On connaîtra « moins par lui les vices ou les vertus, les goûts et les « mœurs de ce conquérant que dans sa vie écrite par « Plutarque. »

Parmi les Latins, on ne peut nommer que Quinte Curce, Justin qui a abrégé Trogue Pompée, et Paul Orose qui a abrégé Justin.

Quinte Curce écrivit d'après Clitarque, « ou, dit M. de « Sainte-Croix, peut-être le traduisit-il, du moins en « grande partie. » Séduit, et par les défauts de son modèle et par son propre goût qui le portait à la recherche dans le style et à l'exagération dans les détails et les descriptions, il a écrit l'histoire comme un roman.

[1] Æneas Gazæus, *Théophraste*, p. 23.

Il multiplie les situations pathétiques et fortes, les discours ornés, enfin tous les moyens de produire le plus grand effet possible. Du reste, il manque de toutes les connaissances préliminaires que doit avoir l'historien, et à chaque instant un lecteur superficiel ou médiocrement instruit peut être entraîné par lui dans les plus grossières erreurs. « On ne saurait, dit son savant examinateur, être « trop en garde contre les charmes de son style, et au- « cun écrivain de l'antiquité ne doit être lu avec plus de « précaution. Son ignorance en tactique le rend souvent « inintelligible dans le récit des batailles..... Il ne parle « que d'une manière vague et obscure des saisons dans « lesquelles sont arrivés les différents événements ; il « ne fait pas mention des années, et ne les désigne « même pas. De son inexactitude naît un désordre qui « empêche de bien saisir le fil de la narration. Il s'em- « barrasse encore moins de la géographie, et son ou- « vrage fourmille d'erreurs sur cette matière, » etc.

Trogue Pompée vivait sous Auguste et était digne de ce grand siècle. C'était, dit son abréviateur, Justin, un homme d'une antique éloquence (*vir priscæ eloquentiæ*) ; et Vopiscus, parlant des plus grands historiens[1], nomme Trogue à côté de Tite Live, de Salluste et de Tacite. M. de Sainte-Croix pense que Trogue Pompée avait en grande partie suivi Clitarque, guide infidèle suivi déjà, comme nous l'avons vu, par Quinte Curce et Diodore de Sicile.

Paul Orose a consacré au conquérant macédonien cinq chapitres de son *Histoire universelle*. Il suit Justin, mais n'a pas imité la sagesse de son style. Orose a les défauts de l'école africaine : il est dur, barbare, obscur, ampoulé, déclamateur. Il faut pourtant remarquer, avec M. de Sainte-Croix, qu'il ne mérite pas tout à fait le mépris

[1] Vopisc., *Aurel.*, ch., II.

dans lequel il est tombé, « surtout si l'on considère qu'il « a vraisemblablement fourni à Bossuet l'idée de son « *Discours sur l'Histoire universelle*. Paul Orose ramène « comme lui tous les événements aux vues de la Provi- « dence sur l'établissement de la religion chrétienne, « mais c'est d'une manière moins directe, et son plan « n'est pas dessiné avec la même exactitude. D'ailleurs « cet art admirable de rassembler tant de matériaux épars « et divers pour en composer un ensemble parfait, et « de faire jaillir de cette belle ordonnance le trait de « lumière qui dissipe toutes les ombres ; ce savoir vaste « et jamais superflu, cette éloquence toujours noble, « rapide, et quelquefois sublime, qui pénètre et vivifie « tout, qui élève l'âme et lui laisse une impression du- « rable ; ces grands traits empruntés si heureusement « des prophètes, ces réflexions justes et profondes, ces « images fortes et majestueuses, enfin ces expressions « qui renferment et font naître une foule de pensées ; « voilà ce qui appartient exclusivement à l'illustre Bos- « suet, » etc. J'ai cité ce passage pour faire voir que le style de M. de Sainte-Croix a le mérite bien rare dans les livres d'érudition d'être élégant et pur, et de s'élever quand le sujet le demande.

Tous ces historiens, et beaucoup d'autres, sont examinés par M. de Sainte-Croix avec les plus grands détails, d'après leurs ouvrages, ou leurs fragments, ou les témoignages de l'antiquité ; il discute aussi le degré de confiance que méritent plusieurs autres auteurs qui n'ont parlé d'Alexandre qu'accidentellement, Strabon, Polyen, Athénée, Ælien, Valère Maxime, etc. Pour compléter cet examen, qui occupe toute la première partie de l'ouvrage, M. de Sainte-Croix y a fait entrer les historiens orientaux, si pourtant on peut donner le nom d'historiens à des écrivains hyperboliques jusqu'au ridicule, poëtes en prose, décrivant avec pompe le printemps et l'hiver,

employant les plus absurdes et les plus gigantesques figures, abusant en tout sens et en tout genre de ce trop facile talent que les Asiatiques ont pour l'exagération, et manquant rarement d'altérer les faits, pour consoler un peu leur orgueil national. Quelques lignes de M. de Sainte-Croix feront mieux connaître leur manière que tout ce que j'en pourrais dire. « Mirkhond assure qu'A-
« lexandre dans l'espace de quatorze ans, parcourut les
« routes et les déserts, les plaines et les montagnes du
« globe, et que les pieds de ses coursiers agiles et étin-
« celants de feu écrivirent sur les lieux les plus élevés
« et les moins accessibles des vers dont le sens est : Le
« jour il était dans la Grèce et la nuit dans l'Inde, le
« soir à Damas et le matin à Rouschad. Son cheval se
« désaltérait en un même jour aux rives de Gihon et
« dans les eaux du Tigre qui arrose Bagdad. »

Dans la seconde et la troisième partie, M. de Sainte-Croix examine en détail les récits des historiens depuis la naissance d'Alexandre jusqu'à sa mort. Je ne peux suivre ici la marche de l'auteur : c'est dans l'ouvrage même qu'il faut voir avec quel art il fait concorder les écrivains qui semblent s'éloigner le plus, comme il discute la vraisemblance relative de deux récits contradictoires qu'il est impossible de concilier et montre lequel il faut préférer, comme il corrige les erreurs chronologiques et géographiques, réfute les traditions fabuleuses et ces mensonges historiques qui, longtemps propagés, ont fini par acquérir les droits de la vérité. Par exemple, Quinte Curce et Pline rapportent d'après Clitarque [1] qu'Alexandre mit le feu au palais de Persépolis, que la ville fut consumée et qu'on n'en retrouverait pas la place, si l'Araxe ne l'indiquait. Mais Aristobule, suivi par Plutarque, assure qu'il n'y eut qu'une partie du palais

[1] Voy. Sainte-Croix, p. 311.

de brûlée : « Comment que ce soit, dit le biographe, « c'est bien chose confessée de tous, qu'il s'en repentit « sur l'heure même et qu'il commanda qu'on éteignît « le feu [1]. » D'ailleurs les voyageurs modernes qui ont examiné les ruines de ce palais ont reconnu qu'il était de toute impossibilité que les flammes eussent pu consumer un édifice composé de masses de pierres énormes et indestructibles. Ailleurs M. de Sainte-Croix démontre par le calcul la possibilité des marches d'Alexandre, que la fausse évaluation des mesures et la confusion des termes avaient fait regarder comme fabuleuses, et dont Montesquieu disait : « Vous croyez voir l'empire de « l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les « jeux de la Grèce, que le prix de la victoire. »

Quelques écrivains politiques ont supposé que le conquérant macédonien n'avait pénétré si avant à l'orient de l'Asie que pour unir les Indes avec l'Occident, par un commerce maritime, comme il avait voulu les unir par les colonies qu'il avait portées dans les terres, et que la fondation d'Alexandrie tenait à ce vaste plan de commerce. « Mais, dit M. de Sainte-Croix, si ce fut réellement « le dessein de ce prince, pourquoi permettait-il pendant « le cours de ces mêmes opérations de rétablir Tyr qui « avait conservé ses relations commerciales, et devenait « naturellement la rivale d'Alexandrie ? » Tous les historiens s'accordent à ne donner à Alexandre, dans sa conquête de l'Inde, d'autre motif que l'amour de la gloire militaire, et quand il cherche à se faire suivre par ses soldats découragés, il ne leur parle point du tout de l'avantage d'étendre le commerce, mais de la gloire d'étendre leurs conquêtes et de ne donner à leur empire d'autres bornes que celles que Dieu a mises à la terre.

[1] Plutarque, *Alexandre*.

Toutes ces idées commerciales ne sont ni du siècle ni du caractère d'Alexandre.

La quatrième partie est consacrée à l'examen des témoignages de la Bible et des écrivains juifs. M. de Sainte-Croix admet, en homme religieux et convaincu, la certitude des prophéties et leur parfait accomplissement. Le voyage d'Alexandre à Jérusalem, que de très-grands critiques ont regardé comme supposé, dont Bossuet, Pétau, Usher, le père Ansaldi, ont admis la possibilité, est discuté par M. de Sainte-Croix avec de grands développements. Il en justifie presque toutes les circonstances d'une façon sans réplique, et montre que les plus forts arguments de ceux qui l'ont rejeté étaient appuyés sur une erreur chronologique. M. de Sainte-Croix avait combattu, dans sa première édition, l'opinion qu'il soutient aujourd'hui ; mais les raisons par lesquelles il la défend sont bien plus fortes, plus pleines, plus développées que celles par lesquelles il l'avait attaquée. Et il est remarquable que Bayle, qu'on n'accusera sûrement pas d'être ou trop crédule ou trop prévenu en faveur de la religion, admet la vérité de ce voyage au moins dans le fond, sinon dans toutes les circonstances. Je me garderai bien, « dit-il[1], de mettre au nombre des fables le voyage d'A- « lexandre à Jérusalem. La narration que Josèphe nous « en a laissée pourrait être fabuleuse, quant à certains « points. Dira qui voudra qu'elle l'est en tout et partout ; « le silence des auteurs païens qui ont parlé de tant « d'autres choses moins considérables, concernant ce « prince, arrivées dans des pays aussi obscurs pour le « moins que la Judée, sera une raison forte pour qui « voudra, mais non pas pour moi. »

Dans la cinquième partie, M. de Sainte-Croix traite de la chronologie des historiens d'Alexandre, matière épi-

[1] Art. Macédoine, note 6.

neuse et pleine de difficultés, mais il les éclaircit à l'aide de sa critique supérieure, et donne pour résultat de ses laborieuses recherches un canon chronologique, depuis l'avénement de Philippe jusqu'à la mort d'Olympias, ou, en d'autres termes, depuis l'an 360 jusqu'à l'an 318 avant Jésus-Christ.

La géographie des historiens d'Alexandre occupe la sixième partie. M. de Sainte-Croix montre d'abord quels furent, chez les Grecs, les commencements de la science géographique. Arrivant ensuite aux écrivains qu'il s'est chargé d'examiner, il relève leurs erreurs, explique les difficultés nées de fausses mesures ou de la confusion des noms. Toute cette section est du plus grand intérêt, et répand beaucoup de jour sur plusieurs points très-obscurs de l'ancienne géographie. Elle est terminée par des observations sur l'important voyage de Néarque, qui, parti des bouches du Sind, arriva à Ormuz après une traversée de sept mois. L'authenticité de ce voyage avait été contestée par des savants du premier ordre, entre autres par l'habile Dodwell et le paradoxal Hardouin. Les recherches nouvelles de M. de Sainte-Croix et de son savant collègue, M. Gosselin, lèvent tous les doutes.

Telles sont les principales matières contenues dans ce grand et bel ouvrage. Je ne dois pas oublier de dire que M. Barbié du Bocage y a mis une excellente carte des expéditions d'Alexandre et en a donné l'analyse dans une savante dissertation, que M. Quatremère de Quincy, l'un des hommes de France qui connaissent le mieux la théorie des arts et celui peut-être qui en parle avec le plus de talent, a fait, d'après les récits des historiens, deux beaux dessins du bûcher d'Héphestion et du char funèbre d'Alexandre, enfin, que le célèbre M. Visconti a donné l'explication d'un bas-relief inédit et d'une belle exécution représentant la bataille d'Arbelles.

L'ouvrage est terminé par une table des matières faite

avec beaucoup de soin et d'exactitude, et par une autre table des auteurs corrigés et de ceux dont on trouve cités dans les notes des fragments inédits. Les passages les plus remarquables sont ceux que M. de Sainte-Croix a pris dans la *Stéréométrie* du mathématicien Héron, dans les scolies sur Denys de Thrace, dans le lexique de Photius, dans un abrégé de Polyen qui offre d'excellentes restitutions pour le texte imprimé de cet écrivain, dans le lexique des orateurs, ouvrage qu'il serait utile de publier avec les autres grammairiens de cet antique et précieux manuscrit de Coislin[1] qui a fait faire aux philologues de Hollande et d'Angleterre plus d'un voyage en France, enfin, dans Théodulus ou Thomas Magister, dont le discours au philosophe Joseph sur les guerres de Perse et d'Italie ne mériterait pas moins d'être imprimé. On y trouve plusieurs faits importants pour la connaissance de l'histoire du Bas-Empire au XIVe siècle. J'ai entendu dire que M. de Villoison avait eu le projet d'en donner l'édition. Si ce savant helléniste, dont la maladie alarme vivement tous ceux qui le connaissent et les amis de ceux-ci et tous ceux des lettres grecques, se charge de publier ce discours et d'y joindre ses remarques, on peut assurer d'avance qu'elles seront un trésor d'érudition historique, car M. de Villoison, qui a dans tous les genres des connaissances infinies, est peut-être l'homme qui a le plus approfondi l'histoire des derniers siècles de l'Empire grec et qui en possède le mieux tous les détails.

[1] Biblioth. Coislin, n° 145.

XXIX

DISSERTATIONS DE MAXIME DE TYR

PHILOSOPHE PLATONICIEN

Traduites du grec par J. J. Combes-Dounous [1].

On ne sait presque rien sur la vie du philosophe Maxime, sinon qu'il naquit à Tyr et qu'il vécut sous Marc-Aurèle et Commode ; l'année de sa naissance et celle de sa mort sont également inconnues.

J. Scaliger, trompé par un passage mal interprété de la chronique d'Eusèbe, s'est imaginé que Maxime de Tyr avait été un des instituteurs de Marc-Aurèle. M. Dounous, aidé des savantes recherches de Fabricius et de Davies, a très-solidement réfuté cette opinion, ainsi que celle de Morel, habile helléniste et bon imprimeur du XVIe siècle qui, par une erreur beaucoup plus grossière, a confondu Maxime de Tyr avec un Maxime de Byzance ou d'Épire, postérieur de deux cents ans et l'un des maîtres de l'empereur Julien.

Les dissertations de Maxime roulent toutes sur des questions philosophiques. La morale en est extrêmement pure et les principes dignes d'un élève du sage Platon. Il y examine si la volupté est un bien, quelle est la fin de la philosophie, s'il faut prier, si nos connaissances sont

[1] *Journal des Débats* du 16 février 1803.

des réminiscences ; il y traite de Dieu selon Platon, de la science, du démon et de l'amour de Socrate, etc.

Ces dissertations paraissent avoir été composées pour des lectures publiques : c'était alors la manie générale. Tous les littérateurs, les poëtes, les orateurs, les philosophes voulaient se faire applaudir dans des séances littéraires, et comme les sages principes de l'antique littérature étaient presque entièrement négligés, comme les défauts brillants de quelques sophistes ingénieux avaient corrompu le goût des écrivains et celui des juges, on ne pouvait se faire lire ni se faire écouter qu'en mêlant à tous les sujets, même aux plus sévères, le luxe frivole des descriptions et des antithèses, l'appareil ambitieux des lieux communs et tout le prestige de l'école.

Peu de lettrés avaient alors l'esprit assez juste pour échapper à cette contagion, et Maxime de Tyr écrivait beaucoup plus pour mériter les applaudissements de ses contemporains que pour gagner les suffrages de la postérité. Aussi ses dissertations, que j'appellerais plutôt déclamations, sont-elles presque toujours superficielles, plus ornées que ne le comporte le sujet, et bien plus dignes d'un rhéteur que d'un philosophe.

Au reste, dans ce triste naufrage de presque tous les monuments de l'antiquité, ces livres médiocres, dont sûrement les anciens faisaient très-peu de cas, sont devenus pour nous extrêmement précieux. Les dissertations de Maxime contiennent beaucoup de faits qui intéressent les érudits. Les amateurs de la philosophie ancienne y trouvent quelques pages curieuses ; et l'extrême pureté du style, le fini élégant avec lequel elles sont presque toutes écrites, en rendent la lecture très-agréable à tous ceux qui entendent le grec.

Pour faire d'un ouvrage de ce genre une traduction qui ait le charme et l'intérêt de l'original, qui puisse au moins en approcher, il faudrait joindre à une connais-

sance peu médiocre de la langue grecque le talent de bien écrire en français, pouvoir enfin faire passer dans sa copie cette élégante abondance, cette facilité brillante qui distinguaient le style de Maxime.

Formey, de l'Académie de Berlin, traduisit en 1764, les dissertations de Maxime ; mais, Formey écrivait fort mal et ne savait pas le grec. Il a suivi la version latine qu'il n'a même pas toujours comprise.

M. Dounous [1] entend certainement un peu le grec. Il a fait quelques petites conjectures qui prouvent qu'il n'est pas étranger à l'étude de cette langue. Mais, à en juger par l'ensemble de son travail, il était encore un peu loin de ce degré de force où il faut être parvenu pour bien entendre Maxime qui est souvent bien difficile. Comme il ne faut pas critiquer sans preuves, en voici quelques-unes. Dans la 3e dissertation, je lis cette phrase de M. Dounous : *le goût (pour la volupté) est comme une*

[1] J. J. Combes-Dounous, né en 1758 à Montauban, est mort en 1820. C'était un de ces écrivains comme il y en eut un trop grand nombre à la fin du XVIIIe siècle. Au lieu de concentrer son application sur un point, il se dispersa, et fit un peu de littérature, un peu de philosophie, un peu d'érudition, un peu de politique, voire même un peu de dogmatisme protestant. C'est dire qu'il n'excella en rien. M. Boissonade n'encouragea jamais, même chez ces hommes dont le caractère était respectable, comme Combes-Dounous, des tendances dont le résultat le plus certain est d'encombrer une littérature de livres médiocres et sans avenir. Quoique lui-même sût tant de choses, et les sût si bien, il aimait fort les spécialités littéraires, comme on dit aujourd'hui. Il pensait volontiers avec Molière

Qu'un esprit partagé rarement s'y consomme,
Que les livres DES GRECS *demandent tout un homme.*

Il est certain que des traductions comme celles qu'il juge ici ne pouvaient que retarder la renaissance des lettres grecques, et les compromettre auprès des gens de goût. C'est ce qu'il dira lui-même à la fin de son article ; et si nous le relevons ici, c'est parce que nous ne voudrions pas qu'on vît du pédantisme dans ce qui n'est que la vivacité d'un bon esprit blessé.

(*Note de l'Éditeur.*)

sentinelle placée autour de l'être vivant pour le conserver; et sur cette phrase le traducteur a fait cette note miraculeuse : *Le texte porte* LITTÉRALEMENT, « *Il est comme un soulier, comme une chaussure placée autour de l'animal pour le conserver. La métaphore que j'ai substituée à celle de l'original m'a paru plus noble et plus digne de notre langue.*— Gardez-vous bien de croire que Maxime, sophiste par état, déclamateur, homme de bon sens d'ailleurs, ait comparé la volupté *à un soulier* et ait pu croire qu'un soulier *placé autour* de l'animal pût le conserver. Tout cet esprit appartient à l'interprète. Voici l'original : Ἡ πρὸς ἡδονὴν φιλία... ὥσπερ κρηπίς τε σωτηρία τοῦ ζώου ὑποβέβληται, ce qui veut dire mot à mot : « L'amour « du plaisir est placé sous la conservation de l'individu « comme une base. » Il est très vrai que le mot κρηπίς signifie *soulier*, mais il signifie aussi *base*, *fondement*, et le traducteur n'eût pas dû l'ignorer. Athénée (58) dit que le fruit de la mauve ressemble à la κρηπίς d'un gâteau καθάπερ ἡ τοῦ πλακοῦντος κρηπίς. Si jamais M. Dounous nous donne une traduction d'Athénée à la place de celle de M. de Villebrune, qui est fort mauvaise, traduira-t-il le *soulier d'un gâteau*? Casaubon, sur Athénée, lui apprendra ce que c'est que κρήπις en termes de pâtisserie. Je connais au moins trois passages de Philostrate où on lit κρηπίς τοῦ νεώς, ce qui veut dire le péristyle, et non pas le soulier du temple. Κρηπίς est là un terme d'architecture, bien expliqué par Hesychius. Ce mot a donc plus d'une signification, et M. Dounous, voyant que celle qu'il lui donnait dans le passage de Maxime était ridicule, eût dû consulter son dictionnaire ou, au moins, la traduction latine.

Il y a cette phrase dans la 24ᵉ dissertation Ἐκείνη (Σαπφώ) εἶπεν Ἔρωτα γλυκύπικρον καὶ ἀλγεσίδωρον [1], c'est-à-

[1] *Lyrici Græci, sylloge Poet. Græcorum*, p. 62, frag. XXIX, édit. Boissonade.

dire littéralement: « Sapho a dit que l'Amour était *doux-amer* et distributeur de dons douloureux. » Il y a dans les mots grecs une élégance infinie. Le composé γλυκύπικρος (*doux-amer*), dont la traduction française est ridicule, est en grec une expression charmante, et qui exprime admirablement bien ce mélange de plaisirs et de peines dont l'amour se compose. On la trouve très-souvent dans les poëtes et les prosateurs grecs.

O dolcezze amarissime d'amore !

s'écrie le berger de Guarini, et Montaigne a dit quelque part, à l'imitation des anciens, et presque avec leur élégance : « Nous sentons au-dedans de nous, je ne sais « quelle *aigre-doulce* pointe de volupté maligne à veoir « souffrir aultruy. » Voici la manière vraiment curieuse dont M. Dounous nous a traduit le passage de Sapho : *Sapho compare l'amour à de la douce-amère, à de l'aigre-doux.* D'abord il n'est point question de comparaison dans le passage grec. Maxime cite deux épithètes données à l'amour, et il n'y a point de comparaison dans ces deux épithètes. Ensuite la *douce-amère* est une espèce de solanum (*solanum dulcamara*) que Sapho ne connaissait sûrement pas, et que son imagination très-noblement poétique n'eût jamais trouvée comparable à l'amour. Quant à l'*aigre-doux*, si c'est quelque chose, j'avoue que je n'en sais rien. Il faut remarquer encore que ce riche et brillant composé ἀλγεσίδωρον (*dont les présents sont douloureux*), a été oublié tout à fait par le traducteur.—Il me semble que quand on fait de pareilles fautes, on ne peut pas très-raisonnablement prétendre à la réputation d'helléniste ou d'homme de goût.

Dans la 3e dissertation, la dernière phrase a été absolument mal entendue. Je ne la citerai pas, parce qu'elle est un peu longue. Je me contenterai d'observer que le mot εὐπορία, que M. Dounous traduit par *opulence*, ne peut

avoir cette signification dans ce passage : elle y produit un contre-sens formel. Εὐπορία, si je ne me trompe, est là une expression philosophique qui signifie cet état où l'âme, dégagée des préjugés, voit clairement les objets. Il s'oppose alors à ἀπορία. Ces deux mots se trouvent fréquemment employés de cette manière dans la Métaphysique d'Aristote. Maxime au commencement de la 4e dissertation, se sert de la phrase εὐπορία τοῦ φρονεῖν où les mots τοῦ φρονεῖν sont le commentaire et comme la glose de εὐπορία de la 3e dissertation.

Le style de cette traduction n'est pas davantage à l'abri de la critique. Voici, entre beaucoup d'autres, quelques exemples qui prouveront, je crois, que M. Dounous avait encore besoin de s'exercer longtemps et qu'il s'est trop hâté de présenter au public les essais de sa plume. — *Jupiter était venu prendre ses ébats avec des femmes mortelles, et* PARSEMER DE CÔTÉ ET D'AUTRE *les premières races des rois.* — *Ils se plaisent à lancer le disque et à* FENDRE L'AIR DU JAVELOT. — *Alcibiade*, LE PLUS PIMPANT *des Athéniens.* — *Homère défend dans les courses de faire* FRISER *de trop près la borne au cheval gauche.* — *L'amour n'est pas le fils de Vénus*, MAIS SON LAQUAIS ET SON DOMESTIQUE. — *Un Corinthien* NOMMÉ *Œschyle avait auprès de lui* UN GARÇON *dorien* NOMMÉ *Actéon.* — *L'*AUTRE *engagea* LES AUTRES *à tenter l'enlèvement d'Actéon*, etc., etc. — Ce qui ne se conçoit guère, c'est que M. Dounous qui, d'après les exemples que je ne veux pas multiplier, ne paraît pas avoir le goût très-sévère, a quelquefois d'étranges délicatesses. Il n'a jamais pu se résoudre à employer le mot *cuisine ;* il lui substitue quelque part cette périphrase un peu risible : le *laboratoire des aliments.* Ailleurs, il le remplace par l'*art des Apicius.* Cette dernière expression, qu'il répète deux ou trois fois et qui serait bonne partout ailleurs, est un contre-sens, ou plutôt une faute *de costume*, si je puis parler ainsi, dans la tra-

duction de Maxime ; et M. Dounous est d'autant plus inexcusable de l'avoir faite, qu'il a pris soin de nous dire dans sa préface, que ce philosophe grec « n'a pas écrit « un seul mot d'où l'on puisse induire péremptoirement « qu'il ait su qu'il y avait *des Romains* et des auteurs « latins au monde. » L'art des Apicius est donc une phrase déplacée. Le mot *Messieurs* dans une apostrophe aux accusateurs de Socrate est un mot ridicule, et quand M. Dounous écrit qu'*Homère fait prendre aux malades un verre de vin de Pramnium*, il écrit dans le style de Scarron travestissant l'*Énéide*. Le mot homérique δέπας signifie une coupe, en général, et non pas un verre, attendu qu'il n'y avait point de verres au temps d'Homère.

Quelques-uns des lecteurs de M. Dounous auront pensé peut-être que l'érudition de ses notes lui mérite, au moins, l'éloge d'avoir beaucoup de lecture et une grande connaissance des ouvrages anciens, mais je suis forcé de priver encore M. Dounous de cet éloge. Les nombreuses citations qui hérissent la plupart de ses remarques sont prises dans le savant commentaire de Davies et de Maltkland. M. Dounous ne les nomme presque jamais ; et quand il le fait, c'est plutôt chez lui finesse que justice. Il a cru que s'il les nommait de temps en temps, on pourrait penser que toutes les fois qu'il ne les nomme pas, il ne leur a rien emprunté. Au reste, cette manière facile de travailler a ses inconvénients, car il arrive quelquefois qu'en citant, d'après les hommes les plus érudits, des livres qu'on n'a jamais lus, que souvent même on n'a jamais aperçus, on donne, sans le vouloir, d'étranges preuves d'ignorance. Par exemple, Davies dit dans une note : *Quapropter nihil mirum si Dodwellus dissert. in Irenæum*, VI-14, *indicare nequiit de*, etc. M. Dounous traduit : *Il ne faut donc pas s'étonner que Dodwell dans sa dissertation sur Irénée*, LIVRE VI, ch. 14, *n'ait pu indiquer*, etc. Il est bon de remarquer que M. Dodwell n'a pas fait une dissertation

sur Irénée, *en six livres*, mais six dissertations, partagées en un certain nombre de paragraphes, et c'est la sixième que Davies citait. M. Dounous, qui n'a jamais vu cet ouvrage de Dodwell, eût fait très-prudemment de copier la notation de Davies, sans vouloir l'interpréter.

Les traductions des anciens doivent être maintenant jugées plus sévèrement que jamais. La connaissance des langues savantes se perdant tous les jours de plus en plus, il est du devoir de la critique d'indiquer les défauts des interprètes avec la plus exacte impartialité, afin que les lecteurs qui ne peuvent consulter les originaux ne croient pas trop légèrement au mérite de traductions qui n'en ont point.

XXX

MÉLANGES DE CRITIQUE ET DE PHILOLOGIE

PAR S. CHARDON DE LA ROCHETTE [1].

(Ier ARTICLE.)

M. Chardon de La Rochette, dont le nom est en grande estime parmi les hellénistes et les érudits, publie, depuis quelques années, dans le *Magasin encyclopédique*, d'excellents morceaux de littérature et de critique. Malheureusement ce journal n'a pas tout le succès qu'il mérite, et les dissertations de M. de La Rochette étaient en quelque façon perdues pour les lettres et pour sa réputation. Il vient de les réunir dans le recueil que j'annonce, et il y a joint trois morceaux qui n'avaient point encore été imprimés.

Ces *Mélanges* présentent une grande variété; mais c'est toujours une variété savante. Cependant, que mes lecteurs ne s'effrayent pas trop. Il est vrai que l'auteur est un des hommes les plus érudits que nous ayons en France et qu'il réunit à une connaissance profonde de la langue grecque une littérature infinie; mais c'est un savant qui ne dédaigne point de sacrifier aux Grâces : il instruit, mais il sait plaire, et, dans ce qu'il écrit, l'agrément se joint toujours à la solidité.

Le premier volume commence par les extraits de deux

[1] *Journal de l'Empire* des 3 mars, 9 avril et 19 mai 1812.

romans grecs aujourd'hui perdus, les *Choses incroyables qui se voient au delà de Thulé*, par Antonius Diogène, et les *Babyloniques* de Jamblique. On croirait que M. de La Rochette, connaissant notre frivolité, a voulu nous attirer par ce mot de *roman*, et, comme l'on dit, mettre le miel sur le bord du vase :

. . . . . Prius oras pocula circum
Contingit mellis dulci flavoque liquore.

Ces extraits ont été composés par Photius, qui lisait tout, les orateurs, les historiens, les poëtes, les Pères et les romanciers. Ils sont fort courts, fort insuffisants, mais on n'en doit pas moins savoir gré à M. de La Rochette de la peine qu'il a prise de les traduire. Ils ajoutent à nos connaissances sur cette partie de la littérature légère des Grecs, et nous fournissent une nouvelle preuve de la supériorité des romanciers modernes. Il est aisé de juger que les romans de Diogène et de Jamblique étaient un tissu d'aventures sans intérêt et sans vraisemblance; pourtant il en faut regretter la perte. Quoique défectueux sous le rapport de l'art, ils auraient sûrement offert une riche moisson aux recherches des érudits[1].

[1] Les recherches dont parle ici M. Boissonade montrent assez depuis combien de temps ce vaste problème d'histoire littéraire, qui a pour objet le *Roman dans l'antiquité*, est à l'étude dans le monde savant. Les agréables détails qui s'y rattachent tentaient nombre d'érudits ; mais les points difficiles restaient dans l'ombre; aujourd'hui il n'en est plus de même : le jour s'y est fait à peu près partout, grâce au beau travail qu'a suscité le programme de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Si l'on veut voir combien le sujet s'est agrandi depuis un demi-siècle, on n'a qu'à lire ce que M. Chassang dit d'Antoine Diogène, dans son chapitre relatif aux romans sur la géographie, et ce qu'en dit Chardon de La Rochette dans son timide travail, c'est toute la différence qu'il y a entre la philologie pure et la philologie éclairée par la triple lumière de l'histoire, de la philosophie et de la littérature. Et pourtant Chardon de la Rochette est un des érudits du siècle passé dont la science semblait mener de front ces trois choses! (*Note de l'Éditeur.*)

A ces extraits sont jointes des notes fort instructives et dignes de la réputation de M. de La Rochette. Celles où il parle de Jamblique, de Ptolémée, d'Héphestion, de Zamolxis, sont moins des notes que de petites dissertations. La dernière est pleine de détails peu connus : les hellénistes y remarqueront une restitution très-plausible d'un passage du *Charmides* de Platon, faite par le changement fort simple de ἄλλου en ὅλου. M. de La Rochette aurait pu, et peut-être aurait dû la confirmer, en observant que ces deux adjectifs ont été quelquefois confondus par les copistes : il y a dans Isocrate un exemple de cette permutation [1].

Ce qui suit est d'un genre plus sévère, et ne pourra guère être lu que par des hellénistes de profession ; ce sont des Éclaircissements sur plusieurs passages de l'*Anthologie* cités par Suidas. Du même genre, et pour les mêmes lecteurs, sont les Dissertations sur une inscription grecque, sur deux épigrammes de Philodème, sur quelques éditions de l'*Anthologie*, notamment sur celle qu'a publiée M. de Bosch.

L'*Anthologie* grecque est, depuis longues années, l'objet principal des études de M. de La Rochette. Il n'est pas étonnant qu'il y revienne si souvent : c'est son sujet favori et de prédilection. La lecture de ces différents morceaux donne une très-haute idée de l'importance des recherches qu'il a faites et des matériaux qu'il a recueillis. Combien il serait à souhaiter que le public pût jouir bientôt de ce précieux travail ! Mais M. de La Rochette ne trouve point en France de libraire qui veuille publier les neuf volumes que doit avoir son édition. Neuf volumes de poésies grecques et de notes savantes ont peu d'attrait pour nos éditeurs, et leur indifférence est assez concevable. Ils sont marchands, et non pas littérateurs ; à leurs yeux, il n'y a de bons livres que les

[1] Voy. l'*Isocrate* de M. Coray, t. II, p. 259.

livres qui se vendent bien. L'*Anthologie* trouverait ici peu d'acheteurs; elle en aurait beaucoup à l'étranger; l'importance de l'ouvage et le nom justement estimé de l'éditeur semblent répondre du succès; mais il faut à nos libraires des données plus positives. On dit qu'une Université étrangère a fait à M. de La Rochette des offres très-brillantes. Ne serait-il pas un peu honteux pour la France qu'un savant français ne fût pas assez encouragé dans son propre pays pour pouvoir y publier un livre important? Ne pouvons-nous pas souscrire? Que M. de La Rochette essaye. Nous empruntons bien à nos voisins des modes et de frivoles usages : pourquoi ne pas imiter aussi cette noble générosité avec laquelle ils accueillent et secondent toute entreprise utile. Ce serait là de l'*anglomanie* bien placée [1].

On ne lira pas sans intérêt une longue et belle notice sur l'Anacréon de l'abbé de Rancé. A douze ans, l'abbé de Rancé donna une édition d'Anacréon; la dédicace et les notes étaient écrites en grec : pour cet âge, c'était un

[1] Les vœux de M. Boissonade n'ont pas été réalisés : l'*Anthologie* de Chardon de La Rochette n'a trouvé d'éditeurs ni en France ni ailleurs. Et pourtant, si une publication grecque est faite pour des lecteurs français, c'est l'*Anthologie*. Nous allons enfin la posséder. L'*Anthologie* de M. Boissonade s'imprime depuis déjà deux ans. M. A. Firmin Didot, toujours dévoué aux lettres grecques, et digne successeur des H. Estienne, comme eux helléniste patient et infatigable, va donner d'ici à très-peu de temps l'édition complète de l'*Anthologie*, préparée par celui qui fut son professeur de grec, il y a de cela tantôt soixante ans. Ainsi cette publication qui sera le titre suprême et posthume de M. Boissonade à la reconnaissance des littérateurs, cette *Anthologie* que l'Allemagne pourra nous envier, ce sera à un des élèves de M. Boissonade que nous la devrons. Et pour que rien ne manque à l'intérêt qui doit s'attacher à une œuvre de cette importance, celui qui en dirige l'exécution, est un des plus habiles hellénistes de notre temps, M. Dübner, qui fut plus d'une fois émule de M. Boissonade dans la carrière philologique. Certainement ses bons soins ne peuvent manquer de rendre ce monument encore plus digne de celui qui en a amassé les matériaux.

(*Note de l'Éditeur.*)

prodige. Quand, par la suite, la mort de la duchesse de Montbazon l'eut jeté dans cette austère réforme qui a rendu son nom si fameux, il brûla, par esprit d'humilité, tous les exemplaires qu'il lui fut possible de trouver : aussi cette édition est-elle devenue excessivement rare. M. de La Rochette la décrit avec des détails très-circonstanciés, et il prouve fort bien que M. de Rancé a donné une édition grecque, et non pas une traduction française d'Anacréon : erreur qui a été répétée quelquefois, et tout récemment par un littérateur plein d'esprit et de talent. Parmi les morceaux cités par M. de La Rochette, j'ai remarqué une petite pièce de vers grecs, composée en l'honneur de l'abbé de Rancé. M. de La Rochette l'a trouvée pleine de grâce, de naturel, et vraiment anacréontique. Les idées ont, si l'on veut, quelque chose d'aimable et de doux ; mais les solécismes et les fautes de quantité les déparent terriblement. Il me semble que M. de La Rochette a été trop indulgent. Il aura, sans doute, pensé que ces vers, en l'honneur d'un éditeur de douze ans, étaient l'ouvrage de quelque autre petit écolier qui ne pouvait pas encore parfaitement connaître la mesure des syllabes et le régime des verbes, et il lui aura pardonné ses fautes, en faveur de son zèle et de ses heureuses dispositions.

Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, plaisanterie un peu vieille et un peu longue, a fourni à M. de La Rochette la matière de deux articles aussi instructifs que curieux : ils me fourniront à moi le sujet d'une très-petite remarque. Autour du portrait de Mathanasius, on lit en grosses lettres : CHRYSOSTOMVS MATHANASIVS Dr. Q. S. M. D. LL. Après de longues recherches (et la chose en valait bien la peine !), on a interprété les dernières lettres par *docteur qui se moque de la littérature*. M. de La Rochette croit cette explication excellente. Je l'adopterai aussi ; mais pourtant avec une correction. La légende du

portrait ne finit point exactement par D. L. L., mais par D. LL. Or, l'on sait que dans l'orthographe lapidaire, les lettres semblables réunies indiquent un pluriel : je traduis donc, *qui se moque des littérateurs*. Et au fait serait-il raisonnable que Mathanasius se moquât de la littérature? Ce sont les *littérateurs* qu'il tourne en ridicule : Burmann, par exemple, Bentley, et quelques autres. S'il faut un exemple de cette orthographe, je citerai l'inscription bien connue de l'arc de triomphe de la Porte Saint-Denis : PRÆFECTVS ET ÆDILES PONI CC.; ce qui signifie, comme chacun le sait, *poni curaverunt*.

Ce volume, si riche en choses excellentes, offre encore une dissertation sur Panœtius, d'après M. van Lynden, et un article sur la *Guerre civile* de Pétrone, élégamment traduite par M. Deguerle. J'y ai appris une bonne nouvelle, c'est que M. Clavier prépare une édition de Pétrone, dont la moitié est déjà imprimée; malheureusement il y a longtemps, et le savant académicien paraît avoir négligé ce travail. Il faut espérer pourtant qu'il ne l'abandonnera point tout à fait. L'on n'ignore pas qu'il est maintenant occupé de recherches beaucoup plus importantes, et sûrement l'histoire grecque offre à son érudition et à sa critique une application beaucoup plus belle, beaucoup plus utile que le texte d'un écrivain du troisième ordre. Pétrone ne mérite pas qu'il s'en occupe très-sérieusement; mais il pourrait le prendre pour délassement, et lui consacrer quelques-uns de ses loisirs.

(IIe ARTICLE.)

Dans ce second article, je parcourrai le second volume de M. de La Rochette. Je ne pourrai qu'effleurer les matières qu'il a approfondies ; souvent je ne ferai que les indiquer ; il m'arrivera même de ne pas le suivre toujours et d'omettre quelques morceaux. La brièveté de

l'espace qui nous est accordé me force à cette concision. Cependant, je tâcherai d'en dire assez pour faire partager à ceux qui me liront l'estime que m'inspirent les talents de l'auteur et son érudition.

Les écrivains agréables de la littérature grecque, les romanciers, les poëtes de l'*Anthologie*, qui ont occupé M. de La Rochette dans le volume précédent, l'occupent encore dans celui-ci.

Sa première dissertation est une notice étendue sur tous les romanciers grecs parvenus jusqu'à nous. Huet a écrit sur le même sujet un ouvrage célèbre, et, pour le dire en passant, M. Parison, littérateur dont l'instruction est aussi solide que variée, nous en donnera bientôt une nouvelle édition. Mais, depuis le temps de Huet, deux romanciers ont été publiés, Chariton et Xénophon d'Éphèse ; et, tout récemment, Longus a été complété par M. Courier, qui a eu le rare bonheur de découvrir, dans un manuscrit de Florence, un fragment de plusieurs pages[1]. Les romans mêmes que Huet avait connus ont été l'objet de nombreux travaux. On voit donc que la matière n'était pas épuisée, et que M. de La Rochette avait, même après le savant prélat, beaucoup de choses neuves à dire.

Dans cette notice, où tout doit plaire aux littérateurs, ce qui les charmera plus que le reste, ce sera d'y trouver le texte de ce long fragment de Longus découvert par M. Courier. L'édition originale n'ayant été tirée qu'à cinquante-deux exemplaires, la réimpression d'un morceau de cette importance dans un ouvrage accessible, est un véritable service rendu aux hellénistes par M. de La Rochette : il a pensé en même temps à ceux qui ne le sont pas, et, pour leur usage, il a fait réimprimer la traduction latine de M. Amati. Un autre plaisir pour les amateurs de Longus, ce sera d'avoir, dans cette notice,

[1] Voir l'art. XVI.

les variantes de la belle édition de M. Coray, imprimée chez M. Didot l'aîné à fort petit nombre, et avec un luxe qui en rend les exemplaires excessivement coûteux.

Le nom de M. Coray revient plusieurs fois dans ce volume. Il a publié, comme tout le monde le sait, une traduction des *Caractères* de Théophraste, accompagnée d'un commentaire excellent; il a aussi traduit de l'anglais l'*Histoire de la médecine* par Black : ces deux ouvrages sont analysés avec beaucoup de soin par M. de La Rochette, qui fait, à cette occasion, plusieurs remarques intéressantes. Plus loin, il communique à ses lecteurs une lettre de son savant ami. Elle est relative à ce *Testament secret des Athéniens*, dont il est parlé dans Andocide. M. Coray explique d'une façon très-ingénieuse et tout à fait vraisemblable ce qu'il faut entendre par ce testament secret. Les autres critiques n'y avaient absolument rien compris.

Voilà déjà bien des morceaux précieux pour les hellénistes. J'indique encore à leur attention et leur recommande les articles où M. de La Rochette traite de l'*Anthologie* de Philaras, des *Exercitationes* de M. Jacobs, du *Théophraste* de M. Schneider, des *Opuscules* du docteur Bernard, des *Fragments* de Dion Cassius.

Ces fragments ont été découverts dans la bibliothèque de Saint-Marc, par le célèbre abbé Morelli, publiés par lui à Venise, et depuis réimprimés à Paris par les soins de M. de La Rochette. Sûrement ils ne seront pas négligés par le savant littérateur qui songe à nous donner une traduction de Dion Cassius. Cet historien, dont la réputation n'égale pas le mérite, et sans lequel beaucoup de faits de l'histoire romaine nous seraient inconnus, attendait depuis longtemps un traducteur. Il avait été question, dans ces dernières années, d'une traduction que préparait M. M...[1] ; mais cette nouvelle ne s'est pas

[1] Nous n'avons pu retrouver le nom du savant que désignait

confirmée. On avait pu croire aussi, d'après le *Rapport historique* de M. Dacier, qu'un autre homme de lettres s'occupait de ce travail, mais l'illustre secrétaire n'était pas bien informé. M. M... n'aura donc point de rivaux; et s'il s'en présentait, ce n'est pas pour lui que la concurrence pourrait être redoutable.

Les lecteurs qui aiment l'histoire littéraire trouveront dans ces *Mélanges* beaucoup d'articles faits pour les intéresser. Les notices sur Antoine de Lebrija (*Antonius Lebrissensis*), l'un des restaurateurs des lettres en Espagne, et sur l'abbé de Saint-Léger, le plus savant des bibliographes français, sont deux morceaux excellents. J'ai remarqué dans la seconde une anecdote très-piquante : « L'abbé de Saint-Léger nous racontait, dit « M. de La Rochette, que quand d'Alembert présenta à « l'abbé Canaye, son ami, le manuscrit de la préface « qu'il a mise à la tête de l'*Encyclopédie*, celui-ci, après « l'avoir parcouru, le jeta au milieu de la chambre, en « disant : *Fi donc! cela ne vaut rien;* qu'ensuite l'ayant « fait ramasser, il l'apostilla, le retoucha, fit des retran- « chements et de nombreuses additions, lui donna de la « couleur, de la vie, et en fit un chef-d'œuvre. La scène « s'était passée sous les yeux de la nièce de l'abbé de « Canaye, qui en attesta la vérité à l'abbé de Saint- « Léger [1]. »

M. de La Rochette a fait imprimer de cet abbé de Saint-Léger une lettre pleine de curieuses particularités sur la correspondance du célèbre Peiresc. Cette lettre en amène une autre, de Rubens à Peiresc. Rubens y donne le dessin et l'explication d'une pierre gravée dont le sujet est fort

cette initiale. Dion Cassius n'a été traduit que beaucoup plus tard par le regrettable M. Gros, qui n'a pas eu le temps d'achever son œuvre. M. Didot, je crois, la fait continuer par une autre main. (*Note de l'Éditeur.*)

[1] Voy. M. Palissot, *Œuvres*, t. IV, p. 8.

obscène, si toutefois le sujet est bien celui que Rubens a cru deviner ; il est fort permis d'en douter. M. de La Rochette remarque, à cette occasion, que Rubens ne négligeait point « l'étude des antiquités, étude si importante pour un grand peintre. » J'ajouterai qu'il en inspira le goût à son fils : Albert Rubens est l'auteur du commentaire anonyme sur les médailles du duc d'Arschot, dont Gevars fut l'éditeur [1]. On connaît encore de lui un traité fort savant *De re vestiaria*, et plusieurs belles dissertations recueillies, après sa mort, par Græviu s. Le frère du peintre, Philippe Rubens, fut aussi un homme très-érudit.

Je néglige, malgré moi, deux ou trois articles, pour arriver à la notice des scolies de Platon. Ces scolies ont paru quelque temps après la mort de Ruhnkenius; elles avaient été recueillies par lui, et pour lui, dans les manuscrits de la plupart des bibliothèques de l'Europe. « Elles sont grammaticales et historiques; quelques-unes renferment des anecdotes curieuses, des généalogies peu connues, des faits nouveaux de mythologie, « des proverbes. » On y trouve aussi des passages de Ménandre, d'Alexis, de Cratinus, d'Eupolis, d'Aristophane, et de beaucoup d'autres grands auteurs. M. de La Rochette a réuni, par ordre alphabétique, tous les écrivains cités dans ces scolies, a traduit leurs fragments en les éclaircissant par de savantes remarques. Les lecteurs de Platon seront reconnaissants de ce service. Ils ne sauront pas moins de gré à M. de La Rochette de la peine qu'il a prise de faire une table pour l'édition de Ruhnkenius, qui sera désormais d'un usage plus commode.

J'ai deux observations à faire sur cette belle Notice.

Le scoliaste rapporte une chanson dont le sens est,

[1] C'est un anonyme qu'il faut ajouter à l'utile *Dictionnaire* de M. Barbier. Voy. Colomiès, *Biblioth. choisie*, p. 201, et le *Colomesiana* de Desmaiseaux, p. 201. Ω

que la santé est le premier des biens, la beauté, le second, l'opulence, le troisième, que le quatrième est de passer ses beaux jours avec ses amis; puis il remarque qu'elle est attribuée à Simonide par les uns, par les autres, à Épicharme. A son tour, M. de La Rochette observe que déjà Henri Estienne l'avait mise sous le nom de Simonide; mais d'après quelle autorité? c'est ce qu'il ne peut dire. M. de La Rochette, qui a tant de lecture et tant de mémoire, ne s'est pas rappelé que saint Clément d'Alexandrie et Théodoret[1] donnent formellement cette chanson à Simonide : H. Estienne les aura suivis.

La seconde observation n'est pas de moi, mais de M. Thiersch [2].

Après avoir cité un fragment d'Alcée, dont la signification littérale est que *le vin et la vérité ne sont qu'un*, le scoliaste ajoute que ce vers est aussi dans Théocrite. Effectivement, on le trouve au commencement de l'idylle vingt-neuvième. M. Thiersch prétend que toute cette pièce est d'Alcée et non pas de Théocrite, à qui elle est faussement attribuée, et voici ses raisons :

Les anciens réunissaient fréquemment dans des recueils les ouvrages de différents auteurs. Les copistes négligeaient quelquefois de transcrire exactement les noms, et de là sont nées de nombreuses erreurs. C'est ainsi que le *Rhésus* a été placé parmi les tragédies d'Euripide, que beaucoup de petites chansons bachiques ont été données à Anacréon, beaucoup de vers gnomiques à Théognis. Déjà plusieurs excellents critiques ont voulu ôter à Théocrite les *Thalysies*, l'*Épithalame d'Hélène*, l'*Éloge de Ptolémée*, l'*Aïtes*. L'*Oaristys* et le *Jeune Bouvier* ont passé des éditions de Théocrite dans celles de Bion et de Moschus; la *Mort d'Adonis* est depuis longtemps

[1] Voy. M. Jacobs, *Anthol.*, t. VI, p. 209; M. Heindord, *Sur le Gorgias*. p. 19.

[2] *Specimen edit. Symposii*, p. 25 sq.

jointe aux poésies d'Anacréon, non qu'elle soit de lui, mais comme anacréontique. M. Eichstaëdt, critique plein de goût et de sagacité, ne croit pas non plus que Théocrite puisse être l'auteur des *Bacchantes* ni des *Dioscures*. Le *Voleur de miel*, les *Pêcheurs*, et ce fragment d'une *Héracléide* qui forme la vingt-cinquième idylle, sont également l'objet de doutes très-fondés. Quant à la vingt-neuvième, celle qui commence par ce proverbe de *la vérité dans le vin,* il est étonnant qu'on n'ait pas encore remarqué les signes manifestes qui en montrent la supposition. Elle n'est point en langage dorien, qui est le dialecte de Théocrite, mais en éolien. Il est vrai que les copistes ont beaucoup altéré les formes éoliennes, mais il en reste de nombreux vestiges et dans les manuscrits et dans le texte imprimé. De plus, le manuscrit du Vatican l'intitule Αἰολικὰ παιδικά. Elle est écrite dans le mètre lyrique qu'Hephestion nomme éolique et dans lequel Sapho, compatriote et amie d'Alcée, avait composé tout le second livre de ses odes. L'amour qui y règne est celui que nous avons calomnieusement appelé socratique, et par lequel Alcée se déshonora. *Fortis vir*, dit Cicéron, *in sua republica cognitus, quæ de juvenum amore scripsit Alcœus!* On se rappelle aussi le passage d'Horace :

Canebat
Et Lycum nigris oculis nigroque
Crine decorum.

A toutes ces probabilités se joint le témoignage positif du scoliaste de Platon, qui dit formellement que ce vers : « Le vin et la vérité ne sont qu'un, » se trouve *au commencement d'une ode d'Alcée*. Il y a pourtant une objection à faire. On dira que le scoliaste qui nomme Alcée, nomme aussi Théocrite : cela est vrai; mais la réponse de M. Thiersch est excellente. Les mots *et Théocrite* ne peuvent pas être du même scoliaste qui a parlé d'Alcée :

il est manifeste qu'ils ont été postérieurement ajoutés, car ils troublent la construction et ne se joignent pas à ce qui précède. Un grammairien, peut-être un simple lecteur, se sera rappelé qu'il avait dans son exemplaire de Théocrite, et sous le nom de Théocrite, ce même vers que le scoliaste attribuait à Alcée; par esprit d'exactitude, il aura voulu tenir note de cette variation, et aura ajouté les mots καὶ Θεόκριτος.

De tout ce que je viens de dire, et des développements plus étendus que M. Thiersch a donnés à ses idées, il ne résulte peut-être pas une démonstration mathématique, mais assurément la plus haute probabilité. Et il me semble impossible que les plus grands adversaires des opinions nouvelles ne soient pas eux-mêmes fort ébranlés par cette accumulation de preuves. Pour moi, j'admets, à bon compte, cette heureuse observation qui nous rend une ode entière d'un des plus grands lyriques de l'antiquité.

(III[e] ARTICLE.)

Il me reste à parler de la troisième partie de ces *Mélanges :* elle n'est pas moins intéressante que les deux autres. L'*Hérodote* de M. Larcher, la *Bibliothèque critique* de M. Wittenbach, l'*Histoire grecque* de M. Clavier, les *Anonymes* de M. Barbier, le *Jean Second* de M. Tissot, la *Vie de Laurent de Médicis,* parfaitement traduite par M. Thurot, sont les objets d'autant d'articles pleins de littérature et d'excellentes observations. Ces morceaux sont déjà connus des lecteurs du *Magasin encyclopédique.* La *Notice sur Villoison*, par laquelle le volume commence, paraît pour la première fois.

Dans cette Notice, où les principaux ouvrages de M. de Villoison sont analysés avec beaucoup de soin, M. de La Rochette, qui pendant vingt ans fut son ami, le juge avec une grande indulgence. Le motif en est trop légi-

time et trop naturel pour que personne puisse penser à la lui reprocher. Elle éclate surtout dans la comparaison qu'il paraît établir entre le Commentaire de Villoison sur Longus et celui de Dorville sur Chariton, quoiqu'il y ait une distance infinie entre ces deux productions, et dans la manière dont il cherche à justifier l'incorrection des scholies homériques publiées par son célèbre ami. Comme elles furent imprimées à Venise pendant l'absence de Villoison, M. de La Rochette semble attribuer à cette circonstance les fautes innombrables qui les déparent. Mais il est manifeste que la plupart de ces fautes ne sont pas des fautes d'impression. Villoison copia le manuscrit trop à la hâte; par précipitation, il passa des mots, des lignes, et comprit mal une foule d'abréviations. Voilà la vérité. Il est résulté de cette négligence que, dans son édition, les scholies sont assez souvent absurdes et inintelligibles, tandis que dans l'original elles sont claires et raisonnables. Cette facile indulgence de M. de La Rochette fait honneur à son cœur, sans faire tort à son érudition. Il avait bien vu les fautes du livre de son ami, mais il ne pouvait croire qu'elles vinssent de sa plume.

M. de La Rochette désirerait que l'on recueillît en deux ou trois volumes les morceaux de critique et les Dissertations que M. de Villoison a fournis aux journaux scientifiques et aux Mémoires de l'Académie. Tous les amis des lettres savantes doivent former le même désir, et personne n'est plus propre que M. de La Rochette à bien exécuter cette idée. Les petits écrits de Villoison sont fort nombreux et fort dispersés; mais il ne serait pas difficile de les retrouver. J'en ai autrefois donné [1] une liste assez exacte que M. de La Rochette a même eu la bonté d'indiquer à l'éditeur futur des *Mélanges* de son

[1] Voy. *Mercure*, t. XX, p. 410; et *Magasin encyclop.*, juin 1805.

ami. Il y manque, je crois, fort peu d'articles. Les omissions que j'y ai découvertes se bornent : à quatre lettres données au *Journal des Savants,* dans les mois de novembre 1770, de janvier 1774, de janvier 1776, et de mars 1784, à deux notes fournies à M. Guéroult pour le septième livre de Pline, à une lettre insérée dans le *Voyage de Bjoernstahl* et que M. de La Rochette vient de réimprimer à la suite de la Notice qui m'occupe. Mais une entreprise tout autrement importante et dont M. de La Rochette donne aussi l'idée, ce serait de faire un extrait des Notes que Villoison avait recueillies pour son grand ouvrage sur la Grèce. Elles remplissent quinze tomes in-4°. On dit que c'est un chaos, un labyrinthe immense dont l'auteur lui-même avait peut-être perdu le fil. Mais sans se donner la peine inutile de chercher à découvrir dans ces matériaux confus le plan de Villoison et l'ensemble de ses idées, on pourrait en extraire une foule d'excellentes observations[1].

M. de La Rochette parle plus d'une fois, dans ce volume, d'un autre de ses amis, qui heureusement vit encore, et sans doute vivra longtemps pour la gloire des lettres savantes et celle de sa patrie : c'est M. l'abbé Morelli, de Venise. On lira avec fruit l'extrait de sa belle *Dissertation* sur quelques voyageurs inconnus; et dans la lettre où il confond l'imposture de Heerkens, on admirera son heureuse sagacité et sa grande lecture.

Heerkens est un Hollandais connu par quelques ou-

[1] Les vœux de Chardon de La Rochette et de M. Boissonade n'ont pas été accomplis. C'est dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* qu'il faut chercher les travaux de Villoison. Son érudition était souvent lourde : l'agrément littéraire lui manquait tout à fait ; les Letronne, les Daunou, les Boissonade, ont fait tort à cette science un peu confuse des Larcher et des Villoison, où l'on retrouvait bien moins l'esprit du XVIIIe siècle que la trop consciencieuse abondance du XVIe.

(*Note de l'Éditeur.*)

vrages. En 1785, il crut ou feignit de croire qu'il avait trouvé une ancienne tragédie latine. Elle était intitulée *Tereus*, et il l'attribuait, par conjecture, à Varius, poëte du siècle d'Auguste. Le récit de cette découverte était accompagné d'une foule de circonstances bizarres, mal arrangées, contradictoires, dont on pourra voir le détail dans M. de La Rochette. Heerkens se décida, en 1787, à faire imprimer le prologue et quelques fragments. Cette publication fit peu de sensation, au moins en France, où d'autres intérêts occupaient les esprits. En Allemagne, M. Grimm écrivit pour prouver que le *Térée* trouvé par Heerkens n'était pas de Varius, mais de quelque poëte chrétien. M. de Villoison alla plus loin : il soupçonna que cette tragédie avait été composée, en Italie, depuis la renaissance des lettres, et il avait raison. L'abbé Morelli prouva incontestablement que le *Térée* de Heerkens était, sous un autre titre, la *Progné* de Grégoire Cornario, poëte vénitien du xve siècle. Ainsi fut dévoilée l'imposture de Heerkens.

Il est inconcevable que, dans des temps aussi éclairés que les nôtres, où la critique est si active et a fait tant de progrès, il se trouve des écrivains assez mal avisés pour croire qu'avec de pareilles suppositions ils pourront longtemps en imposer au public.

J'ai autrefois entretenu mes lecteurs de l'audacieuse entreprise de Samuel Ireland, qui forgea des manuscrits de Shakspeare, abusa les hommes les plus distingués de l'Angleterre, et ne fut démasqué qu'à la représentation de la tragédie de *Vortigern* qu'il avait eu l'impudence de mettre sous le nom de ce grand poëte. Cette aventure est de 1796. Vers la même époque, un professeur de langues orientales à Madrid, Dom Heydeck, essayait de tromper l'Académie royale par une falsification du même genre. Il publia, sous l'autorisation expresse de l'Académie, une inscription hébraïque qu'il disait avoir

copiée dans une église de Tolède. Quelque temps après, un académicien devint possesseur d'une autre copie de la même inscription faite, cinquante ans auparavant, par le savant Bayer. Les deux textes offraient de telles différences, qu'il était manifeste que l'un des deux était supposé. On nomma des commissaires, et de leur enquête il résulta la preuve très-positive que Heydeck n'avait pas copié l'inscription de Tolède, qu'il n'avait même pas pu la voir et avait forgé son texte hébraïque d'après une ancienne traduction espagnole[1]. On n'imaginerait jamais le but de cette imposture misérable. Dom Heydeck se déshonorait ainsi pour prouver, contre les éditeurs de Mariana, que cet historien avait eu raison de placer en 1361, et non pas après 1366, la mort du juif Samuel Lévi !

Je reviens à Heerkens. Il avait sur le dialogue *de Oratoribus*, que l'on trouve dans les œuvres de Tacite, une opinion fort déraisonnable. M. de La Rochette, qui la rapporte, ne la réfute pas : il l'aura crue probablement au-dessous de la critique. Heerkens croyait que ce dialogue, attribué tantôt à Tacite, tantôt à Quintilien, est l'ouvrage de Velleius Paterculus. De toutes les suppositions faisables, c'est assurément la moins plausible, elle ne peut soutenir l'examen. Ce n'est pas ici le lieu d'accumuler les preuves : une seule pourra suffire. Dans l'introduction du dialogue, Secundus est pris pour juge entre Aper et Maternus. Aper voudrait ramener au barreau Maternus, qui songe à le quitter pour se livrer uniquement à la poésie. Par délicatesse de conscience, Secundus ne veut point accepter l'arbitrage qu'on lui offre. Il craint de ne pouvoir être impartial, et se récuse. « Personne, dit-il, n'ignore la longue et tendre amitié

[1] Voir, pour les détails, M. de Sacy, dans le *Magasin encyclop.*, t. III, c. II, p. 70, et M. Peyron, dans sa *Dissertation sur les Fragments d'Empédocle*, p. 62. Ω.

« qui m'attache à Saleius Bassus, le meilleur des « hommes et le meilleur des poëtes. Si Aper accuse la « poésie, je ne connais pas de plus grand coupable que « mon ami. » Paterculus, qui écrivit sous Tibère, mourut, selon les calculs les plus probables, en 784 de Rome, victime de ses liaisons avec Séjan, et Saleius Bassus, dont Quintilien a vu la vieillesse, ne pouvait pas être né à cette époque. Comment donc est-il possible que Paterculus ait composé le dialogue *de Oratoribus*, où il est question de Saleius Bassus? Cette demande eût pu, je crois, mettre Heerkens dans l'embarras.

Plus heureux que Heerkens en découvertes, l'abbé de Saint-Léger sauva des mains d'un épicier plusieurs volumes manuscrits qu'il confia à M. de La Rochette, en lui permettant d'en extraire tout ce qui serait à sa convenance. Ces manuscrits contenaient les comédies d'Aristophane, avec des notes et une traduction française inédite, par Dom Lobineau, religieux bénédictin, le même qui a traduit les *Stratagèmes* de Polyen. Le style de la traduction n'est pas bon, mais il est simple et naïf, trop naïf quelquefois. La préface est un morceau vraiment curieux. Avec le texte seul de son auteur et celui des scholiastes, Dom Lobineau a su faire une histoire à peu près complète de la vie publique et privée des Athéniens à l'époque d'Aristophane. Cette préface, que M. de La Rochette publie presque tout entière, est un chef-d'œuvre d'art, de patience, et la lecture en est aussi instructive qu'amusante; mais ce n'était pas à un bénédictin qu'il convenait de l'écrire. Pour justifier Dom Lobineau, M. de La Rochette cite l'exemple de saint Chrysostome, de saint Clément, de saint Bazile, de saint Grégoire, et de plusieurs autres Pères « qui tous ont, « dit-il, orné leurs écrits des fleurs de la littérature « païenne, et dont quelques-uns sont couverts des dé« pouilles du paganisme. » Mais quelle différence! Ils

lisaient les livres profanes pour former leur style, ou pour y trouver des armes contre leurs adversaires. Dom Lobineau, au contraire, consume de longues années sur un auteur licencieux, le commente, le traduit à loisir, s'arrête aux détails les plus graveleux, n'omet rien, absolument rien. On voit, à l'abandon facétieux de son style, que ces obscénités le divertissent, et il a même parfois en ce genre une érudition qui, dans un homme de sa profession, a quelque chose de honteux et de choquant. Si le P. Lobineau aimait si fort les lettres, que n'imitait-il ses illustres confrères, les Mabillon, les Montfaucon et tant d'autres qui, joignant à la littérature la pratique des devoirs de leur état, ont illustré leur ordre par de grandes et de savantes entreprises? Ou bien, si ces travaux sévères ne convenaient pas à sa faiblesse, si son goût et son imagination le portaient à des études plus agréables et plus faciles, que ne choisissait-il quelque prosateur grec, ou quelque poëte dont le genre s'accordât mieux avec la gravité de son état?[1]

[1] Chardon de la Rochette avait annoncé un quatrième et même un cinquième volume ; ils n'ont jamais paru. En 1828 ses papiers furent vendus, sauf la copie de *Nicetas Eugenianus*, qui avait passé des mains de Sylvestre de Sacy dans celles de M. Boissonade qui s'en est servi pour l'édition qu'il a donnée de ce roman (V. p. 158).

Les autres manuscrits de Chardon furent acquis par l'abbé Chouvy, professeur d'histoire à Lyon, et par un savant bibliophile M. Durand de Lançon. Les divers morceaux qui devaient remplir les tomes IV et V de ses Mélanges en faisaient sans doute partie. On en trouvera le catalogue dans les *Archives du Rhône*, tome VI, pages 96-201 ; il a été fait avec beaucoup de détails par M. Bréghot.

Chardon s'était fort occupé des romans grecs et des courtisanes qui tiennent tant de place chez un peuple où la femme était renfermée dans le gynécée : on peut croire qu'il songeait à refaire le livre de Chaussard. Malheureusement il avait un style lourd et quelquefois prétentieux. Celui-là lui rendrait un médiocre service qui ferait maintenant pour lui ce que nous faisons pour son ingénieux et bienveillant critique.

(*Note de l'Éditeur.*)

XXXI

ICONOGRAPHIE GRECQUE

PAR E. Q. VISCONTI [1].

I

« S. M. l'Empereur, à qui rien de grand, de beau et « d'utile ne peut échapper, avait, dit M. Visconti, le « désir de connaître les traits des grands hommes ses « devanciers, qui, suivant l'expression d'un écrivain « élégant, sont ses aïeux de gloire ; il a daigné ordonner « qu'on recherchât leurs images et qu'on en formât une « collection ; et pour que cette collection eût toute l'uti- « lité dont elle est susceptible, il a voulu qu'elle embras- « sât tous les hommes illustres de l'antiquité, qu'ils dus- « sent leur célébrité, soit à leurs vertus, soit à leur puis-

[1] *Journal de l'Empire* des 23 septembre, 17 octobre, 19 novembre 1810, 9 mai 1811 et 9 mars 1812. — Quoique l'*Iconographie* ne semble pas avoir grand rapport avec la critique littéraire, nous n'avons pas de scrupule à rapprocher ce travail des morceaux purement littéraires qui l'entourent. Evidemment, M. Boissonade, tout étranger qu'il pût être à la matière spéciale dont il va parler, ajoute ici aux vues de M. Visconti son autorité d'arguéologue et sa connaissance profonde des Grecs, de la Grèce et de ses arts. C'est, pour rendre notre pensée, une analyse où le sens et le goût littéraires contrôlent l'iconographie, et où celle-ci est une contre-partie de la littérature. Ce n'est donc en définitive qu'une nouvelle manière d'appliquer l'étude favorite et préférée. Aussi ces articles nous ont-ils paru un curieux complément de tout ce que nous avons publié jusqu'ici.

(*Note de l'Editeur.*)

« sance. Sa Majesté a voulu, en un mot, que cet ouvrage « fût un corps complet d'iconographie ancienne, et « qu'une notice historique et chronologique accom- « pagnât chaque portrait. »

L'exécution de cette heureuse pensée a été confiée à M. Visconti, le premier antiquaire de l'Europe, de l'aveu de tous les savants; ses doctes explications, dont M. Dacier a revu le style, accompagnent des gravures excellentes; tout dans cette splendide entreprise est digne du souverain qui en a formé le projet, et l'on peut dire que cet ouvrage, destiné à expliquer les monuments, est lui-même un grand et beau monument d'érudition, de gravure et de typographie.

Il existait déjà quelques collections iconographiques, mais elles étaient exécutées d'une manière peu satisfaisante. On y avait mêlé, sans jugement, les personnages mythologiques avec ceux de l'histoire; les gravures étaient en général fort mauvaises et presque toujours très-différentes des modèles; beaucoup de portraits étaient pris de médailles faussses et de pierres évidemment modernes, ou de têtes antiques, mais rapportées sur des hermès *inscrits* auxquels elles n'appartenaient pas; souvent les noms étaient donnés sans critique et sur les conjectures les plus invraisemblables; enfin, tous ces recueils avaient le défaut d'être incomplets, et par la négligence des éditeurs, et parce que beaucoup de médailles et de monuments de tout genre n'avaient pas encore été publiés ou découverts.

Un auteur érudit et diligent ne doit jamais rien négliger de ce qui a été composé sur les objets de ses études, et M. Visconti a consulté ces anciens recueils; mais ils n'ont pu lui être d'aucun secours. En effet, que pouvait-il y prendre? La nomenclature? Mais elle est incomplète et inexacte. Les gravures? Mais elles sont peu fidèles; et d'ailleurs, eussent-elles été cent fois meil-

leures, qu'elles n'auraient pas été plus utiles au savant auteur de l'*Iconographie*, car M. Visconti s'est fait une loi de donner, autant que possible, des dessins toujours originaux : ses portraits sont copiés ou sur les monuments mêmes, ou sur des empreintes et des plâtres, et dans les trois cents têtes de l'*Iconographie grecque*, il n'y en a pas douze qui soient prises d'après un ancien dessin ou une ancienne estampe.

M. Visconti a pris encore d'autres soins pour donner aux gravures de son ouvrage le plus grand degré possible de fidélité, d'exactitude et d'intérêt. Les têtes de ronde-bosse sont présentées sous deux points de vue; en sorte que le lecteur qui les voit de face et de profil prend une idée complète de la physionomie. L'on sait que dans presque tous les livres, les médailles sont mal dessinées, parce que l'artiste qui veut grandir les figures en altère ordinairement les proportions et les caractères. M. Visconti a fait dessiner les siennes dans l'exacte dimension de l'original, et quand il s'est trouvé qu'une très-petite médaille était d'un très-beau travail, il l'a fait graver deux fois, d'abord de grandeur naturelle, puis dans la dimension plus forte donnée par la loupe.

La division ordinaire des antiquités, en grecques et romaines, a réglé celle de l'ouvrage. Après l'*Iconographie grecque*, M. Visconti publiera l'Iconographie romaine. L'Iconographie égyptienne ou étrusque est inexécutable, faute de portraits authentiques, et les suites des rois asiatiques, ne se trouvant guère que sur des monnaies frappées par des Grecs, rentrent naturellement dans l'Iconographie grecque [1].

[1] Dans le temps où M. Boissonade parlait ainsi, l'Orient n'était guère connu qu'en Angleterre ; mais le critique qui parle ici a pu avant sa mort, en allant visiter le musée assyrien, voir que ses opinions de 1812 avaient été heureusement démenties, et que le mystérieux Orient s'était en partie révélé à notre curiosité.

(*Note de l'Editeur.*)

M. Visconti commence sa collection par les bustes d'Homère. De tous les personnages historiques dont nous avons les portraits, il n'en est pas de plus ancien qu'Homère, et quoique ses images soient totalement idéales, le grand éclat de son nom ne permettait pas de les rejeter. Qui pourrait blâmer une exception faite en faveur d'Homère ?

L'époque où l'iconographie historique doit commencer était plus facile à déterminer que celle où elle doit finir. L'iconographie est un champ immense. Jusqu'où faut-il s'avancer, et quel terme donner à ses recherches? Il semble raisonnable de les contenir dans l'histoire ancienne, et de ne pas les étendre jusque dans le moyen-âge. Ici un autre embarras se présente, car les historiens et les antiquaires ne sont pas d'accord sur l'époque où le moyen-âge commence. M. Visconti est sorti heureusement de ces incertitudes : il a trouvé que les bornes de son sujet étaient naturellement données par l'histoire même des arts. Comme les arts qui ont pour objet l'imitation de la figure humaine tombèrent au IVe siècle dans une décadence sensible, l'iconographie poussée plus loin n'eût plus été qu'une curiosité sans intérêt, et M. Visconti s'est sagement arrêté à l'époque où la famille de Constantin s'éteignit avec l'empereur Julien, que l'on pourrait presque nommer le dernier des Romains.

Nous avons vu que l'*Iconographie grecque* est composée de trois cents personnages. On s'étonnera sans doute qu'un si grand nombre de têtes ait pu nous parvenir à travers tant de siècles et de ravages. Cependant, si l'on songe à cette foule d'usages religieux, militaires et civils, qui dans l'antiquité rendaient cette imitation nécessaire, et en multipliaient les occasions, on s'étonnera plutôt que nous n'ayons en ce genre que si peu de monuments, et que de cette immense quantité de statues, de bustes, de

médailles, de pierres gravées, il ne nous soit resté que trois cents portraits. La vérité est que nous en possédons bien davantage. Les mêmes têtes sont souvent répétées : M. Visconti a dû choisir ; les donner toutes était un travail aussi long qu'inutile. Il a dû surtout s'épargner la peine de recueillir cette foule de portraits obscurs qu'offrent les statues municipales, ou qui sont gravés sur les pierres fines et sur les marbres des tombeaux. Des particuliers ignorés, qui n'ont pas eu de place dans l'histoire, n'en devaient pas avoir dans l'*Iconographie*. En ne rassemblant que les têtes des personnages illustres ou célèbres, le savant antiquaire a bien mieux rempli les vues du souverain, que s'il avait grossi sa collection d'un tas de noms sans gloire et de visages insignifiants, amassés de toutes parts avec une obscure et facile diligence.

Les personnages de l'*Iconographie* étant choisis, il restait à les classer. Cet arrangement pouvait se faire de plusieurs manières. Une méthode assez simple, et en apparence assez convenable, était de ranger successivement chaque portrait dans la place assignée par la chronologie ; mais cette disposition, où tous les genres d'illustration et de talents sont confondus, est peu satisfaisante pour le lecteur qui aime à trouver réunis les poëtes avec les poëtes, les guerriers avec les guerriers, les philosophes avec les philosophes. D'un autre côté, l'ordre chronologique est très-utile, et dans un ouvrage savant il n'est guère permis de s'en écarter. M. Visconti a trouvé une combinaison qui réunit les avantages des grandes divisions partielles et ceux de la méthode chronologique.

Il divise son *Iconographie* en deux parties : dans la première, il place tous les personnages qui n'ont pas été rois; les rois, dans la seconde.

La première partie contient huit chapitres, consacrés

chacun à une classe déterminée de personnages du même ordre et de la même condition. Il y a donc un chapitre des poëtes, un autre des médecins, un autre des orateurs, et le reste. Les têtes ainsi distribuées par chapitres sont rangées entre elles chronologiquement, et la suite même des chapitres est chronologique. Ainsi, le premier des chapitres est celui des poëtes, et dans ce chapitre la tête d'Homère est la première, parceque Homère est le plus ancien des personnages de l'*Iconographie*. Le second chapitre est celui des législateurs et des sages, parceque, après Homère, il n'y a point dans le recueil de date plus ancienne que celle de Lycurgue. Les guerriers avec les hommes d'État, les philosophes, les historiens, les orateurs avec les sophistes, les médecins avec les physiciens, occupent les chapitres suivants, dans l'exacte succession que donnaient les dates de Miltiade, de Pythagore, d'Hérodote, de Lysias et d'Hippocrate. Le huitième chapitre est consacré à deux femmes célèbres qui ne pouvaient trouver place dans les divisions précédentes, la fameuse Laïs et l'actrice Eucharis.

Personne ne doit être surpris de trouver dans ce recueil le portrait de Laïs. Laïs vit toute la Grèce à ses pieds[1] : elle toucha l'austère Diogène ; Démosthène essaya de lui plaire ; les Corinthiens, glorieux de ce qu'elle avait fixé son séjour dans leur ville, avaient mis sa tête sur leurs monnaies ; Laïs est donc un personnage très-historique, et son portrait devait être reçu dans l'*Iconographie*. Eucharis ne semble pas d'abord avoir autant de droits à cette distinction ; elle en a pourtant, et de très-véritables. Quoique cette jeune actrice n'ait pas comme Laïs une réputation historique, son nom n'est pas sans gloire : les annales des lettres et des arts en ont gardé le souvenir, et tous les philologues le connaissent. Formée,

[1] *Ad cujus jacuit Græcia tota fores.* PROPERT.

comme l'a dit un poëte, par la main même des Muses[1], elle parut la première à Rome sur la scène grecque. Un de ses contemporains a célébré ses talents et déploré sa mort prématurée dans une très-belle inscription latine[2], imprimée dans quelques recueils, expliquée par plusieurs savants, et même par un illustre archevêque qui n'a pas dédaigné de consacrer à la mémoire de cette jeune amie des Muses quelques moments de ses loisirs. On voit qu'Eucharis n'est pas indigne de l'honneur que lui a fait M. Visconti, en plaçant son portrait dans l'*Iconographie*. D'ailleurs, il n'a fait en cela que suivre l'exemple d'Ursinus, de Gronove et de Bellori, qui ont admis Eucharis dans leurs collections de personnages célèbres.

On demandera peut-être pourquoi Aspasie, dont il existe des portraits, n'est pas nommée dans le chapitre destiné aux femmes célèbres. M. Visconti ne l'a point oubliée; mais il a voulu lui donner une plus belle place, en ne le séparant pas du grand homme d'État qui fut son amant, son mari, son élève en philosophie et en éloquence : le portrait d'Aspasie est à côté de celui de Périclès.

II

Arrivons maintenant au premier chapitre de l'*Iconographie*, au chapitre des Poëtes. Il n'y en a que qua-

[1] *Docta, erudita pæne Musarum manu.*

[2] Cette inscription a été reproduite dans l'*Anthologie latine* de Burmann (t. II, liv. IV, épigr. 353) et accompagnée de nombreuses remarques. On ne sait quel est l'auteur ni de l'inscription ni de l'épigramme qui y est jointe. La langue de ce curieux et poétique morceau semble celle du siècle d'Auguste : mais comme il n'y eut de spectacles grecs à Rome que sous Néron, c'est à cette époque qu'il faut placer l'existence d'Eucharis. L'illustre prélat dont parle M. Boissonade, et qui se fit le commentateur de ces vers si touchants et si dignes d'un pareil honneur, est l'archevêque de Tarragone, Ant. Augustin. (*Note de l'Éditeur.*)

torze dont M. Visconti ait pu donner les portraits ; ce sont Homère, Archiloque, Tyrtée, Alcée, Sapho, Anacréon, Stésichore, Eschyle, Sophocle, Euripide, Ménandre, Posidippe, Moschion et Aratus.

Les têtes d'Homère sont toutes idéales. « Quand l'image « des grands hommes ne nous a pas été transmise, nos « regrets, dit Pline [1], y substituent les traits que notre « imagination leur prête ; c'est ce qui est arrivé à Ho- « mère. » Cette opinion du naturaliste romain, contestée autrefois par quelques antiquaires, est aujourd'hui l'opinion générale. Ainsi, M. Visconti ouvre son recueil historique par un portrait de fantaisie ; mais le nom d'Homère est une belle excuse, et puis, comme il le dit ingénieusement, l'histoire presque toujours commence par la fable.

M. Visconti donne huit têtes d'Homère, cinq d'après des médailles, et trois bustes. Le premier est un hermès du Musée Napoléon, dont l'authenticité est incontestable, puisque le nom est écrit sur la gaîne. Cette tête est très-connue : c'est celle dont la physionomie a été le plus souvent reproduite. Les cheveux sont ceints d'un bandeau, symbole d'apothéose dont les artistes décoraient les dieux et les héros. Sur le second buste, on a cru jusqu'ici voir les traits d'Apollonius de Tyane ; mais M. Visconti, frappé de l'exacte ressemblance de la tête avec l'Homère authentique des médailles d'Amestris, n'hésite pas à y reconnaître le prince des poëtes. Le troisième marbre est un hermès à deux têtes ; l'une est évidemment celle d'Homère. M. Visconti suppose que l'autre est celle d'Archiloque, et son érudition donne à cette conjecture tous les caractères de la vérité.

« Les anciens, dit le savant antiquaire, ont fait de ces « doubles hermès pour réunir les portraits des hommes « célèbres qu'une patrie commune, la ressemblance de

[1] Liv. XXXV, § 2, trad. de M. Guéroult.

« la doctrine, ou le genre des talents, réunissaient déjà « dans l'histoire des lettres et dans l'opinion générale. « C'est ainsi qu'Euripide et Solon, nés dans la même île « de Salamine, ont été réunis dans un pareil hermès; « il en a été de même d'Épicure avec Métrodore, son « ami et son disciple; d'Hérodote avec Thucydide, son « imitateur et son rival; de Bias et de Thalès, Ioniens « tous deux, et comptés parmi les sept sages de la Grèce. « — Qui pourrions-nous juger dignes d'aller de pair « avec Homère, si ce n'est Archiloque? Cicéron, Quinti- « lien, Paterculus, Valère Maxime, parmi les Latins; « Héraclide de Pont, Aristophane de Byzance, Dion « Chrysostôme, Philostrate, Longin, parmi les Grecs, « ont réuni Archiloque avec Homère dans leurs écrits, « dans leurs éloges, dans leurs jugements. Enfin, le « culte héroïque rendu à ces favoris d'Apollon les réu- « nissait tous les ans dans la même solennité. »

Ces derniers mots peuvent, je crois, devenir la matière d'une objection. Ne peut-on pas demander pourquoi la tête d'Archiloque n'est pas, comme celle d'Homère, couronnée du bandeau? pourquoi les deux poëtes n'ont pas des ornements pareils, puisqu'ils étaient tous deux honorés du même culte? La première réponse qui se présente, c'est que le buste a pu être fait avant qu'Archiloque eût obtenu les honneurs héroïques, depuis longtemps accordés au chantre de l'*Iliade,* et quand les deux poëtes n'étaient encore associés que de renommée et de gloire poétique. Il est une autre manière de répondre : c'est qu'Archiloque ne jouissait pas des honneurs héroïques, et que par conséquent la distinction du bandeau sacré ne lui appartenait pas. En effet, dans l'épigramme d'Antipater[1] qui a servi de base à l'opinion de M. Visconti, il n'est point question de culte ni d'apothéose, mais de la

[1] *Thessalon.*, XLV.

simple célébration du jour de naissance. Chez les anciens, le jour natal était un jour de fête[1]. Silius Italicus fêta la naissance de Virgile, Martial celle de Lucain; Socrate, Platon, Épicure, Plotin[2], avaient de même leurs anniversaires religieusement solennisés par leurs sectateurs. Mais toutes ces cérémonies, ces commémorations pieuses observées par des disciples ou des admirateurs fervents n'avaient rien de commun avec le culte divin. Et quand Antipater déclare qu'il célèbre le jour natal d'Homère et d'Archiloque, il n'en faut peut-être pas conclure que les deux poëtes étaient honorés du culte des héros. Cette difficulté sera jugée par le grand antiquaire; je me soumets d'avance à ce qu'il décidera.

Après Archiloque vient Tyrtée, ce poëte boiteux dont les chants belliqueux rallumèrent pendant la guerre de Messène le courage abattu des Lacédémoniens. Son nom est gravé sur la pierre inédite qui le représente. La forme antique des lettres, leur position de droite à gauche, prouvent que ce monument précieux doit appartenir à un siècle très-reculé. On y voit Tyrtée armé de la pique et du bouclier; il est nu, sur ses bras retombent les bouts de la petite chlamyde qui couvre une partie de son dos; il n'a point de barbe, selon l'usage des Spartiates avant Lycurgue; tout le corps est assez grossièrement dessiné; les jambes surtout sont lourdes, massives, incorrectes. « Peut-être, dit M. Visconti, a-t-on « voulu faire allusion à la conformation imparfaite du « poëte guerrier; peut-être la tradition qui lui attribue ce « défaut n'avait-elle d'autre fondement que des images « de Tyrtée, très-anciennes comme celle-ci, et tracées « par les arts du dessin encore dans l'enfance. »

Au portrait d'Alcée, pris d'une médaille de Mitylène,

[1] *Anacharsis*, chap. LXXVI.
[2] Voir Jonsius, *Hist. philos.*, lib. I, cap. II, § 6.

succède celui de Sapho, d'après une médaille de la même ville. Cette médaille est anonyme; mais M. Visconti y reconnaît savamment l'image de la poétesse. « Pollux « nous atteste, dit-il, que les Mityléniens avaient fait « graver sur leur monnaie l'image de cette femme cé- « lèbre. Le caractère de la tête annonce un portrait; la « coiffure et la lyre du revers conviennent parfaitement « à celle qui fut appelée la dixième Muse. J'observe aussi « que les poëtes ont fait quelque mention de cet embon- « point qu'on remarque dans la figure que nous exami- « nons; il est vraisemblable que le nom de Sapho n'a été « omis sur la médaille que comme inutile pour faire re- « connaître un sujet dont les images devaient être assez « communes à Lesbos, et très-familières aux Mitylé- « niens. » Des conjectures appuyées avec cette érudition prennent tous les caractères de la certitude.

M. Visconti a sur Sapho une opinion qui pourra d'abord paraître paradoxale; mais quand on connaîtra les preuves qui la fortifient, on la trouvera très-vraisemblable.

Il attribue les incertitudes dont l'histoire de la poétesse est remplie à l'existence et à la célébrité d'une courtisane du même nom, née aussi dans l'île de Lesbos, mais à Érèse, et non pas à Mitylène. Selon lui, c'est par cette courtisane que Phaon fut aimé; c'est elle qui se précipita du rocher de Leucade.

Aux témoignages positifs de Nymphis, d'Apostolius[1], de Suidas, M. Visconti ajoute quelques preuves négatives d'une très-grande force. Hérodote, qui parle de Sapho,

[1] *Athénée*, l. XIII, p. 70. « Nymphis, dans son *Périple d'Asie*, « raconte qu'une courtisane d'Érèse, nommée Sapho, se rendit « célèbre par son amour pour le beau Phaon. » — Apostolius, proverbe XX, p. 15. « On rapporte que Sapho, non pas la poé- « tesse, mais la Lesbienne, devint amoureuse de Phaon, et que « n'ayant pu lui plaire, elle se précipita du rocher de Leucade. »

de sa famille, des vers qu'elle fit *à cinquante ans* contre Rhodopis, se tait absolument sur Phaon et le saut de Leucade. A qui persuadera-t-on que cet historien, qui aime tant les petits contes, ait volontairement passé sous silence une aventure si merveilleuse? Hermesianax, dans sa belle élégie sur les amours des poëtes, n'a pas oublié Sapho; il lui donne pour amants Alcée et Anacréon, mais ne dit pas un mot de sa tendresse pour Phaon ni de son désespoir. Antipater de Sidon a fait pour Sapho une épitaphe, d'où il résulte qu'elle est morte naturellement, et a été ensevelie dans sa terre natale. Dans une autre épitaphe par Pynitus, et dans cette foule d'épigrammes de l'*Anthologie* dont la poétesse de Mitylène est le sujet, on ne trouve pas la moindre allusion ni à sa passion malheureuse, ni à sa mort tragique. Voilà bien des preuves, et il y en a encore d'autres que je néglige pour être court.

M. Visconti sait qu'on lui opposera Ménandre, Strabon, Ovide[1]. L'autorité de Ménandre et de Strabon serait assurément d'un grand poids, s'ils donnaient à entendre qu'en nommant Sapho, c'est de la célèbre poétesse qu'ils ont voulu parler. Mais comme ils ne l'ont pas désignée, rien n'empêche d'appliquer leurs passages à la courtisane d'Érèse; tout même y autorise. Reste Ovide, qui n'a évidemment connu qu'une Sapho. Mais Ovide peut-il balancer à lui seul tant d'autres autorités aussi formelles que la sienne, et bien plus respectables? « Ovide, dit « M. Visconti, a pu faire usage, pour embellir son élé- « gie, d'une opinion à laquelle lui-même n'ajoutait « peut-être pas foi, à l'exemple de quelques poëtes co- « miques qui avaient déjà altéré les aventures de cette

[1] J'ajoute Paléphate, qui dit (chap. XLIX) que Sapho fit des vers d'amour pour Phaon ; mais ce passage peut s'expliquer de la courtisane à laquelle, selon Suidas, on attribuait aussi le talent de la poésie lyrique. Ω

« femme extraordinaire pour donner plus d'intérêt à « leurs piéces. »

Les autres portraits ont fourni au docte académicien une foule de belles remarques, sur lesquelles, faute d'espace, je ne puis m'arrêter. Je dirai seulement que la statue de Moschion paraît pour la première fois copiée avec exactitude. Dans les dessins publiés jusqu'à présent, on avait oublié la couronne de lierre dont la tête est décorée, de sorte qu'on ne pouvait deviner s'il s'agissait du poëte Moschion ou du médecin du même nom. La couronne de lierre, prix des concours dramatiques, ne laisse plus aucune incertitude.

III

Si je rends compte avec tant de détails de l'*Iconographie grecque,* c'est qu'il ne paraît pas souvent dans la littérature et dans les arts d'ouvrages aussi importants ni aussi dignes d'attention. J'ai encore un autre motif : l'*Iconographie ne se vend pas*[1], et j'ai pensé que ceux de nos lecteurs qui aiment l'antiquité seraient charmés de connaître avec quelque étendue les principales matières d'un livre qui intéresse leurs études et qui malheureusement sera toujours d'une excessive rareté.

Après les poëtes dont je parlais dans le dernier article, viennent les législateurs et les sages : Lycurgue, Périandre, Solon, Bias, Thalès, Pittacus, Chilon et Esope. On trouve dans quelques livres des têtes de Zaleucus, législateur des Locriens Épizéphyriens, et de Charondas, qui donna des lois aux Sybarites ; M. Visconti, critique judicieux et sévère, les a exclues de son recueil. La médaille des Locriens, où l'on a prétendu voir Zaleucus,

[1] Plus tard l'autorisation de vendre l'*Iconographie* fut accordée. Voy. ci-après, le V[e] article. (*Note de l'Editeur.*)

est fausse, au moins les légendes en sont altérées, et la tête chauve et barbue des médailles de Catane n'appartient point à Charondas : c'est Pan, ou bien Silène, divinités ordinairement figurées sur les monnaies de cette ville.

Le portrait de Lycurgue est connu par les médailles de Lacédémone, et M. Visconti en publie deux ; mais ces médailles, frappées sous les Romains, sont du travail le plus médiocre, et les figures y sont dessinées sans art. Le savant antiquaire a cru retrouver la tête de Lycurgue sur de plus beaux monuments. Une statue du Vatican et un buste de la collection Farnèse lui ont offert les traits du législateur, assez reconnaissables, à défaut d'inscription, par l'inégale conformation des yeux. Dans ces deux têtes, l'œil gauche et les parties voisines ne correspondent point du tout au côté droit du visage. « Il est constant, dit M. Visconti, par l'observation de quelques « autres ouvrages de sculpture ancienne, qu'on s'est « contenté de cette inégalité de conformation, ou de ce « défaut de symétrie, pour caractériser un homme « privé d'un œil : or, le législateur de Sparte en avait « perdu un dans une émeute populaire, et ce malheur « même avait fait mieux connaître la grandeur et la « bonté de son âme. » La simplicité du costume, la négligence de la barbe, le désordre des cheveux et leur mouvement pareil à celui qu'ils ont sur les médailles, confirment cette heureuse conjecture.

Il n'y a point d'incertitude pour la tête de Périandre. Un hermès du Vatican, dont la conservation est parfaite, porte son nom et sa maxime favorite : Μελέτη πᾶν, *l'Étude est tout*. Un anonyme de l'*Anthologie grecque*, qui a mis en vers les *dits* des sept Sages, caractérise Périandre par cet apophtegme, « *se posséder dans la colère.* » M. Visconti, qui cite ce poëte, ne connaît point d'autre auteur qui se soit écarté de la tradition reçue.

J'en connais encore un, mais d'une bien faible autorité ; c'est un scholiaste inédit de Dion Chrysostôme, lequel, rapportant les paroles mémorables de chacun des sept Sages, attribue à Périandre le précepte de dompter la colère : Θυμοῦ κράτει [1].

L'authenticité du portrait de Solon est également incontestable. M. Visconti le donne, d'après un buste inédit de la galerie de Florence, sur lequel est écrit le nom de ce philosophe législateur. Ce portrait, remarquable par la beauté de l'exécution, est, en quelque sorte, unique ; car celui que l'on voit à Vellétri, dans le cabinet du feu cardinal Borgia, a été dégradé par le temps, et il y a longtemps que Baudelot a prouvé que le Solon dont le nom accompagne une tête romaine imberbe, gravée sur une pierre fine, n'était point le législateur d'Athènes, mais un célèbre artiste du siècle d'Auguste.

Bias de Priène succède à Solon. On lit sur l'hermès qui lui appartient son nom, sa patrie et sa maxime : *La plupart des hommes sont méchants.* « L'usage de la « vie et du barreau, dit M. Visconti, lui avait appris cette « triste vérité. »

Le portrait de Thalès est conjectural. Il existe au Vatican un hermès à deux têtes anonymes : l'une est manifestement celle de Bias ; pour s'en convaincre, il suffit de la comparer au buste précédent ; mais quelle peut être l'autre ?

Nous avons vu dans l'article précédent que les anciens ont fait usage de ces doubles hermès pour réunir les portraits des hommes célèbres qu'une patrie commune, la ressemblance de la doctrine, ou le genre des talents, réunissaient déjà dans l'histoire des lettres et dans l'opinion générale. C'est ainsi que l'on trouve associés Solon

[1] Ms. Paris, 2958. On trouve le passage entier de ce scholiaste dans les remarques de l'édition de *Marinus* de M. Boissonade, Leipsick, 1814. (*Note de l'Editeur.*)

et Euripide, nés tous deux à Salamine; Épicure et Métrodore, le maître et le disciple; Hérodote, et Thucydide son imitateur et son rival; Homère et Archiloque, les deux plus grands maîtres de la poésie grecque. C'est ainsi que Bias et Thalès, au jugement de M. Visconti, ont été réunis dans l'hermès qui nous occupe.

« Bias et lui étaient, dit le savant antiquaire, les seuls « des sept Sages qui fussent nés dans le continent de « l'Asie; Ioniens l'un et l'autre, habitants de deux villes « voisines, ils étaient amis; et les auteurs qui avaient « écrit sur les sept Sages ne séparaient pas les noms de « Bias et de Thalès. Il est naturel de penser que l'image « de Bias n'a pas été réunie avec une autre que celle d'un « des Sages : or, le portrait que nous examinons ne peut « être celui ni de Solon, ni de Périandre, ni de Chilon, « ni de Pittacus; nous connaissons ces quatre portraits « avec trop de certitude pour pouvoir en douter. Il ne « reste donc à choisir qu'entre Cléobule et Thalés; mais « si on excepte la place assignée à Cléobule parmi les « Sages de la Grèce, il n'y a entre Bias et lui aucun des « rapports que nous avons indiqués, et qui réunissent « naturellement Thalès avec Bias. »

Dans les Recueils iconographiques d'Ursinus et de Bellori, on trouve une tête avec le nom de Thalès : et cette tête ne ressemble pas du tout à celle du double hermès; mais cette différence ne prouve rien contre M. Visconti, et sa conjecture n'en est pas moins très-vraisemblable, je dirai presque, n'en est pas moins vraie. C'est de la tête inscrite qu'il faut douter : c'est Bellori qu'il ne faut pas croire, l'inscription est fausse; Ursinus lui-même le reconnaît et prend soin d'en avertir.

De Thalès nous passons a Pittacus. Une médaille de Mitylène offre la tête et le nom de ce prince législateur et philosophe, qui conserva, même sur le trône, une simplicité de mœurs extraordinaire. Il aimait à moudre;

c'était son exercice favori : aussi était-il devenu, pour ainsi dire, le patron des meuniers, et son nom était mêlé dans les chansons populaires. « Je me souviens, dit « Thalès, dans le *Banquet* de Plutarque[1], d'avoir en- « tendu, quand j'étais à Lesbos, une meunière qui chan- « tait : *Moulez, meule, moulez ; car Pittacus qui règne dans* « *l'auguste Mitylène aime à moudre.* »

M. Visconti donne ensuite le portrait du Lacédémonien Chilon, d'après un fragment de pavé en mosaïque qui offre une tête anonyme, accompagnée de ces mots : **Γνῶθι** σεαύτον, *Connais-toi toi-même*. Cette belle maxime, que Juvénal disait descendue du ciel, est attribuée quelquefois à Solon, quelquefois à Thalès ; mais le plus grand nombre des auteurs la donne à Chilon[2] : elle est devenue son adage caractéristique, et le nom même du philosophe de Lacédémone, écrit en toutes lettres à côté de ce portait, n'aurait pas été pour M. Visconti un guide plus sûr ni une meilleure autorité.

Ésope termine ce chapitre. Les lecteurs qui connaissent les anciens ne s'étonneront pas de le trouver au nombre des Sages. Il fut leur contemporain, et toute l'antiquité le regarda comme leur égal. M. Visconti a cru reconnaître le fabuliste dans un hermès à demi figuré, qui représente un homme bossu et excessivement contrefait. La tête, pleine d'esprit et de vivacité, s'éloigne entièrement du caractère donné par les artistes anciens aux nains et aux bouffons, dont la physionomie habituelle, selon M. Visconti, est toujours ridicule, et très-souvent stupide.

On sait d'ailleurs par Tatien par Agathias, et par

[1] P. 277 de la traduction de M. Delaporte du Theil. Voyez M. Dacier sur Ælien, *Hist. div.*, l. VII, c. IV. Ω

[2] Les passages ont été recueillis par Ménage sur *Diogène Laerce*, t. II, p. 22.—Aux autorités connues en faveur de Chilon, il faut ajouter le scholiaste inédit que j'ai cité plus haut. Ω

le passage classique de Phèdre[1], que le portrait d'Ésope existait dans l'antiquité.

On fera à M. Visconti une objection assez forte, et il l'a bien prévue. On lui dira que la difformité d'Ésope n'est connue que par le témoignage unique de Planude, moine du XIVe siècle. Dans ce silence absolu de tous les écrivains anciens, comment croire un écrivain si moderne et si peu considéré? Je transcrirai la réponse de M. Visconti : « C'est du silence des auteurs « qu'on prétend tirer cette induction, comme si nous « avions des écrivains anciens qui eussent parlé assez « au long d'Ésope, ou comme s'il était indispensable, en « racontant quelques particularités de la vie de cet « homme rare, de parler de ses défauts corporels. Voici « un monument antérieur de bien des siècles au moine « Planude et qui nous présente l'image, en hermès, d'un « homme d'esprit dont les formes expriment fidèlement « les défectuosités les plus remarquables décrites par « l'auteur de la *Vie d'Ésope;* c'est un témoin qui parle « aux yeux et qui dépose en faveur de la vérité de ce « fait. D'ailleurs, il n'est pas impossible de reconnaître « dans les anciens écrivains quelques traces des défauts « de conformation d'Ésope. On peut penser avec assez de « vraisemblance que le siége fort bas sur lequel Plu« tarque le fait asseoir au banquet des Sages n'a d'autre « motif que la petite taille du fabuliste, et que le passage « de Lucien, où ce satirique introduit Ésope sous le rôle « d'un plaisant ou d'un bouffon d'Épicure, n'a pas moins « de rapport à la conformation grotesque du Phrygien « qu'à la gaieté de son esprit. »

J'avoue, à mes périls et risques, que je ne suis pas encore bien convaincu. Cette difformité supposée n'était-elle pas trop remarquable pour que le silence absolu de tous

[1] *Æsopi ingenio statuam posuere Attici.* (L. II, epilog.)

les écrivains fût possible? Une si belle âme, un esprit si heureux enfermés dans une si laide enveloppe, étaient pour les moralistes et pour les sophistes un grand sujet de phrases; conçoit-on que pas un n'y ait fait la moindre allusion? Phèdre, qui si souvent se sert du témoignage d'Esope, n'aurait pas dit un mot de sa conformation singulière! Est-ce croyable? Voici un autre argument bien fort, et que Bentley n'a pas négligé[1]. Philostrate nous a laissé (I, 3) la description d'un tableau dont Ésope était le sujet : on le voyait entouré des animaux, personnages de ses récits; un doux sourire animait sa physionomie; ses yeux étaient baissés à terre; il était dans l'attitude d'un homme qui médite; il composait une fable.

Si les images d'Ésope par Lysippe et par Aristodème avaient offert la difformité dont Planude a parlé, elle fût devenue traditionnelle et caractéristique; le peintre n'aurait pu se dispenser de l'imiter, et Philostrate n'aurait pas manqué une si belle occasion d'étaler son esprit et sa rhétorique. L'on supposera peut-être que ce peintre, plus sévère que Lysippe, n'aura pas voulu copier une nature contrefaite et se sera hardiment éloigné de la tradition; mais Philostrate, homme très instruit, aurait certainement remarqué cette licence.

Quant à la raison prise du siége bas donné à Ésope, je ne vois pas ce qu'un petit homme bossu gagnait à être assis à table sur une petite chaise : il me semble qu'il eût été infiniment plus commode pour lui de se coucher sur un lit, comme Solon son voisin et comme les autres philosophes. Mais peut-être que ces Sages si vantés, qui admettaient l'esclave Ésope à leur familiarité et à leur table, ne le traitaient pas tout à fait en égal, et ce siége inférieur, qui ne convenait guère à un bossu, pouvait

[1] *Dissert. de Fabul. Æsopi*, cap. x.

très-bien convenir à un esclave [1]. Quant au passage de Lucien, je ne vois pas non plus ce qu'il a d'absolument décisif. Lucien, dans son *Histoire véritable,* nomme les hommes célèbres qu'il a vus dans l'île des Bienheureux, Anacharsis, Socrate, Numa, Lycurgue, Aristippe, Épicure; puis il ajoute [2] : « Esope le Phrygien se trouve « aussi là, il sert aux autres de bouffon. » La gaieté du fabuliste, son imagination enjouée suffisaient bien pour désennuyer ces illustres morts; et il n'est pas probable que de si sages, de si vertueux personnages eussent pu trouver matière à plaisanterie dans les défauts corporels d'un homme de mérite.

IV

Dans le troisième chapitre, intitulé *Des Hommes d'Etat et de guerre,* M. Visconti donne les têtes de Miltiade, de Thémistocle, de Périclès et d'Alcibiade. J'ai déjà dit qu'il avait joint la tête d'Aspasie à celle de Périclès.

Mais, demanderont les lecteurs instruits dans l'histoire des arts, pourquoi ne pas donner Annibal, Mithridate, Alexandre? Où sont ces portraits de Cynégire, de Cimon d'Épaminondas, d'Aratus de Sicyone, de Phocion, de Xénophon, qui ornent tant de recueils? Pourquoi M. Visconti les a-t-il exclus de son *Iconographie?*

Le savant antiquaire aura réponse à tout.

Les rois guerriers, Alexandre et ses capitaines, Mithridate, Phraate, et quelques autres, ont une place particulière dans le second volume de l'*Iconographie.* Annibal a été classé parmi les princes d'Afrique ses contemporains ou ses parents. Quant aux têtes de Cynégire, de Cimon,

[1] Cf. Walckenaër, *La Fontaine*, t. I, p. 26-28.—La discussion y est reprise avec toutes ses preuves, et avec les mêmes conclusions à peu près que chez M. Boissonade. (*Note de l'Éditeur.*)
[2] L. II, c. XVIII.—Traduct. de M. de Ballu, t. II, p. 471.

d'Aratus, elles sont prises de médailles apocryphes fabriquées dans le XVI[e] siècle; l'Epaminondas n'a pas une origine plus authentique. Le Phocion d'un camée de Pyrgotèle est une tête de fantaisie; et ce Pyrgotèle est tout simplement Alexandre Cesari, excellent graveur du XVI[e] siècle, dont ce camée est le chef-d'œuvre. M. Visconti avait cru autrefois reconnaître Phocion dans une belle statue qui appartient aujourd'hui au musée Napoléon, et qui vient d'être admirablement gravée par M. Bouillon [1]; mais depuis il a abandonné cette conjecture. Pour le Xénophon de Winckelmann, c'est manifestement un Hercule. Le Lysandre de M. Lanzi n'est point le Lysandre de Lacédémone : la tête est imberbe, ce qui est contraire au costume lacédémonien et au témoignage de Plutarque, qui, décrivant une statue de Lysandre, observe qu'elle a une longue barbe et une ample chevelure. L'opinion de M. Visconti est que le nom de Lysandre, gravé autour de cette tête, est peut-être celui du propriétaire à qui cette pierre a servi de cachet.

Il ne nous reste aujourd'hui, dans cette classe des administrateurs et des capitaines grecs, que trois portraits bien authentiques : ceux de Miltiade, de Périclès, d'Alcibiade, auxquels, sur la conjecture très-vraisemblable de M. Visconti, l'on pourra désormais joindre le buste de Thémistocle.

Des trois têtes de Miltiade données par M. Visconti, la première est prise du Recueil d'Ursinus; elle porte le nom du héros en caractères d'une forme antique. La seconde est anonyme. Sa grande ressemblance avec l'autre est ce qui a d'abord déterminé le savant académicien à l'attribuer à Miltiade, et le taureau sculpté sur le casque l'a confirmé dans cette opinion. M. Visconti y voit le taureau furieux de la Crète, connu dans la my-

[1] Dans la première livraison du *Musée des Antiques*.

thologie sous le nom de *taureau de Marathon*. « Les « habitants de cette bourgade attique le prirent pour « symbole de leur contrée, et ils consacrèrent son image « en bronze dans la citadelle d'Athènes. Cet ornement du « casque est donc ici caractéristique et sert à faire recon- « naître dans ce buste le vainqueur de Marathon. » Cette érudition est décisive et lève tous les doutes.

La troisième tête est également anonyme, mais elle offre une répétition si manifeste du buste précédent, qu'elle doit appartenir au même personnage.

Il n'existe plus de portrait authentique de Thémistocle, mais M. Visconti a reconnu ce héros sur deux pierres gravées, où jusqu'ici les antiquaires ont cru voir Byzas, personnage mythologique dont Byzance portait le nom.

L'une représente la tête d'un guerrier grec et un dauphin, symbole de Neptune et de la mer. Cet accessoire a rappelé sur-le-champ à M. Visconti le nom de Thémistocle. Les anciens l'avaient surnommé Ναυμάχος, et leur marine militaire n'a point eu de capitaine plus illustre. « Cimon, dit M. Visconti, se fit aussi, à la vérité, une « grande renommée par des victoires navales ; mais ce « portrait ne peut être le sien, car il a les cheveux droits, « et ceux de Cimon étaient naturellement frisés. » C'est Plutarque qui nous a conservé cette particularité.

L'autre pierre offre la même tête : ce sont les mêmes traits, le même arrangement des cheveux et de la barbe, le même casque ; seulement il n'y a point de dauphin. Cet emblème est remplacé par une couronne d'olivier placée sur le casque, et cette couronne est pour le savant antiquaire une nouvelle preuve de la justesse de sa conjecture. « Cette décoration refusée, dit-il, à Miltiade « par sa patrie, et accordée à Thémistocle par les Lacé- « démoniens, se voyant sur un portrait que des raisons « plausibles peuvent déjà faire attribuer à cet Athénien, « porte notre conjecture assez près de la démonstration,

» d'autant plus qu'on retrouve dans cette figure l'air « majestueux et héroïque remarqué par Plutarque dans « le portrait de Thémistocle. »

A la suite de ces deux portraits, M. Visconti donne un buste inédit qui a tant de ressemblance avec les têtes qu'il a si heureusement nommées, que l'on peut avec probabilité l'attribuer à Thémistocle.

Le portrait de Périclès est une découverte faite il y a peu d'années; il appartient au musée du Vatican. L'authenticité en est incontestable : on lit sur la base, en lettres très-antiques[1] : *Périclès*, *fils de Xanthippe*, *Athénien*.

La tête de Périclès est casquée. « Périclès, dit le *Plutarque* d'Amyot, étoit si bien formé en toutes les parties « du corps, qu'il n'y avoit que redire, excepté qu'il avoit « un peu la teste longue et déproportionnée en grosseur « et au reste de la personne, qui est la cause pourquoy « toutes ses statues presque ont l'armet en teste, n'ayants « pas les ouvriers, ainsi qu'il est vraisemblable, voulu « lui reprocher cette difformité. » Cette idée de Plutarque est très-plausible. Il est fort naturel que les artistes de cette époque aient voulu complaire au protecteur des arts, et témoigner ainsi leur reconnaissance à celui qui avait si souvent employé leurs ciseaux. Peut-être aussi cet artifice ingénieux n'est-il qu'une suite de cette attention qu'avaient les sculpteurs grecs d'embellir

[1] Dans cette inscription, le Ξ qui commence le nom de Xanthippe est d'une figure singulière. Je me rappelle d'avoir vu à peu près la même forme dans la curieuse inscription isopsèphe que M. de Choiseul-Gouffier a publiée dans le second volume de son *Voyage en Grèce*. A cette occasion, je remarquerai que dans le texte imprimé de cette inscription, on lit 'ΑΡΧΕΙ à la dernière ligne ; mais j'ai eu sous les yeux une copie figurée, où je lisais 'ΑΡΞΕΙ. Ce Ξ d'une forme peu commune ressemblait à celui du mot ΕΞΙΣΩΣΙΣ de la quatorzième ligne. Il résulte de cette observation que 'ΑΡΞΕΙ n'est point, comme on pourrait le croire, une conjecture de l'helléniste dont l'illustre voyageur a rapporté le sentiment. Ω

la nature, au moins d'en dissimuler les défauts. Le portrait de Lycurgue en est un exemple remarquable. Ce législateur était borgne, et le sculpteur chargé de son buste s'est contenté, pour faire sentir cette difformité, de ne pas mettre entre les deux yeux une exacte symétrie.

A côté de Périclès est Aspasie. Le buste authentique qui porte son nom a été, comme celui de Périclès, déterré de nos jours : il est taillé en hermès, forme réservée pour les portraits des grands hommes. « Mais per-
« sonne, dit notre habile antiquaire, ne pourra trouver
« Aspasie indigne de cette exception. Une femme qui,
« dans la politique, a été le conseil de Périclès, et de
« qui Socrate n'a pas dédaigné de recevoir des leçons
« de rhétorique, a pu être placée sans difficulté parmi
« les hommes d'État, ainsi que parmi les philosophes. »

Aspasie est belle; sa physionomie est sérieuse et noble, elle est couverte d'un voile, et ce costume religieux sied bien à la gravité de sa figure; ses cheveux sont artistement rangés sur son front, en longues boucles parallèles. M. Visconti a retrouvé cette disposition de la chevelure sur les médailles de quelques reines grecques d'Égypte, soit, comme il le dit, que la mode fût alors moins inconstante que de nos jours, soit que les graveurs du siècle des Ptolémées préférassent le costume ancien à celui de leur temps.

La tête d'Alcibiade, dont il nous reste à parler, est très-authentique. Les cinq premières lettres du nom, Αλκιϐ..... sont encore lisibles sur la base. C'est une tête de quarante ans à peu près; l'expression est soucieuse, inquiète; les traits n'ont pas précisément de beauté, et ne répondent en aucune manière à l'idée que l'on se fait de cet Alcibiade, dont on peut dire, à la lettre, qu'il était beau comme l'Amour, puisque les artistes le prenaient pour modèle quand ils avaient à représenter le

fils de Vénus[1]. Mais il faut remarquer qu'Alcibiade n'est plus jeune, et peut-être sa beauté tenait-elle moins à l'ensemble régulier des traits et à leur exacte proportion, qu'à certains agréments du teint, du regard, que le marbre et le ciseau ne peuvent rendre. Je le croirais d'autant mieux que M. Visconti donne deux autres portraits d'Alcibiade, et ces deux têtes, qui sont jeunes, ne sont pas non plus d'une grande beauté.

P. S —Les personnes qui me font l'honneur de me lire avec un peu d'attention se souviendront peut-être que, dans mon dernier article sur l'*Iconographie*, je ne croyais pas du tout à la difformité d'Ésope; aujourd'hui, je ne suis plus aussi sûr de mon fait.

Appuyé sur Méziriac et Bentley, j'osais soutenir, contre M. Visconti, que le fabuliste n'était pas contrefait. Je m'autorisais du silence des anciens, et d'un vieux tableau décrit par Philostrate; je cherchais à détruire, par une interprétation nouvelle, l'argument que le savant académicien tirait de deux phrases de Plutarque et de Lucien.

Je ne me rappelais pas alors deux autres témoignages, que M. Visconti avait pareillement oubliés, et qui servent merveilleusement son opinion. C'est dans la savante préface de M. Coray sur Ésope[2] que j'ai trouvé l'indication de ces deux passages qui me donnent un peu tort et que je citerai par amour de l'exactitude et de la vérité. Le premier est tiré du treizième discours

[1] Voy. *Aristænète*, I, epist. XI.—(P. 53 de l'édition de M. Boissonade.)

[2] Cette édition critique d'Esope paraît depuis quelques jours: elle forme le second volume des *Parerga* de la Bibliothèque grecque. Le 1er volume, comme je l'ai dit (V. l'art. XXXII), contient les *Stratagèmes* de Polyen. Maintenant la *Bibliothèque grecque* publiée par M. Coray se compose d'un volume préliminaire, intitulé *Prodromus*, où sont réunis les *Fragments* d'Héraclide, de Nicolas Damascène, et les *Histoires diverses* d'Ælien; de deux volumes

d'Himérius; ce sophiste, qui vivait au IVe siècle, dit très-expressément que la figure et la voix d'Ésope faisaient rire, et que l'on s'en moquait : l'autre passage est de Plutarque; il rapporte ce mot d'Ésope à quelqu'un qui insultait à sa laideur : « Ce n'est pas à la mine, c'est à « l'esprit qu'il faut regarder. »

Point de doute : il existait dans l'antiquité une tradition sur la laideur d'Ésope; mais il faut convenir qu'il y a loin de la laideur à la difformité. Je veux bien croire, sur la foi de Plutarque et d'Himérius, qu'Ésope avait une physionomie peu heureuse et ridicule; mais si, comme Planude le prétend, il avait eu la tête pointue, les narines épatées, le cou enfoncé, les lèvres saillantes, la peau noire, le ventre énorme, les jambes arquées, le dos bossu; s'il eût été plus affreux que le Thersite d'Homère, si les ouvrages de l'art l'avaient représenté sous cette forme épouvantable, croit-on qu'Himérius eût dit simplement qu'il avait la figure ridicule, et que les auteurs anciens n'eussent pas fréquemment parlé de cette monstrueuse difformité? Ce qui augmente mes perplexités, c'est une observation fort juste de M. de Furia, qui, dans les Prolégomènes de son édition d'Ésope, remarque entre Esope et Locman de fort grandes ressemblances. En effet, un commentateur de l'Alcoran, qui a écrit la vie du fabuliste arabe, raconte qu'il était noir, qu'il avait de grosses lèvres, et les pieds fendus. Il est vraiment étrange que ces deux fabulistes aient été deux espèces de monstres[1].

contenant les *Œuvres complètes* d'Isocrate; de deux volumes des *Vies* de Plutarque, dont la suite est sous presse; enfin, de ces deux volumes de *Parerga*. Ce grand helléniste, en travaillant pour l'instruction des Grecs ses compatriotes, travaille aussi pour la nôtre, et ses excellentes éditions, dont les notes offrent une critique brillante et une érudition variée, sont indispensables à tous ceux qui s'occupent de philologie et de littérature grecque. Ω

[1] On peut voir par cette espèce de *Post Scriptum*, ou si l'on

V

J'ai déjà fait quatre articles sur l'édition in-folio de l'*Iconographie,* et je n'en ai examiné que trois chapitres : ce n'est pas aller vite. Le gouvernement, qui en avait fait les frais, se l'était réservée. J'en avais obtenu un exemplaire par une faveur singulière, et je me faisais un plaisir de partager avec mes lecteurs le trésor que je possédais. L'importance des matières, le nom de l'auteur, la rareté du livre, ont été cause que les amateurs de l'antiquité ont voulu lire mes extraits. Quelque étendus qu'ils fussent, ils ont dû augmenter leurs regrets plutôt que satisfaire leur curiosité.

Les choses ne sont plus les mêmes : l'in-folio est toujours réservé, mais le gouvernement a permis à M. Visconti de faire imprimer une édition in-4° et en a autorisé la vente.

Je ne continuerai pas mes longs extraits : maintenant ils ne sont plus nécessaires. Je me bornerai à l'indication rapide des principales matières.

J'ai déjà dit quels étaient les poëtes, les législateurs et les sages, les guerriers et les hommes d'État dont M. Visconti a publié les portraits. J'en étais resté au chapitre des philosophes. M. Visconti les a distribués par sectes, et il donne dix-neuf portraits dont il prouve l'authenticité, ou par les inscriptions, ou par ses conjectures. Prouver par des conjectures, c'est une association d'idées très-singulière et en apparence peu raisonnable, très-juste pourtant, quand on l'applique aux conjectures de M. Visconti. Appuyées sur les bases d'une érudition so-

veut de rétractation partielle, comme chaque publication nouvelle mettait en éveil ce sagace et curieux esprit qui voulait en tout et toujours arriver à toute la vérité possible.

(*Note de l'Editeur.*)

lide, fortifiées par les rapprochements les plus heureux, elles ont presque toujours toute la vigueur des démonstrations les plus positives.

Pythagore est le plus ancien des philosophes dont les images nous soient parvenues, et c'est par lui que M. Visconti a dû commencer. La chronologie de ce sage a été un grand sujet de controverse parmi les érudits. M. Visconti, se conformant au calcul d'Eusèbe, le fait naître en 571 et mourir en 496 avant Jésus-Christ. M. Larcher a eu d'autres idées[1]. Pour prendre parti entre des savants de cet ordre, il me faudrait des connaissances qui me manquent.

Vient ensuite Apollonius de Tyane, thaumaturge fameux, dont Gibbon a dit que nous ne saurions aujourd'hui décider s'il fut un sage, un imposteur, ou un fanatique[2] : réflexion vraiment fort étrange sous la plume d'un historien qui se piquait d'être grand critique et qui l'était.

Aux Pythagoriciens succèdent : Zénon d'Élée, qui inventa la dialectique et le dialogue philosophique[3]; Socrate, l'homme le plus vertueux de l'ancienne philosophie; Platon, « à la mémoire duquel les sociétés « savantes de l'Europe, en se parant du titre d'académies, ne cessent de payer encore aujourd'hui un tribut de vénération; » Carneades, grand orateur et

[1] Trad. d'*Hérodote*, t. VII, p. 547.

[2] Aujourd'hui Gibbon n'aurait qu'à lire la solide préface que M. Chassang a mise en tête de sa traduction de *Philostrate*, et il serait fixé : il verrait dans Apollonius un illuminé, un *spiritiste*, mais, en tout cas, un thaumaturge d'une physionomie assez curieuse pour qu'on puisse regretter que Philostrate l'ait défigurée dans son récit, si romanesque, que M. Alexandre Dumas a pu en extraire des chapitres entiers pour son dernier roman d'*Isaac Laquedem*. (*Note de l'Éditeur.*)

[3] Il y a de plus fortes autorités pour attribuer l'invention du dialogue à Alexamène de Téos. (Voy. M. Wyttenbach, *Epist. ad Van Heusde*, p. XI.) Ω

raisonneur subtil, qui prenait médecine avant de disputer[1]; Théon, platonicien assez obscur dont le buste et les écrits nous sont parvenus, « tandis que les images « des Speusippe et des Arcésilas, noms fameux dans « l'Académie, ont péri avec leurs œuvres ou demeurent « ignorées; » Aristote, génie universel et l'homme le plus étonnant peut-être de l'antiquité; Théophraste, qui créa la botanique; Aristomaque, qui écrivit sur les abeilles qu'il avait observées pendant cinquante-huit ans; Antisthène, le fondateur des Cyniques; le fameux Diogène; Zénon de Chypre, le maître du Portique; Chrysippe, qui en fut la *colonne*[2]; Posidonius, qui, dans le paroxysme de la goutte, disait à la douleur : « Tu as « beau me tourmenter, jamais je ne conviendrai que tu « sois un mal »; Épicure, philosophe aimable et vertueux, que les anciens et les modernes ont calomnié; Métrodore, son disciple et son ami; Hermarque, son successeur; Euclide de Mégare, qui, pendant la persécution dont Socrate fut victime, donna un asile aux platoniciens.

Voilà les philosophes dont M. Visconti a rassemblé les portraits. Dans d'autres recueils il y en a davantage; mais le savant antiquaire démontre que les têtes d'Archimède, de Xénocrate, d'Archytas et de quelques autres philosophes, données par Faber, Bellori, Gronovius, n'ont aucun caractère d'authenticité ou sont évidemment supposées.

Nous sommes arrivés aux historiens. M. Visconti n'en présente que trois : Hérodote, Thucydide, et ce Théophane de Mitylène, qui fut l'ami de Pompée et lui donna le funeste conseil de chercher un refuge en Égypte.

[1] *Cum Chrysippo disputaturus, helleboro se ante purgabat...* Val. Max., l. VIII, c. 7, ext. 5. Ω

[2] *Chrysipus, qui fulcire putatur Porticum Stoicorum.* Cicéron, *Acad.*, t. IV, p. 24. Ω

Winckelmann avait cru reconnaître Xénophon dans un hermès que possède aujourd'hui le Musée Napoléon, mais M. Visconti, qui a beaucoup plus de sagacité et le coup d'œil autrement sûr et exercé que Winckelmann, n'y a vu qu'une tête d'Hercule couronnée de laurier. Quant au Denys d'Halicarnasse peint dans un manuscrit avec un bonnet fourré et une espèce de doliman, c'est une fantaisie de peintre qui ne peut avoir aucune autorité. Ce portrait a été reproduit au-devant du Denys d'Halicarnasse de Reiske : il suffit d'y jeter les yeux pour voir qu'il n'a rien d'antique.

Lysias, Isocrate, Démosthène, Eschine et Léodamas, sont les seuls grands orateurs dont nous ayons les bustes. Léodamas n'est pas aujourd'hui fort connu. Il fut contemporain de Démosthène et mêlé dans les affaires de cette époque : Eschine et Démosthène ont loué son éloquence[1]. Les portraits d'Andocide et d'Hypéride ont existé ; il n'en reste aujourd'hui que les inscriptions.

Après ces grands hommes paraît un grammairien obscur, Mettius Épaphroditus : il vivait sous Néron. Ses commentaires sur Homère, sur Pindare, étaient estimés, et il possédait une bibliothèque de trente mille volumes, collection prodigieuse pour un particulier, surtout à cette époque. Aristide le suit, sophiste du second siècle, dont les hymnes en prose et les discours laborieux et recherchés nous ont été conservés.

Nous passons ensuite aux médecins. Hippocrate s'offre le premier ; après lui vient Asclépiade, médecin agréable et systématique, qui se livra tard à la médecine et suppléa par l'éloquence et l'érudition à l'expérience et à l'habitude de voir qui lui manquaient. Il réduisit la science à quelques règles ; les frictions, la gestation et le régime étaient ses seuls remèdes. « Il avait été assez

[1] Demosth., *Adv. Leptin.*, § 125, avec la note de M. Wolf.

« téméraire pour dire en public qu'un médecin qui ne « se portait pas toujours bien ne méritait aucune con- « fiance; et parvenu, sans la moindre indisposition, « jusqu'à l'âge de la décrépitude, il mourut, non d'une « maladie, mais d'une chute. » Xénophon de Cos, Asiaticus le Méthodique, Claudius Agathémère, sont trois autres médecins dont M. Visconti nous donne les images, et sur lesquels il a recueilli le peu de détails que nous apprennent les anciens.

Quinze autres portraits de médecins, de physiciens et de botanistes, parmi lesquels on distingue Galien, Nicandre, Dioscoride, Sextus Empiricus, ont été pris par M. Visconti dans un manuscrit du ve siècle. Ces miniatures sont d'un dessin incorrect et d'une exécution faible, mais non pas une fantaisie du peintre, comme le Denys d'Halicarnasse dont je parlais tout à l'heure. « Les « poses des figures sont simples, gracieuses et tout à « fait dans l'ancien style; le costume des personnages « est en tout point convenable à leur siècle, à leur na- « tion, à leur profession. » Tout, en un mot, annonce que ces peintures sont la copie de monuments anciens et authentiques.

Si je ne m'étais pas imposé la loi de faire un extrait très-abrégé, j'aurais parlé d'une foule de belles remarques de critique et d'érudition qui ornent le texte et les notes de cette partie de l'*Iconographie* que je viens de parcourir; mais je m'en abstiens, pour ne pas étendre trop loin cette analyse qui, malgré toute ma brièveté, demanderait encore plus d'un article.

XXXII

ΠΡΟΔΡΟΜΟΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ

ESSAI D'UNE BIBLIOTHÈQUE GRECQUE

POUR LES GRECS MODERNES QUI APPRENNENT L'ANCIEN GREC[1].

Les Grecs font depuis quelques années de grands et heureux efforts vers les sciences et la littérature. Il s'est élevé de toutes parts des écoles où l'ancienne langue est enseignée. Pour perfectionner à la fois le langage moderne et le goût de la nation, on a traduit les meilleures productions des écrivains étrangers. Mais le moyen le plus sûr pour faire revivre en ce pays le goût du beau et l'amour de la saine littérature, c'est d'y multiplier les exemplaires des bons ouvrages de l'antiquité grecque. C'est par la lecture et l'étude de ces grands modèles, par les souvenirs qu'ils feront naître et l'heureuse émulation qu'ils ne peuvent manquer d'exciter, que la Grèce moderne se replacera au rang des pays éclairés.

On a fait en Europe d'innombrables éditions des anciens Grecs, mais, en général, elles conviennent peu aux Grecs modernes. Accompagnées presque toutes de versions latines et d'un long et lourd appareil de remarques critiques et grammaticales, de quel usage peuvent-elles être dans les écoles grecques où les maîtres et les élèves n'entendent point le latin, où d'ailleurs il ne s'agit pas de former des érudits et des critiques, mais de donner

[1] *Journal de l'Empire* du 8 février 1806.

des leçons de langage et de goût? Pour que l'instruction puisse faire en Grèce de rapides progrès, il faut donc réunir dans le plus petit nombre possible de volumes les meilleurs écrivains en vers et en prose, les imprimer avec la plus grande correction, n'y mettre précisément que les remarques nécessaires, et les écrire en grec. Il faut aussi que des hommes riches et des hommes savants, animés de l'amour de leur pays, fassent ensemble société, les uns, pour fournir aux dépenses de l'entreprise, les autres, pour la diriger.

Ce projet si simple et si naturel d'imprimer à l'usage des Grecs les meilleurs de leurs anciens écrivains s'est peut-être déjà présenté à l'esprit de mille personnes qui, faute de moyens ou faute de zèle, n'auront pu ou n'auront voulu le réaliser. D'heureuses circonstances se réunissent aujourd'hui pour son exécution.

Les frères Zossima, qui ont de grandes facultés pécuniaires et le zèle le plus ardent pour la gloire de leur patrie, ont résolu de consacrer une partie de leur fortune à l'impression d'une *Bibliothèque grecque* composée des auteurs appelés *classiques,* c'est-à-dire, de ceux qui ont écrit à l'époque du plus grand éclat et de la plus grande pureté de la langue : les *classiques* remplissent tout l'intervalle de temps qui s'est écoulé depuis Homère jusqu'aux Ptolémées, et même un peu au delà.

Ils ont chargé du soin des éditions le docteur Coray, Grec lui-même, et qui par ses vastes connaissances, son goût pur et correct, eût fait honneur aux plus beaux temps de l'antiquité. L'Europe savante le place au nombre des plus habiles et des plus ingénieux critiques de nos jours. Ses excellents travaux sur Théophraste, Hippocrate, Athénée, Isocrate, Héliodore, lui ont mérité cette haute réputation.

Après s'être attaché un éditeur d'un aussi rare talent, MM. Zossima, voulant que rien ne manquât au mérite de

leur *Bibliothèque*, en ont confié l'impression à M. Firmin Didot. Il a fait pour cette collection de nouveaux caractères qui sont fort beaux, fort agréables à l'œil. Il y a quelques années, cet habile imprimeur fit différents essais de caractères grecs auxquels on reprocha, et justement, je crois, d'avoir de la bizarrerie et de la roideur dans les formes. Ceux-ci m'ont paru réunir l'élégance et la simplicité.

Mais le zèle généreux de MM. Zossima est allé encore plus loin. Pour que le bienfait de ces utiles éditions ne soit pas perdu pour leurs compatriotes pauvres, ils promettent de les donner gratuitement à tous les jeunes gens sans fortune, dont les maîtres des écoles attesteront la diligence et les succès. Ils les donneront également à ceux des maîtres qui s'occuperont d'une façon active et soutenue de l'instruction et de l'avancement de leurs élèves.

Le docteur Coray a mis à la tête de ce volume une préface écrite en grec vulgaire, où, après avoir donné les différents détails que l'on vient de lire, il indique de quelle manière seront faites ces éditions. Il se propose de publier successivement, et avec leurs scholiastes, Homère et les Homérides, Hésiode, les tragiques, Aristophane, Thucydide, Platon, Callimaque, Apollonius, etc. Il ne conservera de variantes que celles qui ont quelque probabilité. Lorsque le texte sera corrompu de façon à ne pouvoir être corrigé, ni par la collation des différentes éditions, ni par celle des manuscrits, le docteur Coray le restituera d'après ses propres conjectures ou celles des critiques, et il aura toujours l'attention de conserver en marge la leçon vulgaire.

Il résultera de ce travail que ces éditions, qui ne semblent destinées qu'aux Grecs modernes, auront aussi beaucoup de succès dans le reste de l'Europe. Les corrections d'un homme aussi savant et aussi heureux que

le docteur Coray leur donneront nécessairement un grand intérêt pour tous ceux qui s'occupent de la littérature grecque sous le rapport critique, pour tous ceux aussi qui aiment à lire les anciens dans des exemplaires exactement corrigés. Les notes, écrites en grec ancien, ne peuvent être une difficulté pour personne, car ceux qui pourront entendre un peu le texte entendront très-bien le commentaire. Quant aux préfaces et notices écrites dans l'idiome vulgaire, il serait fort heureux que la curiosité de les lire pût contribuer à répandre l'étude de cette langue moderne beaucoup trop négligée, et dont l'utilité est infinie pour l'intelligence de l'ancienne.

A la suite de cette préface se trouve un fort long morceau, écrit aussi en grec vulgaire, où, sous le titre modeste d'*Aperçus rapides et improvisés* (Στοχασμοὶ αὐτοσχέδιοι), on trouve les détails les plus étendus et les plus curieux sur les défauts de l'instruction littéraire en Grèce et sur la grammaire grecque, considérée philosophiquement. Le docteur Coray y développe savamment la théorie du verbe *moyen*, assez bien connue des savants d'Europe, mais entièrement ignorée par les Grecs modernes. Il entre dans une discussion pleine de choses neuves sur le dialecte commun, les adverbes, les prépositions, les pronoms, le nombre des conjugaisons, le génitif absolu, l'irrégularité de construction appelée *solécisme*, et dont il y a des exemples dans les écrivains les plus corrects et les plus élégants. Cet excellent morceau est terminé par des réflexions fort sages sur l'union de la religion et de la philosophie. Il paraît que les maux incalculables produits, en France surtout, par l'inconcevable hardiesse de certains auteurs appelés philosophes, ont excité en Grèce les alarmes de quelques personnes prudentes, et qu'elles repoussent de toutes leurs forces les opinions philosophiques qu'elles se représentent comme essentiellement ennemies de la religion. Le docteur

Coray, distinguant avec raison la philosophie fausse et mensongère, le philosophisme, de la véritable et saine philosophie, montre que si l'une est audacieuse et turbulente, l'autre est l'amie, l'alliée de la religion ; que le Dieu des chrétiens étant appelé *le Père des lumières,* LA PAROLE, *la Sagesse,* c'est en quelque sorte attaquer la religion que d'attaquer la vraie philosophie. Il est certain qu'en divisant ainsi la question, le docteur Coray ne trouvera personne qui ne soit de son avis. Au reste, toute cette partie est écrite avec beaucoup de mouvement et de chaleur. Sous la plume du docteur Coray, cette langue moderne, si décriée par quelques gens qui ne la connaissent pas, est belle, riche, harmonieuse et féconde.

XXXIII

DE LA LITTÉRATURE DES GRECS MODERNES

A L'OCCASION D'UNE TRADUCTION D'ATALA [1].

Lorsque je rendis compte[2] du *Répertoire de la littérature ancienne,* par M. Fréd. Schœll, livre utile que je me fais un plaisir de rappeler à nos lecteurs, je promis de dire quelque chose de la littérature actuelle des Grecs, à l'occasion d'une traduction grecque d'*Atala* que je devais incessamment annoncer. Si j'ai tardé longtemps à tenir cette promesse, c'est que je manquais de matériaux suffisants pour traiter ce sujet avec une juste étendue. Aujourd'hui même mes recherches sont encore très-peu avancées, et je ne possède que des renseignements fort incomplets. Pourtant je n'ai pas voulu différer davantage : il m'a semblé que si je ne disais pas des œuvres littéraires des Grecs modernes tout ce qu'il est possible d'en dire, au moins j'en dirais assez pour les justifier du reproche de barbarie que leur font trop souvent des personnes mal informées et des voyageurs prévenus, ignorants ou superficiels.

Ces épithètes me paraissent tout à fait applicables à l'écrivain qui a, depuis peu, calomnié les Grecs dans la relation d'une course en Grèce, qu'il lui a plu d'appeler

[1] *Journal de l'Empire* du 11 septembre 1808.
[2] *Ibid.*, nº du 27 mai 1808.

un voyage[1]. Déjà trois savants grecs ont pris la peine de le réfuter : le docteur Coray, dans les prolégomènes de son excellente édition d'*Isocrate*[2], M. Koumas, dans la préface de son *Cours de Mathématiques,* et plus récemment encore dans le *Magasin Encyclopédique,* M. Panagiotis Kodrikâs, qui, né dans l'Athènes moderne, eût par l'élégance de son esprit et la politesse de son goût, fait honneur à l'ancienne Athènes. Si je m'unis à eux pour la défense de leur nation, j'espère qu'ils approuveront ce zèle d'un étranger qui, ami des Grecs anciens, l'est devenu de leurs descendants, et ne peut les voir

[1] Nous pensons que M. Boissonade fait allusion ici à un voyage en Grèce fait dans les années 1803 et 1804 par J. L. S. Bartholdy, traduit de l'allemand par A. du C***. Paris, 1807, 2 vol. in-8°.

Les Turcs ne sont pas les seuls ennemis qui se soient acharnés contre la Grèce moderne. Elle a contre elle, d'abord ceux qui aiment ou respectent partout le sabre des janissaires, puis les amis de la contradiction, puis ceux qui savent quel parti on peut tirer chez nous d'un paradoxe rajeuni par de l'aplomb, de l'esprit et du style. En vérité, on pourrait faire un meilleur emploi de ces dons précieux. Elle est déjà bien grosse la collection des pamphlets antihelléniques. Y a-t-il donc de si piquantes plaisanteries à faire contre un peuple, parce qu'il ne donne que sept cents francs par mois à ses ministres, et qu'il ne s'entend pas au confortable comme un banquier de Paris ou de Londres? Heureusement, ceux qui défendent la Grèce contemporaine ont au moins autant d'esprit que ceux qui la dénigrent, et ils donnent des raisons plus concluantes et plus honnêtes pour l'humanité. MM. Saint-Marc Girardin, Villemain et Brunet de Presles, ne se lassent pas, quand l'occasion s'en présente, de faire justice des critiques ou des plaisanteries qui pourraient diminuer une nation assez grande pour avoir conquis son indépendance et pour la garder, en dépit de mille circonstances fâcheuses. Aussi, sans parler des raisons que nous avons de penser du bien d'un pays d'où l'Ecole d'Athènes nous envoie des travaux si utiles et si agréables, nous nous obstinons à croire à l'avenir aussi bien qu'au passé de la Grèce. En voyant tous ces nobles esprits qui, depuis les Choiseul-Gouffier, les Pouqueville, les Villoison, jusqu'à nos illustres contemporains, nous ont donné le bon exemple, il nous semble que la sympathie pour les Grecs modernes est une tradition de cœur en France, comme le respect pour la Grèce classique y est un besoin des esprits cultivés. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Et plus au long, en 1810, dans son *Plutarque.* (*Ibid.*)

attaquer sans chagrin. Ces Européens, censeurs si injustes et si ingrats d'un peuple malheureux, oublient que ce sont des Grecs qui ont chassé la barbarie de l'Europe, et qu'ils leur doivent ces connaissances dont ils sont si fiers. S'ils songeaient un moment à ce régime de fer sous lequel les Grecs languissent courbés ; s'ils voulaient considérer les efforts prodigieux que cette nation, dont les espérances sont encore si belles, fait de toutes parts vers les sciences et les lettres, leur mépris déraisonnable se changerait en des sentiments de pitié pour une destinée si triste, et d'admiration pour un si noble courage dans une telle dépendance [1].

Dans toutes les villes de la Grèce, l'on trouve des écoles ; quelques-unes se distinguent des autres par la réputation des maîtres et le grand nombre des élèves. La plus célèbre, peut-être, est celle de Kydoniæ, ville en grande partie peuplée de Moraïtes réfugiés. Le premier professeur est M. Benjamin de Lesbos, ancien élève de notre École polytechnique. Ses leçons de mathématiques et de physique sont suivies par un grand concours d'auditeurs. L'archevêque d'Éphèse, Denys Kalliarchos, protége et dirige cette école. Les gymnases de Janina, de Jassi, de Bucharest, de Chio, de Constantinople, du Mont Athos, sont remplis d'élèves qui, de toutes les provinces, accourent aux leçons de Vardalachos, de Jean Hélébis, de Valanos, de Dorothée Prôïos. A Bucharest, sous feu

[1] En 1808, il n'y avait pas encore beaucoup de Philhellènes en France. La question de l'indépendance ne s'est nettement posée en Europe qu'après les traités de 1815 et dans les loisirs de la Restauration. En France, pour beaucoup de personnes, elle ne fut qu'un moyen de retrouver cette activité belliqueuse dont les grandes guerres de l'Empire leur avait fait une habitude, c'est-à-dire une sorte de nécessité. M. Boissonade appartenait à une école plus libérale : il aimait la Grèce pour elle-même, c'est pourquoi il la voulait indépendante ; et ses vœux datent de loin, on le voit par cet article qui fait de lui le doyen des Philhellènes : au moins avait-il pensé aux Grecs avant qu'ils ne fussent à la mode. *(Note de l'Editeur.)*

Lampros Photiadis, l'étude des belles-lettres, ralentie maintenant par la guerre, était en grande vigueur. Il avait introduit dans son école l'antique usage des *déclamations*. Les jeunes gens composaient, dans les différents genres d'éloquence et sur des matières données, des discours semblables aux *meletæ* des anciens rhéteurs. Quatre de ces déclamations imprimées à la suite de la grammaire de M. Néophytos Ducas m'ont paru aussi bien composées que bien écrites. Les chaires de Janina, du Mont Athos, de Constantinople, ont été successivement occupées par l'archevêque Eugénios Bulgaris, qui est mort il y a très-peu d'années et a laissé une foule d'ouvrages sur les sciences et la littérature. Cet écrivain, pour lequel les Grecs ont la plus haute estime et dont les livres sont classiques, possédait des connaissances très-variées. Il a travaillé sur la logique, la métaphysique, les mathématiques et l'astronomie. Les matières politiques et religieuses ont aussi exercé sa plume; enfin, il a traduit en vers l'*Énéide*, de Virgile.

Si je nommais maintenant tous les écrivains qui ont traité des sciences philosophiques, ce serait un détail infini. Je me bornerai à citer : le P. Daniel, traducteur de la *Logique* de Condillac, M. Grégoire Brankovanos, traducteur de la *Logique* et de la *Morale* de Heineccius, M. Chrysoscoulœos, traducteur d'une *Histoire de la Philosophie naturelle*, et M. Chrysovelonis, auteur d'un *Entretien physiologique sur la connaissance de soi-même*. Il y a encore une traduction de Locke, par Jean Litinus de Zante, inspecteur des Écoles grecques, à Padoue.

Les sciences exactes ne sont pas moins cultivées. M. Koumas, que j'ai déjà cité, a donné, en huit volumes, une *chaîne* élémentaire de toutes les mathématiques, de toute la physique et de l'histoire naturelle. On doit à M. Valanos une *Méthode mathématique*, à M. Spyridôn Assanis l'*Algèbre* de Caille, au P. Daniel Philippidis

l'*Astronomie* de Lalande, à M. Zisis Kavràs l'*Arithmétique* d'Euler; à M. Rhasis, médecin à Constantinople, des *Éléments de géométrie;* enfin, à l'archevêque Eugénius la *Géométrie* de Tacquet. Le P. Daniel a traduit aussi *Brisson,* et le diacre Nicéphore Théotokis a composé un *Cours de physique* expliqué dans les écoles. L'on connaît de M. Saris, de Ténédos, un excellent morceau sur la *Fermentation*, et la *Philosophie chimique* de M. Fourcroy a été traduite par M. Théodose Héliadis. Ces deux jeunes chimistes ont été enlevés prématurément à la science : ils paraissaient destinés à lui faire le plus grand honneur.

Les Grecs ont des géographes estimés. Dans la *Géographie* du P. Daniel, on distingue particulièrement deux articles excellents, celui d'Athènes et celui de la Thessalie. Il y a des *Principes géographiques*, par M. Joseph Mœsiodax, et une *Géographie* par le moine Grégoire Konstantâs; on la trouve quelquefois citée. Les *Cartes de la Grèce*, publiées par le célèbre et malheureux Rhiga, sont les meilleures connues. L'on recherche aussi les *Cartes* de l'archimandrite Anthime Gazis. Enfin, M. Alexandrides de Tyrnave a mis au jour la traduction d'une partie de la *Géographie* d'Aboulfeda, accompagnée du texte arabe.

Forcé de me hâter et d'abréger ma revue, je passe à la littérature.

D'abord se présentent les grammairiens et les lexicographes ; le nombre en est prodigieux. J'indiquerai seulement M. Athanase Christopoulos, dont les idées sont neuves et dignes d'attention. Il a essayé de prouver que la langue vulgaire était formée des anciens dialectes éolien et dorien. D'après ce système, son livre est intitulé *Grammaire Éolodorique.* J'ai rencontré, en parcourant cet ouvrage, une remarque curieuse sur la terminaison *poulos* qui est jointe à un grand nombre des noms propres modernes. M. Christopoulos montre qu'elle veut

dire *fils*, et il la fait dériver du πῶλος des anciens. Il a même trouvé des passages d'*Euripide* et d'*Athénée*, où πῶλος est employé métaphoriquement dans le sens de *fille*.

En poésie, je ne sais trop que citer. Je connais l'*Énéide* d'Eugénius, *la Jérusalem délivrée* de M. Gouzelis, un drame héroïque de M. Christopoulos, *la Bergère des Alpes* traduite en vers par Rhiga, quelques ouvrages de *Lucien* par M. Kœzarios Dapontis, *le Memnon* de Voltaire et des poëmes de circonstance par M. Polyzoïs Kontou. Un médecin de l'hôpital de Saint-Pantéléimon à Bucharest, M. Karakassis, a composé un volume de poésies médicales qu'il a lui-même traduites en latin, et où l'aridité du sujet nuit rarement à l'élégance poétique. J'ai vu encore un recueil d'hymnes chrétiennes en vers pindariques, par M. Sergius Macnieus, et un *Épithalame*, par M. Govdellâs. Mais les Grecs doivent avoir bien d'autres poëtes, car j'ai lu dans la *Grammaire* de M. Darvaris des préceptes fort étendus sur les différents mètres qui conviennent à la poésie dramatique, aux églogues, aux odes, aux élégies, aux épigrammes, aux mélodrames, etc., et chaque règle était accompagnée d'exemples pris dans des poëtes assez connus et estimés sans doute pour faire autorité.

Je suis un peu plus riche sur les prosateurs. M. Govdellâs, que je viens de compter parmi les poëtes, a traduit *le Télémaque* et y a joint des notes mythologiques et géographiques. *Les Mondes*, de Fontenelle, ont été traduits par M. Kodrikâs, qui, dans un commentaire instructif, a aussi corrigé le *Cartésianisme* du même auteur, d'après les connaissances nouvelles. La traduction d'*Anacharsis* a été entreprise par plusieurs littérateurs réunis; l'on sait que l'article de la *Thessalie* appartient à Rhiga; les remarques qu'il a faites sur cette portion du texte sont très-curieuses: il y compare l'état actuel des lieux avec les descriptions des anciens. Le beau livre de Beccaria,

des Délits et des Peines, a été traduit par le docteur Coray ; il avait aussi promis de donner quelques ouvrages de Rousseau, mais des travaux nouveaux et plus importants retarderont peut-être l'exécution de cette promesse[1]. George de Byzance a fait connaître à ses compatriotes *la Grandeur et Décadence des Romains* par Montesquieu, et l'*Abel* de Gessner. *La Galatée* de Florian a été traduite par M. Antoine Koronios. J'ignore à qui l'on attribue la traduction de *Bélisaire* et celle des *Voyages de Cyrus*. L'*Histoire grecque* de Goldsmith a été donnée par M. Alexandrides de Tyrnave, le même qui a travaillé sur *Aboulfeda*, et l'on doit les *Maximes de La Rochefoucauld* à M. Stéphanomoschou, de Thessalonique. C'est ainsi que toutes les littératures sont mises à contribution par ce peuple avide d'instruction. Il a, dans sa langue, presque tous les bons ouvrages français, allemands, anglais, italiens. Mais, il faut l'avouer, sa littérature originale n'est encore composée que de livres d'une faible importance.

Plusieurs savants ont tourné leurs études vers la philologie et les anciens classiques. M. Manuel Saris, de Ténédos, qui se livrait à la fois aux sciences et aux lettres, a composé une *Dissertation sur les Panathénées* et une autre sur *Thucydide*, où il a cherché à imiter le style de cet historien et n'a guère rencontré que son obscurité. L'archéologie grecque a occupé M. Sakellarios. Un élève de Lampros, M. Zinovios Pôp, a écrit, à seize ans, un *Mémoire sur Hérodote*, et, à dix-sept ans, il a publié un *Traité de l'ancienne Métrique*[2], ouvrage com-

[1] Coray n'a pas donné suite à ce projet, mais plus tard le *Contrat social* a été traduit par Grégoire Zalik. — Au surplus, nous n'entreprendrons pas d'énumérer les nouvelles traductions d'ouvrages étrangers, ni les œuvres de littérature nationale qui ont paru, tant avant la guerre de l'indépendance que depuis : il nous faudrait plus que doubler cet article. (*Note de l'Editeur*).

[2] *Ζηνοβίου* Πώπ *Μετρικῆς βίβλια β'*, *Deux Livres de la métrique*. Pôp, Vienne, 1803, in-8° de 515 pages, avec un Appendice.

On voit, à la façon dont M. Boissonade écrit en français le pré-

plet et qui suppose une lecture très-vaste et de grandes recherches. Homère, Thucydide, Synésius, Xénophon d'Éphèse, Eutrope, et plusieurs autres auteurs, ont eu des éditeurs plus ou moins instruits. Mais un critique dont la Grèce peut s'enorgueillir, qu'elle peut avec confiance opposer aux plus grands philologues de notre Europe, c'est le docteur Coray. On doit à ce savant homme d'excellentes éditions de *Théophraste*, d'*Hippocrate*, d'*Héliodore*, d'*Ælien*, de *Nicolas de Damas*, d'*Héraclide*, d'*Isocrate*, et il prépare d'autres grands ouvrages.

Ici je publierai de nouveau les noms des généreux patriotes qui, avec une munificence sans pareille, font les frais des éditions du docteur Coray. MM. Zossima, riches négociants, emploient des fonds considérables à faire imprimer cette suite de classiques anciens, dont le texte est revu par le premier critique de la nation, et accompagné d'un commentaire savant. Ils ont pensé que pour accélérer la régénération de la patrie, alimenter dans tous les cœurs les sentiments généreux et donner à la littérature une sage direction, le plus sûr moyen

nom de cet auteur, qu'il prononçait le grec d'après une méthode qui n'était pas celle de nos colléges.

M. Boissonade savait le grec moderne aussi bien que le grec classique. Il avait adopté la prononciation moderne, malgré la tradition française qui s'obstine, on ne sait trop pourquoi, à une détestable prononciation, reste de l'ignorance du XVI[e] siècle. M. Hase, le savant ami et collègue de M. Boissonade, dans ce bel enseignement qui a porté tant de fruits, MM. Lebas et Egger, à l'Ecole normale, pendant de longues années, ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour que le grec fût prononcé dans nos classes avec bon sens et exactitude : leurs efforts, non plus que ceux de M. Boissonade, n'ont pas encore abouti.

Espérons que les jeunes maîtres qui reviennent chaque année de l'Ecole d'Athènes seront plus heureux que leurs vaillants et judicieux prédécesseurs.

Nous donnerons au Tome II un petit Fragment inédit de M. Boissonade sur cette question. (*Note de l'Editeur.*)

était de répandre les ouvrages de ces grands génies de l'antiquité, où l'on trouve, à la fois, les exemples des bonnes actions et ceux de la saine éloquence et du plus pur langage. Et qu'on ne pense pas qu'il y ait là d'autre spéculation que celle du bien public. Ces livres, dont l'impression est très-belle et le volume très-considérable, se vendent à un prix très-modéré. Mais ces sacrifices ne suffisent pas au zèle de MM. Zossima : ils font distribuer gratuitement leurs classiques à tous les professeurs dont le talent et l'activité leur sont connus, et à tous les élèves dont les maîtres ont attesté les progrès et l'intelligence. Pour un tel dévouement, MM. Zossima auraient, dans l'ancienne Grèce, obtenu des statues avec le titre de bienfaiteurs de la patrie. Aujourd'hui, la Grèce turque n'élève plus de statues; elle en élèvera peut-être un jour. Au reste, ces hommes respectables, et si dignes de ce beau nom de Grecs, sont habitués depuis longtemps à consacrer leurs revenus à l'utilité publique. Ils avaient déjà imprimé à leurs dépens et distribué gratis les ouvrages de l'archevêque Eugénius; chaque année ils emploient à de semblables entreprises les presses grecques de Vienne, de Leipsick, de Moscou, de Venise; ce sont eux qui ont donné récemment l'*Aboulfeda*, de M. Alexandrides de Tyrnave .

Ce patriotisme a des imitateurs. L'archimandrite Anthime Gazis a fait traduire et imprimer plusieurs bons ouvrages français, entre autres la *Philosophie chimique*, dont j'ai déjà parlé. L'on voit aussi les particuliers qui ne sont pas assez riches pour ces grandes spéculations encourager le progrès des lettres, suivant leurs facultés, et beaucoup de livres paraissent avec de longues listes de souscripteurs.

Voilà cette nation que l'on appelle *barbare!*

II

CRITIQUE LATINE

XXXIV

LES BUCOLIQUES DE VIRGILE

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS PAR FIRMIN DIDOT[1].

I

On pourrait dire de Virgile que son talent n'a point eu de commencement : il a débuté comme les autres finissent. Ses premières poésies sont des chefs-d'œuvre d'un goût achevé et d'une admirable perfection. Les Muses, « qui se plaisent aux champs, » semblent l'avoir doué, à sa naissance, de leurs dons les plus précieux :

. . . . Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camænæ.

Mais nos poëtes n'ont pas un sort si beau ; et aujourd'hui, pour bien traduire ces idylles charmantes où Virgile s'essayait, il faut un art consommé et un travail infini. En effet, il y a dans ces petits poëmes un si heureux mélange de mélancolie, d'élégance et de haute poésie, qu'on ne pourra jamais en rendre parfaitement les beautés, sans un talent très-flexible qui puisse prendre tous les tons :

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère,

chanter de rustiques et simples airs dans un combat pastoral, puis s'élever à la gravité du style épique, ou

[1] *Journal de l'Empire* du 2 septembre 1806.

soupirer, en vers harmonieux et pleins de la plus noble douleur, les chagrins d'un amour sans espoir.

M. Didot s'est quelquefois heureusement approché de son modèle, surtout dans les morceaux graves et élevés : il m'a paru plus faible dans les endroits simples et familiers, et je crois qu'avec de plus grands efforts, il eût pu faire disparaître cette inégalité. Pourtant je ne dis pas cela avec trop d'assurance, car il y a dans notre langue poétique une sorte de fierté dédaigneuse à qui déplaisent les détails trop naturels, et contre laquelle on lutte souvent sans succès. Ce qui me semble prouver plus certainement le besoin du travail, ce sont certaines négligences, quelques inexactitudes, quelques endroits trop faiblement rendus, quelques expressions hasardées : défauts légers, peu difficiles à corriger. . . . . . .

Toutes les personnes qui ont fait des études classiques, et conservé le goût des anciens auteurs, savent par cœur cette tirade charmante :

> Fortunate senex ! hic, inter flumina nota
> Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
> Hinc tibi quæ semper vicino ab limite sæpes
> Hyblæis apibus florem depasta salicti
> Sæpe levi somnum suadebit inire susurro ;
> Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras :
> Nec tamen interea raucæ, tua cura, palumbes,
> Nec gemere aeria cessabit turtur ab ulmo.

Ce sont ces vers qui ont inspiré M. Delille, dans ce bel épilogue de l'*Homme des Champs*, où Virgile est célébré avec une poésie digne de lui :

> « Lisez Virgile ! heureux qui sait goûter ses charmes !
> « Malheureux qui le lit sans verser quelques larmes !
> « Lorsque sa voix si douce en des sons si touchants
> « S'écrie : *Heureux vieillard ! tu conserves tes champs*,
> « Combien il m'intéresse à ce vieillard champêtre !
> « Ce verger qu'il planta, ce toit qui le vit naître,
> « J'y crois être avec lui. Le tendre tourtereau
> « Et l'amoureux ramier roucoulant sous l'ormeau,
> « Sur la saussaie en fleur l'abeille qui bourdonne,

« Les airs qu'au haut des monts le bûcheron fredonne,
« Les bois, ces frais ruisseaux... Ah! quel peintre eut jamais
« De plus douces couleurs et des tableaux plus vrais ? [1] »

L'élégant Fénelon éprouvait un même enthousiasme. Il a dit quelque part, parlant de cet endroit de Virgile : « Malheur à ceux qui ne sentent pas le charme de ces « vers! » La traduction de M. Didot prouve qu'il ne lui faudra pas appliquer ce trop dur anathème :

« Tu viendras près du fleuve, errant dans ces contrées,
« Respirer la fraîcheur des fontaines sacrées ;
« Et tandis que du haut de ces rochers déserts
« La voix du bûcheron se perdra dans les airs,
« Heureux vieillard ! ici l'abeille qui bourdonne,
« En effleurant ces prés que le saule environne,
« Viendra par un doux bruit t'inviter au sommeil :
« Tes ramiers favoris charmeront ton réveil,
« Et sur l'ormeau témoin de leurs amours fidelles,
« Pour toi roucouleront les tendres tourterelles. »

Ce morceau a de l'élégance et de la fidélité, quoique pourtant on y doive regretter le *flumina nota,* et que *viendra,* répété à si peu de distance, soit peut-être un défaut.

L'églogue dixième est un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment : et si la femme auteur qui affirme que la littérature ancienne n'a point de mélancolie voulait la lire

[1] Nous ferons remarquer que M. Boissonade cite ici Delille comme imitateur des formes virgiliennes ; il le rapproche d'un autre traducteur de Virgile, mais il se garde bien de le rapprocher de Virgile lui-même. Il respectait la grande renommée de Delille ; il appréciait, nous n'en doutons pas, l'admirable savoir-faire poétique d'un écrivain pour qui peut-être on n'est pas assez juste aujourd'hui, car Delille a ramené à Virgile plus de gens qu'on ne pense, par ses qualités aussi bien que par ses défauts quelquefois agréables. Mais de là à voir en lui un second Virgile, il y a loin, et M. Boissonade ne dit rien d'où nous puissions conclure qu'il souscrit aux éloges emphatiques inventés pour Delille par Voltaire, qui avait sans doute souri en lui-même en les prononçant, et répétés, ou plutôt exagérés sous l'Empire, par des maladroits qui les avaient pris au sérieux.

(*Note de l'Editeur.*)

et pouvait bien l'entendre, je ne doute point qu'elle ne convînt de son erreur[1]. J'en citerai le commencement, avec la traduction de M. Didot :

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem :
Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda. Neget quis carmina Gallo?
Sic tibi cum fluctus subterlaberes Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam !
Incipe : sollicitos Galli dicamus amores,
Dum tenera attondent simæ virgulta capellæ.
Non canimus surdis : respondent omnia silvæ.

« Daigne encore, Aréthuse, une fois m'inspirer :
« C'est pour mon cher Gallus que je viens t'implorer !
« Mais il me faut des vers sur un mode si tendre,
« Que même Lycoris se plaise à les entendre.
« Qui pourrait à Gallus refuser quelques vers ?
« Ainsi puisse Doris, quand sous les flots amers
« Vers le lit d'un époux tu diriges ta course,
« Ne jamais altérer le cristal de ta *source !*
« Tandis que mes chevreaux tondent l'arbuste en fleur,
« Nous dirons de Gallus l'amoureuse douleur :
« Nos chants sont écoutés, la forêt les répète. »

M. Delille, imitant le dernier vers, a dit dans *l'Homme des Champs :*

« Des vergers, des guérets tous les dieux me secondent ;
« La colline m'écoute et les bois me répondent. »

L'églogue II, où Corydon se plaint en vers si touchants des rigueurs d'Alexis, ne me semble pas avoir été très-heureusement traduite par M. Didot. . . . .

Tantum inter densas umbrosa cacumina fagos
Assidue veniebat. . . . .

Il s'applaudit beaucoup du mot *ombreux :*

« Le berger Corydon. . . . .
« Cherchait des bois *ombreux* la vaste solitude. »

[1] C'est évidemment une allusion à madame de Staël, qui était en termes un peu froids avec le *Journal de l'Empire*, beaucoup moins admirateur qu'elle de Rousseau, de Necker et de la Révolution. (*Note de l'Editeur.*)

Je n'ose le blâmer, mais je préfère comme plus poétique l'imitation de Segrais :

« Ce berger, accablé de son mortel ennui,
« Ne se plaisait qu'aux lieux aussi tristes que lui. »

Le mot *plantureux* ne me plaît guère non plus, surtout de la façon dont il est placé :

« Dans ce champ plantureux vois languir mon troupeau. »

J'aime mieux, sans pourtant l'aimer beaucoup, l'innovation de *présent* dans le sens de *favorable :*

« Et pourrais-je compter sur des dieux plus *présents !*

M. Didot croit avoir lu autrefois dans Bossuet un exemple de ce latinisme, et regrette de n'avoir pas eu le temps de le retrouver. Peut-être pensait-il à ce passage de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, où l'orateur s'écrie, parlant de Louis XIV : « Avec quelle puissance « l'Angleterre l'aurait-elle vu invincible défenseur ou « vengeur *présent* de la Majesté violée ! » Au reste, quand je donne de la sorte mon avis sur ces libertés poétiques je sais très-bien qu'il est sans autorité ; c'est aux poëtes et aux grands grammairiens à décider de ces choses [1].

[1] Dans l'article qu'on vient de lire, M. Boissonade donnait un long extrait de la seconde Églogue ; il en appréciait les principaux traits qu'il rapprochait des premières lignes du Charmide et de certains vers peu philosophiques que Platon adresse à son ami Agathon. Nous avons cru devoir supprimer ces détails qui pourraient ne pas convenir à tous nos lecteurs, et nous y substituons un fragment inédit sur les *clausulæ,* ou vers inachevés de Virgile, avec une suite détachée par nous du dernier article sur l'*Iconographie* de Visconti.

Ce morceau est postérieur au mois de mars 1820, ainsi que nous le voyons d'après une date qui se lit au *verso* de la feuille sur laquelle il est écrit : ou bien c'est une de ces notes développées que M. Boissonade prenait pour lui en lisant et qu'il renfermait jusqu'au moment de l'utiliser dans quelque publication savante, ou c'était simplement une rectification qu'il comptait adresser au rédacteur du *Classical journal* et qu'il aura gardée par devers lui. *(Note de l'Éditeur.)*

II

Un Anglais, qui prend modestement le nom de *Tiro,* a proposé sur un passage de Virgile une explication spécieuse qui trouvera peut-être quelques approbateurs[1].

« Dans le troisième livre de l'*Énéide* (v. 339), lorsque Énée paraît tout à coup aux yeux d'Andromaque, celle-ci s'informe d'Ascagne avec un vif intérêt :

Quid puer Ascanius? Superatne et vescitur aura?
Quem tibi jam Troja
Ecquæ jam puero est amissæ cura parentis?
Ecquid in antiquam virtutem animosque viriles
Et pater Æneas et avunculus excitat Hector?

« Préoccupés de l'opinion que Virgile avait négligé de finir le second vers, ou que ce vers avait été mutilé par les copistes, quelques critiques ont tâché de l'achever; mais leurs efforts ne paraissent pas avoir été heureux.

« Si Virgile avait voulu finir le vers, on peut supposer qu'il aurait écrit :

Quem tibi jam Troja *salvum fumante tenebas.*

« Mais voici quelques raisons qui peuvent faire croire que c'est avec intention qu'il ne l'a pas achevé.

« Le mérite particulier de Virgile consiste dans ces traits délicats de nature, qui pénètrent immédiatement le cœur. Jamais il ne manque une occasion de montrer sa sensibilité, et il s'arrête avec une complaisance marquée sur les circonstances pathétiques. D'où il faut conclure, ce semble, que lorsque Virgile paraît négliger une occasion de déployer la tendresse de son âme, le lecteur doit plutôt soupçonner qu'il n'entend pas bien le passage, qu'accuser le poëte d'avoir manqué de goût.

[1] *Classical journal,* t. VII, p. 82.

« Andromaque est mère ; elle a perdu son fils unique à la prise de Troie ; elle s'informe de la destinée d'Ascagne, qui était du même âge qu'Astyanax, qui lui ressemblait beaucoup [1] et avait eu le bonheur de survivre à la destruction de Troie. Ces questions devaient éveiller la tendresse naturelle de Virgile, et pourtant il ne s'y est pas livré. Andromaque demande si Ascagne vit encore. Elle savait qu'il avait échappé au massacre général, et elle allait dire :

Quem tibi jam Troja salvum fumante tenebas.

Mais le contraste entre la destinée d'Astyanax et celle d'Ascagne frappe son imagination. L'affection maternelle étouffe ses paroles, et elle ne veut pas toucher une corde qui réveille des douleurs sans espoir.

« Si l'imperfection du vers tient à ce motif, au lieu d'être un défaut, elle devient une beauté. »

Je ne disputerai point avec Tiro sur la bonté de l'hémistiche qu'il prête à Virgile, puisqu'il condamne lui-même et son hémistiche et tous ceux que l'on a faits ou que l'on pourra faire [2]. Mais j'ose absolument lui contester cet étrange paradoxe : que Virgile ait à dessein laissé ce vers incomplet.

Un savant du premier ordre, M. Visconti, était du même sentiment.

L'habile antiquaire, ayant dit [3] que les poëtes dra-

[1] O mihi sola mei super Astyanactis imago !
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat,
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.
(*Æn.*, III, 488.) Ω

[2] Tiro signale un hémistiche curieux écrit sur son exemplaire par une main trop zélée :

.... at non Venus aurea contra
Pauca refert : *neque enim contenta est femina paucis.* Ω

[3] *Iconographie grecque*, part. I, ch. VII, p. 285.

matiques se permettaient les vers incomplets que l'on appelait *clausulæ,* ajoute, avec trop de confiance, que Virgile leur a emprunté cette *beauté de style.* « Il a fait, « dit-il, un usage *merveilleux* de ces vers qui, placés « avec autant d'art que de goût à la fin de quelques « périodes, donnent plus d'effet à la divine versification « de son poëme. La plupart des commentateurs n'ont pas « senti ce charme, et ils regardent encore ces vers muti- « lés comme des négligences qui auraient disparu si le « grand poëte eût pu mettre la dernière main à son ou- « vrage. »

Quelle que soit ma déférence pour M. Visconti, je crois que son idée est inadmissible, et la réponse que je propose servira aussi de réfutation à l'opinion de Tiro.

Les *clausulæ* sont des vers inachevés. Il y en a dans les comiques latins, Varron en a cité un exemple pris d'une tragédie d'Accius. Dans les dramatiques, dans les lyriques grecs, on rencontre quelquefois des mots hors du vers qui ressemblent aux *clausulæ* des Latins. On sent bien que la liberté du dialogue et de la musique autorise jusqu'à un certain point et explique cette négligence. Isidore a étendu le nom de *clausulæ* aux petits vers des épodes. C'est un abus : le petit vers de l'épode, quoique plus court, est aussi complet que le grand. Mais il est sans exemple que les poëtes épiques aient ainsi abrégé le vers héroïque ; et, en effet, cette licence serait peu convenable à la gravité avec laquelle les Latins comprenaient l'épopée : si elle avait été prise par Virgile, croit-on que ses contemporains l'eussent ignoré ? Quand Auguste recommanda aux éditeurs de l'*Énéide,* à Varius et à Tucca, *de ne rien ajouter,* sûrement il pensait à ces vers incomplets, et il ne voulait pas qu'une main étrangère achevât ce que Virgile, prévenu par la mort, n'avait pu terminer. Si cet emploi des *clausulæ* héroïques avait été, je ne dis pas pratiqué par Virgile, mais seulement pos-

sible, peut-on penser que parmi tant de rhéteurs, tant de grammairiens, tant de scholiastes, admirateurs fanatiques de leur grand poëte et très-savants d'ailleurs dans la versification, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui ait songé à voir dans ces bouts de vers un artifice de style? Les autres poëtes épiques n'auraient-ils pas voulu à l'envi imiter cette heureuse innovation ? Silius Italicus, entre autres, eût-il négligé cette forme virgilienne? ou bien, si les *clausulæ* eussent été regardées comme un défaut, les grammairiens n'en auraient-ils pas parlé? Voilà mes objections; je les soumets humblement à la profonde doctrine de l'illustre antiquaire.

XXXV

POÉSIES COMPLÈTES D'HORACE

TRADUITES PAR BATTEUX ET PEYRARD [1].

Il me semble qu'il serait peut-être intéressant de rechercher quelles purent être les causes qui éloignèrent les Romains de la poésie lyrique cultivée chez les Grecs par tant de beaux génies. Alcée, Pindare, Simonide, Sapho, Anacréon, Bacchylides, Pratinas et beaucoup d'autres dont les noms plus heureux que les vers ne périront jamais, portèrent à la perfection tous les genres de la poésie lyrique. Horace est le seul des Latins qui paraisse y avoir déployé un grand talent et obtenu un succès véritable. La littérature de son pays ne lui avait point offert de modèle, car on ne peut placer Catulle parmi les lyriques, quoiqu'il ait fait un hymne, un épithalame, et traduit en vers un peu rudes [2] une ode de Sapho. Rival heureux des Grecs, qu'il imitait, Horace parvint presque à les égaler; mais lui-même ne trouva point d'égal parmi ses compatriotes. Si, après lui, quelques poëtes essayèrent de toucher la lyre, leurs efforts n'ont servi qu'à le faire admirer davantage, et leurs noms, cités quelquefois avec éloge par l'indulgence

[1] *Mercure de France*, t. XIV (an XII), p. 55-66.

[2] Voyez, dans les *Nouveaux mélanges* de M. Suard, le jugement de l'abbé Arnaud sur cette ode de Catulle, t. II, p. 160.

de leurs contemporains, sont aujourd'hui presque inconnus.

Horace a vanté, dans de très beaux vers [1], le génie pindarique de Titius ; mais il était son ami, ce qui rend l'éloge un peu suspect; et d'ailleurs il n'est question que des espérances données alors par Titius, qui peut-être ne les réalisa pas. Perse et Quintilien [2] ont loué les poésies de Bassus, mais Bassus fut leur contemporain et leur ami. Pline, qui toujours exalte sans mesure les talents de tous ceux qu'il aime, place [3] les odes de Passienus à côté de celles d'Horace : ailleurs [4] il admire la douceur, la grâce, l'enjouement des poésies lyriques de Spurinna : admiration bien peu raisonnable, s'il faut croire à l'authenticité des quatre odes dures et sauvages que M. Wernsdorf a publiées sous le nom de ce poëte [5]. Stace, Ausone, Claudien, ne sont point des poëtes lyriques, pour avoir fait quelques vers lyriques. J'omets

1 *Epistolæ*, I, 3, 9.

2 Perse, *Sat.* VI.—Quintilien, *De oratoria instit.*, l. X, cap. I.

3 *Epist.*, IX, 22.

4 *Epist.*, III, 1.

5 *Poetæ minores*, t. III.—Il me paraît probable que ces odes ont été supposées. Leur style a une sorte d'obscurité barbare, qui semble trahir une main moderne. Personne n'ignore combien ces suppositions littéraires étaient fréquentes avant la découverte de l'imprimerie, combien même elles l'ont été depuis. N'avons-nous pas encore les lettres prétendues de Phalaris, de Thémistocle, d'Anacharsis et de bien d'autres? N'a-t-on pas récemment découvert un mauvais discours latin, attribué à Catilina (voy. M. Wolf, *ad Ciceronem pro Marcello*, præf., pag. 30)? Et, dans ces derniers temps, M. Macpherson n'a-t-il pas réussi à tromper les trois quarts de l'Europe avec son Ossian?—Au reste, cette dernière imposture est aujourd'hui découverte ; et depuis que M. Malcolm Laing a publié sa belle et savante dissertation *On the supposed authenticity of Ossian's poems*, il n'est en Angleterre aucun homme impartial qui ne soit convaincu que M. Macpherson s'est moqué du public. J'aurai peut-être occasion de donner dans ce journal une analyse de cette dissertation absolument inconnue en France. Ω

[Elle a paru en septembre 1810, nous la reproduisons au sixième article de la Critique étrangère.]

trois ou quatre noms ou douteux, ou trop obscurs, et ne crois pas même devoir penser à Symposius, Focas[1], Lindinus, et je ne sais quels petits poëtes scholastiques dont il reste à peine quelques lignes écrites sans goût, sans verve et sans mesure.

Comment se fait-il donc que les Romains, ayant à peu près la même religion que les Grecs, les mêmes solennités à célébrer, des usages pareils, des habitudes semblables, et par conséquent d'égales raisons de cultiver la poésie lyrique, l'aient pourtant toujours négligée, et qu'à tous ces grands noms des Grecs ils n'aient à opposer que le seul nom d'Horace ?

Ces vainqueurs dans les fêtes de la Grèce, dans les combats des arts ou dans ceux de la force et de l'adresse, pour lesquels Pindare et les autres ont monté leurs lyres sur des tons si élevés, étaient quelquefois des rois et des princes puissants, toujours des Grecs libres, dont les noms faisaient la gloire de leur patrie, comme leurs statues en étaient le plus noble ornement. Mais un Romain pouvait-il s'enflammer pour célébrer les triomphes sans gloire d'un mime sans honneur, ou d'un vil gladiateur pris entre les barbares, ou les malfaiteurs, ou les derniers des esclaves? Ajoutez l'extrême différence des deux langues. Celle des Grecs, harmonieuse, sonore, flexible, maniable, se prêtait avec une étonnante souplesse aux mouvements les plus impétueux, les plus désordonnés de l'enthousiasme lyrique, à la contrainte des mètres les plus difficiles et variés avec le plus de caprice. La langue des Latins était rude, pauvre, sourde, ennemie de presque toutes ces alliances de mots qui donnent au grec tant d'énergie et d'abondance, peu propre par conséquent à la poésie lyrique, à laquelle il faut un grand mouvement d'expression, joint à l'éclat des

[1] Voyez dans la collection Lemaire, *Poetæ minores*, t. II, Symposius, p. 441; Focas, p. 465; Lindinus, p. 470. (*Note de l'Editeur.*)

pensées et des images. Les poëtes latins avaient encore augmenté la difficulté, en adaptant leur idiome inflexible et rebelle aux mesures laborieusement combinées que les poëtes grecs avaient inventées pour une langue bien autrement soumise et harmonieuse. Il est vrai qu'Horace parvint, à force d'art, à imiter heureusement les Grecs; mais Horace fut l'un des plus beaux génies qui aient jamais cultivé les lettres, et il n'est pas étonnant qu'après lui peu de poëtes aient été assez hardis pour le suivre, qu'aucun n'ait été assez heureux pour l'atteindre.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'approfondir une question sur laquelle on pourrait facilement composer un traité [1], et il ne faut pas que cette digression, déjà beaucoup trop étendue, m'éloigne plus longtemps de la traduction qui m'en a fourni l'occasion.

La traduction de Batteux, réimprimée plusieurs fois, jouissait d'une réputation assez méritée : elle est en général exacte et bien entendue, et même, dans les odes, ne manque pas toujours de force ni d'élégance. Par respect pour les convenances de son état, l'abbé Batteux n'avait point traduit les odes galantes ni les passages obscènes qui se rencontrent trop fréquemment dans Horace. L'on sait que le cynisme des détails et des mots y est poussé quelquefois jusqu'à l'excès : ce qui faisait dire à Quintilien [2] qu'il y avait dans Horace des endroits

[1] Le problème dont la solution est esquissée à grands traits dans ce morceau est de ceux dont s'est fort préoccupée la critique savante de nos jours. Feu Walkenaër dans son *Histoire de la Vie et des Poésies d'Horace*, M. Patin dans ses *Mélanges de littérature ancienne et moderne*, y reviennent à plusieurs reprises. J'aime, je l'avoue, à rapprocher ce dernier nom de celui de M. Boissonade. M. Patin nous a initiés aux Romains, comme M. Boissonade aux Grecs : chez l'un, comme chez l'autre, c'est le même goût sévère et pur, la même science complète et cependant discrète, enfin le même art de la rendre aimable et d'y attirer les profanes à force d'atticisme et d'esprit.

(*Note de l'Éditeur.*)

[2] *De Institutione oratoria*, l. I, cap. IX.

qu'il ne voudrait pas expliquer. M. Peyrard, moins scrupuleux que Batteux, moins timide que Quintilien, a tout expliqué, et les odes galantes, et les vers plus que galants; enfin il a courageusement rempli toutes les lacunes laissées par son prédécesseur.

Mais ne pourrait-on pas demander à M. Peyrard s'il avait bien le droit de disposer ainsi de l'ouvrage de Batteux, d'y interpoler des passages qu'il avait eu l'intention formelle d'en écarter, soit, comme je l'ai déjà dit, par convenance d'état, soit par respect pour l'honnêteté publique, et surtout pour la morale des jeunes gens, lecteurs ordinaires de ces sortes de livres? Pouvait-il se permettre de substituer, quand il l'a jugé à propos, son style à celui de Batteux, sans que la plus petite préface, la moindre note en avertit le lecteur? Je ne prétends pas dire que ces changements soient toujours mal faits, mais je soutiens qu'on n'avait pas le droit de les placer dans le texte, sans au moins en instruire le lecteur, et rétablir en note la phrase primitive. Si le premier éditeur à qui il passera par la tête de faire une spéculation mercantile, se croit, comme M. Peyrard, la libre faculté de disposer à son gré des productions des écrivains morts, d'y mettre ce qu'ils en avaient soigneusement rejeté, de les altérer ainsi de toutes les manières, sans respect pour la mémoire de l'auteur et sans égard pour le public, on sent qu'un pareil abus pourrait avoir les conséquences les plus graves et ne pas tomber toujours, comme aujourd'hui, sur une traduction médiocre et sans importance.

Je critiquerai aussi quelques passages de la traduction des odes.

C'est dans l'ode IV[e] du livre I[er] que se trouvent ces vers célèbres dont Malherbe a fait une si belle imitation :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres.

Batteux traduit : « La pâle mort heurte également du « pied aux cabanes des pauvres et aux palais des rois. » Tel est le sens que l'on donne ordinairement à ce passage. Mais, si je ne me trompe, on le traduit mal. *Pulsat pede* n'a pas ici la même signification que dans l'ode xxxviie.

Nunc est bibendum, nunc pede libero
PULSANDA tellus.

Il me semble que c'est peut-être une image peu digne du goût exquis d'Horace, que celle de la mort qui *frappe aux portes avec son pied*[1]. *Pulsare* a ici le même sens que dans ce vers de Stace[2] :

.... Neque enim Aonium nemus advena PULSO.

Pulso ne veut très-sûrement pas dire : *je frappe le bois Aonien*, mais *j'entre dans le bois*. Cette signification, évidente par la nature seule du passage, est encore mieux prouvée par l'imitation qu'en a faite Némésien, si pourtant c'est à lui qu'il faut attribuer le poëme *De Laudibus Herculis* :

Namque tuam non nunc novus advena turbam
Ingredior.

Ingredior est visiblement ici le commentaire du *pulso* de Stace. Si le sens de *pulsare* ne paraît pas assez prouvé, en voici encore une application du même auteur :

.... Latii penetrale senatus
Advena PULSASTI [3].

Il résulte de ces observations que l'idée d'Horace est que la mort *entre* également chez les riches et chez les pauvres, et non pas qu'*elle frappe à leurs portes avec le pied*. Si l'on m'opposait que le *pulsare pede* dans Horace

[1] Je suis ici l'opinion de M. Mitscherlich dans son édition d'*Horace*, la meilleure sans contredit pour l'explication. Ω
[2] *Achill.*, I, v. 10.
[3] Stace, *Silvæ*, V, 2, 20.

et *pulsare* dans Stace ne sont pas absolument parallèles, et que ce mot *pede* change la signification, je répondrais que c'est un pléonasme très-commun en grec et en latin que de joindre aux verbes *aller, marcher*, etc., les mots *pede*, *pedibus*, ποδί, ποσί, avec une épithète. C'est ainsi que Properce a dit[1] :

Quove pede ingressi....

M. Broekhuys, dans sa note sur cet endroit, a recueilli beaucoup de passages analogues. La même locution se trouve dans ces vers de l'*Enéide*[2] :

Et nos et tua dexter adi pede sacra secundo.

Ces exemples expliquent parfaitement, je pense, le latinisme élégant et poétique de la phrase *æquo pulsat pede*.

Cette strophe d'Horace me donnera occasion de relever une légère erreur échappée à Voltaire dans son opuscule *sur la connaissance des beautés de la poésie et de la prose*[3]. Après avoir montré avec beaucoup de goût pourquoi l'imitation de Malherbe est supérieure à celle que Racan a faite du même passage[4], il ajoute : « Les vers « de Malherbe sont plus harmonieux et j'oserais même « les préférer à ceux d'Horace, s'il est permis de préfé- « rer une copie à un original. Je défendrais en cela « mon opinion, en faisant remarquer que Malherbe finit « sa stance par une image pompeuse, et qu'Horace laisse

[1] *Elegies*, III, 1, 6.

[2] *Æn.*, VIII, 302.—Voyez aussi *Longus*, II, page 48, de l'édition du savant M. de Villoison : ποίοις ποσὶν ἄπειμι... Ω

[3] *Mélanges litt.*, t. III, p. 248, in-12.

[4] Voici les vers de Racan. Je ne cite point ceux de Malherbe, ils sont connus de tout le monde :

Les lois de la mort sont fatales
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.... Ω

« peut-être tomber la sienne avec *O beate Sexti,* » etc. Cette critique est entièrement inexacte : Voltaire aura été trompé par une faute de ponctuation dans l'édition dont il se servait. La phrase d'Horace finit à *turres;* les mots *O beate Sexti* sont les premiers de la suivante.

Dans l'ode v^e^ du IIe livre, Horace peint Chloris :

....Albo sic humero nitens
Ut pura nocturno renidet
Luna mari,

« dont les épaules ont le même éclat que la lune qui « brille dans une belle nuit. » Cette traduction ne donne que la moitié du tableau : *mari* est oublié.

l'Ode xve du livre des *Epodes* offre un passage dont le sens très-fin a échappé au nouveau traducteur. Je saurai, « dit Horace à Neæra, trouver une maîtresse qui soit « digne de mon amour, et *ta beauté qui m'a offensé* ne « sera plus capable de vaincre mon ressentiment, quelle « que soit ta douleur. » Il y a dans le latin :

NEC SEMEL OFFENSÆ cedet constantia formæ,
Si certus intrarit dolor.

Comment *formæ semel offensæ* peut-il signifier *ta beauté qui m'a* offensé? Et qu'est devenu le mot *semel? Offensæ* est ici passif et doit être expliqué passivement, quoi qu'en disent quelques commentateurs. Le sens était, si je ne me trompe : *Et ta beauté, une fois qu'elle aura été offensée, ne sera plus capable* de retenir ma constance, c'est-à-dire : si une fois je te suis infidèle, ma constance ne reviendra plus. Horace savait parfaitement bien que rien ne guérit plus sûrement de l'amour pour les coquettes que les infidélités qu'on leur fait.

Horace (III, ode xve) conseille à la vieille épouse du pauvre Ibycus de renoncer à l'amour et à la lyre, et de filer plutôt les laines de Lucérie, ville de l'Apu-

lie, province célèbre pour la beauté de ses toisons[1] :

> Te lanæ prope nobilem
> Tonsæ LUCERIAM, non citharæ decent.

« Quant à toi qui es déjà vieille, occupe-toi à filer la « laine de la célèbre LUCRÈCE. » C'est la traduction de M. Peyrard; mais il n'était pas question de Lucrèce.

Je trouve une autre faute géographique dans la traduction de l'ode VII[e] du III[e] livre. « Astérie, pourquoi pleures-« tu le jeune Gygès que les Zéphyrs doivent te ramener « vers les premiers jours du printemps, toujours fidèle « et enrichi du commerce de Thyne? » *Thyna merce beatum.* — Personne n'ignore que Thyna est la même chose que Bythyna. *Thyna merce* est *le commerce de Bithynie*, et non pas *de Thyne*, et puis on ne dit pas *enrichi du commerce,* mais *par le commerce.* Cette faute était déjà dans la traduction de Sanadon; il eût mieux valu ne pas la lui emprunter.

Avant de quitter les Odes, où j'aurais bien d'autres remarques à faire, je citerai, pour ne pas toujours critiquer, la traduction de celle à Chloé, *Vitas hinnuleo.....* (I, XXIII); elle me paraît bonne, à quelques négligences près.

« Tu me fuis, Chloé, semblable à un faon timide « qui cherche sa mère à travers les montagnes : le vent, « les arbres le remplissent d'une crainte vaine : Si le « vent fait mouvoir les feuilles, si un lézard fait du « bruit dans un buisson, son cœur est agité et ses ge-« noux sont tremblants. O Chloé! je ne suis point un « tigre cruel ni un lion de Gétulie; je ne te poursuis pas « pour te dévorer. Cesse, cesse enfin de suivre les pas de « ta mère, » etc. Ce style est élégant et facile[2], et si

[1] Plin., *Hist. nat.*, VIII, 73, 48.

[2] M. Boissonade à ce compte aurait eu de bien vifs éloges à donner à la traduction d'*Horace* de M. Patin, comme à celle de M. J. Janin. Il aurait pensé, comme nous, qu'au lieu de com-

toute la traduction avait ce mérite elle serait excellente.

Je ne dirai rien des Satires ni des Épîtres, non pas qu'elles ne puissent fournir matière à beaucoup d'observations; mais la traduction de Batteux est très-connue, et ce que M. Peyrard a ajouté n'est pas trop de nature à pouvoir être examiné dans un journal. Il me suffira de dire qu'il s'est tiré le plus décemment qu'il a pu des infamies de la seconde satire, de celles du voyage de Brindes, de l'entretien d'Horace avec l'esclave Davus, et de quelques autres endroits aussi anacréontiques.

Le seigneur Pococurante, qui avait le goût très-sévère, assez juste cependant, n'aimait pas beaucoup toutes ces gentillesses latines, et je suis bien de son avis.

« Horace, dit-il, a des maximes dont un homme du « monde peut faire son profit et qui, resserrées dans des « vers énergiques, se gravent aisément dans la mémoire; « mais je me soucie fort peu de son voyage de Brindes,

. . . .

« Je n'ai lu qu'avec dégoût ses vers grossiers contre « des vieilles et des sorcières, et je ne vois pas quel « mérite il peut avoir à dire à son ami *Mæcenas* que s'il « est mis par lui au rang des poëtes lyriques, il frappera « les astres de son front sublime. Les sots admirent tout « dans un auteur estimé.....[1] » Martin trouvait la façon de penser de Pococurante assez raisonnable.

Nous ferons comme le sage Martin.

parer ces deux œuvres fort différentes, ce qu'il y a de mieux à faire c'est de les aimer toutes deux : car chacune a son mérite très-distinct et très-distingué. La savante exactitude de l'une, la piquante liberté de l'autre, auraient été goûtées, nous n'en doutons pas, du maître ingénieux à qui la vieille traduction de Batteux a pu suggérer les pages qu'on vient de lire.

(*Note de l'Editeur.*)

[1] *Candide*, ch. xxv.

XXXVI

PUBLII SYRI SENTENTIÆ

TRADUITES PAR M. F. LEVASSEUR[1].

Je m'imagine que beaucoup de nos lecteurs ne connaissent que de nom Publius Syrus, et peut-être même n'en ont jamais entendu parler. Cela n'a rien de très-étonnant : Publius n'a pas autant de réputation que de mérite.

Publius naquit dans l'esclavage. On le nomma Syrus, parce qu'il vit le jour en Syrie. C'était, dans l'antiquité, un usage à peu près général de donner aux esclaves un nom formé sur celui de leur province ; c'est ainsi qu'en France on appelle quelquefois *Bourguignon* et *Picard* des domestiques nés en Bourgogne et en Picardie. On me dispenserait facilement des preuves ; mais, par esprit d'exactitude, je veux citer au moins le scholiaste de Juvénal[2] : *Antiquitus servis nomina ex gentibus suis ponebantur, ut apud Terentium frequenter legimus.* Cette remarque est confirmée par le scholiaste de Théocrite (V, 2) qui donne pour exemples les noms *Syrus* et *Cario*. De cette coutume viennent ces noms de *Geta, Lydus, Thrax, Phryx, Davus*[3], si fréquents dans les anciennes comédies.

Syrus, encore enfant, fut conduit chez le patron de

[1] *Journal de l'Empire* du 30 décembre 1810.

[2] *Sat.* vi, 351 ; t. II, 273 de la belle édit. de M. Achaintre.

[3] Les habitants de la Dacie s'appelaient *Davi* et *Daci.*—Voyez Westerhove, sur l'*Andrienne* de Térence, I. i, 132 ; Hemsterhuys, sur le *Plutus* d'Aristophane, p. 8. Ω

son maître, et le charma autant par l'agrément de sa figure que par la gentillesse de son esprit. On lui donna une éducation très-soignée; on l'affranchit, et ce fut alors qu'il dut prendre le nom de Publius, que sans doute portait son maître. En effet les esclaves devenus libres par l'affranchissement, joignaient à leur premier nom celui du maître qui leur donnait la liberté[1]. M. Levasseur prétend qu'il fut nommé Publius, parce qu'il était agréable au peuple romain : une assertion si extraordinaire aurait besoin d'être prouvée. M. Levasseur dit encore que le maître de Publius s'appelait Domitius, et il cite Aulu-Gelle et Macrobe : le *Dictionnaire historique* nomme aussi ce Domitius. La vérité est qu'Aulu-Gelle (XVII, 14) ne parle pas du maître de Publius, et que Macrobe (Sat. II, 7) qui en parle une fois ne l'a pas nommé.

Publius Syrus s'appliqua à la composition des *mimes*, espèce de comédie burlesque que les Latins aimaient beaucoup. Après avoir obtenu de grands succès dans les villes d'Italie, il vint à Rome pendant les fêtes que donnait Jules César, et provoqua à un combat littéraire les poëtes qui travaillaient alors pour la scène. Tous acceptèrent le défi, et tous furent vaincus.

Parmi les auteurs qui parurent dans ce concours, était ce Labérius, chevalier romain et partisan déclaré du gouvernement républicain, que le dictateur, à force de caresses, détermina à monter sur le théâtre et à jouer lui-même dans les mimes de sa composition. Obligé de consentir (car, selon la réflexion de Macrobe, l'autorité contraint, non-seulement quand elle invite, mais même quand elle supplie)[2], Labérius déplora l'humiliante né-

[1] Artémidore, I, 46, avec la note de M. Reiff; Burigny, *Acad. des Belles-Lettres*, t. XXXVII, p. 325. Ω

[2] *Potestas, non solum si invitet, sed etsi supplicet, cogit.* Saturn., II, 7.—Voyez Bayle, au mot *Laberius*. Ω

cessité à laquelle sa vieillesse était réduite, dans un prologue admirable que le savant Valckenaer [1] regardait comme un des plus beaux monuments de la langue latine, et dont Jean-Jacques a fait une traduction abrégée [2].

Après la mort de Labérius, qui suivit de près celle de César, Publius Syrus régna sur la scène : *Romæ scenam tenet,* dit saint Jérôme dans sa Chronique. Ses mimes, dont à l'exemple de Labérius il avait tempéré la licence par des traits nombreux de morale, n'existent plus aujourd'hui, et cette perte doit exciter nos regrets. « Quand « Publius veut, dit Sénèque (*De Tranq.*, 9), abandonner « ses farces ineptes, bonnes tout au plus pour les specta- « teurs des derniers rangs, il a plus d'énergie que tous « les poëtes tragiques et comiques. Dans une foule de « pensées, il s'élève non-seulement au-dessus de la scène « mimique, mais du cothurne même. En voici une : « *Ce qui peut arriver à un peut arriver à tous.* » Le grave philosophe répète cet éloge dans sa huitième lettre : « Combien de vers, et des plus éloquents, gisent avilis « dans les mimes ! Combien de sentences, dans Publius, « qui devraient être prononcées, non par des bateleurs « déchaussés [3], mais par des tragédiens en cothurne ! »

1 Valckenaer, dit Koppiers, au chap. XII de ses *Observations*, m'a souvent recommandé d'apprendre, de préférence à tous les autres poëmes latins, quatre morceaux où brillait, selon lui, toute la majesté romaine : le Prologue de Labérius, l'Epithalame de Thétis et de Pélée, dans Catulle, la Consolation anonyme adressée à Livie sur la mort de son fils, et surtout l'héroïde de Cornélie, dans le quatrième livre de Properce. Ω

2 *Nouv. Hél.*, IIe partie, 23e lettre.—« Tout cela, dit Jean-Jac- « ques après avoir traduit le Prologue, tout cela nous a été « conservé par Aulu-Gelle, et c'est à mon gré le morceau le plus « curieux et le plus intéressant de son fade recueil. » Jean-Jacques se trompe : sa mémoire est en défaut. Les vers de Labérius se trouvent dans les *Saturnales* de Macrobe, l. II, chap. VII, et non pas dans Aulu-Gelle. Ω

3 Les acteurs des mimes jouaient pieds nus. « Le mime, dit le

Les fragments qui nous sont parvenus justifient pleinement l'enthousiasme de Sénèque.

Ces fragments, dont M. Levasseur nous donne un recueil choisi, consistent en pensées morales exprimées chacune avec une précision très-remarquable, dans un seul vers ïambique ou trochaïque. Au reste, toutes ces pensées n'appartiennent pas à Publius Syrus, et M. Levasseur devait en faire la remarque : il y en a de Sénèque; il y en a de Labérius, celle-ci par exemple :

Necesse est multos timeat quem multi timent.

[Il faut qu'il craigne tout le monde, celui que tout le monde craint.]

Labérius, quand le dictateur le contraignit à monter sur la scène, ajouta ce vers à son rôle. L'allusion fut saisie par tous les spectateurs ; tous les yeux se tournèrent vers César qui ne se vengea de la hardiesse du poëte qu'en favorisant Publius.

Je transcrirai quelques-unes de ces sentences :

Animus hominis, quidquid sibi imperat, obtinet.
Amici vitia si feras, facis tua.
Despicere oportet quod possis deperdere.
Etiam sanato vulnere cicatrix manet.
Et calamitas virtutis est occasio.
Formosa facies muta est commendatio.
Homo ne sit sine dolore fortunam invenit.
Nihil est miserius quam ubi pudet quod feceris.
Nemo immature moritur qui moritur miser.
Miser dici bonus vir esse non potest.

M. Levasseur a joint à son recueil une traduction fidèle et bien écrite. Pour qu'on en puisse juger autrement que sur ma parole, j'en copierai les passages qui se rapportent aux textes que je viens de citer :

« L'homme obtient de lui-même tout ce dont il se fait « une loi.

« grammairien Diomède (III, 4), est appelé en latin *planipes*, « parce que les acteurs paraissent sur la scène *planis pedibus*, « *id est nudis*. » Ce passage me donnerait bien, si je voulais, l'occasion de faire à M. Levasseur une petite chicane. Ω

« Si tu souffres les vices de ton ami, ils deviennent les
« tiens.

« Il faut mépriser tout ce que l'on peut perdre.

« Lors même que la blessure est guérie, la cicatrice
« reste.

« Le malheur fait naître la vertu.

« Une belle figure porte avec soi sa recommandation.

« Afin que l'homme ne fût pas sans douleur, il ren-
« contra la fortune.

« Rien n'est plus misérable que d'avoir honte de ce
« que l'on a fait.

« On ne meurt pas trop tôt quand on meurt malheu-
« reux.

« L'homme vertueux peut être appelé malheureux; il
« ne saurait l'être. »

Le quatrième vers ne rappelle-t-il pas ce passage de Jean-Baptiste Rousseau?

Quand l'accusé confondrait vos discours,
La plaie est faite, et quoiqu'il en guérisse,
On en verra du moins la cicatrice.

Il est très-probable que Rousseau avait lu Publius, et s'en ressouvenait : dans les deux poëtes, c'est la même idée; ce sont les mêmes expressions.

Comme je le disais, M. Levasseur n'a point fait réimprimer tous les fragments : il en a fait un choix, et dans un recueil destiné aux écoles, cette prudence était nécessaire. Plusieurs de ces pensées, quoique très-décentes, roulent sur l'amour, et il était convenable de les retrancher. D'autres étaient obscures, ou altérées, ou mal exprimées, et le bon goût en conseillait la suppression.

Après avoir fait ce triage dans les vers de Publius, M. Levasseur en a fait un semblable dans les Commentaires des *Variorum*, et il en a extrait un certain nombre de remarques courtes, précises, dans le genre de celles de Bond sur Horace. Ces notes, auxquelles il a mêlé ses

propres observations, ne seront pas d'un médiocre secours aux jeunes étudiants. Enfin, pour augmenter encore l'intérêt et l'utilité de ce recueil, l'éditeur y a joint des pensées, prises dans Horace, Térence, Plaute, Ausone, Claudien, Sénèque, et il les a commentées de la même manière.

M. Levasseur croit que son recueil pourrait être expliqué dans la première classe de grammaire des lycées, à la suite de Phèdre. Selon lui, les élèves qui des Fables de Phèdre passent tout de suite aux Églogues de Virgile et aux Métamorphoses d'Ovide, ne sont pas assez préparés. Il trouve qu'entre Phèdre et Virgile ou Ovide, la distance est trop forte; que c'est arriver trop vite et sans gradation à de grandes difficultés; qu'il faudrait aux jeunes gens un auteur intermédiaire qui les familiarisât un peu plus que Phèdre avec les hardiesses du style poétique et la différence qui règne entre la syntaxe des poëtes et celle des prosateurs; et pour auteur intermédiaire, il propose ce Publius que nous devons à ses soins [1].

Mais, sans entrer dans ces détails d'administration scholastique, je me fais, en ma qualité de journaliste, un plaisir de rendre au zèle et à l'instruction de M. Levasseur un hommage public, et de recommander à nos lecteurs son utile recueil.

[1] Si les élèves des classes n'expliquaient que des poëtes, l'objection aurait été sérieuse, et on en aurait tenu compte; mais ils font des versions latines, ils expliquent des prosateurs; leur esprit se forme, leur intelligence s'ouvre à des idées, à des comparaisons nouvelles; l'étude de l'histoire ancienne leur apprend beaucoup de choses; de sorte qu'en réalité au sortir de Phèdre et des Métamorphoses d'Ovide qu'on voit, je crois, en cinquième, ils peuvent très-bien expliquer les épisodes des *Géorgiques* ou les *Eglogues* les moins compliquées de Virgile. A la rigueur même on pourrait dire que Phèdre le plus souvent est d'une syntaxe plus difficile que Virgile ou qu'Ovide, et que sa pensée est moins à la portée des jeunes esprits. M. Boissonade aurait été de notre avis, nous n'en doutons pas.

(*Note de l'Editeur.*)

XXXVII

SUR LE QUATRIÈME LIVRE DE TIBULLE [1].

Un savant critique, et l'un des meilleurs latinistes du siècle dernier, Broekhuys, croyait que le quatrième livre des élégies de Tibulle était mal à propos attribué à ce poëte. Mais circonspect et judicieusement timide, il se borna à de simples conjectures et n'osa faire aucune innovation dans le texte. M Heyne a été plus hardi (la réserve n'est point le défaut des critiques de notre âge), et sa troisième édition de Tibulle a paru sous ce titre : ALBII TIBULLI *carmina libri tres, cum libro quarto Sulpiciæ et aliorum.* Les motifs de l'opinion de Broekhuys pouvaient servir d'appui plausible à des conjectures où l'on ne cherche souvent qu'à montrer de l'érudition et de la hardiesse, et à dire des choses spirituelles et neuves ; mais quelques couleurs que M. Heyne ait voulu leur donner, ils ne peuvent nullement justifier le considérable changement qu'il s'est permis de faire. Une demi-probabilité, fort équivoque encore et fort contestable, ne suffit pas pour renverser les anciennes opinions et pour s'élever contre l'autorité des manuscrits.

Il ne sera pas inutile d'examiner de près cette question qui ne me paraît manquer ni d'intérêt ni d'importance.

Le quatrième livre de Tibulle est composé d'un Pané-

[1] *Journal de l'Empire* du 1er mai 1806.

gyrique de Messala, en vers héroïques, et de treize élégies, ou petits morceaux de poésie écrits dans le mètre élégiaque : il est terminé par une épigramme de Domitius Marsus, poëte distingué du siècle d'Auguste.

Voici par quelles raisons on attaque l'authenticité du Panégyrique.

On a remarqué, et avec justice peut-être, que le style en était sec et maigre, les vers souvent durs et pénibles, et l'on s'est empressé de conclure que cet ouvrage n'était pas de Tibulle, puisqu'il était indigne de son talent. La digression pleine d'ennui sur les voyages d'Ulysse a paru sentir le rhétoricien qui, se souvenant de ce précepte de l'école « que la comparaison est un des moyens de l'éloge, » en avait usé ou, pour parler mieux, abusé puérilement. On a dit qu'en totalité ce Panégyrique était plus d'un rhéteur et d'un sophiste déclamateur que d'un poëte. M. Heyne le range parmi plusieurs pièces supposées qui nous sont venues des anciens, telles que : l'Élégie sur la mort de Mécène, attribuée à Albinoranus, celle à Messala, que nous avons sous le nom de Virgile, et le Panégyrique de Pison, qui passe pour être de Lucain et que M. Wernsdorf a récemment donné à Saleius Bassus. M. Heyne va même jusqu'à trouver, entre ce panégyrique de Pison et celui de Messala, une telle ressemblance pour la couleur du style et le fond des idées, qu'il se persuade que tous deux sont de la même main. Le champ des conjectures est vaste pour ceux qui ont de l'esprit, de l'érudition et de l'assurance : je suis étonné qu'on n'en ait pas fait beaucoup d'autres. Assurément on l'aurait pu sans peine.

A ces raisons qui sont faibles, on en peut opposer qui ne le sont pas.

Si Tibulle a réussi merveilleusement dans le vers élégiaque, s'ensuit-il nécessairement qu'il n'ait pu faire mal les vers hexamètres ? Cicéron, le premier auteur de

la prose latine, ne fut jamais qu'un poëte médiocre. Pourquoi Tibulle aurait-il eu plus qu'un autre le privilége de sortir impunément de son genre, et d'être encore gracieux en forçant son talent? Et dans notre propre littérature, n'avons-nous pas beaucoup d'écrivains qui, excellents dans un genre, ont été médiocres dans un autre? Si à cette considération l'on ajoute que le Panégyrique a été composé pendant le consulat de Messala, que ce consulat est de l'an 723 et que Tibulle, né en 705, avait alors dix-neuf ans, il deviendra facile de comprendre comment un jeune homme a pu, pour son coup d'essai, faire un mauvais poëme et le remplir de ces défauts qui prouvent ensemble l'inexpérience et le travail. L'unanimité des manuscrits qui l'attribuent à Tibulle et la grande pureté de la latinité ne sont pas non plus de médiocres preuves, et quand, dans l'opinion contraire, on n'avance que des conjectures, le moyen qu'un esprit un peu raisonnable s'en contente et s'y laisse séduire[1]?

Des treize élégies qui suivent, et que M. Heyne appelle *Sulpiciæ et aliorum elegidia,* il en est déjà une qu'il faut absolument donner à Tibulle, c'est la XII[e], où le poëte s'est lui-même nommé :

> Nunc licet e cœlo mittatur amica Tibullo,
> Mittetur frustra deficietque Venus [2].

La difficulté est assez grande. Broekhuys croit l'éviter,

[1] Voir dans l'édition Lemaire toute cette discussion d'authenticité. Les raisons de M. De Golbéry, qui pensait en partie comme M. Boissonade, sont moins nettes que celles qu'on vient de lire. Je dis *en partie,* car s'il voit dans Tibulle l'auteur des différentes petites pièces qui composent le quatrième livre, il ne veut pas qu'on lui attribue le *Panégyrique* de Messala, c'est-à-dire le morceau capital, celui en faveur duquel le critique si réservé des *Débats* vient de se prononcer catégoriquement.
(*Note de l'Editeur.*)

[2] « Maintenant quand même du ciel il viendrait une maîtresse « pour Tibulle, elle viendrait en vain. Vénus ne fera rien pour « lui. » (*Note de l'Editeur.*)

disant que cette élégie a été déplacée ; qu'il la faut ranger parmi les élégies du troisième livre ; que les anciens critiques nous ont appris que Tibulle avait composé seulement trois livres d'élégies. Il aurait dû, en vérité, nous dire de quels critiques il entend parler. La question, ce me semble, valait bien la peine qu'il daignât nommer de si importantes autorités. M. Heyne, qui avait besoin de l'argument de Broekhuys, le répète ; mais vraisemblablement, ne sachant pas non plus de quels critiques il s'agit, il le répète avec moins d'assurance. La vérité est que, dans les manuscrits comme dans les premières éditions, cette élégie se trouve placée parmi celles du IVe livre, et non dans le IIIe. Comment concevoir que tous les manuscrits s'accordent si unanimement dans la même erreur ?

L'élégie XIIIe, que j'appellerai plutôt une épigramme, est digne de Tibulle par sa grâce et son élégance, et je ne vois pas sous quel prétexte raisonnable on pourrait la lui ôter. Pour faire plaisir aux amateurs des beaux vers latins, je la veux citer :

Rumor ait crebro nostram peccare puellam :
 Nunc ego me surdis auribus esse velim.
Crimina non hæc sunt nostro sine jacta dolore.
 Quid miserum torques, rumor acerbe ? tace [1].

M. Heyne dit que l'on peut, comme l'on voudra, croire ou ne pas croire que cette épigramme est de Tibulle : façon de raisonner vraiment très-merveilleuse ! Pour moi, je me trouve forcé de la croire de Tibulle, parce que les manuscrits le disent, parce que le style est digne du talent et du siècle de Tibulle, enfin, parce qu'il

[1] « La voix publique dit que ma maîtresse est infidèle, aussi « voudrais-je bien être sourd. De pareilles accusations ne sont « pas sans me faire bien du mal : Pourquoi tourmenter un mal- « heureux ? Voix cruelle, tais-toi. »

(Note de l'Éditeur.)

n'y a dans ces vers aucune circonstance exprimée qui ne puisse convenir à Tibulle.

J'en dirai autant des élégies Ire, IIIe, V^e^ et VIIe: je n'y trouve rien qui puisse empêcher de croire qu'elles aient été composées par Tibulle. L'élégie X^e^ est la seule qui puisse être probablement attribuée à Sulpicia, elle s'y plaint de l'infidélité de son amant :

Si tibi cura togæ est potior, pressumque quasillo
Scortum, quam Servi filia Sulpicia [1].....

Les autres morceaux sont d'une femme qui ne se nomme point et qui est amoureuse du jeune Cerinthus. On conjecture que cette femme est la même Sulpicia qui a écrit la IXe élégie, et cela est vraisemblable : mais quelle est cette Sulpicia? Broekhuys s'imaginait que c'était celle qui vivait sous Domitien, et dont il nous reste encore quelques vers. Mais cette Sulpicia, célèbre par son chaste et constant amour pour Calenus son mari, ne dut pas avoir une liaison si scandaleuse avec Cerinthus. D'ailleurs, le style de la Sulpicia de Tibulle n'est certainement pas le style de l'âge de Domitien, et ne ressemble en aucune manière aux fragments de la satire *De corrupto Reipublicæ statu,* qui est incontestablement de l'autre Sulpicia. Il est singulier qu'un aussi habile latiniste que Broekhuys n'ait pas fait cette facile remarque. Elle est décisive et renverse totalement son système. Ces élégies sont, à mon sens, d'achevés modèles de grâce et d'élégance ; l'expression en est souverainement pure et correcte; elles sont dignes du siècle d'Auguste, dignes de Tibulle, et on ne peut raisonnablement tirer de la diction aucune preuve de supposition.

Un autre argument indirect en faveur de leur authen-

[1] « Si ce que tu aimes est la livrée des courtisanes, si tu préfères leur robe de laine à la descendante de Servius, à Sulpicia..... » Au reste, le texte de ces deux vers est fort peu certain.
(*Note de l'Editeur.*)

ticité, c'est que deux des élégies du second livre sont adressées à Cerinthus, et n'est-il pas vraisemblable que le Cerinthus du IV[e] livre est la même personne? Lié d'amitié avec Cerinthus, confident de ses amours, ami peut-être aussi de Sulpicia, ne peut-on pas supposer que Tibulle leur a prêté son talent, qu'il s'est plu à versifier leurs billets galants et leurs invocations amoureuses? Peut-être aussi les amours de Cerinthus et de Sulpicia eurent-ils à cette époque une grande célébrité, et Tibulle a pu prendre plaisir à en retracer quelques souvenirs et quelques circonstances. Ces conjectures me paraissent singulièrement fortifiées par le passage suivant d'une ancienne Vie de Tibulle : *Epistolæ quoque ejus amatoriæ, quanquam breves, omnino non sunt inutiles :* « Ses lettres « érotiques, quoique courtes, ne sont pas tout à fait sans « intérêt. » Ayrmann[1], biographe de Tibulle, croyait qu'il fallait entendre par *ses lettres érotiques* la correspondance galante de Cerinthus et de Sulpicia : je partage cette opinion.

[1] *Wittembergæ*, 1719. *De Vita Tibulli opusculum*, aujourd'hui introuvable, et que l'éditeur de la collection Lemaire, M. de Golbéry, n'a jamais pu, dit-il, se procurer.

(Note de l'Editeur.)

XXXVIII

VIE D'AGRICOLA

PAR TACITE

TRADUCTION NOUVELLE PAR M. DAMBREVILLE[1].

Une des lettres de Pline à Tacite commence par ces mots : « J'ai le présage que tes Histoires seront immor- « telles, et ce présage n'est pas trompeur[2]. » Hélas ! il le fut cependant. Pline n'avait pas prévu qu'un temps viendrait où le mépris de l'instruction et des lettres naîtrait de l'excès des vices et de la corruption publique ; où les misères et les calamités des règnes les plus désastreux et des plus horribles dissensions renverseraient jusqu'aux fondements de toutes les connaissances ; où enfin les ravages des peuples du Nord, aidant de leur puissance ces causes de barbarie déjà si grandes et si fortes, l'esprit humain languirait comme frappé d'une plaie d'ignorance et de stérilité. Il ne prévoyait pas qu'alors seraient détruits et presque tous les livres de son ami et presque tous les siens, et la plupart des chefs-d'œuvre à jamais regrettables de la littérature et des arts de son pays.

Une grande partie de Tacite est perdue. Le jésuite Brotier a voulu nous en dédommager. Il a écrit des

[1] *Mercure de France* (an XII), t. XIV, p. 341-352.
[2] Lib. VII, epist. XXXIII.

suppléments à Tacite, et, ce qui est très-curieux, il s'est persuadé le plus naïvement du monde que la relation de faits déjà très-connus, rédigée par centons, et mêlée de quelques réflexions vulgaires et sans éclat, serait l'histoire écrite et pensée à la manière de Tacite, *stylo moreque Corneliano*[1]. Mais où retrouver dans ces suppléments la mâle énergie de cet historien, et sa profondeur, et ce coup d'œil sûr de l'homme de génie, qui voit jusqu'au fond des cœurs, jusqu'au fond des pensées, et d'un seul mot peint ce qu'il a vu? Le père Brotier était un érudit, d'un caractère infiniment remarquable, plein de jugement et d'un goût sûr; mais il faut plus que de l'érudition, du goût et du jugement pour faire des suppléments à Tacite, *stylo moreque Corneliano :* il faudrait du génie, et assurément le père Brotier n'en eut jamais.

Au reste l'espoir de retrouver Tacite lui-même n'est pas encore perdu. Il est possible que les ruines d'Herculanum nous le rendent; on suppose communément, mais sans assez de preuves, que cette ville a été détruite par l'éruption dans laquelle périt Pline le naturaliste, et dont il y a dans les lettres de son neveu une description si éloquente. Cet événement étant de la première année de Titus, et Tacite n'ayant commencé à écrire ses grands ouvrages que sous Nerva, il est, dans l'hypothèse commune, absolument impossible que les ruines d'Herculanum puissent cacher autre chose que ses *facéties*, composition qui paraît bien étrangère à son caractère naturellement grave et sérieux, peut-être aussi *le Dialogue sur les orateurs* et quelques plaidoyers. Mais M. Dutheil, l'un des membres les plus savants de l'Institut, a ranimé les espérances de tous les amis de ce grand

[1] On voit que j'adopte entièrement les idées de M. Ferlet, dans ses observations sur les Histoires de Tacite. Son jugement sur le père Brotier a paru injuste à quelques personnes; il n'était que sévère. Ω

historien. Il a parfaitement prouvé [1] que la ruine d'Herculanum était d'une époque infiniment plus récente que celle qui lui est vulgairement assignée. Il a retrouvé cette ville sous Hadrien, sous les Antonins, dans la table de Peutinger, dont la date est postérieure au règne de Constantin ; enfin il a suivi ses traces jusqu'à l'éruption de l'année 472, après laquelle Pompéia et Herculanum ne paraissent plus ni sur les monuments ni dans les livres. Il est vraisemblable que ces deux villes furent alors ensevelies sous les cendres et la lave du Vésuve; au moins il est certain qu'elles ne le furent pas avant cette époque.—Qui sait maintenant si les actives recherches de M. Haiter n'ont pas déjà trouvé les derniers livres des *Histoires* et ce qui manque aux *Annales?* Peut-être même un des manuscrits envoyés il y a peu de mois à Paris contient-il les Œuvres complètes de Tacite [2].

Il est heureux pour nous que la *Vie d'Agricola* ne soit pas au nombre des livres de Tacite que nous espérons retrouver : car nous pourrions bien avoir perdu pour

[1] *Notice des travaux de l'Institut*, séance du 15 vendémiaire an XI ; Cf. Duclos, p. 136.—*Magasin encycl.*, 9e année, t. IV.

[2] Une commission de l'Institut a été nommée pour l'examen et la publication de ces manuscrits. Parmi les membres qui la composent sont MM. Monge, Villoison, Visconti. Elle a demandé à Naples la machine dont on s'y sert pour le déroulement des *papyrus*. S'il fallait en inventer une nouvelle, nos six manuscrits pourraient bien périr dans les essais. Cent rouleaux peut-être ont été détruits à Naples dans les différentes expériences qui furent faites avant la découverte du procédé employé aujourd'hui. Une écaille détachée d'un des manuscrits laisse apercevoir des caractères grecs majuscules. Ω

[Nous gardons cette note de M. Boissonade, qui montre où en était alors en France la question du texte de Tacite, et ceux qui voudraient de plus amples détails sur cette partie historique et bibliographique n'ont qu'à lire l'article *Tacite* de M. Daunou dans la *Biographie universelle;* c'est un des beaux articles de ce grand recueil. On consultera aussi avec fruit une note bibliographique de M. Barbier à la fin du 5e volume du *Tacite* de M. Naudet.] (*Note de l'Editeur.*)

toujours l'un des plus beaux monuments de la littérature latine.

La *Vie d'Agricola* est un des premiers ouvrages de Tacite, et il montrait déjà tout ce que son génie avait de puissance. L'éloquence en est grande et noble, les réflexions sont justes et profondes, les digressions bien amenées et pleines d'intérêt. Quoi de plus éloquent, et de pensée et de style, que le discours de Galgacus? Que d'énergie et de sensibilité véritable dans cet endroit où l'historien, en terminant son livre, peint l'affreuse tyrannie de Domitien et adresse à Agricola ses derniers vœux et les nobles expressions de sa douleur?

En relisant cette admirable péroraison, je me suis rappelé cette phrase singulière : « Tacite est un petit « homme monté sur des échasses qui *minaude* et ne « sort jamais de l'affectation. Il veut qu'on l'admire, et « il est surprenant qu'il ait eu autant d'admirateurs. » Le blasphémateur est un certain Anglais, M. Thomas Hunter, qui a écrit un parallèle de Tite Live et de Tacite, uniquement pour le plaisir d'accumuler les antithèses et de calomnier le cœur et le talent de Tacite [1]. Il dit ailleurs : « Tacite est plein d'humeur, et cherche à ré« pandre sa bile sur tout ce qui s'offre à lui : il défigure « et dénigre également les personnes et les choses.... « ses censures sont en même temps des railleries mor« dantes, quelquefois des insultes atroces : on ne voit « jamais dans le fond de son cœur ni l'humanité, ni la « compassion ; il ne connaît point de malheureux, il « ne connaît que des coupables. » Comment M. Thomas Hunter n'avait-il pas compris que l'ennemi le plus inexorable du crime, l'admirateur le plus passionné de la vertu, pouvait seul trouver cette belle pensée : « Néron, « en faisant mourir Thraseas, voulait faire mourir la

[1] *Le Conservateur*, 1787, t. I, p. 260 et suiv.

« Vertu même, *Nero Virtutem ipsam exscindere concupivit, interfecto Thrasea Pæto.* [1] »

Bossuet, qui se connaissait en style et en éloquence beaucoup mieux que M. Thomas Hunter, était loin de penser que Tacite *minaudât,* expression ridicule et triviale propre tout au plus à désigner la manière sophistique et précieuse de Quinte Curce ou de Florus : il l'appelle *le plus grave des historiens,* et une de ses plus sublimes paroles est empruntée de la Vie d'Agricola. Je rapporterai le passage, quoiqu'il soit très-connu et cité partout.

Voici en quels termes Bossuet parle de la duchesse d'Orléans : « Avec tant de grandes et tant d'aimables « qualités, qui eût pu lui refuser son admiration? Mais « avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu « s'attacher à elle? N'allait-elle pas gagner tous les « cœurs, c'est-à-dire la seule chose qu'ont à gagner « ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout « donner? Et si cette haute élévation est un précipice « affreux pour les Chrétiens, ne puis-je pas dire, mes- « sieurs, pour me servir des paroles DU PLUS GRAVE DES « HISTORIENS, *qu'elle allait être précipitée dans la gloire?* » Il y a dans Tacite (§ 41) : *Sic Agricola simul suis virtutibus, simul vitiis aliorum, in ipsam gloriam præceps agebatur.* Cette expression extraordinaire, dont notre goût trop timide pourrait s'effrayer et que semblent rejeter les habitudes réglées de notre langue, reste admirable dans la bouche de Bossuet. Il a monté son style à une telle hauteur de mots et de pensées, que cette grande hardiesse lui est devenue naturelle. Ce qui dans un écrivain ordinaire et médiocre formerait avec la faiblesse habituelle de ses pensées un contraste dur et choquant et serait, par cela même, une faute de goût, peut devenir

[1] *Annales*, XVI, 21.

dans des orateurs ou des écrivains tels que Bossuet et Tacite une beauté du plus grand caractère. Que de fois la lecture de Bossuet a prouvé à ceux qui la font avec goût que notre langue, écrite par un homme d'un véritable génie, peut parvenir à cette sublimité de pensées et à cette audace d'expression que l'on croit particulières aux langues classiques ! Bossuet semble avoir voulu faire encore allusion à ce mot de Tacite, lorsqu'il dit d'Anne de Gonzague : « Il eût fallu la conduire et non « pas *la précipiter dans le bien.* »

M. Dambreville s'est ici écarté du texte. Il traduit : « Ainsi poussé par ses propres vertus et par les vices « des autres, Agricola allait se briser contre la gloire « elle-même. » Cette image est belle, mais ce n'est pas celle de Tacite. Pourquoi n'avoir pas osé copier Bossuet ? M. Desrenaudes, autre traducteur de la *Vie d'Agricola* n'a pas eu tort, je crois, d'être moins timide : « Ainsi, « Agricola, et par ses vertus et aussi par les vices d'au- « trui, était précipité dans la gloire. »

Au grand mérite du style, la *Vie d'Agricola* joint une autre espèce d'intérêt non moins attachant : celui du sujet. Le caractère d'Agricola est un des plus beaux qu'il soit possible de concevoir. Agricola avait toutes les qualités naturelles et acquises, qui font le grand homme d'État et le grand militaire. A ces talents publics il joignait, accord bien rare ! ces vertus domestiques et plus simples qui peuvent rendre heureuse la vie d'un homme privé. Le marquis d'Argenson dit dans ses *Loisirs*, t. I, p. 17 : « Si j'avais un modèle à suivre dans « l'antiquité, ce serait Agricola, beau-père de Tacite. »

La vie d'un aussi grand homme qu'Agricola, écrite par un aussi grand écrivain que Tacite, ne pouvait manquer d'exciter le zèle des traducteurs. D'Alembert en a donné de longs extraits dans ses *Morceaux choisis*. L'abbé de La Bléterie, MM. Dureau de La Malle et Desrenaudes

ont également essayé d'en faire passer les beautés dans notre langue ; je ne puis dire avec quel succès, car l'ouvrage de ce dernier est le seul que je connaisse, et encore n'ai-je guère fait que le parcourir très-rapidement. Il a existé aussi une traduction manuscrite par M. de Nivernois [1]. Le père Brotier, à la fin de ses notes, en a fait cet éloge, où assurément l'adulation n'est pas ménagée : « Je ne désirerais qu'une chose pour agrandir et éterni- « ser parmi nous la gloire d'Agricola, c'est que sa vie, « traduite en français par M. le duc de Nivernois, fût « rendue publique. Alors, dans cette lutte merveilleuse « des vertus et des lettres, on ne saurait quel fut le plus « grand, d'un tel héros, d'un tel historien ou d'un tel « interprète. »

M. Dambreville ne s'est point dissimulé combien il était dangereux pour lui de paraître après des traducteurs dont les ouvrages jouissent de l'estime publique ; mais il voudrait que notre langue fût enfin vengée du reproche si souvent répété, qu'elle est incapable de rendre les grandes beautés de Tacite. Il ne s'est point flatté d'obtenir un succès complet. « Cependant, il est « bon, dit-il, de tenter ; car un effort en provoque un « autre, et c'est cette suite d'efforts qui doit amener « enfin celui qui sera victorieux. » Pour moi, je ne crois pas que cet effort victorieux soit jamais possible ; il me semble qu'on en sera toujours réduit avec Tacite, comme avec la plupart des anciens, à des essais quelquefois heureux, plus souvent faibles et impuissants. Quelques citations mettront le lecteur à portée de juger par lui-même.

Agricola, prêt à livrer bataille aux Calédoniens pressés dans leurs derniers retranchements, harangue ses

[1] Elle est imprimée dans ses *Œuvres*, parmi ses mélanges de prose. (*Note de l'Editeur.*)

soldats. Il leur dit (§ 34) que les plus vaillants Bretons sont tombés depuis longtemps, et que le reste n'est plus qu'un lâche ramas d'hommes effrayés; il ajoute : « Si « vous les avez enfin trouvés, ce n'est pas qu'ils vous « aient attendus; c'est qu'ils n'ont pu reculer plus « loin : ils sont demeurés là où vous les voyez, plantés « d'effroi, pour vous y réserver une belle et éclatante « victoire. » Il y a en latin : *Quos quod tandem invenistis, non restiterunt, sed deprehensi sunt novissimi ; res et extremo metu*[1] *corpora defixere in his vestigiis, in quibus pulchram et spectabilem victoriam ederetis.* Toute cette traduction est faible : *deprehensi sunt* n'est pas traduit exactement, et l'expression *plantés d'effroi* est absolument mauvaise. M. Desrenaudes, suivant, comme M. Dambreville, la leçon vulgaire, a traduit un peu moins malheureusement :

[1] M. Dambreville n'a pas dans son texte le mot *res*, il se trouve dans l'édition de Brotier qu'il dit avoir choisie et principalement suivie, « parce qu'à l'avantage d'être venue après toutes les autres, elle joint celui d'être l'ouvrage d'un homme plein de goût et de sagacité, » M. Dambreville, peu au fait, ainsi que presque tous les littérateurs français, des travaux classiques des étrangers, ignore que depuis Brotier, la Société de Deux-Ponts a donné deux éditions de *Tacite*, l'une de 1779, l'autre de 1792, et qu'en 1801, M. Oberlin, de Strasbourg, a fait réimprimer *Ernesti* avec de nouvelles notes critiques. Une autre édition, dont j'ignore la date précise, a été publiée à Tubingue, par M. Hutten. Il est possible que M. Dambreville ne sache pas non plus que l'année dernière, M. Dahl de Rostock a publié sur cette *Vie d'Agricola* des *Animadversiones criticæ*, qu'il eût pu consulter utilement.—Pour revenir au passage cité, il est aisé de voir que le mot *novissimi* embarrasse la phrase et le sens. J'approuve beaucoup la leçon de M. Oberlin : ...*Sed deprehensi sunt. Novissime res et extremo metu corpora defixere*.... *Res*, comme l'explique très-bien M. Oberlin, *sunt fortunæ, facultates*. Ω

[Depuis que ce morceau a été écrit, la France, elle aussi, a eu son édition savante de Tacite ; c'est celle qui a été procurée par M. Naudet dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire. Il a profité de ses devanciers ; mais il a ajouté à leurs découvertes, et il est permis de croire qu'après un pareil éditeur, le texte de Tacite est désormais fixé.] (*Note de l'Editeur.*)

« Le reste est un ramas d'hommes lâches et effrayés « qu'enfin vous avez *atteints*, non qu'ils se soient arrêtés « pour vous *attendre*, mais parce qu'ils ont été surpris *les* « *derniers,* et que l'excès de leur frayeur les a enchaînés « ici pour vous y réserver une grande et signalée victoire. »

Dans ce même discours d'Agricola (§ 33), je trouve une phrase bien mal écrite : « Quant à moi, j'ai toujours « eu pour principe qu'un général et son armée ne pou- « vaient tourner impunément le dos : donc une mort « glorieuse est préférable à une vie infâme, et là est la « sûreté où se trouve l'honneur. Or, il y aurait de la « gloire à laisser la vie où finissent le monde et la « nature. » Quelle oreille n'est pas choquée de ce son désagréable : ET LA EST LA *sûreté*...! Ce *donc* suivi de *or* donne aux idées une marche trop froide et trop lente.

Un général parlant à son armée, surtout quand c'est Tacite qui le fait parler, doit montrer moins de logique et plus de chaleur. *Quod ad me attinet jam pridem mihi decretum est neque exercitus neque ducis terga tuta esse. Proinde et honesta mors turpi vitâ potior, et incolumitas ac decus eodem loco sita sunt : nec inglorium fuerit in ipso terrarum ac naturæ fine cecidisse.* N'était-il pas plus facile de traduire : *Le salut et l'honneur sont placés aux mêmes lieux, et il ne sera pas sans gloire d'avoir succombé là où finissent la terre et la nature.* Une citation plus longue fera mieux connaître le style de M. Dambreville. Je transcrirai une partie du discours de Galgacus aux Calédoniens qu'il mène au combat. Tout n'y est pas irréprochable cependant.

« Quand je réfléchis aux causes de cette guerre et *à* « *la position où nous sommes*, *une voix intérieure me crie* « *que cette journée et votre réunion* seront l'époque de « l'affranchissement de toute la Bretagne; car nul de « nous ici n'a encore plié sous le joug, et plus d'asile « pour nous, ni sur la terre, ni même sur la mer, d'où « nous menace la flotte des Romains. Ainsi, ce parti de

« l'honneur pour les braves, les armes et les combats, « voilà le parti le plus sûr, même pour les lâches.

« Dans ces guerres qu'ils ont soutenues jusqu'ici con- « tre les Romains avec des succès si divers, les Bretons « voyaient en nous une ressource et des secours assu- « rés, *parce que*, *placés comme* la portion la plus noble de « la nation dans le sanctuaire même de l'île, loin de « toute terre asservie, nos regards n'étaient pas même « souillés par l'aspect contagieux de la tyrannie.

« Sur ces limites du monde et de la liberté, nous « étions défendus par le profond lointain dans lequel la « renommée nous montrait : car tout ce qui est inconnu « en impose. *Aujourd'hui la frontière de Bretagne est fran- « chie*[1]. Au delà, plus de nations, rien que des rochers et « des flots, et au dedans, nous avons les Romains de la « tyrannie desquels ni soumission ni respect ne pourront « nous garantir. Ces dévastateurs du monde, quand la « terre manque à leurs brigandages, ils viennent *fouiller* « les mers; avares si l'ennemi est riche, ambitieux s'il « est pauvre, ni l'Orient ni l'Occident ne peuvent les « assouvir. *Uniques dans leur espèce,* l'indigence et la ri- « chesse irritent également leur cupidité. Dans leur per- « fide langage, voler, égorger, piller, c'est gouverner; « et *dévaster le pays, c'est le pacifier*.... [2]

Presque tout ce morceau est écrit avec assez de cor-

[1] La frontière de la Bretagne était franchie depuis que Jules-César avait fait entrer dans cette île la première armée romaine *Agricola* (§ 13). *Nunc terminus Britanniæ patet* signifie, comme l'a bien vu M. Desrenaudes : « Aujourd'hui les bornes de la Bretagne sont à découvert. » Ω

[2] Le latin est ici d'une remarquable énergie : *Auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus,* IMPERIUM, *atque ubi solitudinem faciunt,* PACEM *appellant. Dévaster un pays* me paraît bien loin de *solitudinem faciunt* pour la force et le pittoresque de l'expression. M. Desrenaudes traduit : « Réduire un pays en solitude, ils « l'appellent paix. » Ce qui, à force d'exactitude et de précision, est dur et presque ridicule. On aurait pu mettre : « Là où ils « font le désert, la paix règne, disent-ils. » Ω

rection, qualités qui manquent rarement à cette nouvelle traduction. Il est bien vrai que si partout on la comparait scrupuleusement au texte, on y trouverait plus d'une inexactitude, plus d'une phrase longue et traînante substituée à un mouvement vif et rapide ; plus d'une expression insignifiante et faible, à la place d'un mot énergique et hardi, mais il ne faut pas oublier que c'est sur Tacite que M. Dambreville travaillait, et que la concurrence des autres traductions a dû nécessairement nuire à la sienne; car il y a une foule de passages que l'on ne peut bien rendre que d'une seule manière, et quand un autre l'a trouvée, il faut absolument ou le copier, ou refaire mal ce qui avait été bien fait[1].

[1] Les lecteurs qui aiment à voir comment la même question littéraire peut être également bien traitée par des esprits, nous ne dirons pas différents, mais divers, pourront lire dans les *Mélanges de littérature* de M. de Feletz, t. III, p. 58, trois articles très-instructifs et très-agréables consacrés à des traductions de Tacite, aujourd'hui aussi inconnues que celle dont il est parlé ici. Maintenant on ne lit plus guère que celles de Burnouf ou de M. Ch. Louandre. Mais les jugements vraiment littéraires que d'autres traducteurs nous ont valu restent intéressants pour nous, car ce sont de nouveaux et précieux témoignages qui s'ajoutent à ce glorieux concert de louanges que les esprits d'élite répètent depuis Pline le jeune, en l'honneur de Tacite. Ceux qui liront M. de Feletz seront frappés de voir qu'il ne craint pas, non plus que M. Boissonade, de faire de la critique de détail, de noter les petits défauts aussi bien que les grands, et de prouver ce qu'il avance en citant et en retraduisant au besoin.

(*Note de l'Editeur.*)

XXXIX

HISTOIRE NATURELLE DES ANIMAUX

TRADUITE DE PLINE

PAR P. C. B. GUEROULT [1].

L'entreprise d'une traduction complète de l'*Histoire naturelle* de Pline est, je crois, au-dessus des forces d'un seul homme. Il faudrait qu'à une rare intelligence de ce que la langue latine a de locutions bizarres, obscures et difficiles, il joignît de vastes connaissances sur tout ce qui compose le cercle des sciences humaines. Il faudrait encore qu'il sût écrire en français avec élégance et noblesse ; car ce ne serait pas traduire Pline que de rendre ses idées avec faiblesse, et de les présenter dépouillées de cette richesse d'expressions, de cette éloquence quelquefois sublime, qui le placent au-dessus d'Aristote et de tous les anciens qui ont écrit sur l'*Histoire naturelle.*

Poinsinet de Sivry, qui savait le latin médiocrement, qui n'avait point d'érudition, qui n'était ni astronome, ni physicien, ni botaniste, ni minéralogiste, ni zoologue, rien, en un mot, de ce qu'il faut être pour pouvoir traduire Pline, osa cependant se charger de l'effrayant travail d'une traduction complète. Le libraire commandait, et Poinsinet obéissait. Mais son volumineux ouvrage n'a joui d'aucune estime, et n'en méritait aucune. Fait avec une excessive négligence, écrit du style le plus faible, son livre eut le sort des livres composés par spéculation.

[1] *Journal de Paris* du 15 décembre 1802.

M. Gueroult, qui ne travaille point pour les libraires, mais pour sa gloire, mais pour l'amour des lettres et leurs progrès, a borné sa carrière pour la mieux remplir. Il a choisi dans Pline ce qui concernait l'histoire naturelle de l'homme et des animaux, et, laissant tout ce qui n'avait point de rapport avec cette partie de la science, il publie aujourd'hui la traduction séparée des livres VII, VIII, IX, X, XI, et d'un fragment du XXXIIe. Sa traduction est à la fois un extrait et un ouvrage complet. C'est ainsi qu'avant lui Durand et Falconet avaient traduit à part les livres qui traitent de l'architecture et de la peinture ancienne.

M. Gueroult s'était essayé à ce grand travail par un volume d'extraits de Pline, publié il y a quelques années, et où l'on avait admiré le mérite d'une rare élégance de style joint à celui d'une scrupuleuse fidélité. Ceux qui connaissent Pline, qui savent combien sa manière d'écrire est concise et obscure, combien il est difficile de saisir le sens de ses pensées, s'étonnaient qu'on eût pu le comprendre si parfaitement, et le traduire avec tant de bonheur et de succès.

Ces trois nouveaux volumes sont dignes de la réputation que M. Gueroult s'est acquise; ils surpassent, s'il est possible, ce qu'il avait fait espérer, et le placent au rang de nos premiers latinistes et de nos bons écrivains.

L'*Histoire des Animaux* de Pline n'a pas, sans doute, la méthode des ouvrages modernes. Il n'a point divisé scrupuleusement les êtres par genres et par espèces. Il décrit à grands traits, et d'un pinceau large et fier, les principales formes des animaux; mais il n'a point ce mérite de détails minutieux qui, aujourd'hui, fait une grande partie de la science. Il peint les mœurs, les habitudes des animaux en historien éloquent et fidèle; mais il n'a ni système ni nomenclature régulière. Les ani-

maux les plus grands, les plus forts, les plus terribles, sont ceux dont il parle d'abord; il les croit les premiers dans la chaîne des êtres, parce qu'ils en sont les maîtres et la terreur. Pline est érudit plutôt que savant, il a une lecture immense; mais souvent embarrassé lui-même dans la foule des matériaux qu'il a recueillis, il les place sans ordre et sans symétrie. En un mot, son *Histoire* a de grands défauts, mais ils sont rachetés par d'étonnantes beautés, et telle qu'elle est, il faut convenir que c'est un des ouvrages les plus curieux, les plus instructifs et les plus intéressants que nous ait transmis l'antiquité.

Pour faire juger à la fois la manière de Pline, forte, philosophique, mais un peu déclamatoire, et le style de son traducteur, je vais transcrire un morceau sur l'homme qui est un des plus brillants de l'auteur latin, et un de ceux où M. Gueroult est le plus près de son modèle.

« L'homme est le seul qu'au jour de sa naissance la « nature jette nu sur la terre nue, livré dès cet instant « aux cris et aux larmes. De tant d'êtres vivants, nul « autre n'est destiné aux larmes, et ces larmes, il les « répand aussitôt qu'il respire. Mais le rire, grands « dieux! le rire, même précoce, même le plus hâtif, « n'éclôt jamais sur les lèvres avant le quarantième « jour.—A ce triste essai de la lumière succèdent des « liens qui entravent tous ses membres, et dont les bêtes « sauvages qui naissent dans nos habitations sont affran- « chies, du moins en ces premiers moments. Produit « sous de si brillants auspices, le voilà donc étendu pieds « et poings liés, ce futur dominateur de tous les autres « animaux! Il pleure! Des supplices commencent sa « vie, et tout son crime est d'être né. Après un tel dé- « but, hélas! quelle démence que de se croire des droits « à l'orgueil! etc., etc. »

XL

SUR TURNUS, SATIRIQUE LATIN

A L'OCCASION D'UN PASSAGE DE LYDUS[1].

L'Europe savante doit à la munificence éclairée de M. de Choiseul-Gouffier la publication de l'ouvrage grec de Jean Lydus, sur les Magistratures Romaines. Un de mes confrères a déjà dit aux lecteurs de ce journal que l'édition du texte et la traduction latine ont été confiées à M. Fuss, jeune Allemand, à qui ce travail ne peut manquer de faire beaucoup d'honneur; ils savent aussi que le discours préliminaire de M. Hase, sur la vie et les écrits de Lydus, est un morceau de l'érudition la plus distinguée et de la plus belle latinité. Pour moi qui aurai peut-être occasion de parler de cette édition avec quelque étendue, je ne veux aujourd'hui que défendre un passage de Lydus contre la critique de son savant interprète.

Lydus, parlant des satiriques latins (I, 41), dit que « Turnus, Juvénal et Pétrone, s'emportant jusqu'à l'in« jure, blessèrent les lois de la satire. » Sur quoi M. Fuss fait cette remarque : « Si je ne me trompe, le « nom de *Turnus* est corrompu. »

Je crois cette leçon très-correcte, et je vais le prouver.

[1] *Journal de l'Empire* du 11 janvier 1813.

Il a véritablement existé un satirique latin du nom de Turnus. Nous savons que, né d'une famille d'affranchis, il parvint à de grands honneurs et fut puissant à la cour de Titus et de Domitien. Il était né à Aurunca, et le scholiaste de Juvénal croit que c'est de lui qu'il est question dans le vingtième vers de la première satire :

Cur tamen hoc potius libeat decurrere campo
Per quem magnus equos Auruncæ flexit alumnus?

« Pourquoi choisir la carrière déjà parcourue par l'il« lustre nourrisson d'Aurunca? » Mais les savants paraissent croire unanimement qu'il s'agit de Lucilius, le père de la satire romaine : et cette opinion est plus vraisemblable que celle du scholiaste. Une chose assez digne de remarque, c'est que de cette petite ville d'Aurunca sont sortis quatre satiriques : Lucilius, Turnus, Lenius et Silius [1] qu'il ne faut pas confondre avec Silius Italicus.

Les satires de Turnus étaient écrites avec une grande chaleur, et Martial (XI, 11) paraît croire qu'il aurait pu déployer dans la tragédie un égal talent; mais Turnus eut la délicatesse de ne pas être le rival de son frère :

Contulit ad satiras ingentia pectora Turnus :
Cur non in Memoris carmina? frater erat.

Ce frère, qui fut poëte tragique, s'appelait Scæva Memor [2]. Tout ce que l'on sait aujourd'hui, c'est qu'une de ses tragédies était intitulée *Hercule*. Fulgentius Placiades, dans son traité curieux et malheureusement trop court, *de prisco Sermone* (§ 25) nous en a conservé ce fragment :

Ferte suppetias,
Optimi comites :

« Secourez-moi, ô mes chers compagnons ! » Ces vers,

[1] Schol. Juvenal., I, 20, de l'édition de M. Achaintre. Ω [Voyez aussi *Poetæ latini min.*, édit. Lemaire, t. II, p. 13.]
[2] Schol. Juvenal., *ibid.*

que je crois avoir disposés comme ils doivent l'être, sont des choriambes avec une base trochaïque ; ils appartenaient sûrement à un chœur, ou à un morceau lyrique de la tragédie.

Les satires de Turnus étaient célèbres, *nobiles,* au temps de Martial. Dans une épigramme adressée à son livre (VII, 97), il lui dit de se présenter à Cæsius, quand même il serait occupé : « Quoique pressé de mille soins « divers, il aura toujours du temps pour mes poésies, « car il m'aime, et il me lira après les livres fameux de « Turnus. »

> Nam me diligit ille, proximumque
> Turni nobilibus leget libellis.

La réputation des satires de Turnus durait encore au ve siècle. Rutilius, dans son *Itinéraire* (I, 602), faisant l éloge des satires de Lucilius, dit « qu'elles sont aussi « enjouées que mordantes, et ne le cèdent point à celles « de Turnus et de Juvénal[1] : »

> Hujus vulnificis, satira ludente, camænis,
> Nec Turnus potior nec Juvenalis erit;

et un écrivain de cette époque, Sidonius Apollinaris, compte Turnus et Memor parmi les grands auteurs : « Ici, dit-il[2], vous ne trouverez ni Lucile, ni Lucrèce, ni « Turnus, ni Memor, ni Ennius, ni Catulle : »

> Non Lucilius hic Lucretiusque est,
> Non Turnus, Memor, Ennius, Catullus.

Enfin, nous avons vu qu'au vi^e siècle, Lydus nommait Turnus à côté de Juvénal et de Pétrone.

De ces satires fameuses il ne nous reste que deux vers

[1] Traduction de Pompignan. Il faut la lire avec réserve dans ce passage et dans quelques autres : Pompignan s'est quelquefois trompé.—Voy. Wernsdorf, *Poetæ latini*, t. IV, p. 824.

[2] *Carmina*, IX, 263, avec la note de Savaron.

authentiques. Les voici comme ils ont été cités par le scholiaste de Juvénal (I, 74) :

> Ex qua Cæsareas soboles horrida Locusta
> Occidit cura sui verna nota Neroni[1].

On a fait beaucoup de conjectures pour restituer ce fragment à peu près inintelligible ; il y en a de plausibles, mais aucune n'est vraiment satisfaisante. Il est fort à regretter que M. Achaintre, qui a eu le bon esprit de joindre les anciennes scholies au texte de son Juvénal, ne se soit pas donné la peine de les collationner sur les nombreux manuscrits qu'il avait à sa disposition. Je suis à peu près sûr qu'il y eût trouvé ce vers de Turnus écrit plus correctement, et même, en supposant que toutes les copies fussent altérées, les variantes eussent pu conduire à la véritable leçon.

J'ai dit que nous n'avons que deux vers authentiques de Turnus ; mais s'il faut ajouter foi à une conjecture de M. Wernsdorf, Turnus serait auteur de trente beaux vers sur Néron.

Ce curieux fragment fut découvert par Balzac « dans « un parchemin pourri en plusieurs endroits, et à demi « mangé de vieillesse[2]. » Il paraît que ce vieux parchemin est le fameux manuscrit connu sous le nom de *manuscrit de Saumaise* qui doit se trouver aujourd'hui dans la Bibliothèque impériale[3]. Balzac inséra le fragment dans ses *Entretiens*, et il a été réimprimé dans l'*Anthologie* de Burmann et dans la collection de Wernsdorf[4].

[1] L'édition Lemaire donne cette leçon qui, pour être régulière, n'est peut-être pas la plus vraisemblable :

> Ex quo Cæsareas soboles horrenda Locusta
> Occidit, Circe inter vernas nota Neroni.

(*Note de l'Éditeur.*)

[2] Balzac, *Entretiens*, IV, ch. IV.

[3] Burmann, *Anthol.*, t. I, p. xlvj ; t. II, p. 645.

[4] Burmann, t. II, p. 645.—Wernsdorf, *Poetæ min.*, t. III, p. 77.

« Il faut, dit Balzac, que l'auteur ait écrit sous « Néron, quoique son caractère soit plus ancien, et qu'il « ait cherché une autre manière et une plus noble ex- « pression que celle des écrits de ce temps-là. Mais, de « plus, nos amis du pays latin trouvent que son génie « est hardi et qu'il n'y a rien de bas en ses sentiments. « S'il les en faut croire, les choses qu'il dit sont grandes « de leur propre grandeur; elles n'empruntent point « leur dignité de celle de la langue romaine ; elles se- « raient belles, disent-ils, en basque et en bas-breton. » Balzac n'a cité que trente vers, mais il affirme que dans son manuscrit le fragment avait plus d'étendue.

Wernsdorf, dont la critique est tranchante et hardie, prononce, sans hésiter, que les trente vers trouvés par Balzac appartenaient à une satire de Turnus. Ses conjectures sur les noms des auteurs sont toujours ingénieuses, toujours appuyées sur une érudition solide, et celle-ci n'est pas une des moins probables. Il retrouve dans ce fragment le caractère ardent et fier, l'*ingentia pectora* dont parle Martial. Les deux vers authentiques cités par le scholiaste de Juvénal ont été pris manifestement d'une satire où Turnus attaquait Néron, puisqu'il est question de Locuste, cette empoisonneuse célèbre qui prépara le poison dont mourut Britannicus; les trente vers du manuscrit de Balzac sont également dirigés contre Néron et ont pu appartenir à la même satire. Il est vrai qu'on pourrait d'abord les attribuer à Antistius Sosianus qui fut exilé et ensuite mis à mort pour avoir écrit des vers contre Néron[1]. Mais les vers de Sosianus n'ont eu aucune célébrité, et il est peu probable qu'il s'en soit conservé une copie : ce serait un miracle. Au contraire, rien n'est plus simple que d'avoir encore trente vers de Turnus, dont l'ouvrage était classique, et

[1] Tacite, *Annales*, XVI, 14, 21.

que l'on trouve cité jusque dans le ve et le vi^e siècle, à côté de Juvénal, comme un des modèles de la satire latine. Il est même étonnant que l'on n'ait de lui qu'un si court fragment.

Voilà quels sont à peu près les arguments de Wernsdorf : ils ne manquent pas de vraisemblance [1].

Quoi qu'il en soit, je crois avoir atteint le but que je m'étais proposé : j'ai confirmé la leçon de Lydus et prouvé l'existence d'un poëte qui, après une si grande célébrité, est tombé dans un tel oubli que des savants même ignorent jusqu'à son nom.

[1] Malgré l'assentiment que le docte critique paraît accorder à Wernsdorf et à Burmann, il est avéré aujourd'hui que les vers attribués à Turnus, et admis dans le recueil des *Petits Poëtes* de Wernsdorf, ne sont qu'une plaisanterie savante de Balzac. M. Boissonade se trompe en bonne compagnie, mais enfin il se trompe. La pièce en question se trouve au tome III des Œuvres complètes de Balzac, Paris, 1665, 2 vol. in-fol.; elle figure parmi ses poésies et épîtres latines, à la page 38. Voici le titre : *Indignatio in poetas Neronianorum temporum ad nobilissimum Sammauranum Montoserii marchionem majoris operis fragmentum*, 74 vers. Aujourd'hui encore on réimprime ces vers modernes comme appartenant à Turnus. Je viens de les lire dans une traduction des Satiriques latins imprimée l'an dernier. Il serait temps de renoncer à cette erreur.

Il est essentiel de remarquer, du reste, que l'article de M. Boissonade a bien plutôt pour but de mettre hors de doute l'existence même du poëte Turnus que l'authenticité des 30 vers que lui attribue Balzac. Or les deux problèmes sont fort distincts et d'intérêt bien différent.

M. Boissonade dit deux fois (p. 323) que *nous n'avons que deux vers authentiques de Turnus;* il ne traite que de *conjectures* les idées de Wernsdorf à ce sujet (p. 323 et 324); sans doute, il leur accorde de la *vraisemblance* (p. 325), mais en terminant (*ibid.*) il ne prétend avoir prouvé que *l'existence* du poëte. Enfin on peut voir par sa note sur Juvénal, rapportée p. 331, que dix ans auparavant il qualifiait déjà ces vers de *prétendu fragment* de Turnus.

Le véritable but de cet article avait donc été mal apprécié jusqu'ici. (*Note de l'Éditeur.*)

XLI

SATIRE DE PÉTRONE,

TRADUCTION NOUVELLE PAR LE CITOYEN DURAND[1].

Il nous reste, sous le titre de *Satyricon* de Pétrone, des fragments assez considérables d'une espèce de roman, dont les héros sont de jeunes libertins de la classe la plus obscure ; un vieil usurier parvenu, le plus absurde et le plus dégoûtant de tous les hommes, et quelques autres personnages tous plus ou moins vils, plus ou moins ridicules. Les mœurs des femmes ne forment point contraste. L'auteur a pris ses modèles parmi les courtisanes les plus abjectes et les plus effrontées, et il a su les peindre avec une hideuse fidélité. Ce livre, dont toutes les pages offrent les plus révoltantes obscénités, est écrit avec infiniment d'esprit, et souvent avec une admirable élégance : on y trouve quelquefois des vers d'une rare énergie. A ces beautés se mêlent des fautes de goût inconcevables.

Je ne sais comment quelques savants ont pu s'imaginer que cette *satire* avait été composée par le consul Pétrone, épicurien voluptueux, mais homme d'un très-noble caractère, dont il est parlé dans les *Annales* de Tacite, et qu'elle était, sous des noms empruntés, l'his-

[1] *Journal des Débats* du 29 janvier 1803.

toire secrète de la cour de Néron. Cette opinion a été adoptée par le nouveau traducteur : médiocrement érudit et encore moins critique, il a suivi l'autorité de quelques noms connus. Il avait d'ailleurs d'assez bonnes raisons pour aimer un système qui, en donnant à l'ouvrage de Pétrone un caractère historique, pouvait le justifier un peu d'avoir consacré sa plume à la traduction de tant d'obscénités.

Mais, je le demande à tout homme raisonnable, comment se persuader que les aventures de quelques misérables libertins soient celles des courtisans de Néron, et que le vieil usurier Trimalcion soit le masque de ce jeune et brillant empereur qui, malgré son horrible caractère, n'était pourtant ni si bête ni si vil? MM. Henri et Adrien de Valois, qui ont fait tant d'honneur à la France, étaient trop habiles critiques pour adopter de pareilles rêveries, et ils pensaient que Pétrone était bien postérieur à Néron. Henri le plaçait sous Galien, Adrien sous les Antonins; mais leurs raisons n'étaient que plausibles, et n'avaient point l'évidence qui satisfait.

M. Ignarra, antiquaire italien très-savant, dans son bel ouvrage sur le *Palestre de Naples*, a démontré rigoureusement ce qu'Adrien de Valois avait plutôt deviné que prouvé. Il résulte de ses laborieuses recherches que la Satire de Pétrone ne peut appartenir qu'au siècle des Antonins, et que par conséquent l'auteur n'est point le Pétrone de Tacite et n'a point voulu faire l'histoire secrète de Néron, qu'elle a dû être écrite à Naples où se donna le repas de Trimalcion, qu'elle offre le tableau des mœurs des Napolitains, qu'elle n'a pu être composée avant la fin du règne de Commode, puisque Naples y est appelé *colonie* et que Naples ne devint colonie que sous ce prince, qu'enfin elle ne peut être du temps de Néron, puisqu'il y est parlé du mathématicien Sérapion, qui vécut sous Antonin Caracalla. Ces arguments qui sont,

à ce qu'il me semble, sans réponse, mettent désormais hors de doute que Pétrone vivait sous les Antonins, et que sa satire n'est autre chose qu'un roman très-libertin, où il critique les vices des jeunes gens et des femmes, les défauts des orateurs et des poëtes, et les ridicules des parvenus. Si cette opinion de M. Ignarra, que j'ai voulu signaler parce qu'elle est à peu près inconnue en France, avait besoin d'autorité, j'ajouterais qu'elle a été adoptée par M. Ruhnken qui, de l'aveu de tous les savants, est le plus grand critique de ces derniers temps.

On doit bien penser que la satire de Pétrone, licencieuse à la fois et spirituelle, n'a pas manqué d'éditeurs, de traducteurs et de commentateurs de toute espèce.

Mais si les amis des mœurs veulent bien consentir à ne pas condamner absolument les savants qui ont pris pour objet de leurs travaux les livres obscènes des anciens, quand ces travaux sont dirigés vers les progrès de l'érudition et ceux des connaissances classiques, ils doivent, par une conséquence juste et nécessaire, s'élever avec toute rigueur contre les traducteurs de ce genre d'ouvrages, lorsque leurs traductions ne peuvent être utiles à la science et ne sont faites que pour le dangereux plaisir d'amuser l'oisiveté et la corruption publiques.

D'après ce principe, on ne peut que blâmer sévèrement le nouveau traducteur. Se croyant sans doute assez justifié par les mauvais sophismes entassés dans sa préface, il n'a fait autre chose, dans sa version perpétuellement infidèle et vaguement paraphrasée, que mettre en français obscène les obscénités latines et, ce qui est plus répréhensible, il a souvent ajouté aux détails scandaleux de l'original des détails encore plus scandaleux. Les notes annoncent de la lecture ; mais, compilées avec une érudition tout à fait secondaire, elles ne suffisent pas pour placer l'ouvrage dans la classe des livres savants et le laissent dans celle des livres obscènes. Il est fâ-

cheux que M. Durand, qui a du talent, qui écrit en prose et en vers avec facilité, et même avec élégance, n'ait pas choisi, pour débuter dans la carrière littéraire, un sujet plus digne de l'esprit qu'il paraît avoir. Il eût pu faire peut-être un bon livre, et il a préféré se placer à côté de l'auteur d'*Héliogabale*[1].

On n'attend sûrement pas de moi que je donne un extrait d'un pareil ouvrage. Il est assez inutile aussi que je m'arrête à relever quelques phrases ridicules et empruntées à *Mascarille*, celle par exemple où il est parlé *de la mémoire de Pétrone mise au gibet de l'opinion*. Il faut attendre, pour critiquer le style de l'auteur, qu'il fasse un livre plus digne d'exercer la critique.

Je ne dirai rien non plus du texte joint à la traduction. J'avoue que je n'ai pas pris la peine de l'examiner beaucoup. On n'indiquait pas d'après quelles sources et sur quelles autorités il a été établi. Et puis, que pouvais-je attendre du talent critique d'un éditeur qui a fait réimprimer les fragments de Nodot, et ne paraît pas très-sûr qu'ils soient supposés? Je ne doute pas que s'il eût connu le prétendu fragment d'un manuscrit de Saint-Gall publié, il y a deux ans, par l'Espagnol Marchena, il ne l'eût soigneusement ajouté à son texte, comme un des plus beaux morceaux de Pétrone. Au reste, de plus habiles que lui y ont été trompés, et le rédacteur de la *Gazette d'Iéna* s'est enthousiasmé d'une façon tout à fait risible pour le latin de M. Marchena[2].

[1] HÉLIOGABALE, *Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, par Chaussard, Paris, 1802. Si l'auteur a voulu faire une esquisse morale, comme son titre semble l'indiquer, il a bien mal réussi, à en juger par le cynisme des détails et la complaisance avec laquelle il s'arrête aux tableaux impurs qui abondent sous sa plume. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] *Fragmentum Petronii*, Bâle, 1800, traduit par Lallemand.— Le texte et la traduction n'étaient qu'une plaisanterie de Marchena. (*Note de l'Editeur.*)

XLII

SATIRES DE JUVÉNAL

TRADUITES PAR J. DUSAULX [1].

Lucilius fut le premier parmi les Latins qui composa des satires purement morales, où les vices étaient sévèrement attaqués, et les vicieux eux-mêmes, quelque fût leur rang, cités par leurs noms, sans pitié comme sans respect, au tribunal de la justice publique.

Quarante ans après Lucilius, Horace perfectionna la satire et lui donna une forme nouvelle. Railleur spirituel plutôt que censeur hardi, il se contenta de persifler les travers de quelques hommes ridicules, et n'attaqua point ces vices dangereux qui venaient de renverser la liberté romaine et devaient finir par renverser l'empire. Il était trop courtisan pour être si sévère. Perse, qui vécut sous Néron, a laissé quelques satires assez médiocres. On croirait presque qu'il a voulu être le Lycophron des Latins. Ce n'était point par d'obscures énigmes que l'on pouvait alors vaincre des vices qui ne se cachaient plus. Sulpicia, plus hardie dans un sexe plus faible, ne craignit point d'attaquer Domitien; mais la satire n'était pas dans le genre de son talent. Elle avait su peindre en vers charmants les voluptés de l'amour conjugal : elle ne sut pas écrire une satire énergique.

[1] *Journal des Débats* du 5 février 1803.

Enfin parut Juvénal[1], le plus véhément et le dernier des satiriques latins. Il avait vu les règnes de Caligula, de Claude, de Néron, de l'avare Galba, du dégoûtant Vitellius et de cet odieux Domitien. Témoin de tant de vices, de cruautés et de bassesses, son cœur noble et généreux s'était pénétré d'une profonde indignation contre des tyrans si horribles et des esclaves si vils. On ne le voit pas, comme Horace, tourner autour de l'âme : il y pénètre, la perce, la déchire. Son style est ardent, énergique jusqu'à la violence, quelquefois jusqu'à la sublimité. Il étonne, il échauffe, il entraîne, et c'est vraiment lui qui mérite cet éloge qu'Horace s'est peut-être un peu légèrement donné (Ep. I, v. 17) :

Virtutis veræ custos, rigidusque satelles.

« Satellite de l'austère vertu, » il la défend, il la protége de toutes ses forces, de tout son courage. Il déchire aux regards publics les sales enveloppes du vice : il le montre tout nu, et dans une si complète nudité, que la pudeur souvent est forcée d'en rougir.

On a beaucoup reproché à Juvénal cette trop grande vérité de ses tableaux. On est allé jusqu'à dire que cet homme, qui avait si soigneusement détaillé certaines infamies, n'était peut-être pas lui-même très-pur. — Ces reproches sont injustes. Les vers obscènes qu'on rencontre dans Juvénal ne prouvent que sa profonde horreur pour les vices qu'il décrit. Il mêle à ces vers dont on l'accuse de ces mots terribles, de ces mots d'une étonnante indignation, qui ne peuvent partir que d'un

[1] Je ne parle ici que de cinq satiriques latins pour me conformer à la nomenclature classique. Je n'ignore point qu'avant Lucilius, quelques écrivains avaient composé, sous le nom de satires, des ouvrages qui n'étaient point ce que nous appelons aujourd'hui des satires. Je connais aussi *le prétendu fragment* de Turnus, et les niaiseries d'Eucheria et de Victor, scrupuleusement recueillies par M. Wernsdorf. Ω

[Voir la *Note de l'Editeur* sur l'article Turnus, p. 325.]

cœur chaste et fortement vertueux. Il faut songer aussi que la langue latine, formée sur la langue grecque, n'avait ni beaucoup de réserve ni beaucoup de pudeur. La palestre et l'arène, en habituant les yeux aux nudités physiques, avaient rendu innocentes les nudités du style. La secte des stoïciens qui prétendaient que l'obscénité n'était pas dans les mots mais dans les choses, en faisant à Rome de très-grands progrès, avait aussi beaucoup influé sur la langue. Sénèque, ce sévère stoïcien, dont tous les écrits respirent l'amour de la vertu et la conseillent avec une si noble énergie, a décrit le libertinage d'Hostius[1] avec une inconcevable licence d'expressions. Enfin, cette impudeur de style tenait si bien à la nature de la langue, que les pères de l'Église n'ont pas toujours peint les déréglements de leur siècle avec plus de réserve que Sénèque et Juvénal.

Le véritable défaut de Juvénal n'est donc pas d'avoir écrit quelques vers obscènes, c'était le vice de l'idiome, mais d'être souvent déclamateur, de passer le but, d'être faux et exagéré, à force de viser à l'effet. Je ne sais quelle fureur déclamatoire, sortie de l'école, s'était, à cette époque, répandue sur tous les genres de composition et les avait dénaturés. Un aussi beau génie que celui de Juvénal devait s'affranchir d'un pareil abus et le pouvait facilement.

Au reste, que de beautés rachètent ces imperfections! Pour quelques images fausses, que de pensées nobles, grandes et fortes! Avec quelle énergie il peint le luxe « plus cruel que le glaive, vengeant sur les Romains « l'univers asservi : »

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
(Sat. IV, v. 295.)

[1] *Naturales quæstiones*, I, 16.

« et les remords secrets qui donnent le frisson au cri-
« minel et font *suer son cœur* »

.........Rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpâ.
(Sat. I, v. 166.)

Qu'il est lui-même véritablement poëte, quand il trace le caractère du poëte véritable, « ami des bois silencieux, altéré de l'eau des fontaines! »

.....Cupidus sylvarum aptusque bibendis
Fontibus Aonidum.
(Sat. VII, v. 58.)

Avec quelle douce mélancolie il décrit les regrets de ce jeune esclave « qui soupire après sa mère absente et, « triste, regrette sa chaumière et son troupeau chéri![1] »

Suspirat longo non visam tempore matrem
Et casulam, et notos tristis desiderat hædos.
(Sat. XI, v. 153.)

Quels nobles et généreux retours il fait vers les antiques héros de la liberté romaine! Que de force, que de verve dans le tableau des désordres de Messaline qui, s'échappant la nuit du palais impérial, allait livrer aux portefaix de Rome les flancs qui avaient conçu le noble Britannicus!

Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem.
(Sat. VI, v. 124.)

Une foule de beautés du premier ordre placent Juvénal au rang des plus grands poëtes latins parvenus jusqu'à nous, et s'il n'est pas de tous celui qui a le goût le plus pur, il est le plus énergique et le plus étonnant. Plus de deux cents éditions, presque autant de manu-

[1] Voyez, dans les *Etudes sur les poëtes latins de la décadence* de M. Désiré Nisard, les beaux chapitres consacrés à Juvénal et notamment celui qui est intitulé : *Juvénal déridé et souriant*. C'est un éloquent et original développement des idées qui ne sont ici qu'esquissées. (*Note de l'Éditeur.*)

scrits conservés dans les différentes bibliothèques de l'Europe, prouvent assez l'estime que lui ont accordée les anciens et les modernes.

Mais qu'un pareil écrivain est difficile à traduire! Comment, avec une langue timide, où on ne peut être hardi sans craindre de blesser le goût ou de devenir obscur, dont la pudeur s'effarouche des licences latines, comment copier tant d'inconcevables hardiesses?

M. Dusaulx a eu le courage de lutter contre ces difficultés, et presque le bonheur de les vaincre : sa traduction a fait oublier les autres, et quatre éditions prouvent autant son mérite que son succès. Il est des livres dont les nombreuses éditions ne prouvent que le succès, et qui n'en sont pas moins de très-mauvais ouvrages; mais les traductions des anciens ne se réimpriment que quand elles sont bonnes.

Cette quatrième édition n'est que la répétition de la troisième, et si l'on veut juger des changements faits par l'auteur, c'est avec la seconde qu'il faut la comparer. J'ai fait cette comparaison, et j'ai trouvé que M. Dusaulx s'était beaucoup corrigé, qu'il avait mieux rendu, mieux exprimé un grand nombre de passages, enfin, que son nouveau travail était beaucoup meilleur que le premier. Cependant, il n'a pas toujours fait assez.

J'en donnerai un exemple : dans la satire IIIe, après avoir peint les efforts des pauvres pour imiter le luxe des riches, Juvénal fait cette réflexion :

Commune id vitium est : hic vivimus ambitiosa
Paupertate omnes....

(Sat. III, v. 182.)

La deuxième édition traduisait : « *Pauvres et vains,* « *voilà notre vrai caractère.* » C'est là, comme disait Diderot, ce qui s'appelle *tuer un poëte*. Cette belle épithète, *ambitiosa paupertate,* avait disparu. La nouvelle traduction s'éloigne moins de l'original : « *Notre vice*

« *commun, c'est de vivre tous au gré d'une pauvreté ambi-* « *tieuse.* » *Ambitiosa paupertate* est traduit. Mais quelle faiblesse dans toute la phrase! *Vivre au gré* est une très-mauvaise expression.

Veut-on, dans un passage cent fois plus beau, cent fois plus énergique, un exemple d'une faiblesse encore plus grande? Juvénal dit, en parlant du champignon avec lequel Claude fut empoisonné :

.....Minus ergo nocens erit Agrippinæ
Boletus, siquidem unius præcordia pressit
Ille senis, tremulumque caput descendere jussit
In cœlum. . . . . . .

(Sat. VI, v. 620.)

Je lis dans les deux éditions : « *Le champignon d'Agrip-* « *pine fut moins pernicieux; il ne fit qu'avancer la mort* « *ou plutôt l'apothéose d'un caduc vieillard dont la tête* « *tremblait.* » Ce n'est pas là la pensée de Juvénal. Qu'est devenue cette expression remarquable, sublime peut-être, *in cœlum descendere?*

Je remarquerai que le trope singulier qui fait la beauté de ce passage de Juvénal a été employé fort ingénieusement par Swift, dans la *Bataille des Livres,* lorsqu'il décrit une insurrection de mauvais rimailleurs qui, méconnaissant l'autorité du poëte lauréat, veulent avoir des droits égaux aux honneurs littéraires :

And with rebellious arms pretend
An equal privilege to *descend.*

Je veux croire que Gilbert se souvenait du vers de Swift ou de celui de Juvénal, lorsqu'il a, dans un passage très-connu (*Mon Apologie*), insulté l'illustre auteur de *Philoctète* et de *Warwick.*

Les imperfections dont je viens de parler, et bien d'autres dont je ne parle point, n'empêchent pas que cette traduction ne soit bonne, presque aussi bonne que peut l'être la traduction française d'un poëte ancien.

Telle est la force admirable, l'étonnante précision des langues anciennes, que nos langues modernes n'y peuvent point atteindre, et nos meilleures traductions, comme les plus mauvaises, ne sont que des copies plus ou moins infidèles[1].

Étudions donc les anciens dans leurs langues, car ce n'est que là qu'ils sont vraiment eux-mêmes.

M. Villeterque a fait imprimer au commencement du premier volume, sous le titre d'*Éloge historique de M. Dusaulx*, un discours, en vérité, très-peu *historique*, car on n'y apprend presque rien sur la vie littéraire et privée de M. Dusaulx, rien sur sa vie politique, qui méritait bien, je crois, d'être l'objet de quelques réflexions. En revanche, on y trouve des comparaisons singulières, des expressions plus bizarres que *teintes de nature,* des réflexions d'une merveilleuse subtilité, mille choses enfin qui, souvent neuves, quelquefois empruntées, sont toutes plus charmantes, plus ingénieuses les unes que les autres, mais ne peuvent pas tout à fait remplacer, dans un Éloge *historique*, des détails beaucoup plus nécessaires.

[1] Depuis que M. Boissonade a écrit ces lignes, nous avons eu plusieurs traductions en vers et en prose de Juvénal. Celle de M. Jules Lacroix, en vers (Paris, 1846, in-8°), eût notamment mérité de notre critique un jugement plus favorable. C'est l'œuvre d'un poëte autant que d'un savant; elle prouve que notre langue peut non-seulement allier la concision à l'élégance, mais qu'elle peut même atteindre à l'audace vengeresse du satirique latin.

Nous avons aussi sous les yeux une traduction inédite, en vers, de la Xe satire de Juvénal, *les Vœux*, et de la IIIe satire de Perse, contre *la paresse*, par un ancien avocat de la Réunion, M. Conil. Cette œuvre d'un sexagénaire a une vigueur et une hardiesse toutes juvéniles ; elle ne le cède en rien à la traduction de M. Jules Lacroix. Nous espérons que la prochaine publication de ce travail justifiera notre sentiment.

(*Note de l'Éditeur.*)

XLIII

SUR AUSONE

A PROPOS D'UNE DISSERTATION DE M. HEYNE [1].

Decimus Magnus Ausonius, né à *Burdigala* (Bordeaux), s'était déjà fait un nom célèbre comme grammairien et comme rhéteur, lorsque Valentinien Ier le chargea de l'éducation de ses fils, Gratien et Valentinien. Aimé de ces deux princes, Ausone obtint d'abord la questure, puis la préfecture du prétoire d'Italie, bientôt celle des Gaules ; enfin, l'an 379, il fut élevé au consulat. Après la mort des deux empereurs qui l'avaient protégé, Ausone demanda à Théodose la permission de quitter la cour et les affaires, et revint achever ses jours dans sa patrie.

Ausone a été mis au nombre des plus savants hommes de son temps, et l'on peut, dans ses écrits, comprendre quel était dans ce siècle le goût littéraire. Les lettres, dans leur acception la plus étendue, ne se composaient alors que de grammaire, de rhétorique et de poésie. L'éducation de l'enfance et celle de la jeunesse étaient renfermées dans ce cercle étroit. Toutes les connaissances

[1] *Journal de l'Empire* du 5 juillet 1806.

qui s'en écartaient pouvaient sans doute devenir un objet de travail pour quelques particuliers studieux; mais elles n'entraient point dans l'enseignement public. Il n'y avait point de professeurs d'histoire, de philosophie et de mathématiques.

Les lettres étaient, à cette époque, fort cultivées dans la Gaule, particulièrement à Bordeaux, et Ausone a fait en vers l'éloge des plus célèbres professeurs ses contemporains: ce sont tous des rhéteurs et des grammairiens; ceux-ci sont toujours placés au second rang, et si on compare leur littérature à la nôtre, il faut avouer qu'ils ne peuvent être regardés que comme d'humbles maîtres d'école, destinés à montrer aux enfants les premiers éléments. S'il se trouve parmi eux quelques grammairiens grecs, leurs noms sont absolument inconnus. Au reste, il est très-peu de ces professeurs dont Ausone fasse une mention vraiment honorable : quelques-uns même sont moins loués que censurés pour leurs mœurs.

Dans les villes les plus populeuses de la Gaule, les honoraires des professeurs, abandonnés d'abord à la volonté des administrations locales, furent fixés par une constitution de Gratien, de l'an 376, et assignés sur le trésor public. Dans cette loi il n'est parlé que des rhéteurs et des grammairiens, *maîtres de la science grecque et latine*. Elle accorde aux premiers vingt-quatre *rations* pour salaire, et aux autres douze rations seulement, et encore est-il ajouté que c'est une augmentation extraordinaire. Nous savons par les lettres de Symmaque, qu'à Rome les appointements des professeurs n'étaient pas établis différemment. A Trèves, la plus grande ville de la Gaule, le rhéteur recevait trente rations; les grammairiens n'en avaient que douze. La *ration* était la nourriture journalière d'un seul homme réglée d'après une estimation constante.

Ausone parle quelque part [1] d'un certain Victorius, *subdoctor seu proscholus*, c'est-à-dire prorecteur d'école, qui avait consacré sa vie à l'étude de la haute antiquité. Il nomme, parmi les objets de ses recherches, le droit pontifical, les traités de Castor (probablement le chronologiste), les plébiscites et les sénatus-consultes, les lois de Dracon, de Solon, de Zaleucus. Rien n'explique mieux comment les plus précieux monuments de l'antiquité ont pu périr à cette époque, que le mépris d'Ausone, c'est-à-dire de l'homme le plus instruit de ce siècle, pour de si graves et si importantes recherches, à moins pourtant qu'on ne veuille l'excuser, en supposant que ce Victorius avait borné ses travaux à de vaines minuties de grammaire et de critique, sans songer à en faire une utile application à l'histoire, aux antiquités, à la jurisprudence, aux institutions publiques : cette explication favorable à Ausone ne choque point la vraisemblance. Les lettres avaient alors été détournées de tout but sérieux, et dirigées vers de frivoles et puériles difficultés dont le résultat était nul pour le public ou les particuliers.

Et pourtant de ces écoles où les études étaient si légères, si étroites, si superficielles, sortaient les magistrats des villes, les sénateurs, tous ceux enfin qui se destinaient aux offices de la vie publique. Les princes eux-mêmes n'étaient pas formés par d'autres leçons. Ausone, l'unique instituteur de Gratien et de Valentinien, fut choisi parmi ces professeurs de grammaire et de rhétorique. Au reste, ses soins n'ont pas été sans gloire et sans succès. Ses deux élèves sont comptés parmi les bons princes, et l'un étant mort à vingt-quatre ans, l'autre à vingt et un, les regrets publics accompagnèrent leur mémoire.

[1] *Professores*, XXII.

Rien peut-être ne prouve mieux les vertus de Gratien que la reconnaissance envers l'instituteur de sa jeunesse. Dès que la mort de son père l'eut laissé maître de l'empire, il éleva Ausone au consulat. Le nouveau consul remercia l'empereur dans un discours d'*action de grâces*[1], que nous avons encore.

Ce discours, entièrement modelé sur le panégyrique de Pline, peut servir à prouver combien il y avait de distance entre les siècles et les talents des deux orateurs. En effet, quoiqu'ils aient l'un et l'autre plus de rhétorique que de véritable éloquence, cependant le travail et l'école se sentent encore plus dans Ausone, imitateur servilement timide. Au lieu de grandes pensées et de mouvements d'âme, on ne trouve que des idées précieuses, des antithèses, des figures singulières et de merveilleuses amplifications des choses les plus communes. Pline fatigue le lecteur par l'excès de sa louange; mais, au moins, ces louanges excessives sont données à d'importantes actions, aux vertus du meilleur des princes. Dans Ausone, cette profusion d'éloges que rien ne justifie excite un dégoût véritable. Le danger n'est pas moindre à prodiguer l'éloge que les richesses; et il ne faut pas une grande expérience de la vie, pour voir que ces panégyristes hyperboliques accablent leurs auditeurs et nuisent à l'objet même de leur maladroite admiration. Le démon de la flatterie est toujours assis près du trône; insensiblement il entraîne les sujets, de l'obéissance due aux lois et au gardien des lois vers une basse et servile adulation par laquelle le prince est bientôt lui-même corrompu. C'est une heureuse chose

[1] Voir dans Coupé, *Spicilége de litt. ancienne et moderne*, 2e part., page 20; et surtout dans l'*Essai sur les Eloges* de Thomas, chap. XXII, une double appréciation de cette Action de grâces. La seconde, qui est la plus sévère et qui se rapproche de celle de M. Boissonade, est aussi la plus juste. (*Note de l'Éditeur.*)

que ces sottes exagérations dégénèrent tôt ou tard en pures formules de chancellerie auxquelles chacun n'attache qu'autant de sens qu'il en a lui-même.

Ausone s'est encore fait un nom par ses vers parvenus jusqu'à nous. On peut convenir qu'ils ne font point déshonneur à un homme qui voulait amuser ses loisirs dans le commerce des muses, et délasser son esprit de soins plus importants, surtout si on considère le goût baroque de ce siècle, où toute notion de véritable poésie étant perdue, on appliquait la langue poétique à tous les objets indistinctement, à ceux même auxquels la prose seule pouvait convenir. Croira-t-on, par exemple, que l'homme qui avait abrégé en vers l'*Histoire des rois,* par Suétone, eût le moindre sentiment de la poésie? C'est pourtant ce que fit un Pontius Paullinus, auquel, pour ce bel ouvrage, Ausone a prodigué ses compliments.

Les poëmes d'Ausone manquent de force poétique, il n'a pas ce bonheur dans l'esprit et cette nouveauté dans les idées et les images qui constituent la nature de la vraie poésie. Il n'est pas poëte, il n'est que versificateur. Au reste, on doit justement s'étonner qu'un homme d'un âge mûr et d'un caractère public et respectable ait eu la puérile vanité de publier des vers qu'il fallait effacer ou cacher, entre autres le *centon* qu'il composa pour Valentinien Ier [1].

[1] M. Boissonade est bien sévère; il semble que l'auteur de l'*Eloge de la Moselle* mérite qu'on parle de lui avec un peu plus d'indulgence, car ses vers sont quelquefois aussi intéressants, surtout pour nous autres Français, que sa prose est fastidieuse et digne en tout point de la censure qu'on lui inflige ici. Cette fois donc nous en appelons de M. Boissonade à M. Ampère qui a si bien jugé Ausone dans le chapitre VI de son *Histoire littéraire de la France*, bien sûr que le maître si bienveillant que nous éditons ne trouverait pas mauvais d'être réfuté par son savant collègue. (*Note de l'Éditeur.*)

Ausone, dans son enfance, avait négligé d'apprendre le grec; mais il eut le bon esprit de se livrer tard à cette étude. Plusieurs de ses poëmes sont des traductions du grec, et il est à remarquer que dans ces imitations et dans quelques autres morceaux de sa vieillesse, le style est plus poétique, plus sain, plus sagement orné.

On ne peut guère douter qu'Ausone n'ait été chrétien, quoique plusieurs endroits de ses ouvrages portent l'empreinte de la doctrine païenne. Poëte, il use de la liberté permise de chercher et d'exprimer des idées poétiques. Peut-être sera-t-on surpris que, dans un temps où l'orthodoxie était si sévère, ces maximes païennes et quelques autres voisines de l'hérésie n'aient pas compromis Ausone et fourni à ses ennemis un moyen facile de l'accuser en le calomniant. Mais il y a deux choses à observer dans les écrivains de cet âge : d'abord que ceux qui quittaient l'ancienne religion pour le christianisme n'acquéraient jamais qu'une connaissance très-superficielle de la nouvelle doctrine, ensuite que l'autorité attachait fort peu d'importance aux notions que chacun pouvait se faire sur les dogmes chrétiens, pourvu qu'on n'adoptât aucune des opinions proscrites alors comme hérétiques.

XLIV

HISTOIRE UNIVERSELLE DE JUSTIN

EXTRAITE DE TROGUE POMPÉE,

TRADUITE PAR M. L'ABBÉ PAUL [1].

Trogue Pompée vivait sous l'empire d'Auguste; sa famille était d'origine gauloise; son aïeul avait reçu de Pompée, qu'il avait suivi dans la guerre contre Sertorius, le droit de bourgeoisie romaine, et c'était sans doute en mémoire de ce bienfait, qu'il avait joint à son nom barbare celui de *Pompée* qui passa depuis à ses descendants. Son père, après avoir servi sous César, en était devenu le secrétaire intime. Voilà à peu près tout ce que l'on sait aujourd'hui sur la famille de Trogue Pompée : lui-même est encore moins connu.

Tite Live et d'autres grands écrivains avaient appris au peuple romain l'histoire de son pays : Trogue Pompée forma un plus vaste dessein, celui d'une histoire universelle. Une telle entreprise n'était point au-dessus de son talent : il avait une érudition très-étendue, et son style était digne du beau siècle où il vivait. Justin a dit de lui que c'était un homme d'une éloquence antique, *vir priscæ eloquentiæ,* et Vopiscus le nomme

[1] *Journal de l'Empire* du 3 décembre 1806.

deux fois à côté de Tite Live, de Salluste et de Tacite.

Cette histoire, divisée en quarante-quatre livres, comprenait un espace de plus de deux mille ans, depuis le règne de Ninus jusqu'à la paix qu'Auguste fit avec les Parthes. Elle était intitulée *Philippiques* (*Historiæ Philippicæ*), dénomination assez singulière et dont le motif est devenu obscur. On sait que Théopompe avait donné ce titre à son Histoire ; Trogue Pompée voulut-il, en le prenant aussi, indiquer qu'il avait imité la manière de Théopompe, comme on avait vu Cicéron, imitateur de Démosthène, appeler *Philippiques* ses harangues contre Antoine ? Ou bien, ayant consacré plus de trente livres à l'histoire de la Macédoine et des royaumes formés par les successeurs d'Alexandre, voulait-il annoncer par ce titre le principal objet de ses recherches ?

Longtemps après parut Justin, lettré oisif et désœuvré, qui, pour occuper ses loisirs, composa un abrégé bien sec et bien court de cette grande et belle histoire.

Voici comment lui-même en parle dans sa préface : « Per otium quo in urbe versabamur, cognitione quæque « digna excerpsi, et omissis his quæ nec cognoscendi « voluptate jucunda, nec exemplo erant necessaria, « breve veluti florum corpusculum feci ; » c'est-à-dire, dans les termes assez peu élégants de M. l'abbé Paul : « Pour moi, pendant le loisir dont je jouissais à Rome, « j'ai extrait des quarante-quatre livres qu'il a publiés « tout ce qui m'a paru mériter d'être connu, sans tou- « cher à ce qui s'y trouve de peu agréable ou de peu « utile, et j'en ai fait en quelque sorte un petit bouquet « de fleurs..... » Mais il n'en faut pas croire trop vite Justin sur sa parole : il a retranché une foule de détails aussi agréables qu'intéressants, et des faits très-dignes de *servir d'exemple*. Nous avons heureusement encore le moyen d'apprécier son jugement et son goût.

Un littérateur anonyme, et dont l'âge est inconnu,

nous a donné, sous le titre de *Prologues*, les Arguments des quarante-quatre livres de Trogue Pompée. C'est un travail dans le genre de celui que Florus a fait sur Tite Live. La latinité annonce un mauvais siècle; mais l'ouvrage n'en est pas moins important. On voit, par ces Prologues, le plan tout entier de l'Histoire de Trogue Pompée et les digressions importantes et nombreuses où il était entré. Il avait décrit avec un soin particulier les origines et les antiquités des peuples dont il racontait l'histoire. Justin a, presque partout, retranché ces savants détails, qui lui ont sans doute paru superflus et d'un mince intérêt. Au premier livre, il omet tout ce qui regardait la situation des villes éoliennes et de celles de l'Ionie, les origines des Lydiens, des Toscans, des Égyptiens. Il a rejeté du second les antiquités de la Thessalie, et ainsi dans bien d'autres endroits. Les faits historiques n'ont pas été respectés davantage par l'abréviateur : pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer avec le texte de l'abrégé les prologues des livres III, VI, VIII XI, XXXIII, XXXIV, etc. Justin, quelquefois, ne donne que deux ou trois chapitres à des livres qui, d'après l'argument, devaient avoir une grande étendue.

M. l'abbé Paul n'a pas joint ces prologues à sa traduction, et je le trouve en cela très-digne de reproche. Les noms propres en sont, je l'avoue, très-corrompus ; mais après les travaux des nombreux interprètes de Justin, et surtout ceux de l'abbé de Longuerue, le travail qui restait à faire n'était pas fort difficile.

A l'exemple de tous les anciens, Trogue Pompée faisait tenir à ses personnages des discours qu'il avait lui-même composés; mais par un scrupule fort singulier, se figurant que Tite Live et Salluste avaient passé toutes les bornes en faisant des harangues *directes*, il avait écrit les siennes dans le style indirect. Je ne vois pas que la vraisemblance historique soit beaucoup mieux conservée

par cette forme que par l'autre. On en peut juger. Justin nous a conservé, sans l'abréger, le discours de Mithridate à ses soldats : il est très-beau, très-oratoire, très-long; il prouve avec éclat l'éloquence de l'écrivain : mais Mithridate n'en a pas dit un seul mot, et dans Salluste les harangues directes de César et de Caton ne sont pas plus contraires à la fidélité historique que la harangue indirecte du Mithridate de Trogue. Il résulte d'ailleurs de cette façon d'écrire un fort grave inconvénient, c'est que le style est fréquemment obscurci par l'embarras inévitable des constructions. D'ailleurs il n'est pas toujours facile de se contenir dans cette forme indirecte, et Trogue lui-même, malgré ses principes, s'en écarte sans y penser. Mithridate dit qu'il est attendu, appelé par toute l'Asie, et il ajoute, ce qui est direct : « Adeo illis « odium Romanorum incussit rapacitas proconsulum, « sectio publicanorum, calumniæ litium. — Tant la « rapacité des proconsuls, les exactions des publicains, « l'iniquité des tribunaux ont rendu odieux le nom ro- « main. » Il y a dans Justin deux discours directs, celui d'Eumène au quatorzième livre, et celui de Malchus à la fin du dix-huitième ; mais il est probable que c'est Justin qui leur a donné cette forme.

L'opinion commune est que Justin vivait sous Antonin. Il dit dans sa préface : « Quod ad te, imperator An- « tonine, non tam cognoscendi quam emendandi causa « transmisi. » Mais cela n'est pas sans embarras : les mots *imperator Antonine* ne sont dans le texte d'aucun manuscrit : Abraham Gronovius les a trouvés sur les marges, mais d'une écriture moderne. Il n'est pas aisé d'expliquer comment Justin aurait envoyé son livre à l'empereur, *emendandi causa,* « pour qu'il le corrigeât. » Un ancien éditeur conjecturait que cette interpolation pouvait être due à quelque copiste qui avait confondu Justin l'historien avec Justin philosophe grec et martyr,

qui vivait réellement sous Antonin et lui adressa son apologie de la religion chrétienne.

L'objection acquiert encore plus de force, si l'on songe que saint Jérôme est le premier auteur où Justin soit nommé. Le style de cet abréviateur ne peut pas aider à résoudre la difficulté, car il ne porte point l'empreinte d'un siècle de décadence, et il est presque toujours très-correct et très-pur.

Cette pureté du langage de Justin peut raisonnablement faire croire que, se bornant à élaguer l'ouvrage de Trogue Pompée, il a le plus souvent conservé les mots mêmes de l'original. Quelques expressions paraissent pourtant s'écarter de la latinité du siècle d'Auguste ; par exemple, dans ces mòts : *Singulare omnium sæculorum exemplum ausæ*, le régime donné au verbe *audere* semble particulier au temps de Tacite et de Stace, comme l'a remarqué Frédéric Gronovius, l'un des plus habiles latinistes qui aient paru depuis la renaissance des lettres. On le rencontre aussi dans des écrivains de temps bien postérieurs : je l'ai trouvé dans Servius et dans Ammien Marcellin. *Impossibile*, *nullo* pour *nulla re, ad instar,* et quelques autres locutions, ne sont pas non plus d'un langage très-pur ; mais ces défauts sont rares, et ne peuvent empêcher que Justin ne soit généralement regardé comme un bon écrivain. Sa facilité, la clarté de sa diction, l'ont fait consacrer aux études du premier âge, et peu d'auteurs lui conviennent davantage. Il y a cependant deux ou trois passages écrits en termes un peu trop vifs ; mais sans doute le zèle vigilant des professeurs les aura retranchés des petites éditions destinées aux écoles.

La traduction de M. Paul est un de ces livres d'une obscure et supportable médiocrité, dont les éditions s'épuisent sans vogue ni succès, et dont souvent on apprend la réimpression alors qu'on ne savait pas encore

leur existence. M. Paul, à ce qu'il m'a paru, entend fort bien son auteur; mais son style est faible, dénué de mouvement, sans précision, quelquefois d'une familiarité trop commune. Cette médiocrité du style n'est point rachetée par l'utilité, ni l'étendue des recherches. La traduction faite, selon le titre, *sur les textes les plus corrects*, ne l'a été réellement que sur le texte de Barbou. Les endroits altérés sont interprétés à tout hasard, sans aucune observation qui indique la difficulté, les moyens d'y porter remède, et les motifs de la traduction donnée. Les notes *critiques* n'existent que dans le titre, à moins qu'on ne veuille appeler de ce nom quelques petites remarques ainsi tournées : Venoris. *Serait-ce l'ancien Sésostris?* Au sujet du déguisement de Sémiramis : *Cela n'est guère croyable;* ou bien : *Cela n'est pas vraisemblable.* Ailleurs, sur un songe de Cambyse (et ici M. Paul vise à la pensée) : « Rien n'est plus commun dans l'histoire ancienne que « ces rêves mystérieux. On ne rêve plus tant aujour- « d'hui. »

Pour faire connaître la manière de M. l'abbé Paul, par un morceau de quelque étendue, je transcrirai en partie le parallèle de Philippe et d'Alexandre. C'est un des endroits brillants de Justin, un de ceux que l'on cite le plus souvent, et où Trogue Pompée est le mieux conservé. Je ne citerai que quelques lignes du latin, afin de ne pas laisser tout à fait le lecteur sans moyen de comparaison. Cet article est déjà si long, que je ne puis m'étendre davantage.

« Fuit rex armorum quam conviviorum apparatibus « studiosior ; cui maximæ opes erant instrumenta bello- « rum. Divitiarum quæstu quam custodia solertior : « itaque inter quotidianas rapinas semper inops erat. « Misericordia in eo et perfidia pari jure dilectæ ; nulla « apud eum turpis ratio vincendi. Blandus pariter et in- « sidiosus alloquio ; qui plura promitteret quam præ-

« staret; in seria et jocos artifex. Amicitias utilitate, non « fide colebat. Gratiam fingere in odio, instruere inter « concordantes odia, apud utrumque gratiam quærere, « solemnis illi consuetudo. Inter hæc eloquentia et insi- « gnis oratio acuminis et solertiæ plena, ut nec ornatui « facilitas nec facilitati inventionum deesset ornatus[1]. »

M. l'abbé Paul traduit :

« Philippe se plaisait beaucoup plus aux *préparatifs* « d'une guerre qu'aux *apprêts* d'un festin : il n'em- « ployait ses plus grands trésors qu'à des expéditions « militaires. Plus habile à se procurer de l'argent qu'à « le conserver, ses brigandages journaliers n'empê- « chaient pas qu'il ne fût toujours pauvre. Il avait un « penchant égal pour la clémence et pour la perfidie. « Nulle voie ne lui paraissait honteuse, pourvu qu'elle « le conduisît à la victoire. Gracieux, mais trompeur « dans ses discours ; promettant plus qu'il ne comptait « tenir ; masquant également bien son caractère dans les « moments sérieux et dans la gaieté. Il réglait ses ami- « tiés, non sur la bonne foi, mais sur son intérêt. Sa « politique ordinaire était de feindre de l'attachement « pour ceux qu'il haïssait, de diviser deux amis et de « rechercher la confiance de l'un et de l'autre. Avec « cela, éloquent, *beau parleur*, s'exprimant d'une ma- « nière ingénieuse et saillante, et tout à la fois facile et « ornée.

« Alexandre, son fils et son successeur, surpassa « *son père* en vices et en vertus..... L'un se plaisait à

[1] Justini lib. IX, cap. VIII — Nous n'avons pas craint de donner cette citation, parce que évidemment ce morceau d'éclat est un de ceux que l'abréviateur a pris tout faits dans Trogue Pompée. Il y en a d'autres encore, ainsi ce retour d'Alcibiade si souvent cité. La perte de l'original n'en est que plus regrettable quand on lit ces passages d'une latinité bien plus classique que ceux qui suivent ou qui précèdent. (*Note de l'Editeur.*)

« tromper ses ennemis, l'autre à les mettre *ouvertement*
« en fuite. Celui-là était plus prudent, celui-ci était plus
« magnanime. Le père savait dissimuler sa colère, quel-
« quefois même la vaincre ; le fils, quand il était irrité,
« ne savait ni différer, ni borner sa vengeance. L'un et
« l'autre aimaient trop le vin ; mais les effets de leur
« ivresse étaient différents. Le père, *au sortir de table*,
« courait à l'ennemi, en venait aux mains *avec lui*, s'ex-
« posait au péril en téméraire ; le fils tournait sa fureur,
« non contre ses ennemis, mais contre *ses officiers* (*in*
« *suos*)..... Tous les deux avaient du goût pour les lettres.
« Philippe avait plus de politique, Alexandre plus de
« bonne foi. Celui-là était plus modéré dans ses paroles,
« celui-ci dans ses actions. Alexandre pardonnait plus
« facilement et d'une manière plus gracieuse à ceux
« qu'il avait vaincus. L'un aimait la frugalité, l'autre
« l'intempérance. Avec ces différentes qualités, le père
« jeta les fondements de la monarchie universelle, et le
« fils eut l'honneur d'achever ce grand édifice. »

Tout ce passage, et ce n'est pas un de ceux que M. l'abbé Paul a le moins travaillés, est écrit d'une manière lâche et énervée. Les phrases se traînent allongées par des mots inutiles, et le style de Trogue Pompée, vif, animé, concis, a perdu son ton et sa couleur.

XLV

LES ÉCRIVAINS DE L'HISTOIRE AUGUSTE

TRADUITS PAR M. G. DE MOULINES [1].

Après Tacite et Suétone, il n'y a véritablement plus d'histoire latine.

Quelques écrivains les suivent dans l'ordre des temps; mais dans l'ordre des talents, l'intervalle qui les sépare est immense : ce qu'il faut attribuer et au malheur extraordinaire des temps où ils vécurent, et au peu de secours qu'ils eurent pour composer.

La manière d'administrer était devenue toute mystérieuse; le public ne voyait rien des ressorts; presque tout se faisait dans le cabinet des empereurs, et rarement on en laissait sortir d'exactes relations. Les préfets du prétoire et de la ville, les questeurs du prince, initiés aux secrets des affaires, n'avaient ni le loisir ni la volonté de composer des *Mémoires* de leur administration. Quant aux sénateurs, aux consulaires même, ils étaient à peine mieux informés que le reste des citoyens.

Quel motif d'ailleurs eût pu les porter à écrire l'histoire de leur temps? A une époque où les lettres sérieuses étaient sans estime, de tels ouvrages n'eussent pu leur procurer de distinction, et pouvaient, au contraire, sous des princes timides et cruels, soupçonneux et ja-

[1] *Journal de l'Empire* du 11 avril 1807.

loux, compromettre leur existence ou leur dignité. Il arriva de là que l'Histoire ne fut guère alors cultivée que par un petit nombre de particuliers, qui recueillaient les bruits populaires et compilaient au hasard des relations triviales, presque toujours mensongères, souvent grossièrement invraisemblables. Ne pouvant connaître les causes des événements, ignorant presque tous les détails, ils en étaient réduits à composer d'arides sommaires et de minces abrégés, assez semblables à ces chroniques des moines du moyen âge, où les faits ne sont pas racontés, mais indiqués.

Spartien, Vulcatius, Lampride, Capitolin, Trébellius, Vopiscus, réunis sous le titre vulgaire d'*Écrivains de l'Histoire Auguste*, appartiennent à la fin du IIIe siècle et au commencement du IVe, temps où non-seulement les provinces, mais l'Italie elle-même, étaient tombées dans l'extrême barbarie. Ils ont abrégé, dans un style détestable, d'autres écrivains plus étendus, mais qui eux-mêmes n'avaient pas su écrire véritablement l'histoire.

Leurs petits livres sont dédiés à Dioclétien, à Constance, à Constantin. Si ces princes n'apprirent l'histoire de leurs prédécesseurs que dans ces informes recueils, il faut avouer qu'ils ne la connurent guère, et l'on ne se doit pas trop étonner qu'avec de tels auteurs et de tels écrits, ils aient conçu pour toutes les lettres un si grand mépris. En effet, quand les travaux des littérateurs d'un pays ne produisent que des monstres ou des fruits inutiles, il arrive, de nécessité, que les lettres elles-mêmes sont dédaignées par les hommes puissants qui, n'ayant pas une littérature étendue, ne trouvent rien dans celle de leurs contemporains qui soit estimable et utile.

Dans ces narrateurs si nus et si pauvres, si dépourvus de goût et de jugement, l'élévation du caractère est

nulle comme celle du talent. Il ne semble pas qu'ils aient eu le moindre sentiment de la dignité du rôle qu'ils prenaient. Un historien est témoin, il est juge; son devoir est d'être intègre et sincère, de louer et de blâmer avec honneur et courage. Mais dans ces temps de décadence, de telles pensées n'occupaient guère les écrivains : les mœurs, les études, les esprits étaient trop corrompus.

Spartien et les autres ont choisi, de toutes les méthodes d'écrire l'histoire, la plus facile et la plus simple, la biographie; mais ce genre a ses règles qu'ils ont ignorées. Dans la vie des hommes d'État, le narrateur doit peindre avec vérité leurs vertus et leurs défauts; décrire avec exactitude leurs études, leurs projets, leurs actions; il doit rapporter ceux des événements publics auxquels ils ont eu part, et rejeter tous les petits détails qui, n'apprenant rien d'important, enflent inutilement le récit. Mais c'est précisément aux plus minutieuses circonstances que ces écrivains se sont en général attachés, et ce qui prouve leur excessive légèreté, c'est qu'ils n'ont pas même pensé à mettre de l'ordre dans leur narration : ils rapportent, sans observer la suite des époques et des dates, ce qu'ils ont compilé sans goût et sans discernement, confondant perpétuellement les temps et les lieux, et pleins de répétitions aussi maladroites que fastidieuses. On sent bien que de tels auteurs n'ont presque rien su dire des changements que chaque prince fit dans l'administration, et qu'ils n'ont rien vu des causes de cette désorganisation intérieure qui commença à disloquer toutes les parties de l'empire.

Abandonnés aujourd'hui à de si mauvais guides, nous sommes réduits à ignorer une foule de faits très-importants; nous ne savons presque rien positivement; aussi, en plus d'un endroit, les opinions de Gibbon lui-même, qui a traité cette partie de l'Histoire romaine

avec une attention singulière, ne sont-elles appuyées sur aucun fondement bien solide[1].

Le nombre et les noms des écrivains de l'*Histoire Auguste* sont pour les érudits un sujet de longues et interminables discussions. Casaubon, Saumaise, Dodwell, M. Heyne, ont écrit sur cette matière aride avec l'érudition qu'on leur connaît; mais après les avoir lus, je ne crois pas que personne trouve la difficulté fort éclaircie. Au reste, cela ne doit pas du tout nous occuper maintenant; je me contenterai de dire que les narrations réunies de ces écrivains, quels que soient leur nombre et leurs noms, s'étendent depuis Adrien jusqu'à Carin, prédécesseur de Dioclétien, ou depuis 117 de notre ère jusqu'en 282, dans un espace de 165 années; sauf une lacune de quinze empereurs entre Maxime et Valérien. J'ajouterai que malgré tous leurs défauts, ils sont aujourd'hui utiles à consulter; car après Hérodien et l'*Abrégé de Dion Cassius*, il n'y a presque point d'autres sources, et il est une foule d'événements dont seuls ils ont conservé la mémoire. Les jurisconsultes pourront particulièrement trouver du fruit à faire cette lecture. Ils y rencontreront un grand nombre de faits importants pour la connaissance du droit civil des Romains. Ceux qui aiment à suivre les opinions des peuples dans les différents siècles, qui recueillent curieusement les plus petites notions relatives aux arts, aux lettres, aux mœurs, aux usages, pourront aussi faire dans ces écrivains une ample moisson d'observations de tous genres.

Par exemple, on ne trouve nulle part de détails aussi exacts sur les acclamations qui se faisaient dans le Sénat. Ces acclamations étaient quelquefois ce qu'on peut imaginer de plus ridicule, et prouvent à quel point le

1 Voyez *Heynii prolusio*, etc.

Sénat romain était dégradé. On en pourra juger par ce passage curieux, que je transcris dans les termes de M. de Moulines : « Après la lecture des lettres de Claude, « le Sénat s'écria : Auguste Claude, veuillent les Dieux « vous conserver pour nous (ce qui fut répété soixante « fois) ; Claude Auguste, c'est vous ou quelqu'un qui « vous ressemblât que nous avions toujours souhaité « pour prince (ce qui fut dit quarante fois) ; Claude « Auguste, la république vous désirait (encore quarante « fois) ; Claude Auguste, vous êtes un frère, un père, « un ami, un bon sénateur, un véritable empereur « (quatre-vingts fois) ; Claude Auguste, délivrez-nous « d'Auréole (cinq fois) ; Claude Auguste, délivrez-nous « des Palmyréniens (cinq fois) ; Claude Auguste, déli- « vrez-nous de Zénobie et de Victor (sept fois) ; Tetricus « n'a rien été en comparaison de vous (sept fois. » Dans la *Vie de l'Empereur Tacite,* on lit d'autres acclamations répétées avec le même ridicule et une pareille absence de raison, de bienséance et de dignité.

Ce mode d'acclamation avait passé d'abord du théâtre dans les assemblées populaires ; bientôt il avait pénétré dans le Sénat. On voyait les premiers de l'État, oubliant toute pudeur, imiter follement les cris de l'arène et du Forum ; l'extravagance même fut poussée à ce point, que l'on décréta l'insertion aux registres publics de ces acclamations, et l'indication exacte de leur nombre.

M. de Moulines, né à Berlin, où il a passé sa vie, aurait peut-être mieux fait d'écrire en allemand qu'en français. Son langage est incorrect et trivial. Quelques citations feront voir que ce jugement n'est pas trop sévère : « Il tint également quittes les provinces de ce « qu'elles *restaient devoir.* — Il *eut du dessous* dans le pre- « mier combat qu'il livra. — On condamna ceux qui « avaient *lâché leur eau* devant la statue du prince. — Sa « maison devint un vrai *brelan.* — On reprochait à Julien

« d'être *goulu*. — Il attribua des honoraires aux conseil-
« lers, afin qu'ils ne *saignassent* pas leurs clients.— Il se
« livra *à la boisson*.—Le Sénat *fut* au temple d'Apollon.»

Cette dernière faute mérite une remarque particulière. Elle est assez grave : quelques bons auteurs l'ont pourtant commise; mais ce ne doit être qu'une raison de plus pour l'éviter soigneusement. Pascal a dit, dans sa première *Provinciale :* « Bien glorieux de savoir le nœud « de l'affaire, je *fus* trouver M. N***. » Et Corneille, dans le premier acte de *Pompée :*

Je *fus* jusques à Rome implorer le Sénat.

Voltaire, dans sa note sur ce passage, condamne justement ce solécisme. Je l'ai rencontré dans les *Études de la Nature*, livre supérieurement écrit, mais où il y a pourtant de légères incorrections : « Quand les princes « de l'Europe *furent*, l'Évangile à la main, ravager l'Asie, « ils en rapportèrent la peste, la lèpre et la petite vé- « role (Étude 2e).» Et récemment, comme je lisais l'éloge éloquent de M. Tronchet, prononcé par le célèbre avocat Delamalle, j'y trouvai encore un exemple de cette locution qu'il faut laisser à la conversation négligée : « Lorsqu'on *fut* aux voix, etc. » Au reste, les critiques, qui reprennent si facilement les fautes des autres ne sont pas eux-mêmes infaillibles, ce qui peut amener d'honnêtes représailles et consoler un peu les auteurs critiqués.

M. de Moulines savait heureusement le latin beaucoup mieux que le français, et si sa traduction n'est pas élégante, au moins elle est, en général, exacte et fidèle. Voici pourtant une faute assez considérable. Spartien, dans la *Vie de Didius Julianus,* s'exprime en ces termes : « *Severus occulte misit edicta quæ proposita sunt.* » Ce que M. de Moulines traduit de la sorte : « Sévère envoya « secrètement des édits qui furent proposés. » Mais *proposita* veut ici dire *affichés*.

XLVI

SUR AMMIEN MARCELLIN

D'APRÈS UNE DISSERTATION LATINE DE M. HEYNE [1].

Ammien Marcellin manque d'art et ne doit qu'à sa véracité d'être un historien d'un grand poids et d'une autorité considérable. Il faut le lire si l'on veut savoir quelles révolutions se firent, au IVe siècle, dans le gouvernement de l'Empire et dans les mœurs publiques. Elles furent l'ouvrage de la faiblesse et de l'impéritie des princes et des progrès toujours croissants de ce faste excessif dont on avait pris chez les Orientaux le pernicieux exemple. Des eunuques remplissaient les palais; les flatteurs, enveloppant leur prince dans leurs piéges, l'obsédaient de toutes parts et écartaient de lui les hommes sages et prudents; les fonctions civiles et militaires, mal à propos confondues, étaient distribuées au gré des courtisans ambitieux ou avides, et administrées sous leurs ordres par des créatures obéissantes.

De la cour, le torrent du luxe avait gagné le peuple; les organes moraux paralysés, pour ainsi dire, ne se prêtaient plus à aucun mouvement vers l'honnête; les esprits, repoussés à la barbarie par les calamités publiques, avaient rejeté toute étude libérale et ne s'occupaient plus que de choses frivoles et légères. Si quelques

[1] *Journal de l'Empire* du 7 juillet 1806.

hommes doués d'un génie plus élevé et d'un généreux caractère se donnaient à la culture des lettres, ils ne pouvaient se dégager entièrement de la lie de leur siècle : quelque chose en restait toujours qui gâtait la beauté de leurs ouvrages. En effet, il n'est rien que l'on arrache de l'âme plus difficilement que les erreurs communiquées par la première éducation et la contagion des contemporains. Sans cela, comment concevoir, par exemple, que les hommes les plus lettrés de cette époque aient pu ajouter foi aux augures, aux prodiges de tout genre, et aux illusions de la magie? Et ici, je remarquerai, si on me le permet, que la philosophie trop subtile et les mysticités platoniques introduites dans le christianisme augmentèrent encore, bien loin de le détruire, ce genre de superstition.

L'*Histoire* d'Ammien, divisée en trente et un livres, comprenait un espace de deux cent quatre-vingt-deux années, depuis Nerva jusqu'à Valens. On ne sait pas aujourd'hui pourquoi Ammien voulut commencer par Nerva; peut-être avait-il l'intention de continuer les histoires de Suétone. Cependant il n'a parlé nulle part de Suétone, non plus que de Tacite, et dans tout ce qui nous reste de lui, il n'y a pas un seul passage, pas une seule imitation qui prouve qu'il ait connu ce grand historien.

Il serait à désirer que les trente et un livres d'Ammien nous fussent parvenus; mais au moins y a-t-il quelque chose d'heureux dans la fatalité même qui, nous ravissant une portion, nous a laissé la plus importante.

Ce qui nous reste va depuis le quatorzième livre jusqu'à la fin de l'ouvrage, et renferme, dans un espace de vingt-cinq ans, les règnes de Constance, de Gallus, de Julien, de Jovien, de Valentinien et de Valens. Dans les treize premiers livres, maintenant perdus, Ammien avait raconté superficiellement, d'après d'autres récits, des événements qu'il n'avait pu voir; mais dans la partie

conservée, il est véritablement historien et de fait et de nom, car il raconte ce qu'il a vu lui-même, ou ce que lui ont dit des témoins oculaires.

La manière d'Ammien est remplie de candeur : on y reconnaît un homme honnête et sage, plein d'expérience, et ne manquant pas de littérature. En beaucoup d'endroits, son livre se rapproche du ton des *Mémoires* et pourrait en porter le titre, car il entre dans des détails qui lui sont absolument personnels et ne peuvent guère convenir au ton sévère de l'Histoire.

Il est à regretter qu'Ammien n'ait pas vécu dans un bon siècle : une autre éducation aurait pu le préparer à choisir plus judicieusement ses modèles et à se former une plus juste idée de la dignité de l'Histoire. L'usage d'un langage plus pur l'eût conduit à une façon d'écrire et plus sage et plus simple. Mais, de son temps, la langue avait perdu son élégance et sa simplicité primitive : elle était devenue fastueuse et boursouflée, mêlant l'audace des figures poétiques et le néologisme lyrique à la négligence de la prose ; l'on ne savait point faire parmi les événements un choix judicieux et sévère, ni discerner à l'aide d'une critique exacte les vaines rumeurs des superstitions populaires. A l'exemple des bons écrivains, Ammien se permet de fréquentes digressions ; mais elles sont ambitieuses et recherchées, souvent même tout à fait étrangères au sujet, particulièrement quand il donne sur les phénomènes naturels ces longues explications où il y a, en général, aussi peu de vérité que d'à-propos. Il faut pourtant convenir que toutes les fois qu'il n'est pas égaré par l'ignorance et les fausses opinions de son siècle, Ammien montre du jugement et une heureuse sagacité : il développe avec esprit et sagesse les causes des événements, et surtout il excelle dans les *caractères*. Ceux de Julien, de Constance, et quelques autres sont tracés avec un talent remarquable.

Ammien n'a pas su se défendre des superstitions de son temps. Lui et l'empereur Julien sont deux mémorables exemples de cette ridicule folie. Julien avait été corrompu par la philosophie fanatique de Maxime, et Ammien, qui se moque de la puérile superstition de l'empereur, se fait lui-même l'écho des rumeurs populaires, et mêle avec assurance au récit des plus graves événements celui des vains prodiges qui, selon lui, les avaient annoncés. Cet homme, qui voit si clair dans les causes des faits, qui comprend si bien ce que les incidents inattendus peuvent apporter de changement aux combinaisons premières, n'en remonte pas moins à d'inutiles prédictions faites ou modifiées d'après l'événement[1].

Qui s'attendrait à trouver ce passage dans un historien d'ailleurs sage et éclairé? « Alors il naquit à Daphné « un monstre qu'il était horrible de voir, dont il est « horrible de parler. C'était un enfant ayant deux bou-« ches, deux dents, de la barbe, quatre yeux et deux « oreilles très-petites. Cette créature difforme présageait « la *difformité* future du gouvernement. Il naît souvent « de ces monstres indicateurs des événements à venir,

[1] M. Boissonade avait noté lui-même, en marge de cet article, un curieux passage d'Ammien Marcellin, lib. XXIX, cap. I, § 32. A propos des prétentions du notaire Théodore à l'Empire, l'historien décrit une opération magique faite dans le but d'exalter le fanatisme de ses partisans. Il y est question d'une table fatale (*mensula infausta*) qui se meut par des rites (*ritualiter.... movimus*), d'un anneau suspendu à un fil de Carpathe (*pensilis anulus....*) qui va se poser de lui-même, par secousses (*exsiliens*), sur des lettres disposées en cercle : l'anneau désigne les lettres ΘΕΟΔ...., les assistants ne poussent pas l'épreuve jusqu'au bout et proclament Théodore.

Cela ressemble fort à nos *tables parlantes :* tant il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau ici-bas, pas même la crédulité des gens d'esprit. Nous y gagnons, au moins, de trouver assez clair aujourd'hui un passage déclaré très-obscur par d'anciens commentateurs. (*Note de l'Éditeur.*)

« lesquels, n'étant plus expiés comme chez les anciens,
« échappent à l'attention publique. »

On a curieusement recherché si Ammien était chrétien; de pareilles recherches amènent rarement un résultat positif : on le voit désapprouver également Julien et George, évêque d'Alexandrie ; l'un, parce que, séduit par la philosophie mystique de ses maîtres et la plus ardente envie de combattre les chrétiens, il se livrait à de folles superstitions; l'autre, parce qu'oubliant sa profession qui ne conseille rien que de juste et d'humain, il s'était placé parmi les délateurs. Il dit ailleurs que Constance avait confondu la religion chrétienne, simple et naturelle, avec les folies de la superstition.

L'histoire d'Ammien est pleine de détails extrêmement curieux : comme elle a toujours eu peu de lecteurs, il ne sera peut-être pas hors de propos d'indiquer ici quelques endroits plus particulièrement dignes d'attention.

Et d'abord, parmi les digressions physiques dont je parlais tout à l'heure et où Ammien ne fait pas toujours preuve de science, il faut remarquer ses recherches sur les tremblements de terre et leurs causes, sur la peste, sur les éclipses du soleil plus longues dans les pays orientaux et, en général, sur les éclipses de soleil, sur l'arc-en-ciel, sur les comètes, sur l'art de marier les palmiers, etc.

Il y a plus d'exactitude dans les digressions géographiques, et l'on en peut tirer une beaucoup plus grande utilité. On doit distinguer la description des mœurs des Sarrasins, celle des provinces de la Gaule, d'après Timagène rhéteur et historien du siècle d'Auguste, celle des mœurs des Sarmates. Ce qu'il dit de ces peuples est absolument semblable à ce que l'on nous raconte aujourd'hui des nomades de l'Asie.

Je citerai encore le périple du Pont-Euxin, l'énumération des régions de la Thrace et ce qu'il rapporte de

l'Égypte, du caractère de ses habitants, de ses animaux et de son fleuve. Dans le récit de l'expédition de Julien, il n'a peut-être pas mis assez d'exactitude dans les détails de géographie ; mais les militaires seront satisfaits de la façon dont il décrit les différentes machines employées dans l'attaque des places.

Il a peint de vives couleurs la corruption de la cour, les artifices des flatteurs, les tortueuses routes par lesquelles ils se glissent dans la faveur du prince, les courtisans sans cesse méditant la ruine de leurs rivaux, les maux publics produits par les funestes vices d'un petit nombre d'hommes, les provinces épuisées de richesses et d'habitants, par l'excès des tributs et la longueur des guerres, et les cités populeuses converties en vastes solitudes.

Ses tableaux des mœurs et de la vie des Romains ne sont pas moins remarquables : on y voit que le luxe des habillements était alors un puissant moyen de considération, et que les grands accordant leur faveur aux habiles cochers, aux professeurs d'arts frivoles ou occultes, évitaient les hommes sages et savants, *ut inutiles et infaustos* (XIV, VI, 15). Ce qu'il dit des avocats de son temps est vraiment curieux. « Quelques-uns sont d'une si profonde ignorance, qu'ils ne se souviennent pas d'avoir jamais eu de livres, et si dans un cercle d'hommes instruits, on vient à nommer devant eux quelque ancien auteur, ils croient que c'est le nom étranger de quelque poisson ou de quelque ragoût inconnu. » (XXX, IV, 16-17.)

Il nous apprend que, dans l'Illyrie, on faisait avec de l'orge ou du froment une sorte de liquide appelée *sabaia*, qui servait à la boisson des pauvres. Cet usage de *la bière* chez les anciens est connu par d'autres passages.

L'illumination des rues n'est pas une invention moderne : Ammien rapporte qu'Antioche était éclairée la

nuit par des lanternes disposées dans les rues, et que leur lumière égalait celle du plus beau jour[1]. (XIV, I, 9.)

Mais je finis : j'excéderais trop les bornes si je voulais indiquer toutes les observations singulières et curieuses que peuvent fournir les livres d'Ammien. Il me semble que ce que j'en ai rapporté suffit pour inspirer quelque fantaisie de lire cet historien beaucoup trop négligé.

[1] Cette espèce d'éclairage vénitien d'Antioche, *a giorno*, aussi bien que les *tables parlantes*, mériterait de figurer dans le spirituel ouvrage de M. Édouard Fournier sur le *Vieux-Neuf*.

(*Note de l'Editeur.*)

III

QUELQUES CURIOSITÉS

DE

PHILOLOGIE GRECQUE ET LATINE

XLVII

SUR LES POÉSIES FIGURÉES

ET

AUTRES OUVRAGES SINGULIERS DES ANCIENS[1].

I

Il y a dans un Recueil de chansons de table publié récemment sous le nom de *Caveau moderne,* par une *société de gourmands,* deux chansons de M. Capelle intitulées, l'une *le Verre,* et l'autre *la Bouteille.* Ce sont des chansons *figurées,* représentant exactement, par la disposition symétrique des mots, la forme des objets dont elles portent le titre. Ainsi *le Verre,* qui a dix syllabes à son bord, va se rétrécissant toujours, jusqu'à la *patte* qui est faite de monosyllabes. Au milieu est une moulure en vers un peu plus longs; puis reviennent les monosyllabes qui prolongent la patte jusqu'à la base formée de plus longues mesures. *La Bouteille* est dessinée avec le même artifice.

M. Capelle n'a pas l'honneur d'avoir inventé ces bagatelles difficiles : Panard, avant lui, avait fait sur les mêmes sujets deux chansons de la même forme, et long-

[1] *Journal de l'Empire* des 18 novembre et 27 décembre 1806.

temps avant Panard, les Grecs et les Latins s'étaient exercés à ces frivolités. *Les Ailes*, *l'Œuf* et *la Hache,* de Simmias de Rhodes, *les deux Autels,* de Dosiadas, *la Syrinx,* de Théocrite, *l'Autel*, *la Syrinx* et *l'Orgue,* de Porphyrius, sont en ce genre d'admirables chefs-d'œuvre.

Les Ailes [1] sont composées chacune de six plumes, ou de six vers choriambiques, qui diminuent graduellement de mesure, et par conséquent de longueur, selon leur position dans l'aile, jusqu'au dernier qui n'a que trois syllabes. Simmias a voulu que le sujet de son poëme eût quelque rapport avec sa forme : il y fait parler le dieu *qui porte les ailes,* l'Amour; non pas la vulgaire divinité qui naquit de Vénus, mais cet antique Amour que chantent les vieilles cosmogonies, le principe Créateur et *contemporain du Destin.*

Il doit y avoir plus de mérite dans *l'Œuf*, car il y a plus de difficulté. Chaque bout est formé de très-petits vers qui s'allongent progressivement jusqu'au milieu. Ces vers sont de différents mètres, et l'auteur, qui n'y épargnait pas sa peine, a choisi les plus embarrassants et les moins ordinaires. Mais ce n'est pas tout : le poëme, lu de suite, est absurde, inintelligible, c'est une énigme sans mot. Il faut, pour trouver une espèce de sens, aller du premier vers au dernier, du second à l'avant-dernier, du troisième à l'antépénultième, et ainsi de suite jusqu'aux deux vers du milieu. Un ancien scholiaste, découvert par Saumaise et publié par M. Brunck, nous a fort heureusement dévoilé ce merveilleux artifice. La figure des vers en a décidé le sujet. C'est un œuf de rossignol dorien que le poëte offre aux lecteurs : Mercure l'a pris sous les ailes de la mère pour le donner aux hommes. Cette ingénieuse et *claire* allusion remplit les vingt-deux vers de cette bizarre composition.

[1] Voyez Addison, *Spectator*, n° 58.

La *Hache* est à deux côtés; les vers, par leur diminution graduelle, en expriment la figure : comme ceux de l'œuf, il faut les renverser pour les comprendre. C'est le fabricateur du cheval de Troie, Epéus, qui parle. Simmias le suppose traçant une inscription sur sa hache qu'il consacre à Minerve. Malgré la gêne rigoureuse que le poëte s'était imposée, ses vers ne sont pas trop obscurs et ne manquent même pas d'un certain éclat.

Les *Autels* de Dosiadas, si pourtant il n'y a pas d'erreur en ce nom, sont construits de vers inégaux : rien n'y manque, ni le foyer, ni les moulures, ni les bases élargies avec grâce; les proportions en sont élégantes; le dessin est excellent, meilleur surtout que la poésie. Les mètres choisis par le poëte-architecte sont difficiles et rares, les expressions énigmatiques et obscures; enfin, pour surcroît de difficulté, le premier autel, comme l'a remarqué M. de La Croze, est fait en acrostiche.

Ce sont les autels mêmes qui parlent.

Le premier déclare qu'il est un autel poétique : il n'est jamais rougi par le sang des victimes, la fumée des parfums ne le noircit jamais; il n'est formé ni d'or, ni d'argent, ni de cornes, comme celui que Diane construisit autrefois; il est l'ouvrage des Muses et des Grâces; les poëtes y peuvent venir sacrifier, sans craindre la morsure de ce serpent affreux que cache un autre autel dressé par Jason. Il ne faut pas croire que l'original soit en termes si clairs : je n'ai pas traduit, mais expliqué.

Cet autel de Jason est figuré par l'autre poëme, et il ne parle pas avec moins d'éloquence que le premier. Saumaise, qui apparemment n'entendait pas la langue des Autels, avait donné de fort mauvaises explications; mais depuis on a trouvé d'excellentes notes par un certain Manuel Holobolus, grammairien du temps de Michel Paléologue : toutes ces énigmes y sont nettement éclair-

cies. Cet Holobolus n'a fait, sans doute, que copier de très-anciennes scholies; car le moyen de croire qu'un moine de la fin de l'Empire eût, sans secours, compris des difficultés que n'avaient pu résoudre Saumaise et Scaliger, les plus savants hommes du siècle le plus savant[1]?

Quelques personnes font à Théocrite l'honneur de douter qu'il soit le véritable auteur de la *Syrinx* ou *Flûte de Pan*, qu'on trouve parmi ses œuvres : elles ont peine à croire que ce poëte, d'un goût si sage et d'un esprit si élégant, ait pu abaisser son talent à ces jeux puérils. Un tel argument me paraît sans force contre l'autorité des grammairiens et celle des manuscrits. Théocrite d'ailleurs vivait dans un temps où ces bagatelles étaient fort à la mode, et il a pu, sans trop compromettre sa Muse, sacrifier une fois au goût de son siècle.

Dix tuyaux, de deux vers chacun, forment la *Syrinx;* ils décroissent graduellement et imitent avec assez d'exactitude la forme de cet antique instrument.

Tibulle, sans perdre son temps à en faire le bizarre dessin, l'a peint comme les poëtes doivent peindre :

> Fistula cui semper decrescit arundinis ordo,
> Nam calamus cera jungitur usque minor[2].

Le sujet de la *Syrinx* est Théocrite consacrant au dieu Pan sa flûte pastorale. Les expressions les plus rares, les constructions les plus embarrassées, les plus obscures

[1] Voir, au surplus, l'excellent article que M. Boissonade a consacré à ce scholiaste dans la *Biographie universelle.* Dans ce morceau, il développe cette idée : qu'il n'est pas possible qu'un moine byzantin du XIIIe siècle eût assez d'érudition pour avoir fait un commentaire aussi savant que celui du second *Autel*, et il conclut, comme ici, qu'il a tout simplement copié ces scholies dans quelque manuscrit ancien. (*Note de l'Editeur.*)

[2] *Elegiæ*, II, 5. — « La flûte, suite toujours décroissante de « roseaux dont le dernier, qui est aussi le plus petit, tient avec « de la cire. » (*Note de l'Editeur.*)

allusions, la mythologie la plus cachée répandent sur ce poëme d'épaisses ténèbres[1]. Je n'en citerai qu'un exemple : pour désigner Pénélope, Théocrite l'appelle *la femme de Personne, la mère de Macroptolème.* On sait que dans l'antre du Cyclope, Ulysse se cache, avec plus de prudence que d'esprit, sous le nom de *Personne,* et *Macroptolème* est la traduction de *Télémaque.* C'est à peu près ainsi que l'ingénieux auteur du *Richardet*, le prélat Fortiguerra, se déguisa sous le nom de *Carteromaco*[2]. Théocrite est, dans ce petit ouvrage, le digne émule de Lycophron, son contemporain.

Les auteurs de ces pauvretés vivaient à une époque où la littérature grecque était encore très-florissante ; mais les Romains, dont le caractère et l'esprit eurent toujours plus de grandeur et de dignité, négligèrent longtemps ce mauvais genre, et ce n'est qu'à l'époque de leur entière décadence que l'on trouve chez eux un poëte occupé de ces misères.

Publilius Optatianus Porphyrius, qui vivait sous Constantin, a composé un petit volume de poésies bizarrement figurées. Un *Autel*, une *Syrinx* et un *Orgue* s'y font particulièrement remarquer. Ce Porphyrius, que beaucoup de mes lecteurs n'avaient peut-être jamais entendu nommer, mérite bien toute l'obscurité dans laquelle il est aujourd'hui caché.

Ce ne fut pourtant pas un personnage tout à fait sans importance. Constantin l'appelle *fratrem carissimum,* et il occupa deux fois la charge considérable de préfet de la ville. Exilé sur une fausse accusation, il adressa à l'empereur, sous le titre de Panégyrique, un recueil de vers tourmentés dans tous les sens, contournés de toutes les

[1] Voir ce morceau bizarre dans le *Théocrite* de M. Boissonade, édition de 1837, p. 151. (*Note de l'Editeur.*)

[2] *Ricciardetto di Niccolo Carteromaco.* Venezia, 1790, 2 vol. in-12.

manières; son rappel en fut le prix, et ce n'était sûrement pas trop payer la peine inconcevable qu'il avait dû se donner. Porphyrius, au reste, a de l'esprit, même quelque talent, et je crois qu'il lui en eût beaucoup moins coûté pour être un bon poëte que pour être si ridicule. Voici quelques vers à sa Muse, qui ne sont ni sans grâce, ni sans facilité :

Suppliciter tamen ire potes dominumque precari,
  Squallor et hæ sordes conveniunt miseris.
Cum dederit clemens veniam, natumque laremque
  Reddiderit, comtis ibis et ipsa comis [1].

L'*Autel* de Porphyrius est, pour le sens, une imitation du premier Autel de Dosiadas, mais le style en est un peu moins difficile, un peu moins entortillé. Vingt-quatre ïambiques le composent : ils sont tous de six pieds, et c'est par le nombre des lettres, diminué ou augmenté à propos, que le poëte a produit, avec cette égalité dans la mesure des vers, les longueurs inégales dont son architecture a besoin.

Pour sa *Syrinx*, Porphyrius a choisi partout le vers hexamètre, et c'est également par la diminution successive du nombre des lettres qu'il a obtenu la dégradation des tuyaux. Chaque vers a toujours une lettre de plus que celui qu'il précède : le sens, la propriété des termes, la régularité des constructions, s'accordent mal avec des lois aussi sévères, et cette flûte n'a pas des sons beaucoup plus clairs que celle de Théocrite : mais Théocrite cherchait l'obscurité, Porphyrius voulait et n'a pu l'éviter [2].

[1] « Tu peux prendre l'attitude d'une suppliante et adresser tes « prières au Maître. Ce laid et rebutant costume convient à la « misère. Mais lorsque sa clémence m'aura fait grâce, lorsqu'il « m'aura rendu mon fils et mon foyer, alors toi aussi, quand tu « iras devant lui, tu pareras ta tête. »

(*Note de l'Editeur.*)

[2] Ceux qui croiraient qu'il y a profit à savoir sur Porphyrius

L'*Orgue* est le meilleur poëme de Porphyrius. Sa forme n'est pas tout à fait pour nous sans intérêt, puisqu'elle représente l'exacte figure de l'ancien orgue hydraulique ; la composition même a de la facilité, malgré la gêne extrême où l'auteur avait voulu se mettre. Ce poëme, ou plutôt cet *Orgue*, est composé de trois parties placées les unes sur les autres. L'inférieure a vingt-six vers ïambiques dimètres, tous de dix-huit lettres : elle représente le clavier. La seconde est formée d'un seul hexamètre, écrit transversalement en lettres majuscules : ce vers est censé servir de support aux vingt-six vers ou tuyaux de la troisième partie. Ces tuyaux sont en hexamètres qui croissent successivement de hauteur, par l'addition d'une lettre à chaque vers : le premier a vingt-cinq lettres, le dernier en a cinquante.

Mais ce n'était sûrement là qu'un petit orgue, qu'un orgue d'appartement. Les anciens en avaient d'autres, où le nombre des tuyaux était infiniment plus considérable. Claudien, décrivant en vers pompeux et gigantesques un orgue hydraulique, parle « des voix innombrables d'une moisson d'airain. »

Et qui magna levi detrudens murmura tactu,
Innumeras voces segetis moderatus ahenæ,
Intonat erranti digito, penitusque trabali
Vecte laborantes in carmina concitat undas [1].

Dans le moyen âge, Rabanus Maurus et Abbon, abbé de Fleury, ont imité le genre de Porphyrius. Mais je

plus de détails que n'en donne M. Boissonade n'ont qu'à lire la fin du tome I[er] des *Poetæ minores* de la collection Lemaire, depuis la page 671 jusqu'à la fin du volume.

(*Note de l'Éditeur.*)

[1] « Et l'artiste, qui d'une touche légère fait sortir les voix « innombrables d'une moisson d'airain, fait tonner la foudre « sous son doigt vagabond et soulève des flots d'harmonie bouil- « lonnant sous la poutre qui les enchaîne. »

(*Note de l'Editeur.*)

n'en veux point parler. N'est-ce pas déjà beaucoup trop de grec et de latin à l'occasion d'un *Almanach chantant?*

II

J'ai su que l'article sur les poésies *figurées* des anciens n'avait pas absolument déplu à quelques personnes; cèla m'a engagé à faire de nouvelles recherches, pour lesquelles je leur demande, sans trop l'espérer, une même indulgence.

Nous avons vu un des plus grands poëtes de l'antiquité, Théocrite, donner à ses vers laborieux la forme d'une *Syrinx;* de son temps, le goût était fort altéré, et de pareils écarts purent être facilement pardonnés à un écrivain du siècle des Ptolémées.

Mais que dire de Pindare, de ce noble et sévère lyrique, qui, né à l'époque la plus brillante de la littérature grecque, ne dédaigna pas de semblables amusements? Il fit une ode sans Σ, s'il faut en croire Eustathe, le commentateur d'Homère; mais Eustathe a pu se tromper et comprendre mal les paroles d'Athénée qu'il compilait. Il est moins douteux que Lasus, poëte plus ancien encore, puisque quelques-uns le placent parmi les sept Sages, composa une ode intitulée *les Centaures* et un hymne à Cérès, où le Σ ne paraissait jamais. Athénée nous a conservé le premier vers de cet hymne :

Δήμητρα μέλπω Κόραν τέ Κλυμένοιο ἄλοχον.

« Je chante Cérès et la vierge épouse de Clymenus. »

L'abbé Barthélemy, dans son *Anacharsis,* paraît croire, d'après d'anciens grammairiens, que ces poëtes ne bannirent avec tant de sévérité le Σ de leurs ouvrages, que parce que le sifflement désagréable produit par son re-

tour fréquent déplaisait à leurs oreilles trop délicates. Cette explication est sans vraisemblance, car le remède était pire que le mal. Il me semble plus naturel de penser que Lasus et Pindare ne cherchèrent, dans ces compositions bizarres, qu'un simple jeu d'esprit et le petit succès d'une difficulté vaincue. Depuis, l'on vit Euripide rechercher le *sigma* avec autant de soin que Lasus l'évitait, et son *sigmatisme*, devenu proverbe, a fourni aux comiques grecs matière à de nombreuses plaisanteries.

J'ai parlé autrefois dans le *Mercure*, et plus en détail, de ce défaut d'Euripide; j'y renvoie le lecteur, si pourtant cela en vaut la peine[1].

Bien longtemps après Lasus, sous le règne de l'empe-

[1] Voyez *Mercure de France*, t. XVI (an XII), p. 22 et suiv.

Nous croyons assurément que le passage *vaut la peine* d'être lu, et nous le transcrivons. C'était à l'occasion d'une mauvaise traduction d'Horace aujourd'hui oubliée :

« Les anciens comiques grecs, qui ont toujours aimé à se moquer d'Euripide, lui ont souvent reproché le ridicule abus qu'il faisait du Σ.

« Un vers de notre nouveau traducteur d'Horace :

« Cent sots contes suivis de cent plus sots encore. »

m'a rappelé le *sigmatisme* d'Euripide, et pour varier un peu l'uniformité de cette triste critique, j'en dirai quelque chose : ce n'est peut-être pas le lieu, mais un article de journal n'exige pas une si parfaite régularité.

« Que vous nous avez bien à propos sauvés des *sigma* d'Euri-« pide ! » disait Platon, dans sa comédie des *Fêtes* (voir le scholiaste d'Euripide, sur *Médée*, vers 476 de l'édition de Porson dont il faut lire la note), et c'était fort bien dit, car on ne conçoit pas comment ce poëte, si harmonieux, si élégant, si châtié, si pur, si facile, a pu multiplier, avec un tel abus, le rude sifflement d'une lettre si barbare. S'il avait cherché quelque effet d'harmonie imitative, comme Racine, dans ce vers tant de fois cité :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

on admirerait peut-être son art et son talent; mais ici la répéti-

reur Sévère, parut un poëte encore plus merveilleux. Nestor, né à Laranda, ville de la Lycie, composa tout une *Iliade* avec la singulière recherche d'exclure successivement de chacun des vingt-quatre chants chacune des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Il n'y avait point d'*A* dans le premier chant, point de *B* dans le second, et

tion du même son est quelque chose de fatigant et de puéril.

« Le vers 444 d'*Oreste*, édition Porson, v. 453, éd. Brunck [v. 440, éd. Boissonade], est un des plus curieux pour le sigmatisme :

ΜετάδοϹ φίλοιϹι ϹοῖϹι ϹῆϹ εὐπραΞίαϹ.

« La prononciation de l'Université de Paris, qui passe pour la meilleure, *à Paris*, diminue l'*iotacisme*, mais non le *sigmatisme*.

« Voici un second exemple qui vaut bien le premier : il est de *Médée*, vers 476, édition Porson; vers 479, édition Brunck [vers 474, édition Boissonade] :

ἔϹωϹα Ϲ' ὡϹ ἴϹαϹιν Ἑλλήνων ὅϹοι,

« Le vers 766 d'*Iphigénie en Tauride* [v. 750, édit. Boissonade] n'est pas moins étonnant :

Τὸ Ϲῶμα ϹώϹαϹ τοὺϹ λόγουϹ ϹώϹειν ἐμοὺϹ,

« J'ajoute pour compléter cette rare *allitération* :

Ἀλκῇ δέ Ϲ' οὐκ ἂν ἦϹὺ δοΞάϹειϹ ἴϹωϹ
ϹώϹαιμ' ἄν,
(*Oreste*, v. 702, Porson; v. 709, Brunck [v. 700, Boissonade];

Ζεῦ, ϹῶϹον ἡμᾶϹ δὸϹ δὲ Ϲύμβαϲιν τέκνοιϹ,
(*Phéniciennes*, v. 83, Porson et Brunck [v. 86, Boissonade];

Ϲοφὴ, Ϲοφὴ Ϲύ, κατθανεῖν δ' ὅμωϹ Ϲε δεῖ.
(*Andromaque*, v. 244, Brunck [v. 245, Boissonade].

« J'en pourrais citer d'autres, mais en voilà déjà trop. »

Ω

Voir, aux *Additions*, d'autres abus du Σ et du T.

[On peut opposer à ce goût d'Euripide pour le Σ l'horreur de Périclès pour cette même lettre. Si nous en croyons Eustathe, qui parle ici d'après Ælius Dionysius, Périclès détestait cette sifflante parce qu'elle déforme la bouche, et il se mettait devant son miroir, chaque fois qu'il avait à la prononcer, afin de ne pas ressembler à un homme qui *siffle*.] (*Note de l'Éditeur.*)

ainsi du reste. Nestor eut un digne imitateur. Tryphiodore, celui dont nous avons encore un petit poëme sur la *Prise de Troie,* fit une Odyssée *lipogrammatique* où, comme dans l'*Iliade* de Nestor, chaque livre était privé d'une lettre.

Addison, dans le *Spectateur,* s'est moqué, avec son agrément ordinaire, de cette folie de Tryphiodore : « Ce devait être, dit-il, une chose plaisante, que de voir ce « poëte, évitant la lettre condamnée avec autant de soin « qu'un autre eût évité une faute de quantité, et quand « il se trouvait trop pressé, s'échappant à travers les « différents dialectes. L'expression la plus propre, la « plus élégante de toute la langue était rejetée comme « un diamant taché, si la mauvaise lettre s'y montrait. « Je crois que si cette *Odyssée* subsistait encore, elle se- « rait plus souvent citée par nos pédants érudits que « l'*Odyssée* d'Homère. Qu'elle eût été un inépuisable « fonds de mots et de phrases surannées, de barbaris- « mes inouïs, d'absurdes prononciations et de dialectes « difficiles ! Je ne doute pas qu'on ne l'eût regardée « comme un des plus estimables trésors de la langue « grecque. » — Addison ne se trompait pas : il s'est, en effet, trouvé des pédants qui ont admiré ces inepties. Léonicenus dit de cette *Iliade* et de cette *Odyssée,* que c'étaient des ouvrages « d'un grand travail, d'un esprit « ingénieux, d'une inestimable industrie, » et Lorenzo Grasso assure aussi « que l'idée du poëme de Nestor était « très-ingénieuse. »

D'autres poëtes, qu'on pourrait appeler *Pangrammatistes*, suivant une marche toute contraire, voulurent que chacun de leurs vers contînt toutes les lettres. Nous avons aujourd'hui six de ces vers ridicules, composés par Jean Tzetzès, auteur grec du XII[e] siècle. On a trouvé le moyen d'en faire aussi en latin et en français.

« Voici, dit le seigneur des Accords, un vers qui m'a

« eschappé inadvertemment, auquel toutes les lettres « de l'alphabet sont contenues :

« Lui flamboyant guidoit Zéphire sur ces eaux.

« Un Allemand m'advertit, en Avignon, qu'il en avoit « veu un semblable latin :

« Duc, Zephyre, exsurgens curvum cum flatibus æquor. »

Une absurdité plus connue et non moins ridicule est celle de Plaisant (en latin *Placentius*) et de quelques autres qui ont composé des poëmes appelés *lettrizés*. Le *Pugna porcorum*, le *Combat des pourceaux* de Placentius, qui a pris le nom de Publius Porcius, a près de trois cent cinquante vers, et chaque mot commence par un *P*. En voici un échantillon :

Præcelsis proavis pulchre prognate Patrone,
Pectore prudenti pietateque prædite prisca.

Mais c'est peu de chose en comparaison du *Christus crucifixus* : Pierius, qui en est l'auteur, a eu la patience de faire près de douze cents vers dont chaque mot commence par un *C* :

Currite, Castalides, Christo comitante, Camænæ,
Concelebraturæ cunctorum carmine certum
Confugium collapsorum.

Dans une gêne pareille, on peut bien, en vérité, pardonner à Pierius d'invoquer à la fois Jésus-Christ et les Muses. Je trouve encore qu'un moine du IXe siècle, Ubaldus, a écrit un Éloge des chauves, *Laus calvorum*, en s'imposant également la loi de commencer tous ses mots par un *C*.

Le seigneur des Accords, qui était un grand amateur de ces vers difficiles, et qui en faisait lui-même avec succès, dit quelque part, dans le style naïf de son temps : « Il s'en « pourroit ainsi faire sur chaque lettre, mais avant qu'on « en ait fait six de suite, il est permis de boire un coup. »

L'époque de ces bizarres compositions fut aussi celle

des vers *léonins*, ainsi nommés, selon quelques-uns, de Léon, écrivain du XII[e] siècle, qu'on en suppose l'inventeur. Mais on en trouve avant cette époque : les vers léonins sont des vers latins qui riment à la fin, ou à la fin et au milieu, quelquefois même il y a trois rimes dans le même vers. Si cette inscription d'une image de Dagobert est d'un auteur contemporain, elle serait le plus ancien exemple de la poésie léonine :

Fingitur hac specie bonitatis odore refertus
Istius ecclesiæ fundator, rex Dagobertus.

L'épitaphe de saint Edme a été fréquemment citée ; elle est effectivement d'une grande richesse de rimes :

Hic erat Edmundus anima cum corpore mundus
Quem non immundus potuit pervertere mundus.

Mais voici un exemple à peine croyable d'une patience vraiment miraculeuse : Bernard Morlaxensis, moine du XI[e] siècle, a composé trois livres entiers de vers léonins, à triple rime, de cette façon :

Qui regis *omnia*, pelle tot *impia*, surge, *perimus* :
Nos Deus *aspice*, ne sine *simplice* lumine *simus*.

Ces moines avaient été amenés à ces absurdes combinaisons par l'exemple même des anciens; mais ils en abusaient ridiculement. Il y a beaucoup de rimes dans Virgile, il y en a dans d'autres bons poëtes,

Cornua velatarum obvertimus antennarum.
(*Æn.*, III, 549.)

I nunc et verbis virtutem illude superbis.
(*Æn.*, IX, 634.)

Totaque thuriferis Panchaïa pinguis arenis.
(*Georg.*, II, 139.)

Une lettre anglaise, traduite dans les *Mélanges* de Lefranc de Pompignan, offrira d'autres exemples à ceux qui voudraient de plus amples recherches.

L'abus de la rime latine est bien plus ancien que le

moyen âge : il touche au siècle le plus brillant de la littérature romaine. Dans le temps même où elle était encore cultivée par de très-grands génies, il y avait quelques mauvais poëtes qui affectaient de rimer fréquemment leurs vers et recherchaient avec un pénible travail ces ressemblances de son, produites presque toujours par le seul hasard dans les vers d'Horace et de Virgile. Quand Perse, dans sa première satire, tourne en ridicule les vers fameux de Néron :

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris. . . . .

ce n'est pas moins le retour des rimes que la bizarrerie du style qu'il a voulu critiquer.

Fabius Claudius Gordianus Fulgentius a composé un *Traité des Ages du Monde et de l'Homme,* divisé en vingt-trois chapitres, et dans chaque chapitre, chaque lettre est omise selon son rang dans l'alphabet. « L'ouvrage, dit « Ménage, est fort impertinent, soit pour le style, soit « pour les pensées, et les notes dont il est accompagné « ne valent pas mieux, » ce qui est fort croyable ; mais ce qui l'est un peu moins, c'est que, dans les manuscrits, ce livre est appelé *opus mirificum.*

Pierre de Riga, chanoine de Reims, écrivit, il y a cinq ou six cents ans, un *Abrégé de la Bible* en vers élégiaques. Cet *Abrégé* était partagé en vingt-trois sections, et à chacune il manque une lettre.

Quelques modernes ont imité les tristes sottises qui ont séduit les anciens [1].

On peut comparer, avec cette singulière affectation d'éviter une lettre déterminée, celle de Gomberville,

[1] Ainsi il existe une *lettre sans R*, voy. *Mercure*, juin 1741, p. 1079. — Une *nouvelle sans A*, *Diablo Coxuelo*. — *Cinq discours sans R* de l'abbé Casalini, etc. Ω

l'un des premiers membres de l'Académie française, qui avait, dit Des Maizeaux, « une si furieuse antipathie « pour le *car*, qu'il se vanta un jour de ne l'avoir jamais « employé dans les cinq volumes du *Polexandre*. » Aussi dans la comédie des *Académiciens*, c'est à lui que Saint-Évremont fait dire :

« Que ferons-nous, Messieurs, de *car* et de *pourquoi?* »

Voiture, dans une lettre à mademoiselle de Rambouillet, fait beaucoup d'esprit pour défendre ce *car*, auquel on voulait substituer *pour ce que;* j'ajoute que Béroald de Verville, auteur du *Moyen de Parvenir*, a commencé son livre par *car* : « CAR est-il que ce fut au temps, au siècle, « en l'indiction, en l'ère, en l'hégire, en l'hebdomade, « au lustre, en l'olympiade, etc., etc., » et La Monnoye remarque que c'est la seule fois que le mot *car* y soit employé [1].

[1] M. Quicherat, dans son *Traité de versification française*, ch. XIV, mentionne, sans le nommer, un poëte du XVIIIe siècle qui a mis la Passion en vers monosyllabiques.

Nous ajoutons qu'il existe *La pièce sans A* ou *Dom Felix d'Oviedo*, représentée à Paris, au théâtre des Variétés, le 18 décembre 1816. (*Note de l'Éditeur.*)

XLVIII

DICTIONNAIRE

DES JEUX DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE CHEZ TOUS LES PEUPLES[1]

PAR J. F. ADRY.

Ce livre ne peut manquer de plaire aux jeunes habitants des colléges : ils y trouveront les règles des beaux jeux du *colin-maillard,* du *cheval-fondu*, et de cent autres de cette espèce. Ce qui vaut encore mieux, ils y trouveront de l'instruction, mais une instruction facile, amusante et qui, ne diminuant pas l'agrément du sujet, en augmente l'utilité.

M. Adry ne s'est pas renfermé dans le cercle étroit des jeux vulgaires, il a étendu ses recherches aux jeux de tous les peuples dans tous les temps, et n'a pas même oublié ceux des sauvages.

Les jeux des Romains et des Grecs forment, à mon gré, la partie la plus importante du recueil, et c'est aussi, comme il le fallait, celle qui est traitée avec le plus de soin et d'étendue. Les explications que l'auteur en a données sont, en général, satisfaisantes et pourront souvent faciliter aux jeunes gens et même à de plus ha-

[1] *Journal de l'Empire* du 10 février 1807.

biles l'intelligence d'un grand nombre de passages classiques. Les érudits n'y trouveront rien de très-neuf, je ne le crois pas, au moins; mais ce n'est pas pour eux que le livre est écrit. M. Adry a profité des observations déjà faites par quelques compilateurs peu connus, et ne paraît pas avoir songé à les augmenter beaucoup. Quand il cite les anciens, et il le fait souvent, ce n'est, en général, que de la seconde main, si je puis dire ainsi; Meursius et le P. Boulanger sont les véritables sources où il a puisé : c'est à peu près par eux seuls qu'il a de l'érudition classique, des passages et des noms. Mais, à vrai dire, il n'y a pas très-grand mal à avoir fait une compilation française utile et qui sera consultée, avec d'autres compilations latines ignorées et comme perdues. Les guides de M. Adry sont presque toujours fort exacts, et s'il a pu quelquefois se tromper avec eux, sans eux, il se serait sans doute trompé plus souvent.

Les jeux modernes, les jeux orientaux offrent des recherches plus neuves et qui appartiennent plus à l'auteur.

En parcourant ce Dictionnaire, j'ai vérifié une remarque déjà faite plus d'une fois, c'est que l'enfance s'est presque partout amusée des mêmes jeux sous des noms différents. L'*apodidrascinda* des Grecs ressemble à la *cligne-musette*, l'*aphetinda* au *petit palet*, le *phryginda* aux *cliquettes*, le *basilinda* au *jeu de l'abbé* qui amuse les enfants de ce pays et au *jeu du cadi* qui divertit les petits Turcs et les petits Arabes[1]. Je citerai, à ce sujet, quelques mots de M. Adry qui sera désormais en ces matières une importante autorité : « Les jeux des enfants, dit-il, du « peuple surtout, sont les mêmes à Paris, à Londres, à « Pétersbourg, au Caire, à Constantinople, à Ispahan et « à Pékin, et, ce qu'il y a de plus étonnant, ces jeux sont

[1] La Βασιλίνδα, aujourd'hui, serait le *Roi détrôné* : les révolutions ont changé même la langue des enfants ! (*Note de l'Éditeur.*)

« absolument les mêmes que ceux qui amusaient les en-
« fants dans les rues de Cusco sous les Incas, à Bagdad
« sous les Califes, dans Rome, dans Athènes et dans Per-
« sépolis. »

S'il se trouvait quelque censeur trop sévère qui blâmât M. Adry d'avoir consacré ses loisirs à des recherches considérables sur un sujet en apparence si frivole, M. Adry pourrait justifier son estime pour les petits jeux, par l'exemple d'Agésilas qui, comme chacun le sait, allait *à cheval sur un bâton*, par celui de Cyrus qui jouait *au roi*, d'Auguste qui aimait *la balle* avec une telle passion qu'il fallait la lui défendre, d'Athanase qui jouait *à l'évêque*, de Bochart qui ne se fit pas prier pour faire une partie *de volant* avec la reine Christine, de Boileau qui jouait *aux quilles* « aussi bien qu'homme de son temps », du grand Racine qui jouait *à la procession* avec sa petite famille et portait la croix pendant que ses enfants faisaient le clergé.

L'auteur peut citer encore en sa faveur quelques anciens, Suétone entre autres, qui ont écrit avec étendue sur les jeux. Parmi les modernes, Meursius, le P. Boulanger et d'autres en ont fait des *Traités*, et récemment le prince Biscari a composé sur ce sujet un ouvrage que M. Adry ne paraît pas avoir connu...... et que je ne connais pas non plus. Il faut ajouter que le sage Locke, dans son excellent *Traité d'Éducation*, s'est occupé avec détail des jeux des enfants. Il n'a pas cru les termes de *volant* et de *sabot* indignes de figurer dans un livre philosophique [1].

Pour répandre sur ses articles un peu de variété et y

[1] Depuis que M. Boissonade a écrit ces lignes, il a été fait un charmant poëme sur la Vie de Collége (*Vita scholastica*), Paris, 1836, dédié à M. Boissonade même, par M. J. P. Rossignol, devenu plus tard son suppléant, puis son successeur au Collége de France.—Le chant II y est consacré aux Jeux du collége.

(*Note de l'Éditeur.*)

mêler en même temps un peu de morale, M. Adry cite des fables et des vers de différents auteurs. J'ai remarqué ce quatrain que le poëte Roy fit pour une gravure représentant des patineurs :

Glissez, mortels, n'appuyez pas :
Le précipice est sous la glace.
Sur un mince cristal l'hiver conduit vos pas ;
Telle est de vos plaisirs la légère surface.

L'idée est ingénieuse, et l'expression, pour le poëte Roy, n'est pas mauvaise[1].

Quoique fait avec soin, ce Dictionnaire n'est pourtant pas sans quelques défauts : je trouve, par exemple, une erreur assez grave à l'article *Petits Chariots*. M. Adry s'exprime ainsi : « Horace parle de ce jeu : *atteler des souris* « *à un petit chariot*. Tibulle dit que ces petits chariots se « faisaient avec de petites verges ou baguettes. » Il est bien question effectivement de petits chariots dans Horace, dont voici le vers :

Ædificare casas, plostello adjungere mures ;

mais il n'y a rien de semblable dans Tibulle, si, comme je le pense, M. Adry avait en vue cet endroit de la première élégie du second livre :

Turbaque vernarum, saturi bona signa coloni,
Ludet, et ex virgis extruet ante casas[2].

[1] Ce quatrain, et surtout le dernier vers, par un de ces partis pris chers à la paresse de l'esprit public, ont toujours été attribués à Voltaire, au préjudice de ce malheureux Roy qui pourtant n'est pas trop riche en bons vers. Malgré le témoignage de notre critique, on a continué de dépouiller Roy au profit de Voltaire.

Dernièrement, un écrivain aussi ingénieux que savant a protesté contre ces spoliations, dans un de ces livres que M. Boissonade eût aimé à lire et qu'il eût couverts de notes, je veux parler de l'*Esprit des autres* de M. Fournier. Le chapitre VIII y est consacré tout entier à rétablir la vérité en faveur de qui de droit.
(*Note de l'Editeur.*)

[2] « Une troupe d'enfants, gage assuré de l'aisance du colon, « se livrera à ses jeux et construira sous mes yeux des tonnelles « d'osier. (*Note de l'Editeur.*)

Le P. Boulanger a induit M. Adry en erreur, par la comparaison qu'il a faite des deux passages. Au reste, cette comparaison ne peut porter que sur le mot *casas* : Boulanger s'imaginait apparemment que *casas*, dans Tibulle ainsi que dans Horace, devait s'entendre des *petits châteaux* que construisent les enfants ; mais en cela même il se trompait beaucoup : Tibulle a voulu parler de ces espèces de bosquets, de tonnelles, appelées en latin *pergulæ*, *hypampeli,* que l'on élevait devant les autels rustiques, pour y jouer et boire à l'ombre. Ces *pergulæ* se remarquent souvent sur les monuments, comme M. Heyne l'a fort bien observé, et elles n'ont rien de commun avec les petits chariots ou les petits châteaux des enfants.

Au sujet des *petits chariots*, M. Adry aurait bien mieux fait de citer les *Nuées* d'Aristophane, où Strepsiade parle des maisons, des bateaux et des petits chariots que son fils s'amusait à faire : mais le P. Boulanger n'ayant pas songé au passage d'Aristophane, M. Adry ne s'en est pas non plus souvenu. C'est ainsi qu'aux articles *Mélolonthe*, *Chytrinda, Mouche d'airain,* j'ai vainement cherché l'indication d'un fragment classique du poëte Hérodes : le P. Boulanger ne l'avait pas cité.

J'ai, dans quelques endroits, observé des négligences de langage. Par exemple, je ne crois pas qu'il soit bien d'écrire que les enfants paraissent *empruntés;* il vaudrait mieux *embarrassés*. Les sauvages, dit M. Adry, ne sont rien moins que bons *computistes*. Il me semble que *calculateurs* serait plus correct. *Computiste* ne peut guère s'écrire, dans un ouvrage littéraire, que des gens qui calculent le comput ecclésiastique ; or, je ne crois pas que les sauvages en soient encore là. Au reste, ces fautes sont bien légères ; elles sont d'ailleurs peu nombreuses et ne peuvent en aucune façon diminuer le mérite de ce Dictionnaire. Cependant il ne sera pas inutile de les cor-

riger dans une autre édition, parce qu'en toute matière la correction et la pureté du langage doivent être recherchées.

J'inviterai encore M. Adry à réformer cette étrange version d'un passage de Zacharie (VIII, 5) : « Les *rues* de « Sion seront remplies de petits garçons et de petites « filles qui joueront dans les *places publiques.* » Ce qui revient à peu près à ceci : « La rue Saint-Honoré sera pleine « de petits garçons et de petites filles qui joueront dans « la place Vendôme. » M. Adry s'est trop pressé d'adopter la traduction de Sacy. Les Septante et la Vulgate n'ont pas fait une pareille faute. Voici le texte latin : *Et plateæ civitatis complebuntur infantibus et puellis ludentibus in plateis ejus;* c'est-à dire : « *Les places* de la ville seront « remplies de petits garçons et de petites filles jouant *dans « les places.* » Cette répétition est un hébraïsme fort peu élégant en grec et en latin, et qui ne le serait pas davantage en français, mais pourtant la phrase ainsi traduite vaut encore mieux que celle de Sacy ; au moins, elle est intelligible et raisonnable.

XLIX

DES JEUX DE MOTS CHEZ LES ANCIENS

A PROPOS DE LA GRAMMAIRE DE M. FOURNIER [1].

Je n'ai en vérité rien à dire de cette Grammaire : je n'y trouve point la matière d'un extrait, c'est un petit livre fort simple, plein de bonnes choses, mais de ces bonnes choses qui sont prodigieusement usées, que l'on trouve partout, que l'on a écrites, copiées, abrégées cent fois, et qu'il était peut-être inutile de copier et de répéter encore. Aujourd'hui, chaque maître de langue, chaque maître de pension veut composer sa grammaire, c'est une épidémie ; elle a gagné M. Fournier et il a bien fallu qu'il fît imprimer les leçons qu'il dicte à ses écoliers, et qu'il nous donnât aussi des *Éléments* de sa façon.

[1] *Journal de l'Empire* du 27 avril 1811. — Nous espérons qu'on nous pardonnera d'avoir publié ce morceau qui ne ressemble pas tout à fait à ceux qu'on a lus jusqu'ici. Pour nous, nous savons gré à M. Boissonade d'avoir pensé qu'il valait mieux, à propos d'un ouvrage médiocre, traiter avec enjouement une autre matière, fût-ce l'Éloge de Castor et Pollux, que d'écraser le lecteur et un malheureux écrivain du poids de sa critique érudite. Le public d'alors, comme peut-être celui d'aujourd'hui, n'était pas fâché de voir quelquefois le sourire sur les lèvres de ces doctes journalistes qu'il écoutait d'ordinaire avec tant de respect. Cela faisait diversion, et, comme dirait Vaugelas : c'était un *reposoir* pour l'esprit des lecteurs.

(*Note de l'Editeur.*)

Ces *Éléments* ont beaucoup réussi, l'on pourrait même croire qu'ils jouissent d'une espèce de vogue. Quatorze éditions! C'est vraiment un succès miraculeux. Que de Grammaires infiniment plus instructives, qui ont coûté de longues études et de grands travaux, qui avancent la science et la perfectionnent, sont loin d'obtenir une telle faveur! « Il y a une destinée pour les livres » : c'est un vieux mot que chaque jour confirme. Au reste, je félicite très-sincèrement M. Fournier sur ces quatorze éditions : je souhaite qu'il arrive bientôt à la quinzième, et quand il y sera, s'il daigne m'en croire, il retranchera de son titre cette annonce présomptueuse : *la langue française enseignée en vingt-quatre leçons*. On doit toujours éviter de prendre une enseigne de charlatan. . . . . . .

J'en étais là, et je ne savais plus comment achever cet article à peine commencé, lorsque jetant par hasard les yeux sur le livre, je le trouvai ouvert au chapitre des *homonymes*. Il me vint à la pensée qu'un petit nombre de recherches sur cette espèce de mots rempliraient passablement deux ou trois colonnes et pourraient ne pas déplaire à tous les lecteurs.

Notre langue est toute pleine d'homonymes. De cette foule de mots qui ont des différences de signification avec des similitudes de son et d'orthographe, naît notre malheureuse facilité pour les équivoques, les jeux de mots, les calembours. Sans nos innombrables homonymes, le marquis de Bièvre n'eût jamais eu le triste talent de dire tant de sottises [1]; nous n'aurions pas été possédés, il y a quelques années, de cette fureur épidémique de

[1] Beaucoup de personnes croient que M. de Bièvre est le créateur de ce *genre bête* où il excellait, et que son histoire de l'*Abbé Quille* et sa tragédie de *Vercingetorix* en sont à la fois les premiers essais et les chefs-d'œuvre : M. de Bièvre n'est qu'imitateur. Le sieur Deveaux des Caros avait publié, en 1630, l'*Histoire*

calembours qui empoisonnait toutes les conversations, et aujourd'hui encore quelques tréteaux subalternes n'auraient pas une vogue contre laquelle le bon goût et la raison réclament vainement.

La langue anglaise se prête moins que la nôtre à ces platitudes; mais elle s'y prête pourtant. Le théâtre de Shakespeare en offre trop d'exemples. J'en citerai un seul que je choisis entre cent, non qu'il soit plus ridicule que les autres, mais parce qu'il peut être traduit. Dans la seconde scène des *Deux Véronais,* Lucette, suivante de Julie, a jeté à terre des papiers qu'elle voudrait bien ramasser, mais elle n'ose. « *Best to* TAKE *them* UP. *Il vaut mieux les* RELEVER, dit Julie.—*Nay, I was* TAKEN UP *for laying them down : Ah oui!* répond Lucette, *j'ai été* RELEVÉE *pour les avoir laissés à terre.* » L'équivoque est dans l'homonyme TAKE UP, qui signifie, comme le mot français RELEVER : *ramasser* une chose tombée et *réprimander* quelqu'un.

Je ne sais pas si dans les autres langues modernes les calembours sont plus difficiles; mais il ne faut pas

de ma mie de pain-mollet, et, vers le même temps, le comte de Cramail s'était exercé dans ce style ridicule. Le troisième chapitre de ses *Jeux de l'inconnu* commence ainsi : « Le courtisan « grotesque sortit un jour *intercalaire* du palais *de la bouche*, vêtu « de vert *de gris ;* il avait un manteau *de cheminée*, doublé de la « frise *d'une colonne*, un rabat *de jeu de paume*, les canons *de batte-* « *ries*, etc. » Je ne sais si l'*Homme inconnu*, donné en 1725 par l'abbé Chérier, a quelque rapport avec l'ouvrage du comte de Cramail. Cela vaut vraiment la peine d'être vérifié! En 1752, un anonyme donna dans ce goût l'*Histoire de Camouflet*. En voici le début : « Le prince Camouflet était un roi *de trèfle*, dans un vaste « pays *de cocagne*, sous un beau ciel *de lit;* il régnait sur d'excel- « lents sujets *d'anatomie;* il avait une belle figure *de rhétorique* et « un port *de mer* majestueux ; il n'était ni petit *collet*, ni grand « *mogol*, etc. » Ce sont là les modèles qu'a suivis le marquis de Bièvre ; son *Abbé Quille* est écrit sur ce ton : « Ce qu'il avait de « plus précieux que tout cela, c'était sa mine du *Pérou*, sa figure « *de rhétorique*, son air *à boire*, et son port *frais*, etc. » (Voyez les *Mémoires de Dartigny*, t. VII, p. 40, et l'*Introduction au Biévriana*, p. 39.) Ω

douter qu'il ne puisse se trouver par tout pays de mauvais plaisants qui, donnant la torture aux mots les plus rebelles, auront l'art d'en tirer des équivoques. Par exemple, la langue italienne semble se refuser à ce genre de pointes ; cependant, à l'époque où Innocent XI fut remplacé par Alexandre VIII [1], qui de son nom de famille s'appelait *Ottoboni,* un habitant de Rome eut l'esprit d'écrire sur la statue de Pasquin : « Allegrezza ! per « un papa cattive, abbiamo *Ottoboni.*—Quel plaisir ! pour « un mauvais pape, nous avons *Ottoboni !* » ou bien : « Pour un mauvais pape, nous en avons *huit bons !* »

Ces détestables facéties se rencontrent même dans les auteurs anciens.

Aristophane a quelquefois étrangement dégradé la belle langue qu'il parlait. Amynias dit, dans les *Nuées* [2] : « Par tous les dieux, en conduisant des chevaux, je suis « tombé. » A quoi Strepsiade répond : « Quelles niaiseries « contez-vous là, comme si vous étiez tombé d'*un âne*, ἀπ' « ὄνοῦ ? » Mais il y a un double sens, et l'ingénieux Strepsiade veut qu'on entende ἀπο νοῦ, ce qui alors signifiera : « Comme si vous aviez perdu l'esprit. » Ce sont là de ces beautés qui ne peuvent passer dans une traduction !

Le scholiaste d'Aristophane, sur le vers 722e des *Oiseaux,* raconte qu'un devin, interrogé sur la santé d'un malade, aperçut un âne qui se relevait, et entendit quelqu'un qui disait : Voyez comme l'*âne* (ὄνος ὢν) se relève. Aussitôt le devin, acceptant cet augure, répondit : « Le « *malade* (ὁ νοσῶν) se relèvera. » Cette finesse ne pourra être bien sentie que par les grécistes.

[1] Et non pas Alexandre VII, comme le dit l'auteur de l'*Introduction au Biévriana*, p. 25.

[2] Vers 1274e, avec la note de Brunck.

Dans Diogène Laërce[1], Stilpon dit à Cratès : « O Cratès, « vous me paraissez avoir besoin d'un manteau *neuf* « (καινοῦ). » Mais si on lit en deux mots καὶ νοῦ, cela voudra dire : « de manteau et de bon sens. »

Antisthène[2] fit la même pointe. Un jeune homme qui voulait prendre ses leçons lui demanda de quelles choses il avait besoin : « Il vous faut, dit le philosophe, « un livre *neuf*, un style *neuf*, une tablette *neuve*; ou « bien, un livre et *du bon sens*, » etc.

On demandait à Ulpien, un des dipnosophistes d'Athénée[3] : « Où courez-vous ? » Il répondit : ἀπολούμενος. » Son intention était de dire : « Je cours *au bain*. » Mais il semblait dire : « Je cours à la mort. » Le participe ἀπολούμενος dont il se servait signifiait plus naturellement *periturus* que *lavaturus*. C'est ce même Ulpien qui disait que les Panathénées étaient les fêtes de Minerve *Coq*. Il employait le mot ἀλέκτωρ, qui veut dire à la fois une *vierge* et un *coq*.

Il faut encore rapporter à cette espèce d'équivoque produite par la ressemblance des sons ce mot de la courtisane Gnathène[4]. Un certain bavard lui racontait le voyage qu'il venait de faire dans l'Hellespont. « Que n'en« triez-vous, lui dit-elle, dans la première ville de la côte ? « —et laquelle ?—Sigée. » Gnathène jouait sur les mots Σίγειον, *Sigée*, et Σιγή, *silence*.

De même quand Laïs, s'étant introduite par ruse chez Xénocrate, quitta le philosophe fort humiliée en disant que « ce n'était pas un homme, mais une statue, » elle avait dans sa langue plus d'esprit qu'elle n'en peut avoir en français : οὐκ ἀπ' ἀνδρὸς, ἀλλ' ἀπ' ἀνδρίαντος ἀνέστην.

[1] II, 118, avec la note de Ménage.

[2] Dans Diogène Laërce, VI, 3.—Ménage, dans ses notes, t. II, p. 128, se trompe en attribuant ce mot à Diogène le Cynique.

[3] Athénée, III, 52 et 53.

[4] Athénée, XIII, 47.

Il y eut des jeux de mots en latin comme en grec. Pleusides dit, dans le *Soldat* de Plaute (IV, 7) :

> Maris causa, Hercle, istoc ego oculo utor minus ;
> Nam si abstinuissem a mare, tanquam hoc uterer.

« Si je m'étais abstenu *de la mer* (*a mare*). » Mais il faut entendre : « Si je m'étais abstenu d'*aimer* (*amare*). »

La sœur de Faustus avait à la fois deux amants, Fulvius, fils d'un foulon, et Pompeius Macula. « Je m'é- « tonne, dit Faustus, que ma sœur ait *Maculam* (*une tache*), « elle qui a un foulon : » *Miror sororem meam habere Maculam, cum fullonem habeat*[1].

Je ne rapporterai point l'équivoque de Cicéron sur COQUE, *cuisinier*, et QUOQUE, *aussi*[2], ni le mot d'Auguste[3], dont la pointe roule sur le double sens d'ABSOLVERE, *absoudre* et *achever*. Ce sont des choses trop connues et presque triviales; mais on sait peut-être un peu moins que ce vers de Virgile,

> Quem sese ore ferens ! quam forti pectore et armis !

peut s'expliquer de deux manières. *Armis* est un homonyme : il appartient à ARMA, *les armes*, et à ARMI, *les épaules*. Le seigneur des Accords[4] s'est déclaré pour ce dernier sens : « Sur lequel vers, dit-il, tombant un jour « en bonne et doctement gaillarde compagnie, je pro- « posay qu'il se devoit entendre ainsi, à parler bon « françois :

> « Voyez son port, et qu'il est bien quarré !

« car nous appelons vulgairement homme bien quarré, « qui a forte poitrine et larges épaules. Et pour montrer

1 Macrobe, *Saturnales*, II, 1.
2 Quintilien, VI, 3.
3 Macrobe, *Saturnales*, II, 4.
4 *Bigarrures*, p. 97.

« que cette louange estoit propre aux anciens, j'allègue
« Virgile au même lieu :

« Os humerosque Deo similis [1]. »

[1] [On ne lira pas sans intérêt une observation grammaticale de M. Boissonade sur cette locution *prétendue elliptique*. Nous l'empruntons à un article du *Journal de l'Empire* du 9 août 1809 sur un ouvrage aujourd'hui oublié et intitulé *Raison de la syntaxe des Participes*] :

« Une autre remarque de M. Bertrand porte sur l'usage que les Latins font quelquefois du participe passif avec un accusatif, comme dans *scissa comam*. Sans recourir à une préposition sous-entendue, M. Bertrand fait de *comam* le régime direct de *scissa*, et il l'explique par l'analogie de notre langue, où le participe passé exprime souvent une action et reçoit un régime direct : la phrase *scissa comam* lui semble construite comme la phrase française : *elle s'est arraché les cheveux*.

« Cette doctrine ne me paraît pas très-solide.

« Les Latins, ainsi que les Grecs, auxquels ils ont emprunté cette construction irrégulière, n'emploient pas seulement l'accusatif avec les participes passifs qui expriment *une action ;* on le trouve avec de simples adjectifs qui n'ont d'autre sens que celui *d'état* et de qualification : ainsi l'on dit ἀσθενής τὸ σῶμα, et assurément, il n'y a pas là d'action.

« De même on voit dans *Virgile :*

Os humerosque Deo similis.

« Il est impossible, je le crois, de rendre raison de cet accusatif en grec, autrement que par l'effet d'une préposition supprimée, et ce qui confirme bien cette théorie, c'est que très-souvent l'on trouve la préposition exprimée, et la phrase construite régulièrement et sans ellipse. Mais, en latin, je ne voudrais pas, comme quelques grammairiens, expliquer cette construction par l'ellipse de la préposition *secundum*, puisque cette préposition ne pourrait pas s'écrire. En effet, comment supprimer l'usage d'une préposition, quand cet usage n'existe pas? A-t-on jamais trouvé dans la latinité des exemples de *fractus secundum membra*, ou de *similis secundum os ?* Ne pouvant admettre, ni cette ellipse, ni l'explication de notre savant grammairien, je me bornerai à dire simplement que cette construction latine est un hellénisme : ceux qui entendent le grec en sentiront toute la force. Ce n'est pas le seul idiotisme latin pour l'intelligence duquel la connaissance du grec soit nécessaire. » Ω

L'explication que M. Boissonade repousse ici est pourtant admise aujourd'hui (V. Burnouf, §§ 343-344) : on n'hésite plus à

Scarron a suivi cette interprétation, et il a eu raison, dans son genre burlesque :

O qu'il est frais! ô qu'il est gras!
O qu'il est beau quand est-il ras!
Qu'il est fort! qu'il est beau gendarme!
Que sa riche taille me charme!

Je pourrais multiplier les exemples, mais ce serait abuser de mes lecteurs.

voir dans les locutions citées : *Scissa comam, os Deo similis*, l'imitation par les Latins du *verbe moyen* des Grecs, devenu chez nous le verbe pronominal ou *réfléchi*. Mais la remarque de M. Boissonade subsiste au moins pour l'emploi, en grec, de l'accusatif avec l'adjectif, et l'imitation latine serait suffisamment expliquée par la parenté des deux langues. (*Note de l'Editeur*.)

L

LA CIGALE CHEZ LES ANCIENS

A PROPOS DES DICTIONNAIRES DE LA FABLE DE CHOMPRÉ ET DE M. NOËL [1].

Dans les changements nombreux qu'a subis depuis vingt ans l'éducation publique, la plupart de nos anciens livres d'étude ont disparu; mais j'entends dire que les maîtres et les élèves sont restés fidèles au *Dictionnaire* de Chompré. Un de nos premiers antiquaires l'a savamment augmenté [2]; un littérateur d'un mérite éminent a publié, sur le même sujet, un grand ouvrage dont le succès a été aussi beau qu'il devait l'être [3]. Cependant ces nouveaux dictionnaires n'ont pas fait oublier dans les écoles le vieux Chompré. Et pourquoi l'aurait-on quitté? D'autres livres sont plus étendus, sont plus érudits; mais ces qualités mêmes, qui peuvent les rendre

[1] *Journal de l'Empire* du 8 octobre 1811.

[2] Allusion à l'édition, corrigée et considérablement augmentée, qu'en donna Millin, en 1801, in-8°. — M. Boissonade est bien indulgent d'appeler Millin « un de nos premiers antiquaires. »
(*Note de l'Editeur.*)

[3] C'est sans doute des *Lettres sur la Mythologie* de Demoustier que veut ici parler le critique. Elles avaient été publiées en 1798 et avaient eu, en effet, un succès fort grand.
(*Note de l'Editeur.*)

précieux pour les littérateurs et les philologues, font peut-être qu'ils conviennent moins à de jeunes élèves. Chompré semble mieux approprié à leurs études, à leurs besoins : il est court et cependant il offre à peu près tout ce qu'il faut connaître pour l'intelligence des grands classiques.

On lui reproche, je le sais, des omissions considérables; mais ne faut-il pas observer que Chompré n'a voulu faire qu'un abrégé et qu'il n'a pas eu la prétention de tout dire, qu'il n'a songé qu'au nécessaire et que beaucoup d'articles, importants dans un ouvrage complet, étaient inutiles dans le sien ?

Il existe un *Abrégé du Dictionnaire de la Fable,* de M. Noël. Cet *Abrégé* doit être excellent, comme tout ce qui sort de la plume de M. Noël; mais je suis pourtant bien sûr qu'on pourrait aussi, si l'on voulait, y remarquer des omissions considérables, et le savant mythologiste répondrait fort justement qu'on ne lui apprend rien, que ces omissions, il les a faites volontairement et avec connaissance de cause.

Je conviendrai même que quelques-unes des omissions de Chompré sont regrettables Mais le moyen d'avoir tout lu, et même de se souvenir à propos de tout ce qu'on a lu? D'ailleurs, avait-il, de son temps, tous les secours que nous possédons aujourd'hui? Que de dictionnaires allemands et anglais, que de dissertations, que de recueils de tout genre qui alors n'existaient pas ! Pour moi, ce qui est dans Chompré me surprend bien plus que ce qui n'y est pas; surtout quand je considère que les ouvrages les plus étendus, où l'on a cherché à ne rien oublier, sont eux-mêmes loin d'être complets. J'ai cherché vainement, dans les grands recueils, Jupiter Aulercus [qui protége les bergeries], Minerve Arnalia [qui veille aux troupeaux], Mercure Moccus [qui fait la grimace], et Aricantus, Aghon, Solimara, obscures divi-

nités sur lesquelles M. de La Bastie a savamment disserté. Je n'ai point trouvé non plus le dieu *Théandrites,* dont parlent Marinus et Damascius, l'un dans la vie de Proclus, l'autre dans celle d'Isidore.

Je placerai ici (et cette digression ne déplaira peut-être pas aux lecteurs amis de l'antiquité) le peu de détails qui nous sont parvenus sur ce dieu Théandrites. Il était particulièrement adoré par les Arabes de Bostres[1]. Le platonicien Proclus, qui adoptait les superstitions de tous les peuples, avait, dans des hymnes aujourd'hui perdus, chanté le *Marnas* des Syriens et le *Théandrites* des Arabes. C'était, dit Damascius, un dieu d'une apparence mâle, et qui soufflait dans les âmes une vie forte et virile. Cela n'est pas fort clair.

Quant au mot *Théandrites*, Θεανδρίτης, il signifie Dieu-Homme, comme on le voit aisément par sa composition. Les Arabes de Bostres adoraient-ils Jésus-Christ, ou bien Théandrites était-il quelque dieu incarné, métamorphose fabuleuse dont il y a plus d'un exemple dans les mythologies orientales? C'est sur quoi il est impossible, faute de documents, de former même des conjectures. J'ai demandé à un célèbre orientaliste, dont la complaisance égale l'érudition infinie, s'il ne connaîtrait pas une ancienne divinité arabe dont les Grecs auraient pu traduire le nom par le composé *Théandrites :* il m'a répondu qu'il n'en connaissait point ; que les Arabes, avant Mahomet, adoraient plusieurs dieux dont les noms ne semblent pas appartenir à leur langue, tels que Tagut, Gebet, etc., et qu'il en pourrait être de même du dieu Théandrites.

C'est avec aussi peu de succès que j'ai cherché dans les grands recueils l'explication du Taureau à figure hu-

[1] Marinus, cap. XLII. — Damascius, apud *Phot.*, p. 1061. Il y a dans le texte de Marinus Θυανδρίτης, mais c'est une faute de copiste. J'ai vu plusieurs manuscrits qui portent Θεανδρίτης.

Ω

maine qui se voit si fréquemment sur les médailles d'Italie et de Sicile. Cependant M. Eckhel, dans un livre fort connu des érudits, avait écrit que ce Taureau était un symbole de Bacchus, et cette opinion, M. l'abbé Lanzi l'avait savamment établie dans des Dissertations qui sont rares en France, il est vrai, mais qui cependant n'y sont pas introuvables.

Puisque j'en suis sur cette matière, j'annoncerai aux lecteurs érudits que M. Avellino, jeune et savant Napolitain, dont le nom est encore peu connu en France[1], a, dans une dissertation récente, confirmé le sentiment d'Eckhel par une très-heureuse application de quelques vers de Nonnus. Ces vers, qui avaient échappé aux antiquaires, sont pris du vingt-et-unième livre des *Dionysiaques,* à l'endroit où le poëte décrit l'armée prodigieuse de Bacchus dont les soldats avaient, dans leur double nature, une face humaine sur le corps d'un taureau.

Je reviens à Chompré. On pourrait, avec justice, lui reprocher quelques inexactitudes. . . . .

Il dit, au mot Hermapollon, « qu'on mettait quelque-« fois sur une même statue les attributs de *deux divi-« nités*, que Mercure était toujours l'une des deux et que « de là vinrent les noms d'*Hermapollon, Hermanubis*, « *Hermosiris* et autres pareils. » Cela est bien vrai; mais il fallait peut-être remarquer que souvent la réunion était de trois divinités et même d'un plus grand nombre. Ainsi, il est question dans une épigramme de Philo-

[1] M. Avellino n'a que vingt-trois ans, et déjà il a donné, outre la Dissertation que je viens de citer, sur le type des médailles de Sicile, une autre Dissertation sur une médaille inédite de l'impératrice Ariane, et une édition des *Captifs* de Plaute dont il a revu le texte sur quarante-sept manuscrits. Je crois qu'il a eu part à l'édition des *Fables inédites* de Phèdre, publiée par M. Cassitti. On lui doit encore un excellent *Journal numismatique*, et quelques autres ouvrages qui promettent aux Napolitains un digne successeur de Mazocchi et d'Ignarra. Ω

dème[1], d'une statue qui réunissait trois dieux, Pan, Hercule et Mercure. L'auteur du traité *de Dea Syria*, dans les *Œuvres de Lucien*[2], parle d'une statue de Junon qui offrait les attributs de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhéa, de Diane, de Némésis et des Parques. Cette figure de Junon composée peut être rapportée aux statues *multiformes* qu'on appelait *Panthées*.

L'article de *la Cigale* n'est pas non plus assez exact : « Cet insecte, consacré à Apollon, était le symbole des « mauvais poëtes, comme le cygne l'était des bons. »

J'aurais bien souhaité que Chompré eût indiqué la source de cette opinion. M. Noël, à ce que je vois, y a été arrêté comme moi, car il n'a pas cru devoir adopter la phrase de Chompré, et il l'a refaite en ces termes : « Insecte consacré à Apollon, *mais qui n'en est pas moins* « le symbole des mauvais poëtes, comme le cygne l'est « des bons. »

Assurément, nous pouvons faire aujourd'hui de la Cigale le symbole des mauvais poëtes et des parleurs ennuyeux, car la *voix* de cet insecte nous paraît excessivement monotone et fatigante. Mais les anciens Grecs en jugeaient autrement, et ce bruit maussade qui nous étourdit plaisait à leurs oreilles.

Dans le III[e] livre de l'*Iliade*, Homère compare à des

[1] Épigramme 28, avec la note de M. Jacobs. — Voyez George d'Arnaud, *de Diis paredris*, p. 80.

[2] M. Boissonade est donc de ceux qui doutent de l'authenticité de cet opuscule ressemblant un peu à une parodie d'Hérodote, d'autant plus qu'il est écrit en dialecte ionien. Wieland, au contraire, ne voulait pas qu'on l'enlevât à Lucien ; au reste, c'est un morceau caractéristique de cette littérature savante et railleuse des sophistes. C'est là aussi qu'on lit cette singulière et dramatique histoire de Stratonice et de Combabus, le plus curieux spécimen de l'esprit romanesque au temps des Antonins.

(*Note de l'Editeur.*)

cigales les vieillards qui entourent Priam : « La vieil-« lesse, dit-il, les a éloignés de la guerre ; mais ils sont « d'éloquents orateurs, semblables aux cigales dont la « voix *mélodieuse*[1] enchante les forêts. »

Hésiode (*Travaux*, v. 580) donne à la cigale l'épithète de *sonore* (ἠχέτα) et à son chant celle de λιγυρός que le scholiaste [2] Moschopoulos traduit par *aigu* et *harmonieux*.

[1] « *La voix mélodieuse*, et non pas *les maigres accents*, comme on traduit quelquefois : c'est altérer absolument la pensée du poëte. Madame Dacier ne s'y est pas trompée. » Ω

[2] [Nous saisissons l'occasion du dernier emploi, dans ce volume, du mot *scholiaste*, pour donner au lecteur une remarque de M. Boissonade qui aurait dû trouver place dès les premières pages. Nous la prenons dans deux articles du *Journal de l'Empire* des 11 mars 1809 et 3 mai 1811, sur le Dictionnaire de MM. de Wailly] :

« Fidèles à l'Académie, MM. de Wailly écrivent *scolie*, note grammaticale ou critique, et *scoliaste*, l'auteur d'une *scolie*. Beaucoup de personnes suivent cette orthographe.

« Elle ne me semble pas exacte. Les anciens avaient des *scholies*, commentaires, et des *scolies*, chansons de table. La chanson célèbre d'Harmodius et d'Aristogiton était une *scolie*.

« En se conformant à l'orthographe des Dictionnaires, comment distinguera-t-on les *scholies* de Tzetzès des *scolies* de Callistrate, de Pittacus et d'Ariphon?

« M. Morin, dans son *Dictionnaire étymologique* des mots français dérivés du grec, écrit fort correctement *scholies* et *scholiaste* pour les notes de grammaire et le grammairien, et *scolie* pour les chansons à boire.

« Il ne me semble pas que les bons esprits doivent approuver ces innovations et quelques autres que l'on introduit journellement, sous prétexte de rapprocher l'écriture de la prononciation. Ces lettres, que les grammairiens novateurs appellent inutiles parce qu'on ne les articule pas, sont cependant nécessaires pour conduire à l'étymologie, et par conséquent à la signification des mots où elles se trouvent. Voltaire, qu'on n'accusera pas d'avoir eu l'esprit étroit et routinier, était d'avis que l'on conservât soigneusement les lettres étymologiques. « Il m'a « toujours semblé, écrivait-il à l'abbé d'Olivet, qu'on doit écrire « comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, « pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymolo-« gie et la vraie signification du mot. »

« En outre, MM. de Wailly ont expliqué *scoliaste* (lisez *scho-« liaste*) par commentateur d'un auteur *grec*. » Mais on dit, tous les

Le chevrier de la I[re] idylle de Théocrite dit à Thyrsis « Tu chantes bien mieux que la cigale ! » Némésien prête des paroles semblables à l'un de ses bergers (*Egl.* IV, 43) :

...Nec æstivis cantu concedo cicadis.

Les Latins cependant ne paraissent pas avoir beaucoup estimé les cigales. Virgile les appelle *querulæ* (*G.* III, 328) :

Et cantu querulæ rumpent arbusta cicadæ.

Et Némésien lui-même ne les loue pas toujours (*Egl.* I, 2) :

...Et raucis resonant tua rura cicadis.

Pour revenir aux Grecs, tout le monde sait qu'Anacréon a consacré une ode entière à l'éloge de la Cigale :

O cigale mélodieuse !....
Nous aimons ton chant prophétique,
De l'été doux avant-coureur.
Les Muses daignent te sourire,
Et tu tiens du dieu de la lyre
L'éclat de tes joyeux accents.
Sur toi la douleur, ni les ans,
N'exercent jamais leur empire.
Des bois oracle harmonieux,
Fille innocente de la terre,
Ta substance pure et légère
Te rend presque semblable aux dieux [1].

Platon, de qui le philosophe Timon compara la douce éloquence au chant des cigales qui habitaient les bocages

jours, que Servius et Probus sont les scholiastes de Virgile, Acron et Porphyrion les scholiastes d'Horace, Donat et Calphurnius les scholiastes de Térence. Ce mot s'applique même très-bien à ceux des modernes qui font sur les classiques de petites notes courtes et explicatives à la manière des vieux scholiastes.

« Je remarquerai enfin qu'en restreignant ce mot aux seuls interprètes des auteurs grecs, la définition donnée par MM. de Wailly serait encore trop vague; car tous les commentateurs des auteurs grecs ne sont pas précisément des scholiastes, et ce ne serait pas s'exprimer avec assez de propriété que d'appeler *scholies* les vastes commentaires d'Eustathe sur Homère. » Ω

[1] Ode XLIII, traduction de M. de Saint-Victor.

d'Académus[1], fut lui-même un grand admirateur de cet insecte. Dans le *Phèdre,* quand il décrit, en termes si élégants, le platane de l'Ilissus, il anime le paysage par *le chœur mélodieux des cigales.* Avant Platon, Ésope avait fait dire à sa Cigale (fable 134) : « Je chantais et char- « mais les voyageurs. »

Les Grecs avaient une fable assez peu connue et dont nos recueils ne parlent pas. Ils racontaient[2] que certains hommes, enchantés de la voix des Muses, s'étaient laissés mourir de faim, occupés qu'ils étaient de l'unique soin de les écouter et de les imiter, et que les Muses, touchées de leur sort, les avaient métamorphosés en cigales. Les Grecs aimaient-ils les cigales à cause de la fable, ou firent-ils la fable parce qu'ils aimaient les cigales?

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce goût leur dura jusque dans les derniers temps : les Athéniennes portaient des cigales dans leurs cheveux; Aristænète loue la cigale dans les termes mêmes de Platon qu'il copie; le sophiste Himérius, en plusieurs endroits de ses discours, la place à côté du rossignol. Mais tandis que ces insectes importuns et criards étaient adorés en Grèce par les poëtes et les beaux esprits, il se trouvait certains profanes qui les portaient au marché proprement enfilés, et d'autres profanes de bien mauvais goût les achetaient et les mangeaient à leur souper. Mais il faut voir comme le naïf Ælien s'indigne de cette barbarie. « Ils ne savent pas, « s'écrie-t-il, ces hommes voraces, qu'ils offensent les « Muses, filles de Jupiter[3]! »

[1] Diogène Laërce, III, 7.

[2] Platon, *Phèdre*, § 90.

[3] Ælien, *Hist. des animaux*, XII, 6.—M. Boissonade, dans une des *notules* les plus attiques de son *Anacréon*, a donné (p. 125) les citations grecques relatives à la cigale dont on vient de lire ici l'équivalent. Il examine ensuite laquelle vaut le mieux des deux leçons Φίλυπνε ou Φίλυμνε, mot qu'on lit au vers 16e du morceau anacréontique qu'il annote ; il se décide pour Φίλυμνε, et voici

J'ignore si les Grecs d'aujourd'hui ont pour les cigales la même estime que leurs ancêtres et s'ils oseraient, à l'imitation d'Homère et de Timon, comparer à des cigales leur Eugénius et leur Miniati[1].

comment il finit cette petite annotation : *Potest tamen esse* Φίλυπνε *quæ somnos susurro suadet. Tali epitheto raucum et stridulum animalculum non ornaremus, sed veteribus fuit in deliciis.* — On ne s'étonnera pas, après cela, que des notules pareilles, et il y en a beaucoup, ajoutent un lustre singulier à la plupart des auteurs qui en sont ornés.

(*Note de l'Editeur.*)

[1] M. Boissonade a noté, en marge de son article, un extrait du *Mercure de France*, du 15 novembre 1778. Comme, sans doute, il en admettait l'exactitude, nous le donnons au lecteur :

« Les cigales furent jadis un objet de mode à Péking : le gouvernement s'y intéressa et créa une charge de *Grand-Cigaliste*, avec gros appointements. Cette charge obligeait celui qui en était revêtu à fournir à la cour, chaque année, une certaine quantité de cigales vivantes, de toutes tailles et couleurs. En visite, on en portait avec soi, on les peignait sur les meubles, sur les habits, on les imitait dans les parures et les coiffures des femmes. Quant à la charge de Grand-Cigaliste, elle ne doit pas surprendre : On sait que Louis XIII s'amusait à la chasse du cormoran et qu'alors on créa la charge de *Grand-Cormorantier* qui existait même encore sous le règne de Louis XV. » (*Mémoires sur la Chine*, par les missionnaires de Péking, tome XIII[e].)

(*Note de l'Editeur.*)

APPENDICE

BIOGRAPHIES

I

BAST[1].

M. Frédéric-Jacques Bast, conseiller de légation du grand-duc de Hesse, chevalier de l'ordre de Hesse, correspondant de l'Institut impérial, est mort le 13 de ce mois, frappé d'apoplexie, et il a été inhumé ce matin au cimetière de Mont-Louis.

M. Bast était né, vers 1772, dans les Etats du landgrave de Hesse-Darmstadt. Il tenait de son père qui fut, pendant trente ans, recteur du gymnase de Bouxwiller, le goût des lettres classiques, et fit sous lui ses premières études. Après avoir donné quelques années aux exercices du gymnase, il se rendit à l'université d'Iéna, où il suivit particulièrement les leçons de M. Griesbach, le plus célèbre des philologues sacrés, et de M. Schütz, si connu par son édition d'Eschyle.

Son premier essai dans la littérature savante fut un *Commentaire* critique sur le *Banquet* de Platon que suivit, bientôt après, un *spécimen* d'une nouvelle édition d'Aristænète [2]. Ces deux ouvrages annonçaient ou plutôt montraient déjà cet esprit de saine critique, ce jugement sûr, cette connaissance singulière de la langue grecque, cette vaste lecture dont M. Bast a donné depuis de si grandes preuves.

[1] *Journal de l'Empire*. Nécrologie du 17 novembre 1811.
[2] Voy. ci-dessus, n° xxv.

Il habitait alors Vienne, et était attaché à M. de Ian, résident de Hesse-Darmstadt. Le landgrave, qui connaissait tout le mérite et toute la capacité de M. Bast, le nomma secrétaire de sa légation au congrès de Rastadt, et il fut si charmé de sa conduite et de ses talents, qu'à la paix il le plaça avec le même titre auprès de M. le baron de Pappenheim, son ministre à Paris. L'affaire longue et difficile des indemnités donna à M. Bast de nombreuses occasions de prouver à sa cour toute l'étendue de son zèle, et le prince, en témoignage d'estime et de satisfaction, le fit chevalier de son ordre; distinction d'autant plus honorable, que cette décoration n'est donnée ordinairement qu'à des gentilshommes et à des militaires.

Vers la même époque, M. Bast fut nommé conservateur, en survivance, de la bibliothèque de Darmstadt : il avait préféré cette place à des titres plus brillants qu'il eût pu demander, mais qui auraient moins convenu à ses goûts et à ses habitudes littéraires. En effet, M. Bast n'avait pas cessé de cultiver les lettres savantes, auxquelles il devait la faveur de son prince, et, à l'exemple de Reuchlin, de Rutgers, de Grotius, de Spanheim, il joignit toujours les travaux de la philologie à ceux de la diplomatie.

Il avait profité de son séjour à Paris pour collationner ou copier un nombre considérable de manuscrits grecs; et l'on put juger de l'importance de ses découvertes par la *Lettre critique* qu'il adressa, en 1805, à un ami qui lui doit beaucoup, et qui le regrettera éternellement [1]. Cet ouvrage mit M. Bast au premier rang des philologues qui s'occupent de la critique verbale. Sa réputation s'augmentera encore, s'il est possible, quand on connaîtra davantage la nouvelle édition de *Grégoire de Co-*

[1] Cet ami n'est autre que M. Boissonade. Voir à ce sujet la *Notice* de M. Naudet, ci-dessus, p. LXXVIII. (*Note de l'Éditeur*).

rinthe publiée cette année à Leipsick par les soins du savant M. Schœfer. Les notes que M. Bast a données à l'éditeur, et surtout sa dissertation paléographique, sont un chef-d'œuvre d'érudition et de sagacité, et il est hors de doute que ce beau travail avancera singulièrement les progrès de la critique verbale, dont il assure la marche et facilite les procédés.

Après avoir tracé fort à la hâte cet aperçu de la vie publique et littéraire de M. Bast, je voudrais faire connaître son caractère, dire combien son commerce était doux et sûr, parler de l'aménité de son esprit et de son égalité (qualités si rares dans les hommes voués aux études sérieuses!); enfin, montrer par quelques faits combien son cœur était humain, affectueux et sensible; mais je ne le puis maintenant. J'ai parlé avec quelques détails de la science, et des travaux, et des talents de M. Bast, parce que ce récit est naturellement froid et fait au chagrin une sorte de distraction; mais il me serait impossible aujourd'hui de m'étendre de même sur tant de qualités aimables et bonnes qui le distinguaient, et que j'ai si parfaitement connues et observées de si près dans une intimité de onze années : ce ressouvenir est encore trop vif et trop douloureux.

II

BRUNCK [1].

Brunck (Richard-François-Philippe), ancien commissaire des guerres et receveur des finances, membre as-

[1] Voy. *Biographie universelle* de Michaud.

—M. Boissonade, devenu l'un des auteurs de la *Biographie universelle* de Michaud, se trouva forcé d'apprécier plusieurs fois, dans le *Journal de l'Empire*, le *Dictionnaire historique* de Chau-

socié de l'Académie des inscriptions, et depuis de l'Institut national, naquit à Strasbourg, le 30 décembre 1729. Il fut élevé à Paris, chez les jésuites, et y fit d'excellentes études; mais étant entré dans les affaires immédiatement après le collége, il négligea cet heureux commencement. Ce ne fut que longtemps après qu'il revint à la littérature, et prit pour les poëtes de l'antiquité cette passion qui a fait sa gloire et le charme de la plus grande partie de sa vie.

Étant en quartier d'hiver à Giessen, pendant les campagnes de Hanovre, il se trouva logé chez un professeur qui, par ses conseils et par son exemple, réveilla chez lui le goût des lettres, et le ramena à la lecture des classiques. Revenu à Strasbourg, Brunck donna à

don et Delandine, publié par Prudhomme; voici en abrégé un curieux article du 20 mai 1810 :

« Tandis que MM. Michaud préparent pour l'impression leur *Dictionnaire universel de Biographie ancienne et moderne,* M. Prudhomme, publie, sous le titre que je viens de transcrire, la neuvième édition du *Nouveau Dictionnaire historique* de M. Chaudon. Cette concurrence aura peut-être pour les lettres un résultat avantageux : les auteurs, animés d'une honnête émulation, vont se disputer à qui fera des articles plus exacts et plus soignés: les deux ouvrages gagneront à cette rivalité. Pourquoi, au lieu de voir cette double spéculation d'une manière noble et désintéressée, M. Prudhomme s'échappe-t-il contre ses rivaux en termes peu mesurés? Pourquoi les appelle-t-il *spoliateurs éhontés ?* Il croit donc que l'on n'a pas le droit de faire un Dictionnaire nouveau, parce qu'il en réimprime un ancien? Il s'imagine apparemment qu'il n'y a pas moyen de composer la *Biographie universelle* sans piller le *Dictionnaire historique.* Je crois que c'est assez répondre à ces reproches peu raisonnables que de les rapporter, et je ne m'y arrête pas davantage.

« En 1805, j'ai rendu compte dans le *Mercure* (t. XX.) de la huitième édition. Mes observations, écrites avec impartialité, n'ont pas été inutiles au nouvel éditeur; aujourd'hui que je suis un de ses rivaux, ma critique ne sera ni moins mesurée ni moins équitable, et je tâcherai qu'il puisse encore en tirer quelque profit. Si par hasard je m'écartais de l'exacte impartialité dont je m'impose la loi, au moins ce ne sera pas M. Prudhomme qui en souffrira, ni qui aura le droit de s'en plaindre. Placé parmi les

l'étude du grec tous les moments dont il put disposer. On le vit, âgé de trente ans, et revêtu d'une charge publique, aller, ses livres sous le bras, aux leçons particulières du professeur de grec de l'Université. Ce professeur était un homme de peu de goût, mais qui possédait à fond le matériel et le mécanisme de la langue. Il n'en fallait pas davantage à Brunck.

Doué du goût le plus exquis, du sentiment le plus délicat des beautés littéraires et de l'harmonie poétiques, il n'avait besoin que des leçons d'un grammairien. L'enthousiasme qui lui avait fait entreprendre cette pénible étude s'augmenta tellement par le plaisir d'en avoir surmonté les difficultés, qu'il en vint à se persuader que toutes les négligences qu'il remarquait dans

collaborateurs de l'autre Dictionnaire, je dois, en jugeant le sien, me laisser plutôt soupçonner d'indulgence qu'accuser de trop de sévérité...

« Parmi les bons articles que j'ai pu remarquer, je citerai *Aboulféda*..., *Apollonius Dyscole*. Si je ne cite pas l'article *Villoison*, c'est qu'il n'est pas convenable que je loue l'exactitude d'un article dont je suis l'auteur : M. Prudhomme a tout simplement extrait la notice nécrologique que j'avais donnée dans le vingtième volume du *Mercure*. Il y a seulement ajouté quelques grosses fautes d'impression. En voici un exemple : je disais que Villoison avait communiqué à M. Bast les notes de Valois sur Lucien. L'éditeur, qui apparemment ne connaît point M. Bast, s'est rappelé que le Lucien de M. Belin a paru chez le libraire Bastien, et ne doutant pas que je n'eusse, par distraction, écrit Bast au lieu de Bastien, il a cru faire merveille en rétablissant le nom qu'il supposait maladroitement abrégé.

« Si quelque jour M. Prudhomme s'aperçoit que l'article *Villoison* de l'autre *Dictionnaire* a quelque ressemblance avec le sien, j'espère qu'il ne criera pas au plagiaire, au *spoliateur*, et qu'il me laissera user de mon bien. Au reste, je le remercie fort sincèrement de l'honneur qu'il m'a fait, en cette occasion et en quelques autres, de m'emprunter mes recherches.

« L'article *Brunck* doit être compté parmi les meilleurs; il est seulement dommage que le rédacteur n'ait pas un peu plus soigné son style; qu'il ait écrit que Brunck s'était pénétré d'une *sensation* à la cadence poétique, et que *tout à coup* il perdit *tout à fait* le goût de la littérature grecque. » Ω

les poëtes grecs n'étaient que des négligences de copiste. Dans cette conviction, il corrigeait les vers, les déplaçait, les bouleversait avec une audace souvent heureuse, sous le rapport du goût et du sentiment poétique; mais ces hardis changements, que les anciens eux-mêmes n'auraient peut-être pas toujours désavoués, étaient, sous le rapport critique, absolument condamnables. Des personnes qui l'ont vu, et qui ont vu sa bibliothèque et ses manuscrits, nous ont appris qu'il s'était abandonné, sans aucune réserve, à cette fureur de corriger, principalement dans les notes marginales de ses livres, et dans les nombreuses copies qu'il faisait des poëtes grecs, pour son plaisir encore plus que pour son usage.

Renfermés dans le cabinet de Brunck, ces badinages philologiques étaient sans conséquence, et, s'il y a un plus utile emploi du temps et de la science, il n'y en a guère de plus innocent. Malheureusement, cette manie capricieuse de refaire les textes dépare aussi quelquefois les éditions qu'il a données au public. Bien qu'il y ait été beaucoup plus circonspect et plus prudent que dans ses travaux particuliers, cependant il corrige trop souvent sans autorité et de pure fantaisie; aussi le voit-on, en plus d'un endroit, se repentir en note de la correction mise dans le texte, en proposer une autre, dont il se repent encore dans le supplément. Cette légèreté, cette témérité, diminuent beaucoup la confiance du lecteur érudit, et l'on ne doit user qu'avec précaution des éditions de Brunck, même des meilleures.

Mais ces défauts, quoique très-graves, ne doivent pas nous empêcher de reconnaître que ce grand critique a rendu à la littérature grecque des services signalés, et que, depuis la renaissance des lettres, peu d'hommes ont aussi efficacement contribué à leur progrès. Ce qu'il a fait dans un espace de vingt ans est vé-

ritablement étonnant. Il y a tel de ses ouvrages, l'*Anthologie*, par exemple, ou *Aristophane*, ou *Sophocle*, qui seul eût pris à un autre savant la moitié du temps que Brunck a mis à les faire tous. Au reste, il est juste d'observer que sa méthode était fort expéditive. Il évitait les recherches d'érudition ; il ne faisait pas de commentaires, point de dissertations; il établissait le texte sur la comparaison des éditions, sur le collationnement fort succinct des manuscrits, sur ses conjectures et celles des critiques, et n'écrivait, en général, que de courtes notes, où il parlait des changements qu'il avait faits, ou de ceux qu'il voudrait faire. J'ajoute que Brunck avait beaucoup de loisir, de plus il était riche, et ne dépendait point des caprices des libraires. Quand il avait préparé une édition, il pouvait la faire imprimer sans délai ni lenteurs.

Son premier ouvrage est l'*Anthologie grecque*, qu'il publia sous le titre d'*Analecta veterum Poetarum græcorum* (Strasbourg, 1776, 3 vol. in-8°). Outre les épigrammes connues, et la partie jusqu'alors inédite de l'*Anthologie*, ce recueil contient Anacréon, Callimaque, Théocrite, Bion, Moschus, et plusieurs petits poëmes que l'on est à la fois étonné et charmé d'y trouver; car ils n'appartiennent réellement pas à l'*Anthologie;* aussi M. Jacobs a-t-il pu se croire autorisé à les retrancher de la réimpression qu'il a donnée des *Analecta*. Comme critique, Brunck a, dans cette édition, commis de très-grandes fautes. Il a perpétuellement corrigé le texte d'une manière arbitraire, et n'a même pas eu l'attention d'en avertir en note. Le savant Wyttembach, tout en louant la doctrine et le zèle de l'éditeur, a fort justement blâmé cet excès de témérité et d'inexactitude[1]. Brunck, qui avait fait entrer Anacréon dans son recueil

[1] Voy. *Bibliotheca critica*, tome Ier, 2e partie, page 41.

des *Analecta*, en donna, en 1778, une petite édition séparée, et le fit réimprimer deux fois en 1786. Ces deux dernières impressions, pour lesquelles Brunck profita des bonnes leçons du manuscrit du Vatican, offrent chacune des différences que Larcher a soigneusement indiquées dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (t. XLVIII, p. 237).

Dans cet intervalle de huit années, entre la première et la huitième édition d'Anacréon, Brunck avait été occupé de travaux d'une haute importance. En 1779, il donna, en deux petits volumes, et comme essai d'une collection complète des poëtes dramatiques grecs, l'*Electre* et l'*Édipe Roi* de Sophocle; l'*Andromaque* et l'*Oreste* d'Euripide. Schweighæuser, si connu par ses excellents travaux sur les historiens grecs, en fut l'éditeur. Le *Prométhée*, les *Perses*, les *Sept devant Thèbes* d'Eschyle, et la *Médée* d'Euripide, parurent aussi en 1779, réunis dans un volume publié l'année suivante et qui contient l'*Hécube*, les *Phéniciennes*, l'*Hippolyte* et les *Bacchantes*. Ces différentes éditions, dont la critique était, en général, sage et réservée, dont l'exécution était très-belle, donnaient la plus grande impatience de voir le *Sophocle* complet, dont Brunck annonçait la publication comme prochaine; mais il se laissa distraire par d'autres idées. Ensuite on vit paraître les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, corrigés avec un soin et une exactitude remarquables (Strasbourg, 1780, in-8°); mais on regretta que Brunck n'ait pas fait imprimer le scholiaste. Apollonius était un des auteurs favoris de Brunck, et il avait commencé à le traduire en français. Quand il sut que Caussin en préparait une traduction, il lui envoya tous ses papiers et, comme il les appelait, ses *broutilles* sur Apollonius, mais ce n'était qu'une ébauche dont Caussin ne put tirer une grande utilité. La publication d'Apollonius fut suivie de celle d'Aristophane

(Strasbourg, 1783, 3 vol. in-8°). Quoique cette importante édition porte quelques marques de précipitation, elle n'en est pas moins, pour la critique, infiniment supérieure à toutes celles qui existaient alors, et on ne l'a pas encore surpassée. Brunck joignit au texte une excellente traduction latine, et il la disposa typographiquement de manière que l'on pût se la procurer à part. Sous le titre de Ἠθικὴ ποίησις sive *Gnomici poetæ græci,* il donna, en 1784, dans un petit in-octavo parfaitement imprimé (comme le sont, au reste, toutes ses éditions), les fragments de Théognis, de Solon, de Simonide, et plusieurs autres morceaux de poésie didactique et morale. Brunck, qui n'avait pas négligé les lettres latines, mit au jour, en 1785, une édition de *Virgile*, qui est fort estimée pour la correction du texte; elle reparut, en 1789, de format inquarto : la première impression était in-octavo. Le *Sophocle,* si longtemps désiré et retardé par tant d'obstacles, fut enfin publié à Strasbourg, en 1786, et répondit à l'attente des savants : c'est le chef-d'œuvre de Brunck. Cette édition de 1786 est en 2 vol. in-4°; en 1788, il en parut une autre, en 3 vol. in-8°, qui ne fut tirée qu'à deux cent cinquante exemplaires; elle renferme quelques notes de plus que la précédente, mais on y a omis les scholies et l'index. Il y en eut une 3e édition (1786-89, 4 vol. in-8°).

Le roi, à qui Brunck avait offert un exemplaire inquarto, imprimé magnifiquement sur peau de vélin, lui accorda, en récompense de ses utiles travaux, une pension annuelle de 2,000 fr. Brunck perdit cette pension à l'époque de la Révolution, mais par la suite elle lui fut rendue. Comme sa traduction d'Aristophane avait prouvé qu'il connaissait parfaitement le style des comiques latins, on le pria de revoir le *Plaute,* publié en 1788 dans la collection de Deux-Ponts, et les soins qu'il donna à cette édition la firent beaucoup rechercher.

Vers ce temps, la Révolution française vint interrompre ses études littéraires. Il entra avec ardeur dans les nouvelles idées, et fut un des premiers membres de la Société populaire de Strasbourg. Au reste, ses amis ont rendu témoignage à sa modération, et ce qui la prouve encore mieux, c'est que, pendant la Terreur, il fut enfermé à Besançon, et ne sortit de prison qu'après la mort de Robespierre. En 1791, il avait été obligé, par des raisons de fortune, de vendre une portion de sa bibliothèque, et il fut, en 1801, forcé de recourir encore à cette ressource. Il aimait ses livres passionnément, et cette privation lui fut d'abord très-amère. Quand on parlait devant lui de quelque auteur qu'il avait possédé, les larmes lui venaient aux yeux. De ce moment, les lettres grecques, auxquelles il devait sa réputation, lui devinrent tout à fait odieuses : il conserva pourtant quelque goût pour les poëtes latins, et fit imprimer une superbe édition de Térence (Bâle, 1797, gr. in-4°). Plaute devait paraître dans le même format : c'était le désir de Brunck, et son travail était tout prêt pour l'impression ; mais sa mort, arrivée le 12 juin 1803, empêcha l'exécution de ce projet. Le manuscrit de Plaute est entre les mains d'un libraire de Strasbourg, qui en fait espérer la publication.

On a remarqué que Brunck, qui a publié tant de poëtes grecs, n'a jamais remis à l'imprimeur un exemplaire imprimé d'une édition antérieure ; il donnait toujours un texte écrit de sa propre main. Lorsqu'après avoir fait une copie bien nette d'un auteur qu'il destinait à l'impression, il trouvait nécessaire d'y faire de nombreux changements, il le transcrivait de nouveau d'un bout à l'autre. C'est ainsi qu'il a copié deux fois tout Aristophane, et Apollonius, au moins cinq fois. Plusieurs de ces copies sont conservées aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Paris, avec beaucoup d'autres

papiers de la main de Brunck. Au nombre des plus intéressants est une lettre française sur le *Longus* de Villoison. Brunck, qui était tranchant et très-caustique, comme ses notes imprimées n'en offrent que trop de preuves, critique Villoison avec fort peu de ménagement. Un éditeur de Longus pourrait extraire de cette lettre quelques bonnes observations ; Bast, dans ses remarques sur *Grégoire de Corinthe*, en a cité un passage assez curieux.

III

HOLSTENIUS[1].

Holstenius (Luc), dont le nom allemand était Holste et non Holstein, naquit en 1596. Quand il eut achevé ses études dans le gymnase de Hambourg, sa patrie, il se rendit à Leyde. Vossius, Meursius, Heinsius, Scriverius, faisaient alors l'ornement de l'Université de cette ville. Il suivit exactement leurs leçons, et, après avoir été leur disciple, il devint leur ami. Vers le même temps, il se lia avec le célèbre Cluvier, qui le prit pour son compagnon de voyage, lorsque, vers 1618, il parcourut à pied l'Italie et la Sicile. Ce voyage fini, Holstenius revint à Leyde, où il reprit le cours de ses études, et, pour suppléer à son peu de fortune, il se chargea d'une éducation particulière.

Une plus belle carrière sembla, peu de temps après, s'offrir à ses talents. Une place vaquait dans le gymnase de Hambourg, il la demanda : son mérite était incontestablement plus grand que celui de ses concurrents; d'ailleurs ils étaient étrangers, et l'on ne doutait pas que le Sénat

[1] *Biographie universelle* de Michaud.

ne s'empressât, pour l'honneur et l'avantage de l'école, de favoriser Holstenius, où plutôt de lui rendre justice. Mais il en fut autrement. On le rejeta, pour lui préférer un homme inconnu. Profondément sensible à ce déplaisir, Holstenius renonça dès lors pour jamais à sa patrie, et résolut de consacrer aux étrangers des talents qu'elle dédaignait. Ses liaisons avec Cluvier lui avaient inspiré le goût de la géographie savante, et il avait formé le projet de donner un recueil complet de tous les petits géographes grecs et latins.

En 1622, il passa en Angleterre avec l'intention d'y recueillir, dans les bibliothèques publiques et particulières, des matériaux et des secours pour l'exécution de ce grand travail. Après deux ans de séjour à Londres et à Oxford, il se rendit à Paris, où il fut bientôt admis dans la société des frères Dupuy et de tous les hommes distingués par l'érudition. Le président de Mesmes, touché de son mérite, lui confia la garde de sa bibliothèque, emploi doux et commode, qui le mettait au milieu des livres qu'il aimait. C'est vers cette époque qu'il faut placer sa conversion à la religion catholique. Quelques biographes ont attribué son changement de communion au ressentiment qu'il avait conservé de l'injuste préférence donnée à ses concurrents par le Sénat de Hambourg. Mais cet événement était déjà trop ancien pour que Holstenius pût en garder alors un souvenir bien vif. M. Bredow a prétendu qu'il ne s'était fait catholique que pour avoir un libre accès dans les bibliothèques d'Italie qu'il avait le projet de visiter. Ce motif n'est ni plus chrétien, ni plus vraisemblable que l'autre. Les bibliothèques d'Italie n'étaient pas plus alors qu'à présent fermées aux protestants, et il ne fallait pour y entrer, ni soutane, ni billet de confession. Il vaut mieux en croire Holstenius lui-même, sur les motifs de sa conversion :

« Depuis le moment, écrit-il à Peiresc, où je com-
« mençai, fort jeune encore, à goûter la philosophie
« platonicienne dans les ouvrages de Maxime de Tyr, de
« Chalcidius et d'Hiéroclès, je sentis naître en mon
« âme un vif désir, d'abord d'approfondir, puis d'é-
« claircir et de propager, autant qu'il serait en moi,
« cette divine méthode de philosophie. L'utilité infinie
« que je retirai bientôt de ces recherches me confirma
« singulièrement dans cette pensée. En effet, voyant
« que Bessarion, Steuchus et d'autres philosophes,
« confirmaient, par les écrits des Pères, la doctrine de
« Platon, je m'enfonçai tout entier dans la lecture des
« ouvrages où il est traité, soit en grec, soit en latin, de
« cette théologie contemplative et mystique, par la-
« quelle l'âme s'élève vers Dieu. Cette lecture me con-
« duisit à admirer de toute mon âme la manière solide
« et divine dont les Pères philosophent, et je me vis
« placé, à mon insu, presque dans le sein de l'Église
« catholique. Saint Augustin, dans ses *Confessions*, fait
« de lui-même un semblable récit. Ces contemplations
« divines élevèrent tellement mon âme à la connais-
« sance de la vérité, l'affermirent tellement, que désor-
« mais elle ne se traîna plus autour de ces petites
« questions et de ces minutieuses difficultés dont les
« novateurs ont coutume d'embarrasser l'affaire de la
« foi. »

On a dit que les jésuites, et particulièrement le P. Sirmond, avaient eu une grande part à la conversion de Holstenius, et que la société fit beaucoup d'efforts pour se l'attacher. Cela est avancé sur des indices qui ne sont pas des preuves. Nous avons quelques lettres de Holstenius au P. Sirmond, mais elles sont très-postérieures à l'époque dont il s'agit, et il n'y est parlé que de littérature.

« J'ai toujours évité avec le plus grand soin, écrit-il

« à Peiresc, d'offenser en rien quelqu'un de cette « société, qui change en causes publiques les causes « particulières, mais je la cultive avec toute sorte d'hon- « nêtetés et de bons offices, et je reconnais que je ne « lui ai pas de médiocres obligations. » Cette lettre est de 1634, huit ans environ après la conversion d'Holstenius, et les *obligations* dont il est question peuvent s'entendre des démarches que le général de la société faisait auprès du cardinal Barberini pour faire obtenir à Holstenius quelque place stable et lucrative.

Au reste, si nous avons remarqué qu'il n'est pas bien prouvé que les jésuites aient opéré le changement de religion de Holstenius, ni qu'ils aient voulu lui faire prendre leur habit, c'est uniquement par esprit d'exactitude : car il serait fort vraisemblable et fort naturel qu'ils eussent tâché de gagner à la communion catholique et à leur société un homme de ce mérite.

Les frères Dupuy avaient inspiré au célèbre Peiresc une grande estime pour le jeune Holstenius. Peiresc, qui fut toujours plein d'un zèle ardent pour les lettres et les littérateurs, le recommanda fortement au cardinal François Barberini, qui, à cette époque, était en France, avec le titre de nonce du pape Urbain VIII, son oncle. En 1627, Holstenius partit pour Rome, et il vécut dans le palais du cardinal, qu'il appelle justement son Mécène, son patron, son bienfaiteur. Il fut bientôt lié avec les hommes les plus distingués par leur rang dans les lettres et dans le monde : on le cherchait, on allait au-devant de lui. Enfin, il ne réussit pas moins en Italie qu'il ne l'avait fait en Angleterre et en France. La bibliothèque du Vatican lui offrit beaucoup de secours pour son projet favori d'une édition des *Petits géographes*. Il se plaignit souvent des obstacles que lui opposait le peu de complaisance du gardien, qu'il compare au dragon des Hespérides. C'était alors Contitoro qui

exerçait cette fonction. A Contitoro succéda Horace Giustiniani, dont il n'eut pas à se louer davantage, et dont il se plaint aussi, quoique avec moins d'amertume.

L'étude des platoniciens, qu'il avait toujours aimés, le détournait un peu de ses géographes. Peiresc lui avait fait présent de plusieurs ouvrages inédits de Iamblique, de Proclus, d'Olympiodore, d'Hermias, de Damascius, de Théon, de Psellus, et, dans son zèle, Holstenius rêvait qu'il pourrait donner au monde savant le recueil de tous ces philosophes traduits et commentés. A ces deux grands desseins, il joignit celui d'une collection considérable d'homélies inédites de Pères grecs, recueillis par ses soins dans les différentes bibliothèques des pays qu'il avait successivement habités. Il avait même déjà, en 1627, contribué utilement à l'édition de saint Athanase, publiée par les libraires de Paris. Il était en même temps fort occupé de géographie positive. Il avait fait, pour son cardinal, une carte de tout le territoire de Rome, qui avait eu beaucoup de succès et qui devint pour lui l'occasion et la cause de travaux très-considérables sur les voies romaines et sur les provinces appelées Suburbicaires. Il méditait un ouvrage où il aurait consigné ses recherches, redressé les nombreuses erreurs de Cluvier, et où il aurait, d'après les passages des auteurs, étudiés soigneusement sur le terrain et la mesure à la main, établi les véritables positions des lieux. Cet ouvrage n'a pas paru ; mais il reste quelques-unes de ses observations dans des notes sur Cluvier, que nous indiquerons plus bas, et dans les cartes de la galerie géographique du Vatican, qui fut, en 1632, restaurée sous sa direction.

A cette époque, l'existence d'Holstenius n'était pas encore fort brillante. Il est vrai que son cardinal lui avait obtenu la prévôté de l'église de Hambourg ; deux canonicats, l'un dans l'église de Brême, l'autre dans

celle d'Eutin ; une prébende et deux bénéfices simples dans celle de Lubeck. Mais la guerre de Trente ans, qui désolait alors l'Allemagne, ne lui permettait pas d'en prendre possession , et plus tard, la paix, en confirmant les droits des luthériens, lui ôta de ce côté tout espoir de fortune. Il semble, au reste, qu'il était vers le même temps chanoine de Cambrai et de Cologne, et ces deux bénéfices n'étaient pas, comme les autres, au pouvoir des protestants.

Il fut, en 1629, chargé d'une mission qui lui fut très-avantageuse. Le pape l'envoya porter à Varsovie le chapeau de cardinal au nonce Santa-Croce, qui lui fit un présent considérable, et dont il s'acquit l'estime et la bienveillance.

Il revint à Rome, ayant encore augmenté ses collections littéraires ; car il avait dans toutes les villes visité les bibliothèques et recueilli partout des matériaux et des secours pour les grands travaux qui l'occupaient, mais qu'il ne terminait pas, parce qu'il attendait toujours quelque pièce importante qui lui manquait (Denis de Byzance, par exemple, dont P. Gilles avait eu un manuscrit que l'on pouvait retrouver), ou parce qu'il ne pouvait jamais réussir à se contenter ; peut-être aussi parce qu'il craignait les jugements du public, et surtout parce qu'il était, à ce qu'il semble, de ces esprits laborieusement paresseux, qui aiment à changer d'occupation, à passer d'une étude à une autre, et qui, commençant dix ouvrages immenses, finissent par ne laisser que des recueils et des notes.

A ses projets déjà si vastes, il en joignit bientôt un autre, celui d'un recueil de tous les monuments, de tous les actes qui concernent l'histoire des papes. Une lecture critique d'Anastase le Bibliothécaire, écrivain très-utile et trop négligé, l'avait jeté dans cette nouvelle étude. Il s'aperçut bientôt qu'Alph. Chacon, Panvinio,

Platina, et les autres biographes des souverains pontifes laissaient beaucoup à désirer, et s'étant mis à chercher dans les bibliothèques de Rome, il trouva un nombre immense de documents inédits de la plus grande importance : mais il recueillit et ne publia rien.

La critique de la *Bible*, les monuments anciens, l'occupèrent aussi. Il collationna des manuscrits de l'*Ancien Testament*, il fit un recueil considérable d'inscriptions. Mais ces travaux furent, ainsi que tous les autres, perdus pour le public. Balzac, dans une lettre à l'abbé Bouchard, a critiqué agréablement cette manie de Holstenius d'amasser toujours et de ne rien publier, ou de ne donner que de très-courts morceaux. Cet abbé Bouchard vivait à Rome dans l'intimité d'Holstenius. « Je ne « doute point, lui dit Balzac, des grandes richesses de « M. Holstenius, je me plains seulement de son bon « ménage. Que sert l'abondance sans la libéralité?... Il « faudrait qu'il possédât moins, ou qu'il donnât davan- « tage. Et quoique je sache qu'il amasse pour la pos- « térité, et qu'il enrichira nos neveux, il me semble « qu'il ne devrait pas cependant nous déshériter, ni « garder la meilleure partie de sa gloire pour un avenir « qu'il ne verra point. » En 1636, le cardinal s'attacha plus particulièrement Holstenius : il lui confia la garde de sa bibliothèque, que quittait Suarès, promu à l'évêché de Vaison, et l'ayant fortement recommandé au pape Urbain VIII, il obtint pour son protégé un canonicat au Vatican.

Le successeur d'Urbain, Innocent X, ne témoigna pas moins de bienveillance à Holstenius : il le fit garde de la bibliothèque du Vatican, et avait même l'intention de lui donner le chapeau, en reconnaissance du zèle avec lequel il s'était employé pour accommoder les différends qui existaient entre lui et les Barberini. Holstenius fut aussi dans la faveur d'Alexandre VII, qui porta la tiare

après Innocent X, Alexandre le fit son commensal ; il le chargea de plusieurs grandes affaires. Ce fut Holstenius qui fut envoyé à Insprück, auprès de la reine Christine, pour recevoir son abjuration, et l'admettre dans la communion catholique. Cette distinction tenait très-probablement au même motif qui l'avait fait choisir pour le voyage de Pologne, à sa connaissance de la langue allemande, que personne à la cour de Rome n'entendait et ne parlait. C'est ainsi qu'il avait été employé à la conversion de Frédéric, landgrave de Darmstadt, qui se fit catholique en 1637. Depuis, il employa son éloquence, avec un égal succès, à la conversion d'un grand seigneur danois nommé Randzaw.

Quoique catholique très-zélé, Holstenius s'opposa autant qu'il fut en lui à la censure, souvent trop rigoureuse, que la congrégation de l'*Index* exerçait contre les ouvrages des réformés. Il obtint que le livre de Grotius, *Sur la liberté de la mer,* pût se vendre publiquement à Rome. Il défendit aussi l'*Aristarque sacré* de Dan. Heinsius auprès de son cardinal. A cette occasion, nous traduirons un passage d'une de ses lettres : « Un des cardinaux les « plus distingués, qui se croit et à qui beaucoup de gens « croient un esprit peu commun, se trouvait, il n'y a « pas longtemps, à la congrégation de la censure des li- « vres, où il était question d'*expurger* la bibliothèque de « Gessner, et comme les noms de tant d'écrivains lui don- « naient de l'impatience, il dit tout à coup que, s'il en était « le maître, il brûlerait la plus grande partie des livres, « et particulièrement jusqu'au dernier ceux qui traitent « de littérature et d'érudition littéraire; en un mot qu'il « ne conserverait qu'un petit nombre de théologiens et « de jurisconsultes. » Le savant bibliothécaire avoue qu'il n'osa pas prendre en ce moment la défense des lettres contre un si injuste préjugé, mais il témoigna suffisamment ce qu'il en pensait en s'abstenant dès ce

jour de paraître aux assemblées de cette congrégation.

Ce qu'il faut encore remarquer et louer dans le caractère d'Holstenius, c'est un extrême éloignement pour certaines minutieuses difficultés qui embarrassent la théologie, et ont produit bien des schismes. Dans une congrégation qui eut lieu en 1639, pour le rapprochement des grecs et des latins, il ne craignit pas de dire que cette déplorable dissension qui sépare l'Église d'Orient de celle d'Occident doit être principalement attribuée à ces hommes qui, par un vain amour de dispute, mettent tout en controverse, qui jugent avec témérité de choses qu'ils connaissent mal, et qui, au lieu de citer l'Écriture, les conciles et les Pères, n'ont à présenter que de frivoles et faibles arguments.

Dans l'été de 1659, Holstenius fut attaqué d'un mal de reins fort grave, et après diverses alternatives de santé et de rechutes, il mourut le 2 février 1661, à l'âge de soixante-cinq ans. Il institua le cardinal Barberini son légataire universel, et, dans la distribution de différents legs particuliers, il n'oublia pas la ville de Hambourg, à laquelle il fit présent d'un assez grand nombre de manuscrits grecs. Mais son neveu Lambecius fut oublié. Le caractère de Lambecius lui avait beaucoup déplu, et il avait même à lui reprocher un tort très-grave. Lambecius, qu'il avait pendant deux ans traité à Rome, moins comme un neveu que comme un fils, avait eu le projet de lui dérober plusieurs manuscrits. Son oncle en fut instruit, et ne lui pardonna jamais cette ingratitude et cette bassesse de cœur.

Pour ne pas enfler cet article, déjà bien long, de détails peu importants, et que l'on peut voir d'ailleurs dans la *Cimbria litterata* de Moller, nous passerons à l'indication rapide des ouvrages de Holstenius.

L'on trouve dans le *Proclus* d'Elmenhorst, publié à Leyde en 1617, une petite pièce de vers ïambiques adres-

sée par Holstenius à l'éditeur; c'est, à ce qu'il semble, la première fois que son nom parut en public. Il fit imprimer dans la même année une élégie latine sur la mort d'Eric Sandmann, fils d'un médecin de Hambourg; et en 1627, époque de son arrivée à Rome, il célébra, par un épithalame en vers phaleuques le mariage de Taddeo Barberini et d'Anna Colonna. Malgré la gravité de ses études, Holstenius aima toujours la poésie latine et la cultiva même avec succès. On trouve dans ses *Lettres* [pag. 89 et 461] quelques vers qui ont du mérite et de la facilité. Il en avait fait d'autres, qui sont perdus, ou que du moins nous n'avons pu trouver. Nous avons, par exemple, inutilement cherché ceux qu'il composa, à la demande de Peiresc, sur la mort de l'orientaliste Schickard. En 1621, il avait fait réimprimer l'*Institution péripatétique* de Nunuesius. Il contribua utilement, comme nous l'avons déjà dit, par la traduction latine de sept homélies, à l'édition de saint Athanase donnée à Paris en 1627. Il ne fut pas moins utile à celle d'Eusèbe que le P. Vigier publia, en 1628, en corrigeant sur un manuscrit de la bibliothèque du roi le *Traité contre Hiéroclès,* et en y joignant de bonnes remarques. Elles ont été réimprimées par Olearius qui a placé ce *Traité* d'Eusèbe à la suite de la *Vie d'Apollonius* par Philostrate.

Un ouvrage plus important, c'est l'édition grecque et latine qu'il donna à Rome, en 1630, de la *Vie de Pythagore* et du traité de l'*Antre des Nymphes* par Porphyre. Il y joignit une dissertation sur la vie et les écrits de Porphyre, que l'on peut appeler un chef-d'œuvre de critique et d'exactitude, Holstenius, dit Ruhnkenius au commencement de sa *Vie de Longin* : « Holstenius, homme d'une « grande et profonde érudition, a traité de la vie, des « études et des ouvrages de Porphyre avec une telle *dili-* « *gence*, qu'il a laissé un modèle de la manière d'écrire la « biographie savante. » Les différents éditeurs de Por-

phyre ont réimprimé le travail de Holstenius, et Fabricius a inséré la *Vie de Porphyre* dans le quatrième volume de sa bibliothèque grecque. C'est un des morceaux que l'on peut regretter de ne pas trouver dans l'édition de Harles.

Holstenius mit au jour, en 1638, ses *Pensées* de Démocrate, de Démophile et de Secundus, en grec et en latin. Ces courts et minces opuscules n'avaient pas encore été imprimés. Gale les a redonnés depuis dans ses *Opuscula mythologica;* et il a conservé les petites notes du premier éditeur. Dans la même année, Naudé donna le traité de Sallustius, sur les dieux et le monde, traduit par Léo Allatius, avec des remarques que Holstenius lui avait communiquées. On les trouve aussi dans le recueil de Gale que nous venons de citer. En 1641, Holstenius envoya à Elzevir quelques notes sur Apollonius de Rhodes. Il les avait extraites des marges de son exemplaire. Elzevir les mit à la fin de l'*Apollonius* de Höltzlin, où elles ne remplissent pas tout à fait six pages, et valent peut-être autant que les 360 pages du commentaire de Höltzlin.

Cramoisy imprima, en 1644, à Paris, le *Traité de la Chasse* d'Arrien, avec la traduction de Holstenius; Sarrau la trouva fort mauvaise. « Qui pourrait, écrit-il à Sau-
« maise, soupçonner qu'il y ait tant de fautes dans une
« traduction faite par un si habile homme? » Blancard, dans sa collection des *Opuscules* d'Arrien, a conservé la version de Holstenius, mais en y faisant quelques corrections. En 1655, Holstenius fut l'éditeur des *Antiquités de Préneste* par Suarès. En 1660, il voulut publier à Rome un recueil d'actes pontificaux, connu sous le titre de *Liber diurnus pontificum romanorum.* L'ouvrage fut supprimé sur-le-champ par le pape Alexandre VII; mais vingt ans après le P. Garnier l'imprima librement à Paris.

En 1661, année de la mort de Holstenius, parut à Rome son édition des *Règles* données par les anciens Pères aux moines et aux religieuses. Il n'eut pas le temps

de mettre la dernière main à ce recueil (*Codex regularum*, etc.) qui reparut à Paris trois ans après. Le cardinal Barberini, héritier de ses manuscrits, fit paraître à Rome, en 1662, une collection de synodes et autres monuments ecclésiastiques, dont Holstenius avait commencé l'impression. L'année suivante, la Passion de saint Boniface, et celle de sainte Perpétue et de sainte Félicité, et des remarques importantes sur le *Martyrologe* de Baronius, furent publiées à Rome d'après ses manuscrits. H. de Valois joignit, en 1673, à son édition de l'histoire d'Évagre, trois dissertations sur des matières ecclésiastiques, que Holstenius avait composées autrefois pour l'académie Basilienne. On appelait ainsi une réunion littéraire fondée par le cardinal Barberini, et dont les assemblées se tenaient dans le couvent de Saint-Basile. C'est peut-être aussi pour cette académie qu'il composa la description d'un *Nymphæum*, la dissertation *De Pila Staffilari*, et une remarque sur le milliaire d'or, que Grævius a insérées dans le IVe volume de son *Trésor des antiquités romaines*, et que Rickius avait déjà imprimées à la suite des notes de Holstenius sur Etienne de Byzance. Ces notes, l'un des plus importants ouvrages de Holstenius, et celui qui donne la plus haute idée de son érudition géographique, furent mises en ordre et publiées, en 1679, par Rickius, à qui le cardinal Barberini les avait remises. Il y joignit un *Éloge de Borée*, badinage que Holstenius avait composé pour l'académie des Humoristes, et qu'il eut peut-être mieux valu ne pas tirer de l'oubli. Le cardinal Barberini rendit un meilleur service à la mémoire de Holstenius et à l'érudition en se chargeant lui-même de publier de nombreuses Remarques sur la géographie sacrée du P. Charles de Saint-Paul, sur l'*Italie* de Cluvier et le *Trésor* d'Ortelius, que Holstenius avait en mourant confiées à ses soins, et qui sont le résultat de travaux considérables et d'une lecture

infinie. Ces remarques furent publiées à Rome, en 1666, à part et sans le texte des auteurs ; ce que nous remarquons, parce qu'on a dit, à l'article de Charles de Saint-Paul, que sa *Géographie* avait paru à Rome, cette même année, avec les notes de Holstenius, ce qui n'est pas exact.

On vient de publier (Paris, 1817, in-8°) un recueil assez considérable de lettres de Holstenius, adressées à Peiresc, Doni, Nicolas Heinsius, Lambecius, Sirmond, Dupuy et autres savants hommes de ce temps. Elles sont au nombre de cent quatorze, dont quarante-huit étaient inédites. Presque toutes sont intéressantes, et contiennent sur la vie de Holstenius, sur ses travaux et sur l'histoire littéraire de cette époque, des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs [1].

[1] C'est M. Boissonade qui a donné cette édition des *Lettres* d'Holstenius; mais, fidèle à une loi de rigoureuse modestie qu'on aura souvent occasion d'apprécier au tome IIe, il aime mieux encore exposer son lecteur à l'embarras et au doute que de lui apprendre qu'il est l'auteur de telle publication dont pourtant il doit lui parler. A défaut de son jugement sur cette édition, nous avons celui de M. Raoul-Rochette, dans un article du *Journal des Savants* (année 1817, p. 675) qui finit ainsi :

« Je ne dois pas terminer cet article sans rendre hommage à la vaste érudition et à l'esprit judicieux que l'éditeur, M. Boissonade, a déployés dans les notes dont il a accompagné les *Lettres* d'Holstenius. Aucune notion propre à éclaircir le texte de son auteur n'a été omise, aucun renseignement négligé ; et cependant, tel est le goût exquis et la rare sobriété de savoir qui a présidé à cette partie de son travail, que les seuls éclaircissements utiles lui ont paru nécessaires, et que ses notes, pleines de faits et toujours concises, n'ajoutent que très-peu au volume de cette édition. J'en ferai suffisamment apprécier le mérite en disant que sur aucun point je n'ai trouvé l'exactitude de M. Boissonade en défaut, et que sur aucun point aussi je ne me suis vu arrêté dans la lecture d'Holstenius, au moins par la faute de son éditeur. C'est un avantage qui distinguera ce livre entre tous les autres recueils du même genre, et particulièrement de la collection de Burmann, où l'absence totale de notes diminue de beaucoup l'intérêt de l'ouvrage et rend l'intelligence des faits presque toujours obscure et difficile. » (*Note de l'Éditeur.*)

IV

ISOCRATE[1].

Isocrate[2], l'un des dix grands orateurs attiques, naquit 436 ans avant J. C. Théodore, son père, qui faisait un commerce lucratif d'instruments de musique, n'épargna rien pour son éducation. A cet époque, l'art de la rhétorique venait d'être apporté dans Athènes et dans le reste de la Grèce par quelques sophistes célèbres. Isocrate eut pour maîtres : Gorgias qui était alors au premier rang des rhéteurs, Prodicus dont le bel apologue de *Hercule entre le vice et la vertu* a immortalisé la mémoire, Théramène que sa versatilité fit surnommer *Cothurne* et qui, plus tard, condamné à mort par les

[1] *Biographie universelle* de Michaud.

[2] Voyez au tome Ier, page 79, l'article sur l'*Isocrate de Coray*. Comme complément ou plutôt comme développement de ces vues si fixes et si ingénieuses, sur le plus habile artiste en langage qu'ait produit la langue grecque, nous sommes heureux de citer un remarquable travail de M. Ernest Havet, notre ancien professeur de littérature grecque à l'Ecole normale; nous voulons parler de la belle étude intitulée : *L'Art et la prédication d'Isocrate*, qui a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1858. C'est un morceau aussi solide de fond qu'agréable dans la forme. Plus hardi que M. Boissonade, M. Havet n'est pas moins favorable à Isocrate. C'est que, lui aussi, il a caractère pour juger la vraie diction d'Athènes. Il nous est doux encore de citer l'ingénieuse thèse où M. J. Girard, en exposant les caractères de l'atticisme dans Lysias, a été souvent amené à parler des éléments délicats et complexes de cette diction dont Isocrate fut le créateur et le modèle accompli. C'est un des morceaux de la jeune Université que M. Boissonade a dû le plus apprécier. Enfin nous signalerons à nos lecteurs la belle traduction d'Isocrate que vient de publier un vénérable et illustre octogénaire, M. le duc de Clermont-Tonnerre. Elle doit contribuer a rajeunir, parmi nous, la bonne renommée de cet Athénien bien disant, dévoué à la liberté de son pays et à la morale des honnêtes gens et des vrais patriotes. (*Note de l'Éditeur.*)

Trente tyrans dont il était le collègue sans vouloir être le complice, ne trouva de défense que dans le zèle et la reconnaissance courageuse de son jeune disciple. Isocrate eut bientôt surpassé ses maîtres; mais quand il voulut appliquer ses talents à l'administration et entrer dans la carrière politique vers laquelle les études de sa jeunesse avaient été dirigées, il se vit forcé d'abandonner ce projet, et de renoncer à la gloire qu'il ambitionnait, celle d'être un jour compté parmi les grands hommes d'Etat de son pays.

Une timidité naturelle dont malgré tous ses efforts il ne put triompher, et la faiblesse de sa voix, ne lui permirent point de monter à la tribune et de parler dans les assemblées du peuple. Il ne se consola jamais de ce malheur. Dans le temps de sa plus grande gloire, il disait : « J'enseigne la rhétorique pour 10 mines ; mais à qui m'enseignerait d'être hardi et d'avoir une belle voix, je donnerais 10,000 drachmes. » En composant, à quatre-vingt-quatorze ans, le bel exorde de son *Panathénaïque*, il écrivait cette phrase chagrine : « Je suis tel-
« lement dépourvu des deux qualités qui, parmi nous,
« ont le plus d'influence, l'organe et la hardiesse, que je
« ne sache pas qu'elles manquent à personne autant qu'à
« moi. Ma condition est encore plus humiliante que
« celle des débiteurs de l'État, car ils ont l'espoir de s'ac-
« quitter, mais moi, je ne changerai jamais la nature. »

Au reste, il n'était pas toujours timide. Nous avons déjà remarqué qu'il eut le courage de vouloir défendre Théramène, et quelques années après il osa, le lendemain de la mort de Socrate, se montrer seul en habits de deuil, quand les disciples mêmes du philosophe se cachaient ou prenaient la fuite.

Ne pouvant faire de ses talents oratoires l'usage pour lequel il avait voulu les acquérir, Isocrate songea du moins à en tirer parti pour sa fortune. Il composa des

plaidoyers pour ceux qui n'étaient pas en état d'en composer eux-mêmes; il ouvrit ensuite une école d'éloquence qui ne tarda pas à être fréquentée par l'élite des jeunes Grecs qui se destinaient aux lettres ou à la politique. Éphore, Théopompe, Isée, Timothée, Philiscus, Xénophon, furent ses disciples. On en connaît bien d'autres; mais leurs noms sont restés tous plus ou moins obscurs: d'autres sont incertains, et il serait peu utile de les rappeler ici. Nous observerons seulement, pour donner quelque idée du grand nombre d'auditeurs qui accouraient à ses leçons, que Hermippus avait composé sur les disciples d'Isocrate un ouvrage en plusieurs livres, et Cicéron a dit quelque part, que la maison d'Isocrate était « un « gymnase, un atelier de paroles ouvert à toute la Grèce, « et que de son école, comme du cheval de Troie, était « sortie une foule de héros. »

Isocrate ajoutait à ses leçons l'exemple de ses écrits, exemple toutefois qu'il eût été dangereux de suivre de trop près. Il composa des discours sur de grands objets politiques, sur les intérêts les plus pressants de la Grèce, sur des questions de morale et quelquefois, à l'imitation des sophistes ses contemporains, sur des sujets frivoles et déclamatoires. N'ayant point en vue le succès de la tribune publique, et ne travaillant que pour la lecture attentive du cabinet, il s'attacha surtout à donner à son style une exactitude rigoureuse, et à chaque mot la plus scrupuleuse propriété; à disposer symétriquement ses périodes, à éviter le concours des voyelles et tout ce qui peut offenser l'oreille. Pour polir à ce point ses ouvrages, il lui fallait un temps considérable. Son *Panégyrique*, par exemple, lui coûta, dit-on, dix années entières de travail. Cette perfection, si laborieusement acquise, est balancée par des défauts très-grands et qu'elle-même a produits : le manque général de chaleur et d'entraînement, une monotonie constante, et trop

souvent l'affaiblissement des idées qu'enveloppe une surabondance de mots utiles seulement pour remplir les vides des périodes et en égaliser le rhythme et la cadence. Chez un peuple aussi sensible que les Grecs à l'harmonie du langage, les productions d'Isocrate durent avoir un succès prodigieux. Nous avons, dans les ouvrages de plusieurs sophistes que le temps nous a conservés, la preuve qu'ils ont admiré souvent des compositions dont un arrangement nombreux de paroles sonores faisait tout le mérite. Qu'on juge, dès lors, de l'enthousiasme avec lequel ils accueillirent les œuvres d'un écrivain qui joignit à cette harmonie merveilleuse et enchanteresse les principes les plus sages, les vues les plus saines et les plus morales, auquel, en un mot, ce serait faire une grande injustice que de ne pas reconnaître qu'il vaut encore mieux par le fond que par la forme[1]. Ce succès lui fit beaucoup d'ennemis, et ses richesses qui croissaient chaque jour n'en diminuèrent pas le nombre. Les Athéniens, qui tous étaient admis gratuitement à ses leçons, auraient dû lui pardonner une fortune qui leur coûtait si peu ; mais ce peuple était jaloux par caractère, et ne voyait jamais sans chagrin et sans une secrète inquiétude un citoyen se distinguer par des talents supérieurs ou par l'éclat de l'opulence.

On reprochait à Isocrate de faire payer ses leçons un prix excessif : ce prix était pour les étrangers de 1,000 drachmes ou 900 francs, plus ou moins; ce qui assurément n'est pas excessif. On l'accusait d'avoir avec les souverains des relations intéressées, comme avec Nico-

1 C'est précisément cette beauté réelle du fond déguisée, en quelque sorte, par les grâces de la diction, que M. Havet a fait ressortir dans son Étude, et que M. le duc de Clermont-Tonnerre a indiquée dans une préface éloquente dont on peut regretter la brièveté.

(*Note de l'Éditeur.*)

clès, roi de Chypre, qui lui donna 20 talents (plus de 100,000 francs) pour un discours; ou des relations suspectes, comme avec Philippe de Macédoine, auquel il écrivait fréquemment, qu'il préconisait sans cesse, et dont il servait manifestement la politique. Isocrate a, dans plusieurs de ses ouvrages, répondu à ces reproches. Toutefois on ne peut s'empêcher de croire que sa conduite avec Philippe fut au moins imprudente et légère. Mais il prouva d'une manière héroïque que ses intentions avaient toujours été pures et qu'il avait sincèrement aimé son pays. Après cette funeste bataille de Chéronée, qui assura la domination de Philippe, il eut le courage de ne pas vouloir survivre à la liberté publique, et il aima mieux se laisser mourir de faim que de voir Athènes asservie aux Macédoniens. Il avait alors quatre-vingt-dix-neuf ans.

Il nous reste de ce grand écrivain, dix Lettres et vingt et un Discours. Le premier est adressé à Démonique : c'est un recueil de maximes détachées que les meilleurs critiques attribuent à un Isocrate d'Apollonie dont Suidas et Harpocration nous ont conservé la mémoire, et qui fut disciple et successeur de l'orateur. On a élevé des doutes encore plus fondés sur l'authenticité de la dixième lettre, qui n'est visiblement qu'une composition scholastique, mise par quelque sophiste sous l'abri d'un grand nom. Il est peu d'auteurs anciens qui aient eu aussi souvent que lui l'honneur d'être réimprimés, parce qu'il en est peu qui soient aussi véritablement classiques, aussi propres à être mis dans les mains des élèves. Ce serait allonger cet article de détails fort inutiles que de vouloir donner une nomenclature un peu exacte de cette foule d'éditions. Il nous suffira d'indiquer la première, donnée à Milan en 1493 par Démétrius Chancondyle; celle de Jér. Wolf (1590); celle de H. Estienne (1593), à laquelle sept savantes dissertations

ajoutent de l'intérêt ; celle de Battie (1749) qui est utile et le serait davantage s'il s'était servi avec plus de critique des manuscrits d'Angleterre, dont il rapporte les variantes; celle de l'abbé Auger (Paris, 1783, 3 vol. in-8°), qui a collationné un grand nombre de manuscrits, et a corrigé le texte en quelques endroits avec assez de bonheur; celle de M. Lange, professeur de philosophie à Halle (1803), qui s'est aidé de deux manuscrits et a sur tous ses devanciers l'avantage de la correction; celle du docteur Coray (1807), l'un des meilleurs éditeurs et des plus excellents interprètes qu'Isocrate ait eus jusqu'ici, et celle donnée à Berlin en 1833.—Le *Panégyrique* a été donné séparément par Morus (1803), et ses notes sont très-bonnes pour l'interprétation : ce même discours a été publié à l'usage de nos écoles par M. de Longueville (2e éd., 1820, in-12), et un excellent juge, M. Letronne, a, dans le *Journal des Savants*, annoncé ce travail avec éloge. Enfin, nous signalerons les éditions de Pinzger (Leipsick, 1825), et de Dindorf (Leipsick, 1826); de Le Franc (Paris, 1826, in-12). M. Mustoxydi, savant corfite, a eu un bonheur assez rare : il a trouvé, dans deux manuscrits d'Italie, le discours sur l'*Echange*, plus étendu que dans les éditions, et l'a fait imprimer, en 1812, avec cette addition qui remplit plus de quatre-vingts pages. Les manuscrits offrent bien rarement aujourd'hui de si belles découvertes. Le travail de M. Mustoxydi a reparu en 1814, par les soins de M. Orelli, de Zurich. L'abbé Auger que nous avons nommé parmi les éditeurs d'Isocrate, ne s'est pas contenté de nous donner son texte : il en a publié une traduction complète (Paris, 1781, 3 vol. in-8°): elle n'est pas bonne assurément, mais c'est la seule traduction complète que nous ayons. Le *Discours à Démonique* avait été déjà traduit par Regnier Desmarais, et l'*Éloge d'Hélène* par Giry. Cet éloge est une espèce de déclamation, dont un de nos plus habiles hellénistes,

M. Courier, a fait, par amusement et badinage, une agréable imitation (Paris, 1803, in-8°)[1]. L'*Éloge de Busiris* est une autre composition du même genre, que Duryer a mise en français (Paris, 1640). L'*Éloge d'Evagoras*, roi de Chypre, se trouve en français dans le *Parallèle des anciens et des modernes*, par Perrault (Amsterdam, 1693). Le premier volume des *Vies des anciens orateurs grecs*, par M. de Burigny, est tout entier consacré à Isocrate : on y trouve une introduction très-développée sur les ouvrages et l'éloquence d'Isocrate, avec la traduction du *Nicoclès*, du *Panégyrique d'Athènes*, et du *Plaidoyer contre Euthynoüs :* on ne sait pourquoi Bréquigny l'appelle Euthyn ; disait-il donc aussi les jardins d'Alcin pour les jardins d'Alcinoüs ? Cette façon de défigurer un nom pour le franciser est ridicule.

V

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE M. LARCHER[2].

M. Pierre-Henri Larcher naquit à Dijon, le 12 octobre 1726, d'une très-ancienne famille de robe, alliée aux premiers noms de la Bourgogne « et ce qu'il y a de plus flatteur dans la généalogie d'un littérateur, à la maison

[1] Voir ci-dessus, n° XII, p. 72.

[2] *Magasin encycl.* Année 1814, t. III, p. 52-87 ; reproduit dans le *Classical journal*, t. X, p. 130-144 ; en tête du *Catalogue* de la Bibliothèque de M. Larcher, 1813, et en abrégé, dans les *Analekten* de Wolf, 1817, t. I, p. 205-218.

de Bossuet[1]. » Son père était conseiller au bureau des finances. Il le perdit de fort bonne heure, et resta sous la tutelle de sa mère, femme excessivement sévère et qui le destinait à la magistrature ; mais il se sentait une autre vocation.

Après avoir fini, chez les jésuites de Pont-à-Mousson, ses humanités qu'il avait commencées à Dijon, le jeune Larcher, entraîné vers la littérature, par une passion d'autant plus irrésistible qu'on la voulait contrarier, s'échappa, en quelque sorte, de la maison maternelle, et vint s'établir à Paris dans le collége de Laon, où il put se livrer, sans réserve et sans obstacle, à l'étude des lettres et des sciences. Il pouvait avoir alors dix-huit ans. Sa mère ne lui fit d'abord que 500 liv. de pension, et pourtant, avec cette légère somme, il trouvait le moyen d'acheter des livres. Deux ou trois ans après, sa pension fut portée à 700 liv. « Oh ! pour lors, disait-il à M. Char-« don de la Rochette, je me trouvai à mon aise, et je pus « *bouquiner* commodément. »

Ce fut apparemment vers cette époque que, suivant, au Collége royal, les leçons de grec de Capperonnier, il témoigna très-vivement son indignation, en le voyant se servir, tous les jours, au risque de le gâter, d'un superbe exemplaire du Thucydide de Duker, en grand papier. On voit que, dès sa première jeunesse, M. Larcher avait le goût des beaux livres. Ce goût, augmenté avec l'âge et les moyens de le satisfaire, devint une véritable passion, et l'on me permettra de dire que M. Larcher, qui, dans les derniers mois de sa vie, ne voulait point acheter les *Lexiques* récemment publiés de Photius et de Zonaras, sous prétexte qu'il était beaucoup trop vieux pour en faire usage, ne balançait cependant pas à donner

[1] V. l'abbé de B. [sans doute de Bassinet] dans le *Journal des Débats* du 21 février 1803.

une somme énorme pour un livre qui semblait devoir lui être encore plus inutile, l'édition *princeps* de Pline le Naturaliste.

Il est probable que, pendant les premières années de son séjour à Paris, M. Larcher avait déjà rassemblé une assez nombreuse bibliothèque, car, vers cette époque, ayant, à l'insu de sa famille, formé le projet de visiter l'Angleterre, pour y faire connaissance avec les gens de lettres de ce pays, et se perfectionner dans la langue anglaise qu'il aimait passionnément, il vendit ses livres pour fournir aux frais de ce voyage. Le Père Patouillet, jésuite auquel les sarcasmes de Voltaire ont donné une sorte de célébrité, favorisa le dessein de M. Larcher, et consentit à recevoir et à faire parvenir à leur destination les lettres que le jeune voyageur écrivait de Londres à sa mère et à ses parents, mais qu'il datait de Paris, leur faisant croire par là qu'il n'avait pas cessé d'habiter le collége de Laon.

Il ne paraît pas que M. Larcher ait rien publié avant sa traduction de l'*Électre* d'Euripide, laquelle parut en 1750; car le *Calendrier perpétuel* de 1747, qui lui a été attribué, n'est point de lui. Je le puis assurer sur le témoignage de M. Larcher lui-même. Je vois d'ailleurs que ce *Calendrier* ne se trouve pas dans la liste que M. Larcher avait faite de ses ouvrages, liste qu'il avait donnée à M. de la Rochette, et que ce savant a eu la complaisance de me communiquer.

M. Larcher ne mit point son nom à cette traduction d'Euripide, et il est à remarquer que la plupart de ses productions ont été données sous le voile de l'anonyme. Le *Mémoire sur Vénus*, le *Xénophon*, l'*Hérodote*, sont, à peu près, avec les *Dissertations académiques*, les seuls de ses ouvrages où il ait voulu se nommer.

L'*Électre* eut peu de succès, et n'a jamais été réimprimée. On la trouve, il est vrai, dans le *Théâtre bourgeois;*

mais ce n'est pourtant pas une réimpression. Le libraire Duchesne eut, en 1755, l'idée de réunir en un volume le *Marchand de Londres* de Clément, le *Momus philosophe* de Boulanger de Rivery, cette *Electre* de M. Larcher et l'*Abailard* de Guys[1], dont apparemment il possédait un grand nombre d'exemplaires pour lesquels il ne savait comment trouver des acheteurs. Il fit coudre ensemble ces quatre pièces, sans prendre même le soin d'en changer les dates, et donna à cette collection le titre général de *Théâtre bourgeois ou Recueil des meilleures pièces de différents auteurs, qui ont été représentées sur des théâtres bourgeois*. Assurément, jamais titre ne fut plus ridiculement imaginé, et l'on ne comprend guère comment il pouvait convenir à l'*Électre* qui n'avait jamais été représentée sur aucun théâtre.

Ce Boulanger de Rivery passe aussi pour avoir été le principal rédacteur d'un livre qui parut, en 1751, sous le titre de *Lettres d'une Société*, et reparut, en 1752, avec le nouveau titre de *Mélanges littéraires*. C'était un ouvrage de critique, une espèce de journal littéraire, dont l'idée était peut-être prise des *Lettres de la Comtesse*, par Fréron, des *Lettres* de Clément de Genève, ou d'autres feuilles périodiques qui avaient été publiées sous la forme épistolaire. Les bibliographes ont nommé Landon et M. Larcher comme les collaborateurs de Boulanger. Il est permis de douter de la coopération de Landon; car il est traité dans ce recueil même avec une certaine sévérité (p. 144), à l'occasion d'une mauvaise brochure intitulée : *Réflexions d'une Comédienne*. Quant à M. Larcher, il a

[1] Cette pièce, attribuée à Guys (Voy. M. Barbier, *Dict. des Anonym.*, 10,830), est on ne peut plus bizarre. Abailard est *apporté dans un fauteuil* après l'opération, et l'auteur établit entre lui et Héloïse une conversation fort ridicule. La situation est d'une absurdité qui passe l'imagination. C'est le premier ouvrage de Guys. Ω

fourni à ce recueil la traduction du discours de Pope sur la poésie pastorale. Voici dans quels termes l'éditeur annonce ce morceau (p. 163) : « Nous croyons vous obli-
« ger en vous envoyant le discours de M. Pope sur la
« pastorale, traduit par M. Larcher à qui l'on est rede-
« vable de la première et de la seule traduction que nous
« ayons de l'*Électre* d'Euripide, et qui sait aussi bien
« l'anglais que le grec. »

Le nom de M. Larcher ne reparaît dans aucun autre endroit de ces *Lettres;* cependant, s'il est vrai qu'il y ait travaillé comme associé de l'éditeur, je crois qu'on peut lui attribuer un article où l'on relève le plagiat d'un écrivain qui s'était approprié, sans en rien dire, une dissertation d'Addison. Je le présume, parce que M. Larcher était alors tout rempli de la littérature anglaise. L'annonce du vingt-septième *Recueil des Lettres édifiantes* est peut-être encore de la main de M. Larcher, parce que l'éditeur de ce recueil était le P. Patouillet, et que M. Larcher avait de grandes liaisons avec ce P. jésuite. Je serais aussi fort tenté de lui donner l'article sur le *Moréri* de l'abbé Goujet, à cause de l'érudition littéraire qu'on y remarque. Au reste, je ne fais pas moi-même grand cas de ces conjectures, et je suis fort porté à croire que M. Larcher ne se chargea, pour les *Lettres d'une Société*, d'aucun travail suivi; car dans la liste de M. de la Rochette, il n'est pas du tout question de ce recueil.

La part que M. Larcher prit à la *Collection académique* est plus connue. Dans le tome second, il a traduit, en société avec Roux, Buffon et Daubenton, les *Transactions philosophiques* de la Société royale de Londres. Les articles qui lui appartiennent sont désignés par la lettre A, mais, en même temps, confondus avec ceux de Roux, qui avait pris la même lettre. Ce volume est de 1755.

La même année vit paraître la traduction du *Martinus*

Scriblerus de Pope[1], plaisanterie un peu longue contre les érudits, et qu'*il convenait peut-être à M. Larcher de laisser traduire à un autre*. Il y a joint un discours de Swift, « où « l'on prouve que l'abolition du christianisme en Angle- « terre pourrait, dans les conjectures présentes, causer « quelques inconvénients, et ne point produire les bons « effets qu'on en attend. » C'est un chef-d'œuvre de fine plaisanterie[2].

C'est encore en 1755 que M. Larcher, qui, dans son voyage d'Angleterre, avait beaucoup connu le chevalier Pringle, publia la traduction qu'il avait faite des *Observations* de ce savant médecin *sur les maladies des armées*. Cet ouvrage reparut en 1771, considérablement augmenté.

En 1757, M. Larcher, toujours occupé de la littérature anglaise, revit le texte de l'*Hudibras*, joint à la traduction française de Touwnley, et y mit des notes.

La traduction de l'*Essai* de Home sur le *Blanchiment des toiles*, parut en 1762. Quoique ce livre ne se soit point trouvé dans la bibliothèque de M. Larcher, il n'en est pas moins vrai qu'il est sorti de sa plume; car il l'a compris dans cette liste de ses ouvrages qu'il fit pour M. de la Rochette, et que j'ai déjà plus d'une fois citée.

Tous ces travaux n'avaient point détourné M. Larcher de l'étude du grec, et la traduction des *Amours de Chéréas et de Callirrhoé*, qu'il publia l'année suivante, promit à la France un helléniste distingué. Cette traduction, « que « Falliot défigura en 1775, » a été réimprimée dans la

[1] Voltaire, t. XVI, p. 4, Kehl, et M. Leschevin, sur *Mathanasius* (*Chef-d'œuvre d'un inconnu*), t. II, p. 434 et 497.

[2] Pour tout ce qui concerne les pamphlets politiques de Swift, voir une remarquable Étude de M. Prévost-Paradol, intitulée : *Jonathan Swift, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1856), et notamment les pages 29-30 où est apprécié le discours de Swift dont il est question ici. (*Note de l'Editeur.*)

Bibliothèque des Romans grecs, où elle remplit les tomes VIII et IX[1]. A la fin du tome IX, est une note sur les temples que Vénus avait en Sicile. Cette note, qui ne se trouve point dans la première édition, avait été faite pour remplacer celle de la page 124, sur la Vénus Callipyge. M. Larcher, devenu très-scrupuleux, la trouvait indécente, licencieuse même, et ne voulait pas la laisser subsister.

Ses désirs ne furent pas remplis. On lui dit que sa nouvelle note arrivait trop tard. Cela n'était pas tout à fait exact; mais ce petit mensonge était, en vérité, fort innocent. Rassuré par la pureté de ses intentions, M. Larcher prit aisément son parti sur un mal qu'il voyait sans remède, et sa note fut placée à la fin de l'ouvrage en forme de supplément.

La *Bibliothèque des Romans grecs* devait aussi contenir un mémoire sur Héliodore, que M. Larcher avait lu, en 1791, à l'Académie des belles-lettres, et qu'il avait consenti à donner aux éditeurs. Ce mémoire fut imprimé sous le titre de *Remarques critiques sur les* ÉTHIOPIQUES *d'Héliodore;* mais des raisons que j'ignore en empêchèrent la publication. Il existe dans la bibliothèque de M. Barbier, un exemplaire de ce rare opuscule, et M. de la Rochette se propose de le faire réimprimer dans le quatrième volume de ses *Mélanges*[2].

[1] M. Harles (*Bibl. Græca*, t. VIII, p. 131) dit que la traduction qui se trouve dans la *Bibliothèque des Romans* est de M. Mercier; c'est une erreur. L'abbé Mercier de Saint-Léger n'est le traducteur d'aucun des romans compris dans ce recueil; il n'en est pas non plus l'éditeur, comme l'avait cru M. Ersch. Le seul morceau de cette collection qui appartienne à l'abbé de Saint-Léger, est, au tome 1er, le *Mémoire sur la traduction de Parthenius* par Fornier. Voy. les *Mélanges* de M. de la Rochette, t. II, p. 3, 86 et 268. Ω

[2] Ce quatrième volume n'a jamais paru. V. ci-dessus, la note de la page 227.

(*Note de l'Editeur.*)

M. Larcher revint, en 1765, à la littérature anglaise, et, cette fois, il traduisit un ouvrage plus convenable à ses études que ceux de Pringle et de Home, l'*Essai* de Chapman *sur le Sénat romain*. Dans un petit nombre de notes jointes à la traduction, il relève, avec modestie, quelques légères méprises échappées à l'auteur.

L'année 1767 vit commencer les querelles de Voltaire et de M. Larcher. Quoique lié avec plusieurs écrivains qu'on appelait *philosophes*, et même assez favorable à quelques-unes de leurs théories, M. Larcher ne voyait pas sans une généreuse indignation les coupables excès de Voltaire.

Lorsque parut la *Philosophie de l'histoire*, l'abbé Mercier de Saint-Léger et quelques autres ecclésiastiques, qui savaient que M. Larcher méprisait fort l'érudition de Voltaire, et qu'il était lui-même fort érudit, « allèrent « le trouver dans son modeste réduit, l'invitèrent à dî« ner, et l'engagèrent à réfuter le nouvel ouvrage. Il se « défendit longtemps, mais enfin il promit d'y travailler. « Ces messieurs le harcelèrent tant, qu'il leur porta un « premier cahier, auquel il ne voulait point donner de « suite. Mais la lecture de cette ébauche les enchanta : « on lui prodigua mille éloges , et comme il voulait lais« ser son papier, on le lui enfonça dans la poche, et on « l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier, en lui faisant « promettre qu'il continuerait. » « Je rappelais un jour, » m'écrit M. de la Rochette dont je viens de copier les paroles, « je rappelais cette anecdote à l'abbé de Saint« Léger, principal acteur de cette scène ; il en rit aux « éclats, et me dit : *Il est vrai, nous l'avons un peu esco*« *bardé.* »

Voltaire avait sans doute connaissance de cette espèce de complot ; il dit dans l'*Avis des éditeurs* au-devant de la *Philosophie de l'histoire :* « Un répétiteur du collége Maza« rin, nommé Larcher, traducteur d'un vieux roman

« grec, intitulé Callirrhoé, et du *Martinus Scriblerus* de « Pope, fut chargé par ses camarades d'écrire un libelle « pédantesque contre les vérités trop évidentes énoncées « dans la *Philosophie de l'histoire.* » Le libelle pédantesque est le *Supplément à la Philosophie de l'histoire*, ouvrage plein d'érudition, de l'aveu de Voltaire lui-même [1] et qui causa à l'irascible vieillard des accès de fureur. Il tâcha de répondre par la *Défense de mon oncle*, production honteuse où il s'est emporté contre son adversaire aux excès les plus condamnables. La qualité de répétiteur au collége Mazarin, qu'il y donne de sa grâce à M. Larcher, est un de ses mensonges les plus innocents.

M. Larcher répliqua par la *Réponse à la Défense de mon oncle.* Il y fait de pénibles efforts vers la plaisanterie ; ce n'était pas avec cette arme qu'il pouvait lutter contre Voltaire. Le sarcasme et l'amère ironie étaient les armes de son ennemi : le véritable rôle de M. Larcher était d'être érudit et raisonnable.

Ces deux ouvrages de M. Larcher, et le premier surtout, eurent beaucoup de succès ; ils commencèrent sa réputation. Le *Supplément à la Philosophie de l'histoire* parvint même à une seconde édition ; et quoique les écrits polémiques survivent rarement à la querelle qui les a fait naître, on peut encore aujourd'hui rechercher ceux de M. Larcher, à cause des discussions savantes qu'il y a répandues, et aussi surtout, à cause de la traduction qu'il y a jointe de l'*Apologie de Socrate*, par Xénophon [2].

Au reste, il était lui-même peu content de la forme qu'il avait prise. « Il a toujours, » m'écrit M. de la Ro-

[1] T. XC, p. 148 : « Il y a beaucoup d'érudition dans ce petit livre et les savants le liront. » Ω

[2] Cette traduction a échappé aux recherches du nouvel éditeur de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius. Ω

chette, « refusé de me prêter le *Supplément*, parce que le « ton ne lui paraissait pas assez décent; c'était, disait-il, « le *ton d'un homme qui n'avait pas encore l'usage du* « *monde*, et il me renvoyait à ses *Remarques sur Héro-* « *dote*, où il a pris un ton différent, quoiqu'il eût à « combattre les mêmes principes et les mêmes person- « nages ou leurs adhérents, Voltaire, Raynal, etc. »

Voltaire, dont les ressentiments étaient implacables, ne cessa de persécuter M. Larcher qui pourtant cessa de lui répondre. M. Larcher était trop estimé pour que les injures de Voltaire pussent lui nuire, et M. Brunck, dans la préface de ses *Poëtes gnomiques*, l'a témoigné avec une énergique vérité; il dit en parlant de M. Larcher : « Vir « morum probitate, integritate vitæ, doctrinæ elegantia, « apud bonos omnes maxime commendatus, et supra « impurissimorum scurrarum calumnias et convicia « immensum quantum evectus. »

Les amis même de Voltaire furent choqués de la violence de ses emportements. La Harpe, dans le temps de sa plus grande admiration pour Voltaire, écrivait au grand-duc de Russie[1], à l'occasion de la traduction de l'*Expédition de Cyrus*, par M. Larcher : « C'est le même « M. Larcher que M. de Voltaire a si durement traité dans « la *Défense de mon oncle*, ouvrage d'un ton qui donnerait « tort à un homme qui aurait raison, et que les amis de « M. de Voltaire ont d'autant plus blâmé, que M. Larcher « ne méritait pas d'être traité ainsi. Il avait relevé M. de « Voltaire sur des méprises de plus d'une sorte, et en « cela même il avait fait son métier d'érudit. D'ailleurs, « Larcher, dont M. de Voltaire s'est obstiné à faire un « répétiteur au collége Mazarin, est un académicien qui « cultive les lettres dans la retraite, et n'a jamais ré- « pondu aux outrages de M. de Voltaire; du moins, la

[1] *Correspondance*, t. II, p. 223.

« seule réponse qu'il fit fut très-douce et très-philoso-
« phique[1]. Il se mit à rire de la colère et des injures de
« son adversaire, et parut n'en avoir vu que le côté
« plaisant. *Il sera toujours gai!* disait-il : ce fut là toute
« sa vengeance. »

Ce mot rappelle tout naturellement celui de Caton qui, persiflé par Cicéron dans l'oraison *pro Murena*, se prit à rire, et se tournant vers ses amis : « *Nous avons là*, dit-il, *un consul bien gai*[2]*!* »

D'Alembert, à qui l'on peut reprocher d'avoir presque toujours caressé servilement les passions de Voltaire, eut le courage assez remarquable de lui faire l'éloge de M. Larcher. « Il y a déjà quelque temps, écrit-il à Vol-
» taire[3], que l'abbé de Saint-Léger alla trouver Larcher,
« ayant à la main un livre où vous les avez attaqués et
« bafoués tous deux, et excitant Larcher à se joindre à
« lui pour demander vengeance. Larcher, qui vous a
« contredit sur je ne sais quelle sottise d'Hérodote, mais
« qui, au fond, est un galant homme, tolérant, modéré,
« modeste, et vrai philosophe dans ses sentences et dans
« sa conduite,..... Larcher donc le pria de lire l'article
» qui le regardait, le trouva fort plaisant, écrit avec
« beaucoup de grâces et de sel, et lui dit qu'il se garde-
« rait bien de s'en plaindre. » Cette lettre, qui est de la fin de 1772, fut sans effet sur l'esprit de Voltaire : il n'en laissa pas moins subsister dans son épître à d'Alembert, qui est de la même année, des vers et une note où il attaque M. Larcher avec son insolence accoutumée.

M. Larcher avait prouvé, par ses notes sur les *Amours de Chéréas*, et par le *Supplément à la Philosophie de l'his-*

[1] La Harpe ne connaissait pas apparemment la *Réponse à la défense de mon oncle*. Ω

[2] Plutarque, *Caton d'Utique*, § 21, t. V, p. 53, de l'excellente édition de M. le docteur Coray. Ω

[3] Voltaire, t. XC, p. 403.

toire, qu'il avait une éurdition peu commune, et qu'il était très-familiarisé avec Hérodote. Sur la réputation que ses ouvrages lui avaient faite, des libraires de Paris, possesseurs d'une traduction manuscrite d'Hérodote par l'abbé Bellanger, s'adressèrent à lui pour qu'il voulût la revoir et la disposer pour l'impression, car l'abbé Bellanger était mort sans avoir eu le temps d'y mettre la dernière main. Se figurant qu'il ne s'agissait que de corriger quelques négligences, et tout au plus d'ajouter quelques remarques, M. Larcher ne refusa point d'en être l'éditeur. « Mais, dit-il[1], je ne fus pas longtemps sans « connaître les défauts de cette traduction, et ne pou- « vant plier mon style à celui de M. Bellanger, je résolus « d'en faire une nouvelle. »

Il se prépara à cette difficile entreprise par de longues études. Il revit soigneusement le texte d'Hérodote sur les manuscrits de la Bibliothèque royale, et lut, la plume à la main, la plus grande partie des anciens, afin de recueillir tout ce qui pouvait éclaircir les obscurités de son auteur. Il consulta les voyageurs, les critiques modernes, en un mot tous les écrivains où il crut pouvoir trouver quelque secours. Il était dans toute la ferveur de ses études historiques, quand M. de Paw publia ses *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*. Cet ouvrage, plein de paradoxes, eut un succès de vogue, et M. Larcher, voulant ramener le public à des idées plus justes, écrivit, dans le *Journal des Savants* de 1774, une docte réfutation des erreurs de M. de Paw sur les Égyptiens.

L'année suivante, M. Larcher fit paraître son *Mémoire sur Vénus*, que l'Académie des inscriptions venait de couronner[2]. Ce mémoire, qui était le fruit de recherches

[1] *Trad. d'Hérodote*, t. I, p. 33.

[2] Voy., sur ce *Mémoire*, la *Bibliotheca critica* de M. Wyttembach, t. Ier, III, p. 164. Ω

infinies et où l'on peut dire que le sujet est à peu près épuisé, fut composé par M. Larcher pendant une grande maladie qui ne lui permettait pas de se livrer aux travaux sérieux et pénibles qu'exigeait la traduction d'Hérodote[1].

L'on doit à une autre interruption la traduction de la *Retraite des Dix mille* de Xénophon.

Je laisserai ici parler M. Larcher : « Comme je fais, « dit-il[2], copier ma traduction d'Hérodote, et que je ne « puis en entreprendre une dernière révision que je « n'aie sous les yeux toutes les parties de cet important « ouvrage, j'ai cru devoir employer d'une manière utile « mes moments de loisir. Je n'ai rien vu qui le fût da- « vantage qu'une traduction de l'expédition de Cyrus le « Jeune dans l'Asie Mineure. » Cette traduction vit le jour en 1778 : elle fit honneur à M. Larcher, mais comme helléniste et érudit, plutôt que comme écrivain, et il est permis de croire que M. de Juvigny a été plus poli qu'exact, quand il a dit que « cette excellente traduction « lui paraissait rendre toutes les beautés et toute l'élé- « gance de l'original. » La Harpe[3] l'appelle « une assez bonne traduction » ce qui est plus juste.

Mais quoique M. Larcher n'eût pas absolument dans le style toutes les qualités que doit avoir un traducteur de Xénophon, son ouvrage n'en est pas moins recommandable à cause de l'exacte intelligence du texte et de l'importance des remarques, et personne, je crois, ne contestera la vérité de ce que disait M. Wyttembach dans

[1] Brunck, *Analecta græca*, t. I, p. 26. — Je m'abstiens de faire ici l'histoire de certains exemplaires du *Mémoire sur Vénus*, auxquels se trouvent joints un huitième *index satirique* de la composition de l'abbé Le Blond, et une gravure qui présente l'aventure des deux jeunes filles *callipyges*, racontée à la page 177. Ces détails, qui ne sont pas parfaitement décents, pourront trouver leur place ailleurs. Ω

[2] *Traduction de Xénophon*, t. I, p. 11.

[3] *Correspondance*, t. II, p. 223.

l'article de la *Bibliotheca critica* (I, IV, p. 97), où il en rendait compte : « Larcherus is est quem non dubitemus « omnium, qui nostra ætate veteres scriptores in lin- « guas vertunt recentiores, antiquitatis linguæque græ- « cæ scientissimum vocare. »

M. Larcher joignit à cette traduction quelques *Observations sur la prononciation du grec*. Il y soutient, contre Guys, que les anciens Grecs prononçaient le β et le η comme on les prononce dans l'Université de Paris, et il ne manque pas de tirer un argument de ce vers de Cratinus où le bêlement du mouton est représenté par βῆ. La question est loin d'être résolue par les Observations de M. Larcher, et le vers de Cratinus pourrait bien n'être pas aussi décisif qu'il paraît le croire. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une telle discussion.

Le *Mémoire sur Vénus* et la traduction de *Xénophon* augmentèrent singulièrement la réputation de M. Larcher, et l'Académie des inscriptions le choisit, le 10 mai 1778, pour remplacer M. Le Beau, qu'elle venait de perdre.

On a dit que Voltaire, qui était alors à Paris, confus apparemment de ses torts avec M. Larcher, s'employa pour le faire recevoir à l'Académie. Le fait est peu vraisemblable. Il est bien vrai que d'Alembert, qui portait beaucoup d'estime à M. Larcher, le recommanda chez M. de Foncemagne à quelques académiciens. Mais ces recommandations de politesse n'eurent aucune influence sur l'élection. M. Larcher était depuis longtemps désiré par l'Académie, et il avait eu les secondes voix à la nomination précédente [1], ce qui lui assurait la première place vacante. Il n'avait donc pas besoin de la recommandation de d'Alembert, et, quant à celle de Voltaire qui lui était tout aussi peu nécessaire, il avait le cœur trop bien placé pour se laisser protéger par l'homme qui,

[1] V. La Harpe, *Correspondance*, t. II, p. 230 et 236.

pendant dix ans, l'avait si grossièrement outragé. M. Larcher avait droit d'attendre de Voltaire une réparation publique, et c'était, sans aucun doute, tout ce qu'il eût voulu recevoir de lui.

Les travaux de l'Académie, auxquels M. Larcher prit une part fort active [1], le détournèrent peut-être un peu de sa traduction d'Hérodote qui ne parut qu'en 1786.

On peut, sous le rapport du style, faire à M. Larcher d'assez graves reproches [2]; mais la richesse du commentaire, l'importance des recherches géographiques et chronologiques, font de la traduction d'Hérodote un des plus beaux monuments de l'érudition française. M. de

[1] Voici l'indication des Mémoires qu'il a fournis au *Recueil* de l'Académie. — I. Sur les *Vases théricléens*, t. XLIII, p. 196. — II. Sur les *Vases murrhins*, *ib.* p. 228. — III. *Sur quelques époques des Assyriens*, t. LXV, p. 351. — IV. *Sur les Fêtes des Grecs omises par Castellanus et Meursius*, *ib.*, p. 412 et t. XLVIII, p. 252. — V. *Sur une fête particulière aux Arcadiens* (il s'agit des *Molies*), *ib.*, p. 434. — VI. *Sur l'Expédition de Cyrus le Jeune*, t. XLVI, p. 14.— VII. *Sur Phidon*, roi d'Argos, *ib.*, p. 27. — VIII. *Sur l'archontat de Créon*, *ib.*, p. 51. — IX. *Remarques critiques sur l'Etymologicum magnum*, t. XLVII, p. 105. Ces remarques ne sont imprimées que par extraits. Le manuscrit complet a été donné à la Bibliothèque du roi par les héritiers de M. Larcher, avec plusieurs cartons où sont contenues de nombreuses lettres de M. Brunck et quelques-unes de M. Wyttembach. — X. *Recherches et conjectures sur les principaux événements de l'histoire de Cadmus*, t. XLVIII, p. 37. — XI. *Sur l'ordre équestre chez les Grecs*, *ib.*, p. 84. — XII. *Sur Hermias* avec l'*Apologie d'Aristote*, relativement aux liaisons qu'il eut avec ce prince, *ib.*, p. 208. — XIII. *Sur la Noce sacrée*, *ib.*, p. 323. Ω

[2] M. Daunou a jugé plus sévèrement M. Larcher, dans son cours d'*Études historiques* (V. t. IX, p. 92). Il y adopte quelques-unes des critiques de Volney et condamne le style de M. Larcher avec les paroles mêmes de M. Boissonade : « Selon M. Boissonade, « dit-il, tout le monde s'accorde à dire que ce traducteur *écri-* « *vait fort mal et ne se doutait pas même de ce que c'est que le style :* « il travaillait principalement pour les *savants étrangers.* »

Il est curieux d'observer que ces deux volumes (VIII et IX) de Daunou, sur *Hérodote*, sont justement ceux qu'a revus M. Boissonade : il a dû regretter de voir son autorité ainsi invoquée, pour une si sévère appréciation. *(Note de l'Éditeur.)*

Sainte-Croix[1] a dit « que M. Larcher, par sa chronologie « d'Hérodote, a mérité la reconnaissance de la posté« rité. » M. Wyttembach ne s'exprime pas avec moins de force sur le mérite de ce grand ouvrage[2]. Il appelle M. Larcher le plus exact et le plus savant de tous les interprètes d'Hérodote[3]. M. Chardon de la Rochette[4], se rencontrant avec M. de Sainte-Croix dans l'expression de son admiration, dit que la traduction d'Hérodote mérite toute notre reconnaissance et celle de la postérité. Enfin, M. Larcher a obtenu un honneur duquel ont joui fort peu de commentateurs : sa *Chronologie* a été traduite en latin par M. Borheck, en allemand par M. Degen, et ses notes ont paru dans les principales langues de l'Europe.

Au commencement de 1785, le roi créa dans l'Académie un comité de huit membres chargés de faire connaître, par des Notices et des Extraits, les manuscrits de la Bibliothèque royale. M. Larcher fut nommé ; mais il refusa, faute de loisir, et sa place fut donnée à M. de Vauvilliers[5]. Il est à regretter qu'il n'ait pu ou n'ait pas

[1] *Examen des historiens d'Alexandre*, p. 581.—M. Larcher était intimement lié avec M. de Sainte-Croix. Les ouvrages de ces deux savants hommes offrent de fréquents témoignages de l'estime mutuelle qu'ils se portaient. Dans le second livre de la *Philomathie* de M. Wyttembach, p. 261, il y a une lettre très-intéressante écrite par M. Larcher, après la mort de son ami. M. Wyttembach a été l'ami de tous deux. Il a loué dignement M. de Sainte-Croix (*Philom.*, I, p. 169); il accordera sûrement un pareil tribut de louanges à la mémoire de M. Larcher. Je lui dirai ce que lui disait M. Larcher, pour l'engager à faire l'éloge de M. Sainte-Croix : *Et hoc tuo officio plane dignus est, qui te multum amavit* (*Philom*, II, p. 20).

[2] *Bibliotheca critica*, III, 2, p. 153.

[3] *Selecta*, p. 341.

[4] *Mélanges*, t. III, p. 83 et 115.

[5] *Notices des manuscrits*, t. I, p. 4. — Je ne crois pas que le défaut de loisir fût le vrai motif de ce refus. J'ai entendu dire à M. Larcher qu'il avait refusé pour n'être pas le confrère de M. de Vauvilliers. Sa mémoire le servait mal, puisque M. de Vauvilliers fut son successeur. Peut-être craignait-il d'être as-

voulu accepter. Ayant une grande connaissance de la langue grecque, une grande habitude de lire les manuscrits, il est hors de doute qu'il eût très-utilement coopéré aux travaux du comité, et nous lui aurions probablement l'obligation de lire aujourd'hui, dans les *Notices,* le vocabulaire étymologique d'Orion, dont il avait fait, pour son usage, une copie qu'il a depuis envoyée à M. Wolf. C'est en reconnaissance de ce présent que M. Wolf lui a dédié son édition de quatre Discours de Cicéron. Le mot ἀντίδωρον, employé par M. Wolf, ne serait pas facile à entendre, sans cette explication. M. Wolf a promis de publier *Orion*, et il est fort à désirer qu'il puisse bientôt tenir cet engagement. Orion peut servir utilement à corriger le *Grand Etymologique,* ou à le compléter : très-

socié à M. de Villoison, qui était un des huit commissaires et qu'il aimait fort peu, parce qu'en effet M. de Villoison était fort peu aimable. Quoi qu'il en soit, ce mot de M. Larcher prouve qu'il goûtait médiocrement la personne de M. de Vauvilliers. Intimement lié avec M. Brunck, M. Larcher avait épousé les sentiments et les querelles de ce savant qui a toujours, comme on le sait, parlé de M. de Vauvilliers avec le dédain le plus impertinent. De son côté, M. de Vauvilliers ne paraît pas avoir tenté de se concilier M. Larcher. Il lut même, en pleine Académie, une dissertation, qui n'a point été imprimée, où il essayait de le réfuter sur un point de la Chronologie d'Hérodote (Voy. *Trad. d'Hérodote*, t. IV, p. 288). Au reste, M. Larcher avait eu autrefois avec M. de Vauvilliers des relations plus amicales, et il lui avait fort obligeamment communiqué de nombreuses observations sur Pindare. M. de Vauvilliers les cite souvent et avec reconnaissance, dans son *Essai* sur ce poëte, p. 217, 223, 224, 228, etc. (Voyez aussi *Trad. d'Hérodote*, t. V, p 283). M. de Vauvilliers n'est pas le seul à qui M. Larcher ait rendu de ces services littéraires. Il collationna Longin sur le manuscrit de Paris, pour l'édition de Toup (Voy. Toup, *Præf. Longin*); et, sur plusieurs manuscrits, quelques idylles de Théocrite, de Bion, de Moschus, avec le second *Autel* de Dosiadas, pour les *Analectes* de Brunck. (Voy. Brunck, *Præf. Anal.*, p. 22). Brunck lui dut aussi une bonne remarque sur Anacréon (*Ode* XXIII), et une annonce très-flatteuse de son édition de *Sophocle* (*Journal des Savants*, déc. 1783). En général, personne n'était plus obligeant, plus communicatif, plus aimable que M. Larcher. Ω

souvent il cite les noms des auteurs où il prend ses exemples, et cette exactitude le rend précieux.

Pendant la révolution, M. Larcher vécut dans une retraite profonde, ne s'occupant que de littérature, et particulièrement de la révision de son Hérodote dont il préparait une seconde édition. Il fut peu tourmenté. On le traduisit devant le comité révolutionnaire et ses papiers que l'on visita ne causèrent pas un médiocre embarras aux commissaires, gens peu chargés de grec et de latin. Pendant une nuit, il eut une sentinelle à sa porte; mais une bouteille de vin endormit le factionnaire, et le lendemain matin, muni d'un petit *assignat* que M. Larcher lui donna, il partit et ne revint plus [1]. La persécution n'alla pas plus loin et même, quand le gouvernement républicain, devenu plus doux et plus sage, eut la fantaisie d'encourager les hommes de lettres, M. Larcher reçut, par décret, une somme de 3,000 livres.

D'après cette espèce de faveur, on peut s'étonner qu'il n'ait pas été compris dans la première formation de l'Institut. Au reste, il ne tarda pas à y entrer. La place de M. de Sacy ayant été déclarée vacante sous prétexte de non-résidence, M. Larcher, M. de Sainte-Croix et M. Chardon de la Rochette furent proposés pour la remplir. On élut M. Larcher [2]. Ce ne fut pourtant pas sans quelque résistance : ses opinions politiques et religieuses étaient trop en opposition avec celles qui prévalaient à cette époque, pour que ce choix ne déplût pas à beaucoup de personnes; mais ses amis le servirent vivement, et l'emportèrent. Il disait, en plaisantant, qu'il s'était surtout déterminé à accepter, « parce qu'on l'avait prévenu que

[1] Raconté par M. Chardon de la Rochette. Voy. aussi M. Wyttembach, *Bibliotheca critica*, III, II, p. 143. Ω

[2] 5 thermidor, an IV (23 juillet 1796).

« les membres de l'Institut étaient payés en argent[1]. »

M. Larcher fut attaché à la section des *langues anciennes* de la classe de *littérature et beaux-arts;* mais pendant le temps que dura l'ancienne organisation de l'Institut, il ne fit aucun mémoire. Lorsque l'Institut fut divisé en quatre classes, M. Larcher entra dans la troisième, et redevenu en quelque sorte, par ce changement, membre de l'Académie des inscriptions, il reprit ses travaux académiques et composa quatre *Dissertations*[2] qui paraîtront dans les Recueils de la classe. La dernière lui avait coûté beaucoup de travail et donné tant de fatigue, qu'il en avait pris du dégoût pour ce genre de recherches. « J'ai lu, écrivait-il à M. Wyttembach[3], ou « plutôt on a lu pour moi[4] dans une séance de l'Institut, « une Dissertation où je m'étais proposé de démontrer « qu'ils se sont trompés, ceux qui ont écrit que Callis- « thène avait envoyé de Babylone, à Aristote, des obser- « vations astronomiques faites par les Chaldéens, les- « quelles remontaient à 1903 ans avant Alexandre; ou « que, si Callisthène a envoyé de telles observations, elles « ne peuvent pas être plus anciennes que l'ère de Nabo- « nassar, dont le commencement tombe en 747 avant « notre ère[5]. J'ai lu et relu, pour cette dissertation, la « μεγάλη σύνταξις de Ptolémée. Tout ce travail, qui n'est « peut-être qu'un radotage, m'a extraordinairement fa- « tigué ; c'est au point que je suis à peu près dégoûté des « Mémoires et des Dissertations. » Heureusement c'est

[1] Raconté par M. Chardon de la Rochette. Ω

[2] La première, *sur les premiers siècles de Rome ;* la deuxième *sur le Phénix*; la troisième, *sur la Pseudonymie de la harangue de Démosthène, en réponse à la lettre de Philippe ;* la quatrième, *sur les Observations astronomiques envoyées à Aristote par Callisthène.* Ω ,

[3] M. Wyttembach, *Philom.*, II, p. 264.

[4] Ce fut M. de Sacy qui fit cette lecture. Ω

[5] V. *Trad. d'Hérodote*, t. VII, p. 706 ; t. IX, p. 607.

à quatre-vingt-quatre ans qu'il commençait ainsi à se dégoûter un peu de l'érudition.

Cette nouvelle édition d'Hérodote dont il était question tout à l'heure parut en 1802. La table géographique est corrigée en beaucoup d'endroits; les notes sont fort augmentées, et il en est plusieurs qui contiennent les résultats de quelques Mémoires qui devaient faire partie du Recueil de l'Académie des belles-lettres, et dont la suppression de cette savante compagnie avait empêché la publication. L'*Essai sur la Chronologie* offre surtout des changements remarquables. Dans sa première édition, M. Larcher avait hasardé quelques idées peu d'accord avec les vérités chrétiennes. Devenu, avec l'âge, et plus savant et plus pieux [1], il a effacé toutes ces hardiesses.

Je devrais peut-être ne pas rappeler l'entreprise malheureuse d'un littérateur fort célèbre, qui tenta, en 1808, de prouver que cette Chronologie était un tissu d'erreurs. M. Larcher l'avait, dans ses notes, critiqué avec plus de vérité que de politesse. Par forme de représailles, ce littérateur voulut aussi attaquer M. Larcher, et il ne mit dans sa critique ni politesse ni vérité [2]. Mais je laisse cette querelle oubliée; en parler plus longuement, ce serait abuser de l'exactitude [3].

Lorsque l'Université impériale fut mise en activité, M. le grand-maître nomma, de son propre mouvement,

[1] M. Larcher, suivant M. S. de Sacy (*Variétés littéraires*), avait inventé un nouveau moyen de se mortifier les jours de jeûne : « Ces jours-là, disait-il, il ne lisait pas de grec et se réduisait au « vil latin. » (*Note de l'Editeur.*)

[2] Voy. *Supplément à l'Hérodote de Larcher*.

[3] M. Boissonade rendit compte de cet opuscule dans le *Journal de l'Empire* du 28 août 1808. M. Larcher y est défendu avec une grande force et un plein succès, contre les attaques de son adversaire. Mais la matière présente trop de chiffres pour trouver place ici. Nous en donnons seulement le début :

« Il a paru, il y a quelques semaines, une brochure intitulée : *Supplément à l'Hérodote de Larcher*, etc., par C. F. V****, avec

M. Larcher professeur de littérature grecque dans la faculté des lettres de l'Académie de Paris. M. Larcher se trouvait trop âgé pour exercer les fonctions qui lui étaient confiées, et ne voulait point accepter. Mais M. le grand-maître insista, et, pour lever les scrupules du vénérable professeur, il le dispensa formellement de toute espèce de leçons : pensant que ce serait un grand honneur pour l'Université naissante, que de pouvoir orner la liste de ses fonctionnaires de ce nom européen. Les cours furent faits par un professeur adjoint[1].

Voici ce que M. Larcher écrivait alors à son ami M. Wyttembach[2] : « Vous me demandez comment je me « porte, et ce que je deviens. Je me porte aussi bien que

cette épigraphe fort heureusement trouvée, pour un petit pamphlet de 82 pages publié au mois de *juin :*

Mes amis, *l'hiver dure*, et ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des temps passés.

« Le but de l'auteur est de faire voir que M. Larcher n'entend rien à la Chronologie d'Hérodote, il le prouve, comme il peut, par un argument principal que nous examinerons tout à l'heure.

« Assurément rien n'est plus utile que ces discussions, et si, malgré sa vaste doctrine, M. Larcher s'est trompé, il est fort à propos que M. V**** se charge de corriger ses erreurs, et de nous révéler ce qu'après trente ans de travaux l'interprète d'Hérodote n'a pu découvrir. Mais ce qu'il faut blâmer, c'est qu'à l'occasion d'une guerre entre Cyaxarès, roi des Mèdes, et Alyattès, roi des Lydiens, arrivée il y a environ deux mille et quelques cents ans, on attaque avec aigreur, avec dureté, avec des sarcasmes amers, un savant que ses utiles ouvrages et sa vieillesse rendent si respectable, et avec lequel les formes de la plus exacte politesse étaient un devoir. » Ω

Pour les bibliographes exacts, nous remarquerons que, par une bizarre erreur typographique, cet article de M. Boissonade *contre* l'opuscule de C. F. V****, au lieu d'être signé de l'Ω habituel l'est des initiales mêmes de Volney, mais renversées : **** V.F.C.
(*Note de l'Éditeur.*)

[1] On sait que ce fut M. Boissonade. Voir les notes suivantes.
(*Note de l'Éditeur.*)

[2] M. Wyttembach, *Philom.*, II, p. 264.

« peut se porter un homme de quatre-vingt-quatre ans.
« Apprenez de plus que je viens d'être fait docteur ès-
« arts dans la nouvelle Université impériale, mais il me
« faut vous avertir qu'il y a grande différence entre
« docte et docteur, et que l'on peut fort bien être l'un
« sans l'autre. Si vous en doutiez, regardez-moi. En
« même temps, j'ai été nommé professeur de littérature
« grecque, et, comme je ne puis exercer par moi-même,
« l'on m'a donné un suppléant, etc.[1] »

[1] Sauf quelques nominations qui auraient pu être plus heureuses et qu'explique la nécessité d'improviser un si grand personnel que celui de l'Université, au sortir d'une révolution, les choix font le plus grand honneur au discernement et au caractère de M. de Fontanes. Quoiqu'il eût des proches ou des amis qui auraient volontiers occupé les premiers postes de l'Université nouvelle, il leur préféra des hommes de mérite : quand ils se tenaient à l'écart, il allait les chercher, c'est ce que prouve la nomination de M. Boissonade et la lettre de Larcher que nous trouvons dans l'intéressant ouvrage intitulé : *M. Ambroise Rendu et l'Université de France :*

« Monsieur,

« Je suis pénétré de la plus vive reconnaissance de ce que vous avez bien voulu me faire nommer à une place de professeur. J'ai été d'autant plus surpris, Monsieur, que vous ayez jeté les yeux sur moi pour remplir une place si importante que je suis d'un âge où l'on est plus guère en état d'exercer aucune sorte de fonctions. Quatre-vingt-trois ans sont une excuse bien légitime : *Solve senescentem.* Aussi, lorsqu'on m'en parla de votre part, mon premier mot fut de ne point accepter cet honneur; mais je fus pleinement rassuré, lorsqu'on ajouta que vous me donneriez un suppléant et que ce serait M. Boissonade. Vous ne pouviez faire, Monsieur, un plus digne choix. Ce jeune savant connaît supérieurement la langue grecque; c'est un excellent critique, et je ne doute pas qu'il ne fasse beaucoup d'honneur à l'Université. J'ose même dire que, depuis plus de soixante ans, il n'y a pas eu un professeur si habile en grec. Il a donné déjà des preuves de son talent. Les *Héroïques* de Philostrate qu'il a publiées en grec et en latin, avec un grand nombre de notes critiques, sont un excellent ouvrage, et je sais qu'on imprime actuellement en Hollande une édition d'un auteur grec qui lui fera beaucoup d'honneur*. En vous parlant avantageu-

* Il s'agit d'*Eunape*, publié à Amsterdam, mais en 1822 seulement.

M. Larcher continuait de jouir de la bonne santé dont il parle dans cette lettre, et tout portait à croire que sa fin était encore éloignée, lorsqu'une chute assez légère qui lui avait foulé et fait enfler une main, le força de garder le lit. Cet accident n'inquiétait personne, et l'on ne pensait pas qu'il pût avoir aucune suite. Mais il en était résulté dans les mouvements du malade une gêne assez grande, et ayant voulu, dans un moment où sa garde était absente, changer d'attitude, il tomba de son lit qui était très-élevé. Cette seconde chute fut suivie de symptômes alarmants : bientôt la tête s'embarrassa, et M. Larcher s'éteignit, presque sans souffrance, le 22 décembre 1812, à l'âge de quatre-vingt-six ans, laissant une mémoire glorieuse, et l'exemple d'une vie sans reproche [1].

sement de M. Boissonade, mon éloge doit vous paraître d'autant moins suspect que je ne le connais que par son ouvrage, et que je ne l'ai vu qu'une seule fois, lorsqu'il sollicitait une place à l'Institut.

« Je vous remercie, Monsieur, de la bonté que vous avez de me donner cette place. Je l'accepte avec la plus vive reconnaissance. Je n'oublierai jamais vos bontés ; elles sont gravées dans mon cœur en caractères ineffaçables.

« Je suis, etc.

« LARCHER. »

(*Note de l'Éditeur.*)

[1] Le 24 décembre 1812, M. Boissonade ouvrit ainsi sa leçon :

« Messieurs,

« J'ai appris hier par les feuilles publiques, ainsi que vous sans « doute, que nous avons eu le malheur de perdre notre respec- « table titulaire, M. Larcher. Vous ne le connaissiez pas, Mes- « sieurs. Son grand âge et une santé habituellement languis- « sante ne lui avaient jamais permis de prendre part à vos « travaux, de diriger vos études. Vous savez seulement par sa « grande renommée qu'il était un des plus habiles hellénistes de « l'Europe. Plus heureux que vous, j'avais été, dans ces der- « nières années, admis quelquefois dans sa société. Je savais « qu'il était non-seulement érudit jusqu'au prodige, mais bon, « aimable, doux, d'un caractère égal et facile que n'altéraient « jamais les douleurs et la tristesse qu'amènent l'âge et les in-

VI

LUCIEN [1].

Lucien, le plus spirituel peut-être et le plus original de tous les écrivains grecs, naquit à Samosate, en Syrie. Il est difficile de fixer avec une rigoureuse précision l'époque où il a vécu. Répéter et discuter ici les conjectures diverses des biographes et des critiques serait une entreprise bien longue, étrangère d'ailleurs à la nature de ce *Dictionnaire*, où il faut surtout recueillir des faits et des résultats. Nous adopterons donc l'opinion du savant Hemsterhuys qui, dans la préface de son édition de Pollux, place, avec beaucoup de vraisemblance, Lucien sous les Antonins et sous Commode. Hemsterhuys n'a

« firmités. Il fallait l'admirer, quand on lisait ses doctes écrits; « l'aimer, quand on pouvait le voir et l'entendre. Je l'ai assez « connu pour le regretter toujours, trop peu, pour le pouvoir « louer avec une juste étendue. La plume élégante d'un de ses « confrères à l'Institut* lui destine un éloge digne de lui. Pour « moi qui manque de détails et sur sa vie et sur la plupart de « ses travaux, je me bornerai à cette faible expression de mes « regrets.

« Efforçons-nous, Messieurs, d'imiter l'exemple que nous « laisse ce vénérable octogénaire, le bel exemple d'une vie con« stamment laborieuse, constamment honorable. »

Ce fragment a figuré aussi dans les additions de la *Notice* de M. Naudet; on ne nous désapprouvera pas de l'en avoir détaché pour compléter cet intéressant morceau.

En 1857, M. Egger, à l'ouverture de son cours a rendu également un digne hommage à son prédécesseur, nous sommes heureux de pouvoir le reproduire aux *Additions* de ce volume.

(*Note de l'Editeur.*)

[1] *Biographie universelle* de Michaud.

* M. Dacier, secrétaire perpétuel. (Voir *Mém. de l'Acad. des inscriptions*, nouv. série, t. V.)

pas déterminé, et il ne le pouvait pas, les années mêmes de la naissance et de la mort de Lucien; Reitz, un peu plus hardi, le fait vivre depuis 120 de J. C. jusqu'à 200. Il est positif qu'il parvint à une extrême vieillesse, nous le savons par lui-même : « Je suis, dit-il (*Apologie*, I, IV), « déjà voisin d'Eaque, j'ai déjà un pied dans la barque « fatale; je touche au terme de la vieillesse; j'ai presque « franchi le seuil. » Le calcul de Reitz a donc toute la probabilité désirable. Lucien appartenait à une famille obscure peu favorisée de la fortune.

Après avoir appris, dans une école publique, les premiers éléments des lettres, il fut mis en apprentissage chez son oncle maternel, qui avait la réputation d'être un des meilleurs sculpteurs de Samosate. C'était commencer comme Socrate. Dès le premier jour, il eut le malheur de briser d'un coup de maillet trop fortement appuyé une table de marbre qu'on lui avait donnée à dégrossir. Son oncle, qui n'était pas patient, le frappa rudement, et Lucien, découragé, abandonna pour toujours un maître si rigoureux et des travaux peu faits pour son génie. C'est aux lettres que la nature l'appelait, et il suivit sa vocation. Il est probable que la résistance de sa famille, que sa pauvreté, rendirent ses premiers pas dans cette nouvelle carrière laborieux et pénibles, et qu'il eut plus d'un combat à livrer contre les hommes et contre la fortune; mais l'histoire d'une foule de littérateurs, de savants et d'artistes témoigne que toujours l'impulsion d'un talent véritable triomphe de pareils obstacles, quelque grands, quelques multipliés qu'ils puissent être.

Lucien embrassa d'abord la profession d'avocat et plaida devant les tribunaux d'Antioche.

Pour un homme d'esprit et de talent, le barreau était alors une ressource presque stérile : l'éloquence, appliquée aux déclamations et aux improvisations sophisti-

ques, ouvrait des routes bien plus sûres et plus courtes à la fortune et à la considération. Les sophistes parcouraient les grandes villes, ils annonçaient un discours, comme aujourd'hui un musicien voyageur annonce un concert, et les peuples accouraient de toutes parts pour entendre et voir le discoureur, et lui payer largement le plaisir qu'il faisait à leurs oreilles.

Lucien négligea le barreau pour la tribune; il visita l'Asie, la Grèce et la Gaule, s'arrêtant pour réciter des discours, pour improviser sur les questions qui lui étaient proposées, et levant sur ses auditeurs de solides tributs.

Après un séjour de plusieurs années en Grèce, il voulut voir l'Italie et s'arrêta quelque temps à Rome, dont il a peint la corruption avec énergie dans son *Nigrinus*. Le recueil de ses œuvres contient un assez grand nombre de déclamations et de petits morceaux de littérature sophistique qui ne peuvent appartenir qu'à cette époque: les *Deux Phalaris*, par exemple, le *Tyrannicide*, le *Médecin déshérité par son père*, sujet traité aussi par Sénèque le rhéteur, les *Dipsades, Zeuxis,* les *Cygnes, Hésiode*, *Hérodote,* les *Bains d'Hippias*, *Bacchus, Hercule*, le *Scythe*, l'*Eloge de la Patrie*, l'*Eloge de la Mouche*, etc. On ne peut nier qu'il ne se trouve dans toutes ces compositions de l'esprit et de la facilité; le langage en est correct et d'une élégance soutenue; elles offrent, en un mot, une lecture qui n'est dépourvue ni d'agrément ni d'intérêt, au moins de cet intérêt littéraire qui résulte du style et de la forme. Toutefois, si Lucien n'eût pas exercé sa plume sur d'autres sujets, il aurait aujourd'hui peu de titres à l'estime publique, et sa place en littérature, même dans cette littérature de rhéteur, serait fort au-dessous de Dion Chrysostôme et de Libanius. Il sentit lui-même qu'il ne s'élèverait pas beaucoup au-dessus de la foule, s'il n'entrait dans les routes nouvelles. Il revit donc, dans la maturité de l'âge, la terre classique de la Grèce; il

vécut plusieurs années dans Athènes avec le vieux philosophe Démonax, auquel il donne les vertus d'un vrai sage, et fut témoin de l'action fanatique du cynique Pérégrinus, apostat du christianisme, espèce de fou qui se brûla publiquement aux jeux Olympiques, l'an 165. C'était pour la quatrième fois que Lucien assistait à ces jeux.

C'est à cette époque qu'il renonça complétement à l'art frivole des rhéteurs. Il avait quarante ans, lorsqu'il ouvrit les yeux sur l'abus qu'il faisait de son talent et comprit qu'il s'était engagé dans une fausse voie. Il eut honte de ses succès et voulut en obtenir de moins passagers et de plus honorables, en éclairant les hommes sur leurs vains préjugés, sur leurs superstitions absurdes, sur leur sotte admiration pour une foule de charlatans parés du nom de philosophes, sur le honteux esclavage qu'ils se laissaient imposer par les riches et les grands. Mais il faut avouer qu'en se moquant avec l'originalité la plus piquante et la gaieté la plus communicative des vices et des ridicules dont ses yeux étaient blessés, il a souvent passé toutes les bornes; qu'en attaquant les superstitions, il attaque aussi les idées religieuses, fondement de la morale; que les coups qu'il porte aux hypocrites de philosophie tombent quelquefois sur des hommes estimables; que son pyrrhonisme est porté à l'extrême; enfin, qu'en peignant les mauvaises mœurs, il est souvent obscène et licencieux, et si on doit le recommander comme un écrivain éminemment ingénieux, amusant et aimable, il est nécessaire d'ajouter que toutes ses productions ne conviennent pas à tous les âges et qu'il pourrait arriver que, lu sans précaution, il fît dans l'esprit et dans l'âme des lecteurs trop jeunes ou mal préparés des maux plus graves que ceux dont il pourrait les guérir.

Parmi les ouvrages de ce moraliste enjoué, de ce phi-

losophe satirique, on a toujours mis au premier rang les *Dialogues des Dieux et des Morts, Timon*, le *Jupiter tragique* et le *Jupiter confondu*, *Charon*, les *Ressuscités, l'Assemblée des Dieux, Ménippe*, le *Coq*, les *Lapithes*, les *Vœux*, les *Sectes à l'encan*, etc. Il faut aussi citer parmi les productions les plus spirituelles de Lucien, les *Dialogues des Courtisanes*, où les mœurs de cette classe de femmes sont décrites d'un pinceau fidèle et naïf. Ce sont autant de petites scènes de comédie pleines de naturel et de vérité. Aristophane les eût avouées, tant elles sont ingénieuses et jolies, et aussi tant elles sont quelquefois immodestes. La décence n'est pas moins violée dans l'excellent conte de l'*Ane*. Il est vrai que plusieurs critiques donnent à Lucius de Patras le tort et l'honneur de cette impure historiette. Pour nous, sauf un meilleur avis, nous croyons avec Photius, avec Huet et Gessner, que Lucien n'a fait qu'abréger et orner peut-être de ces agréments qui naissaient facilement sous sa plume le trop long récit de Lucius. Vers la même époque, Apulée s'empara de ce conte, et, suivant un procédé bien différent, il le développa en neuf livres bien longs et dans une prose élégamment laborieuse, où il a semé moins les fleurs que les épines du vieux langage des comiques latins.

Un autre roman moins bon et que l'on ne peut contester à Lucien, car il a pris le soin de s'y nommer lui-même, c'est l'*Histoire véritable*, long tissu d'aventures incroyables, de voyages imaginaires dans des mers pleines de merveilles, et même dans les astres. Son but, dans cette débauche d'esprit et d'imagination, était de se moquer des impostures que Ctesias et Iambule avaient racontées sérieusement et décorées du nom d'histoires; il voulait aussi, et il le dit lui-même, divertir un peu ses lecteurs. Mais il a commis, ce semble, deux maladresses bien graves pour un homme qui avait tant d'esprit et de

goût : la première, de faire cette plaisanterie beaucoup trop longue ; l'autre, d'avertir gravement ses lecteurs qu'ils se gardassent bien de prendre ses récits à la lettre, que tous les prodiges qu'il raconte étaient de sa création, qu'il ne les avait point vus lui-même et ne les avait point appris de gens qui en eussent été témoins. Qui ne sent qu'une pareille précaution ôte toute espèce de charme à la fiction, que toute illusion est détruite et que l'on ne s'intéresse plus à rien? Il fallait laisser courir au lecteur le risque d'une crédulité sans conséquence et ne le détromper qu'après l'avoir charmé.

Cette critique, où, par une copie chargée, Lucien faisait sentir le ridicule absurde des récits de l'ancien Ctesias et de ses modernes imitateurs, ne fut pas le seul coup qu'il porta aux mauvais historiens de son temps. Il les attaqua, dans son traité de la *Manière d'écrire l'histoire,* avec des armes plus solides et plus sérieuses, ne faisant plus de vagues reproches, mais nommant les auteurs et leurs livres, citant fidèlement leurs phrases et donnant, ce qui était plus difficile et plus utile, de sages préceptes sur les qualités que l'on a droit d'exiger de l'historien et sur la façon dont il se doit acquitter des graves fonctions qu'il s'impose. Ce traité s'adresse au talent des gens de lettres. Un autre s'adresse à leurs mœurs; c'est celui des *Littérateurs à la solde des Grands,* production pleine de sentiments honnêtes et d'excellents conseils.

Lucien, qui avait accepté une place assez élevée dans l'administration de l'Égypte, fut accusé de ne pas pratiquer les préceptes qu'il donnait si libéralement aux autres. Il se défendit par une *Apologie* que nous avons encore. Elle n'a pas satisfait d'Alembert, qui a lui-même donné aux gens de lettres, sur leurs relations avec les grands, des avis sévères qu'il appuyait de son exemple. « Je suis fâché, dit-il, que Lucien, après avoir dit que

« la servitude chez les grands prend le nom d'amitié,
« ait fini par accepter une place au service de l'empe-
« reur, et, ce qui est pis encore, par s'en justifier assez
« mal. Aussi, se compare-t-il lui-même à un charlatan
« enrhumé qui vend un remède infaillible contre la
« toux... Il se livra à l'empressement qu'on eut pour lui,
« devint homme du monde sans s'en apercevoir, et
« finit par être courtisan. »

Rien de plus inexact que cette critique. Lucien ne se compare pas à un charlatan enrhumé, ce qui serait d'une ignoble impudence, mais il suppose que ses censeurs, injustes et malins, faisaient de lui cette comparaison désobligeante. Il accepta une place, non pas au service de l'empereur, mais au service de l'État, et il ne devint pas courtisan, puisqu'il vivait en Égypte et bien loin de la cour. Après une lecture aussi inattentive de cette justification, d'Alembert s'est cru autorisé à écrire que Lucien se justifie mal. Un pareil jugement mérite-t-il la moindre considération? Il nous semble, au contraire, que Lucien se justifie très-bien. Il prouve, avec ces développements ingénieux et faciles qui distinguent sa manière, que remplir les charges publiques est un honorable emploi des talents, et que les gages légitimes attachés à d'utiles fonctions n'ont rien de commun avec le salaire déshonorant payé à quelques gens de lettres par les grands dont ils sont les parasites, les bouffons et les flatteurs.

Lucien fut fixé en Égypte par la place importante qu'il y obtint dans l'administration. A l'âge de cinquante ans, et dans tout l'éclat de sa célébrité, il avait reparu à Samosate. Mais il ne pouvait pas habiter longtemps une ville si étrangère aux Muses ; aussi le voit-on voyager sans cesse dans la Cappadoce et la Paphlagonie, emmenant avec lui son vieux père et sa famille, jusqu'au moment où les faveurs de l'empereur Commode vinrent

le chercher. Il avait publié dès lors tous ses ouvrages.

On ne peut guère douter qu'il ne se soit glissé, dans la collection des œuvres de Lucien, quelques productions qui ne sont pas de lui, mais peut-être d'un auteur du même nom, ou que la nature du sujet, le style, la forme dialoguée, lui auront fait attribuer. Distinguer ces productions étrangères est presque toujours difficile, quelquefois impossible. Le dialogue de l'*Alcyon*, où l'on ne trouve véritablement rien qui ressemble à Lucien, a été, sur d'assez fortes inductions, donné à Léon l'Académicien. On le rencontre dans quelques manuscrits des Œuvres de Platon, auquel, assurément, il convient encore moins qu'à Lucien. Que dire de *Charidème?* Les critiques le lui veulent ôter; mais leurs preuves sont légères. C'est un ouvrage faible et mal écrit; voilà leur seule raison. Des arguments uniquement tirés du style ne semblent pas suffisants. Lucien a pu composer ce mauvais ouvrage dans sa jeunesse, et avant d'avoir exercé son jugement et sa plume. Les *Amours* contiennent une obscène controverse, en style enflé et sophistique, sur les deux amours, car les anciens en connaissaient deux, et ils ne craignaient pas de défendre, d'exalter même un vice infâme, auquel aujourd'hui l'on doit rougir de penser. Le style n'est pas bon ; mais pourquoi ne conviendrait-il pas à la jeunesse de Lucien? Quant à la question même débattue par les interlocuteurs, elle ne peut arrêter : les mœurs de Lucien dans ses productions les plus authentiques sont quelquefois détestables. C'est encore pour des raisons de style que plusieurs critiques veulent lui enlever l'*Éloge de Démosthène*. Mais si cet ouvrage a quelques défauts, il faut aussi reconnaître qu'il a des beautés véritables , que les dernières pages qui contiennent le récit de la mort de l'orateur sont très-pathétiques, et que, si elles sont prises, comme l'auteur le dit, des mémoires particuliers de la cour de Macédoine, elles

présentent le plus grand intérêt historique. « La première « moitié de cet *Éloge*, dit Thomas, a cet agrément qui « caractérise presque tous les ouvrages de Lucien; la « dernière est pleine de grandeur : elle est digne des plus « beaux temps de la Grèce. On dirait que Lucien a pris « le ton de Démosthène pour le louer. » Dans le *Philopatris*, le christianisme et particulièrement le dogme de la Trinité sont amèrement ridiculisés. Plusieurs savants, Fabricius entre autres, donnent cet ouvrage à Lucien; mais le sentiment de Huet, de Dusoul, de Le Clerc, de Reitz, de Gessner, qui le croient d'une autre main et d'une autre époque, semble avoir prévalu. Gessner a établi les preuves de son opinion dans une excellente dissertation, plusieurs fois réimprimée [1].

Mais si Lucien est innocent du *Philopatris*, on ne peut l'absoudre du tort d'avoir insulté les chrétiens dans son récit de la mort de Pérégrinus. Le *Philopatris* et le *Peregrinus* ont été mis à l'index par la cour de Rome; et il se rencontre beaucoup d'exemplaires de l'édition de Lucien donnée en 1522 par Alde, dont les commissaires de la congrégation de l'index ont arraché les feuillets qui contenaient ces opuscules condamnés. « Cette ridicule mu« tilation, dit l'annaliste des Aldes, est d'autant plus in« conséquente, qu'on a laissé subsister intacts ses deux « dialogues très-licencieux : *Amores* et *Lucius vel asinus*. » Cet habile bibliographe n'a pas remarqué qu'il appelle improprement le conte de l'*Ane* un *dialogue*, et, ce qui est le plus important, que la censure de l'index a été purement théologique, que la congrégation n'a supprimé

[1] Nous avons induit d'une expression de M. Boissonade (voy. p. 400), qu'il n'attribuait pas à Lucien le traité *De Dea Syria*; depuis, nous en avons trouvé la preuve dans un article du 17 avril 1810, où, à propos d'un *Dictionnaire des rimes* qui porte : « SYRIA, *Divinité des Syriens*, » M. Boissonade observe que « dans le traité du PSEUDO-LUCIEN, *Syria* n'est pas un nom propre, mais un adjectif. » (*Note de l'Editeur.*)

le *Philopatris* et le *Peregrinus* que pour les propositions antichrétiennes et blasphématoires qui y sont renfermées. Ces deux morceaux, le second surtout, où Jésus-Christ est appelé le *Sophiste crucifié*, sont peut-être la principale cause de la haine furieuse des scholiastes grecs de Lucien et des injures qu'ils lui ont prodiguées. « Maudit Lucien ! auteur impie ! exécrable bouffon ! » Voilà dans quels termes il est fréquemment apostrophé aux marges des manuscrits. Suidas, ou le grammairien que Suidas a copié, commence ainsi l'article qu'il lui a consacré : « Lucien, surnommé le blasphémateur, ou le « médisant, ou l'athée, pour mieux dire.......... » et il achève en ces mots : « On raconte qu'il mourut déchiré « par des chiens, pour avoir *fait rage* contre la vérité. Et « en effet, dans sa *Vie de Peregrinus*, il attaque le chris- « tianisme et blasphème le Christ lui-même, l'impie ! « Aussi, a-t-il été, en ce monde, justement puni de sa « rage, et, dans l'autre, il héritera avec Satan du feu « éternel. »

Cet *enragé* serait donc mort de la *rage*, s'il en faut croire le bruit populaire dont Suidas s'est fait l'écho. Il est plus naturel de penser que Lucien, qui mourut très-vieux, succomba à quelque violente attaque de goutte. Son poëme burlesque, en l'honneur de la goutte, donne lieu de croire qu'il était sujet à cette maladie. L'idée de composer l'*Éloge de la goutte*, d'en faire une déesse et de célébrer sa puissance, ne peut guère, ce semble, venir qu'à un goutteux homme d'esprit, qui, dans l'intervalle des accès, badine avec ses douleurs. Lucien ressemblait peut-être à cet Agrippinus dont parle Stobée, lequel avait coutume d'écrire l'éloge des maux qui l'affligeaient : de la fièvre, quand il avait la fièvre ; de l'exil, quand on l'exilait ; de l'infamie même, quand un jugement le déclarait infâme. Ce n'est là qu'une conjecture, mais telle qu'elle est, nous la trouvons encore plus croyable que le

récit de Suidas. Et il est à propos de remarquer que l'exact Tillemont, chrétien plus éclairé, plus sage que ce compilateur, et surtout meilleur critique, n'a point voulu adopter un fait si mal attesté.

La tragi-comédie de la *Goutte* n'est pas le seul ouvrage en vers que Lucien ait composé. Nous avons sous son nom, dans l'*Anthologie*, beaucoup d'épigrammes, dont quelques-unes sont fort jolies, et, ce qui doit être observé dans le nombre, il y en a une sur la goutte. Il nous apprend, par le dernier paragraphe, qu'il eut un fils dans sa vieillesse; nous n'avons point d'autre notion sur sa vie privée.

Il nous reste à donner une notice abrégée des éditions et des traductions de Lucien. Nous nous bornerons aux éditions qui semblent offrir aujourd'hui quelque intérêt littéraire et philologique, ou quelques secours aux critiques et aux interprètes.

La première édition est de 1496; quoique imprimée peu correctement, elle n'est pas sans mérite ni sans importance.

L'édition de Venise (1535), celle de Francfort (1546), pourraient encore maintenant ne pas être consultées sans un peu de profit pour un critique; ce ne sont au reste que de vieilles raretés, et, à vrai dire, de vieux papiers.

On ne peut guère, en France au moins, ne pas parler de l'édition publiée à Paris par Bourdelot, en 1615. Elle est assez belle, et les notes de l'éditeur ne sont pas indignes d'éloges, quoiqu'il les ait, à ce qu'il dit, faites à la hâte ou même improvisées. Il assure, et c'est là le premier devoir d'un véritable éditeur, qu'il a corrigé le texte d'après les éditions exactement collationnées, et sur deux manuscrits de la Bibliothèque de Paris; mais Tanneguy-Lefèvre, dans le premier chapitre de ses *Remarques* sur le *Timon*, dit que cette assertion de Bourdelot est une impudente fausseté.

Une autre édition française, celle de Saumur par Benoît (1619), est plus recommandable ; le texte en est véritablement corrigé avec exactitude. L'édition d'Amsterdam (1687) qu'on attribue à Grœvius, mais qui a été soignée ou plutôt négligée par Le Clerc, fourmille de fautes typographiques dans le texte et la traduction, surtout dans les notes. Pourtant c'était encore celle qui offrait le plus de ressources pour l'interprétation, avant la belle et classique édition commencée à Amsterdam par Hemsterhuys, et achevée par Frédéric Reitz (1743), en trois volumes in-4°, auxquels on doit joindre, comme quatrième volume, le *Lexicum Lucianeum*, donné en 1746 par Conrad Reitz, frère de Frédéric. On trouve réunies, dans cette édition, les remarques excellentes de Hemsterhuys, celles de Dusoul, de Gessner, de Bourdelot, de Brodeau, de Jensius, de Kuster, de Bos, de Lefèvre, de Le Clerc, de Reitz et de plusieurs autres savants. La version latine fut refaite en entier par Hemsterhuys et par Gessner ; enfin on ne négligea rien pour arriver à la perfection, mais on ne put y atteindre. Pour réparer le temps précieux que les lenteurs interminables de Hemsterhuys avaient fait perdre, il fallut que Reitz hâtât l'impression des deux derniers volumes. Il résulta de cette précipitation que beaucoup de fautes ne furent pas corrigées, et qu'il y en eut beaucoup de commises. « On a, dit Valckenaer, laissé dans les derniers volumes, et ce n'est pas merveille, cent passages à corriger. » L'édition fut attaquée, et avec assez de vivacité, dans les *Nouveaux Actes des érudits* (mai 1745), par le célèbre Ernesti ; les observations de Reitz furent surtout l'objet de sa critique ; il désirait, et ce désir peut sembler raisonnable, un texte plus correct et moins chargé de notes inutiles. La Société de *Deux-Ponts* a réimprimé, en dix vol. in-8° (1789-1793), l'édition de Reitz, sans le Lexique cependant : suppression bien grave et de laquelle on n'est pas

dédommagé suffisamment par l'addition des variantes que Belin de Ballu a recueillies avec assez peu de soin et d'exactitude dans les manuscrits de Paris. La seule édition complète qui, après celles que nous avons indiquées, puisse être appelée critique, a été donnée à Halle en 1800, par M. Schmieder. Il a profité des leçons connues et collationné quelques manuscrits des bibliothèques allemandes.

Parmi les éditions sans nombre des ouvrages détachés de Lucien, nous n'aurons à faire qu'une faible moisson. Elles ont été publiées, en général, pour l'usage des écoles, et les savants qui se dévouent à ce genre de travaux, plus utiles que glorieux, méritent toute la reconnaissance des bons esprits. Mais ne pouvant donner ici que de courts aperçus et borné par l'espace, nous nous contenterons d'indiquer, dans la foule, celles qui présentent le plus d'intérêt : par exemple, les *Dialogues des morts*, donnés en 1806 par M. Gail, où le texte a été corrigé d'après les leçons des manuscrits; le Traité *de la Manière d'écrire l'histoire*, avec les notes de Rudolphe; l'*Ane*, revu par P. L. Courier sur plusieurs manuscrits; enfin, les *Dialogues choisis* et le *Timon* avec les notes de Hemsterhuys, petit volume excellent que l'on a souvent réimprimé, et qui peut être utile même à ceux qui ont la grande édition, parce qu'il contient plusieurs remarques qui ne se trouvent pas ailleurs. Belin de Ballu, que nous avons déjà nommé parmi les critiques, a un rang plus distingué parmi les traducteurs ; sa version française de toutes les œuvres de Lucien est exacte et, en général, satisfaisante sous le rapport de l'intelligence matérielle du texte, mais le style laisse beaucoup à désirer. Avant Belin, Massieu avait aussi traduit tout Lucien, mais sur le latin, et son travail est aujourd'hui justement oublié. D'Ablancourt, plus ancien encore, est encore plus discrédité ; toutefois, si l'on doit le mépriser comme traducteur, on

peut, même aujourd'hui, le lire comme écrivain; son style est excellent. P. L. Courier a joint, au texte de l'*Ane*, une très-bonne traduction, où il a imité avec un rare talent notre vieux langage. Nous devons encore recommander le *Jupiter tragique* et le *Peregrinus*, traduits fort élégamment par l'abbé Morellet, dans le tome II[e] des *Variétés littéraires;* les quatre premiers *Dialogues des Courtisanes*, traduits par Millin dans ses *Mélanges de Littérature étrangère*, et les différents morceaux que Lefranc de Pompignan a insérés dans ses *Mélanges de Traductions.* Nous savons que l'on trouve, dans le *Mercure* de décembre 1756, une traduction de l'*Alexandre;* mais nous ne la connaissons pas, non plus que celle que M. Lavau a donnée, en 1801, du *Songe*, du *Timon* et de l'*Alcyon*....[1]

[1] Rappelons ici que c'est M. Boissonade qui, dans ses *Lettres inédites de Voltaire* (voy. notre t. II, p. 340), publia le premier une lettre de Voltaire à Frédéric le Grand, où Lucien et Fontenelle sont comparés en ces termes :

5 juin 1751.

« J'envoie à V. M. ce dialogue de Marc-Aurèle. J'ai tâché « de l'écrire à la manière de Lucien. Ce Lucien est naïf, il « fait penser ses lecteurs, et on est toujours tenté d'ajouter à « ses dialogues. Il ne veut point avoir d'esprit. Le défaut de « Fontenelle est qu'il en veut toujours avoir ; c'est toujours lui « qu'on voit, et jamais ses héros ; il leur fait dire le contraire de « ce qu'ils devraient dire ; il soutient le pour et le contre ; il ne « veut que briller. Il est vrai qu'il en vient à bout ; mais il me « semble qu'il fatigue à la longue, parce qu'on sent qu'il n'y a « presque rien de vrai dans tout ce qu'il vous présente. On s'a- « perçoit du charlatanisme, et il rebute. Fontenelle me paraît « dans cet ouvrage le plus agréable joueur de passe-passe que « j'aie jamais vu. C'est toujours quelque chose, et cela amuse. »

M. Egger, dans son XX[e] *Mémoire* (1862), fait un parallèle remarquable entre Lucien et Voltaire.

(*Note de l'Editeur.*)

VII

DE SAINTE-CROIX [1].

Des personnes qui ont sur moi toutes sortes de droits m'ont engagé à faire dans ce journal une notice sur M. de Sainte-Croix. Je leur ai dit que je n'avais eu que fort peu de relations avec ce savant homme; que je ne connaissais guère de lui que ses livres; que sa vie, qui avait offert plus d'événements que n'en offre ordinairement la vie des gens de lettres, que l'éclat de sa réputation, exigeaient une notice plus détaillée que je ne pouvais la faire : j'ajoutai que déjà un de ses collègues [2] l'avait loué d'une façon fort éloquente, et que bientôt son éloge serait écrit avec une juste étendue par l'élégant historien de l'Académie des inscriptions [3] : je représentai que la perte de M. de Sainte-Croix était encore trop nouvelle pour que je pusse décemment solliciter auprès de ses amis les renseignements qui me manquaient; que mon zèle leur paraîtrait déplacé, et serait pour leur douleur toute récente une cruelle importunité. L'on insista malgré ces raisons, et je dus céder.

L'on ne trouvera ici que des détails fort courts, puisés

[1] *Journal de l'Empire*, 6 avril 1809.

[2] M. le sénateur Boissy-d'Anglas, président de l'Académie des inscriptions. Ω

[3] M. Dacier, secrétaire perpétuel.— L'*Eloge* de M. de Sainte-Croix, par M. Dacier, a été prononcé le 5 juillet 1811. — Le secrétaire perpétuel de l'Académie terminait ainsi : « La der-« nière perte qu'il avait faite, celle de sa fille, le seul enfant qui « lui restât et sur laquelle il avait reporté toute sa tendresse pour « les fils qu'il avait tant pleurés, avait achevé de le détacher des « choses de la terre. *Je n'ai peuplé que des tombeaux!* disait-il « avec douleur aux nombreux amis qui l'ont entouré jusqu'à ses « derniers moments..... » (*Note de l'Editeur.*)

dans quelques livres que j'ai rapidement consultés. J'aurai partout l'attention de les citer. A cette courte notice, je joindrai la liste des ouvrages de M. de Sainte-Croix[1].

[1] CATALOGUE DES OUVRAGES DE M. DE SAINTE-CROIX.

I. Observations sur le nom et l'origine du culte d'Anaïtis (*Journal des Savants*, janvier 1774). — II. Sur un passage de Diodore de Sicile, I, 45 (*Ibid.*, juin 1774). — III. De l'Origine des attributs de Vesta (*Ibid.*, juin 1775). — IV. Observations sur la Bibliothèque d'Apollodore (*Ibid.*, août 1775). — V. Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand (Paris, 1775, in-4°). — VI. Lettre concernant l'Examen critique, etc. (*Journal des Savants*, septembre 1775). — VII. L'Ezour-Védam, ou ancien Commentaire du Védam, etc. (Yverdun, 1778, 2 vol. in-12). — VIII. De l'Etat et du Sort des Colonies des anciens peuples (Philadelphie, 1779, in-8°). — IX. Observations sur le Traité de 1763 (1780, in-8°). — X. Histoire des Progrès de la puissance navale de l'Angleterre, suivie d'Observations sur l'Acte de navigation, etc. (Yverdun, 1782, 2 vol. in-12). — XI. Eloge de M. l'abbé Poulle, prédicateur du roi, etc. (Avignon, 1783, in-8°, Anonyme). — XII. Mémoire pour servir à l'Histoire de la religion secrète des anciens peuples, ou Recherches historiques et critiques sur les Mystères du paganisme (Paris, 1784, in-8°). — XIII. Lettre sur une infidélité commise par Villoison dans l'édition du Traité précédent (*Journal des Savants*, avril 1785). — XIV. Histoire des Progrès, etc. Seconde édition, considérablement augmentée (1786. 2 vol. in-12. Paris). — XV. Notice d'un Traité grec de Jean Canabutza (Dans le t. 1er des Notices et Extraits des Manuscrits, 1787). — XVI. Mémoire sur une nouvelle édition des petits géographes anciens (*Journal des Savants*, avril 1789). — XVII. Trois Mémoires sur la législation de la Grande-Grèce (Acad. des B.-L., t. 42 et 45). — XVII *bis*. Observations géographiques et chronologiques sur le périple de Scylax (*Ibid.*, t. 42). — XVIII. Mémoire sur l'histoire et la chronologie des Messéniens (*Ibid.*, t. 45). — XIX. Remarques sur les deux premiers traités conclus entre les Romains et les Carthaginois (*Ibid.*, t. 46). — XX. Nouvelles Observations sur la Cyropédie (*Ibid.*, t. 46). — XXI. Observations sur le monument d'Ancyre (*Ibid.*, t. 47, et dans le *Magas. Encycl.*, 2e année, t. 4, p. 92). — XXII. Dissertation sur la ruine de Babylone (*Ibid.*, t. 48). — XXIII. Mémoire sur les anciens gouvernements et les lois de la Sicile (*Ibid.*, t. 48, et dans le *Magasin Encyclop.*, *Ibid.*, t. 4, p. 197). — XXIV. Recherches sur la population de l'Attique (*Ibid.*, t. 48). — XXV. Mémoire sur les Métœques, ou étrangers domiciliés à Athènes (*Ibid.*, t. 48). — XXVI. Eclaircissements sur l'autorité légale d'Auguste (*Ibid.*, t. 49). — XXVII. Observations sur la clôture du temple de Janus (*Ibid.*, t. 49). — XXVIII.

Cet illustre académicien a composé une foule de petites dissertations, disséminées et, pour ainsi dire, perdues dans différents recueils. Il m'a fallu, pour les retrouver, faire d'assez longues recherches. Plus ce catalogue m'a

Dissertation sur le goût de l'empereur Hadrien, pour la philosophie, la jurisprudence, la littérature et les arts (*Ibid.*, t. 49). —XXIX. Observation sur Zosime (*Ibid.*, t. 49). — XXX. Mémoire sur le gouvernement des Parthes (*Ibid.*, t. 50). — XXXI. Mémoire sur l'étendue de l'empire des Parthes, ou Remarques sur les stathmes parthiques d'Isidore de Charax (*Ibid.*, t. 50). — XXXII. Recherches géographiques et historiques sur la Médie (*Ibid.*, t. 50).

XXXIII. Notice sur l'abbé Barthélemy (*Magasin Encycl.*, 1re année, t. 2, p. 72 et 237).—XXXIV. Remarques sur une inscription découverte à Nîmes (*Ibid.*, p. 534). — XXXV. Notice sur deux manuscrits de Racine (*Ibid.*, t. 3, p. 103). — XXXVI. Réflexions sur la Nécyomancie d'Homère (*Ibid.*, p. 206). —XXXVII. Article sur la traduction d'Epictète par Villebrune (*Ibid.*, t. 4, p. 240). —XXXVIII. Remarques sur le meurtre de Géta (*Ibid.*, t. 6, p. 187). —XXXIX. Pensées sur l'amour de la renommée. (*Ibid.*, p. 95).— XL. Sur les manuscrits de Peiresc (*Ibid.*, 2e ann., t. 5, p. 104).— XLI. Article sur l'édition de Fréret par Septchènes (*Ibid.*, p. 223). —XLII. Article sur une Histoire critique des Mystères de l'antiquité (*Ibid.*, t. 6, p. 347). — XLIII. Observations sur les causes de la mort de Socrate (*Ibid.*, p. 30). — XLIV. Remarques sur une lettre de Platon (*Ibid.*, p. 329). — XLV. Notice du Commentaire manuscrit d'Olympiodore, sur le Phédon de Platon (*Ibid.*, 3e année, t. I, p. 195).—XLVI. Article sur les lettres de Platon (*Ibid.*, p. 372). —XLVII. Notice sur les manuscrits de Plotin (*Ibid.*, t. 3, p. 339). —XLVIII. Notice du Commentaire manuscrit d'Hermias, sur le Phédon de Platon (*Ibid.*, p. 21). — XLIX. Article sur la traduction de la Politique d'Aristote, par M. Champagne (*Ibid.*, t. 4, p. 332). —L. Réfutation d'un paradoxe de M. Wolf sur Homère (*Ibid.*, t. 5, p. 66 et 191). — LI. La même Réfutation, édition augmentée (Paris, 1798, in-8°). — LII. Mémoire sur le cours de l'Araxe et du Cyrus, 1796, in-4° et dans les Mémoires histor. et géograph. sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne (Paris, Jansen, in-4°). — LIII. Des anciens gouvernements fédératifs et de la législation de Crète (Paris, in-8°. an VII). — LIV. Article sur le Traité de la République de Cicéron, rétabli et traduit par M. Bernardi (*Magas.*, 4e année, t. 2, p. 75). — LV. Notice des ouvrages manuscrits d'Asclépius de Tralles (*Ibid.*, 5e année, t. 3, p. 359).— LVI. Remarques sur les anciennes bibliothèques d'Alexandrie (*Ibid.*, t. 4, p. 433).—LVII. Entretien de Philiscus et de Cicéron, traduit de Dion Cassius, avec des remarques (*Ibid.*, 7e année,

coûté de soins, plus il m'a semblé utile de le publier. Par ce moyen, la peine que j'ai prise sera épargnée aux biographes futurs de M. de Sainte-Croix. Je m'imagine aussi que les lecteurs érudits, que les amateurs d'his-

t. 4, p. 7). — LVIII. Observations sur le temple d'Eleusis (*Ibid.*, 8e année, t. 1, p. 310).—LIX. Article sur le Tacite de M. Oberlin (*Ibid.*, 9e année, t. 1, p. 159). — LX. Articles sur l'Hérodote de M. Larcher (*Ibid.*, t. 2, p. 7, et 1805, t. 3, p. 70). — LXI. Examen critique des anciens historiens, etc. (Seconde édition, in-4°, 1804). — LXII. Notice sur la vie et les ouvrages de Sarisberi (*Archives littéraires*, t. 4, p. 293). — LXIII. Du Récit dramatique des premiers historiens français (*Ibid.*, t. 7, p. 185). — LXIV. De l'Histoire de Joseph (*Ibid.*, t. 12, p. 273). — LXV. Sur la diversité des opinions des savants, concernant Achille (*Ibid.*, t. 2, p. 52). — LXVI. Notice sur Cassiodore (*Ibid.*, t. 16, p. 355). — LXVII. Eclaircissements sur la mort d'Amalasonte (*Ibid.*, t. 17, p. 216). — LXVIII. Sur le Traité de Cicéron de la République, restauré par M. Bernardi (*Ibid.*, t. 17, p. 351). — LXIX. Notice sur Villoison (En tête du catalogue de la bibliothèque de Villoison, 1806.) — LXX. Éloges de D. Clément et de Bernis (cités par Desessarts). — LXXI. Les Tables chronologiques du Voyage d'Anacharsis.

Ω

— Il manque ici quelques titres pour lesquels M. Boissonade renvoyait au *Mercure* du 25 mars 1809; nous les ajoutons, pour que la liste ne mérite pas le nom d'*à peu près* complète que lui donnait M. Boissonade.

Ainsi, aux Mémoires académiques, il faut ajouter : Mémoire sur un passage de Stobée, restitué par Heyne (t. 45); Mémoire sur l'existence d'un seul Charondas (*Ibid.*); Mémoire sur le promontoire Pulchrum (*Ibid.*); Éclaircissements sur le livre de Tobie t. 47); Mémoire sur la chronologie des Dynastes ou Princes de Carie, et sur le tombeau de Mausole (*Nouveaux Mémoires de l'Académie,* 1815, t. 2).

M. de Sainte-Croix a procuré, en outre, la 4e édition de l'*Evidence de la Religion chrétienne*, traduit de l'anglais de Jennings, par Letourneur. Il a donné des soins à l'édition des *Œuvres diverses* de J. J. Barthélemy, ainsi qu'à celle de Voltaire (édition de Kehl). On a de lui encore l'*Éloge* de Ricard. Enfin, il a donné des articles aux *Annales religieuses, philosophiques et littéraires*, de 1796 à 1806.

Une notice sur M. de Sainte-Croix par M. de Sacy a été placée en tête de son *Catalogue* (1809), mais elle ne donne pas de ses œuvres une liste aussi complète que celle qui précède.

M. de Sacy a publié la seconde édition des *Mystères du paganisme*, en 1817. [Voy. ci-dessus, p. XCVI.] (*Note de l'Éditeur.*)

toire littéraire et de bibliographie, me sauront quelque gré de ce travail.

M. Guillaume-Emmanuel-Joseph Guilhem[1] de Clermont, baron de Sainte-Croix, naquit à Mormoiron, dans le comtat Venaissin, en 1746, le 5 janvier, selon M. Desessarts, le 25, selon M. Ersch. La première date paraît la moins incertaine.

M. de Sainte-Croix entra fort jeune au service, et fut capitaine de cavalerie. Il était appelé à l'état militaire par le rang de sa famille, par l'exemple de son frère aîné, officier au régiment de Beauvoisis[2], et surtout par celui de son grand-oncle, que M. de Villoison, dans ses notes sur Longus, a nommé un des héros de la France[3].

Pour des raisons que j'ignore, peut-être pour se livrer exclusivement aux lettres, M. de Sainte-Croix quitta le service de très-bonne heure. Je trouve qu'en 1772 il avait déjà obtenu sa retraite.

Cette année 1772 est l'époque de son premier succès. L'Académie des belles-lettres avait proposé, pour le concours de 1770, l'*Examen critique des historiens d'Alexandre;* peu satisfaite des Mémoires qui lui furent envoyés, elle remit la question pour l'année 1772, et le prix fut remporté par M. de Sainte-Croix[4]. Ce sujet était fort beau, et M. de Sainte-Croix le traita avec une étendue de vues et de doctrine véritablement merveilleuse dans un jeune homme de vingt-six ans. En 1804, l'*Examen critique* a

[1] L'ordre des noms est inexact dans les *Dictionnaires* de Ersch et de Desessarts : je l'ai rétabli d'après les volumes inédits de l'Académie. Ω

[2] Il se nommait Théophile : Voyez « *Déclaration* de M. de « Sainte-Croix, officier au régiment de Beauvoisis, concernant « sa détention au quartier général des brigands sortis d'Avi- « gnon, » datée des *Loges*, 25 juillet 1791. Ω

[3] Page 285.—Voy. aussi : *Déclaration* de M. de Sainte-Croix, etc., page 27.

[4] Acad. des belles-lettres, *Hist.*, t. XXXVIII, p. 2.— [Voy. ci-dessus, n° XXVIII.]

reparu augmenté de toutes les connaissances acquises dans un intervalle de trente ans par un homme singulièrement actif, laborieux, et de qui presque toutes les études avaient été dirigées vers l'histoire. Le petit volume de 1775 est devenu un volume immense, un véritable trésor d'érudition historique. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur, et l'un des plus beaux comme l'un des plus savants livres de ce siècle.

M. de Sainte-Croix remporta deux autres prix dans les concours de l'Académie des belles-lettres : celui de 1773, sur les noms et les attributs de Minerve; et celui de 1777, sur les noms et les attributs de Cérès et de Proserpine chez les différents peuples de la Grèce et de l'Italie[1]. Les dissertations couronnées n'ont jamais été imprimées; mais la seconde a servi de base au Traité important que M. de Sainte-Croix donna en 1784 sur les *Mystères du paganisme*. Les gens de lettres se souviennent encore des torts très-graves que Villoison eut alors avec M. de Sainte-Croix. J'en dois supprimer le récit.

En 1777, M. de Sainte-Croix fut reçu dans l'Académie qui l'avait couronné trois fois, et remplaça, comme associé libre étranger, le prince Jablonowski. Les nombreuses dissertations qu'il a lues dans les séances, et imprimées dans les *Mémoires* de cette compagnie savante, prouvent qu'il fut toujours académicien laborieux et zélé. Cependant il sut encore trouver le temps de publier plusieurs grands ouvrages, tels que l'*Ezour-Vedam,* le traité des *Colonies des anciens peuples,* l'*Histoire des progrès de la puissance navale de l'Angleterre,* et les *Recherches sur les Mystères.* De grands projets l'occupaient en même temps : il voulait donner une édition d'*Orose*[2], dont il avait revu le texte sur de nombreux manuscrits; il préparait une collection de tous les petits géographes grecs

[1] Académie des belles-lettres, *Hist*,, t. XL, p. 4; t. XLII, p. 3.
[2] *Magasin Encyclopédique,* 5e année, t. IV, p. 4.

et latins[1] : il songeait aussi à un vaste travail sur les philosophes éclectiques, dont les livres imprimés ou inédits sont aujourd'hui tombés dans un trop grand oubli. Mais arriva la Révolution, qui interrompit ces beaux desseins formés, pour les progrès de la science, par un homme qui savait exécuter habilement ce qu'il avait heureusement conçu.

Pendant nos troubles publics, M. de Sainte-Croix fut souvent exposé, et il eut plus d'une occasion de montrer son courageux et noble caractère. Je transcrirai ici quelques lignes d'une brochure de M. Théophile de Sainte-Croix[2] ; elle est trop rare pour que je doive me contenter d'y renvoyer le lecteur. « Mon frère, dit-il, était sorti de « Carpentras pour se réunir à un détachement de Mor- « moiron qui avait dirigé sa marche du côté de Beau- « mont, dans l'espoir de m'y trouver encore et de me « délivrer. Mais l'ardeur et le courage de mon frère ne « servirent qu'à le faire prendre ; il fut arrêté près de « Malaucène, par un homme de cette ville, sans armes. « Il aurait pu sans doute lui brûler la cervelle, ou l'as- « sommer d'un coup de sabre ; mais il préféra généreu- « sement venir partager mes peines, et se laissa conduire « dans ma prison, etc. » Tel fut toujours M. de Sainte-Croix, plein de dévouement, de zèle, de générosité pour ceux qu'il aimait.

Lorsque des temps plus calmes eurent enfin permis aux lettres savantes de rompre leur long silence, M. de Sainte-Croix donna, dans le *Magasin encyclopédique*, quelques articles pleins d'intérêt sur des matières d'érudition et de philosophie. Les *Archives littéraires* reçurent aussi quelques-uns de ces petits morceaux échappés à sa plume aussi facile que savante. Mais ce n'étaient que les amusements de ses loisirs et les délassements de travaux

[1] *Journal des Savants*. Avril 1789.
[2] *Déclaration* de M. de Sainte-Croix, p. 9.

plus considérables. C'est alors qu'il donna son traité des *Gouvernements fédératifs de la Grèce,* ouvrage de la plus haute importance, que suivit bientôt la seconde édition de l'*Examen des historiens d'Alexandre.* Cette immense entreprise était à peine terminée, que déjà cet homme infatigable disposait pour une nouvelle publication ses *Recherches sur les mystères du paganisme :* presque tout était préparé pour l'impression, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il est mort le 11 mars, après de longues souffrances et avec un rare courage.

J'ajoute encore un trait à l'éloge de M. de Sainte-Croix : c'est qu'il aima tous les savants de son temps, et fut aimé de tous. Je vois parmi ses anciens et célèbres amis, Bréquigny, auquel il adressa les *Mystères;* Barthélemy, dont il écrivit la vie, et auquel il dédia le traité des *Colonies;* Villoison, auquel il pardonna bientôt quelques torts de vanité; MM. Larcher, Dacier, de Sacy, Dutheil, ses collègues à l'Académie, et M. Wyttembach qui n'aura pas vu finir sans une vive douleur une liaison de trente ans, dont il avait récemment rappelé la mémoire dans une page charmante [1].

VIII

VILLOISON [2].

Cette notice sera, je le prévois, trouvée insuffisante et courte, et ne pourra pleinement satisfaire la curiosité publique toujours avide de connaître dans les moindres détails la vie des hommes célèbres. Ma plume n'est

[1] *Biblioth. critica,* III, III, p. 128.
[2] *Mercure de France,* an XIII, t. XX, p. 410-416.

point assez exercée, et mes relations avec M. de Villoison ont été beaucoup trop bornées pour que je puisse écrire convenablement et avec une juste étendue sa vie littéraire et privée. Il sera loué dignement par l'élégant et docte écrivain que l'Académie a choisi pour historien. J'ai voulu simplement recueillir quelques faits, rassembler quelques notes, et je ne prétends pas avoir en tout ceci d'autre mérite que celui d'un peu d'exactitude.

M. de Villoison, né à Corbeil-sur-Seine, le 5 mars 1750, fit ses études à Paris, au collége de Beauvais, et les fit avec le plus brillant succès. Il avait constamment tous les prix de grec, très-souvent ceux des autres compositions, et dans toute l'Université on ne parlait de lui qu'avec admiration. Maître d'une assez grande fortune, il put, en sortant du collége, se livrer tout entier à l'étude, et il n'eut pas, comme tant d'autres, à lutter contre les obstacles sans nombre qu'oppose à la culture des lettres le défaut d'indépendance.

En 1772, il fut nommé membre associé de l'Académie des inscriptions. Telle était déjà sa célébrité et la renommée de ses travaux, que ce choix d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui n'avait encore rien publié, n'étonna personne, sembla juste à tout le monde.

Le premier ouvrage de M. de Villoison parut en 1773, et annonçait déjà une grande connaissance de la langue grecque et une érudition peu commune : c'était l'édition du *Lexique homérique d'Apollonius* (Paris, 2 vol. in-4°), qu'il publia d'après un manuscrit de la bibliothèque de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Les prolégomènes et les notes sont remplis d'excellentes remarques ; il en augmenta l'intérêt en y insérant plusieurs passages de grammairiens inédits, et entre autres tous les meilleurs articles du *Dictionnaire de Philémon*, dont la Bibliothèque de Paris possède le manuscrit. Au reste, j'observerai en passant que ce *Lexique* est d'assez peu d'importance. Je

l'ai copié tout entier, et j'ai remarqué qu'il n'a presque rien qui ne soit déjà dans Eustathe, Thomas Magister, etc.

Dans la même année, il lut à l'Académie des belles-lettres deux dissertations dont elle a fait imprimer les extraits dans ses Mémoires. La première intitulée : *Recherches historiques sur les jeux Néméens* [1]; la seconde, *Recherches critiques sur le grec vulgaire* [2]. Vers le même temps, il écrivit aux auteurs du *Journal des Savants* une lettre sur un passage de l'*OEdipe roi* [3]. Il y proposait une correction qu'il reproduisit encore dans son *Longus* [4], mais que M. de Vauvilliers critique justement [5], et que M. Brunck n'adopta point [6].

Je trouve qu'en 1776 il donna quelques soins à l'édition du *Voyage littéraire de la Grèce*, par M. Guys [7]. A la fin d'un ouvrage de M. Dutens [8], publié cette même année, il y a une lettre de M. Villoison à l'auteur, sur le sens du mot αἴθων dans une médaille de Cydon. Le *Longus* parut en 1778 [9], M. Schæfer, de Leipsick, qui a publié, il y a deux ans, une édition de cet auteur, avec des remarques excellentes, a repris quelques fautes échappées à M. de Villoison, avec un ton d'ironie qui, je le dirai franchement, m'a paru peu convenable. Quand on a raison contre un homme d'un tel mérite, il faut, si je ne me trompe, avoir raison avec modestie; et véritablement

1 Acad. des B.-L., *Hist.*, t. XXXVIII, p. 29.
2 Acad. des B.-L., *ib.*, p. 60.
3 Juin, 1773, p. 349.
4 *Animadv.*, p. 85.
Notæ ad Œdip. reg., p. 464.
6 Le *Journal des Savants* (janv. 1774) a publié de Villoison : *Lettre sur Orphée et Suidas*. Le Blond a répondu dans le même journal, janv. 1775, et Villoison a répliqué à Le Blond, janv. 1776. Ω
7 Édit. de 1776. *Avert.*, p. III.
8 *Explication de quelques médailles grecques et phéniciennes*, etc. Londres, 1776, in-4o, p. 229.
9 *Longi Pastoralium, de Daphnide et Chloe, libri IV, ex recensione et cum animadversionibus J. B. C. d'Ansse de Villoison*, etc.

quand on songe qu'en 1778 M. de Villoison n'avait que vingt-huit ans, il faut s'étonner, non pas qu'il soit tombé dans quelques erreurs légères et sans importance, mais qu'il ait pu, à cet âge, avoir déjà tant de lecture, et une si parfaite connaissance des mots et des choses.

Ce fut vers cette époque que M. de Villoison fut envoyé à Venise[1], aux frais du gouvernement, pour visiter la bibliothèque de Saint-Marc. « Les savants, dit l'abbé « Auger [2], ont vu avec plaisir M. de Villoison, de l'Aca- « démie des inscriptions et belles-lettres, se retirer dans « un pays étranger pour s'y occuper à publier des ou- « vrages qui n'ont jamais vu le jour; et l'on ne sait ce « que l'on doit admirer davantage, ou l'ardeur du jeune « académicien qui s'est arraché à sa famille et à la ten- « dresse d'une nouvelle épouse, pour aller loin de sa « patrie recueillir et communiquer à l'Europe savante « des richesses inconnues, ou le zèle du gouvernement « français qui soutient et protége cette courageuse en- « treprise. »

C'est à Venise que M. de Villoison trouva les précieux manuscrits d'après lesquels il donna cette édition d'Homère (Venise, 1783, in-fol.), qui est son plus beau titre de gloire, et qui fera vivre son nom aussi longtemps que celui du prince des poëtes. Il n'est personne qui ne sache que les scholies publiées par M. de Villoison contiennent des variantes prises dans les antiques éditions d'Aristarque, de Zénodote, d'Aristophane de Byzance, de Philémon, d'Antimaque, etc., etc., et qu'à la marge de presque tous les vers se trouvent les différents signes dont les premiers critiques se servaient pour indiquer les passages supposés, obscurs, corrompus ou remarquables, les fausses leçons de Cratès, les corrections d'Aristarque et de Zénodote, les lieux douteux, transposés ; enfin, tout ce

[1] Cf. *Epist. Vimar.*, p. 115, 2.
[2] *Trad. de Lysias*, p. LVI.

qui, dans Homère, pouvait donner lieu à quelque observation [1]. Ce n'est que depuis cette édition que le texte des poëmes d'Homère est véritablement connu[2]; et quand M. Scheid [3] a dit de M. de Villoison qu'il ne fallait pas le compter *inter editores*, *sed inter sospitatores Homeri,* tous ceux qui ont une juste connaissance des choses n'ont pas vu dans cette phrase le langage d'une épître dédicatoire, mais celui de la vérité [4].

M. de Villoison publia aussi à Venise les deux volumes de ses *Anecdota græca* (1771, 2 vol. in-4o). Le premier contient le recueil historique et mythologique composé par l'impératrice Eudoxie, sous le titre d'*Ionia* (*Violarium*); le second, différents extraits de grammairiens, de sophistes et de philosophes inédits. Il y a dans ce second volume une érudition vraiment prodigieuse.

M. de Villoison copia aussi dans la bibliothèque de Saint-Marc une traduction grecque anonyme des *Proverbes*, de l'*Ecclésiaste*, de *Ruth,* des *Lamentations*, de *Daniel* et du *Pentateuque*. Il la fit imprimer à Strasbourg (1784), à l'exception du *Pentateuque* dont il ne donna que des fragments, se proposant de le publier tout entier à son retour de la Grèce; mais il ne put exécuter ce projet, non plus que beaucoup d'autres qu'il avait conçus pour les progrès de la littérature.

Je ne connais que le titre d'un petit ouvrage critique qu'il adressa de Venise, sous la forme de lettre au docteur Lorry : *Epistola ad virum clar. Lorry, de locis quibusdam Hippocratis,* etc. (Venet., 1773, in-4o).

A son retour d'Italie, M. de Villoison visita l'Allema-

[1] Voy. Villoison, *Anecdota,* t. II, p. 183.
[2] M. Wolf, *Præf. nov. edit.*, p. XXXIII.
[3] *Dedicat. Valcken. et Lennep.*
[4] M. Boissonade s'est montré plus tard beaucoup plus sévère pour ces scholies homériques de Villoison. (V. ci-dessus, p. 222.)
(*Note de l'Éditeur.*)

gne. Ce fut pendant son séjour à Weimar qu'il composa ses *Epistolæ Vimarienses,* recueil important de variantes et de corrections sur Nonnus, Homère, Hésiode, Hipparchus, Joseph et d'autres auteurs. Il vécut à Weimar dans la société particulière du duc régnant, dont il possédait depuis longtemps l'amitié, et auquel il avait, quelques années auparavant, dédié son *Longus*. Il fut lié avec M. Wieland auquel il a adressé une de ses *Epistolæ*, et avec M. Gache, pour le portrait duquel il fit les vers suivants [1] :

Augusto et Musis carus, tractavit amores
  Lethiferos juvenum, fortia facta ducum,
Atque pari ingenio commissa negotia, doctæ
  Mæcenas aulæ, Virgiliusque simul.

Je transcrirai aussi ceux qu'il composa pour le portrait de M. Wieland :

Jupiter in terris dixisset voce Platonis;
  Voce Wielandi diceret ipse Plato,
Mæoniusque senex, Ariostus et ille sepultis
  Qui salsas voces ingeniumque dedit.

Dans les *Recherches sur les mystères du paganisme*, publiées en 1784 par M. de Saint-Croix, on trouve une longue dissertation de M. de Villoison, *De triplici Theologia mysteriisque veterum* [2].

Ce fut cette année ou la suivante qu'il partit pour la Grèce avec M. de Choiseul-Gouffier. Il visita pendant trois ans [3] le continent, les îles de l'Archipel, les bibliothèques des monastères, et s'y perfectionna singulièrement dans la connaissance de la langue vulgaire qu'il parlait avec beaucoup de facilité.

[1] *Epistolæ Vimarienses*, p. 71.
[2] Dans le *Journal des Savants* (mars 1784), la même année, il inséra une dissertation sur un passage de Plutarque, dans la *Vie des dix orateurs*.
[3] V. *Magasin encyclop.*, 5e année, t. III, p. 524.

M. de Villoison passa les années dangereuses de la Révolution à Orléans, vivant dans une retraite absolue, et ne sortant presque de chez lui que pour aller s'enfermer dans la bibliothèque publique, riche en livres précieux. Il y trouva un très-grand nombre d'éditions grecques dont les marges étaient couvertes de notes manuscrites de Henri de Valois. Il les copia toutes avec un zèle et une patience admirables, et en forma un recueil très-volumineux qu'il communiquait avec une rare bonté à toutes les personnes qu'il savait occupées de quelqu'un des auteurs annotés par Valois. C'est ainsi qu'il donna à M. Bast, notre commun ami, les notes sur Lucien; à M. Weiske, celles sur Xénophon. Je citerai une autre preuve de son extrême complaisance, et je le ferai avec d'autant plus de plaisir qu'elle m'est personnelle. Je n'étais en quelque sorte connu de lui que de nom et de vue; mais ayant entendu dire que j'avais préparé une édition des *Héroïques* de Philostrate, il m'envoya, sans que je les demandasse, et accompagnées de la lettre la plus aimable et la plus obligeante, les notes de Valois sur l'ouvrage qui m'occupait.

Le 6 du mois de brumaire an VIII, M. de Villoison ouvrit un cours particulier de littérature grecque, pour lequel les conservateurs de la Bibliothèque lui accordèrent l'usage de l'une de leurs salles. Il dit, dans le prospectus de ce cours [1], que, totalement ruiné par la Révolution, il se trouve réduit à tirer parti des connaissances qu'il n'avait jusqu'alors cultivées que pour son plaisir [2]. Il avait fixé à la somme modique de vingt-quatre livres par mois le prix de la souscription. Ce cours ne dura pas, je crois, plus de quelques mois : le petit nombre de personnes qui avaient souscrit s'éloigna insensiblement,

[1] *Magasin encyclop.*, 5e année, t. III, p. 523.

[2] Ceci est tout à fait l'histoire de M. Boissonade lui-même. (*Note de l'Editeur.*)

et bientôt il ne resta plus personne. Qu'on me permette de le dire, M. de Villoison était quelquefois dans ses leçons ce qu'il est souvent dans ses livres : il abusait de sa vaste érudition, de sa prodigieuse mémoire, et se jetait dans des digressions sans mesure et sans terme qui lui faisaient totalement oublier son auteur.

Dans ce même temps, le gouvernement créa une chaire provisoire de grec moderne à l'école spéciale des langues orientales vivantes établie à la Bibliothèque : elle fut obtenue par M. de Villoison.

Environ deux ans après, la mort de M. Sélis ayant laissé une place vacante à l'Institut, M. de Villoison se mit sur les rangs, et fut nommé. Les mémoires de sa classe n'étant pas encore complétement imprimés, je ne puis dire avec exactitude quels furent ses travaux académiques ; je sais seulement qu'il lut une fois des *Observations* sur les inscriptions grecques des pierres gravées inédites, et sur celles qui avaient déjà été publiées, mais mal expliquées, par les plus célèbres antiquaires. Il a été aussi chargé de plusieurs rapports, mais je n'ai point à cet égard de notions certaines.

Le *Magasin encyclopédique* contient un grand nombre de disertations de M. de Villoison, presque toutes d'un grand intérêt et traitées avec une étonnante érudition [1].

[1] En voici une liste que je crois à peu près complète :
I. *Lettre* à M. Ch. de la Rochette, sur un passage des *Hymnes* de Synésius (*Magasin encyclop.*, 3e année, t. V, p. 428).—II. *Lettre* au même, avec sa réponse (*Ibid.*, 4e année, t. I, p. 559), sur le fameux passage d'Horace (*Ars poet.*, v. 128).

Difficile est proprie communia dicere...

—III. *Lettre* au même, sur quelques usages de l'antiquité, et restitution d'un passage de saint Chrysostôme (*Ibid.*, 4e année, t. IV, p. 187).—IV. *Notice* sur Jules Mamignati, poëte italien, auteur d'une *Henriade* imprimée à Venise, cent ans avant celle de Voltaire, et dont aucun bibliothécaire n'a parlé (*Ibid.*, 5e année, t. I, p. 299).—V. *Lettre* au cit. Millin, sur une inscription grecque d'Égypte, publiée par le cit. Sonnini et expliquée par le cit. Gail (*Ibid.*,

M. de Villoison a donné, dans le *Voyage en Troade* de M. Chevalier (t. II, p. 103-150), un long morceau sur l'état de ce pays au temps du Bas-Empire. Il a enrichi de curieuses remarques le *Dictionnaire étymologique* de M. Morin. Dans la Notice que M. de Saint-Vincent a publiée (Aix, an VIII, in-4°), sur son père, le président

6e année, t. II, p. 477). — VI. Extrait d'une *Lettre* à M. Millin, sur la singulière méprise d'un éditeur hollandais qui a pris une lettre grecque de M. le baron Van Swieten pour l'ouvrage d'un ancien jurisconsulte grec (*Ibid.*, 6e année, t. IV. p. 342). — VII. *Remarques* sur quelques inscriptions grecques de marbres antiques et de pierres gravées, principalement sur celles qui sont en forme de dialogue (*Ibid.*, 7e année, t. II, p. 451). — VIII. *Lettre* à Fl. Lécluse, sur la prononciation, l'accentuation, la prosodie et la mélodie de l'ancienne langue grecque. Cette lettre avait déjà été imprimée dans le *Manuel de la langue grecque*, par M. Lécluse : l'édition du *Magasin* offre des corrections et des augmentations considérables (*Ibid.*, 7e année, t. V, p. 456). — IX. Extrait du *Prospectus*, écrit en grec vulgaire, d'un dictionnaire grec ancien et moderne, avec des observations (*Ibid.*, 8e année, t. I, p. 214). — X. *Annonce* d'ouvrages relatifs à l'éducation, par feu Adam, professeur d'éloquence à l'Université de Paris (*Ibid.*, 8e année, p. 119). — XI. *Genethliacon* Hieron. Landii (De Lalande), clarissimi astronomi (*Ibid.*, 8e année, t. I, p. 23). — XII. Extrait d'une *Lettre* à M. Millin, sur l'inscription grecque de la prétendue colonne de Pompée (*Ibid.*, t. V. p. 55). — XIII. *Notice* de quelques ouvrages nouveaux des Grecs modernes, et notamment de la traduction en grec vulgaire de la *Philosophie chimique* de Fourcroy (*Ibid.*, p. 482). — XIV. *Trois Lettres* à M. Akerblad, sur l'inscription grecque de Rosette (*Ibid.*, 8e année, t. VI, p. 70-378; *ibid.*, 9e année, t. II, p. 174-313) *. — XV. Extrait de différentes *Lettres* d'Italie, sur Alfieri **, etc. (*Ibid.*, 9e année, t. IV, p. 387). — XVI. *Remarques* sur deux inscriptions uniques trouvées à Venise et publiées par M. Akerblad, et sur les *Varanges* (*Ibid.*, 9e année, t. V, p. 25). Ω

* M. Akerblad, qui a été le dernier chargé des affaires de Suède en France et que je me fais un honneur et un plaisir de compter au nombre de mes plus chers amis, s'est fait un grand nom, parmi les orientalistes, par la découverte de l'écriture cursive copte, et celle d'un alphabet égyptien. Ω

** De Villoison fut l'hôte et le correspondant de la comtesse d'Albany, l'*amie d'Alfieri*, comme on disait d'une façon euphémique, sous l'Empire. On voit, dans l'intéressante biographie que lui a consacrée M. Saint-René Taillandier, de curieux détails sur les rapports du célèbre helléniste avec la veuve de Charles-Edouard, qui ensuite avait épousé de la main gauche Alfieri d'abord, puis, en dernier lieu, le peintre Fabri. (*Note de l'Éditeur.*)

Fauris de Saint-Vincent, on trouve un *Mémoire* de M. de Villoison sur une inscription grecque et une *Lettre sur le digamma éolique*.

Les volumes des *Mémoires de l'Académie des inscriptions* qui restent encore à publier offriront plusieurs *Dissertations* de M. de Villoison. Il y en aura une, entre autres, sur l'art que les Orientaux avaient de charmer les serpents[1].

Il avait préparé une édition du *Traité* de Cornutus ou Phurnutus *de Natura Deorum*, et elle était prête pour l'impression dès 1778 [2], une *Paléographie critique* [3], un *Traité de la Théologie physique des stoïciens* [4], une édition du sophiste *Choricius*[5]. Il travaillait depuis vingt ans à un ouvrage sur la *Grèce ancienne et moderne*[6].

Cet homme si laborieux, si savant, avait obtenu, le 23 décembre de l'année dernière[7], que sa chaire provisoire de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales fût fondée au Collége de France, sous le titre de *Chaire de langue grecque ancienne et moderne*. Il jouit peu de temps de cette glorieuse récompense de ses longs travaux[8]. Le mois suivant, il fut attaqué d'une violente jaunisse. Les secours de l'art lui furent inutilement pro-

[1] V. M. Larcher, *Hérodote*, t. III, p. 556. [V. aussi, ci-après, t. II, p. 186.]

[2] V. *Animadv. ad Longum*, p. 52; Larcher, *Vénus*, p. 273; Villoison, *Anecdota*, II, p. 243; Sainte-Croix, *Myst.*, p. 365.

[3] *Prolegom. ad Longum*, p. LV; *Anecdota*, II, p. 171.

[4] *Prolegom. ibid.* et *Anecdota*, p. 243.

[5] Villebrune, *Præf. Hippocr. aphor.*, p. 1.—C'est le travail refait, en 1846, par M. Boissonade, qui y a ajouté deux discours inédits. (*Note de l'Éditeur.*)

[6] *Magasin encyclop.*, 5e année, t. III, p. 524.

[7] M. Ersch s'est trompé, lorsqu'il a dit, dans le *Supplément à la France littéraire*, p. 458, que M. de Villoison était professeur au Collége de France depuis janvier 1800. Ω

[8] M. Boissonade pensait avec raison, que Coray eût encore mieux convenu à cette charge que Villoison. (V. ci-dessus, p. 154.) (*Note de l'Editeur.*)

digués, et il est mort le vendredi 26 avril, à cinquante-cinq ans, lorsqu'il était encore dans toute la force de son talent.

On dit que lorsque M. de Villoison ne put pas douter que sa fin ne fût prochaine, il supporta l'idée de la mort avec tranquillité et courage. Et comment, en effet, ne pas mourir avec courage, lorsqu'on est sûr de vivre dans la postérité, lorsqu'on laisse après soi de grands monuments de gloire, surtout lorsque l'on a dans le cœur le sentiment à la fois philosophique et religieux, qu'il est une vie future et meilleure que celle d'où l'on va sortir ; lorsque l'on croit que ce n'est pas au hasard que nous fûmes créés, et qu'il est un pouvoir suprême qui n'a pas produit et nourri les êtres humains pour les jeter, après les rudes maux de cette vie, dans le mal éternel de la mort, mais qui, s'intéressant à notre bonheur, nous prépare hors de cette terre un port et un asile. *Non enim temere nec fortuito sati et creati sumus, sed profecto fuit quædam vis, quæ generi consuleret humano, nec id gigneret aut aleret, quod, cum exantlavisset omnes labores, tum incideret in mortis malum sempiternum, portum potius paratum nobis et perfugium putemus* [1].

[1] Cicero, *Tuscul.*, I, XLIX.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

AU TOME PREMIER.

Pour nous excuser de ces longues *Additions* et de l'*Erratum* qui le suit, nous disions, dans notre Avertissement, que M. Boissonade, malgré le soin extrême qu'il apportait à ses éditions, n'était pas non plus à l'abri des erreurs typographiques, mais qu'on y gagnait, au moins, de piquants *errata;* en voici une preuve :

Dans une notule relative à la page 108 de son *Syntipas*, il signale agréablement (p. 213) deux grosses fautes et il dit : « Ex « hoc loco intelligant lectores rei typographicæ imperiti, qui sæ- « pius de spalmatis, vel levissimis, ægre ac clamitose queruntur, « quam sit difficile librum a mendis purum edere ; imo inde dis- « cant id omnino non posse fieri. Etenim quum in specimini- « bus *(les épreuves)* γνώσεως et ῥήτωρ recte legerentur, essetque « absolutus lectorum et protæ labor, sub prelo *(la presse)* nescio, « quo casu, excussos ex utraque voce typos torcularii *(pressiers)*, « homines non mercuriales, fortuito reposuerunt : atque ita bar- « barismis γνώτεως et ῥήσωρ auctum est opusculum quos nec ipse « barbarismorum adeo ferax patiensque tulerit Andreopulus. »

Page i. La véritable orthographe du nom de M. Bertin de Veaux est celle qu'on a suivie dans la *Dédicace*, et non celle, plus usitée d'ailleurs, que l'imprimeur a substituée à la nôtre, dans l'*Atticisme* et dans la *Notice* de M. Naudet.

Page v. Nous avons dû négliger une belle page sur Démosthène et Eschine, dans le *Journal de l'Empire* du 22 avril 1809 ; un bon passage sur Apulée (*Ibid.*, 23 juillet 1810), de piquantes critiques des livres *classiques* de Gail et plusieurs morceaux, trop chargés de grec, du *Magasin encyclopédique*, notamment sur un poëme grec de Polizois Condos, en l'honneur du général Bonaparte, premier consul.

Page xxvii. Nous regrettons d'avoir confondu L. Ch. Fr. Petit-Radel avec le docteur Ph. Petit-Radel, son frère : du reste, c'est bien au conservateur de la Bibliothèque Mazarine, c'est-à-dire, au premier, que M. Boissonade a dédié ses *Poëtes lyriques*.

Page lxvii. Le comte Miot de Mélito, dans ses *Mémoires* (t. I, p. 40), raconte qu'il fut le collègue de M. Boissonade, dans les bureaux des affaires étrangères, sous le ministère de Deforgues, avec Otto, Colchen et Reynhart.

Page LXXX. « L'obscur Lycophon » Le défaut d'espace ne nous a pas permis de donner l'article LYCOPHRON de la *Biographie universelle* de Michaud ; mais nous ne pouvons résister au désir de donner au moins, un article du 29 mars 1806, dans le *Journal de l'Empire;* il contient une piquante explication de l'obscurité proverbiale de Lycophron :

SUR LYCOPHRON.

« Chaque jour, on répète le nom de Lycophron : il est devenu la désignation banale de tous les écrivains inintelligibles ; mais peut-être y a-t-il beaucoup de personnes, même instruites, qui ne savent pas très-bien quel fut cet auteur d'une célébrité si malheureuse, et qui s'imaginent que c'était un littérateur vulgaire et sans mérite, obscur seulement par défaut d'art, par confusion dans les idées, par ignorance de sa langue, ou bien par une trop grande recherche de concision et de brièveté. Ce serait le juger fort mal, et ce n'est point là du tout l'idée qu'il convient d'en avoir. Ce Lycophron, aujourd'hui si décrié, était un poëte distingué, et dont l'esprit ne paraît avoir manqué ni d'aménité ni de grâce. Il ne fut point obscur par ignorance, et faute du talent d'exprimer nettement des idées nettement conçues, mais par choix, par réflexion, par étude, avec recherche. Il fut obscur, parce qu'il le voulut, et il y réussit si bien, que jamais aucun écrivain ne le sera davantage . . . .

« C'est à son poëme d'*Alexandra* et à son extravagante obscurité que Lycophron a dû son injurieuse renommée. La malheureuse fille d'Hécube et de Priam, Alexandra, mieux connue sous le nom de Cassandre, y est introduite, faisant ces prédictions que les dieux ne permettent pas aux Troyens d'écouter :

Fatis aperit Cassandra futuris
Ora, Dei jussu, non unquam credita Teucris.
(*Én.*, II, 246.)

« Le poëte a voulu imiter le style tortueux des oracles : son obscurité est le fruit du travail le plus pénible. Pour parvenir à cette prodigieuse difficulté qui fait aujourd'hui le désespoir des lecteurs et des interprètes, il a dû se donner d'inconcevables fatigues ; et l'on comprend à peine tout ce qu'il a fallu d'érudition, de patience et de mauvais goût pour obtenir ce succès ridicule. C'est un tour de force absurde, mais merveilleux, et avec le talent dont Lycophron abusait, il est évident qu'un bon ouvrage lui eût cent fois moins coûté que ce puéril chef-d'œuvre de déraison et de délire. Avant lui, Eschyle avait introduit sur la scène cette même Cassandre prédisant l'avenir, dans des vers obscurs et énigmatiques. Mais Eschyle n'a pas composé, comme Lycophron, 1,500 vers de prophéties : il n'a pas fait une tragédie entière où Cassandre, unique personnage, débitât sans relâche des oracles inintelligibles. D'ailleurs Eschyle n'a pas toujours le goût si sûr, qu'il suffise de l'avoir imité pour être sans reproche.

« Quelques lecteurs aimeront peut-être à connaître par quels moyens Lycophron a pu se rendre si parfaitement inintelligible.

« *Alexandra* est un véritable trésor de mythologie : il y est parlé d'une foule de dieux et de déesses, de héros et d'héroïnes. Mais

le poëte ne se sert jamais de leur nom propre. Il les désigne toujours par un surnom, quelquefois par une longue périphrase.

« C'est ainsi que dès le commencement de la prophétie, ayant à parler d'Hercule, il l'appelle *le lion de trois nuits, jadis dévoré par la bouche du terrible chien de Triton,* et il continue, vingt vers de suite, à le désigner ainsi par différents événements de sa vie, et c'est toujours aux événements les plus ignorés qu'il fait allusion. N'attendez pas qu'il parle d'Amphitryon, ou d'Alcmène, ou des douze travaux : ces détails eussent été trop clairs ; mais, déployant son abstruse érudition, il raconte, en termes obscurs, qu'Hercule fut dévoré par un monstre marin, *le chien de Triton* ; qu'il blessa Junon d'une flèche, vainquit Jupiter à la lutte, etc. Ailleurs, il désigne Hercule d'une façon plus courte, par des surnoms ; mais ce sont des surnoms rares et peu connus, ou bizarrement composés. Sa marche est partout la même ; il n'y a pas de vers qui ne contienne une énigme.

« Ses phrases sont quelquefois d'une longueur excessive. Composées d'un grand nombre de membres différents, qu'unit le relatif ὅς (*qui*) placé à tous ses cas, elles sont comme autant de labyrinthes où le lecteur s'égare, s'il ne fait pas la plus grande attention aux moindres parties du discours, même aux moindres lettres ; où il s'égare encore, en apportant à cet ennuyeux travail toute l'attention dont il est capable.

« A ces causes d'obscurité déjà si grandes, joignez la licence infinie que le poëte s'accorde. Les inversions les plus bizarres, les irrégularités de construction les plus choquantes, arrêtent à chaque phrase. Il sépare les mots qui veulent être unis, éloigne les adjectifs de leurs noms, les verbes de leurs régimes, et, dans une même période, varie tellement la construction, qu'il faut la lire plusieurs fois avant d'en comprendre l'ordre et la disposition. Ces phrases si difficilement arrangées sont, pour comble d'embarras, toujours composées des mots les plus rares, les plus inusités, quelquefois de mots monstrueux. Les expressions de l'usage vulgaire sont soigneusement rejetées. Par exemple, au lieu de υἱός (fils) que tout le monde eût compris, il emploie les rares synonymes : κέλωρ, ἶνες, φύτευμα; au lieu d'ὄνος (âne), il se sert d'ἀμφώδον et de κάνθων. Il n'est pas plus naturel dans le choix des verbes. On trouve dans son poëme les verbes σχαζόω, φιλόω, φλιδέω, χελύσσω, φαλάσσω et bien d'autres dont le son bizarre et sauvage étonne l'oreille. Il est vrai que quelques-unes de ces expressions se rencontrent dans d'autres poëtes ; mais elles y sont rares : ici elles sont accumulées et remplissent chaque vers. Le poëte grammairien, plein de la doctrine d'Alexandrie, se plaît à étaler les trésors d'une lecture immense. On voit qu'il connaissait les écrivains de tous les âges et de tous les pays de la Grèce, et avait soigneusement compilé, pour son usage, les glossaires des plus rares dialectes.

« Abusant du droit des lyriques, et surtout de celui que lui donnait sa langue souple, riche et féconde, il prodigue les épithètes les plus audacieuses, les composés les plus baroques, enfin toute l'extravagance des phrases dithyrambiques. Il mêle les images les plus incohérentes, les métaphores les plus opposées, et abuse avec un excès ridicule des tropes, qui, même sobrement employés, peuvent souvent obscurcir le discours.

« Il serait fort peu utile de traduire ce poëme en français ; je crois d'ailleurs qu'on y ferait d'inutiles efforts. Dans notre langue moderne, dont la phrase est naturellement fort claire, et qui ne compose point ses mots, on expliquerait presque toujours les énigmes de Lycophron, au lieu de les traduire, et la version serait souvent un commentaire. Mais Ronsard n'eût pas été un mauvais traducteur de Lycophron. Il aurait pu, dans le langage extraordinaire et ridicule qu'il s'était créé, imiter assez bien celui du poëte grec, ses tournures forcées, ses composés et ses métaphores. » Ω

A l'époque où M. Boissonade écrivait ces lignes, M. Dehèque n'avait pas encore donné sa traduction de *Lycophron*, accompagnée d'un commentaire qui jette un grand jour sur plus d'un point, resté obscur jusque-là, des antiquités religieuses de la Grèce. Voici, au surplus, une note que nous trouvons dans les *Éphémérides* de M. Boissonade, à la date du 11 mai 1853 :

« A ma vingt-troisième leçon, j'ai expliqué vingt-neuf vers des « *Coëphores* (v. 383 à 412). J'ai eu occasion de parler de la traduc- « tion de Lycophron que M. Dehèque m'a envoyée avant-hier. J'ai « fait le plus grand éloge de M. Dehèque et de son œuvre, et je n'ai « pu résister au plaisir de répéter les termes polis dans lesquels « il m'a fait l'hommage de son livre : *Boissonadio...... cui plus* « *quam cæteris debeo*. Ces témoignages de reconnaissance sont la « plus douce récompense que je puisse recevoir de mes quarante « ans de professorat. »

Nous ne pourrions pas louer assez dignement M. Dehèque, après M. Boissonade.

Page c. L'histoire de *Barlaam et Josaphat*, le plus curieux morceau des *Anecdota græca* de M. Boissonade, est un roman religieux, d'origine ou du moins d'inspiration orientale, plein de fables indiennes. Rédigé en grec, vers le VIIIe siècle, par Jean Damascène ou quelque moine du nom de Jean, il fut de bonne heure traduit en latin, et reproduit au moyen âge sous diverses formes. Il en existe de nombreux manuscrits qui prouvent sa longue popularité ; il avait été publié en latin dans les anciennes éditions de Jean Damascène et dans les *Vies* des Pères de l'édition de Cologne. La première édition grecque en a été donnée par M. Boissonade, d'après dix-sept manuscrits de la Bibliothèque impériale. On peut consulter sur cet ouvrage, intéressant à bien des titres : Fabricius, *Bibl. græca*, t. IX, p. 737 et XII, p. 73 ; Harles ; M. Boissonade, *Anecd. gr.*, t. IV, *Præloquium ;* M. V. Leclerc, dans l'*Hist. littéraire de la France*, t. XXIII, p. 76-77, 117, 257 ; Chassang, *Hist. du Roman dans l'antiquité,* p. 299.

Page CII. Dans la *Liste des Ouvrages* de M. Boissonade, au nombre des publications auxquelles notre auteur a donné des soins, nous avons compté un opuscule de madame Wittembach : *Histoire de ma petite chienne Hermione.* Pour établir ce fait littéraire qui, du reste, n'a d'intéressant que le nom des deux collaborateurs, nous donnons deux fragments de lettres de la veuve de l'illustre Wittembach :

« Leyde, 20 février, 1820.

« Au célèbre helléniste Boissonade

« Je prendrai, sous peu, la liberté de vous faire passer, par « M. Didot aîné, une épreuve à revoir d'un petit ouvrage qu'il « a de moi sous presse. Voyez, monsieur, avec quelle confiance « j'en agis avec vous. Soyez mon *prote;* mais surtout soyez « sévère pour les fautes de langue et d'euphonie qui auraient « pu échapper à M. de Pougens, mon ami paternel. Quant aux « noms propres grecs, je les mets sous votre protection spéciale; « les imprimeurs les ont maltraités souvent dans *Théagène* et dans « le *Banquet de Léontis*.

« Quoique je n'entende pas le grec, comme *ma petite chienne* « *Hermione* vous le dira, j'ose me recommander, monsieur, à « votre bon souvenir. »

« Leyde, 20 mars, 1820.

« Je ne puis vous exprimer, monsieur, combien je suis touchée « du zèle que vous mettez à corriger mon manuscrit. J'adopte « toutes vos corrections, parce qu'elles me paraissent justes.

« Quant au nom propre de *Beroë*, j'ai suivi le Virgile de « Heyne, mais je ne tiens nullement à cette orthographe, et « nous mettrons *Berrhoë*, comme vous le proposez.

« Soyez persuadé, monsieur; que je sais apprécier les moments « que vous me donnez de votre loisir, et que je vous en serai « toujours reconnaissante.

« Salut à nos Hellènes Coray et Nicolopoulo; de même, s'il « vous plaît, à MM. S. de Sacy, Hase et Gail.

« Vve WITTEMBACH, née Gallien. »

C'est aux additions du tome second (page 629) qu'on trouvera les lettres de M. Boissonade établissant sa révision du *Génie du christianisme* et sa collaboration au *Voltœire* de Beuchot.

Page 25. « L'auteur du petit Dialogue *en grec* qui précède la traduction de l'*Iliade* du prince Lebrun est un sieur Chivot, ancien professeur à l'Université de Paris, dont M. Crozet, officier de l'Université, a dit beaucoup de bien et dont un grand ouvrage avait été annoncé. Il n'a pas paru. Tout compte fait, Chivot n'était pas un Boissonade, ni un d'Ansse de Villoison, ni un Egger.» (*Note communiquée par M. Egron, ancien imprimeur.*)

Page 33. M. Deschanel, dans une *Histoire des Courtisanes grecques*, a repris tous les fragments de Sapho. Le style et l'esprit du livre peuvent mériter quelques critiques, mais on ne les exigera pas de la plume d'un ancien condisciple.

Page 34 et 91. Dussault, qu'il ne faut pas confondre avec Dusaulx (ou Dussaulx), le traducteur de Juvénal, signait d'un Y ses articles dans le *Journal de l'Empire*.

Page 38. « Aristote a emprunté à Simonide cette image d'un « homme *carré*, dans le second livre de ses *Morales*, ch. XI » *Lisez :* « dans le livre Ier; » quant au chapitre XI, c'est celui de l'édition de Bekker. Ce passage se trouve au livre Ier, chap. VIII, § 6. de l'édition des *Morales* données par M. Barthélemy Saint-Hilaire qui le traduit ainsi : « Il supportera les traverses de la

vie avec un admirable sang-froid. Celui-là saura toujours se résigner avec dignité à toutes les épreuves, dont la sincère vertu est sans tache, et qui est, on peut dire, carré par la base. » — Dans une note, le traducteur s'excuse d'avoir ajouté à l'expression qui signifie simplement *carré*, les mots : *par la base*, qui la complètent, ou plutôt qui la font passer en français; en effet, cette métaphore est acceptée chez nous, depuis que Napoléon l'a renouvelée et retrouvée. — Aristote, que nous ne devons pas perdre de vue, s'est servi, une seconde fois, de cette expression de Simonide, dans sa *Rhétorique* (livre III, chap. XI, § 1, page 341, de l'édition de M. Bonafous). Aujourd'hui on n'use plus, on abuse ridiculement de cette image géométrique : les mots *carré*, *carrément*, viennent à tout propos, et surtout hors de propos, dans mainte circonstance. Aristote, à coup sûr, n'est pour rien dans la décadence de cette noble métaphore de Simonide. Ceux qui la prostituent ainsi n'ont lu, ni la *Rhétorique*, ni les *Morales* à Nicomaque, dans l'édition de M. Barthélemy Saint-Hilaire, ni dans celle de M. Bekker, où ce mot τετράγωνος se trouve bien au chapitre XI, mais du livre Ier des *Morales*, et non pas du livre II, comme nous l'avons mis, d'après le texte des *Débats*.

Puisque nous parlons des travaux modernes dont Aristote a été l'objet, nous ne devons pas omettre, non plus, le beau travail de M. Félix Ravaisson, *Essai sur la Métaphysique* d'Aristote (1837-1846, 2 vol. in-8°), ni la *Métaphysique* d'Aristote, traduite pour la première fois par MM. Pierron et Zévort (1840, 2 vol. in-8°). A cette occasion, M. Boissonade écrivait à M. Pierron : « Je vous « remercie, monsieur, de votre envoi : sans vous, je n'aurais « probablement jamais lu la *Métaphysique* d'Aristote. Aidé de « votre traduction et de celle de votre savant ami, je vais pro- « bablement m'y essayer. »

Page 57, *note*, le titre du morceau de M. Cousin, est : SOCRATE, *ou de la part que peut avoir eue dans son procès la comédie des Nuées*. On le trouve dans les *Fragments philosophiques*, t. I p. 415 (Didier, 1847). C'est de mémoire que nous avions résumé ce travail, et notre mémoire nous a trompé. M. Cousin n'est pas tout à fait du même avis que M. Boissonade : il reconnaît, sans doute, que, « dans les *Nuées*, Aristophane ne songeait pas le moins du « monde à préparer l'accusation sous laquelle le philosophe « devait succomber vingt-trois ans plus tard. » Seulement il ajoute « que c'était le même esprit qui inspirait et Aristophane, « et l'accusation d'Anytus, et la sentence de l'Aréopage. »

Au fond, la séparation n'est pas aussi considérable qu'elle en a l'air. M. Cousin apprécie la raison du fait, et M. Boissonade, le fait en lui-même. Un pas de plus, et il arrivait nécessairement à la même conclusion.

Page 62. Nous pardonnera-t-on de ne citer qu'ici la préface que M. Barthélemy Saint-Hilaire a mise en tête de sa traduction de la *Politique* d'Aristote? Toutes les questions effleurées par M. Boissonade, et celles dont il ne parle pas, son savant confrère les résout dans ce morceau capital. Mais en l'an XI, dans le *Mercure de France*, il n'y avait pas lieu de dire autre chose, et il était difficile de rendre en meilleurs termes des idées aussi

justes et aussi bien appropriées au public d'alors que celles qu'exprime le futur helléniste. Il est à regretter seulement qu'il ait été si indulgent au français obscur et peu correct du traducteur Millon qui, décidément, ne vaut pas Champagne : au moins, ce dernier est intelligible. Je viens de m'en assurer moi-même, et, à la rigueur, l'affirmation de M. Barthélemy Saint-Hilaire aurait pu me dispenser de preuves. Il est juste de remarquer que M. Boissonade ne se prononce pas contre le mérite de Champagne; seulement il grossit un peu celui de Millon.

Pour être complet, qu'on nous permette d'ajouter que si Champagne fut le traducteur assez peu suffisant d'un ouvrage trop fort pour lui, il est un des hommes qui ont le mieux mérité de l'Université ancienne et nouvelle. Grâce à lui, un seul collége resta ouvert pendant la Terreur, ce fut le collége Louis-le-Grand, qu'il administra à ses risques et périls et sans le moindre émolument : une partie des bâtiments avait été convertie en prison; Champagne se contenta de ce qui restait et y fit continuer les classes, défendant de son mieux ce qu'il appelait « sa famille adoptive », c'est-à-dire ses élèves, contre les orages du dehors. Pour le récompenser, on le mit brusquement à la retraite en 1810. Ce souvenir d'un homme dont la mémoire est chère aux anciens élèves du collége Louis-le-Grand m'est une occasion de renvoyer à une page pleine d'émotion que lui consacre M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans la préface qui ouvre la belle traduction qu'il a donnée de la *Politique* d'Aristote.

Page 70. Nous avons omis de mentionner la traduction en vers, par M. J. Didot (1830), de l'*Ode* d'Aristote à la Vertu.

Page 95-96. M. Boissonade, sur Bertin, revient avec détail et agrément sur la fréquente confusion, chez les poëtes, entre *Thétis* et *Téthys* (voy. t. II, p. 347).

Dans son édition de Planude (*Métam.* d'Ovide), il signale (p. 108) la même négligence chez plusieurs philologues français et allemands : « Quæ duo nomina, in latinis codicibus sæpe confusa, non « nunquam etiam viris doctis aliud agentibus fraudi fuerunt. « Potest lector adire Burmann, etc. »

Page 102. L'article sur le *Longus* du Dr Petit-Radel n'a jamais paru.

Page 123. « Le savant auteur de l'article Babrius dans la *Bio-* « *graphie universelle* de Michaud, » auquel une faute d'impression a fait parler des vers *choriambes* de Babrius, est Clavier.

Page 135 (note). M. Boissonade juge lui-même les traductions de Coupé, avec une certaine sévérité, dans le *Magasin encyclopédique* (6e année, an VIII, t. II, p. 502 et suiv.).

Page 136-138. M. Boissonade avait déjà, auparavant, dans le *Journal des Débats* du 1er ventôse an XI (20 février 1803), exprimé la même opinion sur la *Harangue* de Périclès.

Plus tard, à son cours, dans une Introduction à l'explication du *Ménéxène* de Platon, il traite de l'*Oraison funèbre chez les anciens*.

Il y donne de nouvelles preuves que la harangue attribuée à Périclès est de Thucydide, et que le prétendu discours d'Aspasie est de Platon. Nous n'avons pu trouver place pour ce morceau inédit; il est d'ailleurs un peu chargé de citations grecques et il figurera mieux dans un des Recueils consacrés aux travaux universitaires; nous espérons l'y faire paraître bientôt.

Le jugement un peu sévère de notre critique sur le morceau de Thucydide n'étonnera personne. M. Daunou, lui aussi, un savant de la grande tradition, n'est pas plus indulgent. Malgré sa profonde admiration pour l'historien de la guerre du Péloponèse, auquel est consacré exclusivement le tome X de son *Cours d'études historiques*, il est encore plus rigoureux :

« S'il le faut avouer, dit-il (p. 114), cette oraison ne répond « pas à l'attente que le sujet et le nom de Périclès excitent. « L'exorde est fort étudié et l'on n'y distingue, ce me semble, « qu'une seule pensée qui ait quelque originalité : c'est que « nous ne supportons les louanges données à autrui, qu'autant « que nous nous croyons capables de les mériter; du moment « qu'elles s'élèvent au-dessus de notre sphère, l'envie nous dis- « pose à l'incrédulité. »

Au surplus, c'est peut-être M. J. Girard, professeur à l'Ecole normale supérieure, qui s'est le mieux rendu compte, parmi les critiques contemporains, des causes de cette différence si fâcheuse qu'il y a entre les récits et les discours de Thucydide. On peut voir, à ce sujet, le chapitre Ier, § 3, de son *Etude sur Thucydide*, mémoire couronné par l'Institut.

Mais c'est dans M. Villemain (*Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle*), qu'il faut voir ce qu'est devenue l'*oraison funèbre* transformée par le christianisme. L'illustre critique montre supérieurement comment le nouvel esprit a enfanté un nouvel art. Ce n'est plus l'atticisme du langage qui brille dans les oraisons chrétiennes, c'est l'émotion, c'est le pathétique, c'est la foi éloquente. Tout cela, sans doute, vaut bien les grâces savantes de la diction athénienne.

Depuis le travail de M. Boissonade, M. Dehèque a traduit une oraison funèbre de Léosthène par Hypéride, laquelle a paru pour la première fois à Cambridge, en 1858, et M. Caffiaux, de Valenciennes, a pu enrichir de ce précieux document le mémoire qu'il a consacré, en 1860, à l'étude de l'*Oraison funèbre chez les Grecs*.

Page 165 et suiv. La traduction française des *Lettres* d'Aristænète a été abandonnée par M. Boissonade, quand il songea à donner son édition grecque-latine.

Le *Magasin encyclopédique* (1805, t. V, p. 454), en nous donnant ce détail, nous apprend aussi qu'à cette même époque, M. Boissonade s'occupait déjà des *Lettres* de Synésius, dont il a laissé une récension inédite avec des notes. La IVe lettre pourtant a paru dans le *Delectus patrum græcorum* de Sinner (1842).

Page 167. « Le citoyen L. B., de l'Institut, antiquaire fort savant » est, sans doute, l'abbé Le Blond, qui fut conservateur à la bibliothèque Mazarine et auquel s'appliquent bien ces désignations.

P. 171. Dans l'édition de Parny, de M. Boissonade, on lit, p. 486, une réponse en vers du chantre d'Eléonore à ce Félix Nogaret qui avait envoyé au poëte sa traduction d'*Aristænète*, et voici la notule du savant éditeur à ce sujet: « Cet *Aristænète français* est une plate et ridicule rapsodie; toutefois, elle a été « louée dans les Mémoires de Palissot, où il y a tant d'étranges « censures et tant d'éloges non moins étranges. Ces vers d'envoi « de Nogaret se trouvent dans le t. I, p. 25, d'une autre rapsodie « qu'il a intitulée l'*Antipode de Marmontel.* »

Page 213, ligne 10 : « Un littérateur plein d'esprit et de talent,» c'est M. de Feletz.

Il écrivait à M. Boissonade, le 3 mars 1812 : « Je n'aurais pas dû me reconnaître, monsieur, dans ce « littérateur plein d'esprit et de talent » dont vous parlez dans votre article d'aujourd'hui ; mais je me suis reconnu dans l'erreur que vous me reprochez. Je savais bien, du reste, que l'abbé de Rancé n'avait point *publié* de traduction d'Anacréon, mais je crois encore qu'il en a *fait* une. Mes autorités sont Baillet (*Enfants célèbres*, p. 359), et Bayle qui, rapportant le même passage, cite une longue lettre que lui avait écrite le savant M. de La Monnoye, sur Anacréon et ses traducteurs : il y est dit que Bouthillier de Rancé fit, à l'âge de douze ou treize ans, une traduction qui n'a jamais été imprimée... »

Agréez, etc., FELETZ.

Page 216-217. Un *Erratum* du 10 avril 1812 nous apprend que le nom du futur traducteur de Dion Cassius ne commence pas par un *M.* Nous sommes donc encore plus autorisé à croire qu'il s'agissait de M. Gros, le seul traducteur moderne connu alors et depuis.

Mais, ce qui est plus important pour nous « l'autre homme de lettres » dont parle M. Boissonade, c'est lui-même : il nous apprend donc, dans cet article, que M. Dacier est inexact, quand il lui attribue, dans son *Rapport historique à l'Empereur sur les progrès de la littérature ancienne depuis* 1789 *jusqu'à* 1808 (1810, in-4°, p. 24), la préparation d'une semblable traduction (v. p. LXXXIII).

Page 222. Rapprocher la biographie de Villoison, p. 483, de l'appréciation que M. Boissonade fait ici de ses *Scholies homériques.*

Page 250. Rapprocher de la *note* sur l'inscription trouvée par M. de Choiseul-Gouffier une observation nouvelle des *Anecdota græca* (t. II, p. 459), sur le même sujet.

Page 271. Le morceau promis sur la *Prononciation du grec* manquait un peu de développements, nous l'avons remplacé par quelques fragments du *Journal de l'Empire,* au t. II, p. 440 et suiv. On y verra que M. Boissonade est vraiment le promoteur de la prononciation moderne adoptée maintenant dans l'enseignement supérieur, et qu'on peut espérer voir un jour étendue à l'enseignement secondaire.

P. 272. La sympathie de M. Boissonade pour les Grecs modernes s'est exprimée partout et en tout temps. Voici ce qu'on

lit dans la préface de ses *Métamorphoses d'Ovide* traduites en grec par Planude. Cette belle publication est de 1822.

« Præter exspectatum illud in criticis controversiis adjumen-
« tum, certior et major ex Planudeæ versionis editione utilitas
« oritura videtur ad promovenda juvandaque apud nos græca-
« rum litterarum initia, ut et latinarum apud Græcos. Is quidem
« nunc est in Græciæ terra et insulis rerum status, ut ingenii
« per artes et doctrinas expoliendi cura prorsus neglecta jaceat,
« quum præsens sit de ipsa anima discrimen, periculorumque
« omnium omnes jecerint aleam, nullisque jam queant conditio-
« nibus sanari discordiæ, gladiis solis dijudicandæ. Sed candidi
« poterunt adhuc hominibus benigniore fato dignis effulgere
« dies melioreque numerandi calculo. Atque tum temporis, reno-
« vatis studiis scholisque instauratis, a juvenibus latinæ linguæ
« studiosis Ovidius et Planudes magno cum fructu versabuntur;
« nec non iis, quibus patrias literas unice colere erit animus,
« Planudes solus jucundum se lectu atque utilem præstabit, ut
« pote qui vastum mythologiæ veteris ac historiæ poeticæ orbem
« oratione non ineleganti complectatur. »

Page 275. Dans le *Journal des Débats* du 14 ventôse an XI (5 mars 1803), M. Boissonade critique avec esprit un *Examen oratoire des Eglogues* de Virgile, justement oublié, de J. J. Genisset.

Page 284. Dans le *Journal des Débats* du 28 germinal an XI (18 avril 1803), à propos d'une mauvaise traduction, en vers, de l'*Art poétique* d'Horace, par un certain Cornette, il y a une bonne appréciation de l'*Epître aux Pisons*.

Page 335-336. *In cœlum descendere*. Cette expression que M. Boissonade trouve « sublime, peut-être, » et qu'il reproche à Dussaulx de n'avoir pas rendue, a exercé d'autres traducteurs. M. Jules Lacroix traduit ainsi :

Le bolet d'Agrippine est moins pernicieux :
Il a précipité seulement dans les cieux
Un vieillard imbécile à la tête branlante.

M. Conil, dont nous avons mentionné, en note, la traduction inédite, donne un tout autre sens à ce mot *descendere*. Selon lui, Juvénal a voulu exprimer une opposition entre la mort brutalement violente dont tous les Césars ont péri (moins Auguste), et la mort relativement plus douce et, en tout cas, plus mystérieuse, dont périt Claude. Le poison d'Agrippine ne *précipita* pas Claude dans le *ciel* (nous dirions : dans la tombe), il l'y *fit glisser*, pour ainsi dire, il l'y fit descendre secrètement.

M. Conil traduit :

Ton bolet, Agrippine, était moins criminel :
Après tout, il ne fit que glisser dans le ciel
Un vieillard impuissant, à la tête tremblante.

P. 376. M. Boissonade, à son cours, revient sur le *Sigmatisme* d'Euripide, à l'occasion du vers 247 d'*Hécube* :

ἔΣωΣα δῆτά Σ', ἐΞέπεμΨά τε χθονόΣ,

Il en rapproche les vers sifflants déjà cités (p. 376); il en ajoute d'autres du même poëte :

Σύ γ' οὐκ ἔΣωΣαΣ τὸν Σὸν ὃν ΣῶΣαί Σ' ἐχρῆν,
(*Ion*, v. 389.)

ΗλθεΣ προΣ ἡμᾶΣ, ἦλθεΣ ἔχθιΣτοΣ γεγὼΣ.
(*Médée*, v. 465.)

Et ceux-ci, de Sophocle :

ἃ Σ' ἐΞιΣώΣει Σοί τε καὶ τοῖΣ ΣοῖΣ τέκνοιΣ.
(*Ibid.*, v. 415.)

ΤόλμηΣ πρόΣωπον ὥΣτε τὰΣ ἐμὰΣ ΣτέγαΣ.
(*Ibid.*, v. 523.)

ὡΣ τΑΣ 'ΑδελφΑΣ τΑΣδε τΑΣ ἐμΑΣ χέρΑΣ,
(*Œdipe Roi*, v. 1460.)

Μηδ' ἐΞιΣώΣηΣ, τάΣδε τοῖΣ ἐμοῖΣ κακοῖΣ.
(*Ibid.*, v. 1486.)

Puis ce sont des exemples de l'abus du T.

Τυφλὸς Τά Τ' ὦΤα, ΤόνΤε νοῦν Τά Τ' ὄμμαΤ' εἶ.
(*Ibid.*, v. 361.)

et ce vers bien connu d'Ennius :

O TiTe, TuTe, TaTi, Tibi, TanTa, Tyranne, TulisTi.

et chez nous, dans Voltaire :

Tu T'en vanTais TanTôt, Tu Te Tais, Tu frémis!
(*Eriphyle*, V, 3.)

TouT arT T'esT éTranger, combaTTre esT Ton parTage.
(*Brutus*, I, 1.)

Page 376-377. Dans le tome Ier de ses *Anecdota græca* (p. 152 et s.), M. Boissonade a donné deux morceaux de poésie où la première lettre de chaque vers est dans l'ordre alphabétique. Il y en a encore trois autres dans le tome IV, p. 436-445.

Page 401. A propos de la mauvaise orthographe *scolie*. Le savant doyen de la Faculté de droit de Paris, M. Pellat, a fait une observation semblable à celle de M. Boissonade. A la page VII (note) de ses *Textes sur la dot*, il dit : « Je demande pardon à tout « lecteur quelque peu helléniste de l'orthographe barbare *scolie* « que l'imprimeur a cru devoir, avec la permission de l'Académie, « substituer à l'orthographe étymologique *scholie* qui me paraît « préférable. Je le prie de croire que je ne confonds pas σχόλιον « remarque, explication, avec σκολιόν, chanson de table. »

Page 408. La *Lettre critique* de Bast, sur Ant. Liberalis, Parthenius et Aristænète, adressée à M. Boissonade, a été publiée, à Paris, en 1805 (an XIII). Elle devait paraître d'abord dans le *Magasin encyclopédique ;* mais à cause de son étendue (254 pages), le *Magasin* n'en a donné que l'analyse (année 1805, t. V, p. 451 et s.).

Page 416. L'édition du *Plaute* de Brunck n'a jamais paru.

Page 436. La *Notice* sur Larcher est aussi dans la *Biographie* Michaud.

P. 459. Le 30 novembre 1857, M. E. Egger, ouvrant son cours deux mois après la mort de M. Boissonade, s'exprimait ainsi :

« Messieurs,

« Bien que j'aborde chaque année ce cours avec un surcroît de « confiance et que j'aime chaque année davantage ce devoir de « l'enseignement public, rendu si doux pour moi par votre sym- « pathique assiduité, j'éprouve aujourd'hui un douloureux em- « barras à reprendre la parole dans la chaire illustrée par l'en- « seignement de M. Boissonade.

« Depuis notre dernière réunion, ce vénérable patriarche des « hellénistes français nous a été enlevé.

« Même absente, son autorité m'était précieuse et chère. Même « exercée avec cette réserve modeste qui cachait en lui tant de « qualités éminentes, elle me soutenait plus que je ne puis dire. « Le voir chaque semaine, l'entretenir de nos communes études, « soumettre à une approbation, presque toujours assurée d'a- « vance, les libertés d'innovation que je prenais dans cette « chaire, où quinze années de suppléance, avant l'honneur du « titre, m'avaient accoutumé à me considérer toujours comme « son lieutenant, tout cela m'était un encouragement que rien « ne remplacera pour moi.

« On ne voit pas se rompre sans douleur et sans détriment ces « habitudes d'une pieuse déférence. Seul devant vous aujour- « d'hui, je me sens moins fort et je mesure avec plus d'inquiétude « le poids d'une grande responsabilité. Heureusement, mes- « sieurs, et par une coïncidence imprévue, nous vivrons encore « cette année par le souvenir dans une sorte d'intimité journa- « lière avec M. Boissonade, car nous aurons chaque jour à parler « des auteurs auxquels il accordait sa plus active prédilection.

« Ceux qui ont suivi les leçons de M. Boissonade savent com- « bien il appréciait les chefs-d'œuvre de la littérature classique, « avec quelle supériorité de science et de goût il les interpré- « tait. Mais les lecteurs de ses livres, les philologues de profes- « sion, sont à peu près seuls dans la confidence d'une autre pas- « sion qui lui a pris la moitié de sa vie : je veux dire la passion « pour les auteurs médiocres et même les mauvais auteurs. Or, « messieurs, jetons un coup d'œil sur le sujet du cours de cette « année. Ce sera précisément rechercher ce qu'il y avait de sé- « rieux dans cette prédilection, et dès aujourd'hui, rendons un « nouvel hommage aux travaux et à la mémoire de notre vénéré « maître.

« L'admiration littéraire n'est pas le seul plaisir de la critique. « Etudier l'histoire de l'esprit humain jusque dans ses moindres « détails, l'homme dans ses plus humbles œuvres, voilà ce qui « peut encore suffire à l'intérêt d'une lecture sérieuse, même « après qu'on a étudié Sophocle et Démosthène.

« M. Boissonade savait cela; et il le disait discrètement dans « les préfaces de *Manassès*, de *Psellus* et des *Anecdota græca*.

« Il savait plus encore, et sa profonde érudition reconnaissait « souvent sous des textes médiocres et modernes l'imitation ou « le plagiat d'ouvrages plus anciens.............. »

ERRATA

Page XLIII, ligne 10 : M. Reissemberg; lisez : *Reiffemberg*.
Page LXII, note : Bekker, *Anal.*; lisez : *Anecdota*.
Page XCIV, note, ligne 26 : Ajoutez : (t. V, p. 436).
Page 6, ligne 26 : Phéréicde; lisez : *Phérécyde*.
Page 10, lignes 2 et 10 : Matthiæ; lisez : *Matthæi*.
Page 11, ligne 6 : Walckenaër; lisez : *Valckenaer*.
— — 19 : Pindemonti; lisez : *Pindemonte*.
— — 27 : Dupuy; lisez : *Dupuis*.
Page 15, ...πᾶς ςὐρανὸς; lisez : .....πᾶς τ' οὐρανὸς (v. 13).
Page 23, ligne 7 : Le dogme des trois natures en un seul Dieu; lisez : des trois *personnes*.....
Page 43, ligne 3 : Les sons; lisez : les *tons*.
Page 55, ligne 2 : Chresphonte; lisez : *Cresphonte*.
Page 61, ligne 26 : Desabattre; lisez : *desbattre*.
Page 69, ligne 25 : Belin de Balu; lisez : de *Ballu*.
Page 72, note 1 : L'article biographique ISOCRATE, annoncé pour le tome II, est au *tome* Ier, p. 430.
Page 73 et 74 : P. Courrier; lisez : *Courier*.
Page 79, note : N° XXIII; lisez : *XXXII*.
Page 100, ligne 29 : Regardait; lisez : *regardoit*.
Page 118, ligne 7 : Ajoutez : *dit M. Clavier*.
Page 126, ligne 9 : Tzelzes; lisez : *Tzetzès*.
Page 147, ligne 2 : Evêque de Tricea; lisez : *de Tricca*.
Page 149, ligne 27 : Hysmène; lisez : *Ismène*.
Page 150, ligne 6 : M. Mitscherlin, à la société des Deux-Ponts; lisez : *Mitscherlich*, société *de* Deux-Ponts.
Page 178, ligne 22 : Halycarnasse; lisez : *Halicarnasse*.
Page 207, ligne 21 : Maltkland; lisez *Markland*.
Page 219, note : Heindord; lisez : *Heindorf*.
Page 228, note, ligne 8 : arguéologue; lisez : *archéologue*.
Page 241, ligne 33 : Apophtegme; lisez : *apophthegme*.
Page 260 page 271 : Zossima; lisez : *Zosima*.
Page 391, note 2 : Ajoutez : [Vers 1262, éd. Boissonade.]
Page 430, ligne 4 : à cet époque; lisez : à *cette* époque.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

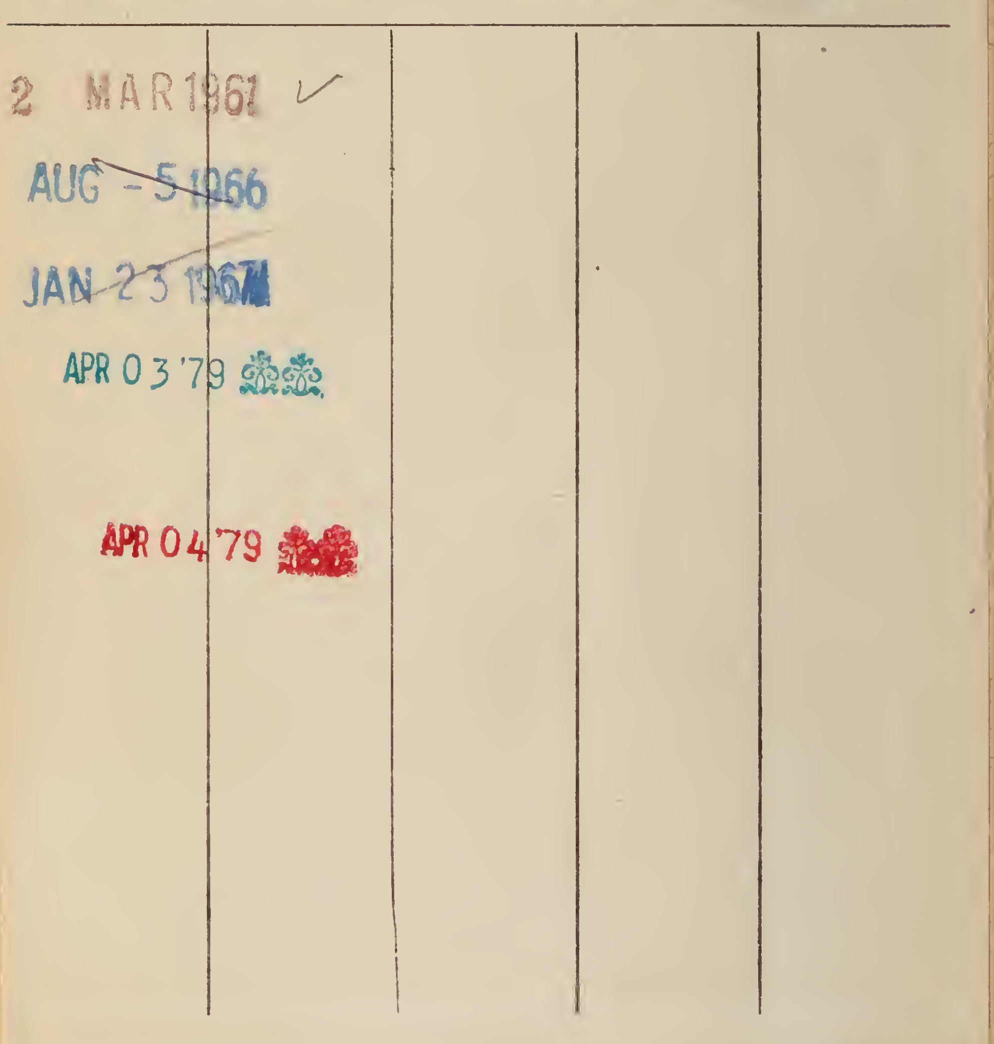
N. B. La Table alphabétique générale, et la Table des Articles reproduits des Journaux et Revues, se trouvent à la fin du Tome second.

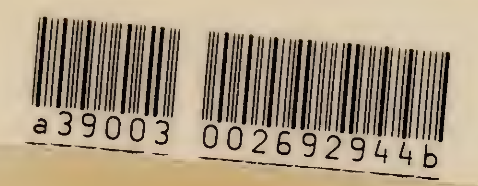
I. — CRITIQUE GRECQUE.

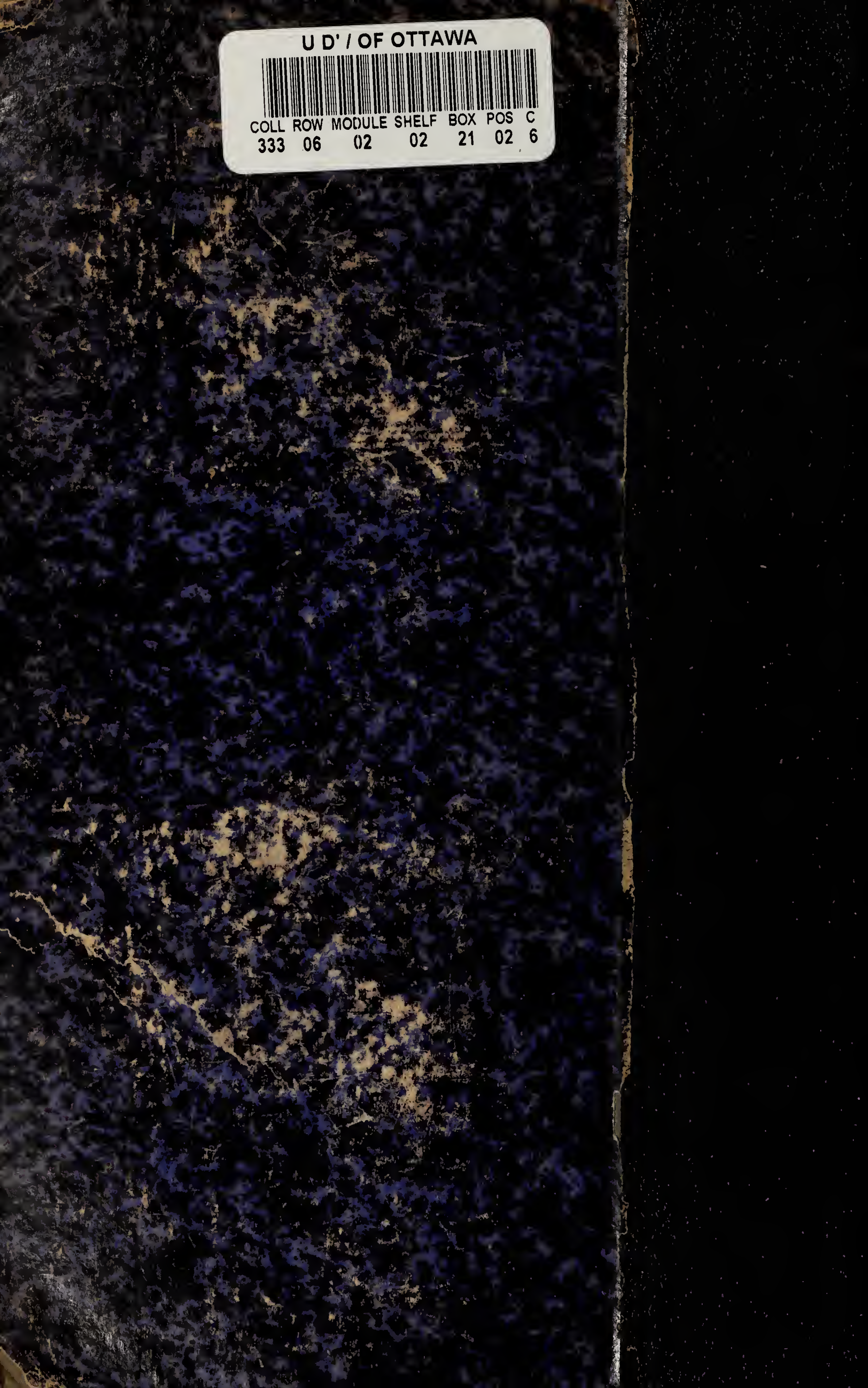
II. — CRITIQUE LATINE.

III. — QUELQUES CURIOSITÉS DE PHILOLOGIE GRECQUE ET LATINE.

FIN DU TOME PREMIER.


2 MAR 1961
AUG - 5 1966
JAN 23 1967
APR 03 '79
APR 04 '79


a39003 002692944b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 02 02 21 02 6